IVAN BAGRIANY

LE JARDIN DE GETHSÉMANI

Roman traduit de l'Ukrainien
par G. ALEXINSKY

LES MAITRES ÉTRANGERS

NOUVELLES ÉDITIONS LATINES

LE JARDIN
DE GETHSÉMANI

DU MEME AUTEUR

AUX LIMITES DE L'INTERDIT (Recueil de poésie). Edition soviétique. Kiev, 1927 (en ukrainien).

SKELKAS. Roman historique. Edition soviétique. Kharkov. 1930 (en ukrainien).

AVE MARIA. Poème. Kiev, 1929 (en ukrainien).

CEUX QUI CAPTURENT LES TIGRES. Roman (Premier prix de littérature ukrainienne). Cracovie (en ukrainien). Traduit en anglais et édité chez San Martin Press, à New-York ; chez Macmillan, à Londres ; chez Berns, à Toronto. En hollandais (livre de poche), chez Prizma

LE CERCLE DE FEU. Roman (en ukrainien).

LA DEBACLE. Nouvelle (en ukrainien).

LE GENERAL. Comédie (en ukrainien).

LE VENT TURBULENT. Roman (en ukrainien).

LE JARDIN DE GETHSEMANI. Edition ukrainienne ; vendu à 25.000 ex.

IVAN BAGRIANY

LE JARDIN DE GETHSÉMANI

ROMAN

Traduit de l'ukrainien
et préfacé par G. ALEXINSKY

LES MAITRES ÉTRANGERS

NOUVELLES ÉDITIONS LATINES
1, rue Palatine, PARIS

© by Nouvelles Editions Latines 1961

AVANT-PROPOS

JE suis sûr que ce roman trouvera auprès des lecteurs français un accueil très sympathique et très large.

La littérature ukrainienne est presque inconnue en France et, pour le lecteur français, le roman de Bagriany, qui en est une manifestation importante, présente un intérêt de nouveauté et de révélation.

C'est une œuvre vécue. Fils d'un travailleur manuel, Bagriany a passé toute sa jeunesse sous le régime communiste, en y cherchant la libération sociale et nationale de sa patrie ukrainienne. Mais, incapable de penser avec le cerveau du gouvernement totalitaire, le jeune écrivain a dû payer ses tentatives d'indépendance de quelques années de prison et de camp de concentration dans le sombre Extrême-Nord de la Sibérie. Evadé, repris et libéré par la guerre, il a fini par emporter sa belle plume d'écrivain en exil.

Le grand problème que Bagriany soulève dans son roman est en somme le même que celui que l'on trouve chez Koestler (Le Zéro et l'Infini) *et chez Pasternak* (Le Docteur Jivago). *La différence essentielle est que chez Koestler et Pasternak la solution est négative et pessimiste. Leurs héros sont écrasés par le Moloch totalitaire, tandis que chez Bagriany,*

fils d'un travailleur manuel, la personnalité humaine arrive à résister jusqu'au bout, et finit par triompher de la force inhumaine qui veut l'écraser.

Que les lecteurs ne croient pas que ce roman est une œuvre didactique ou de propagande. La trame et le drame y sont tellement passionnants que l'on a l'impression de vivre avec l'auteur un roman d'aventures, dans le bon sens du mot. Un réalisme sans concessions y est adouci par un tendre émail de romantisme un peu douloureux, atténué à son tour par l'ironie de l'homme qui ne prend pas sa souffrance personnelle pour un malheur universel. Ce mélange de réalisme souvent brutal, de romantisme très tendre, d'ironie douce et de sarcasme amer est, à mon avis, le trait le plus caractéristique de la littérature ukrainienne.

Pour finir, je rappellerai un mot de Voltaire. Quelqu'un lui demandant quel genre de littérature il préférait, il aurait répondu : « Tous, sauf un seul : l'ennuyeux. »

Or, le roman de Bagriany est loin d'être ennuyeux.

G. A.

PREMIERE PARTIE

I

Ils sont rapides, les trains qui parcourent les steppes; ils sont rapides, les navires qui sillonnent les mers; les avions qui volent dans le ciel le sont encore plus. Mais ce qu'il y a de plus rapide, c'est le cœur d'une mère. Par dessus des montagnes hautes, par dessus des eaux profondes, à travers des pays étrangers et dont on ne voit pas la fin, il s'élance comme une hirondelle. Il cherche ses fils. Il regarde de tous côtés et revient exténué ; — ils ne sont nulle part. Pays sans fin, régions innombrables, montagnes que le regard ne peut pas percer, contrées étrangères et hostiles, — nulle part la mère ne peut trouver ses fils. Son pauvre cœur se précipite en vain. Ils ne sont pas là. Vivent-ils encore ou se peut-il qu'ils n'existent plus ? Ils ne donnent pas de nouvelles ; ils n'arrivent ni par le train, ni sur un navire, ni en avion.

En mourant, le vieux forgeron Tchoumak ordonna de rappeler au plus vite ses fils auprès de lui, de leur télégraphier en les pressant de venir tant qu'il était en vie. Il voulut leur laisser, avant de mourir, sa dernière recommandation, — surtout à trois d'entre eux, car le quatrième avait disparu sans laisser de trace, là, dans cette Sibérie, dans un bagne froid. Mais on rappela aussi le quatrième. On ne lui envoya pas de télégramme, mais on le rappela, tout simplement avec le cœur, parce qu'à lui les routes étaient interdites, les sentiers barrés ; ses ailes étaient coupées ; quant à son adresse, le vent seul la connaissait, peut-être. Le télégramme expédié, Tchoumak attendit, refusant de mourir !

... Et voici que maintenant la vieille est veuve de Tchoumak ; si son cœur s'élance toujours, son corps

reste immobile. Elle est assise, silencieuse, pensive, et serre dans la main une petite feuille de papier.

Et Tchoumak, le vieux forgeron, n'est plus là. Un petit cierge posé sur un tas de blé (1), c'est tout ce qui reste de lui.

Pendant dix jours, la vieille n'éteignit pas cette flamme et remplaçait le cierge consumé par un nouveau, en attendant ses fils, assise près de la « petite âme » du vieux. Et le Samedi des Morts, elle ralluma de nouveau le cierge, parce qu'un télégramme était arrivé. Le plus jeune de ses fils avait senti qu'on l'attendait. Il est en route, celui qui est le plus aimé et le plus malheureux, la plus grande consolation de sa mère et son plus grand malheur. Le vieux Tchoumak, lui-même, consuma son cœur dans cette lourde douleur qui l'eut conduit dans la terre.

La mère caresse la feuille de papier, regarde le petit cierge et murmure quelques mots. Elle attend. De temps en temps elle pousse un lourd soupir : est-ce que la vie lui est pénible, à ce fils dont la destinée la laisse songeuse ? Et c'est ainsi depuis l'aube...

Au lever du jour, elle a chez elle le Père Yakov, le seul prêtre qui, par miracle, reste sain et sauf dans cette localité et, peut-être même, dans toute la région. Il console, il distrait la vieille femme et partage sa douleur.

Depuis qu'il avait enterré le vieux Tchoumak, le Père Yakov venait tous les jours vers midi et restait jusqu'au soir ; il consolait la vieille et sermonnait la petite — une adolescente — le dernier enfant qui restait auprès de la mère. Il adoucissait la tristesse et la douleur par sa calme conversation sur une vie meilleure dans l'autre monde où « il n'y a pas de tristesse ni de soupirs ». Aujourd'hui, il est venu de bonne heure, dès qu'il eut célébré l'office matinal à l'église, près du cimetière.

Ayant ouvert la vieille Bible de Tchoumak, — ce gros livre que le vieux forgeron aimait lire dans les soirées d'automne, — le Père Yakov lisait à la mère, doucement, mais en y mettant tout son cœur, le récit

(1) Coutume slave : Le cierge allumé, sur un tas de blé, est le symbole de la « petite âme » du défunt.

de ce qui s'était passé dans le jardin de Gethsémani. Il lisait l'épopée tragique du cœur vivant et inquiet, épopée du languissement humain et, en même temps, divin devant une mort de martyr. Il récitait le cri du condamné qui demandait que la coupe de souffrance lui fût épargnée. Il lisait le récit de la trahison de Judas, de l'Apostasie de Pierre qui répudia le Maître. Lorsqu'il était arrivé au chant du coq qui, par deux fois, annonça cette trahison, la vieille mère tressaillit, en serrant la petite feuille de papier, comme si elle avait vraiment entendu le chant de ce coq noir qui, dans la nuit profonde, annonçait la trahison. Perçut-elle le nom de Judas qui faisait toujours se serrer son cœur de mère ?...

Une fillette entra, en respirant fort, comme si elle revenait d'une course folle. Elancée et mince, comme une tige d'herbe, assez grande pour ses 14 ans, aux yeux vifs, trop sérieuse pour son âge. Elle tenait dans ses mains un petit colis.

— Où puis-je le mettre, maman ? dit-elle très bas pour ne pas troubler la vision du jardin de Gethsémani.

— Mais qu'est-ce que c'est ?

— C'est pour André, maman ... Du vin ... De la bière ... pour qu'il puisse se désaltérer après le voyage ...

La mère sourit en essuyant les larmes qui jaillissaient de ses yeux.

— Pose-le là-bas ! Et ne cours plus. Repose-toi. Tu es verte et maigre, comme un chat.

Galia jeta un regard autour d'elle et posa le petit colis dans le coin réservé aux icônes. Elle ne pouvait trouver un endroit meilleur pour son précieux cadeau. Le Père Yakov regarda, leva ses yeux vers le plafond, poussa un soupir, hocha la tête et ne dit rien ... Il reprit la Bible.

Le coin où, selon la tradition devaient scintiller les icônes, était vide, — c'était une concession aux fils —. Il n'y restait que la planche à laquelle on accrochait les saintes images. Le ciel était peint en belle couleur d'azur. Tchoumak et sa vieille avaient toujours des icônes, non plus dans la salle commune, mais dans la « demeure », — là, les icônes scintillaient toujours,

en se serrant l'une contre l'autre. Quant à la salle commune, elle était telle que les garçons l'avaient arrangée lorsqu'ils étaient encore à la maison. Il n'y restait plus qu'une petite icône représentant Marie avec l'Enfant, — et c'est là que brûlait le cierge. Une grande photo représentant les obsèques du vieux était suspendue à côté.

Galia — la plus petite des Tchoumak — « Galia, fille Tchoumak », comme on l'appelait dans la rue — resta quelque temps debout, écoutant la lecture. Les sourcils tendus, les narines dilatées, elle avait l'air d'un petit cheval rétif. Elle jeta un regard vers le coin de la pièce et sortit. Une minute après, elle revint portant un grand portrait dans un cadre noir, un marteau, des clous et un large ruban noir. Sans dire un mot, elle poussa la table qui était dans le coin, posa sur elle une autre table, plus petite, monta là-dessus, enfonça un clou dans le mur, accrocha le portrait et enveloppa le cadre du ruban noir. Elle enfonça encore deux clous, à droite et à gauche, pour que le portrait se tînt droit. Elle descendit, rangea la petite table. Elle fit tout cela, en silence et très vite, en se tortillant comme un vrai chat. Et c'est seulement en descendant qu'elle dit tout bas : « Voilà ... je voulais le faire déjà depuis longtemps... maman ! »

La mère regarda, les yeux grands ouverts, mais ne dit rien. Le Père Yakov sursauta et se leva :

— Mais, mon Dieu ! Ce coin c'est pour mettre des icônes ; C'est un endroit sacré !...

— Ça ne fait rien, dit Galia en se dressant devant le portrait. C'est mon papa ! — Ses yeux lançaient des étincelles.

Son visage avait une telle expression que le Père Yakov renonça à insister et reprit sa place :

— En voilà une ! Ah, ces petits enfants ...

— C'est André qui a peint ce portrait, — ajouta Galia, avec un air têtu, Et, s'écartant du mur, elle s'arrêta au milieu de la chambre, se tourna vers le portrait : — Papa ! murmura-t-elle.

Dans le coin réservé aux icônes, sous l'azur aveuglant du ciel, tout inondé de soleil, était assis le vieux Tchoumak. Comme vivant. On voyait que le grand portrait, peint à l'huile, avait été exécuté par un dilet-

tante, mais était plein d'inspiration. Etincelle d'une flamme divine. Le soleil le frappait de tous ses rayons. Le vieux Tchoumak, bronzé et musclé, clignait les yeux et souriait à travers sa longue moustache de cosaque-zaporogue, comme il avait eu l'habitude de le faire de son vivant. Monumental, robuste et puissant, comme la terre même — c'était Tchoumak le forgeron. En tablier de travail, comme s'il revenait de sa forge, ayant ôté sa casquette, il était assis sous l'azur du ciel et sous le petit tas de blé. Il se reposait. Il tenait sur les genoux un petit enfant endormi. En chemise d'une blancheur aveuglante, l'enfant dormait, assis, sa figure rose appuyée doucement contre le tablier du forgeron, comme contre le sein maternel. C'était Galia, du temps où elle était encore petite. André peignit ce portrait, là-bas, quelque part, au bagne, d'après une minuscule photo qu'il portait toujours sur lui. Il leur envoya ce portrait par la poste. Ce fut la seule fois qu'ils eurent de ses nouvelles. Il envoya l'image du père, si vif, si ressemblant ... Les mains étaient peintes en touches très larges et n'étaient pas fignolées. Mais c'est précisément telles qu'elles étaient, grosses et non finies, que ces mains de forgeron frappaient le regard. En bas, il était écrit en gros caractères : — « Père ».

La mère, silencieuse, couvrit sa figure attristée d'un mouchoir, — elle le faisait chaque fois qu'elle regardait ce portrait. Auparavant elle languissait après le fils, et, maintenant, après son père, à lui, et son mari, à elle.

— « Et alors Judas vint avec la garde » ... marmonnait le Père Yakov qui avait oublié qu'il avait déjà lu ce verset.

Le bruit des pas retentit de l'autre côté de la porte. Galia se précipita.

— Maman ! Déjà ! là !

La porte s'ouvrit ... Et, bruyamment, entra un des fils Tchoumak. Non pas celui qu'on espérait voir, mais un autre ! Un gaillard robuste, en uniforme de commandant. Il entra, la valise à la main, le visage et le ceinturon étincelants.

— Ohé ! Salut, famille de forgeron !

Il s'arrêta brusquement. Il posa doucement la valise et ôta la casquette.

— Quoi ? Il est décédé ? dit-il dans un soupir, en regardant autour de lui.

La mère fit un effort pour répondre à travers le sourire et les larmes :

— Oui ... mon fils...

Et le fils — l'aîné des fils Tchoumak — regarda le petit cierge, colla ses yeux au portrait et pendant un long moment ne put émettre un mot. Enfin, chancelant, il fit deux pas, se passa la main sur le front et sans détacher les yeux du portrait, prononça d'une voix bizarre, étranglée :

— Mais ... comment ? — et ensuite, avec une note de désespoir : — eh bien voilà, Père, je suis venu... Commandant de la division de tirailleurs de l'Armée Spéciale d'Extrême-Orient, dite du Drapeau Rouge, Nicolas Tchoumak. Ton fils ... Le tien ! — il s'essuya la figure avec la main, ne pouvant plus retenir les larmes qui apparurent soudain. Mais il se maîtrisa, avala les larmes et continua d'une voix douce, la tête baissée :

— Nous sommes tous arrivés ... Tes fils ... Là-bas... Voilà !... (La targette de la porte se leva avec bruit).

Une pause. La porte s'ouvrit, — entra Michel, le deuxième fils, en uniforme de marin. Il se présenta, lui aussi, au rapport, devant le portrait, comme s'il s'agissait d'un vivant !

— Marin de la flotte de la Mer Noire et organisateur du parti, Michel Tchoumak, le morveux ... Il est aussi ton fils ...

La porte s'ouvrit de nouveau et le troisième apparut, bien svelte, en son uniforme d'aviateur.

— De l'aviation militaire, — attesta Nicolas d'une voix triste. Pilote et commandant, décoré de l'ordre de l'Etoile Rouge, Serge Tchoumak, — ton fils, lui aussi ... Accueille-nous, père ! Et il se tourna vers les deux gars, les fixa des yeux. Les gars ôtèrent leurs casquettes, posèrent les valises et, sans broncher sous le regard du frère, s'approchèrent de la mère.

— Maman, dit l'un d'eux ? Eh bien, voilà, nous sommes déjà ici ... Tous ... Tous ensemble.

La mère se mit à pleurer. Et la petite Galia, au lieu de se réjouir, restait immobile et ses yeux largement ouverts étaient pleins de larmes.

— Oh, mes enfant, mes enfants, — murmura la mère. — Etes-vous tous ici ?

— Ah, oui, dit Nicolas et, le visage assombri, poussa un soupir. Le pilote soupira, lui aussi.

— Oh, maman, maman ! Si vous saviez !...

— Je sais, mon petit !... Et le Père le savait bien ... C'est pour cela qu'il vous appelait, vous attendait et voulait vous donner son dernier commandement ... Sa dernière volonté ... Avez-vous senti la volonté du père ?

Le marin : — Dites, maman, quels sont les derniers mots qu'il a prononcés avant de mourir ?

Le pilote : — Dites, maman !

Nicolas : — Oui, maman, dites-le ...!

— Sa dernière volonté est que vous, fils du vieux et honnête Tchoumak, enfants du vieux forgeron, vous teniez toujours ensemble et défendiez votre frère cadet. Oui, que vous le défendiez, le sauviez. Si non, les os de votre père n'auront pas la paix même dans l'autre monde.

La mère se tut. Les visages des frères s'assombrirent. Ils baissèrent la tête sans prononcer un mot.

Soudain, la porte s'ouvrit et le quatrième entra.

Ce fut comme un coup de tonnerre.

Dans le cadre de la porte était André, le plus jeune des Tchoumak. Mais tel que personne parmi eux ne s'attendait à le voir. C'était un bagnard éreinté, écorché, maigre et misérable. Mais malgré cela, il avait le regard d'un homme fier, puissant et supérieur. En veste de couleur kaki, les houseaux de cuir sur les jambes, avec une planchette suspendue à l'épaule, et une petite valise, — il restait là, souriant et rejetant en arrière sa blonde chevelure. Grand comme Nicolas, il avait le regard du vieux Tchoumak.

Galia poussa un cri et bondit au cou de son frère. La mère étendit les bras, comme une mouette étend ses ailes, et se précipita, en boitant et gémissant, avec des larmes de joie. André posa la valise et serrant dans ses robustes bras la vieille et la petite, riait et tapait tendrement le dos de la mère.

Le Père Yakov ne put supporter cette scène. Avec une mine hostile, il contempla longtemps André. Leurs regards se rencontrèrent. Il ferma doucement la

Bible, comme s'il avait lu dans le regard d'André qu'il était de trop et, n'ayant pas terminé le récit du Jardin de Gethsémani, il se moucha et sortit sans bruit, saluant d'un signe de tête, on ne sait pas qui — le vieux Tchoumak, probablement, parce que tous les autres ne le voyaient même plus.

André regarda, par dessus la tête de la mère, le petit cierge qui s'éteignait déjà. Il regarda le portrait. Ensuite, il regarda les frères qui restaient debout, comme un mur étincelant, avec leurs insignes et leurs harnais militaires. Il leur adressa un large sourire :

— Eh bien, bonjour, famille de forgeron ! La voilà cette garde des Tchoumak !

Galia rit et tous les garçons rirent, eux aussi, d'un rire sincère, fraternel, comme ils riaient autrefois, lorsqu'ils étaient enfants. Ils ne purent pas s'en retenir, bien que cela ne convînt pas à la situation.

— Bonjour, bonjour, tête fêlée !

— Bonjour, vagabond, cosaque de rien !

— Bonjour, André !

Nicolas se rapprocha le premier et embrassa le frère. Puis, il se tourna vers le portrait :

— Voilà... Père. C'est le quatrième, — ingénieur et prisonnier. — Ancien prisonnier, n'est-ce pas ? s'adressa-t-il à André sur un ton quasi indifférent, en l'examinant des pieds à la tête.

André rit et embrassa les frères.

Et le pilote dit :

— Voilà, maman, nous sommes maintenant tous ici !

C'est ainsi que se rassemblèrent les quatre aigles, fils du vieux Tchoumak, répondant à l'appel de leur père. Ils vinrent trop tard, car le chemin fut long. Néanmoins, aucun d'eux ne désobéit à la volonté du père. Le cœur de la mère les rechercha dans tous les coins du monde et les réunit. Le plus étonnant était que le plus jeune fût arrivé lui aussi, à la maison, bien qu'il n'eût reçu aucune nouvelle et n'eût été au courant de rien. Son cœur avait dû sentir l'appel.

La vieille mère ne savait qui mettre à la place d'honneur : l'un est bon et l'autre est encore meilleur. Mais le plus beau de tous est le cadet, celui qui a dû subir toutes les épreuves. Celui qui a tant

souffert pour tous, et cependant reste toujours vivant, gai et généreux, comme s'il voulait étreindre dans ses bras le monde entier. Peut-être c'est la bénédiction de la mère qui le protège, comme un bouclier invincible, le cache et le défend.

Ils rapprochèrent la table du portrait du père, et la vieille mère invita les quatre aigles au repas commémoratif en l'honneur du père, pour que le vieux Tchoumak vît que ses enfants avaient exécuté sa volonté, et pour qu'il fût là, lui aussi, avec eux. Elle s'affairait avec la petite, auprès d'eux, les régalait et leur parlait. Elle n'en détachait plus les yeux, surtout du plus jeune.

Les trois frères regardaient leur cadet et de temps en temps parlaient entre eux, tout bas.

André savait bien que sa destinée, à lui, était écrite sur la peau de chacun. Cela lui causait une grande douleur. Et cependant ...

Déjà, lorsqu'il allait en misérable voiture, de la gare à la maison, où il n'était plus venu depuis six ans, et même lorsqu'il était encore dans le train, André pensait tout le temps à eux, bien qu'il ne s'attendît nullement à les rencontrer ainsi. Il ne s'y attendait pas et s'en réjouissait, bien qu'une rencontre pareille pût être dangereuse pour eux. Lui, bagnard évadé qui, déjà depuis quatre ans, parcourait le monde, vivant en clandestinité et ne restant dans le même endroit que jusqu'au moment où quelqu'un commençait trop à s'intéresser à lui. Alors, il quittait brusquement cet endroit-là et allait ailleurs. Ainsi, il parcourut toute l'U.R.S.S., y compris le Kamtchatka et l'Asie Centrale. Et il ne serait même pas venu ici s'il n'avait éprouvé cette douleur mortelle et ce désir de revoir, coûte que coûte, ses vieux parents et sa maison avant de quitter, peut-être pour toujours, ce pays. Il savait que ses frères avaient peur de lui comme du feu. Oui, il savait combien il était difficile de se frayer un chemin, surtout dans les écoles militaires, quand on a un frère déporté politique, bagnard.

Dans le chemin de fer, à la dernière centaine de kilomètres, il tâcha de s'imaginer comment il entrerait dans la maison, quel serait l'intérieur de cette dernière et comment se comporterait sa mère. Quant

au père, il avait déjà appris dans le train même qu'il était mort. Un compagnon de voyage, ouvrier inconnu de lui, lui raconta volontiers tout ce qu'il savait sur les gens qu'il connaissait dans la ville et il en connaissait beaucoup. André l'écouta longtemps et finit par l'interroger sur sa famille. Celle-ci était célèbre dans toute la ville. Du même ouvrier, André apprit qu'un de ses frères — on ne sait lequel — était déjà décoré, et les deux autres « grands seigneurs et chefs ». Il apprit que sa mère vivait toujours, qu'elle se tourmentait beaucoup au sujet de son plus jeune fils — le bagnard, et qu'aucun des fils Tchoumak n'avait assisté aux obsèques : — « Sont-ils devenus trop fiers ou trop riches ? Ont-ils répudié leur famille à cause de leur frère ? ». C'est ainsi que l'ouvrier expliqua l'absence des fils Tchoumak aux obsèques de leur père, et l'ayant dit avec tristesse il cracha. — « En voilà un monde ! Que Dieu me pardonne ! ». André garda le silence et ne lui avoua pas que c'était injuste, que les fils Tchoumak n'étaient pas devenus trop fiers, mais s'étaient envolés chacun de son côté et ne restaient pas toujours dans le même endroit, — ils volaient et naviguaient et, par conséquent, ne pouvaient pas savoir ...

De la gare, André sortit, lorsque la foule des voyageurs se fut déjà dispersée. Il n'y avait pas de taxis. Mais il y avait quelques fiacres et André s'en réjouit. Le choix n'était pas difficile, car ils étaient, tous, également vêtustes et misérables. Mais cela n'avait aucune importance ... Il prit le plus proche, sans demander le prix, et partit.

Il dit au cocher de ne pas passer par le centre de la ville, mais par la Place aux Foins — détour qui était, dit-il, « deux fois plus court », et, surtout, parce que, là, ils n'auraient à rencontrer personne. Ils firent le tour par la digue Grebenioukova, par l'énorme Place aux Foins, vers la fonderie qui se dessinait derrière le parc.

Le centre de la ville se dressait, en silhouettes chimériques, à droite, derrière la place. Tout y était comme autrefois, seulement tout avait vieilli et s'était couvert de désespoir, de ruine générale. Comme autrefois s'élevaient les églises : celle de l'Assomption,

celle du Saint-Sauveur, celle de Saint-Michel, la Cathédrale, l'église Saint-Georges ... Il y en avait onze. Certaines, on ne les voyait plus. Sur d'autres, plus de croix, ni de dorure brillante.

Tout était comme autrefois, seulement tout s'était voûté, tout s'était rapetissé. Aucune nouvelle bâtisse, aucune nouvelle construction, aucun progrès.

Seul, le parc qu'ils traversaient, après avoir dépassé la place, était devenu touffu et ressemblait à une forêt vierge.

De l'autre côté du parc, là où commençait sa rue, il dit au cocher de s'arrêter, le paya et continua la route à pied. Il trouva un trou dans la clôture, pénétra par là dans le petit potager des Tchoumak. Le potager était toujours le même, couvert d'une dense forêt de tournesols et de maïs, avec une profonde dépression au milieu. C'est sur cette dépression que devait se trouver la fameuse « Chatouillante », — fantôme-épouvantail dont la mère les menaçait lorsqu'ils étaient petits, pour qu'ils ne « volassent » pas ses concombres. La « Chatouillante » devait s'emparer du « malfaiteur » et le chatouiller à mort. André se souvenait de tout cela et riait en pensant : « Et si la mère me rencontrait en ce moment-ci ! » — Elle verrait un véritable revenant.

Mais voici quelque chose de nouveau (la vie des parents ne devait pas être bien facile), — les touffes de maïs s'étendaient jusque vers la cour et, ensuite, dépassant la clôture, envahissaient la cour tout entière et entouraient la maison d'une haie hermétique. Misère ! Tout est utilisé jusqu'au plus petit morceau de terre. Un grand érable, près de l'étable, étendait au-dessus des touffes de maïs ses larges pattes.

André s'approcha de la porte et, le cœur serré, posa la main sur la targette.

Les quatre frères parlaient franchement, en y mettant tout leur cœur. Ils évoquaient le souvenir du père et buvaient au repos de son âme, pour que la terre lui fût légère. Ils se rappelaient leurs plaisirs d'enfants, leurs parties de chasse et de pêche, tous leurs incroyables espoirs, les claires joies et les tragédies noires de leur admirable adolescence d'or. Tout cela n'était qu'hier; l'herbe ne s'était pas encore relevée, là où ils

la foulaient, tous ensemble, de leurs petits pieds nus. Les gosses auxquels ils donnaient des coups, en défendant, avec toute leur flamme d'enfants, l'honneur de leur famille de forgeron, les ressentent peut-être encore ... Les minutes passaient vite sans qu'on s'en aperçut, et leurs cœurs étaient, comme jadis, pleins de soleil, légers, joyeux. La vieille Tchoumak se réjouissait, elle aussi.

Un seul instant leur joie faillit s'assombrir et céder la place au trouble et à la tristesse. Ce fut, lorsque l'aîné demanda, soudain, au cadet, en pleine conversation si gaie :

— Et toi, frère ? Est-ce qu'on t'a libéré ou quoi ?

Le cadet garda le silence un instant et puis dit en riant :

— « Là », on ne libère les gens que pour les enterrer.

— Mais alors ? Alors ... toi ? murmura la mère effrayée et toute pâle.

— Je me suis libéré moi-même, maman... Je me suis évadé et c'est tout ... (Après une minute de silence). Il y a déjà quatre ans... Je me suis libéré, enfin. pour aller chez vous, maman.

Les trois frères échangèrent un regard. Un silence lourd, oppressant, régna. Un calme angoissant que chacun craignait de troubler. Comme si un véritable revenant était parmi eux. Comme si, sur la table, devant eux, était posé un pot de dynamite menaçant d'exploser au moindre mouvement. La mère ne bougeait pas, comme si on venait de la descendre d'une croix. Son cœur de mère se débattait. Elle se sentait impuissante à faire quelque chose, et la peur l'envahissait. Les trois frères étaient devenus pâles, la terre brûlait sous leurs pieds; pour eux, c'était une véritable catastrophe, une épreuve terrible; ils étaient assis à côté de leur frère qui s'était évadé du bagne. et trinquaient avec un « malfaiteur », un « criminel d'Etat », et bien que pour eux il ne fût pas malfaiteur, ils savaient tout de même que...

C'est André qui troubla le silence en regardant l'uniforme brillant et les figures pâlies de ses frères :

— Eh bien, frères ? Avez-vous peur ? Vous avez

dû voir la mort plus d'une fois. Et moi, je ne suis pas un mort... Je suis André.

Ils gardaient toujours le silence. Alors André se tourna vers Nicolas et dit avec un large sourire :

— Tu ne m'as pas vu, Nicolas, mais moi, je t'ai vu. A Khabarovsk, le 1er mai, l'année passée. Tu étais à la tribune officielle, aux côtés du Maréchal Blucher. Oui, j'ai pu t'admirer de tous mes yeux ...

Nicolas se leva et sortit ... Son absence dura longtemps. Lorsqu'il fut rentré, il se mit à préparer son départ. Les deux autres aussi. Ils sortaient, conféraient entre eux, revenaient et, de nouveau, sortaient ... Ils se préparaient à partir.

La mère et la petite s'empressaient auprès d'eux. Elles les suppliaient de rester encore un petit moment et de tenir conseil... Peuvent-ils quitter ainsi leur mère ? Ont-ils oublié la dernière volonté de leur père ? Qu'ils disent au moins quelque chose à leur mère ! Comment peuvent-ils s'enfuir ainsi ?

André restait assis, sans prononcer un mot. La tête lourdement appuyée sur les mains, il ne disait rien, tout absorbé par une pénible méditation.

Enfin, répondant aux lamentations de la mère, un des frères ne se retint pas et s'écria avec désespoir :

— Mais, est-ce que vous ne savez pas, maman ? Vous devez cependant savoir ce que cela peut nous coûter ? Notre carrière !!! Et tout le reste ...

— Et à lui, ça peut coûter la vie ! éclata brusquement Galia qui se serrait en pleurant contre André. Dis-leur donc quelque chose, frère !

André leva la tête.

— Pardonnez-moi, frères ... Mais je ne savais pas que j'allais vous rencontrer ici ... Dans une heure je serai parti.

L'aîné, Nicolas, qui marchait d'un pas lourd à travers la chambre, s'arrêta, tira son toupet, ôta la casquette et la jeta sur le banc, Après avoir poussé un profond soupir, il ouvrit sa valise, en retira une bouteille de « Cognac » et, s'étant rapproché de la table, remplit quatre verres.

— Buvons, frères ! ... Eh bien, qu'importe ! ... Laissons tout cela !

Ils burent. D'abord Nicolas et André, à deux.

Ensuite ils burent tous les quatre ensemble, et de nouveau s'assirent à table. Nicolas regarda longtemps André en silence ... Puis il l'entoura de ses bras et l'embrassa.

Déjà, un peu grisés, tout leur paraissait plus beau. Tous, ils comprenaient, maintenant, bien la situation. Ils commencèrent à chercher les moyens d'agir. La mère, avec un espoir joyeux, regardait ses fils : sûrement ils sauront arranger l'affaire et exécuteront le commandement du père. Ses fils ne sont pas comme les autres ! Ce sont des aigles ! C'est le plus silencieux parmi eux, le pilote, qui eut le projet le plus extraordinaire : Il proposa de prendre le frère à bord d'un avion et de l'emporter — « Où ? — Seul le diable le sait », — là où personne ne pourra plus l'embêter. » Il y eut aussi d'autres projets... Mais ce qui était le plus important, c'est que la conversation était redevenue sincère, franche, fraternelle, tout à fait comme du temps de leur enfance lorsqu'ils discutaient de leurs aventures de gosses.

Du problème du sauvetage on passait de nouveau aux souvenirs. On interrogeait André sur ses aventures. Il raconta aux frères et à la mère des choses bien curieuses.

Galia chuchota à l'oreille d'André, lui promettant quelque chose d'intéressant et d'inattendu; elle sortit et fut longtemps absente. Lorsqu'elle fut revenue, elle s'assit près du frère, comme sur les épines, avec une mine mystérieuse. Alors que la conversation se déroulait entre les frères, entra Katria, — amie d'André, dans les belles années d'avant la prison et la déportation. Elle entra, resta quelques minutes sans bouger... Et, brusquement, tourna le dos et sortit.

— Mais, c'est Katria !, dit le pilote.

— Katria ! ... s'écria André en regardant sa sœur avec reproche. Elle lui chuchota :

— Elle t'aime ... oui ... toujours. Lorsqu'elle pense à toi, elle pleure...

André s'agita encore plus. Il savait que c'était vrai. Car il était impossible d'oublier le passé. Et s'il avait réprimandé sa sœur, c'était précisément pour cacher l'émotion causée par tout ce qui se levait en lui,

comme une tempête. Mais Katria avait disparu comme une ombre.

— « Bon ! Et après ? », fit-il pour s'apaiser, après avoir décidé de la revoir coûte que coûte.

La conversation continuait. Ils étaient déjà d'avis que le mieux serait de prendre une décision pour l'affaire d'André le matin, à tête reposée. Cependant, André ne leur demandait qu'une seule chose : parler de tout leur cœur, jusqu'à se rassasier, et ensuite se séparer, cette nuit même, peut-être de nouveau pour de longues années. Quant à son affaire, il s'arrangerait tout seul. Il a avec lui la prière de la mère et sa bénédiction et, de plus, il sait en général sortir de tout feu sans se brûler, et de toute eau sans se noyer. Pourvu que les frères aillent bien et soient heureux. Non, décidèrent les frères, on attendra le matin. Ils n'avaient plus aucune envie de se séparer ainsi. Plus tard ! Et maintenant, le mieux est de chanter doucement la chanson préférée du père, celle avec laquelle le vieux Tchoumak était probablement venu au monde.

« *Ohé ! dans la forêt, dans la forêt poussent deux*
[petits chênes,
Et deux petites colombes y sont perchées. »

Et voilà, juste à ce moment-là, tout finit d'un seul coup et d'une façon absolument inattendue.

La porte s'ouvrit soudain, sans que l'on y frappât, et les colombes qui s'étaient si gentiment perchées sur les branches, disparurent apeurées...

Dans la pièce entrèrent deux hôtes — l'un en élégant uniforme de sergent du N.K.V.D.; l'autre, agent de milice.

— Bonjour ! salua poliment le sergent.

Les frères se précipitèrent à sa rencontre, tous les quatre ensemble.

— Restez assis, restez assis, pria poliment le sergent qui se dirigea tout droit vers André. Les frères s'assirent, les trois militaires affectant l'indépendance, André pâle, mais calme.

— Je vous demanderai vos papiers, dit le sergent en s'adressant à André, toujours sur le même ton poli. André fit un mouvement. Alors le sergent mit la main sur l'étui de son revolver. André sourit et lui tendit la planchette.

— Hum ! mâchonna le sergent, en regardant le passeport qu'il avait retiré de la planchette. — Mais ce n'est pas votre nom. Votre nom est André Tchoumak. N'est-ce pas ?

— Oui.

— Bon. Voici un mandat d'arrêt à votre nom. Le sergent tira de sa poche un petit papier et le montra, on ne sait pourquoi, à Nicolas qui était assis au bout du banc.

— Vous viendrez avec nous, s'adressa-t-il à André.

— Où sont vos affaires ?

André montra sa valise qui était posée sur le banc. L'agent de milice prit la valise. André se leva et s'arrêta, debout, au milieu de la pièce.

Il resta un instant immobile, secoua ses cheveux, fixa d'un long regard sa mère qui restait assise, pétrifiée, la sœur, les frères ... Il s'approcha et embrassa la mère qui ne bougea pas.

— Au revoir, maman !...

— Au revoir, sœur !...

— Adieu, frères !... Ne gardez pas un mauvais souvenir de moi...

Il regarda le portrait du père, tourna le dos et partit, disparut, comme s'il n'y avait jamais été.

— Eh bien, voilà, c'est fini ... prononça Nicolas d'une voix bizarre en interrompant le terrible silence. Il poussa un soupir et regarda les frères : ils baissèrent les yeux. Il regarda la mère et baissa, lui-même, les yeux.

La mère fit entendre un douloureux sanglot, comme si elle s'étouffait, mit la main sur le cœur, tendit tout son corps vers la porte ... et, de nouveau, s'affaissa sur le banc. Puis elle tourna les yeux vers ses fils et les regarda longuement, d'un regard affolé, terrible, plein d'étonnement, de peur, de désespoir, de douleur. Et, d'une voix étranglée : « Qui ? »...

— Oh ! mes fils ! ... mes fils ! ...

Près du mur, le dos collé au mur, restait debout la petite sœur Galia. Elle regarda, elle aussi, ses frères avec des yeux pleins d'étonnement et de larmes qui coulaient à grosses gouttes.

C'est ainsi que finit la rencontre des quatre frères, fils du vieux Tchoumak, bons et fidèles rejetons de la célèbre famille du forgeron.

II

Sur un bouclier de feu, sur un bouclier d'or est dessiné Caïn : il a percé Abel avec sa fourche et le maintient ainsi en l'air, devant lui et ne laisse pas ses yeux clignoter... Et quelque part, quelqu'un joue une sonate triste, inquiétante, de Beethoven : « la Sonate au clair de lune ». Quelqu'un regarde la lune et joue... L'éternelle légende sur les deux frères, gravée dans la lune lointaine, inquiète toujours l'âme, comme autrefois, comme dans les jours de l'enfance d'or, par son mystère non dévoilé — mystère d'une grande trahison sans motif. — Pourquoi, pourquoi un frère a-t-il percé son frère avec sa fourche ? Ainsi clame sans cesse le cœur d'enfant dans les ténèbres d'une nuit immobile, lorsque cet emblème que sa grand'-maman lui expliqua un jour se dessinait dans la fenêtre, sous la pâle lumière suspendue à l'émail du ciel... Et maintenant, il en était de même.

Le bouclier d'or, avec son étonnant emblême — emblême de la trahison, flamboie dans le carré de la fenêtre, derrière les froides barres de fer. Il flamboie et se déplace imperceptiblement derrière les noires silhouettes des coupoles et des croix de la cathédrale, gravé sur le même émail bleu parmi les sommets des vieux chênes et des peupliers...

Souvenirs ... (Ah ! qui donc joue si bien ?)

Le long de la clôture on entend des chuchotements et des paroles d'amour, dans l'obscurité d'une nuit de Pâques, parmi les chênes et les peupliers séculaires... Et voilà que dans cette nuit de Pâques, parmi ces souvenirs de l'enfance lointaine, réapparaît la réalité, qui les submerge, pour créer une double vision du réel et du passé lointain, se reproduisant et flottant devant les yeux en image douloureusement nette, se reproduisant, aujourd'hui, de nouveau, dans cette situation extraordinaire... La lune décroissante, accrochée à la croix du clocher, penche la tête. Des

noctuelles et des hannetons, se cognent contre les vitres des fenêtres éclairées de la cathédrale, tombent sur la claire bande du sable, sur les blanches dalles de marbre des sépultures, près des murs de l'église. Et eux, les petits romantiques, longent la clôture, la main dans la main, — quatre petits frères, l'un plus petit que l'autre — ils marchent à pas de loup à travers l'obscurité énigmatique qui règne autour de l'église; ils écoutent les chuchotements bizarres, observent les ombres mystérieuses qui, tantôt se déplacent, tantôt restent immobiles et remplissent tout l'espace. Ce monde-là est si incompréhensible, si énigmatique, que les limites entre le réel et l'irréel disparaissent. Mais ils ne cherchent pas ces limites car ils n'en soupçonnent même pas l'existence. A l'église, on récite les « Apôtres ». Dans la grande, très grande église aux hautes coupoles qui se perdent dans ce noir où n'arrive pas la lumière des cierges et des lampes, règnent la fraîcheur et le silence à peine troublé par la voix monotone du chantre. Ce chantre est tout à fait Khoma Brout de Gogol. Debout au milieu de l'église; il regarde d'un œil le cercueil du Christ crucifié, descendu de la croix et que l'on a mis sous un couvercle de verre; de son autre œil, il regarde le livre et, d'une voix tremblante, récite des paroles étranges — paroles sur ceux qui torturèrent le Christ.

Autour du chantre, un vide : un grand cercle de lumière, et il semble que personne n'ose franchir ce cercle, comme si une ligne sacrée y était tracée.

...Les quatre petits frères, se serrant toujours les mains, ne bougent pas. Ils regardent les languettes tremblotantes des cierges. Ils sont là, comme ensorcelés, car ils restent encore sous l'enchantement de la nuit précédente, lorsqu'ils étaient venus avec leur père adorer le Saint-Suaire, baiser le cercueil qui est là. A demi-endormis, se tenant par la main, trébuchant contre les passants, ils étaient accourus à minuit, vers le cercueil, regardaient avec étonnement les blessures des mains et des pieds percés et, profondément troublés par la vision de Celui qui fut torturé et mis dans le cercueil, ils l'arrosèrent de larmes.

— Non !... Ce n'est pas possible... André soupire,

écarte son front de la barre échauffée et l'appuie sur une autre, froide. — Ce n'est pas possible !

La question brûlante : « Qui ? », — Qui l'a vendu comme ce Judas Iscariote ? se dresse devant lui, derrière tous les souvenirs, comme cette lune derrière les silhouettes de la cathédrale, dans le milieu de son enfance d'or. André n'arrive pas à y répondre. La logique dit que c'est un de ses frères qui l'a dénoncé, mais toute son âme se révolte furieusement :

— Ce n'est pas possible !...

Ce n'est pas la prison qui lui fait peur; ce n'est pas son sort qui le tourmente; c'est la maudite question : « Qui ? ». C'est elle qui le poursuit et le brûle.

Derrière les silhouettes noires, au lieu de l'élégie, bouillonne déjà une tempête cosmique de sonorités. C'est étonnant : qui donc joue là ? D'où, de chez qui, de quelles fenêtres vient cette musique de Beethoven qui résonnait pour lui dans cette ville lorsqu'il était tout jeune et follement amoureux ?

Le fer de la barre est froid et fait très mal aux sourcils. André presse le front contre le métal, — encore plus fort, pour refroidir son cerveau brûlant. mais n'y arrive pas. Son cerveau est embrasé : la pensée que la trahison soit possible agit comme une terrible étincelle. Son cœur se serre de pitié, de douleur, de tristesse. Devant ses yeux passent des souvenirs, des sourires, des visages, la poussière dorée du soleil. des papillons et des libellules, blancs, rouges. jaunes, le frémissement des feuilles !... Ses yeux se tournent vers la silhouette de la cathédrale qui se dresse entre lui et le ciel assombri, — triste, noire. morte, mais il ne la voit même pas. Pour un petit instant, cette cathédrale s'était ranimée dans le mirage de la nuit de Pâques, mais elle s'est de nouveau éteinte et ressemble à un énorme sarcophage, noir, à un mausolée mystérieux dans lequel est caché quelque chose d'irrémédiablement perdu et qui ne pourra plus jamais revenir. Seule, la lune au-dessus de la cathédrale, est vivante; — cette lune aveugle...

Dans l'obscurité de la nuit flottent des cercles jaunes, bleus, rouges, — insupportablement brillants.

Une claire journée de printemps. Des papillons blancs voltigent dans la lumière du soleil et se posent

sur la face noire de la boue qui couvre le fond d'une mare desséchée, au milieu de la rue. Des papillons blancs sur un émail noir. Les ailes repliées, ils se tiennent en rangs, en groupes, comme des pétales de fleurs sur la laque de la boue noire. Les quatre petits frères veulent attraper ces papillons et se débattent, barbouillés comme des négrillons. Ils mettent là-dessus leurs casquettes et leurs mains, prennent les papillons avec précaution pour ne pas les mutiler. Joyeusement, ils les mettent, tous, dans un beau et somptueux palais, spécialement construit de verre bleu, rouge, jaune, blanc, — tout près de là, dans un petit fossé vert, parmi les marguerites.

Ce palais est admirable. Les papillons blancs que l'on a mis là deviennent colorés et, sûrement, s'y plaisent énormément. Et eux, les petits inventeurs, ont les yeux brillants de bonheur et de joie. Ils se sont couverts de boue des pieds jusqu'à la tête et ressemblent à des négrillons, mais cela ne fait rien. Les papillons doivent certainement être heureux dans un palais aussi somptueux. Qu'ils y demeurent un peu, se reposent, s'amusent. Ensuite on les remettra en liberté pour qu'ils voltigent de nouveau dans la lumière du soleil. Et voilà qu'on les libère. — Mon Dieu, mon Dieu ! Quelle pitié ! Tous les papillons ne volent pas. Certains se sont abîmés les ailes dans le somptueux palais et ne peuvent plus voler; d'autres sont tout à fait morts. Alors le chagrin s'empare des quatre frères : ils rapportent les malades à la mare et enterrent les morts. Ils les enterrent, pleins d'une tristesse profonde et sincère. L'aîné, Nicolas, fait avec son couteau de belles croix. Ils creusent la terre et ensevelissent chaque papillon mort dans sa propre tombe. Ils y mettent des petites croix et plantent à leur chevet des marguerites.

André pousse un profond soupir et se dit tout bas : « Ce n'est pas possible ! ce n'est pas possible !... » Il s'arrache aux barres de fer et marche dans la cellule obscure, sans remarquer que la cellule n'est pas éclairée, contrairement aux règlements des prisons. Il ne fait pas attention à l'air sursaturé de l'odeur de sueur humaine et de la puanteur des puces. Il ne voit pas

cette cellule; il sent seulement qu'elle est vide, qu'il y est seul.

André marche toujours dans la cellule. Il s'approche de nouveau de la fenêtre et s'arrête. Devant ses yeux passent d'autres images de leur belle enfance, — une plus lumineuse et plus douce que l'autre. C'est la douceur de ce qui ne reviendra pas.

Voilà une soirée de la veille d'Ivan le Koupala (1). Un orage fantastique roule dans le ciel et des foudres puissants jaillissent dans le lointain. Les sœurs aînées et toutes les jeunes voisines, les fleurs dans les tresses, se hâtent de finir le travail; elles fabriquent, au milieu de la rue, un « Koupala » — deux hautes perches liées l'une à l'autre et que l'on courbe ensuite en arc et fixe dans la terre. Elles les entourent de guirlandes de fleurs et d'herbes parfumées, accrochent au sommet une lanterne avec une bougie et plantent en bas un petit pieu auquel on attache une botte d'orties piquantes par dessus laquelle on va sauter; elles apportent du bois, des brindilles pour allumer le feu à minuit et sauter par dessus la flamme.

A côté, sur un long banc, sont assis les quatre petits frères. En chapeaux d'écorce et armés de petits sabres de bois, ils sont assis — l'un à côté de l'autre, à la turque, les jambes repliées, et regardent les nuages... Ils donnent libre cours à la fantaisie... Ce ne sont pas les nuages, ce sont de beaux chevaux de cosaques, des chameaux bossus dont parlent les livres, des éléphants, des navires... Sur ces beaux chevaux, à bord de ces bateaux, sur le dos de ces éléphants, ils parcourent tous les mondes merveilleux qu'ils n'ont jamais vus ni connus. Ils vivent des aventures extraordinaires; ils sont victorieux des monstres terribles, des dragons et des sorcières et sauvent les uns les autres des malheurs et de la captivité.

Une autre vision : des guerres d'enfants sur les places et dans les rues de la ville.

Les souvenirs ont envahi le cœur d'André et il repousse ce qui lui est arrivé aujourd'hui et qui veut

(1) La fête de Saint-Jean, célébrée en Ukraine (et en général chez les Slaves) avec un rite très ancien, dans lequel on trouve des réminiscences de l'époque païenne. Notamment, on brûle, en effigie, un « Ivan de Koupala » que les jeunes filles parent.

effacer le meilleur de sa vie. Ce meilleur, il le garde comme son bien le plus précieux. Il bannit tout doute, il se l'interdit : — Ce n'est pas possible ! Non, ce n'est pas possible, pas possible, pas possible !

Entre les barres de la fenêtre et la cathédrale est la rue, sa rue à lui, la rue où lui et ses frères attrapaient les papillons, fabriquaient le « Koupala », rêvaient, s'amusaient, poussaient. La rue qu'il n'a pas revue depuis tant d'années...

André a envie de sortir et d'aller se promener dans cette rue, de s'arrêter devant chaque maison qu'il a autrefois connue et qu'il n'a pas encore oubliée. Non, pas oubliée... Il se rappelle comment on le transportait ici, et son cœur se remplit d'orgueil. Après l'avoir conduit dans la cour, on l'a mis dans les « droschki ». Le sergent s'assit à sa gauche, l'agent de milice à sa droite, un autre agent de milice, à la place du cocher; la petite valise d'André fut mise au milieu, — les beaux chevaux, timonier et bricolier, s'élancèrent. C'était un jour ouvrable, mais des gens stationnaient près de chaque maison. Tous ceux qu'il connaissait et qu'il ne connaissait pas le regardaient en silence, et ainsi le long de toute la rue ! Ils n'osaient pas lui dire un mot, ni faire un signe de tête ou de main; ils regardaient seulement avec des yeux écarquillés et en fronçant les sourcils. André les regardait aussi. Soudain il comprit :

— Mais il sont venus exprès pour lui adresser leurs adieux ! Oui, oui ! D'abord, pour l'accueillir et ensuite, pour lui adresser leurs adieux, à lui !

Le sergent le comprit, lui aussi, et ordonna à l'agent de presser les chevaux. Mais les gens sortaient de leurs maisons et les regardaient arriver, les suivaient du regard, les voyaient s'éloigner. Parmi toutes ces rencontres, une, particulièrement inoubliable, se grava dans le cœur d'André : le vieux tonnelier, à la moustache longue et aux sourcils épais, ami intime de son père, lui fit un signe de tête... et, ensuite, pencha très bas, très bas la tête, l'accompagnant du regard... Il le salua, mais fut-ce un salut d'adieu ou un hommage ? — Oui, un hommage ! Le vieux tonnelier à la moustache grise lui présenta ses salutations. Ce même vieux qui, un jour, écoutant la conversation

entre son fils et André, ne se retint pas et prophétisa avec un soupir :

— Aie ! Tu ne mourras pas, mon petit, de ta mort naturelle, non ! pas de ta mort naturelle... Et tout cela, à cause de ton « Ukraine nationale ».

Son propre fils alla « voir le monde » et se perdit quelque part, sans laisser de traces. Mais le vieux eut l'occasion de vérifier sa prophétie sur André. Il fallait voir ses yeux lorsqu'il le saluait. Et comment il saluait... Comme s'il le faisait pour la rue toute entière.

Le cœur d'André se ranima. Sa jeunesse n'est donc pas perdue pour rien ! Non, pas pour rien !

André veut fumer, mais il n'a rien : pas de tabac ni d'allumettes. Il s'approche, dans l'obscurité, de la porte et frappe. Toc ! Toc ! — Personne ne répond. André frappe plus fort. Bruit de pas de l'autre côté de la porte. Une voix méchante, rauque, prononce dans la langue maternelle d'André, — la plus authentiquement maternelle :

— Pourquoi cognes tu ?

— Hé, copain, voudrais-tu m'acheter du tabac ?

De l'autre côté de la porte on éclate de rire, ensuite on crache et la même voix siffle, sur le même ton méchant :

— Et comment donc !... Seulement, attends un petit peu ! En voilà un « copain » !

On crache encore et on s'en va.

André ne se fâche pas. Il sourit. Vraiment, comment peut-on acheter du tabac, la nuit ?

Il trouve à tâtons les planches du lit et s'y couche.

Il rêve. Il écoute son cœur opprimé par une douce douleur et s'enfuit dans des visions chimériques. Son âme se détache de son corps, en l'abandonnant sur ce lit de planches — qu'il reste là ! Les armées de puces s'attaquent immédiatement à lui et le piquent comme les orties. Mais André ne songe même pas à se défendre — il laisse son corps aux tortures — qu'il en soit ainsi ! C'est tout de même sa ville natale... il serait curieux de savoir qui jouait là du piano... La musique fit revenir la vision de son premier amour, des fins doigts sur les brillantes touches noires et blanches du clavier

André dort à poings fermés, lorsqu'on vient le réveiller.

— Lève-toi ! Vite, vite ! Suis-moi...

André ne peut voir la figure de son « archange », possesseur de cette voix sympathique et de ce beau langage villageois ukrainien.

Dans la cour encore obscure « l'archange » remet André à quelqu'un d'autre. André remarque que près du « violon » se trouve un groupe d'hommes avec des sacs, entouré d'une garde armée de fusils, baïonnette au canon. Les hommes toussent, poussent des soupirs.

— On en a amené encore quelques-uns, devine André. La grande horloge démodée indique une heure très matinale, lorsqu'ils longent le corridor du bâtiment, encore endormi, de la direction régionale du N.K.V.D. Eux, ce sont André... en chaussures, sans lacets, et un jeune homme grave et brun, en uniforme sévère et bien ajusté de sergent de cette célèbre corporation. Le jeune homme est sombre, lès cheveux un peu gris sur les tempes, très poli, même trop poli. Il ouvre les portes devant André et en disant : « s'il vous plaît », les maintient ouvertes pendant le passage d'André, puis il les referme sans bruit et marche à côté d'André, ni devant, ni derrière lui, mais à ses côtés, pour souligner qu'il ne le conduit pas mais l'accompagne. André ne manifeste pas de curiosité, ni d'inquiétude et, seulement, à moitié endormi, baille et marche d'un pas nonchalant. Il a déjà vu tant de choses qu'il a appris à ne pas réagir. Bien entendu, il est curieux de savoir où on le conduit. Il est curieux de savoir quel air a maintenant cette institution sacrée, quel air ont ses hommes, quels changements s'y sont produits, depuis qu'il avait été, pour la première fois, prisonnier du G.P.O.U. et, surtout, depuis que l'on avait donné au G.P.O.U. le nom de N.K.V.D. Certes, ce n'est qu'une filiale peu importante, mais tout de même filiale d'un grand système.

Le corridor est couvert d'un tapis doux sur lequel ils marchent sans bruit. De là ils passent à l'étage supérieur. Ensuite, encore plus haut. Les corridors sont courts — le bâtiment entier peu grand; c'est un ancien hôtel du chef-lieu du département.

Ansi, André et le sergent passent au troisième étage.

— S'il vous plaît, dit poliment le sergent devant la dernière porte, — dernière à ouvrir.

Un grand cabinet, très bien éclairé et rempli de fauteuils confortables, le plancher couvert de tapis. Un raffinement incroyable, une ambiance de grande culture, — choses qu'il était difficile de supposer même dans une administration de cette espèce. Des armoires vitrées avec des livres, un appareil de radio sur un bureau en noyer, un ameublement de style, une table, couverte de drap vert et d'une épaisse plaque de verre, de gros encriers carrés, avec des couvercles en bronze, un presse-papier en marbre, une petite pyramide en bronze, avec des crayons et des porte-plumes, un appareil de téléphone.

Une personne est assise bien à son aise dans un profond fauteuil et lit un journal : cette personne est de petite taille, mais robuste, en uniforme militaire dont les courroies brillantes se croisent sur la poitrine. Elle dit d'un ton sec : « S'il vous plaît », indique le fauteuil qui se trouve à côté et se présente :

— Je suis Safiguine, chef de la section locale du N.K.V.D. S'il vous plaît ! Je vous écoute...

Et, ayant prononcé ces mots, l'homme se replonge dans le fauteuil, s'y cale le plus confortablement possible et reprend la lecture du journal.

André s'asseoit dans le fauteuil, en face de lui, prend la position la plus commode et, avec un air de défi, fixe de ses yeux le chef de la section locale, dénommé Safiguine. Le sergent s'asseoit sur le rebord de la fenêtre, appuyant un pied sur le plancher, et, en silence, observe André. Tout en restant indifférent, il jette à André, de temps en temps, un regard.

André comprend bien que la phrase : « Je vous écoute » qui lui était adressée, n'était prononcée que dans l'espoir d'obtenir sa confession, mais pense que ce n'est pas à lui de commencer la conversation... C'est pourquoi il reste assis et, en silence, regarde le chef. Comme la pause menace de devenir interminable, le chef pose le journal sur la table, tire de la poche un porte-cigarettes, l'ouvre et le tend à André :

— Vous fumez ?... S'il vous plaît !

André ne bouge pas :

— Merci... Je ne fume pas.

— Hum... Mais alors pourquoi avez-vous demandé du tabac cette nuit, si ce n'est pas un secret ?

— Pour les puces... répond mélancoliquement André.

— Ah, voilà ! (de nouveau une petite note d'ironie) Mais nos puces ne fument pas.

— Et c'est bien mal... Dites, est-ce votre méthode d'inquisition que de jeter l'homme en proie aux puces? Oui ? La question est insolente, André le sait et la pose exprès pour passer à l'attaque, dérouter le chef, et lui faire abandonner son ton d'ironie et de supériorité.

Le chef allume lentement sa cigarette, sans détacher ses yeux d'André, lance une bouffée et, ensuite, dit mollement :

— Ecoutez, camarade... Hum !... pour le moment vous avez encore le droit d'être appelé ainsi, parce que formellement vous n'êtes pas encore un détenu, bien que vous soyiez déjà arrêté : en tout cas, pour le moment, c'est moi qui décide de ce droit.

— Merci...

— Ne vous pressez pas ! Ecoutez, camarade ! Je veux vous prévenir, je ne suis pas votre juge d'instruction, ni le chef direct qui déciderait de votre sort, et si je vous offre une cigarette, n'y cherchez pas une ruse, mais un simple désir de vous régaler d'une cigarette... Vous voulez fumer, n'est-ce pas ?

André garde le silence.

— Oui ? insiste le chef de la section locale.

— Cela n'a pas d'importance.

— Non, cela a de l'importance, parce que comment peut-on avoir une conversation franche et intéressante sans avoir fumé ?

— Vous avez donc besoin d'une conversation franche et intéressante ?

— Dans la même mesure que vous.

Rire.

— Ne riez pas... Je vous ai prévenu que je ne suis pas votre juge d'instruction, ni maître de votre sort, — tout cela est encore à venir. Je ne devais que vous arrêter et j'ai rempli ce devoir formel. Vous avez tort de dire du mal de mes puces, vos rapports avec elles ne seront que très, très brefs. Et qui sait... peut-être même regretterez-vous nos puces. Vous regretterez... Prenez donc une cigarette.

— Non, merci.

— Hum ! Eh bien, comme vous voulez. Vous êtes têtu... Mais c'est pour cette raison que je veux vous prévenir... Je sais que dans cette ville vous êtes une personnalité odieuse. Je ne connais sur vous aucun détail, mais les bruits qui circulent à votre sujet contiennent beaucoup de fantastique, d'absurde et d'incroyable. Je ne sais pas pourquoi on vous a arrêté et de quoi on vous accuse. Mais je vous dirai franchement que cela ne m'intéresse pas. Ceux qui s'y intéressent parleront avec vous. Quant à moi, j'ai beaucoup entendu parler de votre père, de votre famille... Et c'est pourquoi je vous ai convoqué ici. Je considère comme mon devoir sacré de vous prévenir avant de vous expédier là où l'on vous « appelle »... Et, voilà, je veux vous prévenir qu'il dépend de vous-même de mourir stupidement pour rien ou vous en tirer et revenir à la vie. Avez-vous compris ? Et pour cela vous devez...

— « Faire des aveux complets et sincères », — dit André en achevant la phrase de son interlocuteur, sur un ton non moins mélancolique. « repentir sincèrement »... « prouver ma fidélité »... « mériter le pardon »... Et enfin, « dénoncer tout le monde »... Voilà.. Il pousse un soupir.

Le chef s'arrête court et se tait, il essaie de se fâcher, mais, au lieu de cela, rougit.

— Vous avez tort... Mais... J'ai oublié que vous avez passé pas mal de temps dans les prisons et les camps. Nous parlons un langage absolument différent et comprenons les choses d'une façon toute à fait différente. Mais pour vous il serait tout de même préférable de me croire.

— Ce ne serait pas naturel, remarque André.

Le chef fronce les sourcils.

— Vous avez raison. Nous sommes placés dans des positions tellement intransigeantes qu'il nous est en général impossible de nous entendre. C'est dommage. Il en résulte que les rapports humains normaux entre nous sont exclus.

— C'est ca... Les rapports humains normaux entre nous sont exclus.

Un sombre silence règne. Le chef se lève et marche

à travers la pièce avec une mine préoccupée. Puis il a un geste d'impuissance et revient à sa place.

— Bon, Inch Allah... il est ridicule et il est tragique que vous preniez chaque mot que je dis pour un travail d'approche, mais la raison formelle est de votre côté.

Il allume un autre cigarette. Il tend le porte-cigarettes à André. Cette fois-ci, il en prend une, ayant l'air de quelqu'un qui rend au maître de céans un grand service. Ensuite, avec la même expression, il prend les allumettes sur la table et allume sa cigarette. Se renversant dans le profond fauteuil, il contemple le chef, les yeux mi-clos, à travers la fumée. Le sergent fume, lui aussi, près de la fenêtre et, souriant, surveille chaque mouvement d'André. Ainsi, ils fument, tous ensemble, en silence. — « Idylle ! » — pense André. Après une pause prolongée, regardant le chef qui tambourine nerveusement la table, André parle mélancoliquement, en évitant toute formule de politesse, car le mot « camarade » ne convient pas et le mot « citoyen » est trop pompier. Il s'adresse donc au chef sans aucune démonstration :

— C'est tout ? Et maintenant, pourrais-je vous poser une question ?

— S'il vous plaît, répond le chef avec un plaisir visible.

— Pouvez-vous m'expliquez d'une façon concrète pourquoi on m'a arrêté et de quoi on m'accuse ?

— Je ne le sais pas.

André sourit :

— Le terme n'est pas régulier. Votre réponse n'est pas régulière. Vous auriez dû dire : « Je ne peux pas ».

— C'est juste.

— Merci Mon autre question : savez-vous ou ne savez-vous pas (vous voyez, je vous aide par la formule même de ma question), quand on m'enlèvera d'ici ?

— Je ne sais pas.

— Merci. Ma troisième question ! savez-vous où on m'expédiera ?

— Je ne sais pas.

— Merci. Vous êtes logique. Enfin, une dernière question : pouvez-vous me dire quelles mesures seront prises contre ma mère ?... Non, ce n'est pas ça...

Pouvez-vous me garantir qu'aucune mesure de rigueur ne sera prise contre ma mère ?

— Je ne peux pas...

— Merci. Vous êtes absolument logique. Cette fois-ci, je vous crois, je crois à votre sincérité. Mes questions sont terminées. Maintenant, pouvez-vous me renvoyer chez vos puces non-fumeuses ?

Le chef rit :

— Cela, non plus, je ne peux pas le faire. Ou, plus exactement, je le peux, mais je ne vois aucune raison de le faire.

Il jette un coup d'œil sur sa montre-bracelet et continue : — Je ne vois aucune raison. Est-ce que vous êtes mal ici ? Restez dans ce fauteuil. Comme vous n'avez pas envie de parler, gardez le silence. Mais, à votre place, je serais plus gentil et raconterais quelque chose de curieux. Vous êtes ingénieur, je crois ?

— Vous ne vous trompez pas.

— De quelle branche ?

— D'aviation.

— Epatant ! Vous le dites fièrement. Je suis agréablement surpris. Vous le dites, comme si vous vous prépariez à voler demain et en général.

— Oui, je m'y prépare pour demain et en général. Et surtout, je me prépare à construire.

— Vous voyez !... Et cependant vous ne vouliez pas écouter mes conseils...

— Hum... Mais nous nous sommes entendus pour reconnaître que tous les mots et toutes les définitions résonnent d'une façon différente pour chacun de nous et ont un sens différent, n'est-ce pas ?

Le chef dresse les oreilles :

— Comment ? Est-ce que je ne vous ai pas bien compris : voler et construire n'est-ce pas la même chose pour vous que pour moi ?

Safiguine pouffe de rire. Il rit longtemps. Ensuite, il fait un geste de sa main et dit : — Eh bien !... Il passe à un autre sujet :

— On dit que vous êtes un bon chasseur. Est-ce vrai ?

— C'est possible.

— Ça, c'est épatant ! Le chef a l'air de se réjouir vraiment et se tourne, tout entier, vers André. — Savez-vous, je le suis aussi... Bientôt commence

la saison de la chasse aux canards. Mais je ne suis pas d'ici, tandis que vous, vous avez passé ici toute votre jeunesse. Pouvez-vous me raconter quelque chose sur la chasse dans la région, sur les lacs et les fleuves ?

— Ça, c'est vraiment épatant ! vous m'avez mis en prison et vous voulez chasser sur mes lacs... ça, c'est... vous savez... rit André. Mais, tout de même ils parlèrent des lacs et des fleuves.

André voyait que ce n'était pas pour ce bavardage qu'on l'avait appelé et gardé là, mais dans l'attente de quelque chose. Alors, pour ne pas s'ennuyer, il vaut mieux parler des lacs et des fleuves. Le chef montrait une érudition de premier ordre en tout ce qui concernait les oiseaux et les animaux de la contrée aussi bien que la botanique.

Ainsi ils parlèrent longtemps et gentiment, des lacs et des fleuves, des canards et des bécasses. C'est Safiguine qui parlait, André écoutait. Le sergent écoutait, lui aussi, pensif. Puis le téléphone sonna en bas et le sergent sortit. Le chef regarda la montre et se tut. Lorsque le sergent fut revenu, le chef lui jeta un regard interrogateur.

— ?...

— Oui, dit le sergent.

Le chef poussa un soupir et regarda André :

— Voilà ! Et vous étiez si pressé de revoir vos puces... Mais avant que nous nous séparions, j'ai voulu vous demander encore quelque chose. Qu'ai-je voulu demander ? Ça m'est sorti de la tête... Ah, oui !... et regardant André tout droit dans les yeux, le chef posa cette question inattendue (il ressemblât à un chasseur qui guette sa proie) :

— Ah !... oui... vous ne savez pas où sont vos frères ?

La question fut brutale, mais nullement étonnante bien que stupide. André savait que dans cette institution on ne posait pas de questions ridicules. Il se mit sur ses gardes. Immédiatement, son cœur se serra dans une angoisse douloureuse, parce que cette question lui paraissait être une confirmation de son terrible soupçon. « Il vérifie. Il veut savoir si je devine qui m'a vendu », pensa André et répondit sur un ton provocant et assez impoli :

— Je ne sais pas... — et une minute après ajouta, non sans une intention méchante : — Quoi ? il vous manque une signature ?...

Sa bouche ne parvint pas à dire un mot de plus.

— Signature ? Au bas de quel document ? demanda avec indifférence le chef.

— Sous la dénonciation... André accoucha de ce mot et sentit que le sang affluait à sa peau.

Le chef sourit. Puis il se leva :

— Ma mission est terminée. Vous n'avez aucune réclamation à m'adresser ? Non ? Bien. Vous irez tout de suite avec le sergent. J'ose vous rappeler une fois de plus le conseil que je vous ai adressé... Portez-vous bien !

— Merci. Portez-vous bien !

Après quoi, André et le sergent sortirent. Le sergent continua à se montrer poli, ouvrant et refermant les portes, et marchant aux côtés d'André. Il se taisait tout le temps, lorsqu'ils allaient par les corridors vers la sortie. Et seulement à la sortie il poussa soudain un soupir et, ouvrant la dernière porte, dit presque imperceptiblement :

— Eh, frère ! je ne vous envie pas tout de même.

André ne demanda pas de quoi il ne l'enviait pas, bien qu'il voulût lui poser cette question.

La bénédiction de la lumière matinale commençait déjà à s'étendre sur la cour de la prison. Ils contournèrent le gazon et l'angle du bâtiment.

Là, derrière le bâtiment, sur la vaste cour extérieure, se trouvaient des chevaux attelés. Non pas ceux de la veille, mais d'autres — gris pommelés. Des chevaux-dragons. Ils s'ébrouaient dans le froid matinal et creusaient la terre avec leurs sabots. Près des « droschki » et des chevaux quelques hommes faisaient du tapage. C'étaient des agents de milice et leur chef, chef de la Milice locale. Le sergent « remit » André, le plaça près des « droschki » et s'écarta. André s'appuya sur une aile de l'équipage et attendit. « Ils sont vraiment trop lents », se dit-il. Les agents de milice mettaient dans la voiture un tas de choses — la petite valise d'André, un sac avec quelque chose, quelques dossiers, — graissaient les roues, vérifiaient les harnais. Enfin, on avait tout arrangé, mais ils ne partaient pas. Par des bribes de phrases André apprit

qu'on attendait la secrétaire. Il fallait recevoir quelque chose d'elle, remplir quelques formalités. On attendait. Etait-il vêtu trop légèrement ou bien ses nerfs étaient-ils fatigués, André tremblait un peu. Non, il faisait vraiment froid.

Soudain il eut la sensation de recevoir un coup dans le cœur, il leva la tête et vacilla.

— « Catherine ! Voilà donc qui a joué dans la nuit la sonate de Beethoven ! »

Devant lui, sur l'étroit trottoir en planches se trouvait Catherine. A demi-endormie, quelques papiers sur le bras, elle s'arrêta brusquement. Fut-elle étonnée ? Eut-elle peur ? Ou quoi ?... Elle regardait André et ses lèvres tremblaient, ses yeux se remplissaient de larmes... Les grands yeux bleus... Les larmes les débordaient, finirent par se déverser en flot sur les joues... Le vit-elle réellement ? Ou ce ne fut qu'une hallucination ? Toute cette scène ne dura qu'une seconde. Quelqu'un rit d'un rire équivoque. Fronçant les sourcils, Catherine pencha la tête et s'en alla précipitamment.

« La secrétaire ! » Mais c'est elle, « la secrétaire ! » André ne voyait plus rien de ce qui se faisait autour de lui. Tout à fait abasourdi et pâle, il accompagna du regard le dos voûté, et resta ainsi immobile, le visage tourné vers elle... « Alors ? Secrétaire de la section locale !... » La sonate de Beethoven retentissait dans ses oreilles et une douleur inexprimable le déchirait.

Là-haut retentit le bruit d'une machine à écrire. « La secrétaire travaille ». Le chef de la milice allait et venait... On apporta une enveloppe cachetée avec de la cire. On faisait encore quelque chose. Enfin, tout était prêt.

On mit André dans la voiture, on s'assit à ses côtés. Les beaux chevaux s'élancèrent et coururent en trombe... La seule chose qu'André put voir, ce fut une jeune fille qui regardait par une fenêtre du deuxième étage et dont il ne voyait qu'une moitié du visage. C'était Catherine... Il vit aussi le sergent qui se tenait immobile, près du perron... Un instant après, tout disparut, tout se nova dans la brume matinale.

La moitié du visage de derrière la fenêtre disparut, elle aussi.

III

André regardait le monde extérieur. Avant de le quitter, peut-être pour toujours, il regardait avidement tout ce qui était autour de lui, s'efforçant de tout fixer, de tout déposer dans les cellules de son cerveau pour se rappeler plus tard ce qu'était la « liberté », ce qu'était ce monde où pour lui il n'y avait plus de place.

Le break allait avec bruit par le centre de la ville, par la grande place, par le boulevard de Chevtchenko, passait devant le théâtre, devant les misérables vitrines des boutiques fermées, sursautait furieusement sur le mauvais pavé. Un nuage de poussière se soulevait derrière lui. Le cocher poussait les chevaux au galop, comme s'il voulait empêcher André de revoir sa ville natale où il n'avait pas été depuis si longtemps, ou pour empêcher les habitants de reconnaître l'homme que l'on emmenait de si bonne heure, avec tant de rapidité, comme si on l'avait volé. Gardant au fond de son âme émue le visage éploré de Katria, André regardait avec tristesse tout ce qui courait à sa rencontre, tout ce qu'il n'avait pas revu depuis longtemps, et qui était à moitié oublié. Peut-être, non pas oublié, mais plutôt changé, modifié d'une façon étrange. Il s'attendait à voir un mouvement en avant, matérialisé dans des bâtiments, des barrages, des perfectionnements matériels visibles, correspondant à l'époque; quelques nouveaux attributs de la culture et de la civilisation. Hé, hé ! Hé, hé ! Tout était comme auparavant. Seulement, auparavant, tout était de quelques années plus jeune et, bien que primitif, plein de vie et de joie, florissant dans sa sauvagerie. Maintenant, tout était quelque peu usé, desséché, poussiéreux, vieilli ou couvert de mousse et de rouille, abîmé, mutilé. Il devenait même étrange d'imaginer qu'ici pût se blottir et vivre l'âme du grand Beethoven... Ville-mendiante... Aucun bâtiment nouveau. Au contraire, beaucoup de vieux bâtiments n'étaient plus là; plus de grilles en fer forgé à l'église et aux maisons « particulières » d'autrefois; plus de grandes

vitres en plein verre de Bohême; plus d'enseignes dorées et argentées au-dessus des pharmacies et des magasins; plus de... Qu'est-ce qui y manquait encore ? C'était l'animation et le pathétique de la vie qui manquaient surtout. Leur place a été prise par la bravade — une bravade officielle, ennuyeuse et niaise. Et cette bravade s'exprimait par la couleur... Par la couleur révolutionnaire ! C''était la seule rénovation, le seul indice du « progrès ». De cette couleur révolutionnaire, présumée rouge, étaient couverts presque tous les bâtiments au centre de la ville, les murs et les clôtures; mais la couleur s'est détachée, s'est écaillée, est devenue rousse, sous l'effet de la pluie et du temps, et la ville paraissait brûlée, mutilée ou demi-folle. Cette couleur rouge s'éteignait et disparaissait, se mélangeant avec de la rousseur, comme avec de la fumée d'incendie. Voici le Théâtre Municipal ou la « Maison du Peuple »... Tant qu'il s'appelait « Maison du Peuple », il était vert clair avec des pilastres sombres. Aujourd'hui, il est « le Temple de la Culture » et c'est pour cela, probablement, qu'il est rouge jusqu'à en devenir hébété. Voici le boulevard de Chevtchenko. Encore récemment, à l'époque de la N.E.P.., il se vantait du luxe de ses magasins, pâtisseries, restaurants; aujourd'hui, il est presque entièrement et uniformément défiguré sous la couleur rouge, — non ! — rousse... Des immeubles entiers sont tombés, comme les dents cassées par un coup de poing. Voilà la Centrale Electrique, — elle est aussi roussie et voûtée, elle s'est enfoncée dans la terre, — une Centrale antédiluvienne, et même la couleur révolutionnaire n'arrive pas à la moderniser. Voici, enfin, la prison, grande, construite encore par les empereurs. Mais les chevaux ne s'arrêtent pas, passent, courent toujours... La prison les accompagne de ses yeux aveugles. Ah ! ca, c'est du nouveau ! Autrefois, ca n'existait pas. Autrefois, seul. un haut mur se dressait autour de la prison et les fenêtres des quatre étages étaient grandes ouvertes. C'est ainsi que l'empereur russe l'avait édifiée, au centre même de la ville, pour inspirer la crainte à la population « fidèle » ! Aujourd'hui, on a apporté au don de l'empereur un correctif : sur les murs, aux quatre coins, sont construits de

hauts miradors et sur les fenêtres sont mis des écrans en fer. Aujourd'hui, c'est une véritable prison ! La prison est toute entière teinte aussi en couleur rouge. « C'est donc une prison révolutionnaire ! »... Voilà les bains publics antédiluviens... ils sont rouges, eux aussi. Voilà le ciné archaïque. Voilà...

Les beaux chevaux traversèrent en coup de vent le centre de la ville, le pont, la place Ouspenskaïa avec un monument dédié à celui qui eut fait le bonheur de cette ville, à Oulianov-Lénine, et entrèrent dans la rue Kharkovskaïa. La couleur rouge se précipitait toujours à leur rencontre.

...Quelqu'un, dans cette ville, a dû devenir fou et être obsédé par cette couleur. Mais est-ce seulement de la folie ? Non, ce n'est pas de la folie. C'est de la politique ! Lorsque l'on a substitué à la révolution quelque chose d'autre et qu'on a besoin de cacher ce « quelque chose d'autre », on décore la façade.

André regarde avec dépit cette « façade révolutionnaire » de sa ville natale. Il ressent une nausée. Il a envie de frapper quelqu'un — il ignore qui — de toute sa force et de lui casser la figure.

Ils longent la rue Kharkovskaïa dont André et ses frères mesuraient la longueur fabuleuse, lorsqu'ils étaient enfants, par les ruelles qui y accédaient. Et le nombre de ces ruelles était infini, — peut-être quinze (imaginez la longueur de la rue : cinq kilomètres). Et lorsqu'on finissait ces quinze étapes, on arrivait alors à une « station » inconnue et étrange; là, se trouvait le chemin de fer. Chemin vers un autre monde qui commençait là, au bout de la dernière ruelle. Pour eux, les enfants, le chemin de fer était une légende qu'ils ne connaissaient que parce qu'un de leurs voisins, cheminot-mécanicien, avait été écrasé par une locomotive.

Heureusement, la couleur rouge se faisait plus rare, car il n'y avait plus de bâtiments officiels, c'étaient maintenant des masures ordinaires, de pauvres demeures particulières, de longues clôtures à moitié démolies, des jardins envahis par les épines, de grands peupliers, des potagers. Le regard d'André se délassait sur la verdure, sur les misérables bâtiments préhistoriques, sincères dans leur état tragique, sans faça-

de révolutionnaire; il reconnaissait les maisonnettes qu'il avait vues, il y a si longtemps, et comptait les ruelles familières, comme il le faisait lorsqu'il était enfant. Treizième... Quatorzième... Quinzième... Dix-septième... Vingtième... Oh ! Pourquoi ces petites ruelles sont-elles devenues si nombreuses ? Et cependant, on n'a fait qu'une moitié de la rue. Enfin, il remarqua qu'il comptait pour ruelles les profonds terrains vagues qui avaient remplacé les anciennes propriétés privées et étaient transformés par les hommes et le bétail en voies de communication entre les rues parallèles... Les chevaux ne prirent aucun tournant, ni à gauche, ni à droite, suivirent la rue jusqu'au bout et entrèrent dans la steppe. Là, ils coururent au galop. Encore deux heures de course folle et, enfin, ils s'arrêtèrent à la halte ferroviaire... Ah, voilà ! Il doit donc être une personnalité importante puisqu'on n'a pas osé le montrer aux gens, à la gare de sa ville, et qu'on l'a conduit à un endroit absolument désert ! A cette halte, André et son escorte — chef de milice et deux agents — descendirent et enlevèrent le grand sac avec son contenu imprécis, la petite valise et les dossiers. Les chevaux reprenaient au pas le chemin de retour.

Une heure après, un train de banlieue arriva et enleva à la halte K... le groupe extraordinaire de passagers. Le train allait de la ville d'André vers Kharkov, l'ancienne capitale de la République Socialiste Ukrainienne.

*
* *

Dormir était son seul désir, et ce désir invincible dominait tout le reste. Mais le monde extérieur ne le laissait pas dormir. Le wagon dans lequel ils étaient montés ne le permettait pas. C'était un wagon étrange et dont André n'avait encore jamais vu le semblable. — wagon du train de banlieue qui circulait sur la ligne : ville « N »-Kharkov. En voilà une performance réalisée pendant son absence du pays ! Une parodie de la phrase célèbre du César non-couronné de l'Etat socialiste qui proclamait : « La vie est devenue meilleure, la vie est devenue plus gaie ! » Autrefois, bien que la vie ne fût pas toujours particulièrement gaie, sur cette ligne circulait un train ordinaire, célèbre par ses wagons de construction russe dans lesquels les

places « assises » et « couchées » étaient disposées en trois étages superposés : lorsque l'on relevait les planches supplémentaires, à chaque étage se formait une surface ininterrompue à travers tout le wagon. Ces planches supplémentaires avaient dû être inventées par le constructeur dans une heure d'inspiration créatrice spéciale. Les passagers s'entassaient sur chaque surface comme les poissons dans une nasse, et y couchaient les uns à côté des autres pendant tout le voyage; on voyageait avec confort, comme des patriciens. Les patriciens étaient couchés sur les trois surfaces superposées, exhibant trois rangs de bottes enduits de goudron, de mauvaises chaussures ficelées avec des cordons, des espadrilles en écorce.

La quatrième surface était à ceux qui s'installaient tout simplement sur le plancher du wagon, très sale et humide, — ils avaient suffisamment de raisons de ne pas monter plus haut et de se blottir comme des souris ou des cafards, dans un trou. Cependant, il faut dire que tous les passagers sur toutes les surfaces avaient à peu près les chances égales quant au danger de subir un contrôle (celui des billets et celui des sacs suspects de « trafiquants », avec des pommes de terre et des betteraves), parce que les contrôleurs et les conducteurs savaient piétiner les pieds et les têtes avec leurs lourdes bottes enduites de mazout. L'aspect du train était particulièrement curieux pendant la nuit. Il était toujours plongé dans l'obscurité; aucune électricité n'illuminait les trains sur cette « ligne ferroviaire » de l'ancien Empire des Tzars, devenu le premier « pays du socialisme ». On éclairait les wagons avec des bougies qu'on plaçait dans une lanterne spéciale disposée par le génie constructeur russe, de façon qu'elle eût à éclairer d'un seul coup les passagers, le tambour et les W. C., mais les conducteurs s'ingéniaient à subtiliser même cette unique bougie d'Etat, laissant l'éclairage à l'initiative des passagers. Les passagers s'éclairaient, pendant le voyage, avec leurs propres bougies pour le plus grand profit des passagers sans billet et des amoureux qui préféraient l'obscurité. Mais la fortune était tout de même du côté des amoureux et des déshérités — les bougies ne brûlaient qu'au début du voyage : un peu après, aucune bougie ne supportait la lourdeur de l'air et s'éteignait; elle

ne pouvait vaincre les émanations humaines, l'aromat des pieds, la fumée du mauvais tabac (le papier de journal servant obligatoirement de papier à cigarettes) et tout le reste. Et, cependant, malgré tout cela, c'étaient des wagons « bénis » ! Les amoureux et les simples amateurs d'aventures romantiques avaient là des conditions idéales et assez de temps pour faire une déclaration d'amour, s'embrasser à bouche que veux-tu et dormir son saoul. Maintenant, ce n'était plus la même chose.

Au milieu du wagon on a créé « le confort » : on y a mis plusieurs bancs longs avec dossiers et on a disposé trois fenêtres.

Dans son ensemble, ce wagon cahoté et bruyant produit une impression étrange, — impression d'un symbole, quelque chose de déformé, de paradoxal, image d'une époque de catastrophe. Ce wagon est symbolique comme une caricature géniale, une parodie de la grande révolution qui a engendré ce chef-d'œuvre. Il était autrefois un wagon de marchandises pour « quarante hommes ou huit chevaux », mais la grande révolution est venue, des millions d'hommes sont héroïquement morts, pour « l'égalité et la fraternité », pour la « liberté », pour « une vie meilleure » — et voilà, « la vie meilleure est arrivée » : le wagon de marchandises « pour quarante hommes ou huit chevaux », que l'on appelait aussi « wagon aux veaux », est repeint en une autre couleur, on y a percé une paire de petites fenêtres, on a cloué la « portière aux veaux » et pratiqué une autre pour les hommes, et vous avez maintenant une époque nouvelle !!!

Il lui était agréable d'évoquer des souvenirs, de rester assis devant la fenêtre, de faire abstraction du présent, de la réalité et de revivre ce qu'il avait autrefois vécu — le meilleur peut-être, de ce qu'il avait eu. Flotter hors du temps et de l'espace... Mais il ne pouvait ni se détacher complètement de la réalité, ni s'endormir : c'est sa terre natale, sa terre bien aimée qui passe devant lui. Et... autour de lui, inquiets et silencieux, se serrent ses compatriotes les plus proches !

Un peu après, sa curiosité se réveille. Mais non ! Ne dors pas ! Pourquoi t'endormir si tes jours sont,

déjà comptés ? Puisque tu ne dormiras plus jamais, regarde tout ton saoul ! Regarde tout ce que tu n'as pas revu depuis longtemps et que tu ne reverras pas de sitôt, peut-être même jamais ! La tête appuyée sur les mains, André regarde les gens à travers ses yeux mi-clos.

Ce qui le frappe particulièrement, lorsqu'il scrute leurs visages, c'est que tous les passagers de ce wagon caricatural sont des travailleurs, — ouvriers industriels. Par leurs vêtements de travail, plein de taches d'huile, sales et usés, par leurs combinaisons d'ouvrier, par leurs mains et leurs figures, par les bribes de phrases et de répliques, on voit que, tous, ils sont travailleurs de diverses catégories professionnelles, représentants de la nouvelle classe ouvrière ukrainienne du grand centre économique de Kharkov : usine de tracteurs, usine de locomotives, usine chimique, usine d'avions, fonderie, dépôt ferroviaire, — ouvriers, cheminots, traminots, maçons, etc..., etc... Avec ce train ouvrier, ils se rendent au travail, venant de toutes les gares, de tous les bourgs et villages situés sur le trajet de ce chemin de fer, jusqu'à cent kilomètres de distance. Sur cette ligne, et sur les autres lignes qui vont vers le centre, ils se pressent ainsi, craignant d'être en retard et de subir une lourde punition. Le train s'arrête à chaque gare et, à chaque halte — il y en a beaucoup — personne ne descend du wagon, mais de nouveaux passagers y montent. Le wagon en est tellement bourré que les gens s'écrasent l'un sur l'autre... Et tous, ils sont travailleurs. Il est agréable de les voir. Certes, ils sont mal vêtus, sales et paraissent être opprimés par quelque chose — est-ce par la fatigue ou par les malheurs ? Mais, tous, sont des hommes de travail, des hommes de valeur, marqués du cachet d'une profession dure. De son père, André avait hérité un grand amour pour les hommes de travail, pour le travail créateur, bien qu'ennuyeux, pour les hommes d'action qui créent des valeurs matérielles. Il voyait les mains calleuses et, par cela même, nobles. Cette vision chassa le sommeil. Récemment encore, lorsqu'on venait d'annoncer le commencement d'une ère nouvelle et même d'établir une nouvelle

chronologie, — non pas de la naissance de Jésus-Christ, mais du « 25 octobre (7 novembre) 1917 », sur cette même ligne et sous ce même pouvoir voyageaient des trafiquants, de petits mercantis du « Sud de la Russie » — qui parcouraient, comme des tziganes, la campagne et apportaient à Kharkov des morceaux de beurre et de lard, et de Kharkov à la campagne de vieilles galoches et de vieilles guenilles pour les échanger dans les villages contre le beurre et le lard. Des tempêtes terribles ont déferlé sur le pays, en transformant tout et en mettant toute la vie sociale sens dessus dessous. Tout est arraché à ses ancres. Et, maintenant, la cargaison humaine de ce train caricatural a un tout autre air.

Malgré le grand nombre des passagers, il régnait dans le wagon un silence étonnant. Quand les voyageurs montaient aux stations intermédiaires, leurs lamentations continuaient encore quelques minutes à l'intérieur du wagon. Mais ensuite s'établissait le silence. Les passions s'éteignaient, les voix baissaient jusqu'au chuchotement. Seules les roues résonnaient et les vitres claquaient.

Au début, André ne comprenait pas bien pourquoi les gens se taisaient, mais, enfin, il pensa : — C'est lui qui en est la cause. Ou plutôt, c'est le compartiment où il est assis avec sa garde d'honneur. Personne ne leur portait aucune attention (ni à lui, ni à sa garde d'honneur) comme s'ils n'existaient même pas, et, en même temps, André sentait que tous réagissaient à sa présence. Tous sans exception. Et ils réagissaient par une angoissante inquiétude, un état d'oppression, bien que personne ne regardât directement de son côté, chacun paraissant indifférent. Mais, de temps en temps, André surprenait un regard et éprouvait un sentiment de malaise lorsqu'un homme, sale et rude, noirci par la fumée et taché de mazout, la moustache brûlée par le mauvais tabac, jetait sur un lui un regard furtif et, rencontrant le regard d'André, détournait rapidement ses yeux clignotants et parfois rougissait même, comme s'il se sentait coupable.

Une ouvrière dont le front était sillonné de rides, — traces de ses propres malheurs, — et qui était debout dans le coin opposé, regardait André avec trop

d'attention. Ses yeux grands ouverts, ne pouvaient plus se détacher de lui. Elle voulait se détourner, s'y efforçait, mais ne pouvait pas. Elle regardait avec crainte et remuait les lèvres... Il sembla à André que tout le wagon le regardait avec ces yeux... Ils savent quelque chose. Ils savent quelque chose qu'il ne sait pas. C'est cela qui explique cette inquiétude et cette peur qui brillent dans leurs yeux. Mais il est impossible qu'ils n'éprouvent que de la peur et de la pitié. Sourcils froncés, bouches closes, regards fixes, violentes bouffées de la fumée du tabac, crachats envoyés avec colère sur le plancher, disent quelque chose. Est-ce un grand mépris ou la haine ? Car ils le voient déjà marqué au fer rouge, portant sur lui le sceau d' « ennemi du peuple », responsable de tous leurs malheurs... Non, c'est quelque chose d'autre.

André tourne les yeux vers la fenêtre, regarde les champs qui fuient devant lui et écoute la conversation indolente du chef de milice et de l'un des agents. Ce dernier nomma son chef « camarade Rybalko » et, maintenant, André sait qu'il s'appelle « camarade Rybalko ». André ne s'intéresse pas à leur conversation, il n'écoute que les résonances : le camarade Rybalko parle en un ukrainien excellent, avec un aimable accent de Poltava. En entendant ce bon langage, André pense : — Voilà, ils me conduisent et me jetteront dans une prison ukrainienne, vraiment nationale ! Mais André ne sourit même pas à cette pensée. Il écoute l'aimable accent de Poltava et regarde celui qui parle. Le camarade Rybalko doit être en réalité un homme mou et indolent, mais il produit une toute autre impression, — majestueux, aux gestes graves, plein de prestige et de puissance en son uniforme de chef de milice, couleur d'acier. Il a superbement enveloppé son indolence d'Ukrainien dans la livrée de l'Etat qu'il représente, qui l'appuie, la force monumentale de la « sûreté de fer » et lui donne la grandeur de « commissaire du peuple de fer ». Certes, les agents de la milice ne lui montraient pas un respect ni une subordination particuliers, ne prenaient pas devant lui une position réglementaire, ne claquaient pas les talons, ne disaient pas « à vos ordres ! » comme les anciens gendarmes classiques. Ils se tenaient, vis-à-vis de Rybalko, comme ses égaux, restaient assis et fu-

maient en sa présence en allumant leurs cigarettes avec la même allumette que lui. Mais il était visible qu'ils le craignaient beaucoup. Cependant, ce n'était pas cela qui était étonnant ! Ce qui était étonnant, c'était que les agents de la milice et Rybalko, lui-même, le craignaient lui, André, gardaient vis-à-vis de lui une attitude bizarre. Ils le surveillaient et, en même temps, tâchaient de se tenir à distance. André avait une envie terrible de surprendre un regard de Rybalko, mais il n'y réussissait pas : Rybalko s'obstinait à ne pas rencontrer ses yeux et, jouant l'indifférence, faisait semblant de ne pas le voir. La même attitude était observée par les agents de la milice qui paraissaient d'ailleurs garçons assez simplets et honnêtes, villageois mal dégourdis. Ils n'étaient pas à leur aise. Devant les voyageurs, ils n'arrivaient pas à se tenir tranquillement à leur place, et parlaient entre eux sur un ton d'indifférence affectée, rude et saccadé, et fumaient avec un air trop sérieux et qui ne leur allait pas. Ils parlaient pour parler. Rybalko faisait de même : il prononçait des paroles inutiles, baîllait, s'ennuyait. André voyait qu'il était pour eux, tous, une écharde enfoncée dans leur âme, que leur âme en était blessée et que cela les empêchait de rester calmes. Comme si ce n'étaient pas eux qui le conduisaient au pilori, mais, au contraire, c'était lui qui les y conduisait. Aucun d'eux ne le regardait. Ils restaient assis comme sur des épingles, gardaient la petite valise d'André et le sac avec quelques affaires. Ils semblaient avoir volé cette petite valise, et ce sac et André lui-même, et vouloir cacher tout cela derrière leur dos et le mettre quelque part, où il n'y aurait plus de regards étrangers ni de témoins indésirables.

Enfin, ils arrivèrent à Kharkov. Récemment encore capitale de la République Socialiste d'Ukraine et son grand centre industriel, Kharkov commençait sa journée de travail, bien que ce fût un dimanche.

L'énorme foule de gens soucieux, apeurés et misé-reux, était déversée par toutes les sorties de la gare trapue et couraient de tous côtés; ils se hâtaient, comme s'ils couraient éteindre un incendie. Leur avalanche poussa André, Rybalko et les agents de

la milice, les jeta sur la place et les entraîna dans le tourbillon. Rybalko tenait la valise, les agents de milice tenaient le sac. André regardait autour de lui avec une curiosité attristée.

Les hommes opprimés par la pensée qu'ils peuvent être en retard au travail, galopaient à qui mieux mieux sur l'asphalte mou et sale, dans toutes les directions. Certains prenaient d'assaut les tramways, suffoquaient, se suspendaient à ces tramways de tous côtés, comme des guirlandes de feuilles fanées et poussiéreuses, et partaient : c'étaient les plus heureux et les plus agressifs. Mais la majorité courait à pied.

Avec une indécision d'homme de province, Rybalko regardait cette bataille autour des tramways et n'osait pas s'y fourrer avec son prisonnier. Il n'y avait pas de taxis, mais, peut-être, n'avait-il même pas de crédit pour prendre un taxi. Aucun autre moyen de transport. Il ne leur restait qu'à attendre que cette vague humaine passât.

— Tu m'embêtes ! — retentit une voix menaçante à côté. — Veux-tu qu'on t'expédie à la Sovnarkomskaïa ? Alors, tu verras quelque chose !

C'était un cireur de chaussures qui avait une prise de bec avec un client à propos de quelques dix kopecks.

Ce fut la seule conversation entre les hommes libres qu'André entendit ce jour-là, les seuls mots prononcés en langage articulé et clair.

Quand l'avalanche humaine se fut brisée en morceaux, ils montèrent dans un wagon de tramway et partirent. Tout était marqué d'un cachet spécifique, signe de quelque chose d'oppressant. Les bâtiments même en étaient marqués — ils étaient sans âme, avec des yeux écrasés, la bouche close, sans visage ou avec un visage couvert du voile de sentiments inexprimés.

André regardait les bâtiments, les machines, les tramways, les agents de milice à leur poste, les gens qui grouillaient dans les rues et sur les places, reportait son regard sur les voyageurs du tramway :

— Mais, c'est la *peur !* Peur rentrée, cachée, mais dont on ne peut se débarrasser. Peur qui force les aînés à clore hermétiquement leur bouche, les cadets à taire leurs rires. Les rayons du soleil vous aveuglent et cependant, partout le silence !... Une ville aussi grande, et aussi silencieuse ! Bizarre !

Tout est centralisé ici, — le commerce, le cri et la voix, — Le haut-parleur de la Radio crie pour tous, dans la rue, avec sa voix de bois et personne n'ose plus crier, ni même élever la voix, comme personne n'ose plus vendre des glaces et des cigarettes. Même en privé, personne n'ose plus rire...

Ils descendirent du tramway et allèrent à pied. A l'arrêt du tramway ils quittèrent la rue Pouchkinskaïa et prirent la Sovnarkomskaïa... Voilà donc où on l'amène ! C'est de cette rue qu'a parlé le cireur de chaussures. Dans cette rue se trouvait autrefois la Direction du G.P.O.U. d'Ukraine, avec sa prison intérieure, nouvellement construite et sur laquelle personne à Kharkov ne savait rien, bien que cette prison se dressât au cœur même de la ville. André marchait devant les autres par le trottoir, illuminé par le soleil. Rybalko et les agents de milice se traînaient derrière lui, avec les bagages. Les passants regardaient négligemment cette compagnie et devaient se dire que, en somme, il n'y avait rien de particulier, que tout était en ordre. André exposait au soleil sa tête aux cheveux en broussailles, sa poitrine découverte et regardait l'énorme bloc moderne de couleur grise qui se dressait majestueusement devant lui, dominant de très haut tout le quartier. Il restait absolument calme. Bien plus, il éprouvait un sentiment bizarre, comme s'il allait à sa maison, à un refuge bien connu de lui. qu'il n'avait pas revu depuis longtemps et où il avait laissé autrefois une partie de lui-même. Car il y avait vécu presque toute une année, dans une cellule, au secret. Et soudain, une sorte de tendresse se réveilla en lui, lorsqu'il se fut rappelé cette année de prison solitaire, une année de souffrances et de rêves qu'il n'avait confiés à personne, une année de concentration en lui-même, une année de méditations sans fin et de fiévreuse soif de liberté. Il se rappela que lorsqu'on le conduisait ici, il rencontra dans cette rue même une bande de ses amis et l'un d'eux (c'était un poète et un plaisantin) demanda : — « Où ? », et aussitôt, après avoir deviné, répondit lui-même à sa question et cria à tue-tête : « Ah, ah ! on t'amène à la Fabrique-Cuisine » !!!

Et il éclata de rire.

IV

« Fabrique-cuisine »... Si « l'autre monde » existe, comme le croient tous les mortels, c'est précisément ce monde-là. Monde qui se trouve au-delà de cette porte mystérieuse qui a séparé la vie connue et l' « autre monde ».

« Autre », c'est-à-dire particulier, unique, imprévu. « L'autre monde » — « fabrique-cuisine ».

Et voilà qu'ils y sont entrés et y errent. Rybalko traîne la valise et le sac et accompagne André. Les agents de milice ont disparu. Déjà, à « la commandantoura », où Rybalko devait obtenir un laissez-passer de la direction pour deux personnes, les agents de milice s'éclipsèrent et se précipitèrent dehors, — ils étaient visiblement heureux de savoir que leur mission était finie. Seul Rybalko ne pouvait s'enfuir et devait remplir sa mission jusqu'au bout. Il traînait la valise et le sac et se traînait lui-même. Il reniflait, mais ne disait rien. Eprouvait-il un sentiment de gêne ? Il ne commandait pas, ne se fâchait pas, gardait le silence, marchait derrière André et lorsque ce dernier s'arrêtait, ne sachant pas où aller, Rybalko le précédait.

Ils traversèrent ainsi le labyrinthe de corridors inférieurs, pour monter ensuite plus haut. Un étage... un autre... un troisième...

Ces escaliers, André les connaît déjà, il les connaît même très bien, — ce sont les escaliers de la direction de la « fabrique-cuisine ». Il n'y a qu'une innovation déplaisante :

Entre tous les escaliers, entre tous les volets sont suspendus des filets solides, comme ceux que l'on emploie dans les cirques. Partout, des filets de cirque. Un léger frisson désagréable parcourt la peau d'André.

Ce n'est pas un cirque tout de même. Ce n'est pas pour des distractions acrobatiques qu'on les a disposés si nombreux. Le fait particulièrement troublant est que ces filets sont mis ici, dans les locaux de la direction même où, autrefois, les prisonniers n'entraient pas. Une autre chose frappe son regard : des grilles sur toutes les fenêtres...

Ils montèrent au troisième étage, marchèrent un peu dans le corridor. Rybalko frappa à quelques portes, — toutes étaient fermées. André voyait que son chef était désorienté et ne savait que faire. Tout est vide, absolument vide, des escaliers vides, des vestibules vides, un ascenseur arrêté, des corridors vides. André se rappela qu'on était le dimanche. Toutes les usines et fabriques travaillaient ce jour-là, mais ici, c'était un jour férié et personne ne travaillait.

Après avoir erré dans le couloir, ils se reposèrent sur un banc. Puis, ils passèrent dans un autre corridor, se reposèrent de nouveau sur un divan. Rybalko frappa encore à quelques portes.

Un jeune homme en uniforme de N.K.V.D. passait devant eux, avec quelques papiers à la main, par le corridor vide. Rybalko l'attrapa et s'écartant un peu avec lui, lui demanda quelque chose, en faisant des gestes de désespoir. Le jeune homme dit : — Oui ! et s'en alla. Rybalko tâcha de cacher son inquiétude, mais attendit, pour voir à quoi aboutirait ce « oui », prononcé par le jeune homme en uniforme de N.K.V.D. Ce « oui » fut pour lui une planche de salut et il s'y accrocha pour ne pas se perdre définitivement dans le vide : André avait déjà pitié de ce simplet en uniforme de chef, de ce gros bonhomme flegmatique qui parlait avec un aimable accent de Poltava, et qui se débattait désespérément dans le ventre vide de l'institution la plus terrible du monde. André savait que s'il se levait et s'en allait, ce gros bonhomme ne pourrait rien faire. Dans d'autres conditions, André l'aurait fait, malgré toute l'absurdité de cet acte, car il n'y avait pas de sortie dans ce bâtiment : la garde était partout, à toutes les portes. Mais il n'y pensait même pas. D'abord parce qu'il n'avait pas l'habitude de risquer la tête d'un autre, — même celle d'un Rybalko. Ensuite, parce qu'il était mis hors de combat

par tout ce qui lui était arrivé, — abattu et brisé. Enfin, il y avait encore quelque chose qui le retenait de tout acte de folie, — c'était une étincelle d'espoir, que tout pourrait se terminer bien, espoir évidemment idiot, mais tenace. C'était une pensée absolument insensée. André la repoussait de toutes ses forces, mais elle revenait. Ce n'était pas dans son style habituel.

André appartenait à cette catégorie de gens qui, une fois tombés dans une position catastrophique, ne ferment pas les yeux, mais acceptent tout l'esprit lucide, veulent tout voir, tout méditer, éprouver, vont au devant du danger pour accélérer le dénouement. Mais, cette fois-là, il ne pouvait rien accélérer et il ne lui restait qu'à faire la boule et attendre. Il se rappelait qu'autrefois il avait déjà circulé dans ce même corridor. Mais, à cette époque-là il y avait un long tapis et le plancher était toujours frotté et ciré avec quelque matière noire. Maintenant, le tapis n'était plus là; le plancher avait perdu son éclat d'antan, était pour ainsi dire, démaquillé, et frappait les yeux par son état d'usure et de souillure. La poussière couvrait les plinthes, les murs en étaient couverts, eux aussi, et l'air même était saturé d'odeur des chiffons pourris. On avait l'impression de se trouver non pas dans les locaux de la direction de cette institution imposante, mais dans un vieil atelier d'usine, avec toiles d'araignée, des taches sur les murs et quelques bizarres appareils de sécurité dans les escaliers. Ses ouvriers et ses employés l'ont quitté, le jour de sortie, et l'atelier est désert, plein seulement de lassitude et d'ennui, mais demain les travailleurs y reviendront et il se ranimera, bourdonnera de nouveau, — quelqu'un embrayera les commutateurs et rétablira le courant.

André comprenait que Rybalko voulait, ou plutôt devait le remettre dans les mains de quelqu'un, mais ne savait pas à qui il devait livrer cette valise, ce sac et cet individu... en chaussures sans lacets, à moitié endormi et pensif. Il n'y avait personne, pour le recevoir.

Enfin, apparut la personnalité chargée dorénavant du sort d'André. C'était une femme. Elle passa devant eux en coup de vent, comme une furie. Elle était

maigre, jeune et assez jolie, avait une crinière rousse, une crinière de feu, elle portait une veste militaire; un ceinturon entourait son buste bien bombé. Après les avoir dépassés, elle se retourna sur ses talons comme une fougueuse jument, arrêtée en plein galop, et s'approcha de Rybalko :

— Ah... c'est vous, de N... ?

Rybalko prit la position réglementaire :

— Oui... Et il lui remit une enveloppe, scellée de cire. La femme prit l enveloppe, en fixant André. Entre ses lèvres bien fardées elle tenait une cigarette allumée, la mâchait, et avec ses grands yeux regardait sa nouvelle propriété, comme si elle voulait l'évaluer. Une grande curiosité brillait dans ses yeux, — curiosité de femme ou curiosité professionnelle d'une employée du N.K.V.D. — qui sait ? Ces yeux curieux, cernés de grosses taches bleues, soulignaient d'une façon étrange la pâleur du visage, encadré par le feu de la chevelure... C'est une débauchée et une femme ivre de pouvoir, se dit André. Elle le regardait de plus en plus attentivement, ses yeux s'agrandissaient de plus en plus, — elle devait avoir appris sur André quelque chose qui l'intriguait. A son apparition, André ne se leva pas et ne se tint pas dans la position réglementaire, il restait assis tranquillement sous son regard et contemplait calmement la furie à la crinière de feu, tout en notant qu'elle n'avait même pas dit « bon jour ». Il n'avait encore jamais vu une femme en uniforme de Tche-ka-G.P.O.U.-N.K.V.D. Soudain, la femme devint encore plus pâle, gonfla les narines, renifla et marcha d'un pas brusque.

— Suivez-moi ! — jeta-t-elle d'une voix rauque à Rybalko.

*
* *

« L'histoire se répète ! »... Seulement, que doit-on considérer comme tragédie et que doit-on prendre pour une farce ?

La tragédie était représentée par le commissaire du peuple Balitzky, chef de la Direction du G.P.O.U. d'Ukraine. Ce fut lui qui avait reçu André, arrêté pour la première fois. A cette époque-là, il était encore tout jeune et croyait fermement que tout dans ce pays

lui appartenait, à lui et à sa classe. Balitzky l'avait reçu alors, dans la même pièce en compagnie du chef de S.P.O (Section Politique Secrète)...

Et voilà qu'on l'amène de nouveau dans cette même salle. Mais cette fois-ci, ce n'était pas Balitzky qui le précédait, mais la fille à la chevelure de feu, au regard furieux et aux narines gonflées. En balançant les hanches et l'étui de revolver qui était à son côté droit, la furie franchit la porte et se dirigea vers la table, l'enveloppe à la main. Derrière elle marchait André et derrière André, Rybalko, traînant la valise et le sac. La furie déchira l'enveloppe et se mit à lire. Rybalko retint André près de la porte, jetant de temps en temps sur la femme un regard respectueux.

André regarda autour de lui et constata que cette pièce avait le même aspect que les corridors et les vestibules qu'ils avaient traversés, — aspect d'un local industriel poussiéreux où se démènent de grandes foules humaines.

— Comment es-tu assis ?

André, étonné, écarquilla les yeux.

— Comment es-tu assis ? cria la furie de nouveau et prononçant un juron grossier, frappa la table avec le poing. La crinière de feu flotta en l'air.

André eut la sensation de subir le tir d'une batterie lourde. Il n'avait jamais rien entendu de pareil et, en tout cas, ne s'attendait pas à l'entendre, ici, dans une institution d'Etat. Seuls, les matelots juraient ainsi, et encore, lorsqu'ils étaient saouls. Mais, une femme ? Et, surtout, avec un buste pareil ! Et dans une institution d'Etat !... Ce cri et ces jurons inouïs ne l'effrayèrent pas, mais l'étourdirent. Stupéfait, André regarda ses jambes et constata qu'il était assis comme s'assoient tous les hommes normaux. Il était assis sur une chaise, les jambes croisées, les mains posées sur les genoux. Sa pose était correcte, très polie et très confortable. Mais la furie dans une véritable crise d'hystérie, hurla :

— Comment ?... Comment ?... Salaud ! (et de nouveau tout un feu d'artifice de jurons les plus savants...)

— Comment es-tu assis ?

André, tout rouge, changea de pose : auparavant la jambe droite était au-dessus et celle de gauche au-

dessous, maintenant il mit la jambe gauche sur celle de droite, mais la furie ne se calmait pas :

— Comment es-tu assis ?... Et les mains ? Comment tiens-tu tes mains ?

André écarta les mains du genou et croisa les bras sur la poitrine. Cela mit la furie en rage :

— Ah !... Toi !... Tu te prends pour un Napoléon !

Un brusque afflux de sang troubla André. Il eut envie de se lever, de saisir le bâton qui se trouvait au coin sur une chaise, de donner une bonne correction à cette idiote, certainement ivre, et de la jeter à la porte. Mais il se souvint des paroles du sergent de sa ville natale : — « Je ne vous envie tout de même pas ». C'est vrai... André serra les dents, croisa de nouveau les bras et les jambes et plongea son regard brûlant dans les yeux de la furie démente. Voyant les mâchoires d'André se gonfler de colère, elle s'arrêta soudain comme si elle avait avalé quelque chose de travers. Ses yeux foux et pleins de haine s'arrêtèrent sur ceux d'André et sa pâleur prit un teint verdâtre. Elle toucha l'étui de revolver et dit d'un air menaçant :

— Eh bien, mon frère !... On te donnera ici une bonne leçon... Une bonne leçon !...

Elle passa derrière la table, s'assit confortablement, prit une feuille de papier et se mit à poser à André les questions classiques :

— Nom, prénom, nom du père ?... Date de naissance ?... Etat civil ?...

André répondait avec calme. Tout cela ressemblait à une stupide comédie, parce que, — se disait-il, — ils possèdent sur lui, depuis longtemps, tous les renseignements nécessaires les plus détaillés et, en outre, cette femme a son « dossier » devant elle, sur la table. Mais, — se dit-il, — cet interrogatoire est le commencement de l'instruction. Mais, en même temps, il se demandait constamment : — Est-ce qu'elle connaît mon ancienne « affaire » ?

Peu à peu, les innocentes questions sur « l'état civil » étaient remplacées par des questions insidieuses et plus embarrassantes. André « se mobilisa » tout entier et réussit à repousser les attaques par des réponses innocentes ou stupides.

— As-tu été jugé par un tribunal ?... As-tu été l'objet d'une instruction judiciaire ?

— Objet d'une instruction ?... Oui. Jugé ?... Non !

André divisa cette réponse en deux, exprès pour diviser en même temps les questions. Il cherchait une occasion de voir si cette femme s'occupait de son ancienne « affaire » ou seulement d'une nouvelle, et si elle était bien informée sur lui. Pour y arriver, il lui fallait « lambiner » et désorienter la furie :

— Objet d'une instruction ? Oui ! Jugé ? Non !

La furie se mit à frapper la table avec le poing :

— Ecoute ! Toi !... Ne fais pas l'idiot !... Si tu as été l'objet d'une instruction, comment peux-tu ne pas avoir été jugé ?

— Et, si par exemple, j'ai été puni sans être jugé ! Est-ce quelque chose d'extraordinaire ?

— C'est à moi de poser les questions et pas à toi. Compris ? Réponds vite et exactement : où as-tu été l'objet d'une instruction ?

— Ici !

— De nouveau une réponse idiote ! Comment, ici ?

— Mais oui, ici, dans cette même institution, dans cette même pièce, il y a six ans, dit-il en se fâchant.

— Ah... Et pourquoi as-tu été l'objet d'une instruction ?

— Eh... je ne le sais pas.

La furie sursauta, mais n'explosa pas. Elle se borna à le fixer d'un long regard méchant et murmura :

— Comment ? Tu ne le sais pas ?

— Mais c'est bien simple, on ne m'en a pas informé avec précision. D'ailleurs, vous devez le savoir mieux que moi.

La furie prit le dossier et se mit à le feuilleter. Il n'y avait à l'intérieur que quelques feuilles. Elle les tourna et retourna à plusieurs reprises. Puis elle remit le dossier sur la table, médita une rubrique non remplie, se leva, se dirigea vers une grande armoire, l'ouvrit, et longtemps fouilla avec un air « concentré » dans les piles d' « affaires ». André la regardait et une pensée joyeuse lui venait dans la tête : — Il te manque quelque chose... Tu veux me montrer que tu sais tout. Cherche donc un autre imbécile qui puisse

croire que les millions d' « affaires » menées par cette institution peuvent se caser dans cette armoire. Pour garder tous les dossiers, un immeuble ne suffirait pas et tu n'as qu'une armoire. Il est évident que cette toquée rousse joue la comédie. Ce Sherlock Holmes en jupon, aux lèvres fardées, me prend pour un idiot. Elle ne connaît rien de grave sur moi. C'est évident. Néanmoins, il suivait attentivement les recherches de la furie rousse : — « Et si mon dossier était là ? Tout est possible ».

Enfin, après avoir examiné une chemise toute mince, la furie se composa une expression profonde et mystérieuse, ferma l'armoire et revint à la table.

— Elle n'a rien ! — fut la conclusion d'André, bien agréable pour lui. Mais la vision de cette chatte rouge le révoltait profondément : — elle a attenté à l'image qu'André a toujours portée dans son âme, comme la chose la plus sacrée, — image de la femme, image de la sœur, image de la mère. Image de la femme ! Qu'y a-t-il de plus beau ?

— As-tu une famille ? demanda la furie, se maintenant au niveau de la correction élémentaire.

— Quelle famille ? dit André d'une voix rude.

Cette réponse provogua l'explosion :

— Toi !... Tu es... Un flot d'épithètes et de métaphores extraordinaires, de comparaisons sales et d'images obscènes :

— N'embobine pas de fils sur... » — elle prononça un mot que l'on ne trouve dans aucun vocabulaire et l'accompagna de toute une cascade d'expressions encore plus grossières et de violents coups de poing sur la table.

André n'avait jamais rien entendu de pareil et, encore moins à son adresse. Il serrait les mâchoires et les poings. Il ne lui était pas facile de se retenir d'une réaction bien naturelle, mais qui serait une véritable folie. Il continua d'écouter les obscénités qui sortaient de la bouche de la furie, de la rouge bouche. Elle répéta la même question : — « As-tu une famille ? »

— Quelle famille ? Chaque homme a deux familles, celle de son père à laquelle il appartient et une autre — personnelle — qui lui appartient, à lui, et dont il

est lui-même le père. Quelle famille donc vous intéresse, vous ?

Elle grommela :

— La famille personnelle ?...

— Je n'en ai pas..., prononça André sur un ton indifférent.

Le processus de remplissage du dossier continua. Par son ton, son dédain, sa fine ironie, André désorientait la fille à la crinière rousse. Elle ne jurait plus grossièrement, mais bouillonnait. Ses yeux, entourés de bleus suspects, jetaient des étincelles.

André la regardait et pensait : — « Eh bien, mon vieux, tu t'es trouvé une bonne amie ! » Quant à Rybalko, il restait toujours immobile, à la même place; il avait peur et ne savait sur quel pied danser, mais ne disait mot.

Enfin, l'interrogatoire s'acheva. La furie ordonna à Rybalko de jeter le sac et la valise dans un coin, de sortir avec André et d'attendre quelque part. Elle prit le téléphone...

— Ouf ! dit Ribalko sans se retenir, lorsqu'ils furent sortis dans le vestibule. — Ouf ! Et s'étant permis de prononcer un mot interdit, il s'essuya le front avec la paume et dit d'une voix craintive, comme s'il voulait se justifier aux yeux d'André :

— C'est la camarade Netchaeva !... major du N.K.V.D. Femme du chef de la section politique de...

— Camarade Netchaeva ! — pensez donc, — se dit André. — Quel nom célèbre ! et avec quel génie elle m'a injurié ! (1).

Quelques minutes après, ils entendirent le bruit « puissant » des bottes monumentales et luisantes qui étaient portées par un jeune homme en uniforme tout neuf et brillant de N.K.V.D. Il tenait à la main un papier. — Suivez-moi ! », grommela-t-il, et il les conduisit par des corridors et des escaliers sans fin. Il agitait son bras avec le papier et frappait avec ses bottes le plancher comme s'il voulait assourdir tous

---

(1) Netchaev, chef d'une organisation terroriste russe des années 1870-1880, a servi de prototype pour Dostoïewski qui l'a incarné dans un des héros de son roman « les Possédés ». (Note du traducteur).

les corridors et vestibules. Le jeune homme était, tout entier, marqué d'une contradiction criarde : plein de la jeunesse la plus verte, et, en même temps, d'une sévérité et d'une gravité menaçante, presque caricaturale. « Un travailleur des organes ce la loi révolutionnaire ! Activiste de la Tche-Ka, G.P.O.U. N.K.V.D. » C'était écrit sur toute sa figure.

Ils descendirent tout en bas, pour tomber dans une sombre impasse, où on ne distinguait qu'un petit trou dans le mur, ressemblant à un œil. Une porte presque invisible, armée de barres de fer avec un petit « judas » s'ouvrit, un œil y apparut, regarda, le jeune homme montra le papier, l'œil disparut, le « judas » se referma. Aucun résultat.

André s'ennuie, regarde les filets qui sont suspendus aux escaliers et dit machinalement :

— « Balançoire ».

— « Balançoire, balançoire »... dit le jeune homme en s'emportant. — Tu te balanceras sur elles »...

— Qu'importe, — dit André, dans un vague consentement. — Si c'est pour tout le monde, alors pourquoi pas ?...

— Tais-toi !... Tu discutes encore ? Ferme ta gueule !

Le jeune homme rougit jusqu'aux oreilles et lève sa lourde botte. — Ici, frère, on ne discute pas ! Oublie toute discussion. Ici, tu es comme un mort ! Sale gueule fasciste !... Il fit un geste pittoresque pour lancer déjà un coup de pied. Mais juste en ce moment-là la porte s'ouvrit avec bruit et une main s'avança pour prendre le papier. Le jeune homme le tendit, en continuant de marmonner : — Ici, on ne discute pas. Ici comme dans un cercueil, et c'est tout !

La porte s'ouvrit toute grande. Deux gardes étaient là, non armés — l'un avec des clefs, l'autre avec le papier.

— Vas-y ! dit celui qui avait les clefs. André traversa le seuil. Rybalko et le jeune homme coléreux restèrent de l'autre côté de la porte. L'œil d'André enregistra automatiquement, comme une dernière vision d'au-delà de « la porte du paradis », l'expression de leurs visages : celui du jeune homme, crispé dans un sourire méchant, et celui de Rybalko ému, étonné

et quelque peu confus. André eut même un peu pitié de ce Rybalko.

La lourde porte se referma. Immédiatement apparut le surveillant-chef, il prit le papier aux gardes et, avec un autre surveillant, conduisit André par une porte vitrée dans le corridor inférieur de la prison. Avant de passer par la porte vitrée, il s'arrêta, jeta un coup d'œil dans le corridor, frappa des doigts la porte pour donner le signal convenu que l'on emploie dans les prisons, — un avertissement — nous sommes-là, nous conduisons un « ennemi du peuple ». Attention donc ! Ne conduisez dans le corridor personne d'autre ! Ensuite, ils entrèrent dans le corridor et marchèrent sur un chemin qui longeait tout le corridor. Le chemin amortissait leurs pas, de sorte qu'ils troublaient à peine le silence de la mort. Des deux côtés, on voyait des portes bardées de fer avec des verrous, des cadenas, des serrures. Lorsqu'ils eurent fait la moitié du corridor, on entra dans la salle de garde, pleine de gars désagréables aux mâchoires proéminantes, en uniforme de N.K.V.D. On remplit encore un formulaire. Ensuite, on déshabilla André, fouilla toutes les coutures de ses vêtements, coupa tous les boutons et boucles du pantalon et de la chemise, ils coupèrent les semelles de la chaussure, pour voir s'il n'y avait rien d'interdit. C'est seulement après toutes ces formalités que le surveillant ordonna à André de s'habiller et le conduisit seul à travers les corridors morts. Ils traversèrent l'étage inférieur, montèrent au deuxième. A chaque passage ou tournant, le surveillant jetait d'abord un regard, frappait avec ses doigts le mur et, seulement après, introduisait sa victime. Il avait une figure chevaline peu sympathique, des paupières blanches et des yeux rouges (effet des nuits sans sommeil ou de l'ivrognerie). Il regardait. en baissant le front, André, et étudiait son regard. Dans tous les corridors qu'ils traversaient régnaient un vide idéal et un silence total, horriblement parfait. De deux côtés on voyait la couleur grise des portes hermétiquement fermées, des verrous standard — un grand et un petit — et des cadenas standard accrochés à chaque verrou. Et devant ces portes et ces verrous se promenait, comme un ombre, un surveillant-standard, — il marchait sans

bruit, prêtant l'oreille à chaque chose insolite, tendant le cou, comme un chien. Ce surveillant ne troublait ni le silence ni le vide. André remarqua que dans chaque corridor, il y avait deux surveillants à chaque extrémité.

Ils montèrent au troisième étage. Arrivé au milieu du couloir, le surveillant s'arrêta et claqua des doigts. Un léger frisson parcourut la peau d'André, — ils s'étaient arrêtés devant la cellule n° 49. Sur le claquement des doigts du surveillant, un autre gardien s'éloigna d'une des portes et s'approcha sans bruit, les clefs à la main. Sur un signe du surveillant, il saisit le cadenas, les verrous se levèrent dans un fracas de tonnerre. La porte s'ouvrit et André recula : la cellule qu'il voyait devant lui, était pleine d'hommes nus.

Ces hommes étaient assis à la turque ou se tenaient sur quatre pattes. Ils étaient maigres et paraissaient noircis, couverts de poils, avec des barbes non rasées depuis longtemps. Leurs yeux étaient cernés de bleu et paraissaient fiévreux. Lorsque la porte s'ouvrit, les hommes s'agitèrent, murmurèrent, fixèrent André de leurs regards avides comme des chacals apercevant une proie...

— Des fous ! pensa André qui se rappela qu'autrefois on enfermait des prisonniers politiques trop durs et incorrigibles avec des aliénés. Les cheveux se dressèrent sur sa tête.

— « Vas-y ! », dit le surveillant en ricanant. André, devant une vision pareille, fit un pas en arrière et se prépara à repousser une attaque... Mais un coup de pied dans le derrière le projeta dans la cellule et tous les cadenas et tous les verrous de la porte se refermèrent sur lui.

V

André prit vivement la position défensive. Croisant les bras sur sa puissante poitrine, il s'adossa à la porte pour assurer ses « arrières » et, la tête penchée, comme un taureau, attendit. Il embrassa d'un regard rapide le tas d'hommes affreux et se demanda s'il pourrait en avoir raison. Il les compta : ils étaient vingt-sept dans la cellule destinée à n'héberger qu'un seul détenu. Ils étaient tous squelettiques et bien que leurs yeux brillâssent d'un feu violent, que pouvaient-ils contre lui, athlète, frais, sportif. — Si, par exemple, je prends par les pieds celui-ci, le petit qui a l'air d'un Arménien ou d'un Grec, et si je commence à frapper avec lui les autres...

Le silence qui dura quelques minutes après l'apparition soudaine d'André fut interrompu par un être humain, hirsute, comme un troglodyte et qui ressemblait un peu à un derviche et un peu à un pirate du Moyen Age. Il dit doucement, avec une intonation sarcastique :

— Déshabillez-vous...!

André tendit les muscles encore plus fort :

— « Vraiment ? Tu crois que je me déshabillerai ? »

— Déshabillez-vous ! chuchotèrent quelques voix, qui sortaient des têtes plantées sur des cous maigres et noueux. Mais André se colla encore plus fortement à la porte. Toute la cellule rit, d'un rire étouffé. En l'entendant, André eut des fourmillements dans le dos.

— Que diable ! prononça un vieux qui avait les yeux du Christ, enlevé de la croix. Et il chuchota d'une voix enfiévrée : — N'ayez pas peur, camarade ! Ce sont tous d'honnêtes gens...

Déshabillez-vous ! Nous sommes ici, tous, nus, comme les saints, parce que nous sommes trop à l'étroit, on étouffe ici, et nos vêtements sont pourris.

Faites comme chez vous, camarade, nous ne sommes pas méchants.

André rougit. — « Mon Dieu, que je suis bête ! », pense-t-il. Il se déshabille, ne gardant que son caleçon de bain et s'asseoit par terre, tout près de la porte.

— Au milieu, au milieu, camarade, — chuchotèrent-ils tous. Au milieu ! — Racontez-nous quelque chose. Vous venez de l'extérieur ?

« Mais, comment donc ai-je pu me tromper ! Ils sont tous, si bien, si gentils... »

André s'assit au milieu d'eux. Il sait qu'un homme « de l'extérieur » est pour les prisonniers un trésor inestimable. Les hommes nus l'entourent, comme les mouches une croûte de pain. Parmi eux il avait vraiment l'air d'un homme de l'extérieur, — bruni par le soleil, frais, robuste.

— Seulement, parlez tout bas, — chuchota quelqu'un.

— Nous sommes ici comme des prisonniers turcs. Nous n'avons pas le droit de marcher, ni de rester debout, ni de nous coucher. Nous pouvons seulement rester assis. C'est le régime d'ici. C'est pour que vous le sachiez d'avance. Parler à haute voix est interdit. Rire tout haut aussi. Nous sommes, comme ça, déjà depuis quelques mois. La prison est pleine de gens comme nous. Et maintenant, racontez...

— Quand vous a-t-on arrêté ? demande quelqu'un.

— Aujourd'hui.

— D'où êtes-vous, de quelle région ?

André les regarde, réfléchit un instant et répond :

— Du voisinage de la Mandchourie.

— Oh !

— Dites : y a-t-il beaucoup d'aérodromes, là-bas, demande quelqu'un d'une voix vive et avec un intérêt extraordinaire. Il y a beaucoup d'aérodromes, là-bas, n'est-ce pas ?

— Et toi, où as-tu envie d'aller en avion ?

Toute la cellule s'esclaffe et se tourne vers l'autre. C'était un jeune homme, aux cheveux roux. La réponse d'André est si nette qu'il rentre la tête dans les épaules et clignote craintivement ses paupières blanchâtres.

— Ça, c'est bien ! — murmure quelqu'un. — Pan ! Et le mouchard est vidé !

André regarde l'assistance d'un œil souriant :

— Eh bien, camarades ? Dites-moi,— qu'est-ce qui vous intéresse — particulièrement !

Personne ne lui demande plus rien au sujet des aérodromes, ni pose aucune question équivoque. On l'interroge sur la vie à l'extérieur, la récolte, les compétitions sportives. André répond avec plaisir. Mais comme on peut trébucher même sur n'importe quelle question, ses réponses se réduisent à des généralités et pour la plupart sont bien laconiques : « Bon », « merveilleux », « gai », « beau », etc... Il les regarde tous en souriant. Tous se montrent contents de ses réponses. Et son regard leur dit : — Ne vous pressez pas trop, mes amis ! Nous aurons encore le temps de causer. D'abord, faisons connaissance. Car, qui sait ?... Il y a toute sorte de gens !...

C'est ainsi qu'ils eurent leur première conversation avec l'homme de l'extérieur. Le vieux sourit et demande :

— Avez-vous déjà été en prison ?

— Un petit peu...

— On le voit bien.

Le 28e détenu de la cellule n° 49 se mit à vivre la vie commune de cellule, se soumettant à tous les règlements non-écrits.

La première règle non-écrite qu'il doit observer dit que chaque nouveau venu a à faire un stage auprès du « Jules » (1), car il y avait une place disponible à côté de cette célèbre « relique » de prison qu'on met d'ordinaire près de la porte. André se place donc près de la « relique ». Il ôte le pantalon et la chemise et les met sous la tête comme les autres. Sous son flanc il a la même chose que les autres : un petit bout de plancher en bois, ramolli par la sueur. Le « Jules » est, comme il convient, un peu puant, bien que soigneusement fermé, mais André ne regrette pas de voir sa carrière de prisonnier commencer de cette manière spéciale. Il est content de son emplacement et trouve même qu'il est plus avantageux que

(1) « Jules » — seau hygiénique, en argot de prison.

les autres. La cellule, qui a deux mètres de largeur et est destinée à un prisonnier, contient maintenant 28 personnes, de sorte que la surface attribuée à chacun est tout à fait minime : un peu de planche humide et un petit morceau de mur pour y appuyer le dos. A sa droite et à sa gauche chaque homme touche son voisin, par les épaules et les hanches. C'est désagréable et, à ce point de vue, André est avantagé : il ne touche son voisin que d'un côté; de l'autre, il ne touche personne. Il peut mettre son coude au bord du « Jules » et appuyer la tête sur le coude. Il se trouve bien. On le dérange souvent (il y avait presque une trentaine d'hommes dans la cellule) mais cela n'est rien, en comparaison de ce grand avantage : on ne peut pas le voir par le « Judas ». Il peut même sommeiller assis; les autres ne peuvent pas le faire sans s'exposer à une lourde punition pour la violation du règlement. Pour l'attraper, lui, André, le gardien doit rabattre le guichet et y passer la tête. Mais le guichet s'ouvre avec un tel bruit qu'il réveillerait même un homme saoul et, d'autant plus facilement, un prisonnier sur le qui vive.

Mais le premier jour, André ne profite pas de sa position avantageuse : malgré toute sa fatigue, il n'arrive pas à s'endormir. Il est tombé dans un monde nouveau dont il ne soupçonne même pas l'existence.

C'est drôle ! Il est possible que ce soit précisément la cellule où il était détenu autrefois. Mais du temps du G.P.O.U. c'était une cellule pour un seul prisonnier. Il y avait un lit sur lequel était étendu une espèce de drap et une couverture grise. Le plancher était bien frotté et luisant. Les murs étaient propres. Ces souvenirs ressemblaient à un « rêve » en comparaison de ce qu'on y voyait maintenant.

Ces vingt-huit hommes, gisant sur un plancher sale et humide, forment un étrange tableau. La tête penchée sur la poitrine, les jambes repliées, ils restent assis en rangs, comme des fakirs hindous ou des musulmans en prière, plongés dans une profonde méditation. Ils respirent lourdement et s'en vont en sueur. Les murs, de bas en haut, sont pleins de taches rougeâtres, — traces des milliers de punaises. Beaucoup de ces points bougent... et même se déplacent dans

toutes les directions, — ce sont de petits insectes encore vivants, non écrasés. Ils sortent des trous du plancher, des vêtements, des chaussures et se cachent de nouveau. Une odeur des punaises écrasées, mélangée à celle de la sueur, du plancher ramolli, du « Jules » et de la peau qui se décompose remplit la cellule. La fenêtre est barrée du dehors par un gros écran en fer et par de grosses barres réunies entre elles par de forts anneaux. Les vitres sont fermées sur toute la surface, sauf un carreau par lequel l'air frais pourrait pénétrer dans la cellule, si l'atmosphère de l'intérieur était moins dense. Mais il n'y arrive pas et l'on étouffe.

Sous la fenêtre, près du mur, se trouve toute une pyramide de bols en faïence, pleins d'eau. Le nombre de bols est égal à celui des prisonniers. Les détenus ne sont conduits aux lavabos que trois fois par jour, — le matin et le soir, pour « des besoins » et, à midi, pour laver la vaisselle. On les y conduit d'une « façon organisée », tous ensemble.

Tout cela a été expliqué à André par son voisin de gauche, un homme grand et fort, comme un Goliath, nu, comme le jour de sa naissance, le corps tout couvert d'un poil frisé, les yeux pleins de sang. Ce Goliath s'appelle Okhrimenko, ancien directeur de la section économique de la célèbre usine de tracteurs. Un peu après, André apprend qu'Okhrimenko est arrêté pour avoir appartenu à l'armée antisoviétique de Nestor Makhno. Okhrimenko, lui paraît un grand enfant naïf, victime d'une lourde injustice.

Depuis qu'André a démasqué le provocateur, Okhrimenko ne détache plus de lui ses yeux. Lorsque la conversation générale est interrompue, André, silencieux et pensif, s'asseoit près du « Jules », Okhrimenko se serre contre lui, le regarde, comme s'ils étaient liés par un accord secret, tourne son regard vers l'amateur d'aérodromes et le pose de nouveau sur André, ses yeux roulent dans les orbites comme ceux d'un taureau, il grince les dents, serre le poing et les doigts craquent. C'est une colère retenue, aveugle, inexprimée et irraisonnée. André rit. Mais Okhrimenko ne prononce pas un seul mot. Ce géant naïf doit voir dans

le rouquin, amateur d'aérodromes, la cause de tous ses malheurs et, en général, de tous les maux du monde. Il s'attache à André de toute son âme. Chuchotant le plus doucement possible, Okhrimenko met André au courant de la situation. André ne lui pose aucune question. Okhrimenko parle tout seul. André apprend que certains détenus sont ici déjà depuis un an, la plupart depuis des mois et quelques-uns seulement sont arrivés plus récemment. Okhrimenko lui parle des règlements et de ce qui est interdit.. Il est interdit, par exemple, d'ouvrir la fenêtre, dans la journée et, parfois, le surveillant ordonne même de fermer le vasistas. Il est interdit de marcher dans la cellule. Il est interdit de rester debout (sauf une permission spéciale). Les promenades sont interdites et on ne les conduit jamais à la cour. Certains n'ont pas vu les rayons du soleil et le ciel bleu déjà depuis beaucoup de mois. Il est interdit d'écrire, de coudre, même avec une allumette. Il est interdit d'écraser les punaises sur les murs et ailleurs. Il est interdit, non seulement de dormir, mais même de sommeiller dans la journée. Il est interdit... Bon Dieu ! Tout est interdit, car, tous ils sont « ennemis du peuple »... Toutes les cellules de cette prison sont remplies de ces « ennemis ».

Maintenant, André comprend pourquoi dans les corridors de cette prison régnait cet étrange silence, lorsqu'on le conduisait ici.

Okhrimenko raconte qu'aux interrogatoires on les bat. La moitié des prisonniers de cette cellule ont été battus. Mais personne n'ose l'avouer, tous ont peur. Lorsqu'il en parle, il baisse la voix jusqu'à un chuchotement presque imperceptible, mais immédiatement ajoute, pour encourager André : — « Mais, qui sait ? Peut-être, on ne bat pas ». André demande : — « Et vous ? Vous a-t-on battu ? ». Okhrimenko enfonce la tête dans les épaules et ne répond pas. Après une pause, il reprend son chuchotement. André apprend qu'il existe un « recrutement » mystérieux, un « Koundi-boundi » et « Tchikh-pikh ». Le « recrutement », c'est « l'inscription » dans l'organisation contre-révolutionnaire, découverte par la Tche-Ka, de n'importe qui, ou plus précisément, de tous ceux que le juge

d'instruction ordonne de dénoncer. Il suffit d'indiquer quelqu'un, une personne qu'on ne voit que pour la première fois, par exemple, un autre détenu quelconque, de déclarer qu'il appartenait à l'organisation contre-révolutionnaire ou disait ceci et cela, pour qu'il soit « enregistré » comme membre de cette organisation avec toutes les conséquences qui en découlent. Si l'homme dénoncé est en liberté, on le jette en prison. Toute l'instruction est basée sur ce « recrutement ». Quant à « Koundi-boundi » et à « Tchikh-pikh », ce sont les mots du nouvel argot de prison : le premier signifie les tortures et les bastonnades ; l'autre, la fusillade.

Okhrimenko parle aussi de ceux qui sont dans cette cellule, en commençant par lui-même. Il dit qu'il fût « Makhnovetz » (partisan de Makhno). Ensuite, il voulut cesser de l'être et devint un grand administrateur à l'usine de locomotives de Kharkov. Mais maintenant, il est de nouveau « Makhnovetz » et le restera jusqu'à la fin de ses jours. « On ne me laisse pas devenir un honnête homme ». Okrimenko donne des précisions qui rendent chaque personnage plus ou moins pittoresque avec sa petite biographie particulière. En face d'André, dans le coin opposé, est assis le camarade Krasnoyarouisky, assistant à la chaire d'économie agricole à l'Université; c'est précisément le « troglodyte » qui avait dit à André de se déshabiller. A côté de lui, le camarade Prokouda membre de l'administration agricole régionale, un petit ventru, tout rond, sa peau a un teint tendre, comme celle d'une femme; il a des bras et des jambes courts. Plus loin, Youly Romanovitch Hepner, professeur à l'institut Marx-Lénine, vieux Juif, maigre comme un squelette et courbé. Voici l'Arménien Ouzounian, brun, long, la bouche pleine de dents en or, ancien « aristocrate » (commerçant ou entrepreneur ou prêtre, on ne sait plus). Il est assis à la musulmane et se balance d'un côté à l'autre comme s'il priait, mais il ne prie pas, il se balance pour tromper le gardien qui regarde chaque instant par le trou. Ouzounian a appris à dormir ainsi, après une année d'entraînement. Plus loin, Svistoune, homme d'âge moyen, célèbre directeur de la plus célèbre entre-

prise d'Ukraine, — usine de tracteurs, la plus grande et la plus moderne parmi les usines du pays. A côté de lui, l'Arménien Kakassian, petit, mais d'une constitution athlétique, — on ne sait pas s'il est cireur de chaussures ou gérant d'un magasin coopératif. Un petit myope, d'aspect aristocratique, au nez pointu, — c'est Zaroudny, frère aîné du célèbre Zaroudny, dont une rue de Kiev porte le nom. Il a toujours porté un pince-nez, — on le voit par le pli que le pincé-nez a laissé sur son nez — mais on lui a enlevé le pince-nez; il ne peut s'en passer, et ses yeux sont larmoyants. Vystavkine, athlète, champion d'Ukraine, est assis à côté de Prikhodko, maigre comme une perche. Il est professeur ou directeur d'une école et, autrefois, membre éminent du Conseil National Ukrainien. Plus loin, un Juif, nommé Azik, noir comme un morceau de charbon; c'est un grand militant communiste de Tcherkassy ou de Krementchoug. Ensuite, deux autres Juifs, de l'administration du Trust de sucre, d'aspect pitoyable, parce qu'apeurés outre mesure. L'ingénieur Liachenko est figé dans une pose de rêveur mélancolique, — il contemple ses genoux nus qu'il entoure des mains. Dans le coin est assis Roudenko, ancien marin, secrétaire du comité local du parti, à Tchougouev; sa taille n'est pas grande, mais il a l'air d'un bon sportif; homme d'environ trente-cinq ans. Il se donne un air bourru. Il est tout le temps sur le qui-vive et ressemble à un hérisson.

En face d'eux, à droite, un autre rang. Dans le coin, Prokopovitch, employé d'un commissariat. A côté de lui, Litvinov, médecin et professeur, aux cheveux gris et aux côtes saillantes; il appuie le dos au mur dans une pose qui révèle un état de grande faiblesse; il est vieux et sous ses yeux on voit d'énormes poches bleues. A côté de lui, le jeune homme qui s'intéresse aux aérodromes. Il s'appelle Yourovsky. Il cache ses yeux porcins derrière le dos d'un individu grassouillet, mal bâti, — c'est le président d'un kolkhoze, nommé Riabyi. A côté de lui, David L... adolescent blond, aux traits bien tendres; c'est un sioniste et inculpé comme tel; il fume tout le temps, il a de quoi fumer, parce qu'il a été encore tout récemment en liberté. Le docteur Litvinov tend vers lui, en

silence, la main, pour avoir un « mégot ». A côté de David, un homme déjà âgé, maigre, la figure couverte de taches (« les diables y ont battu la poix »), c'est Aliocha Vasiltchenko, surnommé Drachmann, célèbre partisan, héros et chevalier de l'ordre du « drapeau rouge », et, plus tard, directeur d'une grande entreprise « combinée » ! Et voilà... il est inculpé dans une même affaire avec G... On l'a frappé à la figure avec ses décorations... » — explique Okhrimenko.

Lorsque celui-ci nomme cet homme, le cœur d'André se serre. Il connaît ce Vasiltchenko légendaire. Il est d'une ville voisine de la sienne. André ne se rappelle que deux noms célèbres des heures de la révolution. L'un de ces noms précisément est celui de Vasiltchenko, l'autre, non moins légendaire, est celui de Lazarenko, commandant d'une unité d'insurgés. André ne connaissait alors ni le nom de Lénine, ni celui de Trotzky, — pour lui, toute la révolution était personnifiée dans les noms de Vasiltchenko et de Lazarenko.

Et voilà, ce Vasiltchenko est assis là avec un visage de pierre et fume; il a une peau bien tannée et porte sur le bras un tatouage : un aigle. A côté de Vasiltchenko est assis un ancien supérieur du couvent L... et homme très influent dans les milieux ecclésiastiques nommé Petrovsky. Il est déjà très, très vieux; il a une énorme hernie; on lui a enlevé son bandage et il maintient son hernie avec les mains, il remue tout le temps les lèvres, plongé dans ses pensées. Plus loin, un autre vieillard, — c'est Koulinitch, socialiste-révolutionnaire ukrainien, directeur du premier Lycée ukrainien, à Kharkov. A côté de celui-ci, l'ingénieur « N »,— l'auteur du projet de cette même prison ! Il l'a construite en 1931 et, maintenant, il y est détenu ! Il refait dans son sort personnel, l'histoire des Pharaons égyptiens qui coupaient la tête aux architectes. Okhrimenko s'en moque tout particulièrement.

Plus loin, un Arménien, de nom Karapetian, « un chef arménien », d'après Okhrimenko. A côté de lui, le poète Anton Dikyi, noir comme un Tsigane. A sa place était assis auparavant, un autre poète, — futuriste, — Michel Semenko, mais on l'a emmené. Ce Semenko aurait écrit, paraît-il, ses vers les plus beaux

sur le mur de la prison et ces vers n'étaient nullement futuristes :

« *La captivité est dure*
» *Dans une maison natale !* »

Pour ces vers, il a été puni de cachot et on lui a cassé quelques côtes; peu de temps avant, sa place était occupée par Galouchko, président de l'Union Littéraire de l'Armée et de la Marine rouge, — on l'a emmené, lui aussi !

A côté de Dikyi se trouve Okhrimenko et à côté de lui André. Entre Okhrimenko et Dikyi, il y a encore un homme, mais il n'est pas assis, il est couché, — il agonise. Ce n'est pas un homme, mais un squelette. Il s'appelle Yaguelsky, ancien membre du Comité Central du parti, un des trois membres de son présidium. Il s'obstine à lutter contre la mort, respire à peine, mais ne meurt pas. « Il est dans cette agonie déjà depuis plusieurs jours, explique Okhrimenko. Un asthme ou quelque chose d'autre ». En effet, Yaguelsky souffre d'asthme, mais ce n'est pas la cause principale de son état. Son vis-à-vis, le troglodyte Krasnoyaroujsky, dit joyeusement :

— Hé ! Hé ! On lui a donné une bonne dose...! On l'a battu avec des planches ! Un Koundi-boundi sur la grande chaîne mobile.

De tous côtés on le prie de se taire.

« Ils craignent de dire la vérité, même à eux-mêmes, — tellement ils ont peur ou, peut-être, se méfient », pense André.

Vasiltchenko crache comme s'il devinait la pensée d'André.

Juste, en ce momentci, le verrou du guichet tombe, et tous tressaillent, regardant Krasnoyaroujsky avec colère : « C'est ta faute, fils du diable ! » Le guichet s'ouvre et la tête du surveillant y apparaît. Il remue la mâchoire, les scrute tous, l'un après l'autre, mâche un mot, disparaît sans refermer le guichet, puis réapparaît de nouveau, remue de nouveau la mâchoire et, enfin, dit sur un ton mystérieux :

— « A la lettre « Ou »...

— Ouzounian.... murmure en tremblant l'Arménien aux dents en or.

— Et encore ? dit l'homme avec insistance.

Silence. La tête fixe André et prononce :

— Et ton nom, à toi ?

— Tchoumak.

L'homme serre les dents et, le regard féroce, renifle. quelques instants après, il prononce :

— Eh bien, prépare-toi !...

— Avec les affaires ? demande André non sans ironie.

— Non, sans affaires... Vas-y, comme tu es, sans pantalon. Et que tu sois prêt immédiatement.

Le guichet se referme. Tout le monde éclate de rire.

— A la lettre « R », dit Roudenko sur un ton méchant, imitant le surveillant.

— Orrr... lov, répond Krasnoyaronjsky, imitant Ouzounian.

— Mais, alors, pourquoi donc te tais-tu, sale bête ? Vas-y, avec tes affaires.

Ils veulent encourager André : aujourd'hui, c'est dimanche et, en outre, on l'appelle dans la journée ; donc, ce n'est pas bien grave. C'est d'être appelé dans la soirée ou dans la nuit que l'on doit craindre. Quand on nous appelle dans la journée, c'est plutôt pour quelques formalités administratives pénitentiaires sauf, bien entendu, des cas exceptionnels.

Les verrous grincent, la porte s'ouvre et on conduit André, tout nu, par le corridor. L'excursion n'est pas longue. On l'amène à la salle de garde, on lui coupe son épaisse chevelure blonde et on le ramène à la cellule, au grand amusement de tous les prisonniers, sain et sauf, sans aucun dégât.

C'est l'heure du dîner. Les guichets tombent avec fracas, le long du corridor et, à la cellule n° 49, tous sont en expectative. « Dîner ! » C'est Roudenko qui est de service. Il se lève, s'approche de la porte, applique le nez à l'interstice, entre le guichet et la porte, et commande d'une voix triste :

— Buvez votre eau !

Personne n'a aucune intention de boire de l'eau ; on la verse tout simplement dans le « Jules ». Puis chacun reprend son bol (chaque bol est marqué d'un

dessin ou d'un autre signe particulier); on prépare la cuillère et les petits morceaux de pain, — reste de la ration de jour, et on attend, la tête tournée vers la porte. On offre à André le bol et la cuillère d'Yaguelsky, car celui-ci, déjà depuis quelques jours, ne mange plus, mais André refuse : — « Je suis à la charge de l'Etat, camarades, on doit donc me fournir « l'équipement », qui me revient selon la loi. »

— Et du pain ? En avez-vous ? — demande Roudenko sur un ton officiel. Il a l'air sévère et, en même temps, très drôle dans son caleçon de bain, fabriqué d'un vieux pantalon, les pieds et le ventre nus, avec du duvet roux sur la peau; il ressemble à un petit écolier ou à un coq au cou déplumé.

— Non, je n'en ai pas, — répondit André. — Eh bien ?

— Oh, rien... Vous aurez faim.

André fait un geste d'indifférence. Krasnoyaroujsky ajoute avec un sourire :

— Ici, mon frère, certains ne prennent du pain et ne mettent la cuillère dans la bouche pendant plusieurs jours; on n'arrive à rien avaler et si on avale. ça sort un peu trop vite par l'autre bout... Demain, vous aurez votre ration et vous me la rendrez, aujourd'hui on ne vous a pas encore inscrit sur la liste de subsistance. Vous êtes arrivé trop tard...

Okhrimenko tire du tas de ses hardes un petit sac sale, en sort un petit morceau de pain, le regarde avec tristesse et, avec soupir, casse ce morceau en deux et tend une moitié à André. André refuse et le remercie, bien ému. A ce moment-là le guichet s'ouvre et le surveillant tend à l'intérieur les mains, dont une est munie d'une louche. Roudenko lui passe les bols vides et ils les retournent remplis d'un liquide roux qui s'appelle — on ne sait pas pourquoi — borstch, et qui est fait avec des tomates rouges. De ces tomates il ne reste que de minces morceaux de peau; il n'y a rien d'autre dans le borstch, pas une pomme de terre, ni un chou, ni, encore moins, un soupçon de viande. Ayant versé les vingt-sept rations (on a présenté le bol de Yaguelsky, quelqu'un mangera sa ration) le surveillant demande : — Tout le monde a-t-il sa part ?... Et lorsqu'on lui annonce que

le nouveau-venu n'a pas reçu sa ration, le surveillant se met en colère et murmure : — Ça ne fait rien. Il ne crèvera pas jusqu'à demain ! — Et il referme le guichet avec bruit.

Alors, André qui, tout à l'heure même n'avait nulle intention de faire des histoires à propos du repas, se lève et frappe à la porte. Le surveillant ouvre le guichet :

— Qui frappe ?

— Moi !

— Pourquoi ?

— Soyez aimable, — mon bol, ma cuillère et mon pain ! — Ces mots sont dits sur un ton calme et officiel.

Le surveillant est vraiment étonné, il est même presque ahuri. — « Regardez-moi ça ! Qui donc est celui qui ose et peut réclamer ici quelque chose ? », dit son regard.

— Prends garde ! dit-il. Je peux t'arranger de façon que tu n'auras même plus avec quoi manger. En voilà un numéro ! Tu attendras jusqu'à demain ! — et il referme le guichet.

André frappe de nouveau. Le surveillant rouvre le guichet d'un geste violent et regarde André :

— Pourquoi fais-tu ce bruit ?

— Soyez aimable, — répond André aussi calmement qu'auparavant, — appelez ici le surveillant-chef.

Le guichet se referme devant le nez d'André, le gardien a espéré casser ce nez, mais n'y a pas réussi. André frappe énergiquement. Encore plus fort ! De toute sa force ! Et sans attendre que le guichet s'ouvre, il crie à haute voix :

— Appelez ici le surveillant-chef et tout de suite !

Les détenus l'implorent de ne pas continuer, mais il ne fait aucune attention. Les mâchoires crispées, il se décide à frapper à la porte tant qu'elle ne s'ouvrira. Dans le corridor retentissent des pas et, soudain, le guichet s'ouvre, le surveillant-chef est là, mais ce n'est pas celui qui a amené André, c'est un autre.

— Je suis surveillant-chef de service. De quoi s'agit-il ? demande-t-il sévèrement.

— Soyez aimable, — répond poliment André, — mon bol, ma cuillère et mon pain !

— Ah !..., dit le chef sur un ton moqueur, -- peut-être voudras-tu, mon bonhomme, attendre jusqu'à demain.

— Bon, — réplique André, sur le même ton, — mais alors, mon bonhomme, réfléchis bien : Si, par ta faute, je crève aujourd'hui, tu devras prendre ici ma place, pour que mon juge d'instruction ait quelqu'un à sa disposition. Bon ! As-tu des enfants ?

— Attention ! Pas de propagande, je t'en prie.

Le surveillant ne dit plus rien. Il scrute seulement André, le mesurant de la tête aux pieds, puis il serre les lèvres et ferme le guichet.

Cinq minutes après, on apporte à André un bol de « borstch », une cuillère et une ration de pain. André rompt le pain en deux et en donne la moitié à Okhrimenko, en se rappelant avec quelle avidité ce Goliath regardait son petit morceau de pain lorsqu'il le cassait en deux, il y a quelques minutes.

Ensuite André boit le « borstch » et met de côté l'autre moitié de son pain, car il n'a pas faim : il fait de son maillot un petit sac et y jette le pain et la cuillère. Ce seront ses « affaires » !

Après le « borstch » on distribue à chacun une cuillerée de bouillie d'orge, qui se distingue des bouillies ordinaires par la présence de quelques grains de pois noirs, des petites pierres et d'autres saletés. André donne sa bouillie à Krasnoyaroujsky qui a un véritable appétit de troglodyte.

Le dîner est fini.

Le fait que la réclamation d'André ait été satisfaite est un événement extraordinaire et les détenus ne peuvent pas comprendre comment une chose pareille a pu arriver. Quelqu'un exprime la pensée que tout cela peut encore finir mal pour André. André est du même avis, mais cela lui est égal.

Après le dîner, les verrous se lèvent et les prisonniers se remuent. — « Laver la vaisselle ». C'est une grande distraction. Même Yaguelsky bouge. Les camarades se décident à le prendre, lui aussi, avec eux. On ramasse les bols et les cuillères, on se munit de serviettes, — ceux qui en ont, — et, quittant la cellule étouffante et malodorante, on se met en marche. A la tête de la colonne marche le gardien. Der-

rière lui, Krasnoyaroujsky, suivi de tous les autres, — nus, aux côtes saillantes, les uns envahis par les poils, d'autres, au contraire, avec une peau lisse, hommes de tout acabit, armés d'assiettes et de cuillers. André est un des derniers. Derrière lui — Okhrimenko, qui porte dans ses bras Yaguelsky. Roudenko et Azik qui portent le « Jules », ferment la procession. Le gardien laisse la porte de la cellule ouverte, — non pas pour l'aérer, mais pour s'orienter mieux et trouver plus facilement la cellule n° 49 au milieu des autres, toutes pareilles.

Marchant entre les deux rangs des portes hermétiquement fermées, André éprouve une curiosité morbide : qu'est-ce qui se passe derrière ces portes-là ? Par son ancienne expérience il sait que dans chaque corridor la moitié des cellules sont destinées à un détenu, et l'autre moitié sont des salles communes, où normalement doivent se trouver dix et, dans certaines, trente personnes. Combien y sont-ils maintenant ? Le chemin est couvert d'innombrables traces humides des pieds nus et mouillés qui viennent d'y passer dans le sens opposé. Et ce n'est que dans cette moitié du corridor. Dans son autre moitié, il y a d'autres traces pareilles qui mènent vers l'autre bout, vers un autre lavabo. Et ainsi dans tous les cinq étages, dont chacun a le même nombre de cellules !

Au bout du corridor, le gardien ouvre la porte et laisse entrer les prisonniers dans la salle de toilette. Elle est toute petite, destinée à une seule personne, à un détenu isolé. Il n'y a qu'un seul lavabo, avec un seul robinet. On les y entasse, tous ; le gardien crie : « Vite ! » — On referme la porte. Ce « Vite ! » cache derrière lui une règle, établie par « l'autorité supérieure » et corrigée par le gardien : dix et même cinq minutes (cela dépend de la bonne humeur du gardien) pour que tous lavent les bols et les cuillers et se lavent eux-mêmes (tous à un seul robinet !). Un homme qui s'est habitué à une vie normale, ne peut comprendre comment on peut se laver ou tout simplement remuer les bras dans une masse aussi dense. Et, cependant, on y arrive.

Se laver ! Cela n'est pas prévu par le programme d'action qu'ont daigné approuver le parti et le gou-

vernement, mais les prisonniers en ont besoin. S'arroser avec de l'eau, de la tête aux pieds ! Mais comment se laver là où l'on ne peut plus se remuer ? C'est bien simple : quelqu'un verse de l'eau dans les assiettes, les passe rapidement dans les mains tendues et les hommes arrosent leurs têtes et leurs dos.

Tous n'ont pas encore achevé leurs affaires, mais la porte s'est ouverte. — « Sortez ! » — Dans ce cas, pas de discussions avec le gardien si l'on ne veut pas s'exposer à ce qui en résulte. Les prisonniers recourent à une résistance passive. Ils ont l'air de sortir et même se pressent les uns les autres, mais ne sortent pas, se bousculent à la porte. Ils le font pour gagner du temps et permettre à leurs camarades de profiter de cette belle institution qui s'appelle lavabo, avec cette belle eau courante, froide et pure ! Mais cette tactique naïve ne réussit pas : le cerbère les chasse. Et la procession d'hommes nus reprend sa marche dans le corridor. Chacun porte un bol plein d'eau; deux hommes en portent deux : ceux d'Yaguelsky et d'Okhrimenko qui soutient Yaguelsky ; Roudenko et Azik portent « la relique », bien lavée et qui pue moins parce qu'on y a mis un peu d'eau.

André porte, lui aussi, un bol plein d'eau. Il a voulu n'en prendre qu'un peu, mais les camarades lui disent de remplir bien le bol. « On en aura besoin ». Et c'est seulement après le retour dans la cellule, qu'il comprend pourquoi.

A peine la porte s'est-elle refermée que les prisonniers commencent à laver le plancher, profitant de l'absence du gardien qui conduit aux lavabos les habitants des autres cellules. L'opération est exécutée d'une façon brillante qui témoigne de la haute perfection atteinte pendant les longs mois de détention. Sur le commandement de Roudenko : — « Laver le pont ! » — tous prennent leurs « affaires » et se rangent le long des murs, tandis que les trois les plus agiles, Svistoune, Prikhodko et Roudenko (directeur, professeur et secrétaire d'un comité régional du parti) versent rapidement presque toute l'eau sur le plancher qu'ils frottent avec un pantalon sacrifié par quelqu'un, tordent ce pantalon au-dessus de la « relique » et avec le même pantalon, considéré maintenant comme

« sec », essuient le plancher. Ensuite, tous restent debout encore un moment, leurs affaires à la main et tendent l'oreille : Est-ce le gardien ?... Ne vient-il pas ?... Ils ont besoin de deux minutes pour que le plancher sèche un peu. La providence leur accorde ces deux minutes volées au sévère gardien, après quoi ils remettent leurs « affaires » à leur place et, heureux, se rasseoient sur le plancher propre, heureux de ne pas être surpris par le geôlier.

Cette opération-là, ils la refont tous les jours, après le dîner, au risque d'être sévèrement punis. Mais ils ne peuvent pas s'en passer, car autrement ils seront rongés par la teigne, les plaies, les punaises, les poux et autres saletés.

Après le dîner, le temps passe plus vite. Surtout, lorsque leur gardien est relevé par un nouveau, qui ouvre le guichet, jette un regard dans la cellule et referme le guichet, — c'est la « transmission des pouvoirs ». Ce gardien est un « bon », tandis que l'autre est particulièrement méchant. Il est « bon » parce que d'ordinaire il ne chicane pas trop sur de petites violations des « règlements », comme le rire ou les conversations, laisse les détenus se lever et rester debout pour se dégourdir, etc.

Aussitôt la garde relevée, quelqu'un se met à raconter des anecdotes. Ensuite, c'est Karapetian qui distrait la cellule.

André s'étonne de voir ces hommes capables encore de rire, mais on lui explique, qu'aujourd'hui, c'est un dimanche, jour de sortie de la grande peur. Aujourd'hui on ne conduit personne à l'interrogatoire (sauf quelques cas exceptionnels). Demain, ce ne sera plus un dimanche, mais un lundi. Enfin, « le prolétariat n'a rien à perdre, sauf ses chaînes », — cette formule géniale est certainement la base de l'humour des prolétaires de tous les siècles. Par conséquent, — « carpe diem » — (« profite du jour présent »). Si tu as l'occasion de rire aujourd'hui, ne le remets pas à demain. Ris aujourd'hui, car demain on ne te laissera pas rire, demain, ce sera, peut-être, trop tard. « Tant qu'on donne à l'individu, outre « Koundi-boundi », du borstch et de la bouillie, il a toutes les raisons de rire gaiement. Lorsqu'on lui aura fait un « Tchikh-pikh », il n'aura plus aucune possibilité de rire.

Karapetian raconte des choses qu'aucune anecdote au monde ne peut égaler. Seule, cette époque incomparable, unique et abasourdissante à laquelle ils ont eu le bonheur de vivre pour avoir le bonheur de demeurer en prison et d'écouter ces histoires extraordinaires, a pu créer des choses pareilles. Karpetian est un Arménien de Perse, et il raconte ses histoires à la persane : on peut les appeler « mélodies persanes ». Il est arrivé dans cette cellule d'une autre et avant cette dernière, d'une autre encore. Il a vu beaucoup de choses et en a vécu encore plus : il a de quoi raconter. Mais il ne récite que ses « mélodies persanes », aventures des Perses et des Arméniens à l'instruction, dans cette prison moderne, devant « les organes de la loi révolutionnaire ».

Avant de commencer, Karapetian bourre sa pipe (chef-d'œuvre de l'art pénitentiaire fabriqué de pain et de caoutchouc brûlé qui représente la figure de Mephisto, dont le profil ressemble beaucoup à Karapetian). Ayant rempli la pipe de la « makhorka », il lance un nuage de fumée et regardant l'ingénieur « N » à qui il vient de demander du feu, dit sur un ton naïf et avec un accent formidable :

— Elle est bien belle, la prison que tu as construite... Bien belle... Merci, frère !...

Après une minute de silence, il se tourne vers le rouquin, — amateur d'aérodromes :

— Tu as une grande oreille. Ecoute donc bien. Le juge d'instruction te demande : — Qu'a dit Karapetian ? — et si tu ne sais pas ce que Karapetian a dit, ton oreille est perdue; le chef l'arrachera avec ta taboche...

On rit. Après cette introduction, Karapetian commence ses histoires en les enfilant sur un fil bariolé, d'une manière artistique et expressive. Tout à fait comme son aïeule Shekerazade, lorsqu'elle racontait ses « Mille et une Nuits ».

*
* *

...Et voilà que le camarade juge d'instruction appelle cet imbécile d'Aslan et lui dit :

— « Ton pope est une canaille. Il a « recruté » tous les Arméniens. Que diras-tu ? » — Aslan hésite : s'il

confirme, il aura du mal; s'il nie, il aura aussi du mal. Il sait que le pope les a tous « recrutés », d'après la liste que le juge lui avait remise. Il les a tous inscrits comme « appartenant à l'organisation des contre-révolutionnaires, déviationnistes, espions, insurgés ». Mais le confirmer est un péché et Dieu peut le punir. D'un autre côté, il s'agit de sa propre peau, et il craint le juge qui le battra, pour qu'il avoue pour lui-même et pour tous les autres... Que faire, si le pope a déjà avoué pour tous ? Et le juge insiste : — « Alors, qu'est-ce que tu diras à ce propos, — c'est-à-dire à propos des aveux du pope ? »

Aslan se casse la tête, mais n'arrive à aucune solution. Et le juge insiste. Car il a besoin de savoir si Aslan a appartenu à l'organisation contre-révolutionnaire et quelle a été son activité. Toute une journée Aslan réfléchissait, assis sur le coin de la chaise et en tombant chaque fois que le juge touchait « avec un doigt » sa pauvre tête. — Alors, tu parleras ? — Enfin, Aslan ne pouvant plus tenir, hurle :

— « Je parlerai ! » — « Parle ! » — dit le juge.

— Eh bien, — dit Aslan avec soupir — Ecris, citoyen-juge d'instruction. Tu as nommé le pope général et commandant en chef de tous les espions. Ce n'est pas bon pour lui. Mais si nous le destituons du grade de général, ce sera encore pire pour lui... Ecris donc que tout cela est vrai et que je suis, moi aussi, contre-révolutionnaire ».

*
* *

Le juge continue toujours d'interroger cet imbécile d'Aslan, ce brave cireur de bottes qui n'a jamais distingué une chaussure droite de celle de gauche.

— Alors, tu dis que tu as été contre-révolutionnaire ? Qu'est-ce que tu me racontes ?

— Je jure que c'est vrai ! Et ennemi du peuple, je l'ai été aussi.

— Bon. Dans ce cas raconte ce que tu as fait... Parle et j'écrirai. Tu signeras après.

— Mais je ne sais pas écrire.

— Nitchevo ! Je te donnerai un tel coup que tu signeras vite tout, bien que tu ne saches pas écrire.

— Je signerai, je signerai, citoyen...

— Tu vois... Et, maintenant, raconte tout ce que tu as fait.

Le malheureux Aslan se creuse la cervelle jusqu'à en suer, mais n'arrive pas à comprendre ce que veut le juge. Enfin, il soupire :

— Je n'ai rien fait. J'ai été contre-révolutionnaire. Et ennemi du peuple aussi.

Le juge frappe le malheureux Aslan avec un presse-papier et crie :

— Ne tourne pas autour du pot, gueule de fasciste ! Tu crois que nous ne savons pas. Nous savons tout, mais il nous faut que tu avoues, toi-même, honnêtement. Aimes-tu le pouvoir soviétique ?

— Nous l'aimons, nous l'aimons, cher citoyen.

— Eh bien ! Prouve-le. Tu as avoué que tu étais contre-révolutionnaire et ennemi du peuple. Avoue maintenant tout jusqu'au bout, — tout ce que tu faisais, comment tu voulais renverser le régime soviétique et le parti, comment tu espionnais, comment tu vendais le pouvoir soviétique en gros et en détail, comment tu agissais d'accord avec les fascistes. Parle ! Avoue !

— J'avoue.

— Qu'avoues-tu ?

— Que je vendais le pouvoir soviétique... que j'étais fasciste, contre-révolutionnaire, ennemi..., tout ce que tu as dit. Tout est vrai. Ecris — tout est vrai !

— Ne lambine pas ! « Vrai ! » A quoi me sert un « vrai » pareil ?... — Le juge d'instruction se fache, trépigne. — Dis-moi que faisais-tu ? Et comment tu le faisais ?

— Je le faisais très bien...

Ce pauvre imbécile d'Aslan, cireur de bottes, qui avait toujours eu confiance en tous, qui n'avait jamais eu au monde que son métier de cireur et qui « signait » sa feuille d'impôt en y appliquant son doigt noueux trempé dans l'encre, ne comprenais pas ce que le juge voulait de lui.

Et le juge insiste : — Que faisais-tu ?

Non, Aslan ne sait pas ce qu'il a fait ni ce que, en général, doit faire un bon contre-révolutionnaire. Alors, le juge frappe Aslan de toute sa force, frappe encore et le renvoie dans sa cellule :

— Va-t-en et réfléchis.

Aslan réfléchit. Non, il ne réfléchit pas, il pleure. Mais ses camarades, ses joyeux compatriotes, devenus actuellement « contre-révolutionnaires » par la grâce de Dieu, réfléchissent pour lui, lui donnent des conseils, lui expliquant ce que doit faire un bon contre-révolutionnaire, ce que doit machiner un « ennemi du peuple » et ce que doit faire Aslan pour que le juge d'instruction ne le frappe plus. Ayant appris tout cela, Aslan, plein de joie, demande qu'on le convoque à l'interrogatoire, — il le demande, lui-même, afin d'en finir au plus vite avec cette affaire et, de traverser, une fois pour toutes, les yeux fermés, la terrible Lethé d'épreuves pénibles et d'atteindre la belle rive de l'oubli et de la tranquillité.

— Eh bien, as-tu réfléchi ? — demande le juge d'instruction.

— Oui, camarade chéri. Nous voulons avouer...

— Vas-y. Seulement, ne raconte pas trop de blagues.

— Mais pourquoi donc « trop » ? Tout ne sera que la vérité. Ecris : Moi, Aslan, suis contre-révolutionnaire et ennemi du peuple...

— Cela, je l'ai déjà entendu... Le juge saisit le presse-papier.

— Attends, attends ! — s'empresse de dire Aslan avec peur. — Attends ! Autrement j'oublierai tout et, alors, tout sera perdu... Ecris : j'ai fait des insurrections contre le pouvoir soviétique. C'est vrai. Ta chaussure, à toi, s'est vite déchirée, n'est-ce pas ? Et la chaussure de ton chef s'est vite déchirée, elle aussi, n'est-ce pas ? Et la chaussure de toute la classe ouvrière s'est déchirée, bien vite, n'est-ce pas ?... Oui ?... Et voilà... C'est parce que je les cirais exprès avec une crème qui les faisait se déchirer rapidement. D'une crème contre-révolutionnaire.

Le juge d'instruction qui a le poing gros comme une brique et la tête grande comme un grain de pois (c'est un ancien footballeur transféré au service de la Tcheka, comme « travailleur de choc »), triomphe. Aslan va au-delà de tous ses espoirs. Il inscrit tout cela et, sous l'influence de la logique de fer d'Aslan, se persuade qu'il a découvert tout un trésor, une orga-

nisation contre-révolutionnaire et de diversion qui peut lui assurer une brillante carrière dans « l'administration ». Aslan raconte comment il cirait, ingénieusement, les chaussures du prolétariat, comment elles se déchiraient sous l'effet d'une crème nocive, comment ce prolétariat retournait son mécontentement contre le pouvoir soviétique, le parti et Staline, lui-même, et voulait renverser ce pouvoir, — et tout cela par la faute d'un cireur fasciste et contre-révolutionnaire, lui, Aslan... Aslan raconte et le juge d'instruction écrit jusqu'à en transpirer. Aslan termine sa confession pour jurer qu'il se repent sincèrement et ne recommencera plus. Et il pousse un soupir de soulagement : — on le laissera maintenant tranquille, c'est sûr.

Mais l'appétit vient en mangeant. Après cette autocritique assourdissante d'Aslan, l'épopée de ses étonnants errements dans les sphères contre-révolutionnaires les plus absurdes ne fait que commencer. Le juge d'instruction se décide à extraire de lui toute la vérité jusqu'à la dernière goutte et à « démasquer l'ennemi » jusqu'au bout.

Après avoir avoué son activité de « fractionnisme », Aslan doit avouer son activité non moins géniale d'espion. Mais les aveux sincères d'Aslan sont suivis d'un désaccord non moins sincère parce qu'Aslan ne sait plus ce qu'il faisait ensuite. Alors le juge d'instruction rejette Aslan dans la cellule pour qu'il « réfléchisse ». Aslan « réfléchit » avec le concours de ses joyeux compatriotes et amis, dominés par la psychose d'autocritique, comme moyen de se sauver de la mort, et par l'humour de pendu. « Ayant réfléchi », Aslan demande à être rappelé à la « chaîne mobile » et l'épopée continue. Sa fin est déjà prévue par le juge d'instruction et les chefs de l'institution sacrée : Cette fin est établie avec précision d'avance, mais on doit encore établir une justification formelle de cette fin, ses bases formelles. On les tire donc d'Aslan, sans se préoccuper de leur logique, pourvu que cela soit à peu près vraisemblable.

Relatant les aventures d'Aslan, Karapetian y place ses remarques explicatives qui rendent évidente la présence dans tout ce non-sens d'une logique de fer,

de l'unité dans la conduite du juge et d'un principe rationnel. Il importe peu que tout ce que le juge te force à dire soit vrai ou faux; ce qui importe, c'est le fait que tu n'aimes pas le pouvoir soviétique et, par conséquent, tu es dangereux et dois donc être liquidé. La fin justifie les moyens. — C'est ainsi que Karapetian analyse l'affaire.

En attendant, Aslan traverse toutes les phases de l'évolution pour découvrir en lui-même un grand contre-révolutionnaire. Voici comment il avoue son activité d'espion :

— Ecris, citoyen-chef ! Je suis un espion. Je restais assis près de la gare et cirais les chaussures. Mais je ne les cirais qu'en apparence. En réalité, je m'occupais de l'espionnage... Je comptais le nombre des trains : combien de trains allaient vers Moscou et combien venaient de Moscou. Les trains de voyageurs...

— Et alors ? Combien en as-tu compté ?

— Cent dans une direction et un dans l'autre.

Le juge saisit le presse-papier :

— Est-ce comme ça qu'on fait de l'espionnage ? Ne fais pas l'imbécile. Si tu avais fait de l'espionnage, raconte la vérité, frère, et pas de comédie !

Une idée heureuse vient à Aslan, et il raconte qu'il n'était pas assis près de la gare, ne comptait pas les trains, mais était assis près de l'immeuble de l'Armée Rouge et comptait le nombre des commandants et des divers chefs militaires qui venaient à l'immeuble et de ceux qui en sortaient et observait comment ils étaient... Cela satisfait le juge et il exige de nouveaux aveux au sujet d'autres actions contre-révolutionnaires. Ainsi, le malheureux Aslan arrive au terrorisme et à un grand acte de « diversion ».

Et voilà qu'il raconte comment il fabriquait des grenades, de la dynamite et d'autres choses pour faire sauter un important pont stratégique. Le juge note tout cela avec une grande satisfaction. Mais il a besoin de préciser quel est le pont qu'Aslan devait faire sauter et comment il s'appelle.

— Comment s'appelle ce pont ? — demande le juge à Aslan.

Aslan a vu beaucoup de ponts dans sa vie, mais n'en a jamais connu les appellations. Il savait seulement comment s'appelait le pont près duquel il avait son emplacement de cireur : c'était le Pont Bossu, — un petit passage en pierres sur une petite rivière sale que l'on pouvait traverser même sans ce pont.

— Il s'appelle Pont Bossu.

Le juge s'esclaffe. Puis il filtre à travers les dents ces mots, pleins de mépris, à l'adresse d'Aslan :

— Imbécile. Le Pont Bossu a déjà été cent fois détruit par des idiots, comme toi. Choisis pour toi un autre pont quelconque. Qu'est-ce que c'est cette manie ? Ils sont tous sur le Pont Bossu. Fais sauter un autre pont quelconque.

Et le pauvre Aslan est obligé d'avouer avoir fait sauter un autre pont que le juge lui indique. Quant au Pont Bossu, il faut dire la vérité : Aslan a choisi ce pont non seulement parce qu'il ne connaît pas d'autres appellations, mais aussi parce que ce pont est petit et pour un petit pont la punition doit, elle aussi, être plus petite. Il veut avoir fait une « diversion » et, en même temps, ne pas se faire fusiller. Mais voilà, — il a dû avouer la destruction d'un grand pont et s'exposer à une grande punition.

Tous les péchés et les aventures contre-révolutionnaires d'Aslan sont évidemment portés au bilan d'une grandiose organisation pan-arménienne, et c'est pour cela que le juge d'instruction le presse comme un citron. Y prenant goût, le juge fait sur Aslan la pression psychique la plus lourde, accompagnée de tortures physiques. Après ses aveux relatifs à la diversion, Aslan avoue avoir été terroriste. Ensuite il avoue avoir organisé une révolte armée et étend de plus en plus sa fantastique épopée contre-révolutionnaire.

Il avoue avoir conçu le dessein de voler le croiseur « Ukraine Rouge » et de le conduire en Arménie pour y embarquer des troupes contre-révolutionnaires et, ensuite, revenir en U.R.S.S. sur ce croiseur et détruire le pouvoir soviétique. Le juge note tout cela avec satisfaction, car il y voit une action de grande envergure. Il donne même à Aslan une bouteille de lait et le laisse revenir dans sa cellule... Mais une heure après, il rappelle Aslan et le bat bien fort, lui repro-

chant la bouteille de lait et l'injuriant pour avoir eu une intention malhonnête d'induire en erreur les organes de la loi révolutionnaire :

— Salaud ! Qu'est-ce que tu me racontes ? Comment as-tu pu vouloir conduire le croiseur « Ukraine Rouge » en Arménie, si l'Arménie n'a pas de mer ?

Le pauvre Aslan connaît mal la géographie. Il réfléchit longtemps, mais n'arrive pas à trouver une issue. Il est déjà tout couvert de bleus, mais, malgré tous ses efforts mentaux, ne réussit pas à résoudre le problème de ce sacré croiseur : il ne peut pas tout de même le conduire en Arménie par la voie terrestre ni, en général, l'employer comme il convient. Il finit par l'avoir « coulé » ou plus précisément, avoir eu l'intention de le couler, pour la grande joie du juge d'instruction. En même temps il avoue qu'eux, les Arméniens, devaient faire une insurrection avec des armes apportées de Perse à Kharkov à dos de chameaux. Ils avaient donc apporté ces armes et les avaient cachées près de Kharkov, dans le domaine Rachkov. Il y avait là des canons et des mitrailleuses, des fusils, des sabres et des gaz asphyxiants, — tout ce qu'il fallait pour le renversement du pouvoir soviétique. L'histoire est tellement vraisemblable, la sincérité d'Aslan tellement persuasive, sa connaissance des lieux tellement précise, et la fermeté et le cynisme du juge et de tout le système tellement illimités que toute cette époque ahurissante de l'activité insurrectionnelle d'Aslan est notée au dossier dans tous les détails.

Après cela, on donne à Aslan trois jours de repos. Karapetian assure que le juge d'instruction avait besoin de ces trois jours pour rechercher les armes dans le domaine Rachkov. Le quatrième jour, le juge, maussade et très, très méchant, rappelle Aslan et dit :

— Tes armes, nous les avons retrouvées. Mais tu es un menteur, parce que nous n'avons pas pu retrouver les chameaux. Combien y en avait-il ?

— Il y avait cent chameaux, citoyen chéri ! — répond Aslan en joie, content qu'on ait tout de même « retrouvé » les armes.

— Mais alors, qu'est-ce que tu en as fait ? Cent

chameaux, ce n'est pas comme cent boîtes de ton mauvais cirage que l'on peut mettre dans ta caisse idiote. Où as-tu caché les chameaux ? Tu n'as pas pu tout de même les revendre à la coopérative municipale ?

— Pourquoi les revendre, citoyen chéri ? — rit Aslan, l'honnête cireur de bottes (Qu'il est bête ce juge, s'il ne comprend pas une chose aussi simple). — Pourquoi les revendre ? Le train Moscou-Tiflis passait par Kharkov. J'ai attaché les chameaux à ce train et ils ont couru chez eux, en Perse.

C'est un non-sens évident, même pour un juge d'instruction pas trop exigeant. Comment les chameaux pouvaient-ils courir aussi vite qu'un train ? Le juge ne peut l'accorder à Aslan. Pendant plusieurs jours consécutifs à cette course de chameaux derrière l'express, Aslan ne peut reprendre connaissance et gît, immobile, dans la cellule. Mais cela ne le sauve pas des nouvelles tortures à la « petite et à la grande chaîne mobiles ».

*
* *

Karapetian raconte l'histoire d'Aslan dans un pittoresque style arménien. Les prisonniers piaillent d'un rire étouffé, — ils n'ont pas le droit de rire ouvertement et fortement. André écoute et pense : « Ça doit être une caricature vengeresse, créée par la méchante fantaisie de détenus, qui tournent tout en dérision, impuissante à se manifester d'une façon plus solide. Certains auditeurs complètent le récit de Karapetian par quelques détails empruntés à « l'expérience de leurs connaissances » (qui se permettrait d'invoquer son propre témoignage ?) ».

Yaguelsky gît et agonise là, tout couvert de bleus et de bosses suspects. Mais, malgré tout cela, André ne peut pas croire à l'authenticité du récit de Karapetian sur Aslan le simplet. C'est trop insensé et trop cynique. Et c'est seulement plus tard qu'André se persuadera que ce Karapetian est un conteur de génie qui traduit dans ses « mélodies persanes », l'essence même de toute une époque et qu'Aslan n'est qu'une personnification tragi-comique du sort de nombreux malheureux qui ont été soumis à la « chaîne mobile » de

la réalité absurde. Le juge d'instruction, tel qu'il est dans le récit de Karapetian est, lui aussi, une personnification exacte du mécanisme dont il n'est qu'un petit chaînon. Mais cela, André le comprendra plus tard. Pour le moment, les « mélodies persanes » de Karapetian résonnent pour lui comme un songe étonnant ou comme une fantaisie d'un dément.

Les « Mélodies persanes » sont interrompues par le souper. Le guichet s'ouvre dans la porte de leur cellule pour la même procédure qu'à l'heure de dîner. Seulement, cette fois-ci, le gardien met dans chaque bol une cuillerée de gruau, et c'est tout. La salive est inutilement excitée par cette cuillerée. Les estomacs se contractent en convulsions et ceux qui ont de quoi fumer, fument furieusement. Ceux qui n'ont plus de tabac remuent la pomme d'Adam en attendant avidemment un « mégot ».

Il est six heures. Après le souper, on lave de nouveau la vaisselle. C'est la troisième et dernière sortie de la journée que leur accorde la constitution pénitentiaire parmi les autres droits et libertés. Cette fois-ci, on sort sans Yaguelsky qui n'a plus non seulement de force, mais même de volonté pour tenir compagnie aux camarades et profiter de la promenade dans le corridor. Yaguelsky reste donc couché dans la cellule, dressant en l'air ses genoux desséchés et respire lourdement.

Après le souper, on attend le sommeil. Mais le commandement qui leur donnera le droit de s'endormir ne retentira qu'à neuf heures. Sans ce commandement, les hommes n'ont pas le droit de s'endormir. Ils rusent, penchent la tête de façon que le gardien ne les attrape pas et qu'ils puissent, en même temps, dormir un peu. Mais ils n'y arrivent pas. Hébétés par la fatigue, ils bâillent férocement ou tragiquement, mais à peine commence-t-on à sommeiller qu'on entend un chuchotement craintif : — Chut ! — C'est l'avertissement donné par un détenu qui voit le « judas » s'entr'ouvrir doucement. Tous se remuent, bougent, font des gestes qui doivent montrer qu'ils ne dorment pas. L'envie de s'endormir est oppressante comme sont oppressants l'air empoisonné et le silence. Enfin, Roudenko ne peut plus tenir, il pousse

un soupir profond et sonore, comme s'il venait de faire une course rapide et implore Prikhodko :

— Professeur... Racontez quelque chose... C'est votre tour. C'est l'heure de la littérature.

Roudenko est appuyé par les autres :

— Quelque chose de Maupassant... De Stendhal... Non, les « Trois Mousquetaires »... Le « Roi Lear »...

Roudenko implore comme un enfant et propose même à Prikhodko sa ration de pain de demain en récompense. Prikhodko consent, sans accepter cette rémunération. Les « Heures » littéraires sont fréquentes chez eux et pendant ces « Heures » on raconte les plus belles œuvres de la littérature mondiale. C'est le rôle des détenus les plus lettrés et qui ont la meilleure mémoire : Prikhodko, Zaroudny, l'ingénieur « N » et Hepner. Chacun d'eux est une anthologie vivante — surtout Prikhodko qui possède une mémoire phénoménale et de hautes capacités de conteur.

Pour André, ce mode de divertissement n'est pas nouveau. Dans les prisons soviétiques on ne laisse pas les détenus lire des livres ou des journaux; toute lecture y est, en général, sévèrement interdite et les hommes doivent assouvir leur faim intellectuelle, « d'après la mémoire ». Ce qui est nouveau, ici, c'est la « grande classe » des détenus. Parmi ces hommes au ventre nu, certains sont de haute culture, et intellectuellement très riches. Ces hommes veulent s'évader de la prison, s'enfuir du présent dans un autre monde, dans le royaume de la lointaine « Madame Bovary » et dans celui du maître Gustave Flaubert.

Enfin, le gardien apparaît brusquement à travers le guichet en y passant la tête en casquette du N.K.V.D. et crie d'une voie catégorique et menaçante : — Dormir ! — et referme le guichet avec fracas.

Les charmes de l'aimable Madame Bovary s'évanouissent, les hommes les chassent d'un soupir et oublient tout d'un seul coup. D'abord parce qu'ils ont enfin le droit d'ouvrir non seulement le petit vasistas, mais la fenêtre toute entière. Ensuite, parce qu'ils peuvent dormir. Enfin ! Dormir ! Dormir ! Fermer les yeux et plonger dans le sommeil, rêver dans la solitude, s'abandonner à ses pensées secrètes et son-

ger à un autre monde, meilleur et ensoleillé sur lequel le conteur et Flaubert n'ont pas tout dit.

Dormir ! Or, ce n'est pas si simple. Pour dormir il faut se coucher. Mais comment se coucher dans une cellule où vingt-huit hommes occupent un emplacement destiné à un seul prisonnier ?

D'abord, on enlève les bols qui sont par terre, Tous regardent cette opération avec un grand espoir, car elle libère une partie du terrain. Les bols sont mis sur le bord de la fenêtre. Mais cela ne résoud pas le problème, comment coucher les vingt-huit personnes ?

Toute la surface a déjà été mesurée avec précision et partagée : les traits sur les murs indiquaient les limites du territoire de chacun. Mais c'était lorsqu'il y avait vingt-sept prisonniers. Maintenant, il y en a un de plus et les anciennes « limites » ne comptent plus. Il faut donc mesurer la surface de nouveau. Mais comment la partager, lorsque, par exemple, Ouzounian est si mince et Okhrimenko si gros ? Comment observer le principe de la justice ? Cependant, Roudenko prend une ficelle (chose défendue, car on peut l'utiliser pour se pendre), mobilise l'ingénieur qui a construit cette prison, et lui ordonne de calculer quelle sera la mesure moyenne, en considérant qu'au lieu de treize hommes le long du mur en sont assis quatorze. Avec le concours de l'ingénieur, il fait sur la ficelle un nœud et mesure le mur. On calcule une moyenne approximative, car pour y apporter les corrections en rapport avec les déviations (relatives aux gros et aux minces), Roudenko et l'ingénieur manquent de mathématiques supérieures.

Lorsque chacun obtient sa « superficie » légitime, on commence à se coucher, mais là, on rencontre des difficultés insurmontables : la théorie ne s'accorde pas avec la pratique. Comment peut-on se coucher sur une superficie où l'on ne peut se coucher ?

Si la largeur totale de la cellule n'est que de 2 mètres, comment peut-on y coucher deux rangs d'hommes de façon que les doigts des pieds et les talons d'un homme ne touchent pas la figure de son « vis-à-vis » ? On se met à se disputer, à se quereller de plus en plus fort. On va jusqu'à s'injurier. Tout cela risque de tourner en bagarre, à cause de ce maudit

problème insoluble. Mais, soudain, le guichet s'ouvre et la tête du gardien y apparaît :

— Pourquoi ce bruit ?

La bousculade cesse. Silence. Une voix plaintive :

— Nous ne pouvons pas nous coucher, citoyen-surveillant. Nous sommes trop à l'étroit.

Le gardien ferme le guichet. Il ouvre la porte et se dresse sur le seuil. Derrière lui, un autre gardien.

— Debout !

Tous se lèvent. Seul, Yaguelsky reste couché.

— Rangez-vous le long des murs.

On se range.

Le gardien entre dans la cellule, touche avec le pied Yaguelsky, passe entre les deux rangs de prisonniers, alignant les ventres et les genoux avec son pied chaussé d'une grosse botte ferrée. Puis, il vient vers la porte et éclate :

— Fixe...! et maintenant écoutez mon commandement et sachez que celui qui, ensuite, bougera ou fera du bruit, aura vingt jours de cachot. Compris ! Donc, attention !... Couchez-vous !...

Tous tombent là où ils étaient et gisent, immobiles. Le gardien regarde, attend un instant et prononce :

— Couchez-vous comme une pierre ! — Et il ferme la porte. Le problème est résolu. Les disputes ont cessé. Tous restent couchés et se taisent. Tous sont bien. Il est ingénieux ce gardien ! Personne n'ose souffler mot contre cette solution du problème. Il a contenté tout le monde. D'ailleurs, c'est vraiment le meilleur moyen. Les hommes se sont un peu agités, ont trouvé la position la plus commode et sont déjà à l'entrée du palais des rêves. Ils s'assoupissent.

André est, lui aussi, couché, la tête sur le paquet de pantalon et de chemise. Il ferme les yeux.

La première journée a fini. Oui, c'est ainsi qu'elle a fini, cette première journée ! Mais elle n'a fini que formellement. La tête ne peut plus s'arrêter, elle est comme un moteur mis en marche et dont le maître a perdu le secret du mécanisme et ne sait plus le stopper. Un feu de pensées y brûle furieusement. Mais, peu à peu, André domine ses nerfs. Le tourbillon du feu est remplacé par une douce tristesse qui éteint la flamme et calme le rythme furieux. Une heure

après, André s'étant assoupi dans l'oubli, se balance sur les eaux vespérales des lacs bleus, sur les vagues d'une douce mélancolie... Les frères sont venus et l'entourent, — frères-aigles ! L'un promet de le porter en avion « le diable sait où ». Frères-aigles ! Les frères sont près de lui, comme un rempart. André commence à s'endormir.

Un cri prolongé et un gémissement frappent son oreille. André dresse l'oreille, — le gémissement et le cri étouffé se sépètent... Quelque part, de l'autre côté des murs... Le cri cesse. Silence. André ouvre les yeux et regarde la cellule : tous dorment à poings fermés, les bouches ouvertes, les figures couvertes de gouttes de sueur, les corps recroquevillés dans des poses fantastiques. Les pieds tendus se reposent sur les têtes des autres, mais personne ne proteste. Ils dorment... André ne peut s'endormir. Ce n'est pas la peur, non. C'est une lourde tristesse qui résonne dans son âme comme un écho de ce gémissement mystérieux, qui retentit dans les profonds souterrains où le monde finit pour les condamnés et d'où les hommes sortent dans le néant. Et personne en liberté n'entendra ce gémissement. Ni un ami, ni un frère...

André reste longtemps ainsi. Il écoute le râle de Yaguelsky, le silence qui règne derrière les murs, le bruit des moteurs, la voix lointaine de la Radio quelque part dans une rue nocturne... Ses yeux se referment pour le monde extérieur. Ses frères sont de nouveau revenus auprès de lui. Vient la mère... Puis Catherine, éplorée. Catherine... André la voit tout près... En pleurant elle s'agenouille timidement devant lui, pose sur son front la main qui tremble et dit douloureusement :

— « Chut ! »

Mais André ne peut plus désiller les yeux.

VI

Le gardien les réveille, en frappant dans le guichet et chuchotant d'une voix rauque et macabre :

— Debout ! Fermez la fenêtre !

Mouillés par la sueur gluante, les hommes s'éveillent et ne peuvent se reprendre. Ils se débattent dans l'atmosphère lourde, saturée d'une puanteur fétide, surchargée du gaz carbonique, d'âpres émanations des corps, depuis longtemps non lavés, de la repoussante odeur des punaises écrasées et de l'arôme ammoniacal du « sceau ». Ils se grattent et revenant un peu à eux, se dressent rapidement sur leurs jambes. « Appel » ! Ayant fermé la fenêtre, ils se mettent sur deux rangs et attendent. Seul, Yaguelsky reste couché, ne pouvant plus se relever. C'est l'appel du matin.

Tous attendent un certain Melnik, comme un bon père. C'est, paraît-il, le seul surveillant-chef, humain et attentif : il inscrit toutes les réclamations et, bien que ces dernières restent toujours sans effet, il les note soigneusement et, lorsqu'on se plaint de ne pas avoir de tabac, il donne quelquefois une poignée et même un paquet de « makhorka ». Il salue toujours les détenus lorsqu'il entre dans la cellule. C'est son jour de service... Mais au regret sincère de tous, au lieu de Melnik, vient un autre.

La porte s'ouvre et dans la cellule entrent deux militaires, — le gardien-chef et son adjoint. Ni l'un ni l'autre ne saluent les détenus, ne regardent personne. Le gardien-chef, — grand, maigre, d'aspect méchant, les yeux rougis par l'insomnie ou l'ivrognerie, s'avance vers le milieu de la cellule, le registre à la main. Son adjoint s'arrête près de la porte et pose son regard sur les hommes, au niveau de leurs mains, surveillant ces mains avec attention. Le chef,

en silence, compte les prisonniers, montrant chacun du doigt et, se dirigeant vers la porte, dit négligemment :

— Y a-t-il des réclamations ?

— Oui, dit soudain Hepner, lorsque le chef est déjà près de la porte. Il s'arrête, étonné, levant les sourcils; on voit qu'il n'a pas l'habitude d'entendre de réclamations.

— S'il vous plaît, prononce-t-il, sans s'adresser à personne.

— Ma réclamation : ne pourrait-on faire ici la désinfection pour tuer un peu les punaises ?

La demande sort de la bouche d'un professeur de l'Institut Marx-Lénine de la République et, comme André l'apprend ensuite, d'un compagnon de lutte de Staline, de Lénine, de Trotzky...

Le surveillant fronce la lèvre avec mépris, jette un regard vers un mur, puis vers l'autre, par dessus les têtes, remue sa mâchoire chevaline et filtre à travers les dents ces mots où perce une moquerie inégalable :

— Ne touchez pas aux punaises !... Car on ne sait pas encore qui est ici une punaise, et qui ne l'est pas.

Il est prêt à sortir.

— Il y a encore une réclamation, — dit André sur un ton sombre et, lorsque le chef le fixe de ses yeux rouges et pleins de haine, il dit :

— Un homme est en train de mourir, ici. Soyez assez aimable pour envoyer un médecin !

Le chef regarde André, le mesurant de la tête aux pieds, comme s'il voulait dire quelque chose, mais ne dit rien, se détourne et s'en va. Son aide, garçon d'aspect assez simplet, jette un regard fier et triomphal sur André et sur tout ce tas d'hommes nus, sort lui aussi et referme la porte.

« L'appel » est terminé et les réclamations sont faites. André veut frapper à la porte, mais ses collègues le retiennent : — Ne soyez pas naïf ! Ayez pitié de nous, tous !... N'appelez pas le malheur. Nous avons déjà plus d'une fois demandé un médecin pour Yaguelsky et le seul résultat fut que chaque fois on nous punissait...

André cesse la résistance.

Un grand branle-bas dans le corridor. C'est le mouvement habituel du matin : réveil, appel, nettoyage, distribution de pain, le thé... A chacune de ces opérations retentit le grincement des verrous, des serrures, le tintement des clefs, le claquement des guichets, le sourd bruit des portes.

Le guichet s'ouvre et le distributeur du pain se présente avec un grand panier. Il commence par compter d'un œil rapide le nombre des détenus et demande à Liachenko qui connaît son affaire et monte déjà la garde près du guichet : — « Combien ? » — Il passe vingt-huit rations de pain et mesure avec une boîte d'allumettes vingt-huit portions de sucre. Liachenko, aidé par Kakassian, les répartit entre les prisonniers. C'est une affaire compliquée. Chaque ration de pain doit peser juste 600 grammes. — un quart de la boule pèse 2 kilogrammes 400. Mais celui qui prépare les rations, coupe la boule à l'œil et les rations ne sont pas égales, ce qui en rend difficile la répartition et provoque des complications graves, des querelles et même des bagarres. Quelques 50 ou même 20 grammes qui manquent à une ration, se retrouvent dans une autre et cela suffit pour que toute une guerre éclate entre hommes affamés. Aucune intelligence, aucune tolérance, aucun idéalisme ou philanthropie n'y peuvent rien. Dans la lutte des hommes pour l'existence tout cela est rejeté, comme des balayures inutiles.

Liachenko dispose les rations en deux rangs sur une serviette au milieu de la cellule, pour que tous puissent les voir. Tous sont assis autour de cette exposition et tendant les cous, scrutent les rations de leurs yeux enfiévrés où brille la faim. Un tribunal spécial, réuni en session spéciale pour juger ces rations !!! Les prisonniers examinent longtemps les rations, penchant la tête tantôt à droite, tantôt à gauche et décident qu'à telle ration il faut enlever un peu et à telle autre ajouter un peu C'est fait par l'ingénieur Liachenko à l'aide d'une petite planchette que l'on garde pour cela dans une fissure du mur. Ensuite, commence la procédure de distribution. Lorsqu'il faut éviter des malentendus, la sagesse des prisonniers s'adresse à la fortune. Liachenko demande à quelqu'un de se tourner

vers le mur et de devenir le porte-parole de la fortune. On choisit pour cette fonction Vassiltchenko-Drachmann qui se tourne docilement vers le mur. Bien qu'il soit une personne honnête et bien estimée, les prisonniers vérifient s'il ne peut voir. Liachenko pose le doigt sur une ration et demande : — A qui ? — Vassiltchenko répond : A Okhrimenko ! — A qui ? — A Roudenko ! — De temps en temps la Pythie fait une pause, parce qu'elle ne se rappelle pas un nom et, alors, les prisonniers s'agitent : — « Il doit regarder, fils d'ennemi ; il choisit celui à qui adjuger cette belle ration ». Car la ration dont l'adjudication est précédée d'un silence de la Pythie, semble à tous la plus belle.

Le sucre est distribué d'une façon simplifiée. Le gardien a versé toutes les vingt-huit portions dans une assiette et maintenant, Liachenko donne à chacun sa part, la mesurant avec une boîte d'allumettes. Il prend la précaution de poser sur le fond de la boîte un bout de carton, car il a remarqué que le gardien ne versait pas toutes les portions complètes. Si, à la fin de la distribution, Liachenko ne donnait au dernier postulant qu'une demi-portion, ce serait pour lui une catastrophe. Pour l'éviter, il « mesure » d'abord tout le sucre en le passant d'une assiette à une autre et, ensuite, le distribue en portions idéales, sous le regard attentif des vingt-cinq paires d'yeux. Seuls, Yaguelsky et André n'observent pas l'opération. André ne regarde pas l'assiette, mais les hommes... Le sucre d'Yaguelsky est mis dans sa cuiller qui est placée à son chevet.

La distribution paraît parfaite. Mais elle ne s'achève pas sans un petit scandale. Ouzounian estime que sa ration de sucre est plus petite que celles des autres. Au début, il ne dit rien, mais, ensuite, se rappelle que quelques grains de sucre étaient tombés de la boîte, lorsque Liachenko avait remué la main et que sa ration, à lui. Ouzounian, en a souffert. On essaie de le calmer, mais il ne se laisse pas persuader; il croit qu'on a lésé ses intérêts exprès, « parce qu'il est un Arménien et non pas un Ukrainien, ni un Juif ». Il fait des reproches à tout le monde. Il s'énerve et énerve les autres. Une grande querelle commence. Ouzounian s'agite de plus en plus. Sa bouche, pleine

de dents en or, bave. André s'étonne de voir dans un état pareil cet homme de grande taille. Ouzounian exige qu'on lui rende le sucre volé. Liachenko est pâle : il lui rendrait bien sa propre ration, mais malheureusement, il l'a mise dans une assiette humide et son sucre a déjà fondu.

André se tourne vers Ouzounian : — Montrez-moi votre sucre ! — Ouzounian lui tend sa ration. André y verse la sienne et dit très poliment :

— Soyez gentil, prenez, prenez !

Les autres protestent, mais André les calme :

— Je veux garder mes dents en bon état pour l'interrogatoire et ne veux pas de sucre.

Ayant reçu le sucre d'André, Ouzounian, à l'étonnement général, n'a pas rougi et n'a pas refusé, — il l'a pris, comme son dû et s'est tranquillisé.

Après la distribution du pain et du sucre on les laisse aller aux lavabos. Ensuite, le gardien distribue du thé : à chacun, un demi-litre d'eau rougeâtre, infusée avec on ne sait quoi.

Après ce « déjeuner » du matin, tous perdent courage, baissent le nez et dressent l'oreille : un mouvement dans le corridor de l'étage supérieur et dans celui d'ici... Tous les habitants de la cellule n° 49 sont inquiets. Ils savent bien ce que signifie ces pas rapides dans le corridor, ce fracas des verrous, ce bruit des moteurs, qui retentit à l'extérieur, ces hurlements mi-étouffés, ces cris hystériques, ces appels... La « journée du travail » a commencé.

Le guichet tombe et un convoyeur empressé siffle comme un serpent :

— A la lettre « B » !

On énumère tous ceux dont le nom commence par un « B ». On ne trouve pas celui dont on a besoin. Chacun est sûr que c'est lui qu'on cherche pour le conduire à l'interrogatoire, bien que son nom ne commence pas par un « B ». Mais le convoyeur ne prend personne et court rechercher dans d'autres cellules.

Le guichet retombe et le même convoyeur dit d'une voix rauque : — A la lettre « R » ! — Et de nouveau il ne trouve personne. Il doit être bien fatigué par les recherches, — il sue !

Le gardien ouvre brusquement la porte, ordonne de fermer le vasistas et disparaît. Tous pâlissent, ouvrent les bouches et une voix triste prononce :

— Le combiné (1) travaille !

Et il est évident que le combiné travaille. Le bâtiment est secoué, tout entier, par le va-et-vient et le vacarme dans tous les étages. On entend courir les gens, — les uns chaussés de bottes lourdes ferrées, d'autres sans chaussure ou les pieds nus. Dans leur corridor ils entendent les coups de doigts sur la rampe de l'escalier, le bruit des portes. On est tellement pressé qu'on ne se préoccupe plus du silence ni des précautions prescrites.

De temps en temps quelqu'un ouvre le guichet, regarde sans rien dire. Lorsqu'on ne regarde pas par le guichet, on regarde sans cesse par le « judas ». De temps en temps on siffle : « B », « R », « T » et on finit par prendre quelqu'un à la cellule n° 49. Chaque fois, André s'attend à être appelé, lui aussi, à l'interrogatoire. Mais on ne l'appelle pas. On a pris Prikhodko, on a pris Azik, mais pas lui.

Le vasistas est fermé. On ne peut plus respirer. Mais les hommes fument, pour assoupir les nerfs excités. Cette excitation et le manque d'air les font suer : la sueur coule en flots sur les joues, les cous, les dos. Ils restent assis, la bouche ouverte et écoutent, non seulement avec les oreilles, mais aussi avec les yeux qu'ils tournent vers le plafond, la fenêtre, le corridor, — dans toutes les directions d'où les sons suspects leur parviennent.

Outre Prikhodko et Azik, on prend aussi Svistoune et Vasiltchenko-Drachmann. Svistoune ne souffle pas un mot, — il est pâle et ses mains tremblent tellement qu'il n'arrive même pas à les passer dans les manches de la veste. Vasiltchenko dit : — Adieu, petits frères ! »

— « A la grande chaîne mobile ! » — chuchote-t-on dans la cellule.

---

(1) En ukrainien : *Kombinat,* ce qui veut dire ensemble des entreprises combinées (terme technique de l'industrie soviétique, appliqué ici au mécanisme du G.P.O.U.).

Peu après on conduit à l'interrogatoire l'amateur d'aérodromes et, alors, André apprend un tas de choses intéressantes, parce que l'amateur d'aérodromes parti, tous et, plus particulièrement, Okhrimenko, respirent avec soulagement : « Maintenant, on peut, au moins, parler un peu plus franchement. Un peu... Car même maintenant, personne n'ose parler beaucoup : outre le mouchard démasqué il existe des mouchards non-démasqués ou encore non-recrutés par le juge d'instruction. D'autre part, il ne faut pas oublier le « judas ». On s'exprime plutôt par des allusions.

On confirme à André que Vasiltchenko-Drachmann, décoré pour services éminents, a été frappé avec ses propres décorations. Aujourd'hui, après de fortes bastonnades, il est conduit à « la grande chaîne mobile », — à un interrogatoire long et continu pendant lequel on emploie les tortures les plus modernes et les plus raffinées qui le forceront à « se scinder ». — Peut-être, même ne pourra-t-il les supporter... C'est pourquoi il a dit : « Adieu ». Vasiltchenko a été « recruté » par le fameux Garkavenko, chef de la commission régionale des partisans, qui est maintenant à la tête de « l'organisation militaire des partisans », fabriquée dans le laboratoire de N.K.V.D.

André apprend le sens des mots « se scinder » et « scinder ». « Se scinder » veut dire : ne pas supporter les tortures et « avouer » tous les méfaits qu'indique le juge d'instruction, ou éviter ces tortures en avouant immédiatement et confirmant tout ce que veut ce dernier. « Scinder » veut dire : scinder par les tortures le psychique de l'homme, comme on coupe une bûche. Rares sont ceux qui peuvent supporter les tortures les plus modernes, — chacun « se scinde », et celui qui ne « se scinde » pas, finit par la folie. Ils sont, tous, unanimes à l'affirmer, en baissant les yeux. Plus tard, André apprend que, bien que tous ceux qui sont emprisonnés ici, ne soient coupables de rien, la plupart de ceux qui ont été aux interrogatoires, se sont déjà « scindés », pour éviter les souffrances, et ont avoué les crimes les plus extraordinaires, comme le fameux Aslan. Les seuls qui ne se soient pas encore « scindés » ce sont Yaguelsky, Svistoune et Vasil-

tchenko. Les autres ont capitulé et n'ont même pas honte de l'avouer, — ils estiment même qu'ils ont agi sagement : — ayant eu à choisir entre la mort dans les tortures et le bagne, ils ont choisi le bagne, car, là, il y encore quelques « perspectives ».

Au nombre de ces « scindés » appartiennent le docteur Litvinov, Zaroudny, Krasnoyaroujsky, Okhrimenko, Prikhodko, l'ingénieur « N », tous les Arméniens, y compris Karapetian, le professeur Hepner, Azik... Quant à ceux qui ne se sont pas encore « scindés » parce qu'ils n'ont pas été interrogés, ils attendent leur tour, — ce sont Prokouda, David, Roudenko, Petrovsky... Tous les « scindés » s'attendent à être appelés devant « le tribunal » ou une autre instance, s'attendent à des verdicts ou, peut-être, à de nouvelles complications de leurs affaires, à des confrontations, à des témoignages complémentaires. En général, ils s'attendent à la déportation ou à la fusillade, — à tout, sauf à la libération, parce que les crimes qu'ils ont avoués sont terribles. Ils sont terroristes, espions, insurgés, fractionistes, saboteurs, chefs des organisations contre-révolutionnaires, etc. Leurs crimes (confirmés et signés par eux) sont grands jusqu'à l'absurdité. En somme, l'histoire de chacun d'eux ressemble absolument à celle d'Aslan, l'imbécile, l'honnête cireur de bottes. Voilà pourquoi ils ont tellement ri en écoutant les « mélodies persanes » de Karapetian.

André entend et apprend encore beaucoup de choses curieuses. Il fait connaissance des perles les plus brillantes du vocabulaire le plus moderne des juges d'instruction :

« A la petite lampe ! » « Au plafond ! » « A... ! — Lorsque le juge d'instruction ne veut pas écouter ce que le prisonnier lui dit pour se justifier, il l'envoie parler à une de ces choses-là. Ou ces autres perles : « ficher des épaulettes », « faire un beefsteak », « marier à un chimpanzé », etc., etc. Le langage humain s'est vraiment enrichi !

Prikhodko revient de l'interrogatoire avant le dîner. Il est gai, parce que son affaire est terminée et il a signé le procès-verbal définitif. Maintenant il peut déjà tout raconter. Son affaire sera bientôt transmise au tribunal et le juge d'instruction a juré qu'il n'aura

qu'une punition légère, cinq ans de détention au maximum, au lieu de vingt-cinq ou de la fusillade. Cette punition légère lui sera accordée parce qu'il a avoué tout franchement, a prouvé sa loyauté et sa fidélité au pouvoir soviétique et au parti. Pour confirmer cette promesse, le juge d'instruction lui a même offert une cigarette.

Mon Dieu ! — André regarde Prikhodko qui parle sans ambages, pour lui-même. André est ahuri : il est évident que ce Prikhodko est déjà un cadavre, comme Yaguelsky. Il s'est enterré lui-même par ces « aveux sincères ». Mon Dieu, mon Dieu !

Azik revient, lui aussi. Il est extrêmement excité. Ses joues sont rouges. Dans son regard et toute son attitude il y a quelque chose de louche : tous les autres évitaient de répondre ouvertement, lorsqu'on leur demandait s'ils avaient été battus, tandis qu'Azik abonde en détails, avec un plaisir visible en racontant que le juge d'instruction « l'a affreusement battu ». Il s'en vante comme s'il était honoré du titre de « héros de l'U.R.S.S. ». Mais lorsqu'on lui demande de préciser comment on le battait, on apprend que le juge d'instruction « a piétiné ses doigts de pieds » et « les a même écrasés ». Azik fait des grimaces douloureuses, gémit; puis il applique sur « ses pauvres doigts » un chiffon humide, bien que ses doigts soient absolument intacts et qu'on n'y voie aucun bleu ni cicatrice.

André est assez expérimenté pour comprendre ce que signifie cette comédie. Hepner, vieil homme politique, qui a été en prison et au bagne sous le tsarisme, le comprend, lui aussi. Il regarde de biais Azik, ne dit rien, mais sa figure est crispée de mépris et de dégoût. Ils sont, tous les deux, marxistes. Tous les deux, ils sont Juifs. Tous les deux, ils sont Trotzkistes. Mais quelle différence !

Peu de temps après le retour de Prikhodko et d'Azik, le surveillant-chef vient avec le gardien et demande de lui remettre les affaires de Yourovsky, l'amateur d'aérodromes. Liachenko les ramasse : un petit sac avec la ration de pain et la cuiller, l'assiette, le pardessus, la casquette et l'oreiller qui est très sale. Le surveillant prend tout, sauf l'assiette et la cuiller, ce qui paraît bizarre. Yourovsky est-il dans un cachot

ou...? Où est-il dans la cellule des condamnés à mort ?

André peut parier que rien de mauvais ne soit arrivé à l'amateur d'aérodromes. Quand on observe bien l'attitude d'Azik tout devient clair. Yourovsky est certainement transféré à une autre cellule, parce que dans celle-ci il est « brûlé », — démasqué par André. Azik a dû y contribuer, en rapportant l'incident à qui de droit. Et maintenant, c'est lui qui doit remplir les fonctions de Yourovsky dans la cellule n° 49. C'est pour cela qu'il joue la comédie avec ses doigts.

On attend le retour de Svistoune et de Vasiltchenko. On est curieux de savoir comment ils tiennent le coup. Mais c'est déjà l'heure de dîner et ils ne sont pas là. Juste avant le dîner, quelque chose se passe dans le corridor : des pas devant la porte, le bruit des verrous. Tous supposent qu'on amène quelqu'un...

La porte s'ouvre, et, au lieu de Svistoune ou de Vasiltchenko, apparaît un personnage en costume blancheur de neige, — un bellâtre bien soigné aux traits géorgiens. Il regarde la cellule et, ahuri, écarquille ses yeux bombés. Le surveillant, d'un coup de pied dans le derrière, le projette dans la cellule et ferme la porte.

L'hôte blanc de neige roule drôlement les yeux apeurés et, tout-à-fait comme André, prend une position de défense, en appuyant le dos contre la porte. Il a l'air de s'étonner beaucoup de n'avoir aucun besoin de se défendre. Mais on a l'impression qu'il s'étonne encore plus de se retrouver dans une cellule de prison.

C'est un Géorgien et non pas un Géorgien quelconque, mais un Géorgien célèbre : camarade Gueorghiani, ancien commandant des troupes de G.P.O.U.. à Kharkov, dans la première année de la révolution. Certains détenus et, plus particulièrement Hepner, le connaissent personnellement. Mais Gueorghiani ne fait aucune attention à la présence de ses connaissances (peut-être, elles le gênent !) ; il montre une hostilité visible, il affiche son dédain comme s'il était le seul homme non-contaminé parmi les empestés.

Lorsque Krasnoyaroujsky fait une allusion sur les bastonnades, Gueorghiani rougit et semble vouloir lui

administrer une bonne correction pour avoir calomnié les « organes de la loi révolutionnaire »... En somme, il se tient,, comme un communiste convaincu et membre du parti parmi les troglodytes sans parti, comme un patriote parmi les ennemis du peuple, comme un des maîtres de la terre et du ciel soviétiques jeté par un malentendu dans ce repaire de sales contre-révolutionnaires.

Gueorghiani est d'aspect aristocratique, remarquablement élégant, tiré à quatre épingles, — un véritable prince géorgien ou, en terminologie courante, un « sovbarine », (« seigneur soviétique ») de haute marque. Il a des gants blancs, des chaussettes blanches, ses ongles ont dû être soignés par la manucure. Il tire de la poche un mouchoir de soie et essuie sa belle figure de Géorgien, son nez d'aigle et ses sourcils noirs. On lui offre (« pour services rendus à la révolution ») la place où a été Yourovsky, c'est-à-dire on le dispense du stage près du « seau », mais il n'en veut pas. Il ne veut pas s'asseoir au milieu de cette affreuse foule de contre-révolutionnaires nus. — « Pourquoi ? — semblent dire ses yeux et toute sa figure pleine de dégoût. — Pourquoi voulez-vous que je m'assoie ici ? Je ne suis pas comme vous, je ne resterai pas longtemps ici ! » Et il ne s'est pas assis non seulement à la place de Yourovsky, mais à sa place légitime, près du « Jules », non plus. Il reste debout près de la porte. C'est un véritable corbeau blanc parmi les noirs. Mais le gardien ne le laisse pas rester debout, il ouvre le guichet et d'une voix moqueuse lui ordonne de s'asseoir. Gueorghiani est bien discipliné : il s'asseoit au bord du « Jules » en y posant d'abord son mouchoir de soie. Il est sûr de ne pas y rester longtemps.

En effet, il n'y reste pas longtemps. Peu de temps après, on l'appelle et le conduit quelque part. sans même l'avoir laissé prendre son repas. En sortant, il salue poliment tout le monde, plein de joie, car il croit qu'on le remet en liberté.

Son apparition dans la cellule devient un sujet de conversations, d'étonnement et de répliques ironiques pendant et après le dîner. Hepner et l'ingénieur « N » le connaissent comme un des personnages supérieurs

du parti, directeur d'un trust, et bien répandu dans les milieux dirigeants du N.K.V.D. et de l'armée.

Pour le dîner, on donne de nouveau du « borstch », sans pommes de terre ni choux, mais terriblement salé. L'appétit des prisonniers est si fort qu'ils ne refusent pas même un « borstch » pareil. Mais le repas est raté, parce que, aussitôt le « borstch » distribué, un hurlement fou parvient par la fenêtre des bureaux de la direction qui sont dans un étage supérieur.

Ce hurlement, poussé par quelqu'un qu'on doit écorcher vivant est accompagné de voix aiguës, haineuses. Par moment, il s'affaiblit, jusqu'à un glapissement de chien pour reprendre ensuite de plus en plus fort... Le repas est raté. Personne ne peut le finir, sauf Okhrimenko, qui a un appétit fantastique, et André qui mange pour se prouver à lui-même qu'il a des nerfs solides. Azik verse son « borstch » dans le « Jules ». Roudenko, maussade et pâle, fait de même. Krasnoyaroujsky tient longtemps son assiette sur les genoux; enfin il se maîtrise et se force à boire la soupe.

Dans le corridor retentissent des pas, grincent les verrous; à tout instant, chacun peut être appelé à l'interrogatoire. — « Ça, c'est pour moi ! » — se dit chacun, le cœur serré, lorsque les pas s'approchent de la porte.

Le hurlement tantôt s'interrompt, tantôt recommence de nouveau.

— Professeur ! — s'adresse Roudenko à Prikhodko, s'efforçant de se montrer calme, — allons pour « Madame Bovary » !

Prikhodko saisit cette proposition, comme un noyé une paille, et d'une voix tremblante reprend l'histoire de la charmante Madame Bovary, il se précipite dans cet autre monde et ses camarades le suivent pour y trouver un refuge.

André écoute « Madame Bovary » et observe l'auditoire. Il y voit ce qu'on ne peut trouver chez aucun Flaubert. Soudain, il sent sur lui le regard de quelqu'un : deux yeux doux d'enfant en désarroi le regardent. C'est le jeune David. Il regarde quelques instants André sans cligner les yeux et, baisse la tête. Mais lorsque André se détourne, David lève de nouveau

ses yeux sur lui. Son regard est pur comme un cristal, naïf, plein d'angoisse et, en même temps, d'espoir, on y lit une prière. Son âme doit chercher un appui.

Le récit ne va plus. La voix de Prikhodko tremble et il ne peut pas la dominer. C'est seulement peu à peu qu'il y arrive...

On n'entend plus de cris. Le silence règne de l'autre côté de la fenêtre.

Prikhodko termine déjà l'histoire de « Madame Bovary » lorsque la porte s'ouvre et on y pousse Gueorghiani... Il s'arrête près de la porte, s'y colle le dos et regarde devant lui, les yeux stupides, grands ouverts... Ses lèvres tremblotent. Une sueur sale coule sur sa belle figure qui est maintenant couverte de bleus et de plaies. Son costume d'une blancheur de neige porte de nombreuses empreintes de semelles et de ceinturons de diverses dimensions. On y voit aussi des taches brunâtres et noires. Par endroit, les taches sont rouges et l'étoffe y est déchirée .

Gueorghiani promène un regard errant autour de lui, lèche le filet de salive qui coule de sa bouche et balbutie à voix basse et tragique : — On m'a battu !

Il s'effondre sur le plancher, se couvrant la figure des mains, et pleure.

*
* *

On attribue à Gueorghiani la plus belle place, — celle où couchait l'amateur d'aérodromes. On l'entoure d'une compassion silencieuse, d'une attention amicale. On ne lui pose pas de questions, on ne cherche pas à savoir. Tout cela se fait spontanément. Seul, Ouzounian se montre mécontent qu'on ait donné à Gueorghiani la meilleure place, mais personne ne le soutient.

Actuellement, Gueorghiani est déjà déshabillé. Il est comme les autres. Il ne manifeste plus aucun orgueil et, au contraire, regarde, écoute et s'étonne de plus en plus. Il « reconnaît » soudain les gens qu'il ne reconnaissait pas au début. Il reconnaît Hepner et l'ingénieur « N » et l'on voit qu'il lui est pénible de vivre une humiliation pareille devant ses connaissances. Lui, homme qui a bien mérité de la révolution

et qui a tout sacrifié à son triomphe, on l'a traîné comme un chien à la fourrière, on l'a battu sans pitié. On lui a adressé les accusations les plus étonnantes, parce que telle est la volonté du « parti et du gouvernement » et parce que l'intérêt commun le demande.

En racontant cela, à voix étouffée, avec stupéfaction. Gueorghiani tremble. Sous l'effet du choc psychique, il ne peut plus se dominer ni observer aucune prudence. Les phrases qu'il prononce n'ont aucune suite logique, les lèvres sont crispées, le regard est celui d'un fou. Il n'arrive même pas à relater sa tragédie, sauf qu'on l'a battu et qu'on l'a accusé des crimes les plus invraisemblables. Ne pouvant se résigner à cette honte, Gueorghiani se tord les doigts et pleure.

On a ramené Svistoune. Entré dans la cellule. il s'avance vers sa place, courbé sous un poids invisible. Tous le regardent et s'interrogent : — « Alors ? »..

— T'es-tu scindé ? — dit doucement Okhrimenko. Il fait cette question pour tous, avec une compassion sincère.

— Oui, je me suis scindé... — chuchote Svistoune. Il ferme les yeux, retient un sanglot, secoue la tête.

Il s'est « scindé ». Il n'a pas tenu et a signé toutes les saletés qu'on lui avait demandé de signer, pour sa perte. Svistoune doit savoir que « les aveux francs » relatifs à son « intention de faire sauter son usine » ou de « la vendre aux capitalistes étrangers », ou de « tuer Josef Vissarionovitch Staline, en personne », ne peuvent pas ne pas finir par une exécution capitale.

Dans la soirée on emmène Svistoune « avec ses affaires » quelque part. Il ne reviendra plus à la cellule n° 49.

— « Tchikh-pikh » — soupire Okhrimenko.

— Qui sait ? — objecte quelqu'un avec désespoir.

Tout cela se passe lorsqu'ils se couchent. Il se couchent maintenant sans dispute ni manipulations géométriques. C'est une soirée particulièrement alarmante et qui sera suivie d'une nuit encore plus alarmante ». Bruit des pas dans le corridor, grincement des verrous, cliquetis des clefs, — tout cela tape sur les nerfs. Les hommes feignent de dormir, mais personne ne dort. On reste couché et on écoute.

Après Svistoune, on prend Gueorghiani « avec ses affaires », bien qu'il n'ait rien avec lui. Gueorghiani essaie de ne pas bouger, il reste assis dans le tas d'hommes nus, regarde leurs poitrines velues et roulant follement ses yeux bleus, fixe la sortie. Puis, geignant doucement, comme un petit enfant qu'on va punir et obéissant à l'appel qui retentit dans le corridor, il commence à s'habiller. Il met son costume qui n'est plus blanc, mais bariolé, abondamment orné d'empreintes de semelles. Ensuite, à contre-cœur, il cherche le chemin parmi les jambes, les bras et les têtes de ceux qui restent et sort.

— Celui-ci, il se scindera ! — dit Okhrimenko. lorsque la porte s'est refermée sur Gueorghiani, et ajoute : — Pour le bien du parti.

Très tard (vers minuit) quelque part, de l'autre côté des murs, dans la cour étroite de la prison, retentit le vrombissement d'un moteur, le bruit saccadé d'un pot d'échappement. Un chuchotement parcourt la cellule. Plusieurs têtes se lèvent du tas et se tournent vers la fenêtre. La machine vrombit sans arrêt et, tout le temps, éclatent des explosions du gaz...

— On fusille..., gémit quelqu'un, sans lever la tête. André croit entendre les dents claquer.

André tend l'oreille et, en effet, il lui semble que dans le vrombissement du moteur éclatent des coups de revolver. Non. c'est sûrement une imagination de l'ouïe. Il se souvient qu'autrefois dans une cellule isolatoire de cette même prison il entendait le bourdonnement des ventilateurs dans le mur. En l'écoutant dans les nuits d'insomnie il finissait par y distinguer, avec une netteté extraordinaire, des pleurs de femmes et d'enfants, des appels de jeunes filles, des cris d'hommes. Mais il n'était pas sûr que c'étaient vraiment les pleurs et les appels des femmes et des enfants et les cris des hommes qu'on tuait. Il n'est pas sûr. maintenant non plus, que ce soient des coups de revolver masqués par le bruit du moteur.

— C'est presque chaque nuit, — chuchote Okhrimenko, devinant la pensée d'André.

A cette réplique, André soupire avec soulagement et même sourit :

— Alors, ce n'est pas la fusillade ! Qui peuvent-ils fusiller chaque nuit et pendant des heures et des heures ? Pour cela, il faudrait avoir tant de condamnés à mort que la prison ne serait jamais suffisante pour les contenir.

Cette admirable pensée a chassé la tension nerveuse et André s'endort... Les coups de feu dans le vrombissement du moteur sont loin de ses rêves et c'est seulement plus tard qu'il connaîtra la vérité. Pour le moment il a un rêve très beau : il revoit de nouveau ses frères. Ils sont, tous ensemble, à la chasse sur un fleuve. Ils naviguent en barque sur le miroir des eaux. Des chênes centenaires s'y reflettent. Ils naviguent et chantent. Catherine est, elle aussi, avec eux. Elle s'égosille comme un rossignol. Combien de fois ils s'étaient promenés ainsi en chantant ! Catherine, gaie, un « gosier d'argent », est en même temps une militante « politique » passionnée : elle est la secrétaire de la cellule des jeunes à l'Institut pédagogique. Dans la « politique » elle ne réussit pas beaucoup, mais elle chante vraiment bien.

C'est précisément pour ses chansons qu'André est tombé amoureux de Catherine... Et voilà qu'ils chantent ensemble. Un soir rose descend et les rayons d'or courent sur l'eau. Puis, c'est la nuit et les ténèbres les entourent de tous côtés. Ils s'amusent à regarder les gerbes d'étincelles qui s'envolent dans la nuit noire du canon du fusil, comme du fourneau de leur père, le vieux forgeron... Et voilà, ce ne sont plus eux qui tirent, c'est le père qui frappe avec son marteau le fer chauffé au rouge, — les étincelles s'envolent en essaim et les coups du marteau les accompagnent.

Lorsque André se réveille le matin, mouillé par la sueur, la tête alourdie par l'atmosphère irrespirable, quelques habitants de la cellule manquent : on les a pris pour l'interrogatoire en pleine nuit. Mais deux nouveaux viennent d'arriver, tout frais, de l'extérieur. L'un est assis sur le bord du « Jules ». L'autre reste debout, s'appuyant sur la porte. Tous les deux contemplent avec crainte le tas d'hommes endormis. On fait connaissance et on apprend que l'un de ces deux, — grand, jeune et bien laid, — est le directeur de l'Institut Pan-ukrainien de culture physique, dénommé

Bountchouk, et l'autre, directeur du Service Régional de la Chasse et de la Pêche du Comité exécutif de la région de Kharkov, nommé Ivanov.

Maintenant, André n'est plus voisin du « Jules ». Il doit se déplacer vers le milieu. C'est Bountchouk qui prend sa place. De l'autre côté de la « relique » s'asseoit Ivanov qui a repoussé un peu Krasnoyaroujsky.

Tous ceux qui étaient amenés à l'interrogatoire dans la nuit sont rentrés le matin de bonne heure. Ils se taisent, ont l'air sombre et de temps en temps poussent des soupirs.

— « Les gars ont dû se scinder » — estime Okhrimenko.

Seul, Vasiltchenko n'est pas encore rentré.

VII

Le troisième jour, on n'appelle toujours pas André à l'interrogatoire. Les jours suivants, non plus. Ensuite, André se perd : il ne sait plus si c'est le cinquième jour de sa détention ou le dixième. Tout est confondu et brouillé dans un enchevêtrement général, dans un songe pesant, un tableau fantastique, sans commencement ni fin : couchages, rondes, grincement de verrous, cris qui parviennent de quelque part, vrombissement des moteurs, processions des hommes nus qui vont aux « besoins », rations de pain, « borstch », sommeil en position assise, sommeil en position couchée, visions et rêves nocturnes, et la réalité qui dépasse les visions les plus extraordinaires, rire insensé, gémissements, aventures des Trois Mousquetaires... de Thil Ulhenspiegel... Aventures de Don Quichotte.

Le troisième jour a été encore marqué nettement : ce jour-là, Yaguelsky est mort. Il est mort dans la soirée et, en mourant, a causé des complications désagréables.

La première complication est que, en mourant, il a voulu s'étendre à son aise, mais a manqué de place pour le faire, car il mourait après le commandement « Dormir ! », lorsque tous les autres furent couchés et eurent occupé tout le plancher jusqu'au dernier centimètre. En face de Yaguelsky couchaient Ouzounian et Azik, — les pieds de Yaguelsky étaient entre eux; ces pieds se tordaient en convulsions d'agonie et s'efforçaient de s'allonger le plus possible. Cette complication a entraîné derrière elle un tas d'autres, Ouzounian et Azik étaient terriblement fâchés, plus particulièrement le long Ouzounian : en agonisant, Yaguelsky étendait les jambes et Ouzounian les repoussait en arrière, les repliant avec ses énormes pinces. Yaguelsky s'étendait de nouveau, et de nouveau Ouzounian le repoussait. Azik l'aidait parfois, et toute la cellule les épiait sans réagir.

André, couché aux côtés de Yaguelsky (car Okhrimenko est passé à la place de Svistoune), en est terriblement impressionné, car il n'a encore jamais rien vu de pareil, bien qu'il eût vu beaucoup de choses extraordinaires. Il voyait Ouzounian et Azik pousser avec leurs pieds un mourant, leur compagnon de malheur, et une tempête se levait en lui, peut-être parce qu'il a encore, récemment, été en liberté et qu'il n'avait pas encore réussi à s'abrutir suffisamment.

— Ecoutez, chers voisins ! Laissez-le mourir tranquillement ! Ne touchez pas à ses pieds, — dit-il à Azik et à Ouzounian.

Mais ses mots restent sans effet. Ouzounian pousse les pieds froids du malheureux de plus en plus énergiquement, en murmurant des malédictions, avec une expression de dégoût. Et Yaguelsky continue toujours d'allonger ses pieds. André hausse la voix et leur propose de s'asseoir et d'attendre que Yaguelsky trépasse. Il n'en a pour longtemps, bien qu'il s'obstine à s'accrocher à la vie et ne veuille pas mourir. En réponse, Ouzounian vomit des injures grossières. Le sang afflue vers les joues d'André, il crie à tue-tête :

— Levez-vous ! Canailles !

Ouzounian et Azik sursautent : — « Toi ! Saloperie petlourienne ! » Sale contre-révolutionnaire ! »

André se lève et veut les repousser vers le mur, mais Azik s'apprête à le frapper et Ouzounian lui crache dans la figure. Alors André les saisit par la tête et les cognant de toutes ses forces l'un contre l'autre, les traîne vers la porte. Il est déchaîné, comme un sanglier, il rage.

— Je vous apprendrai la bonne camaraderie, goujats ! Voilà ! Il se saisit d'eux encore une fois et les fait s'asseoir, sur le « Jules ». — Restez assis et pas un mot ! — Il reste une minute devant eux et, se dominant enfin, revient à sa place.

Mais le guichet s'ouvre et la tête du gardien y fait son apparition :

— Pourquoi ce sabbat juif ?

Ouzounian et Azik se précipitent avec lamentations :

— Citoyen-surveillant !... C'est de la terreur !... C'est un petlourien !... Nous sommes des gens honnêtes... On nous frappe !!!

— Chut ! dit le gardien. — Comment t'appelles-tu ?
— Ouzounian !
— Et toi ?
— Azik Rozine.
Le gardien referme le guichet et ouvre la porte.
— Eh bien, Ouzounian et Azik, sortez !
On les évacue, tous les deux. Une heure après, le guichet s'ouvre de nouveau, la même tête y réapparaît. Elle arrête son regard sur André, l'appelle par un geste du doigt et demande :
— Ton nom ? — André répond. — Va te coucher ! — finit l'homme et referme le guichet.

En attendant, Yaguelsky réussit à mourir. Il gît maintenant, immobile, sa figure est grise, il s'est étendu de toute sa longueur, et paraît ne plus s'intéresser à rien. Il commence à se refroidir et durcir. André s'asseoit à côté de lui, lui ferme les yeux et fume une cigarette. Karapetian rampe vers lui avec sa pipe et demande du feu. Il scrute attentivement la figure de Yaguelsky, fixe André et, ensuite jetant un regard vers la porte, dit :
— Ça, c'est bien ! C'est précisément ce pope qui a recruté le pauvre Aslan.

Il étouffe ses paroles sous la fumée de sa pipe et retourne à sa place. André finit sa cigarette, se couche à côté de Yaguelsky et essaie de s'endormir : sa hanche droite touche la hanche du mort et sa hanche gauche, celle du vivant, — Bountchouk. Ainsi ils couchent, tous ensemble, dans le même rang...

Ouzounian et Azik reviennent. Yaguelsky. mort, a l'air d'étendre exprès ses pieds le plus loin possible et, pour comble, il a écarté les doigts comme s'il voulait dire : — « Eh bien, touchez-les ! » — Mais personne ne le touche. Ouzounian et Azik qui, tout à l'heure, n'avaient aucun respect pour le vivant, sont maintenant intimidés par le mort et le contemplent avec une crainte non cachée. Cette crainte est inscrite avec une netteté particulière sur la figure d'Ouzounian, il a les traits encore plus tirés et plus pâles que d'ordinaire, ses yeux fixent avec peur les pieds de Yaguelsky et il se blottit, de tout son corps, contre le mur pour ne pas toucher ces pieds. Azik essaie de faire le brave et compose un sourire de mépris, mais

cela ne lui réussit pas. Il jette un regard rapide autour de lui et rougit comme une écrevisse ébouillantée : tous l'observent, car il a devant lui un mort et doit se coucher à ses côtés, Azik se gratte la tête, regarde André et dit :

— Il est fort, ce diable-là !

Mais il ne tient pas le coup : il se fraie un chemin parmi les dormeurs, va vers la porte et frappe.

— Eh, bien, quoi encore ? — demande le gardien d'une voix méchante.

— Enlevez le mort ! — balbutie Azik, nerveusement. — Nous avons un mort dans la cellule ! Prenez-le !

Le gardien regarde attentivement Yaguelsky, remue la mâchoire, en silence, passe la tête toute entière à travers le guichet et, rapprochant sa figure de celle d'Azik, dit :

— Va dormir avec le mort, salaud !!! Il attend qu'Azik se couche et referme doucement le guichet. Dès que le guichet est fermé, Azik s'écarte du cadavre et se colle au mur.

Telle est la troisième journée.

Yaguelsky, le mort, a couché parmi les vivants toute une nuit. Il reste dans la cellule toute la journée, — il « prend » le déjeuner du matin, le dîner et le souper avec des camarades vivants, on le compte pour la distribution du pain, du sucre et du « borstch ». C'est le professeur de sciences agricoles Krasnoyaroujsky et Okhrimenko qui en profitent : ils mangent une assiette de « borstch » et une cuillerée de bouillie, au repos de l'âme du mort. Okhrimenko le fait sincèrement, avec un soupir profond et les larmes aux yeux. Quant à Krasnoyaroujsky, il masque ses sentiments d'une ironie légère, car, il est professeur de sciences agricoles et, par conséquent, athée. Mais ils sont tous les deux également émus par la mort de Yaguelsky.

C'est seulement après le souper qu'on enlève le cadavre de Yaguelsky : deux jeunes gardiens avec le surveillant-chef saisissent Yaguelsky par les pieds et le traînent, comme un tronc d'arbre, hors de la cellule, les vertèbres et la tête du mort cognent le sol avec bruit. C'est fini.

Ainsi, le jour où on a traîné Yaguelsky par les pieds est marqué, lui aussi. C'est le quatrième jour. Mais ce quatrième jour est marqué dans la mémoire d'André encore plus nettement. Dans la soirée, après le coucher, lorsque la fièvre des cris, des gémissements et du vrombissement du moteur s'est déjà emparée de la prison et des âmes humaines, Vasiltchenko est revenu à la cellule. Non, il n'y est pas revenu. on l'y a ramené, porté sur un drap, ensanglanté, en vêtements déchirés et tout couvert de plaies; on l'a jeté dans la cellule en le versant du drap sur le plancher comme un porc égorgé devant les hommes épouvantés.

Mais Vasiltchenko vit encore, — il respire rapidement; il est sans connaissance; il a les dents enfoncées dans son propre bras, au-dessus du coude.

Lorsque la porte s'est refermée, Okhrimenko prend Vasiltchenko dans ses bras, comme un enfant, et laissant tomber de grosses larmes de ses yeux bovins, le porte à sa place. Ensuite, il prend une assiette avec de l'eau, arrose la tête de Vasiltchenko, lui verse de l'eau dans la bouche, en s'efforçant de lui desserrer les dents et de les écarter des muscles mordus. Le docteur Litvinov aide Okhrimenko. Ils essaient de lui faire reprendre les sens, mais n'y arrivent pas. Le gardien apparaît dans le guichet, regarde Vasiltchenko et les « docteurs » qui s'occupent de lui, ne dit rien et, sans même crier : « Dormir ! » — referme le guichet.

C'est seulement après de longs efforts que les « docteurs » réussissent dans leur travail : Vasiltchenko reprend connaissance, desserre les dents, laisse tomber le bras ensanglanté, promène un regard sans expression autour de lui et râle : — « A boire ! » — Mais avant qu'on lui donne à boire il perd de nouveau connaissance. Il doit avoir une fièvre très forte.

Litvinov l'ausculte et trouve sous la chemise, entre les côtes, une blessure obturée avec un chiffon sale. Litvinov estime que Vasiltchenko a un empoisonnement du sang, et que ses heures sont comptées si on n'emploie pas de remèdes nécessaires. Arrivé à cette conclusion, Litvinov va vers la porte, frappe timidement et demande d'appeler le médecin, parce que « l'homme se meurt » !... « De l'empoisonnement du sang ! » Le gardien regarde Litvinov avec un étonne-

ment extraordinaire, comme s'il avait devant lui un idiot hors série et répond négligemment :

— Mais quoi ? Tu crois que je suis médecin ?

— Appelez le médecin !

— Tu crois que c'est une station de cure, ici ?

— Mais...

— Défendu !... tranche le gardien et la conversation est épuisée.

Ainsi, Vasiltchenko est condamné à mourir sans aide médicale, mais en présence d'un grand spécialiste, docteur en médecine et professeur, qui se recouche près de lui, mais ne peut rien faire pour lui.

Le commandant de brigade de l'Armée Rouge délire et son délire leur révèle un tableau bien net et, en somme, bien simple :

A la « grande chaîne mobile », ce fier commandant de brigade a dû se montrer plein de haine et de mépris pour « les tchekistes misérables » qui avaient voulu attenter à son honneur et qui l'avaient frappé à la figure, — lui, commandant de brigade ! — avec ses propres décorations. Il s'est obstiné à les mépriser avec toutes leurs tortures. Ne pouvant pas le mettre à genoux et à le contraindre à « crier », on s'est mis à le battre. Pour ne pas crier, le commandant de brigade a enfoncé les dents dans son propre bras, s'est figé ainsi... On lui a cassé quelques os, on lui a percé quelques côtes avec un morceau de fer rouillé, on a obturé la blessure avec un chiffon sale et on l'a jeté dans la cellule, inanimé, mais on ne l'a pas fait crier !

André essaie de nouveau d'appeler le médecin et fait du tapage à la porte. Le gardien se présente et lorsque André lui explique de quoi il s'agit, il ne crie même pas comme d'habitude, il se borne à cracher et dit en appuyant sur chaque mot :

— Tu es vraiment bête, mon bonhomme ! Crois-tu que je puisse fabriquer un médecin ? La médecine n'est pas mon affaire.

A minuit, Vasiltchenko se reprend et cherche longtemps quelqu'un. Il arrête son regard sur André et a l'air de l'appeler.

— Je te connais, — dit-il d'une voix rauque et à peine perceptible. — Toi... tu es Tchoumak... le plus jeune... Et puis, léchant de temps en temps ses lèvres toutes noires il raconte qu'il a bien connu son frère

Michel et son père, le vieux Tchoumak, — « Ils ont fait la guerre ensemble »... Ensuite, il demande qu' « on fusille ce salaud de Garkavenko, — provocateur et mouchard », lorsque « notre cause aura triomphé »... Il raconte, par bribes de phrases, comment on l'a battu, mais il n'a pas crié, et ne s'est pas « scindé ».

— Je maudis le jour et l'heure... où j'ai exécuté l'ordre de Trotzky... au lieu de marcher avec Petloura... Je ne serais pas maintenant dans cette abomination...

La main du commandant de brigade perd déjà sa chaleur fiévreuse lorsque les derniers mots sortent de ses lèvres desséchées :

— Si tu rencontres mon cadet, dis-lui que son frère Aliocha...

Il se tait, pour ne plus revenir à lui.

Le commandant de brigade de l'Armée Rouge est mort avant la fin de la nuit. Il ne reste pas dans la cellule aussi longtemps que Yaguelsky. Le cadavre ne s'est pas encore refroidi, mais on entend déjà un grand branle-bàs dans le corridor. Cela commence par l'apparition dans le guichet de la tête d'un « fusilleur ».

— A la lettre « V » !

— Il est déjà mort ! — dit Okhrimenko. Le guichet se ferme avec fracas et le « fusilleur » s'en va. Le téléphone retentit dans le corridor. Le bruit des pas s'approche, des deux côtés de la cellule n° 49, et meurt devant la porte.

On voit le « judas » s'ouvrir : un œil apparaît. La serrure grince, le verrou se lève, la porte s'ouvre. Plusieurs militaires sont sur le seuil. Derrière eux, deux personnes en civil. Ce sont probablement les juges d'instruction. Les hommes en uniforme sont : le directeur de la prison, le surveillant-chef, un autre chef quelconque et deux membres de « la section d'opérations » de la « commandatoura » de la prison. Ils ont tous l'air d'être très inquiets.

— « L'oiseau s'est envolé » — chuchote quelqu'un dans le tas d'hommes nus.

Le directeur de la prison et un autre chef (ça doit être une grosse huile !) entrent dans la cellule, ordonnant aux détenus de se lever, s'approchent du mort

et le touchent du bout de leurs bottes. Ils sont déçus : il est vraiment mort ! Ils sortent. Les hommes de la « section d'opérations » ramassent les « affaires » de Vasiltchenko et s'apprêtent à le ramasser lui-même. Les chefs militaires et civils sont dans le corridor, en groupe, ils parlent entre eux, gesticulent.

Les hommes de la « section d'opérations » prennent Vasiltchenko par les pieds et le traînent, comme un tronc, de l'autre côté du seuil.

On appelle André. Il croit qu'on le convoque à l'interrogatoire, il commence à s'habiller, mais on lui dit de sortir tel quel, nu, dans le corridor. Les militaires et les civils l'entourent et demandent qu'il leur rapporte ce que Vasiltchenko lui a dit.

— Rien, — répond André.

— Rappelez-vous bien ! — insiste un des civils en langue russe.

André le toise d'un œil mi-clos et répond sur un ton négligeant :

— Vous devez comprendre qu'après la conversation qu'il avait eue auparavant avec vous, il ne pouvait plus parler. Vous devez le comprendre. » Le chef en civil scrute longuement André en silence, d'un regard furieux. Il tient les mains derrière le dos, comme s'il voulait éviter la tentation de s'en servir et sa mine ne promet rien de bon.

Avant de s'endormir, André apprend de l'ingénieur « N », que le militaire le plus important parmi les visiteurs officiels est le chef du service régional du N.K.V.D. Il a remplacé le feu Mazo, successeur du fameux Balitzky, chef de G.P.O.U. d'Ukraine qui s'est suicidé tout récemment, soupçonné d'une « déviation », contraire à « la ligne générale du parti ».

Ainsi a fini le quatrième jour qui s'est fortement fixé dans la mémoire d'André, comme le troisième. Ensuite, tout se brouille. Visions sans commencement ni fin, mélange des rêves chimériques. Impossible de compter les jours. les limites entre eux s'effacent, comme s'effacent aussi les limites entre les jours et les nuits, entre le matin et le soir. Il n'existe plus que l'heure où on appelle à l'interrogatoire et celle où on n'appelle pas à l'interrogatoire; l'heure où on doit dormir, sur un commandement, mais personne ne dort, et l'heure où il est interdit de dormir, mais tout le

monde s'assoupit ne pouvant plus vaincre le sommeil; l'heure où les hommes doivent rester couchés et l'heure où ils doivent rester assis. Les seules limites entre ces heures sont « les rondes d'appel » entre la nuit et le matin, le dîner, entre le matin et le jour, le souper entre le jour et le soir; puis, entre le soir et la nuit, le commandement « Dormir ! », le bruit des verrous, le frisson dans le dos et le hurlement du moteur, parsemé de coups de feu suspects.

Et sur tout cela, l'empreinte d'une absurdité criarde.

Cherchant quelque logique dans l'illogique, un sens dans l'insensé, un système dans le chaos, les uns disent que c'est une grandiose campagne « d'épuration des arrières », d'élimination de tout élément hétérodoxe et peu sûr du point de vue social et politique, devant le danger de guerre éventuelle, et que l'envergure grandiose de la campagne est déterminée par les dimensions grandioses du pays de 200 millions d'habitants où au moins 199,5 millions sont mécontents et deviennent « ennemis du peuple ». Les autres disent que c'est une campagne de « reconstruction de l'homme », dans laquelle sont voués à la destruction tous ceux qui pensent autrement que le Politbureau du Comité Central du parti communiste, tous ceux qui ne partagent pas « la ligne générale » de quelques hommes qui sont au sommet du parti. D'autres disent que le navire vire à droite et que c'est un Thermidor stalinien. Ceux qui le disent invoquent l'extermination de toute la vieille garde du parti qui avait encore quelque idéalisme et avait scellé ses idées avec son sang et assuré le succès de la révolution. Certains croient que c'est une restauration de l'Empire russe : pour la réaliser, il faut anéantir tout ce qui peut y résister, surtout dans les républiques nationales. D'autres encore estiment que toutes ces explications sont absolument justes et que c'est leur somme qui révèle le véritable sens de tout ce qui se passe.

Quant aux méthodes, il paraît que là, mieux qu'ailleurs, et avec le cynisme le plus impudique et la logique la plus brutale, est appliqué le principe : « le but justifie les moyens ». Quant à la vérité dialectique : « la vie détermine la conscience », elle est modernisée et adaptée à la philosophie des inquisiteurs modernes

dans cette formule nouvelle : « l'aveu est déterminé par une bastonnade consciencieuse »... Bastonnade impitoyable, générale, totalitaire, incessante... Cette formule est complétée par une autre : « il vaut mieux casser les côtes à cent innocents que laisser échapper un coupable »... Voilà pourquoi toutes les prisons sont archi-bondées et trente personnes sont enfermées dans la cellule destinée à un seul prisonnier... Voilà pourquoi on construit des prisons nouvelles sur un rythme assez rapide et pourquoi le moteur d'automobile retentit pendant les nuits entières.

Une chose pour laquelle les prisonniers montrent un intérêt morbide : que fait-on avec les corps des morts et des fusillés ? Les uns disent : « on en fabrique du savon ». D'autres : « on les jette dans les fossés et on y verse de la chaux vive ». Certains vont jusqu'à dire « qu'on nourrit avec leur chair les chiens du N.K.V.D. pour les rendre plus féroces »...

Mais il y a des choses qui ne demandent pas de suppositions et qui sont absolument claires. Par exemple, le fait que chaque détenu est accusé simultanément des crimes prévus par plusieurs points de l'article 54 du Code Pénal Soviétique : 1. (trahison); 2. (insurrection); 8. (terrorisme); 10. (propagande antisoviétique) et 11. (organisation antisoviétique). Ceux qui sont accusés selon le point 6 (espionnage) sont détenus à part, au 5e étage, et, là, on blanchit et devient fou particulièrement vite.

Il est incontestable que beaucoup de détenus se montrent absolument désorientés. Pourquoi ? Parce qu'ils subissent un dédoublement de la personnalité, créé par une collision morale : ils avaient fait la révolution et établi un nouvel ordre social, une vie nouvelle, et cet ordre nouveau a trouvé son expression la plus parfaite dans le système de terreur et d'ignominie légalisée. Ce système les a jetés en prison et voilà qu'ils sont maintenant, d'un côté, prisonniers du système et ses martyrs et, d'un autre, organisateurs et bâtisseurs de ce système. L'ingénieur « N » a construit une belle prison moderne d'après un projet qu'il a établi à la perfection, et maintenant il y est enfermé, lui-même. Il y est et ne peut s'y opposer, parce qu'il

n'a pas de force ni d'intégrité morale. Rares sont ceux qui font exception.

Un autre fait incontestable est que, après avoir tout perdu, impuissant à s'opposer à l'écrasement physique et moral, l'homme écrasé se réserve le droit de rire. Il prend ce rire pour son drapeau. Et avec ce rire sur les lèvres, il est assis, nu, sous la potence et crucifié et sali, se moque de cette potence. Il se moque de toute cette inquisition, essayant de la vaincre par un consentement docile au mensonge et à la lâcheté, poussant ce mensonge et cette lâcheté à l'absurde extrême et, ensuite, s'élève au-dessus d'eux avec son rire. Celui qui a inventé les mots « Koundi-boundi » et « Tchikh-pikh », a exprimé tout son mépris des bastonnades et des fusillades. Il n'y a pas de fusillade, il n'y a qu'un « Tchik-pikh » idiot, une explosion stupide des deux grammes de poudre et c'est tout. Et cette explosion apporte la libération. Il n'y a pas de souffrances affreuses, mais seulement des coups idiots sur les côtes et la tête, un Koundi-boundi » obtu et insensé. Ces termes plaisent à André par la moquerie et le sarcasme extraordinaires qui y sont condensés. Il paraît que ces termes auraient été inventés par un certain Thomas Golovtchenko qui a récemment été dans cette prison et cette même cellule. Golovtchenko, agronome de profession et révolutionnaire par la grâce de Dieu, nationaliste ukrainien convaincu, membre du parti socialiste-révolutionnaire, idéaliste sincère, dévoué à son peuple, plein d'optimisme et de courage exceptionnels et, surtout de volonté inébranlable.

Mais dans cette prison, Thomas Golovtchenko s'est brisé ! Il s'est « scindé ! » Il a pris sur lui les crimes les plus invraisemblables et est allé à la mort, sciemment, parce qu'il n'avait pas pu tout supporter. Il est allé à la mort en se moquant. Il a passé ses dernières heures dans cette cellule, en s'amusant à railler tout. Il était gai, insouciant et son rire était plein de mépris.. Il a quitté la vie, mais son rire est resté et vit toujours dans les mots « Koundi-boundi » et « Tchikh-pikh » et dans les âmes des prisonniers.

Rire...

On raconte qu'il y a des cellules qu'on appelle « potinières ». Dans ces cellules les hommes rient d'un

rire particulièrement désespéré et impitoyable; ils tournent en dérision eux-mêmes et toutes les choses. Les « potinières », ce sont les cellules où l'on jette provisoirement tous ceux qu'on amène aux interrogatoires à la direction du N.K.V.D. de toutes les prisons de Kharkov et de la région. Ces cellules montrent toute l'absurdité du système de conspiration du N.K.V.D. qui garde l'arrêté « au secret » des mois et des mois et, parfois, des années, le maintient, en état d'isolement sévère, pour qu'il ne rencontre pas, par hasard, un autre détenu, impliqué dans la même affaire. On prend des mesures de précaution extraordinaires. Et tout cela, pour mettre ensuite tous ces gens-là dans une cellule commune où ils se rencontrent.

Ce sont les juges d'instruction qui, paraît-il, ont donné à ces cellules le surnom de « potinières », parce que les détenus y racontent beaucoup de blagues : une sorte d'agence d'informations y est organisée par les prisonniers qui inventent ces informations pour passer le temps. En même temps, c'est là, que se fabriquent le rire et la raillerie, c'est là qu'on répand des anecdotes qui vont avec une vitesse foudroyante d'une prison à l'autre, parce que le va-et-vient des prisons aux « potinières » est très intense.

C'est une sorte d'école de résistance aux juges d'instruction. Ces derniers le savent bien, mais, ils n'y portent aucune attention, parce que « ça n'a pas d'importance » : d'ici, des cachots au N.K.V.D., personne ne sortira jamais, — tout cela est voué à « l'anéantissement total ». C'est le seul raisonnement réaliste qui est pratiqué dans cette trouble mer de fantastique.

Un jour, — est-ce le cinquième ou le sixième ? — la cellule n° 49 est visitée par Melnik, le fameux Melnik, surveillant-chef. Il y entre, le registre à la main, tout seul, comme un dompteur intrépide dans une cage de loups, il ferme la porte derrière lui, et les jambes largement écartées, dit :

— Bon matin !

Il a des jambes de travers, aux genoux courbés en dedans. Il est gros et a une figure grêlée. Il a un nez comme une pomme de terre, des bras courts. Il est noirâtre, aux yeux bleus. Debout, au milieu de la

cellule, le registre ouvert dans une main et le crayon dans l'autre, Melnik compte lentement les détenus. signe le registre et, ensuite, les regardant avec sympathie, demande d'une voix profonde et rauque.

— Y a-t-il des réclamations ?

Il y en a en quantité : — « Il faut exterminer les punaises » — « Nous avons besoin de soins médicaux » — « Du papier pour écrire au procureur » — « Il faut laisser la fenêtre ouverte, autrement on va s'étouffer » — « Il faut qu'on nous conduise à la promenade ». — Melnik inscrit patiemment toutes les réclamations, bien que lui et tous les détenus sachent que tout cela est inutile, parce que tout dépend de quelqu'un sur qui les réclamations n'ont aucun effet et qui a donné l'ordre de les négliger absolument.

Ayant inscrit les réclamations, Melnik demande :

— C'est tout ?

Et, alors, on présente la réclamation la plus importante et à laquelle les précédentes ont servi de rideau de fumée. C'est le professeur Zaroudny qui la formule d'une petite voix plaintive :

— Nous n'avons plus de quoi fumer.

— Ah, fumer ? — Melnik cherche dans toutes ses poches, en sort un demi-paquet de « makhorka » et le remet au professeur (qui, lui, ne fume pas).

— Prenez !

Melnik quitte la cellule. Personne ne le remercie ni lui parle, comme si rien n'était arrivé. C'est pour éviter des complications, parce que ce que fait Melnik est interdit. Il faut se taire et avoir l'air de n'avoir rien vu. A la sortie, Melnik dit : — Au revoir ! — et disparaît.

Certains prisonniers racontent que parfois Melnik a sur lui tout un paquet de tabac et qu'il le donne tout entier, parfois il donne aussi des allumettes et du papier.

André est curieux de savoir si Melnik fait la même chose dans les autres cellules. — Oui, dans les autres aussi. Ce Melnik est une âme d'or, c'est la seule âme humaine dans tout cet enfer. Sa bonté est légendaire. En effet, Melnik fait à André une impression excellente : — C'est un homme bon, aimable, magnanime et qui aime ses prochains.

— Que la « makhorka » soit bénie ! Que Melnik soit béni ! Il a le grand privilège de distribuer de la « makhorka » aux « ennemis du peuple »... Il est certain qu'on le surveille de tous côtés, les gardiens doivent être très sévèrement punis pour chaque contact avec les « ennemis du peuple ». Une grande énigme s'y cache. Ce Melnik doit être un homme étonnement courageux ou... Qui sait ? Quoi qu'il soit, les prisonniers, non seulement, ont calmé leur soif de fumeurs, mais ont eu la chance d'avoir dans cet enfer un homme bon !

On les conduit chez le coiffeur, pour les faire raser. C'est une procédure longue et curieuse qui distrait les hommes abrutis par la détention et leur permet de respirer un peu un autre air que celui de la cellule.

On les y amène par groupes de sept. Le salon de coiffure est dans une cellule du même corridor, spécialement réservée à cette intention. André est dans le premier groupe. Il y va non sans un certain intérêt : il veut se voir dans la glace et se faire bien raser. Par son ancienne expérience il sait que, là, il y a une grande glace (comme dans chaque salon de coiffure convenable), des fauteuils assez confortables, et qu'on est rasé avec un vrai rasoir. Hélas, le salon de coiffure est toujours dans la même cellule, qu'auparavant, mais il n'y a plus de glace, ni de fauteuils qui sont remplacés par un long banc en bois. Et on n'y rase pas avec le rasoir, ou, plutôt, on ne rase pas du tout, mais on coupe les cheveux sur la figure avec une tondeuse. Le plus agréable moment de cette procédure est l'attente. C'est pourquoi André s'est assis au bout du banc pour passer le dernier. C'est un jeune homme silencieux, coiffeur professionnel, mais en uniforme du N.K.V.D. qui rase ou plutôt coupe les cheveux. La pièce est toute petite, mais propre et agréable. Le sol, en céramique, luit. Dans la pièce il n'y a rien, sauf une petite chaise, sur laquelle s'asseoit le client, un robinet dans le mur, une petite lampe au plafond et une tondeuse dans les mains du coiffeur. Rien avec quoi on puisse se suicider, ou qu'on puisse utiliser comme une arme.

Le coiffeur tond ses clients sans façon, comme on tond les moutons, en laissant des touffes de cheveux non-coupés ou raclant impitoyablement la tête avec

la machine. Il ne dit rien aux prisonniers et ces derniers ne lui disent rien.

Le jour où l'on doit appeler André à l'interrogatoire approche. Souvent, au bruit du verrou, ses nerfs se tendent : c'est lui qu'on va appeler ! Non, ce n'est pas lui, et sa « mobilisation » morale se révèle inutile. Mais il est certain que le moment fatidique est proche. En attendant, on en prend d'autres pour les conduire immédiatement à « la chaîne mobile » et les « scinder » impitoyablement d'un seul coup. Le directeur de l'Institut de Culture Physique Bountchouk et l'inspecteur de chasse Ivanov sont pris le premier jour de leur détention et, tous les deux, ont signé les procès-verbaux les plus honteux, avec les aveux de leurs « crimes », après quoi il ont pleuré dans la cellule. Bountchouk a « avoué » appartenir à une organisation terroriste de sportifs qui avait pour but de tuer le secrétaire du parti communiste d'Ukraine, Kossior, et y a « recruté », c'est-à-dire énuméré sous la dictée du juge d'instruction tous ses collaborateurs et tous les hommes représentatifs de la culture physique et du sport. Comme résultat de ces « aveux » on a une organisation contre-révolutionnaire imposante à la tête de laquelle se trouve Bountchouk en personne. Maintenant, sur les indications du juge, il élabore le programme et les statuts de cette organisation. La même chose est arrivée à Ivanov, mais ce dernier a « recruté » tous les chasseurs et pêcheurs. Toute la cellule s'amuse à écouter les aventures d'Ivanov qui dépassent même celles du pauvre Aslan, l'honnête cireur de bottes. Ivanov, naïf, franc et absolument désorienté, raconte tout. Revenant de l'interrogatoire, il commence par pousser des sanglots hystériques et, après avoir bien pleuré sur ses malheurs, se met à relater ses aventures « contre-révolutionnaires », ses fantastiques plans et exploits terroristes, la fabrication de bombes avec des boîtes de fer blanc et de la pyroxiline et les correctifs que le juge d'instruction apportait à ses maigres connaissances dans le domaine des explosifs. Le rôle décisif dans la formation de l'idéologie « contre-révolutionnaire » et de toute l'organisation « contre-révolutionnaire » est toujours joué par le même presse-papier en marbre dans la robuste main du juge d'instruction.

*
* *

Un jour, de bonne heure, cinq hommes en blouses blanches font irruption dans la cellule n° 49. Ils ordonnent à tous de lever les mains, les fouillent et ensuite leur ordonnent de se déshabiller complètement (les caleçons y compris), et de sortir dans le corridor. Le gardien et le surveillant-chef les poussent au salon de coiffure où ils doivent attendre, serrés comme les allumettes dans une boîte, la fin de la perquisition. On fait la fouille à l'improviste, tantôt dans une, tantôt dans une autre cellule, — on cherche des « choses interdites ». La fouille est faite avec une minutie scrupuleuse, on palpe toutes les coutures et tous les nœuds sur les vêtements, on découpe les semelles de chaussure, on cherche dans le plancher, en arrachant même le bois. Les choses « interdites », sont : d'abord, les aiguilles que les prisonniers surnomment « maîtresses » et qu'ils trouvent le moyen de fabriquer de clous et même de dents d'un peigne; c'est pourquoi les clous et les peignes sont, eux aussi, des choses interdites. Mais le génie des prisonniers est immortel et diaboliquement ingénieux; sans clous ni peignes, ils fabriquent tout de même des aiguilles d'allumettes ! — Quant aux fils, ils les tirent des pans de leurs chemises et serviettes ou d'une chaussette défaite. Cela complique extrêmement, pour les gardes, le problème de la lutte contre les « maîtresses », car ni les allumettes, ni les chemises, ni les chaussettes ne sont encore inscrites sur la liste des choses interdites, énumérées dans les règlements des prisons qui forment une Constitution pénitentiaire, document le plus important du pays du socialisme, après la Constitution de l'U.R.S.S... Mais les gardes-chiourmes sont ingénieux : ne pouvant pas confisquer les chemises ni les chaussettes, ils cherchent « la maîtresse », même fabriquée d'une allumette, et le bout de fil comme une preuve palpable de la violation de la Constitution n° 2 pour punir le coupable ou, plutôt, la cellule toute entière, parce que les compagnons du coupable ne le dénoncent pas; quant au « mouchard », il n'ose pas le faire parce qu'il craint de mourir, la tête plongée dans le « Jules »!

A la catégorie de choses interdites appartiennent les morceaux de verre parce qu'avec eux on peut se

couper les artères, s'enfuir dans la mort et, par conséquent, priver le juge et le bourreau du plaisir de régler l'affaire d'une manière réglementaire. Sont interdits aussi les bouts de crayon et les plus petits morceaux de papier aussi bien que les livres, les journaux et tout ce qui est imprimé ou écrit, y compris les vieux journaux et même le papier hygiénique...

Les proposés à la fouille cherchent donc les choses interdites et, en premier lieu, les aiguilles — « maîtresses » des prisonniers. Les détenus s'en moquent parce que, malgré tout le zèle des chasseurs de « maîtresses », dans chaque cellule il y a au moins une aiguille authentique, un morceau de lame « gillette », un petit bout de crayon si bien cachés qu'aucun génie des argousins ne peut les découvrir.

Tant que les argousins en blouches blanches étripent tous les objets qu'ils voient, les hommes attendent, tout nus. Voilà que la porte s'ouvre enfin, on les ramènera « chez eux ». Mais on ne les conduit nulle part. On est venu prendre André : le surveillant-chef regarde longtemps les hommes nus et, enfin, arrête son œil sur lui :

— Suis-moi !

— Mais je suis nu, — dit André au surveillant.

— Tant mieux, — répond l'autre. — Comme ça, on aura moins de soucis... t'habiller et te déshabiller...

— C'est juste.

— C'est juste.

Ils s'en vont.

André ne voit aucun inconvénient pour comparaître devant le juge d'instruction en costume de son aïeul Adam. Même si la folle furie Netchaeva était là. Même si toutes les furies (il paraît qu'elles sont nombreuses ici !) remplissaient tous les corridors et escaliers et le contemplaient. — « Que le diable vous emporte, toutes ! »

Mais on ne conduit pas André chez le juge d'instruction. On l'amène à la salle d'attente, là où on l'a fouillé à l'arrivée et où on lui a coupé les cheveux. Là, on lui met dans la main un porte-plume, on pose devant son nez une feuille de papier et on lui dit : — « Signe ! » — C'est un papier standard, où entre les lignes imprimées André voit des intervalles que quelqu'un a remplis à la main. André commence à

lire le papier, mais les hommes qui sont assis à la table et ceux qui sont autour de lui le pressent : — Vas-y plus vite... Il veut lire ?... Il est lettré ?... » Mais André tout de même lit le papier avant de le signer; le papier dit :

Protocole d'accusation. Et sous ce titre : tel citoyen est poursuivi devant la justice, pour son activité contre-révolutionnaire antisoviétique, et est mis en accusation selon l'article 54 du Code Pénal de la République Socialiste Soviétique d'Ukraine, PP. 2, 6, 8, 10 et 11, ce qui est porté à la connaissance du citoyen (tel). La ligne finale dit : « J'ai lu ce protocole » (signature).

— Ecoutez ! — L'homme qui lui a présenté le papier (il doit être un collaborateur à la Direction du N.K.V.D.) s'adresse à lui sur un ton bourru, mais en même temps a l'air de vouloir agir par la persuasion. — Ne faites pas l'imbécile et signez ! Ce n'est qu'une notification de l'accusation. En la signant vous ne dites pas que vous êtes d'accord, mais seulement que vous avez lu.

André ne veut nullement « faire l'imbécile ». Il relit encore une fois le papier et, soudain, le sang lui afflue à la tête; il est prêt à déchirer ce papier en mille morceaux. Mais il se domine, prend le porte-plume et signe à l'endroit indiqué, mais non pas de la façon indiquée !

« J'ai lu le protocole des accusations absurdes qu'on m'a présenté » (date et signature), écrit-il.

— Qu'est-ce que vous écrivez ? — s'écrie le fonctionnaire. C'est plus tard que vous aurez à vous disculper. Aujourd'hui vous n'avez qu'à répondre aux accusations.

— Bon ! — dit André. — Alors conduisez-moi chez le juge d'instruction ou chez la personne qui a écrit ce papier.

Le téléphone retentit. Le surveillant-chef écoute, tout en regardant André, et ayant recouvert l'appareil avec sa main, demande :

— Comment t'appelles-tu ?

André dit son nom.

— Bon ! — dit le surveillant à l'appareil. — Tout est en ordre... Dans une demi-heure ?... Oui !... Il écoute encore et dit avec une ironie joyeuse : — A

vos ordres ! — Puis il regarde de nouveau André avec attention et finit par ordonner à l'homme de la « section d'opérations » : — Amène-le à la « potinière ».

L'homme du « service d'opérations » conduit André à l'étage inférieur, ouvre une cellule pleine de fumée bleue où l'on ne distingue rien et l'y pousse dedans... La cellule est remplie de gens qui ont l'air d'être collés l'un à l'autre. Quelqu'un, écrasé par cette presse humaine, gémit. Quelqu'un profère des jurons grossiers. Quelqu'un plaisante :

— En voilà une presse à l'huile !!! Patiente, cosaque ! Tout de suite tu t'envoleras au ciel et expliqueras au Seigneur comme on fabrique de l'huile... Diable !!!... Mon pied ! mon pied !... Camarades !... Oh, mes braves gens !

Personne ne s'intéresse à André et, seuls les hommes du premier rang le voient. André se glisse vers le « Jules » qui a ici des dimensions énormes. — Toute une citerne. Sur son couvercle, trois hommes sont debout, comme sur une tribune. André y monte, lui aussi. Après son apparition sur la tribune, un rire éclate au fond de la cellule, se propage d'un rang à l'autre et devient général et homérique. Ceux qui viennent de gémir et de jurer, ne peuvent pas se retenir non plus et leurs gémissements et jurons se transforment en rire convulsif.

— Frères ! Regardez ! Un ange est venu du ciel !

— Ha, ha, ha !... Hi, hi, hi !... Bonhomme, où as-tu laissé ton pantalon ? L'as-tu mangé ?... L'as-tu vendu ?... Ha, ha, ha !

— Copain, descends-tu du ciel ou vas-tu y monter ?

— Je veux y monter, — répond André.

— Et le Saint Pierre, que fait-il là, au ciel ? Ne voit-il pas que nous sommes ici à attendre, chacun son tour ?

— Il est parti avec les clefs voir le commandant !

La même voix ajoute :

— Il est parti demander si le juge d'instruction permettrait d'y organiser une « potinière ».

Il examine la « potinière ». C'est une « salle comme » où, normalement doivent être détenus 15-20 hommes et, maintenant, ils sont ici au moins 300. Des hommes des trois générations : des vieux, des très jeunes. Chaque minute on y amène quelqu'un ou on

y prend quelqu'un. Mais « faire entrer » quelqu'un dans la « potinière » ne demande pas beaucoup de temps. On le pousse tout simplement dans la cellule et on referme la porte. Quant à en faire sortir quelqu'un, c'est une procédure bien longue : d'abord, dans le guichet, apparaît la tête d'un homme de la « section d'opérations » qui siffle : « A la lettre « B » !... « A la lettre « M » !... et une vague d'échos passe par la cellule : tous ceux dont les noms commencent par un « B » ou un « M » déclinent leurs noms.

— « Vas-y ! A l'interrogatoire ! » ou « Vas-y avec tes affaires ! » — retentit la voix de l'homme de « service d'opérations ».

Le détenu appelé se décolle désespérément de la masse gluante, comme une mouche d'un pot de confiture, en y laissant quelques lambeaux de son vêtement, humide de sueur, et tombe dans le corridor avec ou sans « affaires ».

Une demi-heure passe, mais personne ne vient le chercher, ni ne lui apporte son costume. Le long stationnement, — avec des précautions pour ne pas tomber sur les têtes des autres, — lui casse les os, mais la position debout se prolonge. La journée passe ainsi et le soir arrive. Personne ne s'occupe d'eux, et on ne leur apporte même pas de l'eau. Les hommes s'exténuent pleins d'une haine impuissante qui ne vise particulièrement personne. On se tait. Le rire même n'est plus drôle.

André pense que les « potinières » sont de bon rapport pour l'administration de la prison qui ne nourrit pas les détenus que l'on y amène et économise ainsi le pain, le sucre et tout ce qui revient aux prisonniers, « d'après la loi ».

C'est la première fois que, le soir tombé, André n'entend pas le cri : « Couchez ! ». Dans cette « potinière » un cri pareil battrait tous les records d'absurdité et il ne se trouve pas même un gardien assez bête pour y jeter ce commandement-là. Et, cependant, il y a des personnes qui dorment. Elles se sont agglutinées dans une masse de chair humaine et de chiffons et dorment debout.

André éprouve déjà une nostalgie de la cellule

n° 49 comme si c'était sa maison natale : « Que font-ils là, les gars, en ce moment-ci ? » — Et la cellule n° 49 lui paraît si familière, si désirée, en comparaison de cette « potinière ».

Vers minuit, le guichet s'ouvre doucement. C'est un homme du « service d'opérations », tout jeune. Il tient sous son nez un papier, s'efforce de le lire et n'y arrive pas. Il se trouble, rougit, pâlit, se presse, mais n'arrive pas à déchiffrer le papier. Regardant avec désolation tantôt le document, tantôt la cellule, il finit par refermer le guichet, pour le rouvrir une minute après. Il tourne toujours dans ses doigts le maudit papier. Le jeune homme est certainement dans une situation difficile et ne sait pas comment s'en sortir. Il regarde de nouveau la cellule, rencontre les yeux d'André et, tout rouge, balbutie :

— On écrit !... Que le diable les emporte !

Puis, jetant un regard craintif vers le corridor, il passe toute sa tête dans le guichet, et chuchote à André :

— Vous savez lire ?

— Un peu.

— Qu'est-ce qu'on écrit, là ? — Et avec une confiance enfantine il tend le papier à André.

André regarde : c'est son nom et son prénom qui y sont inscrits. Alors, pour ne pas tromper la confiance du jeune homme, il chuchote sur un ton mystérieux :

— « Tchoumak André » —, voilà ce qui y est écrit.

Le jeune homme lui arrache le papier et ferme le guichet. Une seconde après, il le rouvre et, se donnant l'air le plus menaçant, les yeux lançant des étincelles terribles, dit d'une voix de vipère :

— A la lettre « T ».

— Tchoumak ! répond André avec une mine sérieuse. — C'est moi.

— Vous ? Le jeune est tellement désemparé, qu'il oublie même ce qu'il doit faire. Enfin, il balbutie :

— Préparez-vous à aller à l'interrogatoire... Sans affaires.

— Je suis déjà prêt, — réplique André pour encourager son petit convoyeur.

La porte s'ouvre et André est dans le corridor, « sans affaires ». Voyant sa proie dans sa nudité, le jeune homme est désorienté :

— Et votre vêtement, où est-il ?
— Je n'en ai pas, mon frère.
— Mais, alors, comment va-t-on faire ?
— Je ne sais pas. Conduis-moi, tel que je suis.
Le gardien intervient :
— Pourquoi si nu ?
— Par bêtise.
— Impossible !
— Il est évident que c'est impossible, mais je ne peux pas me faire un pantalon de ton « impossible ».
— En voilà un malheur ! — dit le jeune homme du « service d'opérations ». Sa voix est sévère et en même temps pleine de désarroi. — Mais où est donc votre pantalon et tout le reste ? Je ne peux pas tout de même...
— Dans la cellule n° 49, petit frère. L'administration ne me les a pas encore rendus.
— Ah ! Alors, cours là-bas, avec moi ! — décide le gardien. — Et plus vite que ça !
Ils marchent « vite ». Le convoyeur, désemparé, oublie même de commander « les mains au dos ! », en violant ainsi le règlement.
Ils parcourent ainsi une bonne moitié de la prison et, enfin, parviennent jusqu'au pantalon d'André.

Tous se réveillent lorsque, à une heure du matin, André fait son apparition dans l'embrasure de la porte, comme Adam, expulsé du paradis, par un archange. Tous sont étonnés : — un homme tout nu, promené à travers la prison pendant toute une journée ! Cela, paraît-il, n'est encore jamais arrivé. Mais André manque de temps pour expliquer son aventure. Le petit homme du « service d'opérations » et le méchant gardien sont à la porte et pressent André. Et André se presse, lui aussi. Il ne le fait pas pour le gardien, mais pour son sympathique convoyeur, qui doit maintenant le conduire à la première sphère de l'Enfer, comme Virgile conduisait son Alléghieri.
La chaussure d'André est abimée par la fouille; les semelles sont arrachées. Mais André n'a pas le temps de s'en attrister. Il s'habille, prend les chaussures dans les mains, emjambe avec précaution ses camarades et sort dans le corridor. Il se chausse et ils se mettent route.
En route vers l'inconnu.

DEUXIEME PARTIE

I

L'auteur ukrainien, Nicolas Koulich, a donné aux travailleurs le nom pathétique de « hégémons ». Et bien que cette épithète ait été exploitée par certains demi-fous anecdotiques, dont le cerveau était détraqué par les « rêves bleus », cette appellation de la classe ouvrière s'imposait à André. Hégémons !

Cette appellation répondait aux accords de sa propre musique intérieure. C'est ainsi qu'il se représentait sa classe : Hégémons ! Ceux qui ont fait la révolution, conquis le pouvoir et brisé l'Empire russe en éclats. Maîtres de la terre et du ciel, et de toutes les richesses de leur patrie ! Ils ont pris tout cela et c'est un fait ! Ils en sont les propriétaires légitimes.

André s'est habitué à penser ainsi. Tout le pathos et toute la colère du grand poète ukrainien Chevtchenko, il les a absorbés. Il a trouvé un achèvement de ses rêves dans sa classe sociale qui, se disait-il, a réalisé la prophétie du grand génie national : « Le Dnieper et les monts vont parler ». Il était fier d'appartenir à cette classe. Il avait grandi dans la fierté. Aucun noble n'a probablement jamais levé sa tête aussi haut qu'André la sienne. Il s'est habitué à marcher sur sa terre nationale en maître et seigneur. Il appartenait à cette génération qui était soudain entrée dans l'histoire, en enfonçant la porte avec sa poitrine et en y sacrifiant toute son impétueuse jeunesse... Ce romantisme n'était pas une fiction littéraire, mais une réalité. C'était une foi fanatique dans la mission historique de sa classe — foi qui ne dépendait pas des directives politiques officielles, mais s'inspirait du seul intérêt du peuple. De ce peuple qui devait être hégémon sur sa terre, à lui. Et de cette classe ouvrière qui était l'avant-garde du peuple.

Voilà pourquoi l'idée que quelqu'un puisse le toucher, même avec un doigt, ne peut entrer dans la tête d'André. Il a vu des gens qui étaient « touchés » : Gueorghiani, Vasiltchenko, Yaguelsky, a entendu beaucoup de témoignages authentiques, mais il ne peut pas se le représenter. Et surtout en ce qui le concerne lui-même. C'est impossible. Sa fierté ne peut pas l'admettre. Ils l'ont condamné à plusieurs années de bagne, mais personne d'entre eux ne l'a touché même d'un doigt. Ils criaient, ils faisaient sur lui une pression morale, mais il les méprisait, lui, représentant de sa classe de seigneurs. Un jour, lorsqu'un type du G.P.O.U. eut appelé sa langue ukrainienne « langage des chiens », il fit un tel scandale que l'autre ne sut que faire. Il déclara même une grève de la faim et ne la cessa que lorsque le procureur de la République fut intervenu et le philologue du G.P.O.U. fut puni. Cette punition, si même elle n'était que de pure forme, prouvait qu'on n'osait pas, non seulement le toucher du doigt, lui, en personne, mais même insulter sa langue natale.

— Non ! Personne n'osera lever la main sur moi !...

Hégémon grimpe sur l'Olympe !

Et, cependant, une certaine angoisse s'obstine à vibrer en lui devant la mystérieuse perspective de la rencontre avec l'inconnu.

Ils montent par des escaliers abrupts bien éclairés, sous les filets, à une heure du matin : André et son « archange », le minuscule bonhomme du « service d'opérations ». André marche d'un pas lourd et lent, les yeux tournés vers les dalles des escaliers. Le petit convoyeur n'ose pas le presser, bien qu'on soit dans l'atmosphère d'une grande hâte. On les laisse pénétrer dans les locaux de la direction par une étroite porte bardée de fer qui donne sur l'escalier garni de filets de cirque. La lumière est aveuglante et l'air vibre d'un bruit et d'un bourdonnement imprécis qui rappellent l'usine au travail de nuit.

De temps en temps, ils sont dépassés par des couples silencieux qui marchent à une allure folle : une forme grise voûtée, les mains au dos, suivie d'un homme du « service d'opérations » couvert de sueur. Les mêmes couples silencieux vont à leur rencontre.

On voit aussi des groupes entiers de gens du « service d'opérations » qui traînent hâtivement quelque chose, en s'empressant de cacher cette chose comme si c'était un objet volé. Alors le « petit archange » crie à André avec peur : — Détourne-toi ! — Et André tourne la figure vers le mur. Il n'a le droit de rien voir, mais il regarde du coin de l'œil et voit que tous, — ceux qu'on conduit, et ceux qui conduisent, — sont marqués d'un cachet commun : chez les uns, c'est un cachet de sourd désespoir, chez les autres, celui de la peur. Le jeune convoyeur dit à André de continuer la route, et ils marchent de nouveau... André croit entendre des bruits amortis, des cris haineux, des gloussements bizarres.

Lorsqu'ils contournent la cage de l'ascenseur du troisième étage, André est frappé par un souvenir foudroyant : 1932... à cette époque-là, la Direction panukrainienne du G.P.O.U. se trouvait là, et on le conduisait, comme aujourd'hui, à l'interrogatoire, en pardessus non boutonné et chaussures sans lacets, accompagné de deux argousins. Il pensait à sa défense à l'interrogatoire et soudain il rencontra dans le couloir son maître spirituel. Maigre, les yeux agrandis par les souffrances, la tristesse était peinte sur son visage. Il attendait son tour pour se présenter au contrôle du G.P.O.U., qui, sans être une institution culturelle, contrôlait les âmes de tous les intellectuels et de tous les romantiques. Ecrivain connu, Nicolas Khwylowy était pour André et ses camarades un Dieu auquel ils adressaient toutes leurs prières et toutes leurs louanges.

Et, voilà — contournant la cage de l'ascenseur, André rencontre soudain de nouveau le regard assombri de ces grands yeux. Le maître qui ne sait même pas qu'il est son maître, le reconnaît... Le cœur d'André palpite de joie : — Il m'a reconnu ! En tout cas, il a certainement senti, deviné le lien invisible qui existe entre sa propre douleur et celle du jeune homme, à l'impétueux toupet blond, conduit par deux argousins.

André ne pourra plus jamais oublier cette rencontre. Et il y cherchera la force qui lui permettra de tout supporter et de ne pas se briser.

André marche, la tête penchée, et s'efforce de rester calme. Il regarde les grises dalles de l'escalier et y distingue de petites taches rouges, fraîches. Des gouttes de sang ? Autrefois, lorsqu'on le conduisait par les mêmes escaliers, il y avait aussi des gouttes qui s'étalaient sous les pieds, mais ce n'étaient que des gouttes de couleur rouge que les juges d'instruction rusés y faisaient semer tout le long pour troubler les prisonniers... Mais André évite de poser le pied sur les taches rouges qui parsèment les dalles grises.

Il monte au quatrième étage. Il voudrait que sa marche se terminât là, parce que les étages supérieurs — le cinquième et le sixième sont, paraît-il, les plus terribles. Lorsque les prisonniers en parlent, ils baissent la voix, — tous, même le « troglodyte » Krasnoyaroujsky ! Là, se trouve la sphère supérieure et la plus affreuse de l'enfer moderne, destinée aux grands criminels : — « espions », « insurgés », « militaires traitres à la patrie ». C'est pour cela qu'André éprouve à chaque étage une inquiétude grandissante ? — « Qu'on s'arrête ici, au quatrième ! » — Mais au quatrième, l'homme du « service d'opérations » ne prononce pas le mot « halte ! », tant désiré par André.

Enfin, ils sont arrivés. Au cinquième étage, le convoyeur dit : « Halte ! » Ils traversent le vestibule et pénètrent dans un corridor pour s'arrêter devant une porte : — « Détournez-vous » — dit le petit homme du « service d'opérations ». André tourne la figure vers le mur. Le convoyeur frappe à la porte.

Un plancher bien ciré, — parquet de sapin — brille et reflète une grappe d'ampoules laiteuses suspendues au plafond. La grande pièce est propre, l'air est parfumé de l'odeur de cigarettes fines. Une table, deux chaises en chêne près du mur et une autre près de la porte. Une grande fenêtre protégée par les fils de fer. Un énorme rideau aux plis somptueux ressemble à un rideau de théâtre. André passe le seuil et sur l'invitation de son petit « archange », s'arrête près de la porte. Celui-ci claque les talons et tend le papier à la personne qui est assise à la table. La personne signe le papier, sans lever la tête. L'homme du « service d'opérations » s'en va précipitamment comme s'il

s'enfuyait, et, en sortant, indique à André une chaise, sans dire un mot. Après être resté debout un instant, André s'asseoit. Il regarde attentivement la personne qui est assise sous un abat-jour vert, plongée dans les papiers. La personne lève la tête et André est quelque peu étonné. Il éprouve une sorte de déception comme si on manquait de respect pour sa dignité de « contre-révolutionnaire ». S'est-il surestimé, lui-même ?... Il a devant lui un homme très jeune, un véritable blanc-bec, d'aspect assez sympathique et bonasse. Ses yeux gris, fatigués, sourient, sa figure a une expression naïve. Une mèche blonde tombe sur les sourcils. Il est en civil. Les manches de la chemise, très blanches, sont serrées avec des élastiques au-dessus des coudes. Il a dans la bouche une cigarette qu'il passe d'un coin des lèvres à l'autre pour écarter des yeux le petit filet de fumée. Il regarde André, étudiant sa physionomie, et pendant quelque temps, ne souffle pas mot.

— Eh bien ! — prononce-t-il enfin d'une voix calme. — C'est vous qui êtes ce Tchoumak ? Eh bien, que me direz-vous ?

André ne s'était pas préparé à rencontrer un « juge d'instruction » pareil et, désemparé, ne sait sur quel pied danser. Il s'apprêtait à entendre les pires menaces et à subir l'attaque psychique la plus brutale et, au lieu de cela !...

— Eh ! Je vois que vous n'êtes pas au courant. Ou, peut-être, on vous a trop vanté. On m'a dit que vous étiez un homme courageux et droit, un « gars de chez nous », et qu'il me sera facile d'avoir affaire avec vous. Mais je vois que vous... Hum... (Le blanc-bec fait une mine sombre et change de ton). Voilà... Je suis votre juge d'instruction. Je m'appelle Sergueev. Je vous prie de m'honorer de vos bonnes grâces. Et vous vous appelez Tchoumak, n'est-ce pas ? Votre tête, citoyen Tchoumak, est entre mes mains ! Compris !

— C'est possible.

— Ah ! je vois que vous avez un caractère aimable. C'est bon, car avec un mauvais caractère vous vous sentiriez ici très mal. Vous devez savoir que vous n'êtes pas venu ici pour vous amuser et que vous

n'êtes pas dans une maison de repos. Ou, peut-être, vous êtes trop bien ici et vous vous croyez dans une maison de repos ? Savez-vous pourquoi on vous a amené ici ?

Cette dernière phrase est prononcée sur un ton sévère, même trop sévère dans la bouche de ce blanc-bec. Il y a en lui quelque chose d'artificiel, de faux.

— Ecoutez, dit paisiblement André, — je suis, moi-même curieux de le savoir. C'est un malentendu extraordinaire, autant que l'on puisse le voir par l'accusation qu'on m'a présentée...

Le ton du juge reste sévère. André a l'impression que ce garçon s'amuse à jouer le rôle de juge comme les enfants le font dans la cour... Un détenu racontait gaiement qu'il avait vu les enfants de fonctionnaires de la Direction Régionale du N.K.V.D. s'amuser à jouer à ce que faisaient leurs pères et à ce qu'ils racontaient dans les conversations privées, en famille. Les petits « juges d'instruction » et les « chefs » asseyaient le « prisonnier » sur une chaise, le forçaient à tendre les bras et les jambes, le menaçaient avec bâtons et poings et hurlaient :

— Scinde-toi ! Scinde-toi ! Salaud ! Fasciste ! Ennemi du peuple !

— Tu te scinderas, frère ! — dit le juge d'instruction, comme s'il devinait la pensée d'André. Et il martèle chaque mot en frappant la table :

— Vous dites : — « c'est un malentendu » ? Ecoutez donc ! D'abord, ici, il n'y a jamais aucun malentendu. C'est vous qui devez donner des explications, et je vous entendrai. Mais d'abord, vous devez bien comprendre et ne plus oublier ceci :

1. - Nous savons tout ce qui vous concerne. Absolument tout !

2. - Vous êtes à la disposition des organes du N.K.V.D., ou pour parler plus simplement, dans les mains de fer. Vous ne le comprenez pas. Ça ne fait rien. Vous le comprendrez un jour.

3. - Vous pourrirez ici, si nous ne nous mettons pas d'accord. Autrement dit, tout dépend de vous-même.

4. - Nous sommes cléments même pour nos ennemis s'ils se repentent sincèrement, mais impitoyables pour ceux qui ne se soumettent pas.

5. - Connaissez-vous la thèse de Maxime Gorki : « Si l'ennemi ne se rend pas, on l'anéantit » ? Retenez-la bien !

6. - Ne comptez sur aucune pitié, car l'individu n'est rien. Vous vous tromperiez cruellement si vous croyiez qu'on vous dorlotera ici. Pour cela, nous n'avons pas de temps. Ici, on vous écrasera — et non seulement vous-même, mais tous les autres, comme des mouches, et personne ne vous plaindra. On a assez d'hommes en U.R.S.S.

7. - Personne ne sort de cette prison. Notre prison soviétique est la seule au monde d'où on ne sort pas. Retenez-le bien, si vous avez l'intention de vous obstiner et de tromper notre justice prolétarienne.

— Et enfin :

8. - Notre main ne tremble pas ! Vous avouerez tout. Si vous n'avouez pas debout, vous avouerez couché. Si vous n'avouez pas en pleine connaissance, vous le ferez sans connaissance. Mais vous avouerez ! Nous n'avons pas encore vu ici quelqu'un qui, ayant pris une pose héroïque, eût tenu jusqu'au bout. Ici, vous n'êtes pas un héros, ni même un homme, mais un rien du tout, un zéro !... Avez-vous compris ?

André voit que la comédie commence. Elle commence dans le style de l'affaire d'Aslan, l'honnête cireur de bottes. Ce juge d'instruction !... Et il l'a pris pour un homme bonasse et naïf ! Si un homme qui a des yeux gris pareils est juge d'instruction dans la direction régionale du N.K.V.D., il doit l'avoir mérité... « Tant pis ! Tiens bien, André ! La première chose qu'ils vont faire, c'est de te persuader que tu es vraiment un zéro. Bon ! »

— De quoi dois-je parler ? — demande-t-il avec une mine froide.

— Cesse de faire l'idiot ! — Le gentil juge passe au tutoiement. — De ton travail contre-révolutionnaire, — voilà de quoi ! (Il soulève, d'un air significatif, un dossier, le pèse dans la main, fixe André et jette le dossier sur la table). — Là, tout est inscrit. Mais tu dois raconter tout, toi-même. Franchement et sans rien cacher. Tout ! Parce que (le juge avance tout son corps vers André)... parce que, si tu ne le fais pas de bon gré, on te forcera à le faire. Mais je ne te

conseille pas de jouer avec le feu... Eh bien ! Comment es-tu assis ?

André ne comprend pas.

— Comment es-tu assis ? je te demande ! Assieds-toi, selon le règlement ! Les mains sur les genoux !

André se souvient de Netchaeva. Le sang inonde ses joues, mais il se domine et s'asseoit « selon le règlement », c'est-à-dire un genou contre l'autre, et pose les mains sur les genoux. Il se dit qu'il ne doit pas se quereller, dès le début, avec le juge d'instruction. Une protestation violente se lève en lui contre l'atteinte à sa dignité d'homme, mais il regarde tranquillement le juge, écoute les cris et les gémissements qui parviennent du corridor et pense à « sa méthode de défense ». Il ne sait pas quelle tournure prendra son affaire, ni même de quoi on l'accusera. On veut qu'il s'accuse lui-même.

— Alors ? — répète le juge.

André garde le silence.

— Ecoutez, — dit le juge redevenant poli, — vous êtes un homme intelligent. Vous devez comprendre que nous savons tout. Nous n'avons même pas besoin de faire l'instruction. Mais nous avons besoin de savoir si vous êtes vraiment un ennemi irréconciliable ou si vous vous êtes simplement trompé. Vous êtes un homme intelligent et nous ne voudrions pas user avec vous des méthodes que nous employons contre ceux qui entrent en lutte avec nous.

André tâche d'apprendre quelque chose sur ce qui est inscrit dans son dossier. Que savent-ils vraiment ? Il remarque que le dossier qui se trouve devant Serguev est le même qu'avait eu Netchaeva et qu'il est devenu même un peu plus mince.

Le juge rit avec dédain.

— Je te prie de ne pas oublier que c'est moi qui suis le juge d'instruction et pas toi. Eh bien, j'écoute !

— Bon... dit André. Il veut déjà déclarer qu'il ne craint rien, qu'il reconnaît les « crimes » pour lesquels il a déjà été condamné et est prêt à en porter la responsabilité, mais qu'il sait que, suivant les lois qui existent dans le monde entier, on ne condamne pas deux fois pour la même chose. Il commence déjà à le dire, mais le juge d'instruction l'interrompt. Le

passé ne l'intéresse nullement et il s'en moque. Ce qui l'intéresse, c'est le présent. Du passé on parlera après. Et ce « présent » est là, dans le dossier, — le juge frappe du poing la chemise verte : André est désarçonné et se tait. Il lit dans les yeux du juge une attente cachée. Il attend qu'André se « scinde », au moins un petit peu. Il se précipitera dedans et demandera son âme, comme celle d'Aslan... André rejette donc toutes hésitations et choisit le chemin de la résistance totale...

Il dit lentement :

— Autant que je comprenne, d'après le « protocole » qu'on ma présenté, on m'accuse des crimes prévus par les points 2, 6, 8, 10 et 11 de l'article 54 du Code Pénal. Je déclare donc que tout cela est un mensonge.

— Et la vérité ?

— La vérité est que tout cela est une stupide invention, une fantaisie, née dans l'imagination d'un fou. Ne croyez-vous pas qu'on ait réuni un peu trop d'accusations contre un seul accusé ?

— On ne te parle pas de la vérité. Et personne ici n'en a besoin. Tout ce que j'aurai mis dans ton dossier sera la vérité. Est-ce clair ? Tu es un ennemi, c'est cela qui importe. Tu es un homme intelligent, mais qui ne pige rien. Comprends que, si tu es un ennemi, tous les articles du Code qu'on fourre dans ton affaire, sont absolument réguliers et justes, bien qu'absurdes... L'essentiel est que tu es un ennemi. Et si tu es un ennemi, tu as des complices et des partisans ? Tu en as ! Tu en as, sûrement ! Tous ces complices et partisans doivent, eux aussi, être là — il frappe la table. — Voilà, et c'est tout ! Et dans ta confession sincère tu dois parler de tous.

Fixant le juge d'un regard maussade, André dit avec dédain :

— « Ennemi du peuple », « contre-révolution », « trahison » et « crime »..., du point de vue de ma classe, ce sont des notions...

— Je m'en f... des notions de ta classe !... D'ailleurs tu me raconteras tout sur ta classe... Et ne crains aucune exagération ! Ca nous sera utile.

— Vous avez donc besoin de raisons formelles pour

me condamner, moi, et tous ceux que j'aurais dénoncés ?

— Tu es un imbécile ! Nous pouvons te condamner même sans ta confession. En voilà un ! Mais il s'agit de ne pas te condamner. Est-ce que tu ne crois pas à la magnanimité prolétarienne ?

— J'y crois. Je suis, moi-même, un prolétaire et connais la magnanimité prolétarienne.

— Toi ? Prolétaire ? En voilà une histoire ! Eh, Eh ! « Prolétaire » ! Tu crois qu'on te fera une remise de peine pour tes origines prolétariennes ? Non, frère, c'est précisément pour les ennemis d'origine prolétarienne que nous sommes les plus impitoyables, parce qu'ils sont des traîtres et, d'ordinaire, ce sont eux qui sont nos ennemis les plus irréconciliables.

Nous avons besoin de la vérité. Mais d'une vérité qui nous est utile ! Piges-tu ? La vérité sur tes complices et partisans ! Sur tous, — sur ceux d'hier, ceux d'aujourd'hui et ceux de demain et sur tous les leurs, les enfants y compris ! Et sur toute votre activité commune...

— Eh bien ! dit André, je reconnais qu'avec moi vous pouvez faire tout ce que vous voulez ! Mais quant aux complices, je n'en ai pas pour une comédie pareille.

— Quoi ? Quoi ? Qu'est-ce que tu as dit ? Une comédie ?

— Oui, une comédie.

Le juge d'instruction paraît désarçonné :

— Non, je vois qu'avec toi on ne peut se mettre d'accord. Tu veux philosopher ? Bon, on va voir. Je ne suis pas pressé. Il se plonge dans les papiers, en bâillant. Puis, il ajoute :

— Si tu espères quelque chose, c'est en vain. Qu'est-ce que tu peux espérer ? Tu vas pourrir en prison, mais n'échapperas pas à nos pattes. — Il se tait de nouveau, feuillette les papiers, lève la tête et dit avec une mine moqueuse :

— Tu te plais bien, là, dans la cellule ?

— Oui, je vous remercie.

— Et les détenus, de quoi parlent-ils ? Ils s'entendent, probablement, entre eux sur les meilleurs moyens de tromper les juges d'instruction ? Injurient

le pouvoir soviétique ? Elaborent une tactique de résistance ? Oui ?

— Venez, restez-là quelque temps, écoutez !

Le juge éclate de rire.

André le voit feuilleter les papiers.

— Hum !... Je ne sais pas ce qu'on a écrit, — commence-t-il prudemment, — mais tout cela ne sont que des bêtises. Et celui qui l'a écrit...

— Ne te presse pas ! — grommèle le juge, — tu le sauras un jour. Là, mon pote, tout est écrit comme il faut. — Il lève les yeux sur André, scrute sa figure, tourne le regard vers le dossier, puis de nouveau vers André et prononce sur un ton significatif :

— Ce sont, mon pote, des hommes compétents qui l'ont écrit. Bien compétents !

André éprouve une sensation désagréable. Il se souvient de ses frères, Nicolas, Michel et Serge. Un poids opprime son cœur. Il sent que ses nerfs commencent à faiblir. Mais il se dit de nouveau : « Ce n'est pas possible ! Non, ce n'est pas possible ! »

De l'autre côté de la fenêtre une nuit noire est déjà descendue. Là, quelque part, les gens dorment d'un sommeil paisible, des amoureux se promènent dans les parcs et les jardins. Ses frères se promènent, peut-être, eux aussi, joyeusement avec des jeunes filles ou dorment et rêvent de leur demain, des rencontres agréables avec des amis libres, libres et heureux comme eux-mêmes. Là, c'est un autre monde où il ne reviendra plus jamais, peut-être...

Une jeune fille, très jolie, en blouse blanche, entre dans la chambre, avec un plateau sur les bras. Elle apparaît à André, tel un ange descendu soudain du ciel nocturne dans cette pièce remplie d'angoisse et de douleur. Le plateau est plein de verres, de bouteilles de bière, de vin et de cream-soda, de chocolat et de sandwichs.

— Bière ? Vin ? Cream-soda ? — dit la jeune fille en s'adressant au juge d'une voix tendre, pareille au roucoulement d'une colombe, tout en jetant en biais un regard presque imperceptible sur André.

Le juge prend une bouteille de bière et un sandwich. Il plaisante avec la fille et lui chuchote quelque chose d'incorrect. La fille sort, en rougissant. Elle repasse gracieusement devant André avec son plateau.

— M.m.m..., marmonne le juge d'instruction, le sandwich dans la bouche. — Voilà ce que tu as perdu. Mais tu peux le retrouver. Ça ne dépend que de toi-même.

— Quoi ?

— La fillette...

André ne dit rien.

— Eh bien ? — demande le juge, se replongeant dans les papiers.

André ne sait pas combien de temps peut durer cet examen de papiers et cette attente. Il s'efforce de deviner ce qui suivra ce prélude et a hâte de s'y préparer à l'avance.

André regarde le juge qui feuillette toujours les papiers, et commence à distinguer dans son attitude une tactique bien méditée et bien calculée. Le juge se tait, ne fait aucune pression, ne crie pas. Il attend quelque chose. Qu'attend-il ? S'il mène son instruction de cette façon, lui, André, risque de rester assis sur cette chaise, dans cette chambre, propre et belle, des dizaines d'années, sans résultat. Qu'attend-il ? Une sonnerie de téléphone retentit. Le juge écoute et dit en bâillant : — « Oui » — Malgré ce bâillement, André devine que dans ce « oui » il s'agit de lui. Et il ne se trompe pas. Le calme et l'ennui sont troublés par l'apparition des visiteurs. D'abord entre un gars en chemisette blanche sportive, aux manches courtes, en chaussures jaunes, la tête rasée. Il a l'air d'un boxeur. Il entre d'un pas de chat, remuant les hanches comme une fille lascive.

— Ah, Tchoumak ! — s'écrie-t-il joyeusement comme s'il voyait un vieil ami, et s'arrête devant André.

Ensuite, entrent encore deux gars, non moins bien nourris, en civil. Ils « reconnaissent » eux aussi André et expriment leur agréable étonnement par des exclamations amicales. Tous les trois se placent, l'un sur une chaise, l'autre sur le rebord de la fenêtre et rigolent. Ils regardent André. André regarde les gars

et n'y voit rien de terrible. Garçons gentils, débonnaires.

— Footballeur ?... dit à André le premier visiteur, en examinant attentivement les biceps d'André et toute sa stature. Les deux autres rient. André ne dit rien. Mais l'autre, n'attend même pas la réponse :

— Je vois que tu es un footballeur. C'est bon. Nous sommes, nous aussi, des footballeurs... Quand as-tu joué la dernière fois ? Comme forward ou...? Moi, je suis un forward et celui-ci est un goalkeeper... Et toi ?

Ses questions sont tellement bénignes et le rire des trois gars tellement franc, qu'André ne pense pas à y chercher un sens caché... Le juge qui paraissait ignorer la présence des visiteurs, prête l'oreille aux pas qui s'approchent de la porte et, soudain, crie à tue-tête à André : — Debout ! — André se lève. Un homme en civil, jeune, de petite taille, mais large de poitrine et d'épaules, entre dans la chambre : — Velikine, chef de section ! — dit-il en souriant, et s'arrête au milieu de la pièce.

— Ah... Tchoumak ? — continue-t-il. — Eh bien ? — demande-t-il au juge qui hausse les épaules et répond : — Il se tait, canaille...

Velikine serre les mâchoires, sans rien dire. Puis il s'approche d'André, reste immobile devant lui quelques minutes, le mesurant du regard. Et brusquement lui donne un coup violent dans la figure. André tombe sur la chaise. Un petit instant il reste abasourdi par le coup, puis une véritable rage s'empare de lui. Il veut se précipiter sur Velikine pour lui casser les os. Mais il ne peut rien, quelqu'un, d'un coup de pied, fait tomber sa chaise avec lui. André essaie de se relever, mais retombe de nouveau sous un coup qu'on lui porte au genou. Tous les cinq le battent avec les pieds, le traînent sur le plancher, le piétinent. André s'efforce de se relever, mais en vain. Il ne lui reste plus qu'à se couvrir la figure et la tête avec les coudes et le ventre avec les genoux. Les cinq robustes « footballeurs » s'exercent sur lui, le font rouler à travers la chambre en hurlant : — « Salaud ! Fasciste ! Gueule de fasciste ! Parle ! Tu parleras ! Scinde-toi ! Scinde-toi, canaille peltourienne ! Parle ! Ennemi du peuple !

Ils ragent, ils bavent, ils aboient des mots grossiers, sales, obscènes. Ils en remplissent la chambre. André hurle, lui aussi..., il les injurie, leur crie « goujats », « salauds », « canailles », ne trouvant pas d'épithètes qui puissent exprimer sa haine. Ils redoublent les coups et noient ses hurlements et ses cris dans les leurs.

« Il est fort, ce démon ! — et celui qui le dit lui donne un coup de talon.

Cela dure longtemps. Un coup de botte dans la nuque le jette dans les ténèbres qui lui donnent une sensation agréable de calme. Il ne ressent plus aucune douleur. Un petit instant encore il ressent sur son corps quelques coups sourds et entend les hurlements. Puis, tout est noir.

André revient à lui sous l'effet désagréable de l'eau que Sergueev lui verse sur la figure d'une grande carafe. André désille avec difficulté les paupières, aspire l'air et se met sur son séant. Son regard demi-éteint erre dans la chambre. Il lui semble que tous ses os sont brisés.

— Lève-toi ! — retentit la voix de Velikine. — Assieds-toi sur la chaise !

André obéit, mais on le renverse de nouveau. Puis, deux hommes le saisissent par les bras, ramènent ses mains sur le dos et le traînent vers la chaise.

— Assieds-toi, canaille ! Comme ça ! Replie les jambes ! — Pose tes mains là ! » — Ils lui mettent les mains sur les genoux, « selon le règlement » et le laissent assis. Il éprouve un irrésistible désir de pleurer des larmes amères d'enfant. Mais il ne pleure pas. Il avale la salive et le sang qui coule de ses lèvres déchirées, et cache son désespoir et sa colère. Velikine, les mains au dos, est toujours devant lui. Sergueev est assis à sa table avec un sourire faux. Les trois « footballeurs » reprennent haleine, fument et rient du même rire joyeux de jeunes garçons bonasses et privés de toute méchanceté, comme si rien de particulier ne s'était passé.

— Alors ? — Vas-tu parler ? – dit Velikine.

Silence.

— Hm... Ça ne fait rien. Tu parleras ! Tu t'obstines trop, mais ça ne fait rien... Vas-tu parler ?

— Que voulez-vous de moi ? — râle André, levant son regard sur Velikine qui hoche la tête et recule un peu.

— Camarade juge d'instruction, — s'adresse-t-il sur un ton officiel à Sergueev, continuant toujours de fixer André. — Votre patient, paraît-il, n'est pas au courant de l'affaire. Lui avez-vous expliqué de quoi il s'agit ?

— Oui, je lui ai expliqué.

— Pourquoi donc faites-vous l'imbécile, citoyen Tchoumak ? Le juge d'instruction vous a tout dit. De quoi vous a-t-il parlé ?

— Le juge d'instruction m'a parlé de la justice prolétarienne... râle André.

— Tu es un idiot ! Ha, ha, ha !... Et cependant, c'est vrai. C'est moi qui suis la justice prolétarienne ! As-tu compris ? Je suis la justice prolétarienne. As-tu lu le protocole d'accusation ?

— Oui.

— As-tu signé ?

— Oui.

— Eh bien, c'est de tout ce qui est écrit que tu dois parler. Tu es un ennemi du peuple et dois avouer tout. Qu'est-ce que tu diras au sujet des points d'accusation ?

— J'ai... déjà... dit...

Velikine serre les dents.

— Vous vous amusez, seigneur ? Bon. Nous vous écraserons ! Comprends-tu ? Nous t'écraserons et personne n'y fera attention. Tu périras comme un chien.

— Est-ce... une légalité prolétarienne... une justice ?

— Et tu crois que c'est quelque chose d'autre ? — remarque quelqu'un des trois gars, — Tu es vraiment drôle !

— Oui, c'est la légalité et la justice, — confirme Velikine.

Après un moment de silence, André murmure :

— Quand ma famille luttait pour la révolution et versait son sang, elle se représentait autrement la légalité et la justice prolétariennes... et tout le reste...

La porte grince et un homme svelte, en uniforme militaire entre dans la chambre.

II

— Debout ! — crie Sergueev.

Tous se lèvent. André se lève, lui aussi, surmontant sa douleur. L'homme qui est entré, s'arrête au milieu de la pièce, tourne vers André un regard attentif et dit :

— Asseyez-vous, citoyen... Tchoumak, je crois. N'est-ce pas ?

— Oui, répond Sergueev, en souriant.

— Je suis chef de groupe et m'appelle Frey, — dit le militaire. — Je vous prie de rester assis, en toute tranquillité et de continuer la conversation.

Il souligne son amabilité et sa politesse. Il garde une attitude majestueuse de chef.

Le premier mouvement d'André est de se plaindre à ce chef aimable et, certainement bien cultivé, et de lui dénoncer l'injustice qu'il vient de subir. Mais ce mouvement est coupé par une pensée foudroyante : « Il entend toutes ces lamentations et tous ces cris qui retentissent dans les corridors et ne réagit pas. » Au lieu de se plaindre, André lèche ses lèvres rugueuses et achève la pensée interrompue :

— Quand ma famille versait son sang, elle avait une autre idée...

Remarquant qu'André parle d'une voix rauque, Frey donne l'ordre de lui donner un verre d'eau, mais André refuse. Frey se renfrogne.

— Ah...! Bon, bon, continuez... De quoi donc rêvait votre famille ?... A propos, je connais très bien votre famille... Mais qui ne connaît pas la famille Tchoumak ?... Alors, votre famille, qu'a-t-elle pensé ?

— Ma famille a pensé, — éclate André à travers les larmes de colère et d'humiliation, — que le fils d'un Tchoumak ne serait pas frappé ici, comme un chien ! Oui, comme un chien... Mais l'essentiel n'est pas

là. Il ne s'agit pas d'un seul individu. Il s'agit des millions d'hommes... Ma famille songeait à un autre sort pour elle-même et pour son peuple... A un autre « ordre nouveau »... A une autre justice que celle qui est représentée par celui-là... — Il fait un signe de tête dans la direction de Velikine.

Frey écoute, fronçant les sourcils. Lorsqu'André s'arrête, il dit avec curiosité : — Continuez !... Mais André ne parle plus. Il se demande s'il doit continuer ou non et pourquoi ? Le silence se prolonge. Frey attend quelques minutes. Enfin, il dit :

— Oui... Mais je vois qu'entre vous et votre famille la différence est grande. Pour moi, vous êtes un avorton ou une exception parmi les vôtres. Par conséquent, vous n'avez aucun droit de vous référer à votre famille. Ce sont précisément les idées de votre famille, que nous réalisons.

André hoche la tête.

— La famille Tchoumak est courageuse, dit Frey. — Et vous ? Dites-moi, vous suivez cette tradition ? Etes-vous courageux ?

— Vous voulez éprouver mon courage ? Mais il me semble que vous l'avez déjà fait.

— Non, ce n'est pas ça... Vous parlez de votre famille, de ses rêves... Alors, je veux dire que si vous étiez aussi courageux que tous les vôtres, vous pourriez nous révéler vos rêves, à vous, votre *credo*. Quel est votre *credo* ? Dites-le ouvertement, comme il convient à un homme courageux... N'oubliez pas que nous ne jugeons personne pour son *credo*, ce n'est pas pour les idées que nous jugeons les hommes, mais pour leurs actes. Pour une action réelle... Alors ?

Sergueev et les trois autres prêtent l'oreille, André garde le silence.

— Je vous garantis qu'on ne vous fera rien pour vos idées, — répète Frey sur un ton grave.

— Je ne vous demande aucune garantie. Théoriquement, il existe une loi qui proclame la liberté d'opinion et de conscience. Admettons que ce soit vraiment une loi... Mais je sais que je suis en prison pour mon *credo* et que je n'en sortirai jamais. Je suis destiné à être écrasé, — on me l'a dit et j'y crois. Mais, dans ce cas, je ne risque rien de plus, si je vous expose

mon *credo*. Par conséquent, je n'ai pas même besoin d'être particulièrement courageux, pour vous exposer mon *credo*. Dites-moi : qu'est-ce qui vous intéresse plus particulièrement ?

Si Frey avait en lui un soupçon de générosité, il devrait ne pas insister. Il a hésité un peu, mais la lutte entre le sentiment humain et le devoir de fonctionnaire a fini par la victoire de ce dernier :

— Par exemple, quelle est votre position générale ? — demande-t-il, non sans certaine gêne.

— Vis-à-vis de quoi ?

— Vis-à-vis du système soviétique, du gouvernement et du parti.

— Ma position est la même que celle de millions et de millions d'autres.

— Quoi ? Comment ? Quels millions ? Que dites-vous ? Tout de même...

— « Que dites-vous ? » — dit André, imitant le ton de Frey. — Je peux supposer que vous ne connaissiez pas bien l'arithmétique. Ici, à Kharkov, il y a cinq prisons. Dans chacune sont détenus de cinq à dix mille personnes. Multiplier ces chiffres par le nombre de grandes villes de l'U.R.S.S. Combien de millions aurez-vous ? Je ne compte que ceux qui sont en prison aujourd'hui. Et ceux qui y ont été hier ? Et ceux qui attendent leur tour ? Combien de millions en tout ?...

Les yeux de Frey clignotent.

— Stop ! Stop ! — s'écrie-t-il, jetant un regard du côté des « footballeurs » qui écoutent André avec intérêt. — Vous rendez-vous compte de ce que vous dites ?

— Mais vous avez voulu connaître mon *credo*.

— Ah ! Bon, je vous prie... Ce sont les idées de nos ennemis de classe. Nous les connaissons déjà... Eh bien, vous pensez ?...

— Je pense la même chose que tous ces millions de vos « ennemis de classe ». Oui, je pense la même chose que tous ces millions d'hommes. Ce qu'ils pensent, vous pouvez le savoir par les accusations que vous leur adressez. Vous savez que tous ces hommes haïssent le système soviétique, le régime, le parti et le gouvernement; qu'ils sont déçus par la révolution; qu'ils considèrent l'ordre, établi sur les ruines de l'an-

cien régime, comme inadmissible et contraire aux intérêts du peuple; ils pensent que tous les idéaux de la révolution ont abouti à un zéro; que le sang versé par des millions d'hommes a été gaspillé inutilement et profané par le nouveau système d'exploitation, d'oppression sociale et nationale, par votre phraséologie hypocrite et fausse, par la dictature d'un groupe ; vous savez que tous ces hommes voudraient, dans leur désespoir, détruire tout et bâtir un monde nouveau, plus beau et plus juste... C'est pour ces idées que vous les mettez tous en prison, y compris les anciens vétérans de la révolution qui sentent encore l'odeur de la poudre de cette révolution et le parfum des grands idéaux pour lesquels ils avaient lutté; vous mettez aussi en prison leurs enfants, qui vivent la tragédie de leurs pères, ces jeunes qui ne peuvent se réconcilier avec cette mare sordide où coassent les crapauds de pan-soviétisme; vous mettez en prison des paysans, des ouvriers, des intellectuels qui osent penser et vouloir, et leurs parents et amis et les parents et amis de ces parents et de ces amis.

— Stop ! — interrompt Frey, tout pâle. — Vous rendez-vous compte de vos paroles ?

— Je ne fais que reproduire les accusations que vous adressez à des millions d'hommes. Quant à mon *credo*, il peut être résumé dans un mot.

— ?

— Je ne reconnais pas la justice prolétarienne, représentée par le bâton !... Je ne reconnais pas, non plus, le socialisme basé sur les prisons et les fusillades.

Frey a l'air de faire un effort pour ne pas trépigner de colère ni crier... Et non seulement il ne crie pas, mais, au contraire, il parle d'une voix trop douce :

— Oui... Vous vous rendez donc compte que c'est la position contre-révolutionnaire la plus horrible. Cela seul suffit pour que vous soyez puni le plus lourdement possible.

— J'ose vous rappeler que vous m'avez donné une garantie.

Frey se mord les lèvres et se détourne. L'indifférence qu'il affecte, ne peut cacher sa nervosité, son pied gauche tape légèrement le plancher !

— Vous avez dit que votre *credo* est celui de tous ceux qui sont enfermés ici. Oui ?

— Oui, j'ai dit que ma position est identique à celle de tous les autres hommes.

— Ce ne sont pas des hommes. Ce sont les ennemis du peuple.

— Ecoutez ! Je finirai par penser sérieusement que vous ne connaissez pas l'arithmétique. Un seul homme peut être un ennemi du peuple. Deux, peuvent l'être. Cent, peuvent l'être. Mille, aussi. Mais des centaines de mille ? Des millions d'hommes ? C'est déjà le peuple ! Comprenez-vous ? Est-ce que vous ne connaissez pas les mathématiques ? C'est déjà le peuple, lui-même !

— Du calme, du calme ! Maintenant je saisis bien votre *credo*. (Frey esquisse un sourire ironique) — Et je connais les mathématiques. Nous avons nos mathématiques, à nous... Je vous remercie de votre franchise. Je vous répète : nous ne jugeons pas pour les opinions, nous ne jugeons que pour les actes... Mais je crois que vos actes ne sont pas en désaccord avec vos opinions. Vous êtes diaboliquement conséquent

Fry s'arrête : André soupire : « Maintenant, ils savent tout » — Frey reprend :

— En ce qui concerne le peuple, on peut trouver quelques millions d'ennemis sur 200 millions d'habitants.

— Oui ? — Et si, un jour, le total de ces millions apparaît un peu trop grand ?... Ah !... Dans ce cas ?..

— Dans ce cas ? — Frey réfléchit et ses lèvres prennent un pli de mépris. — L'histoire russe connaît les cas où la volonté des millions d'aveugles se brisait contre celle de l'avant-garde.

— « Histoire russe ? ! Et l'histoire ukrainienne connaît quelque chose d'autre. », — pense André, tandis que Frey continue avec vigueur :

— La volonté des millions d'aveugles se brisait contre cette avant-garde qui voyait mieux ce qui convenait à ces millions. Aujourd'hui c'est le parti qui est cette avant-garde. Et l'avant-garde du parti...

— Oh ! — André hausse les sourcils, comme quelqu'un qui a enfin appris la grande vérité. — Et l'avant-garde du parti, c'est vous...

— Oui... Et nous ne faisons pas de sentiments.

— Merci... murmure André.

— Puis-je poser encore une question ? — dit Frey.
— C'est votre droit.
— Avez-vous connu Khwylowy ?
— Non !
— Vous avez répondu trop vite. Bien. Disons que vous ne l'avez pas connu personnellement. Mais vous avez, peut-être, connu sa théorie nationaliste et séparatiste sur la lutte des cultures, sur la renaissance asiatique et l'Ukraine à sa tête ? Sur la régénération de la révolution ?
(« Ah ! C'est là le vrai problème ! L'histoire russe contre l'histoire ukrainienne ! »).
— Autant que je le comprenne, vous avez cité d'un seul coup plusieurs idées de Khwylowy ? Vous les connaissez donc toutes ?
— Pourquoi pas ? Comme la théorie de Karl Marx sur la révolution prolétarienne, la théorie de Lénine sur l'athrophie de l'Etat, en tant qu'appareil de l'oppression de classe. Il me semble qu'il nous serait plus utile de parler de cette thèse de Lénine, de son pronostic — qui ne s'est pas réalisé — au sujet de l'athrophie de l'Etat et de la déformation de cette thèse, — utilisation de l'Etat prolétarien contre le prolétariat.
— Laissons Lénine tranquille. Lorsque Lénine parlait de l'Etat du prolétariat (Etat prolétarien de classe !) il avait en vue, d'un côté, le prolétariat russe, — avant-garde du peuple russe, et, de l'autre — vous tous — ceux contre qui on doit avoir un fort appareil d'Etat. Appareil prolétarien de contrainte contre...
— Les prolétaires...
— Oui, contre les prolétaires aussi, lorsqu'ils sont contre la dictature du prolétariat.
— Prolétariat russe...
— Et de quel autre peut-on parler ? En un seul mot, contre tous ceux qui sont contre l'avant-garde prolétarienne, — parti de Lénine-Staline.
Frey se tait définitivement et ne participe plus à l'interrogatoire. Il reste debout et regarde les fils de fer de la fenêtre.
Velikine le remplace devant André. Pendant toute la conversation il gardait le silence, s'imbibait de colère, s'assombrissait et ses joues devenaient de plus en plus rouges. Mais il a l'air content. Il se frotte les mains, en échangeant un regard avec Sergueev.

— Eh bien ! — dit Velikine, lorsqu'il s'est persuadé que le chef avait terminé la conversation. — Nous aimons la politique. Très bien. Fameux ! Ce qui était à démontrer ! Maintenant, mon cher, nous connaissons bien tes opinions. Nous les connaissions déjà auparavant, mais quelques précisions de plus ne sont jamais inutiles. Mais nous ne te jugerons pas pour tes opinions, on te l'a déjà dit... Nous te jugerons pour tes actes. Pour ton activité, mon petit frère. Pourquoi donc, seigneur, ne daignez-vous parler enfin de votre activité ? De ce que vous avez fait ? Ah ! Il discute de la révolution, ce contre-révolutionnaire !... Eh bien ?

André ne répond pas.

— C'est de ton activité que tu dois parler, salaud ! — crie Velikine en frappant le parquet du pied. — De ton activité contre-révolutionnaire, de tes complices, de toute ta bande de vipères !... Tu comptes des millions ! Que vous soyez tout un milliard, cela ne nous fait pas peur. Tu sais ce qu'est le N.K.V.D. ? Tu te traîneras par terre, comme un chien, et gémiras, comme un chien ! Tu entends ? Entends-tu comment ils glapissent, là, dans le corridor, les salauds, tes pareils ? Voilà tes millions ! Tu fais de la politique. Attends, on va t'apprendre la politique ! Nous nous f... de tes opinions. Raconte-nous plutôt, comment tu les réalisais en pratique, tes opinions. Et avec qui ? Eh bien ! Vas-y !

André se tait. Les gouttes de sueur apparaissent sur le front de Velikine, il bouillonne de rage et est prêt à étrangler sa proie. Un fanatique ou un sadique ? L'un et l'autre, — il est l'exécuteur fanatique de la volonté de son maître qui conduit aujourd'hui l'histoire russe. Velikine fait deux pas vers André, mais se ravise et retournant vers la table, déverse sur le prisonnier un torrent d'épithètes expressifs. Cette cascade de mots cyniques, obscènes, brutaux, sales, est destinée à mettre la victime dans un état de dépression psychique, l'anéantir moralement, l'abaisser, la décomposer.

Frey reste toujours à l'écart, la figure tournée vers la fenêtre et a l'air de ne rien entendre. André entend tout, mais ne réagit pas. Il regarde avec les yeux

mi-clos, Velikine et toute la bande qui écoute le « discours » du chef.

— Eh bien ? !

André éprouve le besoin de dire quelque chose, pour gagner du temps. Mais il ne trouve rien à dire et hausse les épaules.

— Quoi ? — Velikine nasille avec moquerie : — Hé, hé ! Ce malheureux ne sait pas de quoi il doit parler. Il a tout oublié. Juge ! — ordonne Velikine à Sergueev, — expliquez à cet idiot de quoi il devra parler. Concrétisez les accusations pour qu'il comprenne qu'on ne plaisante pas avec lui, que ses opinions n'intéressent personne et que l'instruction dispose d'autres matériaux concrets sur son activité ! Et qu'on a besoin de réponses concrètes.

— Voilà, — Sergueev ouvre le dossier et lit : — Point 1 : de l'article 54 du Code Pénal de la République Soviétique Socialiste d'Ukraine : trahison de la patrie. Point 2 : — appartenance à une organisation contre-révolutionnaire insurrectionnelle et préparation d'une révolte armée. Point 6 : — espionnage au profit du Japon. Point 8 : — terrorisme. Point 10 : — propagande. Point 11 : — organisation, en rapport avec les points 2 et 10 du même article.

Sergueev referme le dossier. Après une minute de réflexion, André ne peut plus se retenir et éclate de rire. On lui a déjà lu ces « points », mais ils n'ont fait alors sur lui aucune impression, — on peut écrire n'importe quoi. Maintenant, qu'ils soient rédigés sous une forme officielle, ils le frappent par leur absurdité. Le point relatif à l'espionnage au profit du Japon est particulièrement absurde. André rit aux éclats.

— Pourquoi hennis-tu ? — hurle Sergueev.

— Nitchevo ! Il va encore chanter comme un coq, — murmure Velikine. — Tu t'en réjouis ? — crie-t-il.

— Oui, je me réjouis de voir qu'on n'a noté là que six points et non pas le Code Pénal tout entier.

— Réponds donc à ces six points. On a noté autant de crimes que tu en as commis.

— Mais c'est absurde ! — s'écrie André presque avec désespoir.

— Nitchevo ! On va voir si c'est absurde ou non.

Lorsque tu auras donné des réponses complètes, tu verras, toi-même, que ce n'est pas absurde.

— Mais c'est absurde.

— Eh, frère, la déclamation ne te servira de rien. Et tu donneras des réponses tellement complètes à tous les points que tu te persuaderas, toi-même, que tout cela est loin d'être absurde. Nous n'avons pas encore connu un cas où nos accusations seraient restées absurdes.

André se rappelle Aslan, l'honnête cireur de bottes, et renonce à l'espoir de leur faire changer d'opinion.

Le nœud coulant se resserre. Que faire ? Comment se défendre ? Jouer la comédie d'Aslan, pour retarder les tortures et par des « aveux sincères » consacrer une absurdité comme une « vérité » ? Non ! Cent fois non ! Il frissonne, mais s'efforce de se dominer. Il veut rester calme. Il garde le silence.

— Tous ces points « absurdes » répondent absolument à tes idées, n'est-ce pas ? Le ton de Velikine est très sec.

En effet, pour dire la vérité, ces points répondent absolument à ses idées, mais ils ne le forceront jamais à parler. Oui, ses idées répondent à la fiction fabriquée ici ! Au fond, André le reconnaît et commence à voir dans cette comédie idiote une logique de fer. Leur fiction est-elle donc une vérité ? En outre, pratiquement il n'y est pas étranger... sauf en ce qui concerne l'espionnage au profit du Japon, parce que cela est contraire à sa nature. Mais tout le reste n'est pas impossible. Par exemple, est-ce qu'il ne casserait pas les os à ces bêtes-là, s'il le pouvait ? Et à tous les autres, du haut jusqu'en bas ! Oui... dans les accusations insensées il y a de la logique. André y pense et garde toujours le silence. Velikine crie de nouveau, exige des aveux, insiste.

« Peut-être, il vaudrait mieux lui accorder cette fiction et faire tous ces « aveux » dont il a besoin ? » — se demande André, inondé de sueur. — « Le moindre des deux maux !... Et que tout cela finisse ! » — Mais quelque chose le retient, quelque chose qu'il ne peut surmonter... Sa fierté et son honneur, veillent sur sa lassitude et son désespoir, et ne le laissent pas tomber. Une étincelle de conscience lui dit que de la

fiction le chemin mène vers quelque chose d'autre dont il ne pourra plus revenir en arrière. Il a le cœur gros et n'entend plus les cris et les menaces. Il attend les tortures et sent que la sueur le couvre jusqu'au bout des doigts. Il ne distingue plus les mots que Velikine prononce. Qu'on cesse seulement ce cri insensé et se mette au travail ! Qu'on le tue enfin ! Il n'est plus sûr qu'on ne le « scinde » pas cette fois : ce cri idiot, ces obscénités obstruent son cerveau, remplissent son cœur de désespoir et d'apathie. Ce crie tue la volonté, la noie dans les flots de turpitude. Le monde qui se réduit maintenant à cette seule chambre le dégoûte...

Velikine énumère de nouveau tous les « points », l'un après l'autre, exigeant des aveux. D'abord il crie quelque chose sur l'espionnage, mais n'obtient aucune réaction. Ensuite, il passe à la révolte armée, — pas de réaction, non plus. Pour le terrorisme — la même chose. Alors il passe à l'organisation militaire insurrectionnelle. Il veut avoir des noms, il demande à André la liste de toutes ses connaissances, de tous ses amis, consultant le dossier qu'il tient à la main. André devient plus attentif. Velikine exige de nouveau d'André de nommer ses « complices », membres de l'organisation militaire insurrectionnelle. André finit par nier catégoriquement l'existence même d'une organisation pareille.

— Cette organisation n'existe pas. Et elle n'a jamais existé, et personne n'y appartient. Personne !

— Comment personne ?

— Oui, personne !

Une pause et puis :

— Ah ! tu dis : personne ? Et tes frères ? !

— Quoi ? ! Quoi ? ! — s'exclame André, comme s'il était brûlé d'un jet de vapeur ou si on lui avait enfoncé une braise ardente entre les yeux. — « Voilà ! Mes frères ! Il parle de mes frères ! » — Abasourdi par la surprise, André est désorienté. Puis il comprend ce qu'ils veulent. Ils veulent qu'il « recrute » ses frères. Ses propres frères ! Quelle perfidie !

Et... c'est curieux... son premier mouvement est une pensée désespérée et folle :

« Oui ! Oui ! Recruter !... Vive la provocation ! Recruter !!! Ils ont livré leur frère aux bourreaux. Ne serait-il pas juste de les faire payer avec la même monnaie ?

Mais cette folle pensée ne dure qu'une seconde. Elle passe comme un foudre. Elle est éteinte par ce « quelqu'un » qui monte la garde auprès de son âme :

— « Arrête-toi, pauvre sot, arrête-toi !... Ils ne t'ont pas vendu ! Et si même ils t'ont vendu, tu ne dois pas les vendre... Arrête-toi ! Et sauve les autres !... Arrête-toi ! »

« Mes frères, mes frères ! »

— Non ! — s'adresse André à Velikine.

— Quoi non ?

— Tu mens ! Ce que tu as dit est un mensonge.

— Ah !... Velikine enlève le dossier d'une chaise en chêne; le dossier est mobile, — on peut l'ôter et le mettre en place. Suivi des « footballeurs », il s'approche d'André.

— Qu'est-ce que tu as dit ?

— Tu mens ! — Les yeux d'André sont en feu.

Un coup du dossier de chaise dans la figure et simultanément, un coup de botte sous le genou le renversent. Et ils recommencent ce qu'ils ont déjà fait, mais avec un acharnement et un hurlement encore plus forts. Le juge d'instruction et les « footballeurs » poussent des cris de haine. André pousse des cris de colère et de douleur. Les coups sont incommensurablement plus douloureux que l'autrefois, parce qu'ils pleuvent sur un corps déjà frappé, sur les bleus, sur les muscles enflés. Le sang coule de la joue déchirée et des mains d'André. Les bottes des autres l'étalent sur le parquet... On le roule ainsi d'un bout de la pièce à l'autre. Il perd connaissance. Alors, on l'asperge d'eau et l'asseoit sur la chaise.

Frey assiste à l'exécution, mais n'y participe pas et, en général, reste indifférent. Lorsqu'on a remis André sur la chaise, Frey écrase la cigarette dans le cendrier qui se trouve sur la table, échange quelques mots avec Sergueev et Velikine et s'en va. Il s'arrête devant André et dit négligemment :

— Il serait mieux de ne pas vous quereller avec les gars. Tâchez plutôt d'être docile. Et, rappelez-vous, le

pays et le parti auront besoin de vous et on vous appréciera... si vous vous rendez... Et ne craignez aucune exagération.

Il est parti. Les footballeurs aussi.

André ne réagit pas aux paroles de Frey. Il reste assis, les bras douloureux pendant le long du corps et la tête mouillée de sueur et de sang, penchée sur la poitrine. Il étouffe et les accès de toux sont accompagnés de sanglots spasmodiques. Sa figure est enflée et inondée de sang. Mais les sourcils restent renfrognés et les mâchoires serrées. Il reste assis et regarde devant lui. Le calice est plein jusqu'au bord. Il lui semble qu'il est déjà à l'extrême limite. Il lui semble que ses nerfs résonnent comme les herbes d'automne dans la steppe sous les coups du vent, et leur résonnance remplit son cerveau... Il regarde la fenêtre et pense : pourrai-je l'enfoncer avec ma tête si je m'y précipite de toute ma force ?

Seuls, Sergueev et Velikine restent dans la chambre. Assis devant la table, ils parlent à voix basse. Ils n'ont pas peur de leur victime : celle-ci est épuisée et, à deux, ils pourront en avoir raison, s'il tente quelque chose. Ils fument, feuillettent les papiers. Ils doivent combiner quelque chose.

André regarde toujours la fenêtre : — Puis-je l'enfoncer avec la tête ? Se jeter, ainsi, la tête en avant ! Et tout est fini !... Non, il n'arrivera pas à enfoncer le grillage en fils de fer ! Ce grillage est trop solidement fixé et ne cassera pas. Il ressemble à une toile d'araignée... Un lourd désespoir s'empare d'André. Il ne peut plus détacher les yeux de la fenêtre. Elle commence à se teindre de rose. C'est l'aube qui vient. On entend le bruissement des ailes des pigeons. Ils doivent se poser sur le toit... Ils roucoulent. Ils se promènent sur les corniches, sur le toit, sur les cheminées et roucoulent... Sur le toit d'une prison !...

*
* *

Une femme pénètre dans la chambre.

— Debout ! Une femme ! — crie Sergueev. Ce mot produit sur André un effet magique. Et déjà debout, il voit que cette femme est la Netchaeva. Mais qu'importe ? C'est tout de même une femme...

— Assieds-toi, — dit négligeamment Netchaeva. Elle se tient devant lui et le regarde dans les yeux. Elle fume et la fumée sort de ses narines. Elle regarde, remue un sourcil.

« Qu'elle serait belle si elle n'était pas une brute ! » — pense André, en penchant la tête. Il sent sur lui les yeux de la femme. Il voit ses petits pieds dans les souliers couleur de bronze, et un insurmontable sentiment de honte envahit tout son être. Le voilà, — lui, l'homme, autrefois si fier et si sûr de lui, est devant elle comme un misérable chien battu. « Pourvu qu'elle ne se mette pas à l'injurier, parce que... » — il craint d'éclater en sanglots. Une femme ! Vision d'une sœur ! Vision d'une mère !

Netchaeva ne profère pas d'injures. Elle reste immobile et silencieuse. André regarde ses pieds, sa poitrine bombée, sa figure; elle a les traits fatigués; des cercles bleuâtres entourent ses yeux. Leurs regards se croisent. Netchaeva tord en sourire un coin de ses lèvres fardées.

— Une vieille connaissance... dit-elle avec une petite nuance de moquerie et se dirige vers la table.

— Que le diable l'emporte, cette vieille connaissance ! — murmure Sergueev.

Netchaeva soulève les sourcils, comme si elle demandait ce qu'il voulait dire ?

— Il se bat, ce salaud ! — Cette plaisanterie ne fait aucun effet. Netchaeva dit avec une mine fausse : — Vous êtes toujours bouché, Serge. Je demande... — elle n'achève pas la phrase et tourne de nouveau les yeux vers André. Il ne sait pas ce que pense cette furie fatiguée aux cheveux de feu. Que peut-il en espérer ?

— Vous voulez peut-être demander quelque chose, Tchoumak ? — dit brusquement Netchaeva.

Etonné, André croit entendre dans sa voix une note sincère : il ne sait pas que répondre.

— Peut-être, avez-vous quelque chose à demander ? — répète Netchaeva. Elle pose la question comme on le fait lorsqu'on parle à un mourant.

— Oui, j'ai quelque chose à demander, — répond André.

— S'il vous plaît.

André examine sa figure et, après un moment de silence, demande :

— Est-ce que vous avez une mère ?

Netchaeva est surprise :

— Qu'est-ce que cette bêtise ?

Sergueev et Velikine esquissent un sourire ironique.

— Admettons que j'aie une mère ! — dit Netchaeva.

— Bon, — dit doucement André. — Je n'ai qu'une chose à demander : au nom de votre mère... Laissez-moi écrire une lettre.

— A qui ?

— A la mère...

Netchaeva s'étonne : — « A ma mère, à moi ? » — Les hommes rient.

— A la mienne ! — explique André.

— Ah ?

Pendant quelques minutes de silence. Netchaeva tapote la table avec les doigts. Les deux hommes, avec une mine moqueuse, s'attendent à un éclat hors série. André s'attend, lui aussi, à une bordée d'injures, comme il en a déjà entendu de cette bouche joliment fardée. Il se repent déjà d'avoir cédé à la tentation. Netchaeva tapote toujours la table et brusquement dit :

— Bon. — Elle prend un bout de papier, un crayon, un dossier et va vers André : — Voilà ! Ecrivez ! Seulement soyez bref !

D'une main tremblante, André prend le dossier et y pose le papier : — « Lettre à la mère ! Tout de suite il écrira une lettre à la mère ! » — Difficilement, il griffonne en gros caractères, quelques mots et rend le dossier, le crayon et le papier à Netchaeva. Elle lit : — « Je vais bien... Reviendrai bientôt... Je t'embrasse ». — Signature.

Netchaeva s'assombrit, se mord la lèvre, se dirige vers la table et pose le papier devant Sergueev qui lit, écarquille les yeux avec une expression quelque peu stupide et met la lettre sous son presse-papier. André se rappelle qu'il a manqué d'inscrire l'adresse de sa mère, mais se dit : — C'est bien : je peux vérifier si elle veut vraiment transmettre ma lettre ou si ce n'est qu'une plaisanterie. Si elle remarque que l'adresse manque, ça signifiera...

— Oui, — dit lentement Netchaeva avec un air pensif. — Mais vous n'avez pas mis l'adresse. Quelle est l'adresse de votre mère ?

André répond et se dit : « Alors, la lettre partira ! »

Netchaeva prend la lettre, y inscrit l'adresse et la pose de nouveau sur la table. Sergueev la met de nouveau sous le presse-papier. Voyant les déplacements de sa lettre, André est déjà moins sûr qu'elle partira. En somme, il est soumis ici à deux volontés, — féminine et masculine. Le sort de sa lettre dépend donc de la victoire d'une de ces volontés sur l'autre. Et puis, le caprice d'une femme n'est qu'un caprice.

Une autre femme entre dans la pièce, accompagnée du même commandement : « Debout ! Une femme ! »

Cette femme est d'une autre espèce. André ne la connaît pas. D'une trentaine d'années, elle a l'air brutal et lascif, avec un buste démesuré et des hanches volumineuses qui roulent en vagues. Elle est violemment fardée. Les mains sur les hanches, une cigarette à la bouche, elle s'arrête devant André et l'examine d'un regard impudique de connaisseur, comme si elle voulait acheter un taureau et apprécier ses qualités de producteur. Après un examen détaillé, elle fait une observation assez sale au sujet du pantalon d'André, déchiré et ensanglanté. La plaisanterie provoque le rire des hommes. Maintenant, André la reconnaît. Il a entendu, dans la cellule, beaucoup de choses sur elle. Son nom était toujours accouplé à celui de Netchaeva, c'étaient deux célébrités féminines du N.K.V:D. Elle était célèbre par le fait que pendant les interrogatoires elle s'amusait en s'acharnant sur... les parties... de ses victimes. Elle les frappait avec une planche, pressait avec son talon ou même avec la porte, retroussait sa jupe et s'asseyait sur la figure du prisonnier et faisait beaucoup d'autres gestes qui ne sont pas admis dans la société mondaine. C'étaient surtout les Arméniens qui étaient le principal objet de son « instruction ». Il paraît que Yaguelsky a été, lui aussi, sa victime. Après des scènes sanglantes, la femelle excitée organisait avec les juges d'instruction des orgies dans les mêmes pièces au parquet ensanglanté d'où on venait d'enlever la victime. Elle s'appelle « la camarade Klava » (Claudine).

Il paraît qu'elle est morphinomane. En tout cas, c'est une femme sexuellement anormale, — on le voit bien par ses yeux et sa bouche. Ces yeux, cette bouche, les hanches trop vives et les joues sursaturées de sang témoignent d'un colossal pléthore sexuel.

Elle observe André.

— Alors, c'est lui, Tchoumak !... Pouah !... suivent des épithètes spéciaux, assortis sur un plan érotique. Après cet exercice d'éloquence, « la camarade Klava » va vers la table et de là, regarde toujours André, les mains sur les hanches, mais se tait. Quelque chose doit mijoter dans sa tête, sous les boucles frisées à la mode.

Elle ouvre deux rangs de dents blanches comme la neige :

— Écoute, Serge. Donne-le moi. Je m'amuserai avec lui.

— Oh, non, avec lui tu ne t'amuseras pas. Celui-ci, il t'écrasera, ma petite Klava.

— Penses-tu ? Donne-le moi... Appelle seulement quelques gars.

— Oh, non ! Ce diable, il trouvera un moyen d'arranger tes petites dents de façon qu'elles ne brilleront plus, ni n'exprimeront plus ta grande tendresse... (éclat de rire) — Peut-être, après, lorsque nous l'aurons déjà dressé.

— Tant pis, — consent Klava, les narines gonflées. Elle allume une nouvelle cigarette, en se penchant vers Netchaeva. Cette dernière lui indique, d'un clin d'œil, le papier qui se trouve sous le presse-papier. Klava s'empare du papier, le parcourt et éclate d'un rire fou :

— Eh ! En voilà un ! Il veut têter ! Il a besoin de la mamelle de sa maman ! Attends un petit peu. Je te soignerai de façon que tu ne voudras plus rien.

Netchaeva s'assombrit et, sans rien dire, reprend le papier à Klava, et le met dans sa poche. Sergueev tend la main pour lui reprendre la lettre. Netchaeva écrase le mégot dans le cendrier, retire la lettre de sa poche, la met dans la main de Sergueev et s'en va en disant : « Que le diable vous emporte tous ! » Elle rit et, en passant devant André, lui adresse des jurons grossiers. Klava, remuant la jupe, court derrière elle.

André regrette d'avoir écrit ici à la mère et d'avoir ouvert à ces gens-là le coin le plus secret de son cœur.

*
* *

Le jour se lève, — il éclaire déjà la fenêtre. André croit que maintenant on va le ramener à la cellule. Il l'attend avidemment. Du sommeil et de l'oubli, — c'est la seule chose qu'il désire. Se plonger dans le sommeil, s'oublier, ne rien savoir ni rien voir et, après ?... Qu'importe ?... Le ciel rougit derrière les barbelés de la fenêtre. Le glaive du soleil va chasser les ténèbres, les visions nocturnes et les craintes, et encadrer d'or fin les nuages légers... C'est le matin. . Velikine se lève, abaisse la lourde persienne et cache derrière elle la lumière du jour. Dans la chambre, la nuit revient avec toute son angoisse... Tout espoir s'éteint dans le cœur d'André comme l'aube s'est éteinte dans l'embrasure de la fenêtre.

— Eh bien ? — dit Velikine, interrompant brutalement le calme et le silence qui ont régné si longtemps, — et si peu de temps — Eh bien ? Que nous diras-tu ? Pourquoi te tais-tu ? Qu'attends-tu ? Tu attends tes millions d'ennemis du peuple ! ou attends-tu une remise de la peine pour tes belles origines prolétariennes ?

Pas de réponse.

— Alors ? Vas-tu parler ?

Pas de réponse.

— Vas-tu parler, canaille, ou non ?

Pas de réponse. Sergueev intervient. Il prend la lettre qui est toujours sous le presse-papier et dit :

— Oui !... Je vois... tu aimes ta mère. C'est bon. Je lui transmettrai ta lettre, mais... Mais comment puis-je te faire plaisir, si tu es un ennemi si entêté et si méchant... Finissons cette comédie, et je ferai pour toi tout ce que tu désires. Ah ! Par exemple, je transmettrai cette lettre... Si tu veux, je t'accorderai même une entrevue avec ta mère. Que me répondras-tu ? As-tu entendu ce que le chef de groupe a dit ?

André lèche ses lèvres desséchées, fixe d'un regard fiévreux la main de Sergueev qui tient sa lettre et chuchote :

— Il ne faut pas... Rendez-moi... cette lettre...

La figure de Sergueev se tord en grimaçant :

— C'est comme ça ?... Alors, tu répudies ta mère ?.. Même ta mère ! Tu es vraiment obstiné, salaud ! Bon ! — il jette la lettre sur la table et presse le bouton de la sonnette.

Un gaillard ensommeillé, en uniforme froissé d'homme du « service d'opérations », arrive. Velikine prend un dossier de chaise et se rapproche d'André :

— Debout ! — André se lève. Sergueev allume la lampe fixée au mur. La lampe brille d'une manière aveuglante : — Deux pas en avant ! — commande Velikine, repoussant la chaise d'un coup de pied. Le gaillard du « service d'opérations » pousse dans la direction de la lampe André qui ne réussit pas à mouvoir ses pieds écrasés. André est placé à deux pas de la lampe.

— Ecoute ! — crie Velikine. — Tu as longtemps réfléchi et n'as abouti à rien. Tu vas donc réfléchir encore un peu. Tu resteras debout, regarderas cette lampe, tu réfléchiras et personne ne te dérangera. Tu penseras. Tu penseras aux questions qu'on t'a posées et auxquelles tu n'as pas voulu répondre. Surtout, à ma dernière question ! Tu te rappelles ? Tu as dit que je mentais. Alors, tu regarderas la lampe et tu te persuaderas que je ne mens pas. Tu resteras debout, comme une idole, et regarderas cette lampe, et tu verras que ce n'est pas un mensonge, mais une vérité. Et alors tu m'appelleras et diras : — « C'est vrai ». Compris ? Ce n'est pas un « mensonge », mais une « vérité ». Si non,... Si non, tu te changeras en statue, tu deviendras fou... Tu confirmeras tout, citeras des noms exacts, des faits, tout ce qu'il faut. Est-ce clair ? Et tu signeras le procès-verbal. Et que tout soit logique ! Et, maintenant, regarde la lampe !

André tourne le regard vers la lampe et couvre les yeux avec la main pour les protéger contre la lumière qui l'aveugle et lui fait mal. Aussitôt, une douleur atroce dans les épaules le fait sursauter : c'est Velikine qui, de toutes ses forces, l'a frappé avec le dossier de chaise. André se remue, mais on le jette par terre : le robuste homme du « service d'opérations » le prend

par les épaules et cogne sa tête et son dos contre le parquet avec une telle force qu'il lui semble que quelque chose se casse en lui et que son cerveau n'est plus à sa place. Ensuite, l'homme du « service d'opérations » le remet debout, la figure tournée vers la lampe.

— C'est ça ! — siffle Velikine. — Chaque fois que tu essaieras de t'écarter de ce « soleil de la vérité », on te cognera avec la tête contre le parquet. Tes tripes s'arracheront de leur place, mais tu vivras, vivras encore et encore. Tu deviendras fou, mais tu finiras par raconter et confirmer toute la vérité. Tout ce qu'il nous faut savoir... Eh bien, regardez la lampe, seigneur !...

André comprend avec angoisse que toute résistance est inutile, que ses forces fondent et qu'il ne lui reste qu'à être battu et écrasé ou devenir aveugle, mais tenir encore quelque temps... Dans ce dernier cas, il aura peut-être une chance de se sauver de l'abîme. L'espoir est particulièrement vif chez ceux qui périssent... Il pense à ses frères et à la question de Velikine. Lorsqu'il se souvient de sa proposition honteuse — trahir ses frères pour se sauver ! — il se révolte de nouveau. Il lève la figure vers la lampe avec défi :

— « Eh bien, aveugle-moi ! Aveugle ! »

Il chancèle, mais ne tombe pas.

— C'est comme ça ! — dit Velikine. — Reste debout ! Et pense ! Pense ! Et rappelle-toi que finir avec tout cela ne dépend que de toi-même. Cet ange gardien restera auprès de toi et tu lui diras « assez » et demanderas du papier pour signer tes aveux... Compris ?...

André n'entend pas. Les seuls mots qu'il distingue, ce sont ceux de Sergueev : — Quant à ta lettre, je la transmettrai, peut-être... Adieu !

En partant, Velikine dit à l'homme du « service d'opérations » :

— Ne pas le laisser quitter la place, surveiller étroitement, battre sans pitié, ne pas donner à boire, ne pas laisser dormir ni fermer les yeux ; s'il tombe, le remettre dans la même position ; s'il faut même lui casser quelques os, je le permets.

Velikine et Sergueev s'en vont.

— As-tu entendu ? — demande l'homme du « service d'opérations », d'une voix de soulard. André ne répond pas. L'homme s'asseoit sur la chaise devant lui, il prend dans les mains le dossier de chaise avec lequel a opéré Velikine. Il le pose sur ses genoux, appuie sur lui les mains, penche la tête et se fige dans cette position, tenant sa victime sous un regard stupide.

Le silence de mort s'établit.

C'est la grande épreuve...

*
* *

Le cerveau d'André envahi et troublé par un tourbillon de pensées voit à la place de la lumière aveuglante une série de couleurs. Il regarde la lampe et n'essaie même pas d'en détacher les yeux. Ce n'est pas qu'il ait peur de désobéir aux ordres de Velikine. Ce n'est pas la lampe qu'il regarde, mais le chaos douloureux qui a envahi et déchire son crâne. Les bizarres sentiments de joie et d'espoir lumineux, comme le soleil, y voisinent avec ceux de doute, de tristesse, d'une haine sans bornes et de méfiance envers lui-même qui glace le sang, fait naître la peur et l'angoisse. Et de nouveau, la joie... Et de nouveau le désespoir et l'ennui mortels... Si le juge d'instruction a parlé de l'appartenance de ses frères à la même organisation contre-révolutionnaire, cela signifie qu'ils ne l'ont pas trahi. Ils n'ont pas trahi ! Non... Quelle joie !

Puis renaissent l'angoisse et le désespoir : — Mais pourquoi le juge d'instruction a fait cette allusion au témoignage des « personnalités bien compétentes » ? Cela signifie-t-il que ses frères l'ont trahi et que le juge d'instruction se demande s'il sait de quelles « personnalités » il s'agit... Ils ont trahi ! Ils ont trahi !...

Et de nouveau le doute :

Le juge d'instruction veut tuer deux lièvres d'un seul coup. Si ses frères l'ont trahi, il veut les utiliser contre lui, André; et l'utiliser, lui, André, pour qu'il « recrute » maintenant ses frères; ainsi le cercle sera bouclé et la N.K.V.D. aura une « organisation militaire contre-révolutionnaire ». Et quelle organisation ! Ils seront décorés pour cette affaire... Ils comptent sur la

colère du cadet contre ses aînés et sur son désir de se venger d'eux.

Le juge d'instruction a besoin de ses aveux pour se saisir de ses frères...

Il peut ne pas tenir ! Il peut se briser ! Et alors... alors, il lui suffira de dire « oui » et ses frères, à qui il pardonne tout, ne seront plus en liberté... Et alors ni leurs grades, ni leurs décorations, ni la bonne renommée de leur père ne les sauveront pas... Si sa volonté désemparée se brise, il tombera dans l'abîme d'ignominie ! Après cela, pourra-t-il vivre ?

Son calice est vraiment terrible.

Une vision : la figure éplorée de sa mère. Ses jambes fléchissent, il veut se mettre à genoux, il tend les mains, une prière muette s'échappe de sa gorge : elle vient des profondeurs mystérieuses du cœur, comme cela lui arrivait, lorsqu'il était enfant... Une prière pour que le pire et le plus horrible lui soit épargné... Le pire et le plus horrible, c'est la chute dans les ténèbres de la honte éternelle, la perte de tout ce à quoi s'attachait son cœur et qui illuminait toute sa vie... Il voudrait crier, appeler, il ne sait qui... La mère ! Sa mère ! Ses yeux se remplissent de larmes et la lumière s'éteint.

Mais, non, il ne s'est pas agenouillé. Ce n'est qu'une hallucination. Il est toujours dressé, comme une statue. Parfois il lui semble que la lampe n'est pas une lampe, mais une lune, avec son terrible emblème. Peu à peu, tout se mélange dans un cauchemar général... Le poids de la fatigue devient tellement insupportable et le chaos dans la tête tellement douloureux qu'il n'éprouve plus qu'un seul désir : Qu'on me casse la tête et me libère ainsi de cette douleur infernale !

Il concentre tout ce qui lui reste de forces psychiques sur une idée fixe : « Ne pas céder », en ce qui concerne ses frères... Quant au reste — tout est possible... Mais pas pour ce qui concerne ses frères..

Le temps s'est arrêté. Le temps s'est changé en fatigue, — totale, immobile, illimitée.

Il perd l'équilibre et s'écroule par terre. Les pieds ont fléchi. Mais un terrible tremblement de terre, une force sauvage le secoue, le cogne contre le parquet et le remet d'aplomb.

Il est de nouveau debout. La secousse et la douleur réveillent sa volonté et il reste debout. Il ne ressent plus rien, ni ne voit rien... Mais il reste debout... Avec un seul désir : ne pas tomber... Et de nouveau, il tombe sur le parquet. Et de nouveau il est secoué par une force brutale.

Cela se répète plusieurs fois.

Sa bouche est desséchée, ses lèvres sont envahies par le feu qui consomme son corps. Sa fierté est brisée. Il n'est plus qu'une misérable bête battue et assoiffée.

« De l'eau ! »...

Le robuste gaillard du « service d'opérations » verse de l'eau dans un verre et l'approche de la bouche d'André, mais lorsqu'André tend avidement les lèvres pour saisir le bord du verre, l'autre replie le bras et jette violemment l'eau dans sa figure, et dans les yeux avidemment désillés... Merci tout de même ! L'eau aveugle, interrompt le flot de la lumière, se brise en couleurs d'arc-en-ciel, coule sur sa figure et sa poitrine... André esquisse un pâle sourire et garde mieux l'équilibre. Il pense de nouveau à la même chose. Et il y pense tant que la tête ne retombe pas dans le délire et, qu'il ne reperd pas l'équilibre...

L'homme du « service d'opérations » le saisit par l'épaule, la presse fortement et lui crie dans la figure :

— Imbécile ! Tu sombreras dans la folie. Veux-tu écrire enfin ?

André veut ôter sa main de l'épaule, mais elle est bien lourde. L'homme du « service d'opérations » croit qu'André veut se battre avec lui : d'un coup de poing dans la poitrine il jette André par terre. Puis il le saisit de nouveau et le remet debout.

Mais c'est la fin... André ne supporte plus la lumière, ni la station debout, ni les coups de tête et de dos contre le parquet. Lorsqu'il tombe de nouveau par terre, l'homme du « service d'opérations » n'arrive plus à le remettre sur les pieds. C'est en vain qu'il s'occupe de lui. C'est en vain qu'il cogne sa tête et son dos contre le parquet. Aucun effet. Il ne dispose d'aucun autre moyen de lui faire reprendre ses sens et revenir à l'obéissance. Cogner la tête contre le parquet, c'est le seul art qu'il sait pratiquer...

III

André revient à lui assis sur une chaise. Combien de temps y est-il resté assis ? Il n'en sait rien. Il lui semble qu'il a dormi longtemps d'un sommeil puissant et qu'il a fait un rêve, mais il ne peut pas se rappeler de quoi il a rêvé.

L'homme du « service d'opérations » n'est plus là. La lampe non plus. La persienne est écartée, la lumière du jour pénètre dans la fenêtre et dans cette lumière flottent de petits nuages bleus de la fumée de tabac. Sergueev est devant lui et le touche avec une règle. Il est frais, plein de vigueur, un sourire ironique sur les lèvres.

— As-tu bien dormi ?... Tu vois, l'homme du « service d'opérations » a été bien poli avec toi ! Ce fils de chienne n'a pas exécuté l'ordre, il devait te briser les os !... Et toi, tu es bien robuste !

André se demande avec peur : « N'ai-je dit, dans l'inconscience, quelque chose qui puisse me perdre ?... N'ai-je pas signé un papier quelconque ?... Sergueev doit avoir une raison pour être aussi gai »... — Non, il n'a rien signé, paraît-il, ni rien dit.

— Tu ne parles donc pas ? ! — demande ironiquement Sergueev, et ses paroles calment l'inquiétude d'André, — il éprouve la joie de la victoire. Victoire provisoire ? ! — « Non, je n'ai rien signé. Non, je n'ai rien dit, ni rien signé ! »

Tout son corps est transpercé par la douleur, mais il voudrait rester assis toujours comme ça et n'être plus dérangé par personne. Il hait furieusement Sergueev, mais, peut-être, est-ce précisément parce qu'il a interrompu ses rêves et qu'il l'agace maintenant, comme une mouche entêtée ?

— Quel est donc le résultat de tes méditations ?

André essaie de trouver dans son intonation quelque chose qui annoncerait un changement en sa faveur (que cette pensée est naïve et stupide !). Rien ! la question, posée d'une voix calme est pire que tout cri et prouve qu'on garde vis-à-vis de lui la même attitude. Ces gens-là font leur travail méthodiquement. Pour eux, tous les interrogatoires précédents ne sont qu'un prélude.

— Veux-tu manger ? — demande Sergueev.

André se tait. Il ne sait s'il veut manger. Non, il ne veut pas. Il veut boire. Une soif infernale brûle sa bouche, mais il ne dit rien, il lèche seulement ses lèvres desséchées.

Velikine et Sergueev échangent quelques mots, et Velikine s'en va. Sergueev presse le bouton de la sonnette et se plonge dans les papiers. Un homme du « service d'opérations » arrive. André croit qu'il est venu pour le ramener enfin à la cellule. Il s'en réjouit. Mais l'homme prend un billet des mains de Sergueev et sort, accompagné du regard inquiet d'André. Le juge qui doit bien connaître la psychologie de ses victimes, intercepte ce regard :

— Quoi ? — Tu veux revenir à la cellule ?... Attends un peu, mon pote ! Tu n'iras pas tant que nous ne nous entendrons pas.

André garde le silence, avec un air hébêté.

— Es-tu devenu définitivement idiot ? Tu simules un pauvre dément ? — Ne fais pas l'imbécile, mon pote. Nous avons déjà vu tout cela... Tu es encore loin de l'idiotie complète, mais tu y tomberas, certainement, je te le garantis... En attendant, tu ne mourras pas, — je te le garantis aussi, — ni crèveras de faim, ni t'enfuieras.

L'homme du « service d'opérations » revient. Il apporte une demi-ration de pain et un petit bol de liquide. Il met tout cela dans les mains d'André, qui le prend machinalement. Dans le petit bol il y a du thé. La conscience humaine et la fierté disent à André de jeter tout cela par terre, mais l'instinct pousse le petit bol vers la bouche. André boit le thé chaud et sucré avec une telle avidité qu'il s'étrangle. Et, aussitôt après, il se hait, lui-même, sa lâcheté le dégoûte : qu'il est donc devenu vil, nul ! Il tient dans ses mains

le petit bol déjà vidé et le pain et pense mollement : — Je suis transformé en une sale chiffe ! Et si je jette ce petit bol...! Il regarde Sergueev qui a toujours son sourire ironique : « Que feras-tu ? » Une autre pensée vient, ferme et froide : « Tu dois, tu dois, tu dois manger ! Tu dois garder tes forces, tu dois donc manger... » ! L'homme du « service d'opérations » reprend le petit bol. Quant au pain, André commence à le mettre en morceaux, pour l'avaler.

— Mange, mange ! — dit ironiquement Sergueev. — Reprends tes forces !...

André laisse tomber la main qui tient le morceau de pain et penche la tête sur la poitrine. Ses doigts s'écartent et le pain tombe par terre. Il se redresse : — « Il faut manger ! » Mais il ne bouge pas et ne ramasse pas le morceau tombé. — « Que faire ? Que faire ? »

— Eh ! — marmonne Sergueev. — T'es-tu décidé à parler ? Tu as raison : il faut gagner son pain. Il faut d'abord parler... Il faut se repentir pour bouffer ce pain qui appartient au peuple... J'écoute !...

André ne dit rien. Une boule bloque sa gorge. Ce ne sont pas les larmes, non, c'est le désespoir, la colère impuissante, la protestation, le désir angoissant de s'enfuir. « Que faire ? »

— Eh bien ?... répète Sergueev. — « Eh bien ?...

André se tait, mais il tend tout ce qui lui reste comme courage pour tenir encore.

L'homme du « service d'opérations » revient. Sergueev lui dit de s'asseoir près de la table. Quant à lui-même, il prend une règle et s'approche d'André. C'est une petite règle très ordinaire, une règle bien simple en bois, d'environ quarante centimètres de longueur. Sergueev la tient dans la main, en l'inclinant légèrement : que va-t-il faire ? Il sourit paisiblement :

— Tu es déjà tellement confit que tu ne sais plus t'asseoir comme il faut, n'est-ce pas ? Assieds-toi convenablement ! Les mains sur les genoux, ramasse tes pattes (d'un coup de botte il repousse les pieds d'André). En voilà un Tchoumak ! Pourquoi es-tu si lamentable ?

Sergueev commence à frapper légèrement avec la règle l'épaule d'André, — Il frappe tantôt une épaule, tantôt l'autre et dit avec sourire :

— N'aie pas peur, — ce n'est qu'une petite règle. C'est pour que tu ne dises pas après que je t'ai battu. Tu es capable de te plaindre au procureur. Je le fais pour que tu ne dormes pas. Mais pense, pense tout le temps et puis parle. Tu es capable de dire que je t'ai battu. Est-ce que je te bats ? Nous avons assez de temps !... Et de patience... En auras-tu, toi ?... Peut-être, voudrais-tu écrire une plainte au procureur ? Ah !... Je peux te donner du papier...

Avec un rire ironique, Sergueev frappe sans arrêt avec la petite règle tantôt une épaule, tantôt l'autre. Cela dure deux ou trois heures. André s'étonne de sa patience et de l'absurdité de sa conduite. Il frappe avec une petite règle, comme s'il voulait opposer cet amusement inoffensif à ce qui s'est passé hier et à ce qui s'est passé cette nuit... Hier ?... Cette nuit ?... Il semble à André que cela a commencé il y a déjà longtemps et dure depuis l'éternité... Et voilà que Sergueev frappe doucement ses épaules avec la petite règle. Le fait-il seulement pour qu'André ne sommeille pas et écoute bien chacun de ses mots ? Il frappe et parle sans arrêt... Il parle de la lettre d'André à la mère... Il dit qu'avec ses capacités, ses connaissances et sa volonté indomptable, André pourrait être utile au pays et au parti, qu'on l'apprécierait dûment, comme l'a déjà dit le chef de groupe Frey. Il dit qu'André est jeune et a besoin de vivre, de travailler, d'aimer... A-t-il déjà aimé ?... Se souvient-il bien de sa belle ? Se rappelle-t-il combien est tendre le parfum des cheveux d'une jeune fille, comment tremblent ses seins, ses bras, ses jambes lorsqu'on les touche des doigts ?... Se rappelle-t-il le son de sa voix ?... Et perdre tout cela ? Ah ! Renoncer à tout cela stupidement ?...

« Personne n'appréciera ton héroïsme, tous, ils te vendront ; tous, à ta place, te « recruteraient » en un clin d'œil ! Les hommes sont aujourd'hui bien vilains, ils ne valent rien et sont prêts à se vendre pour un kopeck ! A quoi donc te servira de te laisser écraser. Pourquoi t'obstines-tu, comme un âne ?... »

Sergueev parle, parle toujours et souligne ses paroles par des coups de petite règle.

Sergueev voit André serrer les dents et ne pas réagir à ses mots comme il voudrait, mais il ne se fâche pas. Il abandonne son exercice et retourne à sa table. Il pose la règle, s'asseoit, allume une cigarette et, se renversant sur le dossier du fauteuil, regarde André. Puis, il se plonge dans les papiers. Il les feuillette, les lit. De temps en temps il lève la tête et demande sur un ton négligeant : — Eh bien ? — Et il se tait de nouveau. Ça n'en finit plus... André regarde la fenêtre. Le rideau de fils barbelés ressemble à une feuille de papier quadrillé que les enfants emploient pour leurs exercices d'arithmétique. La sensation de chaleur dans les épaules devient de plus en plus forte et il éprouve la même sensation aux plantes du pied, — ça doit être la fatigue. Le soir descend déjà de l'autre côté de la fenêtre et le désir de dormir devient de plus en plus grand. Dormir ! Rien que dormir ! Des lancements parcourent ses épaules. Il veut se gratter, mais il n'a pas de force... Apathie... Indifférence... C'est une bagatelle, en comparaison de ce qui s'est passé hier...

Après de nouveaux, longs et ennuyeux « eh bien », Sergueev bâille et se lève. Il va vers André, mi-assoupi :

— Eh bien, vas-tu parler ? Sa voix est menaçante.

André se tait, les yeux entr'ouverts. Alors Sergueev le frappe sur l'épaule... avec la petite règle en bois, très légère... Une douleur aiguë éclate, comme une foudre, dans tout le corps d'André. Une douleur folle, invraisemblable !

— Eh bien ! — hurle Sergueev, — Parle, canaille ! Parle enfin ! — et de nouveau un coup de règle sur l'épaule.

Commencent les tortures, — tortures qu'André ne pouvait prévoir ni même s'imaginer lorsqu'il regardait cette petite règle inoffensive. A chaque coup la douleur déchire le corps et le cerveau... Il ne crie pas, il hurle à chaque coup et la sueur le mouille de plus en plus... Tout ce qui retentit dans le corridor, les geignements, les hurlements, les cris retentissent maintenant en lui. Ne dominant plus ses nerfs, André

se lève comme un fou, à la rencontre de la petite règle, mais on le jette par terre, et, après quelques coups de bottes dans les côtes, on le remet sur la chaise.

— Parle ! Parle ! Parle ! — et des petits coups retombent sur les épaules.

— Parle !... Parle !!!

André appelle à son secours toute sa haine infernale. Il se mord les lèvres. Les gémissements ne peuvent plus passer qu'à travers ses narines. Ils ressemblent à des mugissements. La chemise sur les épaules se colle à la chair. Sergueev crie, comme un dompteur, répétant toujours la même chose, les mêmes mots qu'il veut faire entrer dans l'inconscience d'André :

— Parle ! Qui y a été ? Qui est dans l'organisation ? Parle !...

Qui sait ? Il est possible qu'André eût cédé et eût cité des noms, — les premiers qui lui seraient venus à la tête. Mais, soudain, il s'est rappellé la voix de Velikine : — « Et tes frères ? — Et ces mots sont devenus pour lui un rempart infranchissable... Sergueev ne s'imagine même pas que tous ses efforts soient réduits à néant par ces mots de Velikine.

La torture continue encore longtemps, mais sans rien donner à l'instruction, sauf que le malheureux André retombe dans un abîme noir. C'est alors seulement que Sergueev le laisse et, exhalant quelques jurons, jette la petite règle sur la table.

Sergueev s'asseoit à la table et dit à l'homme du « service d'opérations » de s'en aller. Il ne veut pas qu'on remarque sa nervosité. Il regarde André qui, l'écume sanglante à la bouche, gît sur la chaise, la tête renversée sur le dossier. Sergueev se lève, verse de l'eau dans un verre et le porte à André qui, sans revenir à lui, boit quelques gorgées. L'eau coule sur la poitrine.

Velikine, en chemise aux manches retroussées entre dans la chambre. Il sue, comme un artisan qui vient de quitter son métier. ou un boucher qui a interrompu son travail !

— Alors ? A quoi a-t-on abouti avec celui-là ? — demande-t-il à Sergueev.

Sergueev rit :

— Regarde-le ! Je lui ai fabriqué de belles épaulettes. Je l'ai promu général... Epaulettes comme un beefsteak à l'anglaise !... Et lui, il se tait. Il mugit seulement comme un taureau. Ça, c'est un bon salaud, je te le dis ! Je n'ai pas encore vu son pareil... Un diable ! Un vrai diable !

— Nitchevo ! Nitchevo !... Seulement, pas de mystique, je t'en prie. Si nous devons le jeter dans le fossé, tant pis pour lui. Mais avant cela, il parlera tout de même. Je te jure... sur la moustache de Staline. Il faut lui faire reprendre ses sens.

André entend ce qu'ils disent, mais il reste prostré et les sons lui parviennent à travers un mur d'eau. Quelque chose le pique dans le bras, au-dessus du coude : l'aiguillon s'arrête dedans une seconde et s'en va. André sursaute... Il voit devant lui quelqu'un en blouse blanche, une seringue à la main.

— Qu'avez-vous fait ? — s'écrie-t-il.

Velikine et Sergueev éclatent de rire :

— Hé ! Hé ! Quel effet ! Regarde-moi ça ! Nitchevo, Nitchevo ! C'est pour que tu ne deviennes pas fou, et que tu n'abandonnes pas le poste...

L'homme en blouse blanche s'en va, silencieux. André sent la chaleur qui se répand dans ses veines. La peur l'envahit : Qu'ont-ils fait ? Que lui ont-ils injecté ? Mon Dieu ! Pourquoi les a-t-il laissés faire ? Peut-être lui ont-ils injecté quelque chose qui fera de lui un animal docile, sans volonté, et il dira tout ce qu'ils lui auront ordonné ? Une peur folle s'empare de lui. Qu'a-t-on fait avec sa tête, avec son cœur ?

Sergueev et Velikine l'observent, le guettent et sourient. André le remarque et, aussitôt, ressent que la volonté se ranime en lui. Il ne faut pas qu'ils remarquent sa panique, son désarroi. Il ne faut pas !... Il pense : — « L'âme humaine, la volonté humaine peuvent-elles surmonter l'effet de la matière qu'on introduit dans le corps ? La pensée dit : « non » et la foi : « oui » ! « Oui » !... « Non, non ! » — répond l'angoisse.

Sergueev et Velikine sont de nouveau assis à leur table. Velikine fume une cigarette. Sergueev prend une feuille de papier et un porte-plume et s'apprête

à écrire. Il fume, lui aussi. Il note quelque chose sur le papier et commence à poser des questions :

— Détenu Tchoumak ! Vous êtes accusé, selon les points 1, 2. 6,, 8, 10 et 11 de l'article 54 du Code Pénal de la République Soviétique Socialiste d'Ukraine. Pas d'objection ?

André tend toute sa volonté, — il voit que la question est posée d'une façon très équivoque.

— Non, j'ai des objections.

— Comment ? Qu'est-ce que c'est cette nouvelle bêtise ? Vous faites des objections lorsqu'on vous annonce que vous êtes accusé selon tel et tel point du Code Pénal ?

— Vous ne me posez pas la question comme il faudrait la poser.

— Bon, bon ! Je répète donc la question. (Et Sergueev lit ce qu'il a déjà inscrit dans le procès-verbal). — Détenu Tchoumak, vous êtes accusé selon l'article 54 du Code Pénal de la R.S.S.U., pp. 1, 2, 6, 8, 10 et 11. Pas d'objections ?

— Je m'y oppose.

— Bon, on l'inscrira. Mais, mon pote, tu es un vrai salaud ! Tu t'opposes à un fait indiscutable. Tant pis pour toi !

— Je vous prie d'inscrire que j'ai lu les accusations, mais m'oppose à leur substance.

— Ce n'est pas à toi de me donner des leçons. — Sergueev inscrit quelque chose, avec grimace et pose une nouvelle question :

— Détenu Tchoumak, vous êtes accusé, selon le point 1 d'avoir passé la frontière de Mandchourie, c'est-à-dire d'avoir trahi la Patrie. Quand avez-vous passé la frontière ?

— Je m'oppose à cette accusation.

— Je ne vous demande pas si vous vous opposez. Je vous demande quand vous avez passé la frontière. Je vous prie de répondre.

— Jamais.

— Ah !... Et si nous prouvions que vous avez passé la frontière.

— Alors ça signifiera que je l'ai passée, — répond mollement André.

— Ah ! Eh bien, nous allons noter : « a passé la frontière ».

André veut protester, mais les forces lui manquent. Il voit que ça ne servira à rien. Le juge d'instruction peut écrire tout ce qu'il veut et aucun argument, de lui, André, ne troublera pas le plan qu'on a déjà établi. Lorsqu'il s'agira de signer tout ce qu'ils auront inscrit, ce sera une autre chose... Sergueev continue :

— Détenu Tchoumak ! Vous avez confirmé le point 1 et, maintenant en rapport avec ce point, vous serez peut-être aimable de répondre, au profit de quel pays vous occupez-vous de l'espionnage ?

— Ecrivez tout ce que vous voulez, dit André.

— Détenu Tchoumak ! — crie Sergueev avec irritation. — Voulez-vous que j'ajoute aux accusations contre vous encore un point : outrage aux organes de la justice prolétarienne ?

— Inscrivez plutôt cet autre point : outrage, non autorisé par la loi, à un homme qui est, lui, d'origine prolétarienne, — dit André.

— Qui t'a battu, imbécile ? L'as-tu vu en rêve ? Est-ce qu'on bat comme ça ? Tu verras encore comment on bat. Quant à tes origines prolétariennes, je t'ai déjà dit que je m'en f...

La rédaction du procès-verbal continue :

— Vous avez fait de l'espionnage au profit du Japon ? N'est-ce pas ? — insiste Sergueev.

— Je n'ai jamais fait d'espionnage; ce n'est pas conforme à ma morale.

— En voilà un moraliste !... Oh, oh !... Mais nous la connaissons déjà bien, ta morale ! Elle convient parfaitement au rôle d'espion ! Pourquoi le renies-tu ?

— Non, je ne renie rien.

— Ah ! Eh bien, notons donc : « je ne le renie pas ».

— Je ne renie pas ma morale, je répudie l'ignominie, — éclate André.

— Du calme, du calme !... Ménage tes forces. Tu en auras encore besoin. Tu es un peu trop vif. Et si nous te prouvons que tu as espionné au profit du Japon ? Alors ?

— Alors, ça sera contraire à la vérité et à mes affirmations.

— Bon. Nous l'inscrirons. — Sergueev écrit quelque chose et lit : « J'ai espionné ». — Et après tu le raconteras avec plus de détails. Ce n'est qu'un procès-verbal provisoire. Le reste, tu le diras après.

André voit qu'ils jouent une comédie. Elle dépasse même l'affaire d'Aslan, mais que peut-il faire ? La seule chose qu'il lui reste c'est de tenir et de dire son mot lorsqu'il s'agira de signer.

La suite du procès-verbal est rédigée de la même façon.

Après la « confirmation », qu'André appartenait à une organisation contre-révolutionnaire et la dirigeait, Sergueev commence à demander les noms. André se tait. Mais Sergueev cite les noms des connaissances d'André même hors des frontières de l'U.R.S.S. et les inscrit au procès-verbal. André est étonné que Sergueev soit si bien informé sur ses relations ! Il connaît tous ceux qui vivent encore, y compris les gens qu'André a déjà oubliés, il connaît tous ceux qui sont morts ou ont été envoyés, il y a déjà longtemps, au bagne. Qui l'a informé ? Qui l'a informé si bien ? Il a même devant lui un paquet de lettres et en profite pour mettre André dans un état de dépression et lui faire croire qu'il connaît tout. André tâche de se rappeler rapidement tout ce qu'il a écrit sur les sujets politiques et constate qu'il n'a jamais rien écrit qui puisse compromettre le destinataire. Et à lui, personne n'a jamais rien écrit, rien de compromettant... Ce sont surtout les lettres de caractère intime qui intéressent Sergueev. Son but est, certainement, de montrer à André qu'il est bien renseigné sur sa vie intime. — Nous savons tout, dit Sergueev. Il cherche une citation, un mot intime et regarde André pour voir quelle impression cela produit sur lui. L'impression est certainement forte. Elle n'est pas causée par le fait que les lettres sont là, mais par le cynisme de Sergueev et la manière odieuse dont il exploite les mots, les noms, les faits, pour démontrer les relations étroites entre André et telle ou telle personne. Il en dresse une liste où il ne met que les vivants qu'il inscrit dans le procès-verbal. Tous ces gens-là sont dispersés à travers l'U.R.S.S., certains sont depuis longtemps déportés. Sergueev en

est parfaitement renseigné et il note leurs noms avec une satisfaction particulière.

A la fin de la liste il inscrit tous les frères d'André. C'est une procédure à part : Sergueev nomme chacun d'eux et attentivement, trop attentivement, étudie l'expression du visage d'André. André serre les poings. Il est indigné et révolté, mais il se tait.

Pour terminer, Sergueev inscrit le point relatif à la propagande et y mentionne, comme une preuve particulièrement efficace, la conduite d'André aux interrogatoires, sa conversation avec Frey en présence d'un tel et d'un tel. Ayant achevé la rédaction du procès-verbal, Sergueev se frotte les mains avec une grande satisfaction. Velikine est radieux. Il est bien content, lui aussi. Il doit se réjouir d'avoir une « affaire » aussi grandiose et qui peut prendre une envergure pan-soviétique.

— Voilà ! — dit Sergueev. — Et maintenant, je vous prie de signer. Allez-y !

André ne bouge pas.

— Non, mon petit frère, ça ne te servira à rien ! — dit Velikine, — A rien. Tu signeras. Même s'il est écrit que tu es l'empereur du Japon, tu le signeras, comme la vérité la plus pure. Compris ?

André a « compris ». André comprend qu'ici on peut signer tout. Lorsqu'il riait en écoutant le récit de Karapetian sur le grotesque Aslan, l'honnête cireur de bottes, il n'y croyait pas encore. Maintenant, il y croit. Mais il a décidé de ne pas signer le procès-verbal. Jamais. Peut-être, lorsqu'il sera mort, — on prendra sa main et tracera avec elle sa signature, ou lorsqu'il sera inconscient, ou fou ! Mais le doute glisse de nouveau dans son âme : est-il vrai qu'il ne le signera pas ?... Non !

Une nouvelle invitation, André ne bouge pas.

Alors Velikine et Sergueev vont vers lui, l'un avec le dossier de la chaise, l'autre avec un presse-papier en marbre.

— Debout ! — retentit leurs cris...

André se lève à peine, en chancelant. Il est fâché de constater qu'il n'a plus de forces, et que sa volonté faiblit ! Il devient docile ! Il regarde ses bourreaux et attend, en tremblant. Un profond instinct de bête,

devant la menace de mort commande une capitulation complète et sans condition... Vite ! Vite... Mais un autre instinct, plus puissant, s'y oppose. Le lâche sentiment de peur et la soif de vivre à n'importe quel prix luttent contre le sentiment d'honneur, d'autoconservation morale plus grave que l'autoconservation physique. C'est une sorte de fierté satanique !

— Frappe ! — retentit la voix rauque d'André.

Mais personne ne le frappe. Sergueev et Velikine ont compris, tous les deux, que c'est un maniaque, prêt à mourir et qu'il est déjà tout près de la mort. Cela n'entre pas dans leurs calculs. Ils hésitent quelques instants, éclatent de rire, reviennent à la table et se consultent à voix basse, puis fument.

— Assieds-toi ! — commande Sergueev. André reste debout comme s'il n'entendait pas.

— Assieds-toi ! Assieds-toi ! — répète Sergueev poliment. — En voilà un héros ! Tu vas crever bientôt. En attendant, assieds-toi !

André s'affffale sur la chaise.

— Eh bien, vas-tu signer ? Eh ? Dis !

Pas de réponse.

— Dis ! Vas-tu signer ? Dis ! Autrement ce sera trop tard ! Ah, diable sans cornes !... Dis !

Pas de réponse. Deux gros hommes du « service d'opérations » entrent. Un d'eux est celui qui, récemment, gardait André près de la lampe et le cognait avec tant d'art contre le parquet. En le voyant, André est pris de panique. Les deux costauds s'approchent de lui, l'un le saisit par l'épaule. Une douleur aiguë traverse tout le corps d'André. Obéissant à l'instinct de bête traquée, il se lève et s'enfuit. Un rire sort de quatre gosiers robustes. André se demande pourquoi ils rient. Il comprend : c'est parce qu'il croyait pouvoir vraiment s'enfuir, tandis qu'en réalité, il errait, en titubant, dans la chambre, comme un homme ivre ou comme une taupe aveugle, tantôt se blotissant dans un coin, tantôt se cachant derrière la chaise. Les deux costauds l'assourdissent d'un coup de poing sur la tête et le remettent sur la chaise. Toutes les cloches résonnent dans sa tête, mais il ne

perd pas connaissance. Au contraire, — chose curieuse ! — ce coup violent le rend plus lucide.

Lorsque l'homme du « service d'opérations » le frappait, André entendait, lui semblait-il, le cri de Velikine ou de Sergueev : « Pas si fort ! Pas si fort ! » Ils ne trouvent donc pas utile de le tuer sur place. Peut-être, pourrait-il encore se sauver ? Tenir ! Tenir ! Ils ne le battront plus !!

Et en effet, ils ne le frappent pas. Ils ne touchent même pas à ses épaules, ce que le malheureux craint le plus. Sergueev reprend la petite règle et s'avance. menaçant : — Signe donc ! Vas-y ! Vas-y ! — Mais il ne rencontre en réponse qu'un regard de maniaque. Il recule et jette la règle sur la table.

Velikine crache avec colère et se dirige vers André :

— Debout !

André se lève-t-il lui-même ou sont-ce les hommes du « service d'opérations » qui le « lèvent », en le soutenant par les bras ? Velikine pose un pied sur la chaise, indique un petit coin aigu du siège — un minuscule triangle d'environ quatre centimètres de largeur et, appuyant le pied sur la base de ce triangle, commande :

— Assieds-toi ! Assieds-toi donc !... Tu vas penser... tu vas te reposer... Assieds-toi sur le coccyx !

André s'asseoit, — ou sont-ce les hommes du « service d'opérations » qui l'assoient sur le coccyx placé sur le petit bout aigu du siège ?

— Laisse tomber tes mains ! Etends tes jambes !... Comme ça !... Voilà !... Tu resteras assis ! Et tu réfléchiras ! Réfléchis bien ! Et lorsque tu seras arrivé à une bonne pensée, tu me le diras. Je suis sûr que ça ira vite... Et que tu signeras. Mais ne bouge donc pas ! Parce que cela t'empêcherait de penser.

Velikine s'en va. Sergueev est toujours dans son fauteuil. Il feuillette les papiers.

Les jambes étendues et les bras pendant le long du corps. André est assis sur le bout aigu de la chaise et se réjouit de voir l'affaire prendre une tournure aussi bonne. Cette fois, croit-il, on ne lui fait aucun mal. Personne ne l'inquiète ni ne l'importune. De temps en temps, Sergueev jette sur lui un regard indifférent et se replonge de nouveau dans ses papiers.

Si c'est de cette façon qu'ils veulent obtenir sa signature, il pourra rester assis, comme ça, toute une éternité, mais ne signera aucun procès-verbal.

Peu à peu, André commence à sentir que la chose n'est pas si simple. Il a un peu mal au coccyx. Mais ce n'est rien. Le reste du corps se repose toujours. Cependant, quelques secousses légères, comme un petit courant électrique, parcourent sa colonne vertébrale. Elles deviennent de plus en plus fortes. André veut se déplacer un peu, mais constate qu'il ne peut plus le faire, comme s'il était cloué à la chaise. Il se dit : ça doit être la fatigue. Il serre les dents et reste immobile. Mais les secousses se répètent de plus en plus fréquemment. André regarde ses mains et voit qu'une sueur drue tombe en gouttes sur le parquet. La sueur commence à couler sur son dos, sur ses hanches et le long des jambes pour descendre dans la chaussure. Le courant douloureux parcourt tout le temps la colonne vertébrale et se transforme en une vibration continue, — piqûres, fourmillements. Ensuite, ce sont des accès de fièvre qui secouent son corps tout entier, de la tête aux talons. Le crâne est déchiré par la douleur... Les cheveux commencent à se dresser sur la tête.

— Mais c'est une paralysie ! c'est une paralysie qui m'atteint !!!... Mon Dieu !...

...Eh bien, si c'est une paralysie tant pis !... Les mâchoires contractées, il reste assis, en s'efforçant de tenir encore, car il sait que s'il tombe, on le piétinera, on le battra, on lui cassera les reins... Sur le parquet, au-dessous de ses mains, la sueur forme déjà de petites mares, mais les gouttes tombent toujours. Un moment encore et il va perdre l'équilibre et alors... Il s'efforce de tenir. Son dos est parcouru par des foudres qui montent et frappent le cerveau même...

Sergueev lève les yeux sur le visage mortellement pâle d'André. Il fronce les sourcils, dit avec dépit et colère :

— Alors ? Vas-tu écrire ? Vas-tu signer ? A quoi veux-tu aboutir, diable !

Pas de réponse.

— Signe !... Signe donc !... Et je t'enverrai dormir ! Tu entends : dormir ?

André pousse un sanglot spasmodique et tombe par terre, sur un flanc. On l'asperge avec de l'eau, et lorsqu'il reprend ses sens, on le remet sur la chaise. Tant qu'on s'occupe de lui, la douleur dans la colonne vertébrale s'apaise, mais on le fait de nouveau s'asseoir sur le petit coin de la chaise, laisser tomber les bras, allonger les jambes...

Cette deuxième expérience est encore plus pénible. La fièvre commence dès le début et André éprouve les supplices d'un crucifié. Il remue la tête, la lève, la penche, la tourne d'un côté de l'autre. Il a mal partout, il veut vomir, mais n'y arrive pas. Et cette grosse sueur ? D'où vient-elle ? Il a la sensation que son corps fond et s'en va en gouttes qui tombent sur le plancher. Sergueev répète tout le temps :

— Alors ?

André hoche la tête et prononce péniblement :

— Ecoute, juge ! tu vois ce crochet, là, dans le mur, pends-moi !... Pends !... Ça sera mieux pour moi... Et pour toi aussi !...

Sergueev lève les sourcils et la peur se dessine sur sa figure... Quel entêtement ! Quel entêtement de maniaque ! Mais il compose un sourire et dit sur un ton moqueur :

— Ne te presse pas. Tu n'éviteras pas le crochet. Il vaut mieux que tu signes... Eh bien ?

André tombe par terre. Pour qu'il revienne à lui, on lui met sous le nez de l'ammoniaque et on le remet sur la chaise.

Cela dure toute la nuit.

Le matin, André n'est plus qu'un chiffon tordu. Mais le juge d'instruction n'est pas arrivé à ses fins. Il est, lui-même, tout exténué, et sa propre volonté a faibli dans cette affaire de fou.

De l'autre côté de la fenêtre, l'air prend une nuance grisâtre.

Ayant prononcé son dernier « Eh bien ? », le juge d'instruction presse le bouton de la sonnette et rédige un « billet ». Un fusilleur arrive. Sergueev lui remet le billet et donne l'ordre de reconduire André à la cellule n° 49.

*
* *

Comment il marchait, comment il était parvenu jusqu'à la cellule n° 49, André l'a oublié. Il sait seulement qu'il flottait dans un brouillard et portait en lui, comme une chose volée, cette petite pensée, enfouie dans les profondeurs de son âme : il a été à un cheveu de la catastrophe, à un tout petit cheveu, — encore un peu et il aurait signé le procès-verbal... Il craint que le convoyeur ne surprenne cette pensée.

*
* *

Dans la cellule, André escalade avec difficulté l'amas d'hommes nus, ensommeillés, se traîne vers la fenêtre ouverte, pose la tête sur le ciment du rebord, s'y cramponne avec ses mains et se fige dans cette position, en respirant avidemment les fins filets de l'air froid du matin qui entre dans la cellule avec les gazouillements des moineaux. La grosse boule qui lui obstruait la gorge éclate d'un seul coup et un torrent de larmes coule de ses yeux. Secoué par les sanglots, il écoute le cri triomphal des moineaux qui, perchés sur les branches du marronnier, saluent le soleil. Il ne peut plus se dominer et laisse s'écouler en pleurs les restes de ses forces... Personne ne l'entend...

— « Mes frères ! Mes frères ! »

IV

Sorti de son lourd sommeil, André voit Okhrimenko qui se penche, la mine triste, et applique sur ses épaules enflées une serviette humide. Le triste Goliath n'a qu'une seule serviette et il se donne beaucoup de peine pour la disposer de façon que les deux épaules puissent en profiter en même temps : il plie les deux bouts de serviette et en forme deux petits coussins mouillés qu'il maintient sur les épaules d'André avec ses mains, très doucement, pour ne pas lui faire mal Tendue d'une épaule à l'autre, la serviette froide chatouille le cou d'André et le réveille. Un sentiment de honte, brûlant, insupportable, s'empare de lui : on l'a battu ! On l'a battu, lui, qui s'est habitué à se prendre pour un « hégémon » !... Comment pourra-t-il maintenant regarder les hommes dans les yeux ? Savent-ils qu'on l'a battu ?..., brutalement, lâchement, — tout à fait comme on bat les chiens... Ah ! si cet Okhrimenko pouvait appliquer sa serviette à son cœur !... Il regarde la figure d'Okhrimenko et sent qu'en effet il applique la serviette au fond de son cœur, — ce Goliath-Okhrimenko, triste et tendre, comme une mère. Il applique une serviette douce et calmante à sa douleur, à son âme blessée par les souffrances, et la honte qui le ronge devient moins aiguë... Ils savent ! Ils savent tout, ils marchent avec lui à travers le même enfer et personne parmi eux ne le réprouve...

*
* *

Dans la cellule, ce sont toujours les mêmes figures, si familières, si proches... André s'ennuyait sans eux. Il lui semble qu'il ne les a pas vus déjà depuis Dieu

sait combien de temps, depuis des semaines et, peut-être, des mois entiers. Il lui est agréable d'être enfin revenu « chez lui ». Enfin, il est de nouveau chez lui. Oui, c'est sa maison, à lui... Oh, que c'est bon tout de même d'être rentré ici et de les revoir, eux, tous ensemble ! Seul, Ouzounian montre une joie méchante. Quant à Azik, son regard est rempli de peur, — la joie méchante avec laquelle il devrait le voir, recule aussi devant la peur que suscite en lui le tableau qui doit surgir dans son imagination lorsqu'il regarde André. Cette perspective l'attend, peut-être, lui aussi...

Outre la compassion, tous les visages reflètent une douloureuse question inexprimée. Cette question crie dans leurs yeux, mais personne n'ose la poser à haute voix, bien que chacun veuille entendre la réponse : « oui » ? !... Tels sont les hommes : celui qui est tombé, veut trouver une consolation dans la chute d'autrui. Okhrimenko se penche sur la tête d'André et remue les lèvres. Il ne prononce pas un mot, il remue seulement les lèvres :

— « Tu t'es scindé ? »

André hoche la tête pour dire « non ». Les yeux d'Okhrimenko brillent. Il serre la main d'André. Et André dit à lui-même : « On m'a écrasé, peut-être, mais... on ne m'a pas brisé. On ne m'a pas encore brisé... »

*
* *

Dans la cellule, on entend des conversations très douces... La cellule rêve. Elle rêve, à ce qu'on ferait si on se retrouvait en liberté. Chacun doit raconter, à son tour, son rêve : Que ferait-il si on le remettait en liberté ? L'un dit qu'il parcourrait la ville entière, tout nu. Un autre dit que s'il sortait de la prison, il irait d'un bout de la ville à l'autre bout, en dansant, comme une étoile de ballet. Le troisième dit qu'il irait jusqu'à sa maison sur les mains, les pieds en l'air et crierait tout le temps avec enthousiasme : — « Vive Staline et tout le Politbureau ! » Le quatrième dit...

Un collier fantastique, chimérique est tressé avec des absurdités folles et, parfois, très spirituelles. Les plai-

santeries resplendissent comme des perles lumineuses, et le rire les accompagne : rire retenu, mais unanime, rire de pendus. Arrive le tour du poète A. Dikyi, noir comme un tzigane et couvert de poils. Il réfléchit quelque temps avec une mine sérieuse, respire et dit, toujours avec le même regard sombre et sérieux :

— Quant à moi, si on me relâchait..., je... je roulerais devant moi à travers toute la ville, par le trottoir, un petit pois avec mon nez !... A travers toute la ville de Kharkov !

La cellule s'étrangle de rire. Tous rient. Même le docteur Litvinov, homme sérieux et grave.

Le projet du poète Dikyi est imbattable. Personne ne peut le dépasser dans l'humour de pendu, et le rêve des prisonniers, arrivé à son sommet, s'éteint.

*
* *

Le prêtre Petrovsky raconte quelque chose... Lorsque la cellule s'adonnait aux rêves, il n'y participait pas. Il regardait tout le temps André d'un regard lointain et remuait les lèvres. Il priait, peut-être... ou, peut-être... il revenait, lui-même, d'un interrogatoire. On ne l'avait pas battu, mais on lui avait refusé de rendre le bandage et il avait dû marcher par tous ces maudits escaliers et corridors, en maintenant son hernie avec les mains. Tous ses quatre-vingts ans semblent se concentrer sur cet effort. Krasnoyaroujsky, avec sa brutale franchise coutumière, lui manifeste sa sympathie en lui disant : — « Mon père, vous feriez mieux, si vous vous scindiez, pour quitter la prison, revenir à vos ouailles et finir vos jours en paix et dans le calme ». — Petrovsky lui répond par un soupir et hoche négativement la tête : — « C'est impossible ! »

— Mais il y a des prêtres qui sont en liberté et peuvent vivre tranquilles, insiste l'autre.

— Vivre ?... répond Petrovsky. Certains vivent. Mais ils le paient par un gros tribut à César. Il n'y a pas de prêtres en liberté. Il n'y en a plus. Il n'y a plus de prêtres de cette Eglise à laquelle il appartient, lui-même... Il appartient à l'Eglise ukrainienne... Et il n'y a plus de prêtres de cette Eglise.

— Non, il y en a encore ! — insiste Krasnoyaroujsky.

Krasnoyaroujsky est un excellent spécialiste de la science agricole, mais se débrouille mal dans les questions religieuses. Il ne sait pas quelle est la différence entre l'Eglise ukrainienne autonome et l'Eglise dénommée « vivante » et organisée par les Soviets. Pour lui, chaque pope est un pope et, tous sont semblables. Il ne sait même pas que l'Eglise « vivante » est une église que les véritables serviteurs de Dieu condamnent parce qu'elle sert l'œuvre du Malin. Petrovsky ne dit plus rien, mais ses yeux se remplissent d'une profonde tristesse. Pourquoi et avec qui peut-il discuter ? Il est enfermé dans ces murs déjà depuis presque un an. Il sait pourquoi il subit ce martyre et dépose son sort aux pieds de Dieu...

André regarde Petrovsky avec une sympathie silencieuse. Petrovsky a très mal, mais ne gémit pas, supporte la douleur calmement, doucement. Il est exténué, pâle et... majestueux. Il ne s'offense jamais de rien et ne se fâche jamais. Dans cet homme il y a quelque chose qui n'est pas de ce monde. Il paraît que les premiers chrétiens étaient ainsi.

Petrovsky est assis tout près d'André. Il raconte quelque chose à Koulinitch qui, lui aussi, est vieux et blanc. Dans les années de la révolution, il fut le premier directeur du premier lycée ukrainien, à Kharkov. André tend l'oreille : Petrovsky parle des souffrances du Christ. Il doit y chercher un encouragement pour lui-même.

Doucement et douloureusement il raconte comment le Christ, condamné à la crucifixion, priait le Père de lui donner de la force pour qu'il pût boire son calice jusqu'au bout... Il parle du Jardin de Gethsémani. Koulinitch et Petrovsky connaissent le récit d'Evangile par cœur, mais il y a dans ce poème tragique — poème de fidélité et de trahison — quelque chose d'énigmatique et d'éternellement nouveau, quelque chose qui attire toujours les âmes humaines comme un puits sans fond. André connaît, lui aussi, ce récit depuis son enfance, mais dans la bouche de ce prêtre martyr, doux et modeste, les mots, connus depuis longtemps, résonnent autrement et le poème familier prend un sens nouveau.

En écoutant Petrovsky, André, — il ne sait pas par quelle loi d'association étrange, — se souvient de sa mère. Il se souvient du prêtre qu'il avait trouvé dans la maison à son arrivée, et de la Bible que le prêtre tenait dans ses mains. Vieille Bible de son père !... Sa mère, douce, mais fanatique dans sa foi ! La présence à ses côtés de ce prêtre, son tuteur spirituel, devait être pour elle une source de force morale avec laquelle elle surmontait sa douleur incommensurable... André regrette de n'avoir pas prêté assez d'attention à cet homme gris et modeste ! C'est probablement parce qu'il n'a jamais fréquenté les ecclésiastiques et qu'on lui a inculqué un sentiment hostile à leur égard, — il s'est habitué à les considérer comme défenseurs d'esclavage et d'obscurantisme. Dommage qu'il n'ait même pas serré la main à ce prêtre pour le remercier de s'occuper de sa mère ! Si sa mère a pu supporter tous les malheurs qui sont tombés sur ses faibles épaules, c'est seulement grâce à sa foi et grâce à l'appui que lui a donné ce prêtre. S'il le rencontrait quelque part, il lui parlerait de sa mère : que pensait-elle, que disait-elle et en quoi cherchait-elle la consolation, comment supportait-elle sa solitude ?

André met doucement la main sur le genou de Petrovsky.

— Mon père... Je suis athée... Mais dites-moi quelque chose... Parlez-moi du Jardin de Gethsémani. — Et le regard tourné vers l'inconnu, André écoute le récit sur Judas, pense à ses frères. Dans les ténèbres qui s'étendent devant ses yeux, lui apparaît un jardin plein d'obscurité et de chaleur étouffante, dans un silence angoissant, avec des silhouettes de myrtes et de cyprès... Le Christ agenouillé, le regard fixé dans l'infinité de la nuit... Trahison... Apostasie de Pierre et éloignement des disciples endormis... Solitude... Angoisse infinie... Et le chant d'un coq au loin, — annonciateur de la condamnation et de la souffrance, déjà proche, de l'outrage et de la mort... Le cri funeste du coq... qui triomphe du mal...

— Celui dont le nom commence par un « Tch »...
— Tchoumak...
— Préparez-vous à l'interrogatoire !

Le poème du Jardin de Gethsémani èst coupé... Petrovsky regarde André avec tristesse. Okhrimenko se hâte de bander les épaules d'André avec une serviette mouillée. Mais André ôte la serviette et adresse au Goliath ému un sourire timide : — « Pas besoin ! » — Le professeur Litvinov rampe vers André et, dans un chuchotement fiévreux, lui dit d'avoir pitié de lui-même : — « Il vaut mieux qu'il pense à sa jeunesse, à sa vie et qu'il se « scinde »... Tous ceux pour qui il souffre l'ont certainement déjà trahi. Pourquoi veut-il mourir ?... On ne le condamnera qu'à cinq ans de prison. Il vaut mieux avoir cinq ans de prison et vivre que de mourir pour rien ! Pensez à vous-même... Scindez-vous... »

André écarte Litvinov, se chausse et s'en va.

Il est de nouveau à « l'interrogatoire ».

Cette fois-ci, il va à « la grande chaîne mobile ».

Il n'est resté dans la cellule que quelques heures, comme si on l'y avait fait revenir exprès, — pour écouter le récit de Petrovsky.

Petrovsky tourne les yeux vers la porte de la cellule, remue les lèvres et chuchote dans un souffle presque imperceptible :

— Seigneur !... Que ce calice leur soit épargné, à eux tous, et à lui !!!

Personne ne l'entend.

V

Chacun sait ce qu'est une « chaîne mobile ». C'est une acquisition de la technique moderne pour la fabrication massive et standardisée de machines, de chaussures, de vêtements. C'est la base du processus continu de production où un détail après l'autre, une vis après l'autre, forment dans leur ensemble des objets et des machines, en réalisant d'une manière accélérée la pensée du génie constructeur et créateur de l'homme. C'est le système d'Henri Ford.

Mais personne ne sait ce qu'est la chaîne mobile, système de Nicolas Yejov, commissaire au N.K.V.D. C'est une chaîne mobile où, un détail après l'autre, une vis après l'autre, on ne construit pas, mais démonte les âmes humaines. Personne n'en sait rien, personne, sauf ceux qui y sont passés. Cette chaîne mobile sert, elle aussi, au processus de « production » standardisée, production d'être sans volonté, d'hommes dépersonnalisés, à la scission, au démontage de l'âme humaine, à la transformation des hommes en rien, en « zéro ».

Ce processus a pour devise la formule de la dialectique la plus perfectionnée. La vieille formule disait : « C'est l'existence qui détermine la conscience ». La nouvelle et la plus moderne proclame : « C'est l'insistance, par la bastonnade, qui détermine la conscience ».

Il y a une « petite chaîne mobile » et une « grande chaîne mobile ». D'ordinaire, la « petite chaîne mobile » suffit pour démonter l'âme d'un homme qui veut résister. Mais il y a des hommes qui sortent de la « petite chaîne mobile » transformés physiquement en chiffe et cependant, avec une âme non démontée. Alors, on les met à la « grande chaîne mobile ». La « grande chaîne mobile » c'est l'apanage des hommes particulièrement têtus et indociles.

André va à la « grande chaîne mobile ». Ce qu'il a subi auparavant, n'est que la « petite chaîne mobile ».

Quel non peut-on donner à ce tronçon de la voie dans lequel il s'engage maintenant ? — se demande André. « Cauchemar » ? — l'appellation est belle, mais ne convient pas à une chose trop réelle... « Enfer » ?... « Inquisition » ?... Non, tous ces termes sont trop faibles et ne peuvent exprimer ce qui arrive à l'homme, — homme concret et réel, — qui tombe dedans.

La seule définition qui lui convient, c'est « la grande chaîne mobile ». — Quant à l'attitude de l'homme, follement entêté et qu'on met à la « grande chaîne mobile », on ne peut lui donner aucune définition, non plus. — « Héros » ? — Mais que veut dire le mot héroïsme ? Grandeur ? Poésie ? Beauté ! L'héroïsme, c'est un exploit brusque et grandiose qui impressionne les spectateurs, c'est un brusque éclat du courage qui charme les cœurs humains par l'accomplissement de l'impossible. C'est une brève tension pour produire un effet, dans la certitude qu'il sera ensuite multiplié et peint en toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, par la fantaisie des hommes. L'héroïsme, c'est un pathos de l'action devant le monde et en vue des lauriers préparés d'avance, des louanges, des fleurs, des médailles d'or et de l'amour que les femmes et les jeunes filles apportent sur l'autel des héros, comme le don le plus précieux. Ce don est peut-être le seul vrai mobile des héros, qui les empêche, dans les moments les plus difficiles, de se transformer en lâches vulgaires et en nullités. Le « héros » ferme les yeux pour y enfermer les douces visions, comme un soldat turc, avec ses Houries de paradis nues, faciles et follement désirables. Il se précipite, la tête basse, dans le tourbillon : s'il en sort, il sera « héros » pour la vie et profitera de tous les biens destinés aux « héros » ; s'il tombe, il restera tout de même « héros », car le monde l'applaudira et érigera des monuments en son honneur...

Mais tout cela n'a aucun rapport avec l'homme d'aujourd'hui, mis à la « grande chaîne mobile », avec l'homme qu'on écrase en silence dans les sacs de pierre, isolé du monde entier, avec l'homme qui

rampe et se tortille comme un ver de terre, tout seul, tout seul, sans lumière, ni couronnes de lauriers exposées par ses partisans... l'homme qui fait son effort non pas pour étonner le monde qui n'existe pas pour lui, de même que lui, non plus, n'existe pas pour le monde (qu'est-ce qu'un homme parmi les 200 millions d'hommes ? Un grain de sable !) Il n'agit que pour protéger son petit « moi » contre la dégradation et l'infamie, contre une mort morale devant laquelle la mort physique est un bonheur trop grand. Quel rapport peut exister entre cela et l' « héroïsme » ?

Non, ce n'est pas un héroïsme. Pas du tout. C'est quelque chose qui n'a pas de nom dans le langage humain.

*
* *

Pendant des jours et des nuits (André ne sait pas combien il s'en est écoulé) le cauchemar dure. L'ayant pris à l'interrogatoire, on le détient tout le temps là-haut. Rarement on le conduit pour une heure à l'étage intérieur, pour qu'il dorme et ensuite on le ramène de nouveau à la « chaîne mobile ». Tour à tour, il passe par tous les degrés du démontage de l'âme.

Il est de nouveau assis sur le bout de la chaise... Ensuite, il est assis sur un canon — on l'y asseoit comme autrefois on asseyait les prisonniers zaporogues qu'on empâlait. On le conduit devant un peloton d'exécution, en mettant en scène une fusillade... On lui crache dans la figure. On lui fait des « beafstecks » sur les hanches, — dans le langage des « maîtres des hautes œuvres » cela s'appelle « transformer l'homme en chimpanzé »... Les juges d'instruction et divers hommes du « service d'opérations » passent devant lui les uns après les autres, et il ne connaît même pas leurs noms, il ne les distingue que par le degré de cruauté et leur génie dans la recherche satanique des tortures raffinées. Il ne connaît pas leurs noms ni ne se rappelle leurs figures, comme il ne se rappelle même pas beaucoup les tortures qu'ils ont pratiquées sur lui, inanimé. Et celles dont il se souvient ? Que

peut-on en dire aux hommes du dehors ? Il n'y a pas de mots pour le décrire, — les hommes heureux, ceux à qui ce calice a été épargné ne peuvent pas le comprendre. Tout cela il faut l'avoir vécu. Toutes les couleurs sont pâles, toutes les paroles sont pauvres, usées, comme des semelles. Voilà, par exemple, un bâton. Comment pouvez-vous décrire un bâton dans les mains d'un Velikine ? Un bâton, inoffensif, et qui n'est bon à rien !... Ou, par exemple, un tout petit angle innocent d'une chaise !... Quatre centimètres, pas plus, un tout petit triangle. Celui qui connaît la géométrie, peut bien se représenter le dessin : c'est un petit triangle isocèle dont les deux angles aigus égalent un angle droit et la perpendiculaire qui va de l'angle droit vers la base du triangle égale quatre centimètres. Avec ces données on peut calculer toute la surface de ce misérable triangle, les dimensions de ses angles et de ses côtés. Mais personne ne peut calculer combien de souffrances peut contenir ce minuscule triangle si on y asseoit un homme sur son coccyx ! Combien de souffrances physiques et combien de souffrances morales ! Tous les professeurs de géométrie du monde entier ne réussiront pas à faire ce calcul. Comme on ne peut, non plus calculer les oscillations de l'âme humaine entre le plus simple moyen de se sauver : « se rendre », et le plus pénible : « ne pas se rendre ».

Ou, par exemple, voilà un petit canon, bien ordinaire ! Il est bien placé dans un coin, comme un ornement quelconque. Il a été fait pour tirer, mais on l'a séparé de la culasse qui contenait la force d'explosion; on lui a enlevé son âme explosive, on a dévissé la lumière et tout le reste qui sert au tir, — on l'a privé de la fonction à laquelle l'avait destiné le génie de son inventeur et on l'a mis ici, dans ce petit coin, comme une chose inutile... Eh ! Eh ! Un nouveau génie lui a attribué une fonction nouvelle qui n'avait été prévue par personne — par aucun ingénieur, aucun constructeur, aucun artilleur.

Cette fonction est de servir de terrible instrument pour la reconstruction de l'âme humaine. Un détail de la « chaîne mobile »... Lorsqu'on assied sur ce canon un homme, il ne rêve qu'à une chose : si Dieu est

miséricordieux, qu'il fasse éclater ce canon et tomber en morceaux celui qui y est assis. Oh, si ce canon avait toujours sa belle âme explosive !

Mais ce canon n'est encore rien, en comparaison de beaucoup d'autres détails de la « grande chaîne mobile »... L'homme gît par terre, privé de toute défense, mais garde toujours sa fierté, sa fierté inébranlable... Un autre homme en uniforme neuf et luisant du N.K.V.D., s'approche de lui, — cela se passe dans les murs du temple de la « justice prolétarienne » et... urine sur sa figure... sur ses yeux !...

Mais tout cela n'est encore rien, en comparaison de l'homme même, de son obstination ultime qui, toujours réchauffée par la haine furieuse, le désespoir et la colère impuissante, devient peu à peu maniacale. Un homme fier, jusqu'à l'oubli de soi-même, dépourvu de tous les moyens de défense, que peut-il opposer à son adversaire ? Un mépris fou, aveugle et infini où retentit aussi une joie sadique adressée à lui-même.

André n'est plus que sa propre ombre. Aucun de ses amis ne le reconnaîtrait. Il était si robuste et maintenant ses bras et ses jambes tremblent comme ceux d'un paralytique. Sa volonté n'est soutenue que par la haine qui augmente de plus en plus et, avec elle, augmente son obstination. Et — chose curieuse ! — ce renforcement de la haine et de l'obstination est inversement proportionnel à son affaiblissement physique. C'est une obstination hystérique, aveugle, insensée. Elle ne connaît plus de limites ni de logique. La pensée de suicide qui apparaissait dans les moments les plus durs de son écrasement physique, recule devant un désir insensé de vaincre. Vaincre ! En sortir infirme, demi-cadavre, mais vaincre !... Il doit vaincre ces brutes, ces nullités, ces bêtes odieuses ! Oui, il doit les vaincre, car il est impossible que l'ignominie et la lâcheté triomphent de son âme, de sa fierté... Jamais !... Jamais !...

Plus d'une fois, dans les moments de grand désespoir, lorsqu'on le conduit par les corridors, il éprouve un brusque désir de pousser un hurlement sauvage, de se précipiter la tête penchée, le long du corridor, et de se briser le crâne contre le mur.

Ah ! qu'est-ce que l'héroïsme ? Héroïsme des chevaliers, des croisés, des chefs de guerre, des patriotes célèbres ? C'est de la poésie ! De la belle poésie, rêvée, attrayante, désirée. De la poésie ! Et rien d'autre...

Comme tous les autres détenus de la prison du pays du socialisme, André est dépourvu des moyens de défense les plus élémentaires qui existent partout ailleurs. Dans les geôles les plus terribles des Etats réactionnaires les plus célèbres, les prisonniers avaient tout de même quelques moyens de se défendre, — requêtes, appels, avocats, opinion publique, grèves de la faim. Ici, tout paraît ridicule, l'idée même d'y recourir est ridicule. Ici, l'homme est sans défense. C'est un grain de poussière : il vit encore, mais il est déjà rayé de la liste des vivants. André essaie de recourir à la grève. Il proclame la grève de la faim, mais vite, bien vite, y renonce, car il voit que cette grève n'existe pas non plus. On l'alimente artificiellement pour qu'il n'arrive pas à mourir de faim. Si tous les détenus dans une cellule font la grève de la faim, ensemble, on les alimente artificiellement, tous, mais on n'oublie pas d'inscrire dans leurs dossiers une accusation supplémentaire : « organisation de la résistance contre les organes de la loi révolutionnaire ».

André se convainc que dans cette prison, la grève de la faim n'est pas efficace. Il y renonce donc et peu à peu s'éteint.

*
* *

La « chaîne mobile » commence à fonctionner moins bien. Les juges d'instruction ne veulent pas que leur victime meure. Cela ne doit pas rentrer dans leur plan. Ils commencent à s'arrêter de plus en plus souvent et à renvoyer André dans sa cellule. On le ramène ensuite de nouveau aux interrogatoires, mais, tout de même, on lui laisse des moments de répit physique, sans que sa tension nerveuse diminue.

Dans la cellule on ne sait rien de précis sur l'affaire d'André et ses interrogatoires. Lorsqu'il revient, 29 paires d'yeux l'accueillent par une question muette,

mais il ne dit rien..., il se couche sans plainte, ni larme. Les gardiens le laissent tranquille et, malgré les règlements, il peut rester couché toute la journée, son regard fiévreux tourné vers quelque chose que l'œil humain ne peut pas atteindre.

*
* *

De l'autre côté de la fenêtre, quelque part derrière le paravent de fer, poussent les arbres. Les prisonniers ne les voient pas, mais savent qu'ils sont là. Dans la nuit, lorsque la fenêtre est ouverte et que le silence oppressant règne dans la cellule, quand le sommeil s'enfuit des yeux et que les hommes feignent seulement de dormir, ferment leurs yeux dans l'attente d'un appel de l'autre côté du bouclier de fer, arrive quelquefois un doux murmure des feuilles, si familier et si oublié. Les arbres sont là, derrière le mur. Un vieux marronnier et un tremble, — arbre qui tremble. Le petit vent de nuit venant des steppes, des espaces, des maisons et des jardins, de chez les mères et les sœurs, des bois et des bosquets, se glisse entre les sombres bâtiments et murmure doucement dans le feuillage de ces arbres solitaires, séparés du monde, et, eux aussi, enfermés dans la prison. Il raconte quelque chose aux prisonniers.

Les oreilles de prisonniers suivent les soupirs du vent et le bruissement des feuilles et distinguent bien la voix de l'érable, et celle plus triste du tremble... Une légende slave dit que c'est à cet arbre que Judas s'est pendu. Cet arbre tremble parce qu'il fut le témoin du dernier souffle du malheureux élève du Christ, Judas Iscariote, et ce témoignage retentit toujours dans le bruissement de ses feuilles.

Le marronnier et le tremble poussent derrière le mur ensemble. Mais pourquoi les feuilles du marronnier n'émeuvent-elles pas le cœur ? Est-ce parce qu'aucune légende ne parle d'elles ? Le langage angoissant du tremble émeut le cœur, le doux tremblement de ses feuilles couvre tout, se répand comme une mer. La légende plane sur cette mer de petites feuilles accrochées, tête en bas, aux tiges fines.

Le vent émeut, lui aussi, le cœur. On ne le voit

pas, mais on l'aperçoit lorsqu'il se met à parler à travers les feuilles. Il s'est glissé jusque-là, dans cette cour de prison. D'où est-il venu ? Voilà qu'il vole dans les espaces libres, touche les herbes sur les sentiers que les pieds d'André ont foulés. Voilà qu'il survole la maison des Tchoumak et s'accroche aux pattes de l'érable qu'André et son père ont planté près de l'étable... Il a tout conté, tout entendu, tout vu et il raconte maintenant tout au marronnier et au tremble qui sont là, derrière ce mur. Le marronnier émeut, lui aussi, le pauvre cœur d'André. André le voit et son cœur se remplit de souvenirs... Non, le marronnier a, lui aussi, sa légende. Belle, ensorcelante !...

La ville de Kiev ensoleillée. Le boulevard Chevtchenko... Les robustes marronniers s'y dressent en haie sans fin et lèvent vers le soleil leurs admirables cierges, leurs cierges de fleurs. Comme des encensoirs énormes, les marronniers sont disposés le long de la rue, fixés dans la terre noire, réveillée par la pluie de mai. Ils encensent triomphalement le ciel avec leur poussière dorée, leur parfum, le pathos exhubérant de leur fleuraison. Les petites miettes de pluie, les diamants de gouttes scintillent sur les feuilles et les cierges de fleurs, en souvenir de l'ar-en-ciel.

Dans la rue se promène, d'un pas de danse aux éclats de rire, la jeunesse, leur jeunesse, sa jeunesse. Elle se promène à travers Kiev, la capitale de sa terre, à elle, insouciante, téméraire, fière !... La lumière des encensoirs fantastiques, verts-roses la salue... Marronniers... Il y en avait aussi dans le parc de la ville natale, — témoins de son enfance, témoins de sa jeunesse, témoins de son amour, de ses rêves, des soupirs et des baisers, dans les nuits aux arômes des herbes, et les soirées aux arômes des tilleuls... Marronniers... C'est leur message qui est là, derrière cette fenêtre.

Quand il pleut, dans la nuit, un autre bruit retentit de l'autre côté de la fenêtre, — la pluie tombe sur les arbres, et alors, l'oreille du prisonnier entend quelqu'un jouer de la harpe...

*
* *

Lorsque la pluie s'arrête et que le vent s'apaise avec elle, les sons dégoulinent encore, sur tous les tons, les gouttes s'arrachent et tombent d'une feuille sur l'autre, — un, deux, trois, quatre !... Les arbres ! Tout un monde ! Ils bruissent avec leurs feuilles, derrière des fils de fer et ils bruissent dans l'âme du prisonnier.

Parfois, comme leur petit messager, une noctuelle arrive dans la cellule, ou deux ou toute une brigade. Elles tournent autour de l'ampoule de la lampe, dans le plafond, cognent contre elle leurs têtes, se débattent dans un désespoir aveugle, tombées à l'improviste dans un cercle magique. Elles ne peuvent plus s'enfuir... Elles ne peuvent plus s'envoler, ni retourner chez elles et raconter ce qu'elles ont vu. Les yeux des prisonniers les guettent, sans un mot...

Parfois, une petite feuille, arrachée par le vent qui l'a peut-être fait exprès, tombe sur le paravent de fer qui couvre la fenêtre. La petite feuille tombe furtivement, comme un message secret jeté par quelqu'un du dehors. Une petite feuille verte qui arrive du dehors ! Beaucoup de choses y sont inscrites, il faut seulement savoir les lire ! — Un poème extraordinaire y est inscrit, — poème sur le soleil, la liberté, la vie... et un poème sur la trahison, car c'est une feuille de tremble.

La petite feuille circule d'une main à l'autre. Tous la lisent. Chacun la tient longtemps dans la main, jetant un regard vers la porte, pour que le cerbère ne vienne pas enlever la petite feuille. Chacun soupire et transmet la feuille au voisin.

*
* *

On a pris David à l'interrogatoire. Pour la première fois. Le jeune David, doux et rêveur, accusé de sionisme et d'appartenance à l'organisation de Poaleï-Sion (partie socialiste juif), depuis longtemps attendait ce moment, mais ne croyait pas qu'il viendrait et que quelque chose de terrible lui arriverait. Il croyait toujours qu'il n'était là que par un malentendu... Il n'a jamais fait de mal à personne, il aime la poésie il aime tout ce qui est héroïque, il aime sa mère, —

il l'aime tendrement et compose pour elle des vers qu'il récite à André, en le regardant avec ses grands yeux extasiés. Ses vers, ils les compose en ukrainien.

Et voilà, on l'appelle à l'interrogatoire.

David rentre le même jour, dans la soirée... Ses épaules sont mutilées, comme celles d'André. Pour une première fois c'est un peu trop, pour un jeune, comme lui. Le pauvre garçon a la figure défaite... Il s'affale à sa place et ne peut pas revenir à lui. « Ils l'inculpent de terrorisme et d'appartenance à une organisation contre-révolutionnaire clandestine ». David raconte naïvement tout sur son affaire et on voit que vis-à-vis du pouvoir et du « parti » il est innocent et pur, comme une colombe. Au temps de la famine en Ukraine, en 1921-1922, la mission américaine de secours aux affamés lui envoya — quel bonheur ! — un colis de vivres... C'est là qu'est toute la base de son « affaire ». A cette époque-là il était un petit enfant, mais cela n'a pas d'importance... David raconte tout sur l'instruction de son affaire et sur les bastonnades qu'il a subies. Le juge d'instruction lui a dit qu'on ne l'avait battu que très légèrement, pour le commencement. Très légèrement !... La chemise ensanglantée de David est collée à ses épaules. Les yeux de David sont pleins d'une peur enfantine : « Que veulent-ils de lui ? Que peut-il faire ? Ils exigent de lui quelque chose d'impossible. Bon Dieu ! qu'est-ce qu'ils exigent de lui ? »

Que peut-il faire ? David est devant le même dilemme que tous les autres, y compris André. Seulement, André n'a pas posé la question à l'ordre du jour de la cellule et n'a demandé de conseil à personne. David pose la question. C'est sa foi enfantine dans les hommes qui la pose, son espoir que ces hommes, si nombreux, peuvent l'aider. Et chacun voudrait l'aider.

Le professeur Litvinov veut sincèrement du bien à David. Il le caresse de la main, comme un fils, et lui parle tout bas :

— Ecoutez, David ! Vous êtes jeune. Vous avez besoin de vivre !... Vous avez une mère, vous avez, paraît-il, une bien-aimée... Pourquoi voulez-vous périr ?... Vous ne pouvez pas résister à cette maudite machine... Personne ne peut lui résister... Per-

sonne !... Alors, soyez raisonnable, scindez-vous avant que l'on ne vous anéantisse. Donnez-leur tout ce qu'ils exigent. Plus c'est insensé et plus c'est parfait. Ces gens-là ne sont pas bêtes. Ils verront l'absurdité de vos aveux. Et ils ne vous puniront pas trop lourdement. Non... Ils vous donneront cinq ans, — qu'est-ce que c'est pour vous ? Vous êtes jeune. Dans cinq ans, vous en sortirez vivant. Mais si on vous mutile ou vous rend fou, vous n'en sortirez jamais... Ils vous mutileront et, après, ils vous condamneront encore plus sévèrement. Soyez raisonnable !... Dans un camp de concentration on peut tout de même vivre. Vous êtes jeune, vous survivrez... Scindez-vous !...

David écoute, et on voit que les paroles de Litvinov produisent sur lui une grande impression. Cependant, de temps en temps, sur le visage de David se dessine une hésitation et même une brusque protestation : Sa jeune âme est perplexe.

« Saura-t-il résister ? » — se demande André.

Le professeur Litvinov répète encore une fois son conseil et se tait.

Prikhodko s'associe aux conseils et à l'argumentation du professeur. Les autres ne disent rien.

David a un profil de jeune fille et il y a en lui quelque chose de biblique, — quelque chose des trois adolescents qu'on jette dans le four plein de feu et qui en sortent indemnes. (Mais le four d'ici n'est pas celui de la Bible ! Dans celui d'ici, tous brûlent !) David a le dos courbé. On voit que sa constitution physique n'est pas pour supporter les tortures.

André ne pense pas aux conseils de Litvinov. Il se souvient d'un autre Juif qu'il a vu quelque part dans une autre prison semblable. C'était le seul Juif parmi les gardiens de cette prison; c'était une exception; tous les autres gardiens étaient recrutés parmi les compatriotes d'André et étaient connus comme serviteurs fidèles et fermes. Ce Juif-là était tout jeune, aux cheveux frisés, comme David. C'était un intellectuel ; auparavant, il devait être étudiant ou quelque chose dans ce genre. Il était toujours silencieux, mais regardait les prisonniers avec respect. Un jour, il ouvrit la porte de la cellule d'André toute grande et

courut vers la fenêtre pour la fermer. Il le faisait pour que dans la cour on n'entendit pas les cris et les gémissements qui remplissaient le corridor. Les mains du jeune gardien tremblaient, le front était en sueur. Oubliant que le prisonnier était dans la cellule, il cria avec désespoir :

— Je ne peux plus !... Je ne peux plus !... Je ne peux plus !

Ce jeune homme avait dû — « par le devoir de service » — assister à une bastonnade et il était encore trop honnête pour le supporter.

David ne peut pas, lui non plus, parce qu'il n'est pas créé pour cela. Il n'est pas capable de commettre une vilenie, mais peut-il résister à une vilenie ?

David est assis, le dos courbé, et tressaille à chaque pas qui retentit dans le corridor. Il attend l'appel. Le temps passe. On ne pense plus à l'affaire de David... David se lève, va vers André et s'asseoit à côté de lui... Il attend qu'André lui dise quelque chose. Que lui conseillera-t-il ?...

— Que dois-je faire ? chuchote-t-il.

Mais que peut-on répondre à ce jeune ? André regarde les épaules enflées de David et les traits réguliers, bien dessinés, de son beau visage.

— David, avez-vous une mère ?

— Oui !

— Et une bien-aimée ?

— Oui !

— Vous les aimez et elles vous aiment, n'est-ce pas ?

— Oui !

— David ! Dans votre situation il n'y a que deux issues : mourir une fois ou mourir deux fois. Mourir une fois, c'est être écrasé physiquement, mais survivre moralement. Mourir deux fois, c'est mourir moralement et définitivement, après être devenu un lâche et un zéro, mais en même temps aussi mourir physiquement et de quelle mort ! La possibilité de survivre dans un camp de concentration est un mensonge. Et puis... survivre... comment ? Après une mort morale ?... Vous connaissez la légende de Judas, David ?... Vous vous rappelez le tremble ?

Les larmes brillent dans les yeux de David. Sans prononcer un mot, il serre les doigts d'André et retourne à sa place.

On conduit David aux interrogatoires tous les jours. Ses camarades de cellule lui bandent les épaules avec des serviettes et au moment du départ mettent la chemise dessus pour qu'il ait moins mal. Mais le juge d'instruction arrache le pansement et la miséricorde des prisonniers reste vaine... Non, elle ne reste pas vaine... David trouve quelque part, — où ? le sait-on ? — une force immatérielle pour supporter l'épreuve. André s'étonne même de voir ce doux jeune homme être si ferme.

*
* *

Un matin, après une nuit pareille à tant d'autres, on les ramène des interrogatoires tous les deux ensemble : André est ramené, soutenu par deux hommes, David est apporté sur une bâche, sans conscience. On l'apporte dans la cellule, le pose près de la porte et s'en va. Okhrimenko porte David à sa place. David ne revient pas à lui. Litvinov, avec une mine douloureuse, s'occupe de lui, asperge son front avec de l'eau, le caresse d'une main paternelle. Peu à peu, le jeune homme reprend ses sens... Il regarde autour de lui, en écartant Litvinov... Puis en s'appuyant sur les mains, il rampe vers André, plonge sa figure dans ses genoux et éclate en sanglots...

Les prisonniers baissent les têtes... Petrovsky ne peut se retenir. Tremblant, grimaçant, il lève vers le ciel ses vieux bras et crie à tue-tête : — Mon Dieu ! Mon Dieu ! Ah !... Ah !... Oh !... Quelque chose d'affreux va s'échapper de sa bouche, mais il n'arrive pas à prononcer un mot... Voyant, comme à travers un voile de brume, ces terribles bras, étendus, telles les ailes, André se souvient de nouveau de sa mère et il lui semble que tout s'écroule autour de lui avec fracas.

Il dit au vieux prêtre :

— Il ne faut pas, mon père !...

*
* *

De la « potinière » on ramène Bountchouk. Il raconte une « anecdote ».

Mais ce Bountchouk est, lui-même, un être anecdotique et son « affaire » aussi. De belle prestance, robuste, « chef » de tous les spécialistes de la culture physique du pays, parce qu'il est Directeur de l'Institut de Culture Physique d'Ukraine, il n'a pu supporter la « petite chaîne mobile », ni la logique de fer des persuasions du juge d'instruction, et à la suite de quelques premiers interrogatoires a signé un étonnant procès-verbal. Mais il l'a signé surtout parce qu'il est membre du parti et on l'a facilement convaincu que « cela est nécessaire au pays et au parti ». Et lui, il est bien discipliné ! Il a signé « les aveux sincères », d'après lesquels conformément à l'accusation, il était « effectivement » à la tête d'une organisation insurrectionnelle et terroriste, composée des spécialistes de culture physique, qui devait assassiner le secrétaire du Comité Central du Parti communiste d'Ukraine, Kosior. Cet assassinat devait être fait au moyen d'un bouquet qu'on devait jeter sur la tribune officielle pendant une parade sportive à Kiev, — un bouquet avec une bombe dedans ! Comme chef de cette organisation, Bountchouk a « recruté » tous les théoriciens, professeurs et instructeurs de son Institut de culture physique. Plus exactement, c'est le juge d'instruction qui les a « recrutés » et Bountchouk, persuadé par le bâton et les arguments de fer du juge, n'a fait que signer. Ayant ainsi démontré sa « fidélité au pays et au parti », Bountchouk attend le tribunal.

Or, soudain, Kosior tombe en disgrâce et devient « ennemi du peuple ». Cette nouvelle est apportée du dehors, — par un nouveau venu. L'ayant appris, Bountchouk danse de joie, — quel hasard heureux ! De la catégorie d'ennemis du peuple il passe inopinément dans la catégorie des héros ! Oui, parce qu'il voulait tuer un ennemi du peuple, et non pas un ennemi du peuple quelconque, mais un grand, authentique, particulièrement dangereux, le plus grand de tous ! N'est-il pas un héros ?

Après ce geste gracieux de la fortune, Bountchouk s'impatiente, — il veut revoir son juge d'instruction le plus vite possible. Le juge n'est pas pressé. Mais quelque temps après, il appelle Bountchouk... Et la grande joie finit par une déception encore plus grande : poli et aimable, le juge d'instruction félicite Bountchouk de la victoire et soumet à sa signature un papier où il est écrit que, conformément à ses aveux antérieurs, Bountchouk, d'accord avec Kosior, voulait assassiner le camarade Nikita Kroustchev, membre du Comité Central du parti communiste d'Ukraine. C'est en vain que Bountchouk refuse de signer, — il ne veut pas renoncer au superbe cadeau que la Fortune a laissé tomber dans ses mains. Le juge d'instruction le « persuade » que tout s'est réellement passé comme il est inscrit dans le papier; quant à la version antérieure, ce n'était de la part de Bountchouk qu'une tentative odieuse de tromper les organes de la justice révolutionnaire. Et Bountchouk de nouveau a signé.

C'est pendant cette seconde phase de son « affaire » que Bountchouk a séjourné dans la « potinière » où on l'avait jeté pour qu'il y « réfléchît ». Et, maintenant, de retour à la cellule n° 49, Bountchouk parle avec tristesse de la nouvelle tournure que son affaire a prise. Puis il raconte une anecdote qu'il a entendue dans la « potinière ». C'est une anecdote bien amusante :

Cinq frères vivaient quelque part, dans un village perdu, tous, fils d'une même mère. Et voilà qu'on met en prison un de ces cinq frères parce que quelques chevaux ont crevé dans le kolkhoze. Le malheureux paysan est battu, car il faut qu'il dénonce de grands crimes et toute une grande organisation. Le pauvre s'obstine d'abord, comme s'obstinait le fameux Aslan, mais finit par céder. Seulement sa conscience lui interdisant de « recruter » quelqu'un qui ne soit pas de sa famille, il sacrifie un de ses frères et le « recrute ». S'étant retrouvé ainsi dans la prison, ils ont à résoudre le même problème, mais déjà à deux, et à choisir une autre victime à offrir à l'insatiable Moloch : ils se décident donc à « recruter » un troisième frère, — celui qui a une famille moins nombreuse que les deux

autres. Ensuite déjà à trois, ils « recrutent » un quatrième... Il ne reste plus en liberté que le cinquième frère qui a un tas de gosses... Les frères réfléchissent, réfléchissent et se disent : — Qu'est-ce qu'il va faire, tout seul, en liberté ? Il vaut mieux être ici, tous ensemble... Et ils décident de « recruter » le cinquième frère. En liberté, il ne reste plus que leur vieille mère, chétive et bonne à rien, — personne n'a même besoin de « recruter » une vieille pareille...

Et voilà qu'après être détenus dans des cellules différentes, les cinq frères se rencontrent, tous ensemble, dans la « potinière » ! Qu'ils sont contents de se revoir ! Comme ils s'embrassent ! Comme ils se caressent ! Une véritable fête de famille !... Et il paraît qu'ils seront fusillés, tous les cinq...

*
* *

L'homme est le plus grand des êtres vivants. L'homme est le plus malheureux des êtres vivants. L'homme est le plus vil des êtres vivants.

Il est bien difficile de justifier par un exemple la première de ces définitions.

Le plus étonnant est que toutes les trois catégories peuvent se réunir dans un même individu. Et la « grande chaîne mobile » doit être inventée pour remettre tout à sa place. Peut-être, est-ce là que se révèle le doigt de Dieu : il veut voir ce que valent ceux qui ont été créés à l'image de Dieu. Mais il est paradoxal que Dieu ait choisi pour instrument de sa volonté ceux qui ont déjà depuis longtemps perdu cette image !

Il est difficile pour André de s'expliquer ce paradoxe.

Il lui est non moins difficile de préciser ce qui est, en réalité, la « chaîne mobile » et quelle est sa destination universelle.

VI

Une nuit, André « scinde » son propre juge d'instruction.

Minuit passé : après des insistances longues et désespérées, le juge d'André lance contre lui une attaque psychologique. André est tellement épuisé, qu'il n'est plus raisonnable d'employer contre lui une action directe brutale corporelle. D'ailleurs, les juges d'instruction doivent se dire qu'envers un homme de cette espèce-là, il est plus utile d'employer une pression morale, psychologique, au lieu de la simple bastonnade qui ne donne plus d'effet désirable.

André est assis sur la chaise, sans force, et attend les tortures. Il s'attend à quelque chose de nouveau, d'imprévu, d'inconnu. Leur arsenal est, paraît-il, inépuisable et le génie de l'inquisition nouvelle est vraiment étonnant. Lorsque, minuit passé, les murs de toute la direction se sont remplis de bruits familiers, des préparatifs mystérieux commencent dans la pièce où se trouve André. Des hommes y accourent, parlent à voix basse à Sergueev, jetant un regard mystérieux sur André et disparaissent. Sergueev scrute André, comme s'il voulait examiner son état avant de faire quelque chose d'extraordinaire. Il sort, en laissant André tout seul. Mais il revient vite. Il ferme la fenêtre et baisse la lourde persienne. Il prête l'oreille. Velikine vient lui aussi et repart. Deux robustes hommes du « service d'opérations » accourent et s'en vont, eux aussi...

Soudain, là-haut, de l'autre côté du plafond, quelque chose tombe avec un tel fracas que la poussière tombe du lustre, qui bouge légèrement et aussitôt, un cri furieux se fait entendre... Le bruit se répète. On doit cogner quelqu'un contre le parquet. André se représente vivement comment on le tenait par les

bras et les jambes et le jetait avec force par terre. Il ressent un frisson dans tout le corps. Puis, il sourit légèrement : il devine que c'est une « attaque psychologique ». Pour « l'autre » c'est une torture, pour lui une attaque psychologique. D'un seul coup on abat deux lièvres.

De nouveau, un fort bruit et de nouveau un cri. Encore... Encore... De nombreux pieds frappent le parquet, on entend des voix, mais tout cela est dominé par un hurlement inhumain qui retentit après chaque coup. En écoutant ce hurlement, Sergueev pâlit, mais s'efforce de garder un air indifférent, un air de « dur ».

— Eh bien ? — demande Sergueev, en appuyant sur le mot.

— Quoi ?

— Tu entends ? — Et Sergueev fait signe dans la direction du plafond.

— J'entends...

— Eh bien ?

— Il crie vraiment fort...

— Et toi, salaud, tu hurleras comme une locomotive !

André ne répond pas. Le bruit des bottes et de la chute du corps, là-haut, devient encore plus fort, comme plus violent devient aussi le hurlement dans lequel on distingue toutes les intonations, — cela rappelle un orgue bourdonnant simultanément sur toutes les voix.

Sergueev arpente nerveusement la chambre.

— Eh bien ? — demande-t-il d'une voix méchante. Sa voix tremble un peu.

— Quoi ?

— Tu entends ?

— J'entends...

— Et alors, salaud ?

— Il crie vraiment fort.

Le bruit couvre les paroles d'André. Le hurlement lui donne un tel frisson que la peau se contracte, mais il s'efforce de se maîtriser. Il regarde Sergueev et voit que l'attaque psychologique produit sur le juge « de fer » une impression beaucoup plus forte que sur lui-même. Battre quelqu'un et, dans l'ardeur de l'opéra-

tion, ne pas entendre les cris de la victime, est probablement, plus facile que de les écouter du dehors. Sergueev froisse la cigarette, l'allume et oublie de fumer, l'allume de nouveau. Sa figure est de plus en plus pâle, le front est en sueur, la blonde mèche est mouillée et déformée.

— Eh bien ? — crie-t-il, pour remettre ses nerfs en équilibre.

— Quoi ? — demande doucement André en fixant la figure de Sergueev. Celui-ci est de plus en plus désemparé et crie encore plus fort :

— Tu entends ?...

— J'entends...

— Et alors ?... Alors... Salaud !

— Il crie... vraiment fort...

— Oui... Et toi, salaud..., tu... hurleras... comme une locomotive !...

« Alors, tu es comme ça, — pense André. Il voit que les nerfs du juge échappent à son contrôle. Et cela pour une bêtise pareille ? Sergueev s'approche de la fenêtre, lève la persienne, ouvre la fenêtre, la referme de nouveau. Le hurlement, là-haut, reprend et Sergueev fait une grimace, comme si on lui arrachait une dent... De nouveau... De nouveau...

— Eh bien ? — demande Sergueev, sans regarder André.

André garde le silence. Il commence à lire dans la conscience du jeune juge, comme si ce dernier était éclairé de l'intérieur par des rayons invisibles.

— Ecoutez, juge ! — dit André.

— Quoi ? — sursaute Serguev.

— Puis-je vous dire un mot ?

— Ah, tu as donc réfléchi ?... Enfin... Eh bien, parle ! — Sergueev est visiblement content qu'on lui adresse la parole. Pourvu qu'il n'entende pas ce hurlement. — Eh bien, parle !

Après une petite pause, André regarde la figure bouleversée du juge et dit :

— Savez-vous ? Je vous plains...

— Quoi ? Ah...! Alors, quoi ? Sale chien, tu veux encore t'adresser avec ta propagande à ton juge d'instruction — dit-il, mais il le dit sans méchanceté avec un petit rire nerveux. Il veut échapper aux hurle-

ments qui retentissent là-haut. — Bon, bon ! Vas-y ! Continue !

— Oui, je vous plains. Vous nous écrasez (André regarde le plafond), vous nous écrasez, et l'idée ne vous vient même pas que vous vous écrasez en même temps vous-mêmes... Oui... Je vous ai parlé des millions de mécontents... Oui, nous sommes des millions. Des millions dont le nom est « peuple » ! Vous l'écrasez, vous traînez vos bottes dans notre sang, vous jouez au « glaive de la révolution », à la « justice prolétarienne », vous ne connaissez pas de pitié. Vous répétez tout le temps que vous êtes hommes de fer. Mais qu'est-ce que votre fer peut faire contre nous, contre le peuple, contre notre sang ? Je vous plains. Vous m'avez parlé, je crois, des enfants, de l'amour, du bonheur, — vous employez tous les moyens pour nous écraser, nous anéantir... Vous entendez, comment il crie, là-haut ?... Regardez-moi dans les yeux ! (Il martèle chaque mot). Regardez-moi donc dans les yeux ! (André hausse la voix). Vous nous écraserez, mais vous ne serez jamais heureux. Nous vous poursuivrons pendant toute votre vie, nos cris, notre sang vous suivront partout... Serez-vous amoureux, nous crierons, nous geindrons et empoisonnerons votre amour... Vous écouterez le chuchotement de votre bien-aimée et ne l'entendrez pas, car nous crierons et hurlerons, « comme une locomotive », pour couvrir sa voix... Et vous maudirez l'heure de votre amour. Vous vous marierez, mais vous vous enfuierez de votre lit conjugal, parce que nous serons autour de lui, — nous tous, que vous avez frappés, torturés, — nous hurlerons et vous ne pourrez même pas embrasser votre compagne. Vous aurez des enfants, mais vous n'oserez pas les regarder, car à travers leurs yeux c'est nous qui vous regarderons avec nos yeux pleins de sang et de mort, et dans leur balbutiement joyeux vous entendrez nos hurlements, nos cris... Vous entendez ??! C'est ainsi que nous hurlerons pendant toute votre vie et la lumière du soleil n'existera pas pour vous. Vous ne connaîtrez pas la joie de père ni celle d'époux et nous vous priverons même de l'amour de votre mère, vous en aurez peur, car à travers ses yeux ce seront nos mères à nous qui vous

regarderont et par sa voix ce seront elles qui vous parleront; dans ses larmes brillera notre sang et lorsque vous voudrez chercher un refuge dans les caresses de votre mère, nous vous empêcherons de l'y trouver.

André parle et Sergueev le regarde de plus en plus désemparé, les yeux grand ouverts. André l'a eu ! Il a su toucher à son être le plus intime, le plus douloureux, le plus terrible.

Sergueev n'écoute plus ce qui retentit là-haut, il écoute André. Comment André, sait-il tout cela ? — crie son regard. André continue de parler avec la même animation extraordinaire. Mais peu à peu son pathos s'éteint. Il soupire et ajoute d'une voix blanche :

— Vous êtes jeune, mais vous avez déjà tout perdu. Le sommeil et le calme vous fuient... Oui, les « herbes folles » pousseront sur nos cadavres, comme dit le camarade Vychinski... Mais sur ces herbes folles s'épanouira notre colère immortelle qui détruira tout autour de vous...

André a fini. Sergueev, tout bouleversé, tiraille ses cheveux. — « Diable ! » marmonne-t-il — « Diable ! » — « Satan ! » — Mais dans son chuchotement André n'entend rien de méchant, c'est quelque chose de pitoyable, d'enfantin. Le bruit et les cris ne retentissent plus, là-haut, et le silence règne dans la chambre. Sergueev ne réussit pas à se reprendre. Enfin, il essaie de composer un sourire ironique et, fixant des yeux le paquet de cigarettes qui est devant lui sur la table, demande d'une voix altérée :

— Comment... sais-tu... tout cela ?

André ne répond pas.

— Prends une cigarette, fume ! Que le diable emporte tout cela... Prends !... Fume !

André refuse.

— Eh... tu as tort... Eh bien, tant pis !...

Sergueev fume et longtemps garde le silence, contemplant les volutes de la fumée. La main dans laquelle il tient la cigarette, tremble.

— Tu es un diable... Comment le sais-tu ?

— Je l'ai senti...

— Voilà ce que je te dirai... Non, que le diable l'emporte... Que le diable l'emporte... Oui... Ecoute !

— Quoi ?

— Raconte-moi quelque chose... Non, non, pas sur ton affaire... Que les trois diables l'emportent !... De toi, Satan, on ne tirera rien... Raconte-moi quelque chose... Il paraît que tu as été en Extrême-Orient ?

— Oui !

— As-tu vu des Chinois ?

— Oui !

— Et des Japonais ?

— Oui !

— Et des Chinoises ? Et des Japonaises ? Et des bêtes de là-bas ? Et des montagnes, et des fleuves, et des chasseurs ? Tu as vu tout cela ?

Il se révèle qu'André a vraiment vu tout cela.

Sergueev s'y accroche :

— Ça, c'est très bien. Raconte-moi donc, comment les gens vivent là-bas. Si tu ne veux raconter tout, ça m'est égal. Raconte ce que tu veux et que le diable emporte le reste. Parle. La nuit est longue, nous avons assez de temps.

C'est ainsi qu'André a « scindé » son juge d'instruction. Il s'en étonne, lui-même; là, où il n'y avait jusqu'ici qu'un tchekiste bien dressé et bien stylé, apparaît un être humain. Est-ce pour longtemps ? Si ce n'est que pour une nuit, c'est tout de même bon. Veut-il tout simplement s'enfuir de tout ce qu'il fait, se reposer moralement ? En tout cas, il écoute avec le plus grand intérêt le récit mélancolique d'André sur les gens qui vivent là-bas, aux confins de la terre, sur les jeunes filles et les fleurs qui s'épanouissent dans ces pays lointains, les fleuves qui y coulent, sur le soleil qui se couche au-dessus du Pacifique, sur les vents qui sifflent au-dessus des camps de Kolyma...

La nuit plane derrière les fils de fer, et ils parlent comme deux amis, comme deux hommes normaux. André raconte d'une voix douce, pensive, lente. Sergueev écoute avec le plus grand intérêt. André voit que cet homme est heureux de pouvoir s'enfuir de lui-même et de tout le reste...

André se persuade définitivement que son juge d'instruction ne veut pas s'occuper cette nuit de son affaire. Il ne veut que parler comme parlent tous les hommes. Et quand le juge d'instruction lui offre de

nouveau une cigarette. André l'accepte et fume. Ainsi ils passent leur temps à une conversation innocente.

Mais voilà que, soudain, Sergueev frappe le parquet avec le bâton et crie à tue-tête :

— Salaud !!! Parle ! Scinde-toi ! Scinde-toi !!!

André est ahuri. Il s'arrête à demi-mot. Sergueev prête l'oreille à ce qui se passe dans le corridor, sourit et dit d'une voix normale :

— Si je hurle encore comme ça et fais de nouveau le fou, ne fais pas attention (il fait signe dans la direction de la porte). Compris ?

André « comprend ». Une autorité quelconque a dû passer par le corridor et Sergueev a voulu montrer que l'instruction « bat son plein ». Lorsque les pas s'éloignent, Sergueev dit :

— Vas-y ! Continue !

Ainsi passent-ils cette nuit.

Au lever du jour, Sergueev s'assombrit. Il pousse un soupir, appelle le gardien et sans regarder André, le renvoie « chez lui », à la cellule 49. Il reste seul, l'air maussade. Peut-être éprouve-t-il un ressentiment contre André qui l'a scindé d'une façon aussi fameuse. Jusqu'au bout... La brute s'était transformée en homme. Mais ce n'est que pour une seule nuit.

*
* *

Sur une petite bande de ciel vesperal, couleur de citron, sur une petite bande de ciel quadrillé par les fils de fer, derrière les toitures couleur de lilas, se balance le sommet desséché d'un arbre. Il vibre, mu par le vent, tremble sur le froid écran couleur de citron, résiste de toute sa force au vent, ne veut pas céder. Il est déjà entièrement déplumé..., toutes ses petites branches sont tombées, il n'en reste qu'une petite queue qui s'agite agonisant sous le vent, vibre désespérément, en tendant tout ce qui lui reste de forces, pour ne pas se casser... Oui, pour ne pas se casser...

Assis sur sa chaise, André observe ce sommet d'arbre mutilé et solitaire... Il observe l'agonie de la lutte chimérique qui a lieu, là, sur la petite bande de ciel,

couleur de citron, au-dessus des toitures couleur de lilas, sombres et indifférentes et il a mal au cœur.

Quelque part de l'autre côté des toitures couleur de lilas joue un orchestre. Ce sont les instruments à vent. Dans une cacophonie de cuivre, un cor harmonique traîne sa mélodie mélancolique, tout seul, solitaire parmi les cornets à piston, les clairons et les coups stupides de cymbales... C'est une valse... On doit, probablement, danser dans un square voisin... La jeunesse danse... Peut-être, Velikine et ses « footballeurs », en chemises et chaussures à la mode, y dansent, eux aussi... C'est la valse « Dans les montagnes de Mandchourie ».

Le petit sommet de l'arbre tremble douloureusement et désespérément... Ne pas se casser !... Ne pas se casser !... Le petit sommet s'entête et s'obstine... Et le cœur d'André se remplit d'une joie méchante : — « Il tiendra ! »

Le ciel, couleur de citron, se teint en rouge de sang. Puis c'est la couleur d'opale. Couleur de haine et d'humiliation. Couleur d'impuissance et de colère.

*
* *

L'instruction est dans une impasse. André ne signe rien. Les juges n'arrivent pas à l'y contraindre. Avec une joie méchante, André guette le moment où ses bourreaux se verront dans une situation sans issue. Ils ne peuvent pas le tuer (on ne tue pas une poule qui doit pondre des œufs d'or). Quant à démonter complètement son âme, ils n'y arrivent pas non plus. Toute leur fameuse omnipotence se révèle, impuissante et leur « chaîne mobile » trop rudimentaire et inapte au démontage des machines compliquées... On va voir comme cela va finir... Ils devront — qu'ils le veuillent ou non — lui révéler tout ce qu'ils ont dans ce gros dossier vert ! Et alors il saura tout. Ensuite, ils devront procéder à des confrontations avec tous ceux qui ont bourré ce dossier avec des « matériaux »... Confrontations ! Il verra alors tout de ses propres yeux, tout ce qu'il a une telle envie de savoir.

On amène André, on le met sur la chaise, près de la porte, on lui ordonne de poser les mains sur les

genoux et de ne pas bouger. Sergueev est assis à l'autre bout du parquet luisant, il lit, feuillette les papiers, écrit quelque chose, bâille et de temps en temps prononce son « Eh bien ».

Ces « Eh bien » tombent comme des gouttes de pluie d'un toit, après une grande pluie d'orage. Parfois André a l'impression que le juge d'instruction veut causer avec lui de nouveau, comme ils ont causé dans la nuit où il l'a « scindé ». Mais cette supposition est fausse. Le juge d'instruction est loin de vouloir refaire ce qui est arrivé dans un moment de faiblesse, indigne d'un bon tchékiste. Il reste froid, souligne son dédain.

Ainsi passent-ils des nuits entières, Sergueev plein de mépris, André plein d'indifférence, dans un silence absolu coupé seulement par ce monotone « eh bien ».

Mais de temps en temps, l'ordre est troublé par un incident... André ressent une morsure au pied, regarde sa chaussure et voit une punaise qui en est sortie pour aller se promener sur le parquet luisant. André ne bouge pas et suit, avec curiosité, les déplacements de la punaise qui marche dans la direction du juge. André pense mollement : « Elle va s'enfuir ! » Encore un demi-mètre et elle va s'enfuir et il ne pourra plus l'attraper. Il tourne les yeux vers le juge :

— Juge !

— Eh bien ?

— Puis-je vous dire quelque chose ?

— Ah, tu t'es décidé ? Eh bien, parle ! — répond vivement Sergueev.

— Permettez-moi de tuer la punaise.

— Où est-elle ? — dit le juge en sursautant.

— Là ! Sur le parquet ! Elle va vers votre table. Elle est sortie de ma chaussure.

— Alors, salaud, tu as apporté ici des punaises, pour qu'elles mangent ton juge d'instruction ! Tue-la !

André attrape la punaise avec le pied et l'écrase tout en regardant le juge d'instruction... Si ce dernier savait ce qu'il pense en écrasant la punaise !...

Le silence se rétablit.

Quelque temps après, André remarque qu'une autre punaise marche sur le mur, derrière son dos. Elle est sortie de la chaussure et grimpe sur le mur.

— Juge ! — dit André avec soupir.
— Quoi ? Qu'est-ce que tu as encore ?
— Puis-je vous dire quelque chose ?
— Bon, vas-y, parle ! — Cette fois-ci Sergueev n'exprime pas sa joie et parle sur un ton maussade, sans abandonner ses papiers, — Parle !
— Permettez-moi de tuer la punaise.
— Que le diable t'emporte ! Où est-elle ?
— Là ! Sur le mur !
— Ah !... Sergueev se tait un instant et, ensuite, murmure :
— Ne la touche pas, elle est la propriété de l'Etat socialiste !
« Je l'ai donc vraiment « scindé », ce Sergueev, l'autre nuit », pense André.

*
* *

Le petit sommet de l'arbre est immobile au-dessus des silhouettes des toits couleur de lilas. Il n'y a pas de vent. Et le petit bout d'arbre se dresse triomphalement sur le fond du ciel couleur d'opale, mutilé, déplumé, solitaire..., se dresse toujours !...

Lorsque ce matin, on conduisait André par le corridor, il y avait là un groupe de jeunes gens en uniforme, — tous saouls, excités et débraillés et, parmi eux, ce sergent de la ville natale d'André qui lui avait dit : — « Je ne vous envie pas ! » — Ayant reconnu André qui passait devant lui, les mains au dos, « selon le règlement », le sergent leva sa tête aux cheveux en broussaille et s'écria d'une voix avinée : — Ah !... Gloire aux aviateurs soviétiques !

Une légende s'est créée déjà donc autour de lui... dans ces murs...

Il se rappelle la matinée froide, le stationnement près de la voiture... les vols de canards... la sonate de Beethoven... Et la figure de Catherine...
— Pourquoi ce sergent, est-il ici ?
L'explication vient vite :
Vers minuit, dans la chambre où André est toujours assis, entre Safiguine, chef de la Section locale de la ville de N... Safiguine ! Un hôte qui arrive de la ville

natale d'André ! Il entre avec une serviette, sans casquette.

André a tressaillit.

Safiguine salue Sergueev d'un signe de tête, comme un viel ami et s'arrête devant André pour le regarder d'un œil de maître qui examine son bien, à lui. Il a l'air méchant, mécontent de quelque chose.

Ah, si André pouvait lui demander des nouvelles sur ce qui se passe chez lui !... Mais Safiguine ne lui dit même pas « bonjour », et André comprend que ce ventru, ce fin connaisseur de la nature, cet amateur de la chasse dans les lacs d'André, n'est pas venu ici pour lui donner des nouvelles de la famille.

Safiguine est bien sombre. Ce n'est plus cet interlocuteur bonasse et magnanime. André voit devant lui un tchékiste dans le sens le plus strict de ce mot, chaussé d'énormes bottes, entouré de courroies, dur et sinistre. Sa figure rouge et bouffie ne garde plus rien de ce qu'André y a vu autrefois... — « Je vois que vous avez négligé mon conseil ! Eh bien, comme vous voulez ?... — dit-il à André.

André ne répond pas.

— Bon... — dit Safiguine. Il s'asseoit et pose sur la table sa lourde serviette. Safiguine a l'air de dire : « Nitchevo, tu continues de t'entêter, mais j'ai ici, dans ma serviette, tout ce qui rendra ton obstination inutile. »

— Alors ? — Safiguine s'adresse à Sergueev comme un tuteur qui se renseigne sur les succès scolaires d'un enfant qu'il n'aime pas.

— Vous nous avez envoyé un vrai diable ! C'est votre trésor à vous. Il faudra le fusiller. Rien d'autre à faire... C'est dommage tout de même...

— Il vole ! Mais ça ne lui donne rien. Safiguine est secoué par le rire. Il ouvre lentement la serviette, en tire quelques papiers et les remet à Sergueev. Sergueev écarquille les yeux, — il a l'air d'être impressionné, étonné, contenté... Ils parlent tout bas... André surprend un mot : — « La secrétaire »...

Une vague chaleur envahit son corps...

Sergueev consulte le dossier et dit :

— Ah ! C'est celle-là ?

— Oui...

Une voix intérieure dit à André : — « Ils te provoquent. Attention ! Ils en parlent exprès. Ils connaissent le secret de ton âme et combinent quelque chose. Attention ! »

— « Catherine ! ? »

« Non, ce n'est pas possible, » se dit-il avec des larmes de désespoir.

Safiguine regarde André en clignant les yeux et sourit d'un sourire odieux. Sergueev a, lui aussi, un sourire pareil. — « Ils ont quelque chose qui peut rendre tous ses efforts vains. Son sang, sa flamme, sa force seront perdus pour rien ». — André attend qu'ils parlent. Il veut savoir ce qu'ils ont. Qu'a-t-on fourré dans ce dossier qui devient de plus en plus épais ? Lui-même, il n'y a rien apporté. Et, cependant, le dossier se gonfle.

Safiguine ne parle plus. Sergueev, garde lui aussi, le silence et se contente de jeter à André son perpétuel « Eh bien ? »

André ne répond pas. Mais Safiguine a l'air de n'avoir besoin d'aucune réponse. Il se lève, s'étire et dit :

— Vous pouvez vous obstiner tant que vous voulez. Un jour viendra où vous le regretterez amèrement... Mais il sera déjà trop tard. Obstinez-vous, si ça vous plaît.

Sur ces mots, Safiguine part...

Voilà donc pourquoi le sergent est là !...

*
* *

C'est la plus dure de toutes les nuits de la « chaîne mobile ». Le coup qu'ils lui ont porté par leurs allusions est plus fort que tout ce qu'il a supporté jusqu'ici. La douloureuse question : « Qui ? Qui est ce Judas qui l'a livré aux supplices ? » — se dédouble et sa souffrance devient deux fois plus forte.

— « Ce n'est pas possible !!! »

Il le répète en dépit de tout.

Le petit bout dénudé du sommet de l'arbre se débat en agonie... Il ne se maintient que par un petit cheveu. Si ce cheveu se rompt, c'est la chute. Le point de

cette chute est le procès-verbal qui est là, au bout de la table, et qui attend toujours sa signature... Tracer quelques lettres en bas de la feuille et ce sera fini...

Mais soudain, la « chaîne mobile » s'arrête. C'est André, lui-même, qui l'arrête. Cela se produit brusquement et d'une façon imprévue.

André est assis sur sa maudite chaise, ne pouvant plus se remettre du coup que Safiguine lui a porté. André est déjà tout près, tout prêt de se briser. Sergueev l'y pousse par son méchant « Eh bien ». Et, juste à ce moment-là, Velikine fait son apparition.

— Alors ? Celui-là ? — demande-t-il d'une voix de tonnerre.

— Mais il se tait, ce salaud !

Les yeux de Velikine sortent des orbites. Il ressemble à un taureau furieux. Il va vers André, grince les dents et hurle :

— Debout !

André se lève en chancelant. Il est debout devant Velikine. Il le regarde du haut en bas, parce que Velikine est beaucoup plus petit que lui... Velikine est secoué par la rage. Il jette dans la figure d'André les jurons les plus sales. Les mots les plus grossiers... Les injures les plus humiliantes... Mais cela n'émeut pas beaucoup André... Velikine bave, roule ses yeux. Dans une énorme avalanche de jurons, André distingue les mots que personne n'a jamais osé lui dire :

— Ta mère est une p...

— Et ton père est...

— Et tes frères sont...

— Et toi même, tu es... — Et il crache dans la figure d'André.

André voit rouge. Brusquement il sent que toute sa force minée par la prison et les tortures ressuscite. Il saisit la chaise et frappe violemment Velikine qui s'étend par terre, la figure contre le parquet... Sergueev se cache derrière la table et sort un browning. — Il va tirer sur moi ! — se dit André. Il se dresse devant le canon du revolver, tremblant d'une colère sauvage et tenant toujours la chaise dont un pied s'est cassé. Il ne se rend plus compte de rien, il est fou de rage. Il guette chaque mouvement de Velikine qui essaie de se lever, mais ne le peut pas.

Et juste à ce moment-là la porte s'ouvre. C'est Frey.

— Qu'est-ce que c'est ? De quoi s'agit-il ? — dit Frey. Il regarde le spectacle et devient tout pâle.

— Ecoutez, chef de groupe ! — dit André d'une voix rauque. — Vous pouvez me torturer, vous pouvez me couper en morceaux et me manger. C'est votre affaire... Mais qui lui a donné le droit... à celui-là... d'offenser l'honneur de ma mère, de mon père ? Ce sont des gens simples, non-cultivés et de peu d'importance... Oui... Mais ils sont ceux au nom de qui vous gouvernez !... Ceux au nom et avec le sang de qui vous gouvernez !

La figure émaciée d'André, son attitude, ses paroles désordonnées doivent impressionner Frey. Il recule et regarde Velikine qui n'arrive pas à se relever... Ensuite, il se dirige vers la table. Sergueev doit lui rapporter tout ce qui est arrivé. Ils parlent à voix basse. Frey presse le bouton de la sonnette.

« Et voilà, — André respire profondément. Et c'est tout... Maintenant tout est fini... Les argousins vont accourir et m'égorgeront... Enfin !... »

Un homme du « service d'opérations » vient, — un seul. Frey regarde André un instant. Puis, il écrit quelque chose, remet le billet à l'homme du « service d'opérations », et lui indique André :

— Prenez-le ! — Et il ajoute, sans s'adresser plus spécialement à quelqu'un. Ses paroles résonnant comme un verdict sans appel :

— Vingt jours de cachot !...

André soupire avec soulagement et abandonne la chaise qu'il tenait toujours dans les mains.

VII

Les nerfs détraqués multiplient les spectres d'arc-en-ciel qui s'étendent sans fin : lustres, protubérances, fleurs, détails de visages et de choses, souvenirs, bribes de phrases, clochettes de rire, brisées en morceaux et recollées dans une mosaïque chimérique. Le feu fleurit. On y retrouve le bleu du ciel, l'or des steppes, le vent des prés et des jardins... Le feu fleurit. Il se répand sur la mer, et sur cette mer flotte une âme bercée par les vagues

Les nerfs tendus à l'extrême se relâchent et se calment.

Un cachot ! Quel bonheur et quel luxe tout de même, ce cachot !

Deux mètres de longueur, un et demi de largeur, un simple sac en pierre, sans fenêtre, sans lit, sans aucune ventilation, mais sans aucun juge d'instruction! Sans éclairage, mais aussi sans cette lampe infernale ! Pour s'asseoir, on n'a qu'un tout petit banc, en bois, mais il n'y a plus de cette maudite chaise avec ce petit triangle ! Il est protégé du bruit par une porte de fer. La minuscule fenêtre dans la porte est barrée d'une grille de fer, et du côté corridor, garnie d'un morceau de drap noir. Le courant d'air l'agite.

Quatre cents grammes de pain, un quart d'eau, obscurité et silence, mais repos et solitude ! L'architecte qui construisait cette prison et marquait sur le plan ce cachot comme le point le plus sinistre, pouvait-il supposer que, destiné à la punition, cet endroit deviendrait le local le plus beau de tout ce bâtiment.

Ici, on peut rester assis, tant qu'on veut, se reposer de corps et d'âme et penser, penser, rêver. Mais, surtout, ne rien entendre ni voir. Tout oublier et savoir d'avance que vingt jours (vingt jours longs ! Toute

une vie !) vous sont encore réservés, vous appartiennent, à vous seul !

André se réjouit d'être envoyé dans le cachot pour un délai si long. Il y voit une bénédiction de Dieu. C'est une grâce inattendue de la fortune. Petrovsky a dû beaucoup prier pour lui. C'est le salut. Quatre cents grammes de pain, ça suffit non seulement pour ne pas mourir de faim, mais aussi pour vivre un peu. Quant au calme et à la solitude, on en a assez pour revivre moralement et revenir à soi. Aucun bruit, aucun cri et une certitude absolue qu'on n'en entendra pas pendant vingt jours. Toute une vie !... André ne se demande même pas comment il pourra dormir, (mais dans la cellule n° 49 il n'y a pas de lit, non plus). Ici, il faut rester assis toute la journée, mais dans la cellule 49 c'est la même chose. Ici on peut se coucher par terre, mais le sol est en ciment, par conséquent, c'est seulement si on veut abréger ses jours qu'on peut y dormir.

Aussitôt qu'on a jeté André dans ce sac en pierre, il s'asseoit sur le petit banc en bois, dans la pose d'un homme heureux, les jambes et les bras étendus, et commence à voguer sur la mer de feu. Dort-il ? C'est possible. Il dort d'un sommeil féérique et profond planant dans les espaces d'aurores cosmiques. Il se réveille — tout est noir, c'est la nuit, et il referme les yeux. Il se réveille de nouveau, c'est toujours le même noir, mais quelqu'un le pousse — c'est le gardien qui lui passe une ration de pain et de l'eau. Il a dû l'appeler par la petite fenêtre, mais n'a pu le réveiller. Il a donc ouvert la porte et s'est mis à le réveiller énergiquement.

— Eh bien ! Es-tu mort ? — Tu dors ! Tu sais bien dormir, il n'y a rien à dire. Mais il ne faut plus dormir. Voilà ! Bouffe !

Tant que la porte n'est pas refermée, l'air dans le cachot est grisâtre. André boit de l'eau, mange avidemment toute sa ration de pain et se replonge dans le feu. Le méchant gardien crie de nouveau : — « Ne dors plus ! » mais le laisse tranquille... Comment marchent les heures, André ne sait plus. Les jours et les nuits s'enchevêtrent, voilés d'un noir perpétuel. Il doit avoir dormi et avoir dormi longtemps parce qu'il a

l'impression qu'il a dormi tout son saoul, — pour tout le temps qu'il a passé dans cette prison. La mer de feu a reculé et accoste aux rives de la conscience, — calme. Les yeux fermés (ici ils ne servent à rien) André reste assis et pense. Pour dire la vérité, il n'est pas du tout dans ce sac en pierre. Un sac pareil, peut-il contenir toute une âme humaine ?... Le silence de mort et la tranquillité lui permettent de vivre en abstraction complète, de vivre d'une autre vie, ailleurs, dans le monde entier... Dans le passé, dans le présent et dans l'avenir...

La seule chose qui le fait revenir à l'obscurité et à la réalité, c'est la douleur dans les os, causée par la constante position assise. Alors il se lève et reste debout, en se balançant pour se remuer les os et ranimer la circulation du sang. Ensuite, il se rasseoit et son âme reprend la promenade interrompue... Non, on peut dire tout ce qu'on voudra, mais ce cachot est une belle chose ! Il serait intéressant de savoir ce que pensait l'ingénieur « N », lorsqu'il le construisait. Il faudra lui poser cette question. Il est là, dans la cellule n° 49.

Le gardien s'ennuie, dans le corridor, on entend ses pas, il arpente le sol devant la porte, — aller et retour. Les surveillants se relaient plusieurs fois par jour. Ils sont tous différents et André est toujours le même. Le détail le plus agréable de ce cachot, c'est qu'il n'y a pas de « judas » dans la porte, — pas de cet œil qui vous surveille tout le temps et dont vous ne pouvez pas dire, s'il vous regarde ou non. Ici, on n'en a pas besoin, aucun « judas » ne peut rien voir dans les ténèbres. Si le surveillant a besoin de savoir ce que fait le prisonnier, il soulève le petit morceau de drap et regarde, — on peut même voir sa figure et ses yeux.

Parmi les gardiens, en général méchants, il y en a un qui est bon. Il a la figure laide, bâlafrée, le nez comme une rave, les sourcils ébouriffés et il est mal bâti. Il s'ennuie plus que les autres. Voilà qu'il écarte le rideau et regarde André :

— Tu es assis ? — demande-t-il d'une voix sévère, mais avec un sourire dans les yeux.

— Je suis assis...

— Bon... Reste assis... — et il baisse le morceau de drap. Quelque temps après, s'étant promené d'un pas d'éléphant, il soulève de nouveau le petit rideau.

— Es-tu assis ?

— Je suis assis.

— Bon... Et pourquoi t'a-t-on mis ici ?

André pousse un soupir mélancolique :

— Je ne sais pas...

— Eh ! Eh ! — Tu ne sais pas. — Dans sa voix perce une ironie bonasse, — il doit bien savoir pourquoi on a mis André dans le cachot, et cela l'amuse. — Bon, reste assis !...

Le temps passe. Le gardien s'ennuie. La petite fenêtre l'attire, on ne sait pas pourquoi, il soulève le rideau.

— Que fumes-tu ? — demande-t-il brusquement sur un ton sévère, comme s'il était fâché...

André est étonné :

— Je ne fume pas.

— Ah !... « Je ne fume pas »... Alors tu veux fumer ! On vous connaît bien !...

— Ça... C'est possible...

Le gardien baisse le rideau. Il a l'air d'être content de sa bonne plaisanterie et ne se rapproche plus de la fenêtre. Il se promène dans le corridor, — en va et vient. André commence déjà à l'oublier. Il a mal au cœur, — tellement il veut fumer ! Une envie infernale de fumer ! Il a deviné, ce fils de chienne ! — — Et il se promène encore !

Le gardien marche, comme une pendule. Mais voilà qu'il s'arrête près de la porte : Soudain, une main passe par la fenêtre et une voix sévère dit :

— Prends !... Fume !... Mais attention... Pour que la fumée ne sorte pas comme d'une cheminée...

La main tient un morceau de papier avec un peu de « makhorka » et quelques allumettes. Bien impressionné, André prend tout cela. La main disparaît et la voix derrière le rideau de drap murmure :

— Là, tu trouveras ainsi de quoi frotter les allumettes. Fume ! Hm... « Je ne fume pas ! »...

En effet, dans le « makhorka » André trouve un petit morceau de « frottoir ». Il roule une cigarette et fume... Il tient l'allumette dans la main tant qu'elle

brûle et, à cette maigre lumière, examine son habitation... Elle n'est pas mal. L'allumette s'éteint, mais les yeux d'André gardent toujours la vision des murs gris et nus d'un losange de ciment. On pourrait dire que cette habitation est un mausolée si un « seau » ne se trouvait pas dans un coin et, surtout, si André ne se sentait pas dans ce mausolée aussi bien. Autrefois, lorsqu'il était pendant toute une année dans un cellule isolée, il n'avait qu'une seule envie : voir des hommes, sortir de sa « souricière » pour parler avec des hommes, n'importe lesquels, pourvu que ce fussent des hommes... Maintenant, il ne désire que la solitude. Et il l'a...

André fume et pense au gardien... Cette pensée réchauffe son cœur. Le sang circule plus rapidement. Il se sent mieux, — c'est que la foi dans les hommes, presque anéantie, commence à revenir... C'est comme si un soleil apparaissait derrière les nuages... Le trésor le plus précieux que l'homme possède, c'est sa foi en lui et en ses pareils ! L'épisode avec le gardien et cette « makhorka » est pour lui, comme un rayon de soleil. C'est comme un réactif chimique qui tombe sur une vieille plaque photographique et y fait renaître des traits oubliés et effacés... Et voilà, l'image est recréée...

*
* *

Comment peut-on abréger le temps dans un cachot ? On sait que dans un isolement sévère les hommes deviennent fous d'ennui. On sait que des cellules isolées les gens sortent vieillis, le désœuvrement, la solitude, la monotonie. Et dans ce cachot, l'obscurité où on a le sentiment d'être enterré vivant ?... Mais André s'en moque ! Comment peut-on devenir fou dans un cachot ? Il ne ressent nullement le poids du temps et ne s'attriste aucunement à la pensée qu'il a devant lui tant de jours et de nuits, inondés par les ténèbres et que sa demeure est isolée du monde par une porte de fer. Au contraire, il est bien heureux. La seule pensée qui le tourmente est que quelqu'un puisse venir troubler son calme, interrompre ses méditations et lui enlever ses rêves lumineux,

colorés et sonores qui donnent un éclat particulier à son existence qui était perdue et qui est maintenant recréée par la puissance de l'imagination.

Au début, c'était un tourbillon de feu, un chaos... Maintenant il est remonté à la surface de ce chaos et s'efforce de s'y orienter, de remettre chaque chose à sa place, d'en rétablir l'ordre logique, de revivre tout sans s'y perdre.

Avant tout, il s'efforce de penser à son affaire. Il peut maintenant tout peser froidement et il le fait. Sa situation est désespérée parce que la thèse suivant laquelle on ne sort pas de cette prison, est convaincante et réaliste. Mais pour lui, la lutte ne se réduit pas ici au problème de la vie physique. Lorsqu'il parlait à David, ce n'étaient pas des paroles vaines, elles sortaient des profondeurs mêmes de son âme... Il a vaincu dans la première bataille, mais qu'adviendra-t-il ensuite ? Il est évident que les juges d'instruction veulent fabriquer une affaire retentissante; ils veulent monter une « grande organisation », et espèrent faire sur cette affaire une bonne carrière. Beaucoup de gens y sont intéressés, y compris, peut-être, toute la Direction Régionale. Ils iront vers ce but fermement, et ils tâcheront, à n'importe quel prix, de l'utiliser pour cela, lui, André, avec le résultat le plus efficace. Comment agiront-ils maintenant ? Il est certain qu'ils ne s'arrêteront devant rien. Les méthodes qu'ils avaient employées jusqu'ici n'ont pas abouti. Ils vont recourir à d'autres moyens. Le gros « dossier » est bourré de beaucoup de papiers. Ils emploieront la provocation, la falsification, appelleront des « témoins oculaires », spécialement dressés.

Soudain, André se souvient que lorsque le juge d'instruction nommait certains de ses amis, il omettait certains noms que, semblait-il, il aurait dû citer en premier lieu... Ainsi, par exemple, il omettait le nom de... Catherine. Pourquoi omettait-il le nom de Catherine ?... André a mal au cœur; il sait, par son ancienne expérience, que les juges d'instruction évitent toujours de citer les noms d'agents provocateurs pour ne pas les « brûler ». Ils omettent aussi les noms de ceux qui sont réellement mêlés à l'affaire pour ne

pas orienter leur victime et l'empêcher d'établir un plan de défense. Maintenir l'accusé tout le temps en état de désorientation, en état de panique, c'est l'essentiel de leur tactique. Ils espèrent que, — pour se sauver, il révélerait ce que les juges ne savent pas encore. Mais... De nouveau, un « mais »... Dans ce cas, pourquoi le juge a-t-il cité les noms des frères ? Si quelqu'un d'entre eux avait trahi, le juge aurait dû passer leurs noms sous silence... L'autre supposition n'est pas juste, non plus, parce que si le juge omet les noms de complices, il n'aurait pas dû nommer ses frères. Oui, si un de ses frères avait vraiment trahi, le juge d'instruction n'aurait, dans aucun cas, cité leurs noms ! André s'accroche à cette pensée et ne veut plus s'en détacher. Il arrive à la conclusion que l'explication la plus juste est la suivante : le juge d'instruction veut qu'André « recrute », lui-même, ses frères, car, alors, l'organisation aura vraiment un caractère militaire ! Peu à peu, après de longues réflexions, André commence à penser que dans cette institution il n'y a aucune logique qu'il puisse suivre. Ici il y a une logique particulière, une logique illogique et, selon cette logique illogique, — tout est possible... En tout cas, il ne doit pas faire des conclusions trop rapides. D'autant plus, qu'ici, on n'épargne pas les mouchards ni les indicateurs, et si cela est utile, on les « recrute » eux aussi, on les jette en prison, on les bat, on les fusille, on les déporte sans pitié. Pas de sentiments, Ici, comme nulle part ailleurs, règne le principe : « Le Maure a fait ce qu'il avait à faire. — le Maure peut s'en aller ». Tous les témoins qui connaissent la mécanique de la « fabrique-cuisine » sont indésirables, il n'est pas utile de les laisser en vie et, comme règle générale, on les extermine après les avoir utilisés... Par conséquent, si on revient au point de départ on comprend facilement, pourquoi le juge d'instruction a cité les noms des frères d'André et veut qu'André les « recrute ». Repoussant cette affreuse pensée, André se souvient que le juge a fait une allusion aux « personnes solides », et pense qu'il ne s'agissait pas de ses frères...

Après de longues suppositions et réflexions, André arrive enfin à la ferme conclusion qu'il ne sait rien

et qu'il doit tout faire pour tout apprendre, mais ne rien inventer lui-même. En effet, il n'a même vu aucun document. Le principal, c'est qu'il ne tombe pas en erreur et qu'il ne se trompe pas, lui-même : Du calme ! La pire des choses, c'est la panique. Comment peut-il savoir en quoi consiste leur intrigue, que veulent-ils, où est le commencement de l'affaire et quelle sera sa fin ?

Arrivé à cette conclusion, André sourit et se dit : « Que tu es bête, tout de même ! Comme si tout dépendait de toi-même. La méthode de l'instruction n'a pas pour but de te faciliter ta défense. La logique qui règne ici et que tu crois connaître si bien, exclut toutes tes conclusions logiques ».

Après cela, André renonce au travail de Sizyphe. On se trouve devant tant d'inattendus que prévoir ou exclure quelque chose, est au-delà de tout raisonnement normal. Il gardera sa foi en ceux qui la méritent et le reste n'a pas d'importance. Le plus important c'est de ne pas les laisser éteindre sa foi, à lui. Ils veulent l'éteindre... Il ne faut pas qu'ils y arrivent. C'est le principal. Le reste n'a pas d'importance.

Ayant ainsi mis une croix sur sa pensée qui voltigeait autour du problème de l'instruction comme les noctuelles autour de l'ampoule de la lampe électrique dans la cellule n° 49, André aiguille son esprit vers une autre voie : il sort de l'impasse et se lance dans les vastes espaces de la vallée des rêves.

Les murs froids du cachot n'existent plus. Il existe quelque chose d'autre qui est réel, aveuglant dans sa clarté, vivant. C'est la vie même. Non, c'est beaucoup plus : c'est la vie multipliée par l'amour, — par le souvenir de ce qui est perdu, par le désir brûlant de le retrouver... La vie retrouvée dissipe l'obscurité, repousse les murs de ciment.

*
* *

L'avion en duraluminium monte dans le ciel. Au grondement du moteur, il s'élève de plus en plus haut, plane au-dessus des nuages blancs, s'enfonce dans le bleu lumineux. Il porte sur ses ailes le cœur orgueilleux de l'homme. En bas, très loin, ondule la terre

grise, — une mappemonde étendue dans la brume, avec ses prisons et toute la misère humaine.

Le cœur d'André se grise de liberté, de la joie du vol, de l'orgueil que l'homme éprouve dans les hauteurs célestes, du trimphe de la victoire qui a réalisé le rêve d'Icare... Tout ce qui était le plus beau dans l'homme a construit ces ailes. Il y a, là aussi, une parcelle de son âme à lui, de son cerveau, de sa volonté, de sa fierté de créateur...

Le soleil brille sur les ailes, le cosmos va à sa rencontre. La terre disparaît dans le brouillard... Là, se trouve le cachot misérable, le plus misérable de tous... Il est gardé par les Velikine, les Sergueev, les Frey et les Safiguine qui y ont sacrifié leur existence, mais ils ne sont que des résidus humains qui, par un malentendu, portent des noms d'hommes. Ils montent la garde, veillent le jour et la nuit ! — « Gardez ! Gardez ! ». L'âme d'André plane au-dessus des mers, des montagnes... Au-dessus des vallées en fleur... Au-dessus des déserts dorés. Au-dessus des veines de malachite des fleuves. Au-dessus des continents et des archipels... Au-dessus des abîmes des océans où le bleu du ciel et le bleu de l'eau se rejoignent. L'avion perce ce bleu... Il n'y a que le bleu et toujours le bleu. Et de nouveau les montagnes, et de nouveau les déserts et les fleuves.

Au-dessus de lui sa planète, si familière, si bien connue, étudiée, d'après les livres et vue, un jour, du haut. Et sur elle, une petite bande de terre qu'il aime de plus.

André, longtemps encore, plane sur les ailes... Et quelqu'un lui répète les mots qui retentissent profondément dans son cœur :

— « Veux-tu que je t'emporte en avion, le diable sait où ! »

C'est Serge, son frère cadet, amateur, Son frère...

Soudain, l'avion tressaille et descend en vrille. Il tombe dans l'abîme bleu avec une rapidité vertigineuse...

Les débris des ailes brisées voltigent, comme étincelles au-dessus de l'abîme froid...

André pousse un soupir et pose sa tête sur un autre genou.

*
* *

Une nouvelle vision...

Quelqu'un feuillette devant lui un grand livre...

Les merveilles de l'art passent devant son regard. Jamais encore, il ne les a vues aussi lumineuses ni aussi troublantes. Tous les trésors des œuvres de génie humain, de ses pensées et rêves, tous les élans des grandes âmes, marquées du doigt de Dieu, sont là, en couleurs et en lignes... La Cène de Vinci avec le sombre Judas, le frisson imperceptible de la trahison prévue... Titien et Velasquez..... Rembrandt et Van Dyck... Murillo, Dürer... Menzel... Gustave Doré, le biblique... Et tant d'autres... Ils sont là, tous ensemble, car le génie humain ne connaît pas de races, — tous ceux qui appartenaient au monde entier, comme le monde entier leur appartenait, à eux. Ceux dont les noms sont célèbres et ceux que la gloire ne gâtait pas beaucoup, mais dont l'âme restait divine.

Vasnetzov avec ses contes de fée en couleur. Le monumental Repine qui a ressuscité dans ses couleurs l'âme héroïque de ses ancêtres. Le doux Levtchenko que personne ne connaît et le génial Vroubel avec sa mosaïque de nacre...

Le Démon aux ailes brisées gît, tombé en poussière. Le Démon des élans téméraires et de la volonté indomptée qui refuse de disparaître.

Le temps marche ?... Dans un cachot le temps ne marche pas... Tous les temps s'y sont réunis, toutes les époques de toute l'histoire. Toute la vie des hommes depuis son commencement, est là, en couleurs et en lignes dans la quatrième dimension que l'œil n'arrive pas à embrasser, mais qui est perçu par le cœur.

*
* *

Il y a des sons qui créent une tempête et d'autres qui ne font naître qu'une tristesse légère.

Des doigts fins courent sur les touches du piano et en tirent des accords angoissants...

« La prière de la Vierge ». Et c'est une vierge qui la joue. Une petite camarade d'école, rêveuse et sen-

timentale, peut-être parce qu'elle est un peu amoureuse. André ne sait pas. Dans un coin de la salle d'études à demi-éclairée par des bougies, dans une atmosphère de rêve, de romantisme, d'amour, les petits doigts jouent « La prière de la Vierge ». Puis, une autre mélodie... La lune vogue dans les nuages de l'amour qui n'ose pas parler, se cache derrière le merveilleux écran de la musique et appelle à son secours l'âme de Beethoven. Pour qui joue-t-elle cette sonate ?... Un cœur joue la sonate, un autre écoute...

Il l'écoute aujourd'hui encore. Mais une douleur aiguë éteint la vision sonore.

*
* *

Un fusil sur l'épaule, l'homme s'en va du cachot et marche au hasard... Oublier tout, s'enfuir, être soi-même...

Le soir de printemps s'étend sur le profond ravin envahi par la broussaille. L'air est rempli de l'odeur de la fumée légère... Des tas de neige qui bleuissent dans les plis du terrain, se sentent fondre; de minces filets d'eau en sortent, font glouglou et se réunissent sur le sol en petits torrents. Sur le fond du ciel vespéral, parsemé par les lueurs du couchant qui cèdent sous l'attaque des ténèbres, se détachent les dentelles des branches, des sommets d'arbres. Une bécasse amoureuse fait entendre sa voix en survolant le ravin.

L'instinct des aïeux s'empare de l'homme : — « Bécasse ! » Mais il ne bouge pas et se demande s'il faut tirer sur ce stupide oiseau et troubler l'élégie vespérale par le feu et le bruit meurtrier.. En attendant, la bécasse disparaît dans le crépuscule en appelant sa femelle par un cri d'amour. L'homme sourit : — « Manqué !... Ne bouge pas et attends... Et écoute ! Ecoute, surtout ! »

La terre respire et soupire. Elle se pâme, désespérément amoureuse; rêveuse. Les herbes poussent, percent la terre, les petites racines se raniment, les bourgeons éclatent et les petites branches se préparent à la naissance des premières petites feuilles nouvelles. Tout est en folie et en extase d'amour, de vie, d'épanouissement... Et le petit ruisseau y ajoute son chant.

André ne bouge pas, écoute et contemple la bande de couleur citron qui devient bleu-vert, gris-bleu, noir. C'est la nuit qui vient ! En haut, quelque chose vole, les ailes vibrent, un chuchotement parcourt les arbustes, le petit ruisseau murmure.

Sorti du ravin, l'homme marche au hasard. Il ne suit pas le chemin, mais va par les champs, les tas de neige. Il lui est agréable de s'enfoncer dans la terre humide, de pâtauger dans les mares, d'errer dans les herbes folles desséchées par l'hiver, de marcher par les champs et les sentiers. Arrivé à l'orée d'une forêt, il s'arrête, lève son fusil, tire et écoute les résonnances qui courent à travers la forêt et les prés vers les misérables hameaux lointains. Les échos meurent, mais il reste toujours immobile et écoute l'éternel vacarme du printemps : le cri des oies invisibles dans le ciel, le sifflement des canards sur les lacs, le battement d'ailes des mâles qui poursuivent leurs femelles, l'aboiement lointain du renard dans la forêt. Et la voix du cygne qui s'est égaré, seul, dans le lac et doit appeler ses amis.

Inoubliables soirées de chasse aux bécasses.

Les journées de flânerie estivale sur les lacs de steppes sont, elles aussi, merveilleuses... Le ciel, d'un bleu aveuglant, se penche sur la terre brûlante.

Ici et là s'étendent les champs d'avoine et de sarrazin couleur de lilas, mûrissent les tournesols et les plantations de betteraves apportent leur note verte dans l'océan du bleu.

Les lacs de steppe, encadrés de roseaux, ressemblent à des miroirs. Ils reflètent le ciel et le petit nuage solitaire, le vol de la mouette et les blanches gorges des hirondelles qui survolent tout bas les eaux, pourchassant les moustiques. Un héron, debout sur une patte, regarde l'eau immobile. Les courlis s'agitent sur les berges. Des vaches et des veaux sont au milieu du gué, battant paresseusement leurs flancs avec les queues pour chasser les moustiques, les enbêtants taons et les mouches. Les petits bergers jouent avec leurs couteaux ou font des sabres d'osier. Qu'il est agréable d'entrer, pieds nus, dans l'eau et marcher lentement parmi les laîches et les osiers, se reposer un peu, de temps en temps, et de nouveau marcher.

Effaroucher parfois un canard et le regarder s'envoler dans le bleu aveuglant vers d'autres lacs. Parfois tirer dans l'espace, sans viser un but... Il flâne ainsi d'un lac à l'autre, tant qu'il ne ressent pas la fatigue. Alors, il se couche sur un tertre, tourne la figure vers le soleil et reste ainsi, les yeux fermés.

Et ces émouvantes attentes, le soir, quelque part parmi les joncs immobiles comme une statue, ne remuant que la tête pour guetter les canards qui volent de la steppe vers les lacs : ils se dessinent sur le ciel éclairé par le soleil couchant, ils « font de la dentelle » au-dessus de l'eau avant de s'y poser, ils nagent sur le miroir du lac. Ils tracent derrière eux deux lignes et ont l'air d'y être attelés pour transporter le soleil couchant dans les roseaux. Le soleil ternit et s'éteint. Bientôt on n'entendra que le sifflement des ailes au-dessus de la tête et le zézayement des moustiques qui piquent le front, le cou, les mains... La nuit descend sur le lac et le chasseur n'a plus rien à faire, — il ne lui reste qu'à écouter comment vit le monde autour de lui et à chercher son chemin de retour.

Et les merveilleuses flâneries le long des fleuves !... Les baies profondes, entourées d'un mur de joncs avec des tâches blanches et jaunes des nénuphars et les disques verts de leurs feuilles. Les courants rapides, les gués avec des chemins de fascines. Les tourbillons d'eau aux tournants du fleuve où il est si bon de se baigner. Qu'il est bon aussi de flâner sur les prés humides, couverts des nappes de trêfle, guetter le poisson qui s'enfuit précipitamment parmi les tiges des plantes aquatiques et les bandes de canards qui s'enfuient encore plus vite. Voguer en barque sous les arbres qui se regardent dans l'eau, écouter les bruits des chutes d'eau près des moulins. Fumer une cigarette avec des hommes aimables et beaux, avec ces pêcheurs vieux et jeunes, francs et simples comme ce ciel bleu, aux figures maigres et bronzées de fakirs hindous et qui ont la même philosophie que ces derniers. Demander le chemin aux meuniers blancs pour te convaincre ensuite que tu connais bien ces gens-là et qu'ils savent bien que tu connais ton chemin toi-même. Tirer un coup de fusil sur la demande de petits bergers pour les amuser... Contempler pendant des

heures entières l'eau, limpide, où on voit un monde dédoublé et renversé, « les pieds en l'air »... Entrer dans la misérable masure sur la haute rive où habite un bon vieux que tu connais si bien. Le voilà, plié en deux, sur son travail : il tresse des filets. Il a déjà cent ans, il est blanc comme un cygne. Il porte la traditionnelle chemise blanche et le pantalon blanc large comme le pantalon d'un cosaque zaporogue. Sa tête est, elle aussi, blanche comme sa chemise : touplet blanc, sourcils blancs, moustache blanche. Il a envoyé ses fils et ses petits-fils voir le monde, conquérir le monde, bâtir le monde, et il reste seul, oublié par tous. Mais il ne reproche rien à personne, ne se fâche pas, ne se plaint pas.

Quand André vient le voir, il le reçoit comme s'il était son fils et se donne beaucoup de peine pour le régaler de quelque chose. Mais il n'a pas de quoi le régaler sauf d'une parole aimable. C'est précisément pour cela qu'André vient chez lui; tout le reste, il l'apporte avec lui. Le thé, préparé dans un pot de terre, et toutes leurs provisions disposées sur une serviette étendue sur le sol, ils restent longtemps devant la maisonnette du vieux regardant les eaux vertes-violettes. Le bon vieux parle du monde qui a été autrefois jeune et, maintenant, vieillit avec lui..., son récit est simple et, par celà-même, impressionnant. Il parle du monde qu'il a surpris, en regardant et en écoutant, et qu'on ne peut trouver dans aucun livre. D'un monde libre qui n'appartient qu'à Dieu et n'est soumis à personne, ni « au Tsar même ».

Le monde de ce bon vieux a une belle destinée divine, c'est un monde de soleil et de joie, un monde d'amour et de tolérance, un monde où l'homme est grand et ne peut être frappé que par la vonlonté de Dieu... Si tu écrases un petit insecte qui n'est pas créé par toi, c'est le pêché le plus grand. Il met sur sa main une coccinelle et la tient, la tête vers le soleil, pour qu'elle s'envole. « Mais vole donc, vole ! » Voilà pourquoi le bon vieux ne veut pas quitter ce monde, bien qu'il soit oublié et abandonné par tous et vive tout seul.

Le bon vieux fait ses adieux à André comme si ce dernier était une coccinelle. Il le prend par l'épau-

le avec sa main qui tremble, sourit et dit : — « Eh bien, va... va ! — Que Dieu te garde ! »

Le cachot se dresse, en losange étroit, fermé de tous côtés, témoin de l'absurdité humaine; c'est une preuve que le monde vieillit. Mais ce n'est pas le monde merveilleux du bon vieux, c'est un autre monde dont il ne peut même supposer l'existence. C'est un monde empoisonné par la méchanceté et la haine. Et c'est pour cela même qu'il est voué à un vieillissement prématuré. Mais le monde des méchants se révèle tout de même impuissant dans son conflit avec celui des purs et des fiers.

L'âme reste âme, même dans un cachot. On peut la séparer du monde, mais on ne peut séparer le monde d'avec elle, tant qu'elle vit.

*
* *

Les jours s'écoulent quelque part, André ne sait pas combien sont déjà passés. Il pense que cela durera toute l'éternité tant qu'il ne se volatilise, ne disparaisse par miracle de son imagination, de sa foi, de la volonté de vie et d'épanouissement, par l'intervention d'une force qui va sauver son adepte fanatique, et détruire ces murs... Et, le matin, à la relève de la garde, on ouvrira la porte et on ne verra qu'un losange de ciment vide.

André dit : c'est bien dommage que le siècle des miracles et des sorcières soit passé. Mais il peut tout de même faire un « miracle » : il peut s'enfuir de ces murs mentalement, s'en abstraire. Les « rondes » passent, les gardiens se relèvent; une fois par jour on conduit André aux lavabos où il essuie sa figure avec la manche de sa chemise puis se retrouve à nouveau dans l'obscurité où son « monde » à lui s'épanouit de nouveau dans son imagination.

*
* *

André revoit les vagues du fleuve et la lumière de la lune sur les vagues. Il entend le crissement de la barque et les battements des rames. Les gouttes, scin-

tillant sous la lune, tombent des ramées sur la surface couleur malachite. Dans la brume d'une nuit de mai, le petit fleuve est immense comme une mer. Ils sont là tous les quatre : Nicolas rame, Serge est à l'aviron, Michel raconte quelques bagatelles. Et lui, André, la main plongée dans l'eau, regarde le profil de Catherine. L'eau chante autour de sa main et le cœur chante avec elle...

*
* *

Au seizième jour, on vient libérer André du cachot. André ne sait pas que ce n'est que le seizième jour. C'est le bonasse gardien qui lui annonce :

— Voilà... Tu as passé ici seize jours et on t'en rabat, paraît-il, quatre... Tout de suite tu iras là-haut !

Et les argousins viennent prendre André.

Ces seize jours de calme ont rendu André plus vigoureux, physiquement et moralement, et maintenant il va « là-haut » moins déprimé. Mais il doit fermer à moitié les yeux, — tellement il s'est déjà déshabitué de la lumière du jour. La tête tourne un peu parce qu'il s'est déshabitué du bruit.

*
* *

— Voilà ! — dit Velikine, poliment, trop poliment... Asseyez-vous !

Le cœur d'André se serre. — Oh, ce cachot bénit !

Le ton aimable du juge d'instruction est un prélude sinistre. Mais, peut-être, il est poli parce que Frey et Safiguine sont là, eux aussi. Ils sont quatre, — le quatrième, c'est Sergueev.

— Alors ? — continue Velikine, — peut-être voudrez-vous enfin signer le procès-verbal ? Ah ? Et, en même temps, le protocole de la fin d'instruction, selon l'article 200 du Code ? Ah ?

Calmement, mais fermement, André demande qu'on le laisse prendre connaissance du « dossier ». Il ne « refuse pas de signer le protocole de la fin d'instruction », mais refuse catégoriquement de signer le procès-verbal des « aveux ». C'est pourquoi, en invoquant la loi et cet article 200, il demande à prendre connaissance du « dossier ». C'est son droit.

Velikine s'étonne. Les autres font une mine ironique. Velikine éclate de rire.

— Tu es devenu déjà juriste !!! Tout de suite ! On te présentera le dossier... Comment donc ?... En voilà un...

— Il n'y a aucun protocole de la fin d'instruction, c'est une erreur, — grommelle Frey.

— Je ne l'ai dit que pour rire, — rigole Velikine. La fin de l'instruction est encore loin ! J'ai voulu tout simplement mettre à l'épreuve ce grand penseur. Eh bien, assez de plaisanteries ! Vous devez signer le procès-verbal dont vous connaissez très bien le contenu... Il est rédigé d'après vos propres aveux spontanés... Vous voulez dire que vous ne nous avez pas fait d'aveux sincères ?

— Le procès-verbal que vous avez établi est votre document à vous, — répond fermement André. Ce n'est pas moi qui l'ai rédigé.

— Est-ce possible ? ironise Safiguine.

André regarde Safiguine, Frey et les deux autres : ils veulent tous que le procès-verbal soit signé immédiatement.

— Non ! — dit André avec soupir, — conformément à la loi, je ne signerai qu'un procès-verbal écrit par moi-même.

— Quoi ? — sursaute Frey. — Alors, vous avez donc vos lois, à vous ? Vous refusez la confiance à vos juges d'instruction ? Vous devez avoir confiance en eux. Nous avons nos lois, à nous...

— Mais vous savez bien que je n'ai pas beaucoup de raisons pour avoir confiance en des juges d'instruction.

— Bon ! — interrompuit Velikine. — Vous signerez le procès-verbal et c'est tout ! En outre, vous signerez un autre procès-verbal concernant l'acte terroriste que vous avez accompli ici-même.

— Ah ! — la figure de Velikine se tord en grimace.

— Tu voudrais, peut-être, me mettre, moi, sur le banc des accusés ? — Attention !

Velikine jette un regard à Frey. — Crois-tu que quelqu'un te protégerait encore ? Hi ! Hi ! Hi !

Frey, a-t-il eu une réprimande pour son attitude d'il y a seize jours ?

— Ecoutez, Tchoumak, — dit Safiguine d'une voix triste. Si vous aimez votre mère comme elle vous aime, cessez de vous obstinez et faites ce qu'on vous demande... Vous souvenez-vous du conseil que je vous ai donné, là-bas ?

André rougit. Il veut déjà dire : « Oui, je m'en souviens et suis étonné que tu sois un salaud ! » Mais il se retient et dit mélancoliquement :

— Je me rappelle bien toute notre conversation.

— Tant mieux, — dit Safiguine. Mais vous avez oublié un détail. Tâchez de bien vous le rappeler et, alors, vous cesserez de vous obstiner.

André scrute la figure de Safiguine, mais il n'arrive pas à deviner à quoi il fait allusion... « Peut-être, fait-il allusion à ce qu'il a dit au sujet de ses frères ? » Il ne peut rien lire dans les yeux de Safiguine. Peut-être, est-il renseigné sur sa rencontre avec Catherine et veut en profiter ? Qui le sait ? Mais Safiguine lit dans les yeux d'André un tel mépris et une telle haine qu'il mord ses lèvres, et compose, lui aussi, une mine de mépris.

André veut demander à Safiguine comment vont ses chasses dans ses baies, à lui, André, mais Velikine hurle :

— Debout ! Viens ici, près de la table !

André s'approche.

Velikine plonge le porte-plume dans l'encrier et le tend à André :

— S'il te plaît, voici... C'est là. Signe ! Tous les autres insistent :

— Signe !... Mais signe donc ! — ils crient comme s'ils avaient à pousser un lourd chariot...

— Signe, salaud ! — Velikine saisit le lourd bâton de chêne.

André pâlit. Il tourne ses yeux vers Safiguine, puis vers Frey, Sergueev, vers la main de Velikine, armée du bâton, et... casse la plume en l'enfonçant dans la table...

Un instant de silence. Frey presse le bouton de la signalisation électrique. Un autre instant de silence.

Safiguine met les mains au dos et penche la tête, comme un taureau... Des pas lourds et rapides retentissent dans le corridor et quatre « marteleurs » font leur irruption dans la chambre. Ce sont des gars particulièrement solides, — ils ont des poings hors série... A leur apparition, Safiguine, d'un coup de pied, jette André par terre et la sarabande commence. Les quatre « marteleurs » étendent André près de la table. Sergueev pose au bord de la table le procès-verbal et, à côté de lui, un nouveau porte-plume. Puis il monte avec Safiguine sur la table et se préparent à sauter sur André. Ils crient :

— Eh bien ? Vas-tu signer ? Vas-tu signer ?... Une !... Vas-tu signer ?... Deux !

D'un regard fou, André voit la mort qui vient. Il sanglote et au moment même où leurs pieds se séparent de la table, hurle :

— Sautez, salauds, sur la poitrine ! — Et d'un geste brusque, il s'arrache des bras des hommes qui le tiennent, croise les bras, tend le corps en avant... Safiguine glisse et roule par terre. Velikine tombe, lui aussi, renversé au moment même où ses pieds touchent la poitrine d'André.

Ils poussent des hurlements. Les quatre « marteleurs » écrasent les bras d'André avec leurs genoux. Safiguine et Sergueev grimpent de nouveau sur la table, avec des jurons obscènes. André se débat désespérément, mugissant, comme une bête, et s'efforce à échapper à l'étreinte de fer. Mais... Oh ! Oh !... Ils ont sauté sur lui...

A la fin du compte, André a une côte cassée et on le jette, inanimé, à la cellule n° 49.

Le procès-verbal reste sur la table, non signé.

Non signé, une fois de plus.

TROISIEME PARTIE

I

Les vagues du fleuve et la lumière de la lune, les accords douloureux de Beethoven, l'obscurité énivrante de la nuit d'été dans sa ville natale, les chevaux gris pommelés, les yeux d'une jeune fille en larmes dans le cœur de la Section locale du N.K.V.D. André est de nouveau au point de départ.

Il est agité par la fièvre. Il est couché dans un coin. Les camarades s'occupent de lui : le docteur Litvinov, David, Roudenko. Outre la côte cassée, il a le thorax enfoncé, les poumons endommagés. Il crache du sang.

Litvinov l'ausculte, écoute la crépitation de ses poumons et pousse des soupirs. Pour mettre un athlète, comme André, dans un état pareil, il fallait lui offrir une coupe de dimensions vraiment grandes... Petrovsky ne détourne plus son regard d'André et remue silencieusement ses pâles lèvres de vieillard.

Mais la robuste nature et la vitalité animale prennent le dessus.

André, sort du chaos de la fièvre. Un formidable désir de vivre s'empare de lui ! Survivre ! Survivre coûte que coûte ! Tout récemment encore, il voulait se jeter de l'escalier, la tête en bas, et s'enfuir des tortures, dans le néant. Maintenant qu'il a déjà traversé la ligne qui sépare la vie et la mort, il veut vivre.

La fièvre est tombée... André a un appétit de bête et mange tout ce qui reste des rations que les camarades gardaient pour lui, ces jours-là. Il reste tout le temps couché et le surveillant ne lui fait pas de réprimandes. Toute la cellule vit avec lui son mal. Seul, Ouzounian ne peut cacher les étincelles de haines qui brillent dans ses yeux et montre une joie méchante lorsqu'il regarde André, qui doit mourir. Mais André n'a pas l'intention de mourir. Il s'accroche à la vie

avec les deux mains. Et son âme renaît de plus en plus forte et indomptable.

Il y a déjà trois jours qu'ils appellent le médecin, sans résultat. Le quatrième jour, il fait son apparition. Le matin, après la distribution du thé, le guichet s'ouvre et on y voit un homme, avec un pince-nez et en blouse blanche. Il tient dans la main un stetoscope :

— Qui est malade, ici ?

— Il couche là, au coin, — dit Okhrimenko. — Entrez ! Entrez, s'il vous plaît !

— Nitchevo, nitchevo ! Qu'il vienne par ici ! — déclare le médecin.

— Mais êtes-vous un homme ou quoi ? dit le Goliath en se fâchant. André l'arrête :

— Ça ne fait rien ? Tout de suite.

Surmontant la douleur et la faiblesse, André se lève, soutenu par David, et l'écartant d'un geste, va vers la porte.

— C'est moi qui suis malade.

— C'est vous qui êtes malade. Bon, Qu'avez-vous ?

— On m'a cassé une côte !

— Où l'avez-vous cassée ?

— Ce n'est pas moi qui l'ai cassée. On me l'a cassée.

— Etes-vous tombé ?

— Non, on m'a jeté par terre !... On a sauté sur moi !...

— Hm ... Bon ! Et alors ? Que désirez-vous ?

— Comment ? Je désire un secours médical !

— Qui est votre juge d'instruction ?

— Sergueev.

— Ah !... Et vous avez fait votre déposition ?...

C'est tellement inattendu qu'André ne trouve pas de mots pour répondre. Ses poumons râlent. Il regarde quelques instants le pince-nez brillant, remue les lèvres et, soudain, sa gorge fait un glou-glou et il crache du sang dans ce pince-nez.

Le médecin apeuré, ferme avec fracas le guichet, André manque de tomber. Il se traîne vers son coin. Personne ne le soutient. Tous sont ahuris par la finale de la visite du médecin. André se recouche.

— « Un aide de la mort, » — murmure quelqu'un. Est-ce parce que le médecin n'est pas un gros légu-

me dans cette administration ? Est-ce parce que le juge d'instruction n'a encore aucun intérêt d'achever André, mais personne ne vient le chercher pour une punition.

Quelqu'un s'approche souvent de la porte, regarde par le « judas » et écoute. André peut parier que ce quelqu'un vient l'observer et écouter ce qu'il dit. Est-ce le juge d'instruction? Ou le directeur de la prison? Ou, peut-être le chef de groupe? Quelqu'un qui est particulièrement curieux de savoir comment se sent sa victime. Depuis que le juge lui avait demandé de « recruter » ses frères, les soupçons d'André se sont calmés de ce côté-là. Mais Catherine ? Elle a pu être victime d'un chantage de Saliguine. Tout arrive.. Il soupire et se dit de nouveau avec tristesse : elle est une femme !... Il veut la rayer de ses souvenirs, mais ne peut pas... Il croit et il ne croit pas... Il pense, il pense... Il croit et il ne croit pas...

Il a mal aux tempes. Puis, le tourbillon de pensées se calme et fait place à une douce résignation... Qu'il en soit ainsi ! Il va payer pour tous. Il s'obstinera et tiendra jusqu'à la mort. Quant à eux, qu'ils soient heureux !!! Le cœur d'André s'assoupit. Il entend quelqu'un jouer doucement la sonate de Beethoven qui plonge son cœur dans la pitié et le rêve.

« Oh, qui donc joue, là, si bien ? ! »

André désille les yeux. Les ventilateurs bourdonnent dans le mur. Zaroudny parle, d'une voix basse, de la forteresse Saint-Pierre-et-Paul où il a été détenu et, tous écoutent son récit, comme un conte de fée... Récit sur la prison légendaire, entourée d'une gloire terrible, la plus affreuse des prisons de l'ancien Empire des Tsars. Et ce récit semble invraisemblable aux habitants de la prison du pays du socialisme, qui s'est établi sur les « ruines de l'Empire le plus réactionnaire »... Zaroudny raconte... Lui et ses camarades prisonniers politiques ont été enfermés par les « satrapes » de Nicolas Romanov pour avoir été contre son régime. Leurs cellules n'étaient pas fermées et ils se rendaient visite l'un à l'autre, jouaient aux échecs et aux cartes, discutaient, écrivaient des livres, lisaient ceux qu'ils recevaient librement du dehors. Ils avaient une bibliothèque. Ils ne mangeaient pas la nourriture

de prison, s'ils ne voulaient pas, et recevaient leurs repas du dehors... Le gardien leur apportait les repas d'un restaurant. Un repas... Un merveilleux repas qu'un homme doit avoir... Ils avaient des visites. Ils écrivaient des lettres. Ils engueullaient l'administration de leur prison et la menaçaient de grève de la faim. Leurs geôliers en avaient peur... Mais surtout, leur repas ! Ils pouvaient refuser l'ordinaire et commander un repas du dehors...

— Et quel était ce repas ?

— Quel était ce repas ?

Krasnoyaroujsky lèche ses babines. Tous demandent à Zaroudny de décrire le repas qu'ils avaient dans une prison tsariste... Zaroudny décrit le repas... Une escalope... Un chou farci... Ou des raviolis... Un dessert...

— Non, c'est impossible ! C'est invraisemblable ! Ça n'a jamais existé.

— C'est impossible ! — dit Krasnoyaroujsky. Il ne peut plus se retenir. — Il n'est pas possiblle que des prisons pareilles aient pu jamais exister. Si elles avaient existé, tous les hommes qui étaient en liberté, seraient allés vivre en prison ! Ils y seraient allés avec enthousiasme ! Tous seraient allés. J'y serais allé, le premier ! Pour toute ma vie ! Et j'aurais écrit des odes pour glorifier ceux qui avaient bâti des prisons pareilles. Car c'est un véritable socialisme ! Vous mentez, camarade professeur ! Avouez que vous mentez !

Zaroudny penche la tête et avec soupir :

— Vous voulez que ce soit un conte de fée... Eh bien ! c'est un conte de fée, mes amis.

Et le mirage disparaît. Le mirage d'un eldorado qui s'appelle « forteresse Saint-Pierre-et-Paul ».

Prikhodko et Litvinov ont signé le « protocole selon l'article 200 » et vont au tribunal. Ce n'est que maintenant qu'ils apprennent qu'ils sont impliqués dans une même affaire. Pour les présenter au tribunal, on les rase proprement, on leur dit de nettoyer et d'arranger leurs costumes. Au dernier moment, le juge d'instruction les convoque. Il se montre bien poli, les régale avec du lait, leur offre des cigarettes et les prie tout le temps de se tenir au procès comme ils se

tenaient aux interrogatoires, de confirmer tous leurs aveux et de ne pas lui jouer de mauvais tour. On leur en tiendra compte. Ils n'auront qu'une punition légère parce qu'ils sont des hommes qui ont prouvé leur loyauté, se sont sincèrement repentis et ont reconnu toutes leurs fautes.

Litvinov triomphe. Faisant ses adieux pour partir au tribunal, Litvinov serre chaleureusement les mains de tous et, surtout, celles de David et chuchote, les larmes aux yeux :

— Oh ! écoutez-moi, mon enfant ! Vous êtes jeune et je vous plains... Ecoutez mon conseil...

Ils sont partis à la séance du tribunal encouragés par la parole d'honneur de leur juge d'instruction. Tous leurs camarades sont sûrs qu'ils sont purs comme du cristal et leur souhaitent la meilleure chance. Ils leur souhaitent de bien supporter ces cinq ans de camp dont on doit les gratifier, on ne sait pas pourquoi et de garder toujours leurs bonté et sincérité dont ils ont fait preuve en prison.

Et dans la soirée... Dans la soirée, l'ingénieur Liachenko revient de la « potinière » et apporte la nouvelle que Prikhodko, Litvinov et quelques autres — toute leur « organisation » — sont condamnés à la fusillade et que Litvinov est mort sur place, d'une crise cardiaque : la cellule n° 49 est privée d'un excellent professeur de littérature mondiale et d'un médecin de premier ordre...

David est assis près d'André et caresse sa main. Il a accepté les idées d'André irrévocablement. Auparavant il hésitait sous l'effet des tortures et des conseils de Litvinov. Maintenant, toutes les hésitations se sont envolées, comme une plume emportée par un souffle puissant. Ils n'ont plus de choix. Celui qui veut sauver son âme et vaincre n'a jamais de choix.

La côte cassée guérit mal. Les poumons crépitent toujours. Les forces reviennent lentement. Malgré cela, André se prépare déjà à une nouvelle périgrination dans l'enfer moderne.

On doit avoir oublié André. On ne l'appelle pas. On a pu facilement l'oublier : ce « combinat » a trop de travail et dans cette masse d'hommes qu'on y traite, on a pu l'oublier vraiment.

Quatre hommes du « service d'opérations » apparaissent dans la porte de la cellule. Ils tiennent dans les mains une bâche. Ils n'appellent pas « celui dont le nom commence par un « Tch », mais demandent :

— Qui est malade ici ? Allons voir le médecin ! — Ils rient.

Tous les quatre pénètrent dans la cellule et s'approchent d'André, le saisissent par les bras et les jambes et le traînent dans le corridor où ils le mettent sur la bâche et le portent, en rigolant. André à très mal : la bâche heurte le sol et le corps d'André est recroquevillé. Ne pouvant plus supporter la douleur, André s'écrie :

— Arrêtez-vous, fils de diable ! Je marcherai, tout seul.

Nitchevo ! — dit un des quatre d'une voix placide. — Reste couché ! En voilà un !... Tu auras encore à marcher, imbécile !

André insiste toujours, les injuriant, comme il peut.

— On nous a donné l'ordre de t'apporter, — dit la même voix placide. — Nous devons donc t'apporter. Reste tranquille. Ne bouge pas !

Mais, l'ayant porté jusqu'au cinquième étage ils le laissent tout de même marcher. Il marche sur ses propres pieds. Les quatre hommes du « service d'opérations » le suivent avec la bâche et guettent ses mouvements avec un pur intérêt sportif : va-t-il tomber ou non ?

Il n'est pas tombé. Il entre par la porte qu'on lui indique et s'affale sur une chaise, sans y être invité. Il a un accès de toux et craignant d'avoir une hémorragie, renverse la tête en arrière et se couvre la bouche avec la main. Sa tête tourne...

Quelqu'un s'approche de lui, le prend par les cheveux, pose sa tête sur le dossier de la chaise et porte à sa bouche un verre. André lève la tête et il voit devant lui un homme de grande taille, en uniforme, — qui tient dans la main un verre au bord enduit de sang.

— Tu te meurs ? — dit l'homme avec sourire. — Bois !

André prend machinalement le verre et boit un peu. Il voit, derrière l'inconnu, son juge d'instruction, Sergueev.

— Alors, — dit l'homme, — comment donc vont tes affaires, camarade Tchoumak ? Ah ? Je vois que tu t'en veux aller de chez nous et aller chez notre aïeul Adam. Est-ce que tu n'es pas bien, ici ?

— Je suis bien, — répond André, avec indifférence. Il regarde Sergueev et se demande si c'est le début d'une nouvelle comédie, ou la suite de l'ancienne. L'homme en uniforme va vers la table. Sergueev occupe sa place devant André. Il regarde, en silence, la figure d'André, avec une mine imprécise, — mélange d'ironie et de tristesse. Il remue les sourcils :

— Voilà, — dit enfin Sergueev, — tu n'as pas voulu être en paix avec moi, alors tu as un autre juge d'instruction. Mais maintenant tu m'apprécieras mieux, — tu verras qui tu as perdu, en ma personne. Regarde bien, mon pote, ce diable qu'on t'a donné à ma place ! — il rit et observe l'expression du visage d'André pour voir quel est l'effet de ses paroles. Après avoir constaté que cet effet est nul, il va vers la fenêtre et reste là.

André regarde autour de lui. Ce n'est pas la chambre où on l'interrogeait auparavant. Il tourne son regard vers la table et y voit un homme d'un acabit vraiment extraordinaire. Il ne ressemble pas au diable, mais il a une constitution puissante, poitrine large, épaules larges, poings énormes, il a une face de taureau, aux traits durs et aux gros sourcils noirs qui ressemblent aux ailes. Il reste assis, ne dit rien et regarde André attentivement, avec ses yeux marrons. André lit, dans ce regard, une force colossale et éprouve une sensation désagréable, — ce n'est pas la peur, mais un sentiment confus : est-ce désespoir, trouble ou ennui ? L'homme regarde et ne dit rien.

La porte s'ouvre. C'est Netchaeva.

Elle a l'air triste et est extrêmement pâle. Les cercles bleus autour de ses yeux sont aujourd'hui particulièrement visibles. Elle est distraite et donne l'impression d'avoir quelques grands soucis qui l'empêchent de s'intéresser à ce qui se passe autour d'elle. Lorsqu'elle est près de la table, elle se retourne et fixe André. Elle le regarde longtemps d'abord avec lassitude, ensuite, avec curiosité.

— Qui est-ce ? — demande-t-elle.

— C'est le fameux Tchoumak, — répond Sergueev.

— Tchoumak ? — s'étonne Netchaeva. — Ah, oui, en effet. Hm... — Elle va vers André, s'arrête devant lui, regarde encore, ne dit rien, retourne vers la table, prend une cigarette, l'allume d'un geste distrait. Enfin, elle hausse les épaules et s'en va. « La furie rousse s'ennuie ».

— Voilà, tu vois, — dit Sergueev à André, les braves gens ne te reconnaissent même plus et tu t'obstines toujours, tu es...

Sergueev s'en va, lui aussi. Passant devant André il fait une sorte de révérance, en indiquant la table :

— Sois bienveillant pour cette personne.

L'homme qui est à la table garde pendant quelque temps le silence. Après la sortie de Sergueev il dit : — « Oui !... Eh bien, faisons connaissance, mon frère ! Je m'appelle Donetz. Un beau nom, n'est-ce pas ? un nom cosaque, mon frère. Tu es ingénieur, mais ne sais rien. Par exemple, tu ne sais pas que tous les noms qui finissent par un « Ko » sont les noms plébéens, noms de serfs. Quant à ceux qui ne finissent pas par « Ko », comme le mien, ils sont d'une glorieuse souche cosaque. Tu es Tchoumak. C'est bon, — nous sommes, tous les deux, d'origine cosaque. Tu vois, c'est Dieu, lui-même, qui nous ordonne d'être amis, de vivre en paix et en accord. N'est-ce pas vrai ?

Le juge d'instruction parle en une bonne langue ukrainienne, mais lui donne exprès une intonation très rude. André se tait, regarde le nouveau juge d'instruction qui a un beau nom cosaque, écoute sa belle langue ukrainienne et pense que ce Donetz doit être vraiment d'une vieille souche cosaque. Il y a en lui quelque chose qui rappelle un personnage du célèbre tableau de Repine, « Les Zaporogues écrivent une lettre au Sultan turc ». Peut-être ce sont ses sourcils denses, noirs, comme les ailes d'un corbeau. Quelqu'un sur ce tableau a des sourcils pareils. Ou, peut-être c'est son poing gros et noueux et la manière dont il le pose sur la table. Qui, sur le tableau, a un poing pareil ? André se ressaisit : — « Hé, hé, mon frère, tu as une âme vraiment nationaliste et tu ne pourras jamais la changer ! » Malgré lui, à travers ce langage

et cette intonation, le souffle d'une force des steppes de son pays lui parvient et il éprouve une confiance pour cet homme. Et Donetz parle d'une voix encore plus pénétrante, encore plus expressive. Il s'amuse... Il dit qu'ils sont tous deux d'une origine ouvrière et doivent avoir un langage commun et des intérêts communs; lui, André, a tort de se laisser écraser pour rien. Ils vont vite régler l'affaire d'André à son avantage, il faut seulement abattre toutes les cartes franchement et trouver une issue convenable à la mauvaise situation qu'André a créée lui-même par son obstination, etc. Il revient toujours au même point, — à la confiance mutuelle, aux rapports amicaux. Le juge d'instruction ne touche pas à l'affaire d'André, aux accusations contre lui, ni à ses frères, il tourne seulement autour...

Le juge répète à plusieurs reprises sa question : est-ce que André consent à vivre en paix avec lui ? Et n'ayant pas obtenu de réponse. Donetz se tait.

Puis il recommence à parler, mais déjà en russe. Maintenant, il ne parlera plus qu'en russe, comme s'il ne connaissait même pas l'ukrainien. Il possède la langue russe à la perfection. André est étonné. Il ne veut plus parler ukrainien ni de ses « origines cosaques » Donetz parle comme un vrai moscovite, par un authentique langage de conquérant et de maître de sa terre, André voit devant lui « un représentant des organes de la loi révolutionnaire » implacable, profondément sûr de lui, qui parle au nom d'un système dont il est un des piliers. Il parle toujours de la même chose, mais avec une autre nuance, une autre intonation, — polie en apparence, mais catégorique et menaçante dans son essence. Il ne dit plus à André « toi », mais « vous ».

— Voilà. Et qu'est-ce que vous me direz après tout cela ?

André garde longtemps le silence. Enfin, il dit, mélancolique et pensif :

— Permettez-moi de dire un mot.

— Parle !

André pense à Sergueev et comme cela s'est passé une fois déjà avec lui, il ne peut vaincre le désir de

se moquer. Il prononce lentement, sur un ton toujours bien mélancolique :

— Permettez-moi... de tuer... une punaise...

— Ah ! Où est-elle ?

— Là ! Elle est sortie de ma chaussure...

Le juge d'instruction est en colère. Il fronce les sourcils. Il comprend qu'André se moque de lui. Il mord sa lèvre.

— Hm... — Donetz fait une mine sarcastique. — Je vois, à bon chat, bon rat... Eh bien... Tant pis pour toi — Il frappe la table avec la main. — Je ne suis pas un Sergueev. Tu t'entêtes. Je ne suis pas un Sergueev. Pour qui te prends-tu ? — Il éclate d'un rire haineux et méprisant. — Tu veux faire un révolutionnaire... Romantique, naïf, ridicule et pitoyable... Tu es un ridicule romantique. Et moi, je suis un réaliste. Tu entends ? Tu peux écraser une punaise, mais souviens-toi que ton sort est entre mes mains et ton sort est pareil à celui d'une punaise. Tu entends ?

— J'entends.

— En voilà un... Tu plaisantes ? Bon. Ecoute donc ce que je vais te dire. Tu iras tout de suite à ta cellule, parce qu'il n'est pas amusant d'avoir affaire avec un héros comme tu l'es en ce moment-ci. Vas-te rafraîchir la boule. Après nous aurons avec toi une « conversation ». En attendant, réfléchis bien à propos de tout cela De mes mains il ne te sera pas facile de t'enfuir, même dans la mort. Je te déviderai comme une pelote de fil si tu ne te rends pas. « Si l'ennemi ne se rend pas, on l'anéantit ». Réflichis. Si tu te rends, nous nous arrangerons bien avec toi, en bons amis. Si non, je te montrerai que je suis de bonne souche cosaque.

André sourit.

— Pourquoi souris-tu ?

— Mais il était entendu que j'étais, moi aussi, d'origine cosaque.

— Que veux-tu dire ?

— Rien, — dit André d'une voix mélancolique. — Je veux seulement dire que je devrais invoquer, moi aussi, mes origines cosaques.

— Pauvre homme ! Rappelle-toi bien — dans ma pratique, il n'y a pas encore eu de cas où quelqu'un l'emportât sur moi, même relativement. Si je te

demande d'avouer que tu es le frère authentique de Nicolas Romanov, tu l'avoueras, malgré toute l'absurdité de cette accusation. Tu l'avoueras et signeras de ta propre main.

— Imaginez-vous, — ça, je l'ai déjà entendu... C'est banal. C'est un plagiat.

— Ça n'a pas d'importance.

— C'est comme ça...

— Oui, c'est comme ça...

— Hm...

— Quoi ?

— Commençons...

— Tu es fou, — crie Donetz, abandonnant soudain son dédain. — Tu es maniaque !... Non, tu as cette attitude parce que tout t'est égal ; le désespoir et la prostration se sont emparés de toi. Tu cherches la mort... Mais... Mais...

Donetz s'arrête, se maîtrise et de nouveau sourit avec mépris :

— Tu es un demi-cadavre ! Tu dois reprendre d'abord tes sens et revenir à l'état normal. Ranime-toi. Pour que tu aies quelque chose à perdre. Après, nous parlerons.

Le juge appelle un homme du « service d'opérations », écrit un billet et le lui remet : « Ramenez à la cellule 49 ».

— Je te renvois à ta cellule et, à chaque instant, je peux te rappeler. Ne l'oublie pas et prépare-toi, à une dernière manifestation de ton orgueil de dément. Penses-y le jour et la nuit. Au revoir !

— Au revoir ! — répond André.

C'est ainsi qu'a fini sa première rencontre avec son nouveau juge d'instruction. Il y a dans ce Donetz quelque chose d'énigmatique. Les cris et les menaces du juge ne l'ont pas trop impressionné... Mais qu'est-ce qu'il est ce Donetz ?

— Bluffeur ? Non ! Bourreau ? — Non ! Un bourreau raffiné ? — C'est possible !

Mais peut-être ce n'est pas ça. Son sourire est très curieux. Mais il est tout de même bien sûr de lui. Il veut se battre avec un égal et n'a aucune intention d'écraser une victime déjà écrasée. « Va remettre d'abord ta boule ». Ne vaut-il pas mieux de se jeter

de l'escalier sur les dalles de ciment d'en bas ou de se casser la tête contre le mur du corridor...

Vivant et grâce à son désir fanatique de vivre, l'organisme d'André « se remet ». La toux et les hémorragies s'arrêtent. La côte guérit peu à peu. Suivant sa vieille habitude, il fait tous les jours de la gymnastique, se frictionne avec de l'eau froid, il s'efforce de s'abstraire de tout et de se concentrer sur une seule pensée, il discipline sa raison et sa volonté. Les forces physiques reviennent. Mais, souvent, pendant des heures et des heures, il reste les yeux tournés vers le mur, couvert de punaises écrasées et son imagination y crée des tableaux fantastiques où il trouve tout le mouvement de la nature, toutes ses couleurs et rien de ce qui se passe dans la cellule ne peut le forcer à s'en détacher. Ses camarades croient qu'il a sombré dans la folie.

*
* *

Les jours s'écoulent lentement, dans les souffrances, mais ils s'écoulent l'un après l'autre, et chacun d'eux enrichit la lourde expérience des hommes enfermés dans la cellule n° 49... André a une occasion de voir combien est grande la puissance, de ce qu'on appelle ici de ce mot bizarre : « recrutement ». Un jour, on les conduit aux lavabos. Le surveillant de service, ce jour-là, est particulièrement méchant et désagréable. Il a l'habitude de chasser les prisonniers des lavabos avant le délai réglementaire qui est déjà bien court et, en général, fait tout son possible pour les embêter.

Les hommes commencent seulement à se laver que le surveillant ouvre la porte et crie :

— Sortez !

— Mais, citoyen...

— Sortez, canailles ! — Et il se met à les pousser dans le corridor.

— Ecoutez ! — dit André d'une voix calme, — Nous avons dix minutes que nous a accordées le « camarade commissaire du peuple », lui-même. Ne nous embêtez pas !

Le surveillant se met en colère :

— C'est moi qui suis ici le commissaire du peuple ! Tu vas voir. Sortez, tous !

Alors André se met, lui aussi, en colère et crie le premier mot qui lui semble le plus terrifiant :

— Recrutons-le !

— Recrutons-le ! — Recrutons-le !!! — répètent-ils tous.

Un miracle : le surveillant pâlit et a l'air d'un homme qui vient de recevoir un coup de marteau sur le crâne. Remuant les lèvres, mais n'arrivant pas à prononcer un mot, il referme la porte et ne la rouvre pas pendant une bonne demi-heure. Et lorsque tous les prisonniers se sont déjà lavés, il leur dit doucement : — C'est fini ? Sortez !

On ne le reconnaît plus. Il suffoque, bien entendu, de colère, mais il suffoque aussi de peur et a l'air d'un chien battu. Il évite de regarder les prisonniers.

De cet incident, André tire la conclusion que ce mot « recrutement » produit un effet magique non seulement sur les détenus, mais aussi sur les surveillants qui y voient la perspective de se transformer des « chefs » en prisonniers.

Le surveillant tâche d'être agréable à la cellule n° 49. Il lui passe une ration de pain supplémentaire, un litre de thé de plus et laisse ses habitants rester aux lavabos au-delà du délai réglementaire. La cellule 49 profite de tous ces biens et se réjouit d'avoir reconverti son surveillant « à la foi chrétienne ». Krasnoyaroujsky élabore déjà un plan pour reconvertir « à la foi chrétienne » tous les gardiens et toute l'administration de la prison. Mais, peu de temps après, le surveillant « converti » disparaît de leur corridor et ils apprennent qu'il est dans un autre corridor et s'y conduit en véritable cerbère.

On voit que tout homme qu'on a chargé de ce service, devient une brute.

La cellule n° 49 est frappée encore par un mal : Malgré toute la peine que les prisonniers se donnaient pour assurer toute l'hygiène possible de leur peeau, en se lavant trois fois par jour, ils sont atteints de furoncles. Ce sont même plutôt des plaies bien bizarres. Chaque prisonnier en a d'abord deux, trois, quatre, puis elles se multiplient. Certains en ont dix, quinze. D'autres jusqu'à cinquante et cent. Elles se

transforment en gros boutons pleins de pus ; l'inspecteur de chasse Ivanov bat le record : il en a deux centaines ! La cellule offre un aspect bien pitoyable : ses habitants pourrissent vivants. Seul, André n'a rien. On en tire la conclusion que la maladie n'est pas contagieuse. André est le dernier venu, il a passé en prison moins de temps que les autres. Il est donc plus frais et résiste mieux à cette maladie.

On se met à « lutter » contre le mal. On adresse des réclamations aux surveillants, mais sans résultat. L'administration doit considérer cette maladie comme un phénomène normal, les juges d'instruction promettant tout le temps aux accusés de les laisser pourrir en prison.

Les détenus souffrent beaucoup physiquement et encore plus moralement : ils pourrissent vivants et ne peuvent rien faire. Les corps couverts de plaies puantes se collent dans la nuit au plancher et dans la journée les uns aux autres, — belle position pour les amateurs de Flaubert et esthétique... Le cas d'Ivanov est le plus tragique : couvert de plaies de la tête aux pieds, il ne peut ni se coucher ni rester assis.

A quelque chose le malheur est bon. Le résultat de la maladie est qu'il se produit un événement qui bouleverse tous les prisonniers plus que, par exemple, l'annonce d'une révolution mondiale. On commence à les amener à la promenade. Un jour, on ordonne aux détenus de la cellule 49 de s'habiller et d'être prêts à aller quelque part. On les conduit, accompagnés de plusieurs gardiens. Devant la porte de sortie, le surveillant-chef, aux mâchoires de cheval, leur explique (sans leur dire où ils iront), comment ils doivent se tenir de l'autre côté de la porte : marcher l'un derrière l'autre, à la file, les mains au dos, de ne pas se tourner, ne pas parler, et, en général, ne faire aucun bruit... Si quelqu'un viole ce règlement, tous seront ramenés immédiatement à la cellule. La porte s'ouvre et ils vont cette fois-ci non pas où ils ont l'habitude d'aller par la porte de la prison, c'est-à-dire non pas à la direction, mais dans la cour intérieure de la prison, ou plutôt dans un enclos entouré de planches et qui fait partie de la cour. Une très haute clôture, — trois mètres de hauteur, entouré d'un emplacement

d'environ cinq mètres de diamètre. La clôture est si étanche que l'on y voit le plus petit trou. Le bord supérieur de la clôture finit par un auvent tourné vers l'intérieur, de sorte qu'on ne peut voir qu'un tout petit morceau de ciel. Mais merci tout de même ! C'est merveilleux ! De l'air ! un morceau de ciel !

Les mains derrière le dos, ils tournent en rond en file serrée. Le terrain est si exigu que les trente hommes forment une chaîne ininterrompue et les pieds de l'un touchent l'autre. Au milieu, comme centre du caroussel, se dresse un gardien qui surveille chaque mouvement, surtout ceux des têtes. De temps en temps, il leur fait avec la main un signe pour qu'ils se retournent et marchent dans le sens opposé. Un autre gardien est près de la porte.

Les hommes aspirent avidemment l'air qui, en comparaison de celui de la cellule, est un véritable délice, bien qu'il sente la benzine et les pierres pourries. André s'obstine à regarder la clôture dans l'espoir de voir quelque chose, mais en vain. Les murs de la prison et de la direction doivent être très hauts, mais la clôture empêche de les voir.

Après cinq minutes de cette marche en rond dans cette clôture de planches, on les ramène dans la cellule. Bien que la promenade ait été bien courte, elle produit sur tous une forte impression. Une promenade ! Quelque chose qu'on n'a jamais encore vu dans cette prison. Il est difficile de l'admettre, mais c'est un fait.

Ces promenades ont lieu tous les trois jours. On a donc besoin de trois jours pour promener tous les détenus qui sont dans cette prison ! On peut ainsi calculer approximativement combien de prisonniers sont là, en divisant trois jours par cinq minutes et en multipliant le résultat par 30, car une cellule peut contenir plus de trente détenus. Cela doit faire environ dix mille !

On soigne tout de même l'homme. « L'homme, c'est le capital le plus important » — répète gravement Krasnoyaroujsky qui croit enfin en l'aphorisme de Staline.

« A chaque chose, malheur est bon » .Car il est incontestable que sans les furoncles il n'y aurait pas de promenades.

II

« Corbeau Noir »... « Corbeau Noir », entouré d'une gloire horrible.

Nos écrivains qui parlaient des prisons et du bagne, de la tragédie des hommes arrachés à la vie et livrés à l'humiliation et à la souffrance, avaient une notion plus ou moins commune de « Corbeau Noir », comme un attribut de toutes les « Okhranas » et de leurs prisons, compagnon de la violence et de la mort, être aussi mystérieux que les sorcières et les dragons. Mais c'est un « Corbeau Noir » poétisé. Quant au « Corbeau Noir » non-poétisé, c'est une boîte bien ordinaire, mise sur des roues. Quelque chose comme une niche de chien. Les romanciers d'avant la révolution ont connu une voiture noire attelée de chevaux. Aujourd'hui, à l'époque de l'épanouissement de la civilisation, c'est la même voiture, mais elle est mue par un moteur, — une machine automobile noire.

Tel était le « Corbeau Noir » à l'époque où André l'avait connu. Mais tout change dans ce monde avec le temps. Souvent, lorsqu'une automobile bourdonnait dans la cour de la prison — la nuit on l'entendait venir et repartir, — dans la cellule 49, on disait d'une voix étranglée : — C'est le « Corbeau Noir » ! Mais personne n'en savait rien de précis. On disait que c'était une terrible machine noire, hérissée de baïonnettes et qui parcourait les rues avec une vitesse extraordinaire, poussant des sons effrayants. On disait qu'on y mettait les prisonniers, les yeux bandés. On racontait... Mais personne des détenus de la cellule 49 n'y a jamais été, sauf, paraît-il, Karapetian; mais lorsque le joyeux Arménien était encore dans la cellule 49, il n'en parlait pas.

Et voilà que le « Corbeau » est arrivé.

Un jour, tous les détenus de la cellule 49 reçoivent l'ordre de préparer leurs « affaires ». On les amène dans la cave, — ils ne savent pourquoi et cette ignorance provoque chez eux une tension nerveuse insupportable. Dans la cave ils passent une demi-journée. Ensuite on désigne cinq prisonniers qui restent dans la cave. Les autres, vingt-quatre, y compris André,

sont conduits, très rapidement, par des souterrains obscurs et humides. Devant une porte de sortie, on les répartit en groupes de trois et leur dit de « se tenir tranquilles », pour ne pas être sévèrement punis. On ouvre la porte : ils voient une grande automobile-fourgon, peinte en couleurs vives, et qui porte une inscription en grosses lettres. André réussit à y jeter un coup d'œil rapide : « Coop. Ouvr. Centr. ». — « Coopérative Ouvrière Centrale ». André monte par une échelle mobile et se voit dans un couloir très étroit, sur les deux côtés duquel il y a de petites portes fermées. Un homme du « service d'opérations » ouvre une de ces portes et dit : — « Vas-y ! » — André pénètre dans une minuscule cabine — un sac de fer où un seul homme peut se tenir à peine; il n'y a qu'un siège qu'André cède à Zaroudny. Le troisième est Okhrimenko, le Goliath. Il n'arrive pas à se mettre dans la cabine qui est trop petite : les lois de la physique s'y opposent, — lui seul ne pourrait pas y trouver assez de place et les deux autres sont déjà là : — « Vas-y ! — siffle comme un serpent, l'homme du « service d'opérations ». Il profère des jurons. Okhrimenko essaie d'entrer dans la cabine en étouffant ses camarades. L'homme du « service d'opérations » l'aide d'un coup de genou, dans le derrière. Il ferme la porte. C'est fait !

C'est ça, le « Corbeau Noir » ! Un « Corbeau Noir » sans légende ! Aucune fenêtre, masquée d'une étoffe noire. Aucune fissure. C'est d'en haut que vient un peu d'air. André y met la main : c'est une petite plaque de fer blanc avec quelques trous, très petits et recouverts de quelque chose pour qu'on ne puisse rien voir. Et, en effet, on ne voit ni le ciel, ni la lumière, bien que la journée soit ensoleillée. C'est pour que les hommes ne puissent se délecter de la vision du ciel (car le ciel, c'est la « liberté » !), ni voir les toits des maisons et savoir où on les emmène.

C'est là, tout le génie de l'époque ! André rit d'un rire méchant. L'image du « Corbeau Noir » qui vivait dans la fantaisie des prisonniers est trop poétique en comparaison de cette « Coop. Ouvr. Centr. ». Quelqu'un qui aurait rencontré dans la rue cette « Coop. Ouvr. Centr. » ne pourrait jamais supposer que c'est

le fameux « Corbeau Noir » et qu'elle transporte des hommes voués à la mort... Ainsi, personne ne saura absolument rien de leur sort. Et ils doivent traverser, ce jour ensoleillé, le centre même de l'ancienne capitale de la République d'Ukraine !!!

C'est pénible et bizarre. Il est affreux de mourir, assassiné dans un coin obscur, quelque part dans une cave, isolé du monde, sans témoins, de façon que personne n'en sache rien. Quand on y pense, on rêve comme d'un bonheur inaccessible, d'une mort à la potence, sur une place grouillante de gens, devant les regards de tous pour que tous sachent comment on aura fini sa vie. Et peut-être même on pourra dire quelque chose à haute voix aux bourreaux, leur jeter à la figure, devant tout le monde, le mépris et la haine...

La machine traverse toute la ville. Elle ne marche pas à une vitesse folle et ne fait pas de bruits effrayants. Car elle transporte du « pain », ou peut-être, même des glaces, et ne doit pas se presser, pour ne pas trop secouer sa précieuse marchandise. André entend le surveillant remuer ses bottes dans le couloir. Il est seul, là, sans fusil. Il est seul, tout seul, le gardien de cette « prison sur roues »...

Les prisonniers s'efforcent d'imaginer à travers la paroi de fer de la cabine de la « Coop. Ouvr. Centr. » quelle rue ils suivent, quel est ce tournant ? Ils connaissent, tous, à fond leur ville et s'imaginent qu'ils y marchent à pied, se promènent dans les rues ensoleillées, rencontrent des amis... André se surprend à un désir fou : que cette machine donne contre un poteau télégraphique, un tramway ou une autre automobile ! Que ce serait beau !...

Et dites, maintenant, qu'il n'y a pas de providence ou qu'un désir fou de l'homme ne vaut rien. Un coup et une secousse projettent les prisonniers l'un contre l'autre. La machine roule encore, heurte quelque chose et s'arrête. Le coup n'est pas trop fort et aucun prisonnier n'est blessé. La machine reste immobile, on entend des coups de sifflets et des voix menaçantes dispersent les curieux. Après, on apprendra qu'à un tournant brusque, une roue de la machine s'est cassée et le « Corbeau » a heurté un poteau télé-

graphique. Mais c'est une machine bien solide. Autrement, ses passagers y auraient terminé leur épopée de prisonniers.

Une grande foule se réunit autour de la voiture. Les habitants de la « Coop. Ouvr. Centr. » se sentent bien. Mais aucun des badauds ne doit supposer qu'il ait devant lui une chose beaucoup plus étonnante qu'un simple fourgon d'une « Coopérative Ouvrière Centrale » quelconque. Les badauds ne doivent pas comprendre pourquoi les agents de milice les dispersent aussi furieusement. Et les agents ne doivent pas le savoir non plus : on leur a donné l'ordre de disperser les curieux. Le zèle avec lequel ils dispersent la foule, intrigue les gens de plus en plus, mais personne ne devine la vérité. S'ils l'avaient deviné, ils s'enfuyeraient comme des fous.

André et ses compagnons jubilent. Okhrimenko étouffe de rire. Alors ? Leur secret est donc perçu ! Le maudit « Corbeau Noir » est déchiffré. Il sera déchiffré et tous sauront ce qu'est cette « Coop. Ouvr. Centr. » et ce qu'elle transporte. On saura la vérité sur eux. Non pas personnellement sur chacun d'eux, mais, en général, sur eux tous. On saura comment on les transporte !... La « Coop. Ouvr. Centr. » reste longtemps immobile, — elle doit avoir une avarie sérieuse... Voilà qu'une autre machine arrive. Okhrimenko jure et exprime par ce juron non seulement sa propre pensée à lui, mais aussi celle d'André : ils veulent remorquer la « Coopouvrcentr ». Ils essaient de la faire remorquer. S'ils réussissent, ils emporteront le secret non déchiffré et personne ne saura rien... Mais non ! Ça ne marche pas. La machine ne bouge pas. Les voix et le rire des badauds se font toujours entendre. Les gens rient : c'est drôle de regarder cette « Coopouvrcentr » en panne.

Le « Corbeau Noir » reste immobile encore quelque temps. Enfin, une autre machine arrive et commence à s'approcher de la « Coopouvrcentr » par derrière. Elle l'accoste. Les sifflets retentissent encore plus fort, on disperse la foule encore plus énergiquement, des voix menaçantes se font entendre. Puis, le silence se rétablit. On doit avoir éloigné le public. On n'entend plus que les voix d'enfants qui jurent. Les gosses

doivent vouloir rompre la barrière et s'approcher de la « Coopouvrcentr ». Ce sont les « bezprizorni », — ces gosses sans famille qui sont partout. André les reconnaît bien par leur langage coloré d'apaches. On entend les portières s'ouvrir. On sort les prisonniers des cabines... Et, soudain, une voix d'enfant perce l'air :

— Ah, sacré N... de D... ! C'est le « Corbeau Noir ».

Ce cri sacrilège est pour André une musique divine. Non, ce n'est pas en vain que Dieu a créé ces « bezprizorni ». Il lui semble que toute la foule, toute la ville, le monde entier pousse ce cri formidable : — « Corbeau Noir » ! — Ah ! le secret maudit n'existe plus ! — En même temps, André sent que la foule d'habitants de Kharkov, dominée par une peur mystique, fuit la « Coopouvrcentr ». Ils ne peuvent pas s'enfuir. Un silence de mort se rétablit et, dans ce silence, on les transborde d'une machine dans l'autre. On les a rapprochées l'une de l'autre, mais comme on n'a pu disposer une portière à la hauteur de l'autre, on installe une passerelle. Le transbordement ne peut donc être caché et lorsqu'André, avec ses camarades, passe par une planche à l'autre voiture, sous les rayons du soleil, il voit une grappe de yeux brillants d'enfants, derrière les uniformes militaires... Il distingue ces répliques :

— Oh, ce sont des trotzkystes, — dit un gosse à l'adresse d'André. — Oh, ça doit être un « makhnovetz » (1).

Okhrimenko ne peut s'empêcher de rire, parce que c'est à lui que la réplique est adressée. — « Il a deviné, fils de chienne ! » — Son rire provoque une remarque qu'une voix d'enfant lance triomphalement :

— Il rit !!!... Et comme s'il voulait le rapporter au monde entier, le gosse éclate, lui-même, d'un rire sonore. Lorsqu'un milicien le repousse il se met à jurer : — Ne me bouscule pas, garde de chien » Salaud ! — En voilà une « Coopouvrcentr » !

Le rire d'enfants s'étend plus loin et se communique à la foule.

De nouveau on entend des sifflets, des cris, le bruit des pas précipités. Les gens doivent se disperser. Ils

(1) Partisan de Makhno, anarchiste ukrainien.

craignent d'être embarqués dans la « Coopouvrcentr ». Enfin, le transbordement est fini et on part. La machine s'en va, en laissant les habitants en proie à un grand effroi : — ils ont vu !

Oui, ils ont vu, mais quelle importance cela peut-il avoir ? Ils ont vu, mais ils se sont tus ! Ils craindront de parler même chez eux de ce qu'ils ont vu : ne viendra-t-on les chercher parce qu'ils ont surpris le « secret d'Etat » ?

Il est sûr que, après cette aventure, toutes les machines de la « Coopouvrcentr » de Kharkov seront repeintes en une autre couleur, parce que les gens s'enfuieront des queues devant les boulangeries à la première apparition de cette automobile étonnante.

La « Coopouvrcentr » s'arrête à la Kholodnaia Gora (Montagne Froide) dans la cour intérieure de l'ancienne prison tsariste.

Un jeune individu, agile, en uniforme, « casquette Yejov », culotte à la Galiffet, revolver à la ceinture et papiers à la main, descend de l'automobile. Il est roux, bien rasé, tout luisant. Il va de l'autre côté de la cloison et s'adresse à l'homme qui est assis là :

— Reçois ces petits bonshommes ! dit-il joyeusement. Il a l'air de livrer du bétail ou des marchandises.

Il allume une cigarette, compte les « petits hommes » comme des moutons, d'après sa liste et les « livre » à l'administration de la prison. Il reçoit un récépissé et s'en va en sifflant. Mais sa nonchalance est un peu affectée et il se presse de disparaître au plus vite.

« Celui qui n'est pas venu, y viendra. Qui y a été ne l'oubliera pas ». — André lit cette inscription sur un mur, lorsque lui et ses camarades passent par divers corridors. Il y a beaucoup d'autres inscriptions d'anciennetés diverses et de divers genres. Les unes sont écrites au crayon, d'autres gravées avec des clous. Il y en a qui sont de couleur rougeâtre. Les inscriptions, comme les murs mêmes, sont recouvertes de moisissure. Un curieux objet pour les historiens et les archéologues, — qui procèderont aux fouilles des ruines futures, — se dit André. Sur un mur apparaît, dans le crépuscule, un aigle à deux têtes sur lequel est dessinée une étoile à cinq branches.

Ils sont dans une cour entourée de hauts murs. On les met en rangs par quatre et on les conduit vers une grande porte armée de bandes de fer. Au-dessus de la porte, André voit une inscription : « Toi qui entres ici, abandonne tout espoir ». — L'inscription est faite avec une grosse faute d'orthographe, mais est si nette que l'administration de la prison ne peut l'ignorer. Pourquoi donc la laisse-t-elle ? Un moyen de pression psychologique ?... Mais, alors, pourquoi ne l'a-t-on gravée en lettres d'or ?

L'inscription est sinistre, mais ni André, ni ses camarades n'éprouvent de crainte. Le fait même que les hommes qui les reçoivent ne portent pas l'uniforme du N.K.V.D., mais les vestes inoffensives de l'administration pénitentiaire, est encourageant. Les gardiens sont sans armes et ont l'air paisible. En outre, il y a des gens qui se promènent. Et en foule ! Voilà... Sous la porte il y a une grande fente et on y voit des pieds qui passent lentement de l'autre côté. Les prisonniers se pâment, pâlissent : ce sont des pieds de femmes ! Pieds de femmes !

André tressaille. Il est envahi du même sentiment que les autres. Ce n'est pas un sentiment de mâle. C'est une impression plus forte et plus humaine. Le sentiment d'homme qui imagine que là, de l'autre côté de la porte, se trouve sa femme, arrêtée « à cause de son mari », ou sa mère, sa sœur, sa fiancée...

Les pieds, les pieds de femmes passent les uns après les autres. En souliers à la mode, en petites bottes, en chaussures abîmées, en espadrilles de coton, nus... Il y a parmi eux de fins pieds de jeunes filles, aux lignes divines, et des pieds de femmes âgées, — mères et grand'mères, — déformés par la vieillesse et les durs chemins de la vie... Aucune voix ne retentit de l'autre côté de la porte... Les gardiens remarquent où vont les regards de tous les prisonniers... On commande : « Détournez-vous ! » Tous se détournent mais les pieds continuent toujours à défiler devant leurs yeux. Des pieds de femmes !

Une dizaine de minutes après, la porte s'ouvre et ils vont dans la cour qui est grande et vide. Les femmes se sont évaporées, comme si elles n'y avaient jamais été. Femmes inconnues, énigmatiques ! Femmes prisonnières !

*
* *

Une nouvelle phase commence dans leur vie de prisonnier. On les conduit dans une cour ensoleillée, mais vide et nue, comme une paume, et entourée de gigantesques murs sales. Les fenêtres sont cachées par des boucliers en fer et en bois qui ressemblent à d'énormes nids d'hirondelles. Les boucliers sont peints en noir.

On les conduit aussi au bain avec toutes leurs « affaires ».

En allant au bain, ils traversent quelques autres cours vides. L'impression est pénible. Les blocs de bâtiments sont dépersonnalisés et portent sur eux un cachet de silence et de secret. Des hommes courent par-ci, par-là, gardiens et hommes de peine recrutés parmi les criminels de droit commun qui ont une position privilégiée dans toutes les prisons et tous les camps de concentration de l'U.R.S.S. L'administration a pour eux une confiance absolue : ce sont des éléments « socialement proches »; ils ont le droit de travailler dans divers services et sont placés au-dessus des prisonniers politiques. C'est une caste privilégiée; car ils ne sont pas « ennemis du peuple », mais simples « délinquants ».

On ordonne aux nouveaux venus de porter tous leurs vêtements, sacs, etc., à l'appareil de désinfection, dans le bain.

Se laver dans ce « bain » n'est pas bien agréable. La salle est très grande, mais sale, obscure et froide. Il n'y a pas d'eau chaude. Le sol en ciment est froid et glissant, couvert de crachats et de moisissure. On distribue aux prisonniers des petits morceaux de savon malodorant. On se demande involontairement de quoi (!) est fait ce savon-là ? ! Le savon refuse de se dissoudre dans l'eau. La douche est remplacée par un tuyau qu'un « garçon joyeux » manipule ; il s'amuse à renverser les clients par un violent jet d'eau.

La baignade est terminée. Ils ont étendu sur leurs corps de la boue, se sont mouillés dans l'eau froide et se sont bien gelés. Ils doivent attendre que leurs « affaires » sortent de l'appareil de désinfection. Les plaies et les boutons dont ils sont couverts son bleus,

rouges, noirs. Enfin, on les laisse entrer dans la chambre de désinfection, où il fait chaud comme en enfer. L'air y est sursaturé de mauvaises odeurs. Mon Dieu ! Qu'est-ce qu'on a fait avec leurs hardes ? Les vêtements sont, les uns brûlés, les autres humides, — tous mélangés dans un même tas. Pour retrouver ses affaires on doit se livrer à des fouilles d'archéologue. Lorsqu'André arrive à retirer du tas ses propres affaires, il constate avec tristesse qu'il n'a plus rien à mettre : le pantalon et la chemise, désinfectés, s'en vont en lambeaux. Beaucoup d'autres prisonniers voient leurs vêtements dans le même état. Cependant, personne ne se plaint. On rit, comme rit le préposé à l' « Hélios » qui dit que on a mis peut-être un peu trop de zèle, mais que, au moins, tous les poux sont certainement exterminés. Il se trompe : on constate que la quantité des poux, non seulement n'a pas diminué, mais, au contraire, a même augmenté. Les maudites bêtes, excitées par la vapeur, mordent même plus fort qu'auparavant. Mais qu'importe ? L'exécution par le bain est terminée et les hommes et les poux ont subi le même sort : on ne les a pas tués, mais seulement mouillés...

On dispose les « petits hommes » en rangs, par quatre, pour les conduire ailleurs. Quelque par, là-haut, derrière les boucliers qui cachent les fenêtres, retentissent des voix. Ce sont les détenus qui s'interpellent et annoncent les uns aux autres, d'une cellule à l'autre, qu'on a amené des « nouveaux ». On connaît déjà leur nombre.

— « Vingt-quatre gars ! »

— Et aucune connaissance !

Enfin, l'autorité vient et « vingt-quatre gars » disparaissent dans le ventre froid du « deuxième corps de bâtiment spécial ». Ils entrent dans une salle à toiture vitrée. Des deux côtés de la salle on aperçoit des galeries-balcons, à quatre étages. Ils montent au premier, au deuxième, au troisième, et c'est seulement au quatrième que leur voyage finit.

Une porte s'ouvre. C'est une petite cellule avec trois lits accrochés au mur. Une cellule dite « triple », parce qu'elle est destinée à héberger trois prisonniers.

On les enferme là, tous les vingt-quatre.

III

Et, cependant, en comparaison de leur ancienne prison, ici ils se sentent libres. D'abord, parce qu'on peut marcher, rester debout, danser, se coucher et même, si on en a envie, cogner la tête contre le mur, — personne n'y ferait aucune attention. Les murs sont bien bâtis, — c'est une œuvre de l'époque tsariste. Ils sont puissants et destinés à servir des milliers d'années : Les gars s'amusent, à mesurer l'épaisseur du mur, dans l'embrasure de la fenêtre : 70 centimètres, et c'est au quatrième étage ! Et en bas ! Le sol est en asphalte... Le plafond est mi-ovale. Les portes sont bandées de fer. Les lits de fer sont fixés au mur. Une bonne demeure ! C'est le petit Père-le-tsar qui l'a bâtie, grand merci à lui ! Mais il n'y a aucun matelas, ni aucun meuble, sauf l'éternel « seau » puant.

Par manque d'habitude, les gars s'étonnent. Imaginez donc ! — On peut rester debout, marcher, danser, parler à haute voix, dormir dans la journée ! Ce n'est pas une prison, c'est un vrai paradis !

Personne ne veut profiter des lits, ce serait injuste : pourquoi ce privilège pour trois seulement ? Tous s'installent donc par terre, comme auparavant. Ils se déshabillent avec joie et suspendent leurs vêtements aux lits pour qu'ils sèchent. Ils sont à l'étroit, presque autant qu'auparavant, car la cellule bien que « triple », est trop petite. Mais, ici, on est tout de même beaucoup mieux. Et, surtout il n'y a pas de punaises, parce que le sol est en asphalte et les murs sont sans fissures. Il est vrai qu'ils ont apporté quelques punaises dans leurs chaussures. Ils les exterminent soigneusement.

C'est ainsi qu'ils commencent la troisième phase de leur épopée — la vie dans un « triple ».

La première chose que fait André c'est d' « essayer » les murs pour arranger un « télégraphe ». Il connaît le « code de prison » et essaie d'établir le contact. Mais, le premier jour, ses tentatives ne réussissent pas : ni à droite, ni à gauche il n'y a de voisins. Quelqu'un a répondu à l'appel, mais l'affaire

n'est pas allée plus loin. Celui qui a répondu, a frappé quelques coups, mais il ne connaît pas le code. C'est tout de même agréable de savoir que malgré ces murs épais, on est en liaison avec quelqu'un.

En attendant, André se met à enseigner à tous ses camarades la haute science télégraphique de prison. Le temps passe vite. Tous s'occupent de quelques affaires d'une grande importance pratique. Roudenko et l'ingénieur « N » s'efforcent de fabriquer des aiguilles des clous qu'ils ont ramassées dans le bain ou quelque part ailleurs. On fait aussi des aiguilles avec les dents d'un peigne en perforant un bout avec un clou. On tire des fils d'une chaussette et on se met à réparer ses hâillons. Un autre répare sa chaussure. Le travail bat son plein. Les plus énergiques sont Roudenko et l'ingénieur « N », ils fabriquent une vraie « maîtresse », car comment peut-on vivre sans « maîtresse » ? Ils frottent leurs clous contre l'asphalte ou contre les rebords de fenêtre, en ciment, avec une patience que le meilleur Chinois pourrait leur envier. Le problème est de transformer un gros clou en une aiguille fine. Et, en outre, y perforer un petit trou. Alors, d'un clou grossier sortira une « maîtresse » gracieuse et brillante.

Seul André ne participe pas à ces travaux de ménage. L'enseignement du télégraphe pénitentiaire pose un grave problème, — celui de l'écriture. André est un homme étonnement têtu, de ceux pour qui les choses impossibles n'existent pas. Depuis son enfance il a aimé la réponse d'un Anglais à qui on a demandé s'il savait jouer du piano et qui a répondu : — « Je ne l'ai pas encore essayé, il est possible que je le sache ».

Ecrire ! Mais comment écrire, si on n'a pas de quoi écrire ? Dans la cellule il n'y a pas de papier, ni de crayon. Il trouve une solution. La plupart des prisonniers ont parmi leurs affaires, des chaussures en caoutchouc, celles qu'on porte les jours de pluie et de neige. André prend une vieille chaussure, avec une semelle usée et donc bien lisse, l'enduit de craie (en la frottant contre le mur) et commence à écrire sur le blanc avec une allumette. Fameux ! Les lignes noires sont nettes. On peut écrire et même peindre.

L'invention est immédiatement lancée. Une paire de semelles en caoutchouc c'est une fortune : elles remplacent les ardoises et peuvent servir à l'écriture. à la peinture et aux jeux divers, les échecs y compris : on dessine un échiquier et des figures, lorsqu'une figure est à déplacer, on l'efface sur le carré où elle était et on la dessine sur celui où elle va ; quant aux figures prises, on les efface définitivement.

Les prisonniers se raniment. Tant d'occupations, de distractions, de travail ! Le surveillant s'approche de temps en temps du « judas » et regarde. Les prisonniers font semblant de s'ennuyer, mais lorsqu'il s'éloigne, ils recommencent.

Cependant, il se révèle peu à peu que leur bonheur n'est pas tellement grand. On les régale d'une « soupe » très salée qui n'est composée que d'eau et d'un peu de choucroûte; un litre de « soupe » à chacun. Après le dîner, le manque d'air devient étouffant. Les hommes suent terriblement. Aucune ventilation. Le bouclier de fer qui recouvre la petite fenêtre est chauffé par le soleil. Les vingt-quatre corps nus, couverts de plaies et de boutons, remplissent la petite cellule et l'empoisonnent de leurs émanations. Le sol d'asphalte devient de plus en plus humide. Les hommes doivent abandonner leurs occupations. Ils essuient la sueur avec des chiffons qu'ils tordent au-dessus du « seau ». Mais la sueur coule, de plus en plus abondante. Elle fait déjà des « floc-floc » sous les pieds et on doit la ramasser sur le sol avec des chiffons. Le « seau » est petit et est rempli de leur sueur jusqu'aux bords. Qu'ils sont heureux lorsque le soir vient et qu'on les conduit aux lavabos. Ceux-ci se trouvent à l'autre bout du balcon intérieur. Ils s'y traînent le plus lentement possible pour prolonger la promenade. Ils trouvent là de l'eau froide, beaucoup d'eau. Ils en emportent dans les bols de faïence qu'on leur a distribué avant le dîner.

Lorsqu'ils se lavent, le gardien laisse la porte de leur « triple » ouverte pour l'aérer. Ce gardien est très sympathique et ne les embête point.

Pour la nuit, ils se couchent sur le sol humide. Ils sont à l'étroit et ne peuvent s'endormir. Les trois lits sont attribués au sort pour avoir un peu plus de place

par terre, et les trois heureux gagnants se couchent sur les lits de fer sans matelas : On profitera de ce grand bonheur, à tour de rôle.

Sans cet étouffant manque d'air et la sueur, on y serait bien, les verrous ne grincent pas, les gémissements et les cris ne troublent pas l'âme, aucun bruit nocturne des pas dans le corridor ne retentit. On n'entend rien. Oh, calme béni !

Le matin, on leur distribue leurs rations de pain. Pain de blé, assez bien cuit.

Le surveillant-chef, à sa première visite, les salue et, pour le comble, en ukrainien.

Leur grande joie, c'est la promenade. C'est une vraie promenade quotidienne et qui dure quinze minutes ! Et non plus dans un petit enclos entouré de planches, mais dans la cour de la prison. Tous les arbres, arbustes et même l'herbe y sont coupés, mais au-dessus de leur tête le ciel bleu s'étend tout de même, — leurs « tuteurs » ne peuvent pas l'effacer.

Ils marchent lentement dans le grand carré de la cour, respirent avidement, regardent avidement le ciel et non moins avidement le sol, dans l'espoir d'y trouver quelque chose : un morceau d'argile, ou de verre, un clou, un morceau de fer. Ils écoutent les bruits qui retentissent autour : des murs garnis de boucliers, parviennent des voix et des appels mi-étouffés. Chacun d'eux sent sur lui un regard qui vient d'au-delà ces boucliers. Peut-être, y a-t-il là une connaissance, un parent, un ami ?...

Après la promenade, ils sont pensifs. Ils revivent dans la cellule le ciel bleu, les petits nuages blancs, les voix derrière les boucliers, le souvenir des pieds de femmes qu'ils ont vus, le jour de leur arrivée; elles aussi étaient à la promenade. Ils rêvent à une rencontre possible.

La minute du calme béat passe et les prisonniers saisissent de nouveau les chiffons : la sueur noie le ciel bleu et les petits nuage sblancs, et tous les murmures et toutes leurs pensées. Par malheur, on les a régalé au dîner d'une « soupe » salée.

Mais ils s'y habituent. La lutte contre la sueur est devenue un phénomène aussi normal que la respiration. Parfois ils chantent tout bas et ont de longues

conversations. Ils croient qu'ils n'ont plus parmi eux aucun mouchard. Azik et Ouzounian ne sont pas là. Ils respirent plus librement. Outre les anciens compagnons, il y a trois nouveaux : un dénommé Frolov, le trotzkyste Ongrov et le vieux professeur Manevitch. On les a amené juste au moment de leur départ de la prison du N.K.V.D. Ils ne comprennent pas bien pourquoi ces trois hommes ont été amenés ici avec eux. Après y avoir longuement réfléchi, ils pensent qu'on les a jetés ici, comme dans un dépôt de réserve, parce que la prison du N.K.V.D. est remplie d' « ennemis du peuple » fraîchement émoulus. Ces trois-là sont déjà « anciens » — leurs « affaires » sont, sinon terminées, du moins, dans une phase de long arrêt, comme celui d'André.

A l'exception de Hepner (ce n'est pas pour rien qu'il a été l'ami de Lev Davidovitch Trotzky), les autres prisonniers « ne sont coupables de rien » et c'est le juge d'instruction qui leur a révélé leur « activité contre-révolutionnaire » et leurs entreprises terroristes et insurrectionnelles. En racontant maintenant tout sur leurs aventures extraordinaires dans le N.K.V.D., ils rient et pleurent en même temps.

Par leurs récits, André apprend qu'ils ont été tous battus. A Petrovsky on a appliqué une méthode spéciale. On a profité de sa hernie : on l'obligeait à courir, à sauter, à rester debout pendant des heures, à s'asseoir sur le coin de la chaise et réciter de mémoire tout un office religieux. On lui mettait sur la tête... une boîte avec des ordures, en guise de calotte de prêtre; on le menaçait, en présence de Netchaeva, de la lui écraser...

Le « télégraphe » d'André se révèle enfin efficace. Un jour, le mur de gauche se met à parler. Par la manière dont le signal d'appel est frappé, André devine qu'il a affaire à un « télégraphiste » expérimenté. André s'y précipite comme s'il était brûlé, prend une cuiller et « percute » : « Je vous écoute » et puis : « Qui êtes-vous ? » — Cinq « frappes » et encore une, c'est « qu »; deux autres encore c'est « i ». — On frappe la réponse lentement, André « percute » de nouveau : « Tu peux aller plus vite ». Le correspondant invisible comprend et, à une cadence très rapide, se présente :

— Aide de camp du commandant d'armée Doubovoï. Et vous ?

André dit à David de bien surveiller la porte, pour que le gardien ne l'attrape pas et « télégraphie » son nom. Une conversation fièvreuse se développe à travers le mur.

— Combien êtes-vous ? — demande la cellule voisine (celle de gauche).

— Vingt-quatre. Et vous ?

— Dix-sept. Dans quelle cellule sont les femmes ?

— Sais pas.

— Essayez la cellule de droite.

André essaie d'appeler la cellule de droite. Elle ne répond pas. Il essaie encore une fois. Elle ne répond pas. Ces diables ne pigent pas. Il retourne au mur gauche et frappe :

— Essayez la cellule de droite ! — s'obstine son correspondant.

— Elle ne répond pas, — dit André et demande : — Quelles nouvelles ? Avez-vous dans votre cellule des camarades déjà jugés ?

La cellule de gauche l'interrompt avec impatience :

— Aidez mes recherches. Vous êtes un bon « télégraphiste ». Je cherche la femme de Doubovoï, commandant d'armée. Compris ?

— Oui. Pourquoi est-elle arrêtée ?

— Mais pourquoi une femme peut-elle être en prison ? Pour l'affaire de son mari.

— Etes-vous sûr qu'elle est dans un « triple » ?

— Elle est ici, dans le corps de bâtiment spécial.

— Mais ce corps n'a que des « triples ».

— Non, son autre moitié a des chambrées communes, pour trois cents détenus et même plus, chacune.

André est étonné par ce chiffre. Il n'y croit pas.

— D'où et quand êtes-vous venus ?

— De la prison du N.K.V.D.

— Pourquoi vous a-t-il amené ici ?

— La prison du N.K.V.D. manque de places.

André répète les questions et les réponses, à haute voix, pour ses camarades qui écoutent la conversation « télégraphique » le cœur serré. — C'est un vrai miracle : un mur épais et mort s'est mis à parler. Et il parle « si vite » ! Que c'est curieux ! — « Deman-

dez ceci ! Demandez cela ! » — chuchotent-ils, tous à André, mais il a encore à poser un tas de ses questions, à lui :

— Pouvez-vous donner les noms de tous ceux qui sont avec vous ?

— Non, peux pas. Après. Qui êtes-vous ? Lequel des Tchoumak ?

André s'émeut : — Qui donc est celui-là ? Pourquoi connaît-il sa famille ?

— « André », — répond-il en percutant le mur — Est-ce que vous connaissez ma famille ?

La cellule ne répond pas.

— Nous connaissez-vous ? — répète André.

— Je cherche la femme du commandant d'armée Dubovoï, — répond le mur. André se fâche : — Celui-là se dérobe à la réponse. Est-ce un provocateur ?

— Comment me connais-tu ? — percute énergiquement André.

Après un instant de silence, on frappe rapidement comme si on tirait d'une mitrailleuse et on s'arrête. C'est un signal d'alarme : — Danger ! — La porte de la cellule voisine fait un grand bruit : on doit l'ouvrir. Le gardien a dû interrompre la conversation. David fait « pstt » ! Le « judas » s'ouvre et un œil y apparaît. Ensuite la porte s'ouvre. Le surveillant scrute la cellule et demande :

— Qui est télégraphiste ?

Personne ne répond.

— Qui est télégraphiste ? — vous demande-je. — qui a été à l'appareil ?

Un rire. Ce rire est provoqué par les termes techniques que le gardien emploie.

— Vous allez bien rire, lorsque vous aurez passé quelque temps dans le cachot.

André se lève et s'approche du gardien :

— Ne viens pas ici ! — crie ce dernier. — Parles de ta place. Dis honnêtement : c'est toi qui a été à l'appareil ?

— Mais qu'est-ce que tu dis, mon bonhomme ? — dit André. — Où as-tu vu cet appareil ? Quel télégraphiste ? Est-ce toi-même ? As-tu travaillé au télégraphe ?

— Avec quoi as-tu frappé ? — demande le gardien.

— Où ?

— Dans le mur ?
— Avec mon front, mon bonhomme.
Le gardien garde un instant le silence, soudain, en crachant sans cérémonie sur le sol, dit :
— Bon, bon ! Si je t'attrape, tu frapperas vraiment le mur avec ton front.
— Bon. Attrape-moi donc !
— Il est défendu de percuter, — dit sévèrement le gardien et s'en va.
Risquant de « frapper le mur avec le front », André essaie, dans la soirée, plusieurs fois, de reprendre le contact avec la cellule de gauche, mais sans résultat. Pas de réponse. Il essaie de nouveau, dans la nuit, mais sans résultat. Le « télégraphiste » doit être pincé. André décide d'essayer encore le lendemain, mais la seule chose qu'il apprend c'est que dans cette prison est détenue la femme du commandant d'armée Doubovoï, peut-être, même dans une cellule voisine. Elle a été certainement dans la foule des femmes dont ils ont vu les pieds, le jour de leur arrivée.
André regrette que son contact avec l'aide de camp du glorieux général Doubovoï soit aussi bref. Mais le lendemain matin on leur dit de préparer leurs « affaires » et on les conduit dans une autre partie du « corps spécial » à travers une porte de fer intérieure. En y allant, ils passent devant les cellules des condamnés à mort.
Les ayant amenés dans l'autre partie du « corps spécial » — partie secrète — on les sépare l'un de l'autre et les met d'abord dans les petites cabines isolées qui sont disposées le long du mur dans le voisinage des cellules des condamnés à mort et ressemblent aux placards d'un vestiaire. Ces cabines sont minuscules, presque aussi étroites que les cabines du « Corbeau Noir », marque « Coopouvrcentr ». Le cachot où on a mis André, n'a aucune chaise. Il fait noir. Le sol en ciment est humide. André reste ainsi debout deux ou trois heures, — toute une éternité, lui semble-t-il en se demandant : que va-t-on faire de lui ? Il entend les portes des cabines voisines s'ouvrir. On vient en sortir ses camarades. Enfin, on ouvre la porte de la cellule où il est enfermé, lui. On l'emmène.

IV

L'aide de camp de Doubovoï a dit la vérité. Le chiffre qu'il a donné n'est pas une folle fantaisie, mais une folle réalité.

Cependant, le premier sentiment qu'André éprouve-là, c'est une grande joie. Il ne se sent plus un « petit homme » qui doit périr, isolé, dans ce royaume. Il ne se sent plus solitaire. Il se trouve, devant toute une foule d'hommes. Une foule énorme. Ça, c'est une force ! Ils grouillent en masse innombrable dans les nuées bleues de la fumée du tabac, sur le sol, comme des méduses au fond de la mer. Couverts de mousse, entouré d'algues, de haillons, bleuâtres comme les noyés, spectres et fantômes d'un royaume sous-marin. Ces fantôme sont assis, l'un à côté de l'autre, en six rangs. Tout un monde ! Toute l'U.R.S.S. est là. Par les visages et l'accent des voix on aperçoit immédiatement la composition internationale de la population de cette cellule.

André reste près de la porte et ne sait pas que faire. On l'a jeté là, on a fermé la porte derrière lui. Qu'il se débrouille comme il peut ! Il est devant un tableau étonnant. La cellule est dans la demi-obscurité et les yeux doivent s'habituer pour bien voir. On a l'impression d'être à une grande foire, ou dans une mosquée ou dans une synagogue. Les hommes sont assis comme en prière, en rangs interminables qui disparaissent dans la fumée; ils murmurent, parlent, sommeillent, font quelque chose, se querellent, chantent, jurent éperdument... Des Arméniens, des Juifs, des Allemands, des Russes, mais, surtout, des Ukrainiens, maîtres de ce pays. Il y a aussi des représentants de quelques autres nationalités imprécises. A droite, des fenêtres garnies de barres de fer, avec des tas de sacs, de paquets, des chiffons. Entre les barres sont mis des rations de pain, des chaussures... A gauche, un mur au milieu duquel est un passage sans porte qui donne sur une autre cellule ! Les hommes y entrent, en sortent. L'apparition d'André ne suscite aucun intérêt. Quelques-uns qui sont près de lui le regardent avec une curiosité négligeante et demandent :

— D'où viens-tu ? Depuis quand es-tu en prison ? De quelle région es-tu ?

Personne ne lui pose aucune question au sujet de son « affaire ». Ce n'est pas intéressant : toutes ces histoires sont les mêmes.

Un barbu, mi-nu, sort du trou dans le mur et crie :

— Holà, nouveau-venu ! Viens ici !

— Vas-y ! Grouille toi ! — crient les fantômes, encourageant André.

Il va vers le barbu, franchissant le chaos de pieds et de têtes. Personne ne proteste, lorsqu'il lève le pied pour enjamber une tête. Non, il est impossible de se frayer un passage.

— Met-toi sur mon dos ! — dit quelqu'un en se courbant et en lui offrant aimablement son dos. Mais André n'ose pas marcher sur le dos des hommes. Il rit et continue toujours d'enfoncer ses pieds dans la masse des corps humains. Enfin, il arrive au passage dans le mur et s'arrête là : l'autre cellule est, elle aussi, archi-bondée.

— Je suis l' « ancien », — dit le barbu nu. — Je vous trouverai une place. Suivez-moi !

Une ombre se détache de la masse humaine et s'efforce de se frayer un chemin vers André. Elle n'y arrive pas et, prise dans cette masse comme une mouche dans le goudron, crie désespérément d'une voix rauque :

— André ! Mon petit André ! Tchoumak !... Par ici ! Par ici !

— Qui est-ce ?

André est transporté de joie : C'est son vieil ami et camarade d'Institut, Nicolas D.

— Nicolas !... Pourquoi as-tu la voix si enrouée ? — demande André. La question est insensée, mais il est tant étonné de cette rencontre qu'il ne sait que dire.

— J'ai une tuberculose de la gorge. Mais ça n'est rien... Viens par là, mon petit André !

André se fraie le chemin dans la foule et ils s'embrassent. Ils ne se sont pas revus depuis huit ans. Ils parlent fièvreusement, tout bas, pour tout se raconter.

— Bon, — dit l' « ancien » — Prenez une place à côté de lui.

— Où est ta place, Nicolas ?

— C'est là... Ecartez-vous un peu, camarades !

La place est près du mur, sous la fenêtre. Les gens écartent leurs « affaires ». Certains rouspètent. Mais, tout de même, André peut s'asseoir. Pour lui laisser un peu de terrain, le rang a dû se déplacer, tout entier, de quelques centimètres.

André pose son petit sac et s'asseoit par terre, à côté de Nicolas. Et d'un seul coup, il s'enracine, s'incorpore dans cette masse d'hommes comme une de ses parties intégrales.

Un monde à part, original, fantastique. C'est un monde dans le cercueil. Une république des « petits hommes ». Mais c'est, peut-être, la république la plus démocratique qui existe sur cette planète. Une république avec son gouvernement, sa constitution, ses coutumes, son folklore, son mode de vie et même sa propre terminologie qui n'existe pas, de l'autre côté des murs, dans l'autre monde irréel, parce que perdu. Cette république a ses intérêts, ses problèmes, sa littérature, sa science, ses amitiés et sa haine, ses intrigues, sa politique et sa structure sociale et nationale ou plutôt internationale. Car on y voit des représentants de toutes les nations, en commençant par des socialistes-révolutionnaires arméniens et en finissant par des nationalistes allemands et turcs. Mais l'élément dominant et qui cimente tous les autres, ce sont les « maîtres » du pays, — Ukrainiens, — partisans de Khwiliovy, de Choumsky — « terroristes », « diversants », « contre-révolutionnaires » de tout cru. Et c'est la langue ukrainienne qui prédomine ici, — tous la parlent, elle est langue d'Etat. Tous l'admettent sans objection, car 80 % des détenus sont Ukrainiens. Grâce à leur majorité quantitative et spirituelle ils forment ici, incontestablement, la nation dirigeante. Et c'est la chanson ukrainienne qui domine ici, — tous l'aiment et la chantent, même les Persans.

Les hommes sont assis en six rangs. Un rang est en face de l'autre et appuie son dos sur celui du troisième, qui est en face du quatrième. Les rangs vont d'un mur à l'autre et chaque homme touche l'épaule de son voisin. Ils sont assis, les jambes sont pliées pour qu'on puisse passer entre les rangs, mais on n'y réussit pas. Fatigués et recroquevillés par une longue position assise, les hommes étendent tantôt l'une, tantôt l'autre jambe, se lèvent, restent debout, se balancent, se rassoient.

Combien sont-ils ? 340 ! Trois cent quarante ! Dans deux cellules qui sont destinées chacune à vingt-cinq détenus. Les lits qui se trouvaient autrefois ici n'existent plus et on commence déjà à oublier comment ils sont et comment on y dort. Les fenêtres de la seconde moitié de la double cellule donnent sur le Nord et sont obstruées par des sacs, des paquets et autres affaires des prisonniers. La cellule est obscure et humide. Aucune ventilation ne rafraîchit l'air malodorant et étouffant. Les punaises sont dans tous les coins et toutes les fissures. Innombrables, indestructibles et invincibles, elles forment ici un Etat dans l'Etat. Mais il y a aussi des cloportes, des mille-pattes, des cafards et des souris, et les prisonniers organisent des chasses aux souris, comme les aristocrates organisaient avant la révolution des chasses aux renards.

Dans les deux cellules, il n'y a aucun « ameublement », sauf une grande table en bois sur laquelle se dresse une montagne de bols en faïence, trois cent quarante assiettes ! — qu'on distribue aux prisonniers au déjeuner, au dîner et au souper.

L'affaire de Nicolas ne diffère pas des autres. On l'a « recruté » dans une organisation contre-révolutionnaire des écrivains et des savants ukrainiens et on l'a forcé à signer les « aveux » où il s'accusait des crimes importants contre « le gouvernement et le parti ». Nicolas s'est « scindé ». Il est devenu défaitiste et conseille à André de ne pas résister en vain. La résistance est inutile ! On va le mutiler, mais on le « scindera ». Le système est tel que personne ne peut se maintenir dans la ligne de conduite, conforme à la dignité humaine. On ne peut vaincre ce système. André n'est pas d'accord avec Nicolas et ils cessent de toucher à ce sujet dans leurs conversations. André évite de mettre les doigts dans la plaie. Il ne juge sévèrement personne de ceux qui sont tombés. Nicolas est pour lui doublement malheureux et il tâche de l'encourager, sans lui faire sentir sa pitié, et en masquant son émotion d'une rude indifférence.

Ils chantent. Ils se sont créés, dans cette Sodome, leur monde à part et ils chantent, comme autrefois. Que les diables emportent toutes ces affaires, tous ces juges d'instruction, procureurs, tribunaux, articles du Code et toutes ces bêtises.

Malgré sa maladie de gorge, Nicolas n'a pas perdu sa folle passion du chant ni son don musical. André fait la seconde voix. Ils commencent par leur chanson préférée qu'ils chantaient dans les heures les plus belles de leur jeunesse.

« Les petites neiges blanchissent au loin,

« Elles blanchissent, ces petites neiges blanches... »

Mais aujourd'hui, cette chanson résonne pour eux comme elle n'a jamais résonné. Toute la cellule les écoute en silence.

Après avoir chanté, ils restent, serrés l'un contre l'autre, comme deux frères.

André remarque que Nicolas respire avec difficulté dans cette cellule obscure, humide, infectée. L'autre est beaucoup meilleure, plus claire, plus gaie. André décide de s'y transférer avec son ami. Mais comment ? Il faut guetter un moment propice.

*
* *

La vie continue. Mais chose curieuse : le temps perd sa netteté. Ou, plus précisément, le sentiment de temps subit un changement étonnant. Un fil uniforme s'étend, sans interruption, sans division en jours, matins, soirs, nuits. Tout n'est qu'un jour. Tout n'est qu'une nuit. Tout est une vie bouillonnante et tout est un songe... Et le sommeil est plus réel que la réalité. Car il est coloré, quelquefois éclairé par le soleil, l'arc-en-ciel, les orages et la pluie, coloré par les fleurs et les rires de l'enfance dorée, par la joie de l'adolescence, le premier amour ressuscité dans le rêve. Sommeil est une évasion, une libération. Sommeil refait, sous une forme extrême plus lumineuse, tout ce qui fut et tout ce qui sera, mais ne reproduit pas la réalité présente. Les prisonniers ne rêvent jamais à ce qui est. Ou très rarement.

Avant le coucher on procède à l'appel. Les lampes ternes s'allument au plafond, les verrous de la porte se lèvent avec bruit et quelqu'un crie à tue-tête d'une voix joyeuse et provocante : Attention ! Rangez-vous pour l'appel !

Ce cri est poussé par un jeune prisonnier qui précède le surveillant. Il crie ce commandement chaque matin et chaque soir. C'est un ingénieur de l'usine de tracteurs de Kharkov, de nationalité grecque et « insurgé ukrainien », d'après l'acte d'accusation.

— Attention ! Rangez-vous pour l'appel !

On se range pour l'appel. Les six rangs de prisonniers se lèvent. Le surveillant-chef entre et dit :

— Bonsoir !

On l'a surnommé « bonsoir » et c'est sous ce nom qu'il est connu en prison. Il compte les rangs et les unités. — l' « ancien » l'aide. Ayant inscrit dans le registre les résultats de la vérification, il dit : — « Bonne nuit ! » — et s'éloigne.

Qu'il est poli, ce surveillant ! Étonnant ! Et ce qui est encore plus étonnant, c'est qu'ici tous les gardiens sont également polis. Ils ne ressemblent nullement à ceux de la prison du N.K.V.D., aux mâchoires proéminentes et aux yeux rougis, toujours sombres et absents. Comment s'explique cette différence ? C'est seulement beaucoup plus tard qu'André trouvera une réponse à cette question.

Après le départ du surveillant on se prépare au coucher. Ici on ne commande pas : « Dormez ! » — On se borne à demander : « Pourquoi ne dormez-vous pas ? » — si on voit quelqu'un assis ou debout après l'appel du soir.

Se coucher dans la cellule n° 11 est un problème encore plus difficile que dans la cellule n° 49. Un tumulte commence. Certains demandent plus de place, non seulement parce qu'ils sont plus gros, mais aussi parce qu'ils ont sur eux leurs affaires préparées pour aller en déportation. L' « ancien » se perd dans ces querelles, et André comprend maintenant combien est dur le métier du président de la République démocratique qui s'appelle cellule n° 12 du « corps spécial ». Chaque soir, l' « ancien » doit mesurer et répartir de nouveau la surface, car il y a des nouveaux-venus. Il prend un morceau de craie et une ficelle. (Cet « ancien » n'est pas un simple barbu quelconque, mais un ingénieur célèbre dans toute l'U.R.S.S., spécialiste hautement qualifié), ordonne à tous les prisonniers de rester debout près du mur et commence son difficile travail. Il mesure le sol avec la ficelle et trace avec de la craie des emplacements pour chaque personne, en prenant en considération que les uns sont plus gros ou plus petits que les autres. Puis, il les « accouple » par deux, de façon qu'à côté d'un

gros couche un petit, et à côté d'une longue taille une plus petite. La procédure demande une bonne heure, mais des protestations se lèvent. On apporte un chiffon, efface les lignes déjà tracées et on recommence la mensuration. Le pauvre « ancien », plein de conscience de son devoir, remplit ses fonctions stoïquement. Mais tout se casse de nouveau, car ceux qui se voient « lésés » crient plaintivement. — « Et ma place ? Où est ma place, à moi ! » — Et ils le tiraillent par le bas du caleçon de bain dont il est vêtu. Alors l' « ancien » ne peut plus se retenir, il se redresse, la figure pâle, et tremble de désespoir :

— Mais, camarades... Mais braves gens ! Mais où donc vous trouverai-je de la place quand il n'y en a plus ? J'ai construit les usines de Dneprelstan,... J'ai construit l'usine de Derjprom. J'ai construit des gares, des ponts, des bâtiments. J'ai fait des projets pour un bon millier de digues... Mais répartir cette maudite surface... C'est au-dessus de mes forces... Camarades ! Prenez cette craie et cette ficelle et élisez un autre « ancien »... Je... Je ne peux plus...

— Eh ! — dit un bonhomme ventru et de petite taille. Il prend la craie et la ficelle et se met à mesurer le sol. C'est un médecin, docteur Petrov. Son travail n'aboutit à rien. Que peut faire un médecin là, où un ingénieur, célèbre dans toute l'U.R.S.S., n'arrive à aucun résultat.

Tous prient l'ingénieur de reprendre ses fonctions d' « ancien » et lui promettent d'obéir.

Enfin, la superficie disponible est répartie, les grands et les petits sont « accouplés » et tous se couchent. On manque de place pour se coucher sur le dos. Le premier rang doit se coucher sur le flanc gauche, les jambes repliées. Le deuxième sur le flanc aussi, mais la face tournée de l'autre côté, les jambes repliées. Le troisième, les têtes contre celles du deuxième, les jambes repliées... C'est le tour du quatrième !...

— Je vous rappelle, — termine l' « ancien » — si quelqu'un a mal aux côtes dans la nuit et veut se retourner, il doit m'appeler, moi. Dans aucun cas, ne pas se retourner, sans ma permission, ne pas allonger les jambes, ne pas les poser sur la figure du voisin,

ne pas mettre les doigts dans sa bouche, ne pas se coucher sur le dos et ne pas donner des coups de poing aux voisins.

Mais ces avertissements sont inutiles, parce que, si quelqu'un voulait se retourner, tout seul, il ne pourrait le faire. Il ne peut se retourner qu'avec « le système » tout entier, et sur un commandement de l' « ancien ».

Ça c'est une vraie planification, — se dit André, — Elle est précise à un centimètre près ! Idéal vers lequel tend tout le système « socialiste » stalinien. De l'autre côté de ces murs on n'a pas encore atteint cet idéal. Il n'est réalisé pour le moment qu'ici, dans une prison, par les ingénieurs et les constructeurs que le système stalinien n'a pas appréciés en liberté.

C'est un couchage planifié. C'est ainsi qu'on peut organiser aussi le désir planifié, l'enthousiasme planifié, l'amour planifié pour « le père des peuples ». — C'est pour cela, probablement, qu'on a enfermé ici tous ces ingénieurs, constructeurs, penseurs, artistes, aviateurs, vétérans de la révolution, médecins, professeurs, procureurs et simples mortels.

A minuit, André est réveillé par le gémissement de quelqu'un et par le commandement de l' « ancien » :

— Retournez-vous à droite ! — Et toute la masse humaine se rompt, comme une croûte cassée, et se retourne, en retournant André avec elle.

Outre la répartition de la surface, l' « ancien » de la cellule a beaucoup d'autres préoccupations. Car c'est tout un Etat dont il est le président. Il a dans chaque moitié de la cellule deux adjoints qui forment avec lui le « gouvernement » de la cellule. Leurs fonctions sont rémunérées : on leur donne une ration supplémentaire de pain et de soupe, d'accord avec le gardien qui distribue les repas. L' « ancien » ne dépend pas de l'administration, ni encore moins, d'un service secret quelconque. Ce n'est pas l'administration qui l'a nommé, c'est la cellule qui l'a élu pour ne pas périr dans le chaos. Il maintient l'ordre, désigne chaque jour des hommes de service qui doivent laver le sol tous les matins et le balayer tous les soirs, remettre à chacun sa ration de pain et son assiette, distribuer la « soupe », vider le « seau », laver les assiettes, etc...

Les hommes de service touchent, eux aussi, une ration supplémentaire de pain. C'est donc une situation privilégiée et sur une décision unanime de la population de la République n° 12, on la réserve à la caste d'hommes qui sont les plus pauvres, les plus nus et les plus affamés. C'est en quelque sorte le prolétariat de la cellule, composé des prisonniers les plus misérables. Quant à l'aristocratie de la cellule, c'est-à-dire à ceux qui sont les plus riches, ils ont de l'argent en dépôt aux bureaux et peuvent faire des achats à la cantine de la prison, ou ont des choses à échanger en commerce de troc. Ils ont gardé leurs manières de « seigneurs ». Ils sont contents de cette solution, car le travail d'hommes de service est un travail de bagnard. Les détenus « moyens » sont moins contents et, de plus en plus affamés, passent dans la catégorie de ceux qui ont le droit d'être hommes de service : les classes moyennes sont des classes intermédiaires qui fournissent un complément tantôt au haut, tantôt au bas. Mais, lorsqu'on manque de « prolétaires » pour le travail d'hommes de service, l' « ancien » se voit obligé d'en désigner d'office. Dans ce cas, il commence par les « seigneurs » qui s'en affranchissent au prix d'une ration de pain ou d'une cigarette. Cela fait l'affaire des « prolétaires » et ces derniers se mettent en grève pour obtenir une résolution sur le service obligatoire pour tous. Ainsi ils arrivent à s'assurer la possibilité d'imposer une contribution aux « seigneurs » qui les exploitent et qui doivent les payer en rations de pain et de sucre, en cigarettes, vêtements usés et divers autres biens.

Outre la désignation des hommes de service et le contrôle sur leur travail, l' « ancien » reçoit le pain et autres vivres du « distributeur », règle les conflits entre les détenus (bien qu'il existe aussi un « tribunal de cellule »), dirige le « travail culturel », c'est-à-dire choisit des lecteurs et des conférenciers parmi les meilleurs spécialistes de diverses matières pour qu'ils « éclairent » les détenus. Il répartit les prisonniers en groupes pour aller aux lavabos ou à la promenade. Il s'occupe de l'installation de nouveaux-venus. Mais l' « ancien » n'intervient pas dans les questions de « calme » ou de « vacarme », ni dans celles de « choses interdites », comme le chant, etc. Ce n'est pas son affaire.

*
* *

La journée dans la République n° 12 commence par l'appel : — « Attention — rangez-vous !... » Ensuite on va aux lavabos par groupes de 30 hommes, — cette procédure demande plusieurs heures. — En attendant les hommes de service lavent le sol, reçoivent et distribuent avec l' « ancien » le pain et le sucre.

La procédure de distribution du pain se complique par le grand problème des « gorbouchki », c'est-à-dire des « entames » et des « croûtons ». Tous les prisonniers les préfèrent à la mie, parce qu'on croit que les croûtons contiennent plus de pain que la mie. De nombreux conflits surgissent à ce propos. C'est pourquoi on doit réglementer soigneusement la répartition des croûtons pour que chacun en ait à son tour.

Ensuite, l' « ancien » désigne une équipe qui se rend avec le gardien, à la cuisine et en rapporte le dîner : tantôt c'est le « borstch », tantôt une « soupe » de consistance imprécise. On en reçoit huit marmites, mais, parfois, le distributeur-cuisinier se montre généreux et en ajoute encore une. Quand la « soupe » est particulièrement mauvaise, on en a jusqu'à douze marmites.

Distribuer la « soupe » aux prisonniers est une opération délicate et extrêmement difficile. Le sublime principe de la « justice sociale » demande qu'elle soit répartie en portions absolument égales, parce que..., parce que, en dehors du liquide, les marmites ont, dans leur fond, quelques résidus plus denses et même quelques pommes de terre. N'importe qui ne peut distribuer la soupe. Cette honorable fonction est donc attribuée aux « spécialistes » de la louche, — deux dans chaque cellule et qui sont élus par le suffrage universel. Dans la cellule d'André, ce sont deux professionnels, — anciens caporaux-fourriers marin et fantassin... Deux hommes de service traînent la marmite entre les rangs, le préposé tourne furieusement la louche dans la « soupe » pour qu'elle soit de consistance égale et verse des portions dans les bols que les prisonniers tiennent dans les mains, en surveillant chaque geste du « spécialiste » et en avalant la salive. Le distributeur pourchasse follement les deux pommes

de terre qui sont dans la marmite, et tous sont ensorcelés par la vision de ces deux pommes de terre. Tous les contemplent avec admiration et chacun croit qu'il aura la chance de les retrouver dans son bal à lui. Mais le « préposé à la louche » est rusé comme un diable et s'arrange, certainement, de façon que les pommes de terre tombent dans le bol de quelqu'un de ses « amis ». Il faut donc être l'ami de ce sorcier. Parfois, le sort de ces pommes de terre est la cause de toute une révolution.

La distribution du souper est beaucoup plus facile, car le souper consiste en une cuillerée de gruau et une seule marmite contient tout ce qu'il faut pour tous les trois cent quarante détenus.

Outre les événements ordinaires, il y en a beaucoup d'autres inattendus, imprévus, qui bouleversent la cellule, comme un ouragan et la mettent sens-dessus-dessous. Ce sont les fouilles, les contre-appels brusques, les visites du contrôle du N.K.V.D., celles du directeur de la prison, les punitions pour la violation du règlement et pour la possession des « choses interdites », la désinfection de la cellule.

Deux autres événements sont les expéditions au « bain » et à la « cantine » qui sont une bénédiction de Dieu, un grand bonheur, d'autant plus extraordinaire qu'il vient après tant de malheurs.

Dans la cellule n° 12, André rencontre des hommes curieux. A ce point de vue, c'est la cellule n° 49, mais de dimensions colossalement plus grandes. André a de quoi entendre et voir et de quoi s'étonner. La première chose qu'il constate, c'est qu'il n'y a pas, là, de gens peu lettrés. Pour la plupart, ce sont des hommes qui ont fait leurs études supérieures ou, au moins, secondaires, spécialistes qualifiés, dont certains ont une renommée nationale. Certains se détachent particulièrement par leur personnalité originale et symbolique.

En face d'André, un homme est assis près du mur. Il s'appelle Istchouk. Il est de grande taille, a environ 50 ans et est d'une profession imprécise, comptable d'un Kolkoze, coopérateur villageois ou un marchand ou un sacristain ? Ce qui est sûr, c'est qu'il n'est pas

un employé d'Etat ni un intellectuel au service de l'Etat. Il a des sourcils noirs, bien épais et des yeux écarquillés, hostiles, sombres, soupçonneux. Il a en lui quelque chose de chacal. Son extérieur est celui de quelqu'un qui se cache, cupide, mais soumis. Sa cupidité cachée brûle d'un feu inassouvi. André a pris, au début, ce feu pour une grande flamme intérieure, presque sacrée, mais il a dû vite changer d'opinion. Cet homme proteste plus que tous les autres à chaque répartition de la surface. Il le fait d'une voix maussade, bileuse, en se parlant à lui-même. Il a impressionné André, dès son arrivée, par sa conduite pendant la distribution de la « soupe ». Parmi tous les cous tendus dans la direction de la marmite où le préposé à la louche pourchasse une pomme de terre, c'est le cou d'Istchouk qui est tendu le plus loin. Il fixe la louche d'un regard avide, remue les lèvres et mâchoires à chaque mouvement de la louche. Ses yeux y sont vraiment rivés. Il tourne la tête vers la marmite, comme s'il y était attaché par un fil invisible. Tout un poème de cupidité, d'envie, de colère, de déception, d'espoir et de désespoir, de prière et de malédiction est écrit sur sa figure... Ayant senti sur lui le regard d'André, il tourne la tête et se hérisse, comme un loup, sans regarder personne et de nouveau se retourne vers la marmite, — il a peur de la manquer. Et, cependant, sur un bâton, fixé dans le mur, au-dessus de sa tête, André voit, suspendu à une ficelle, tout un amas de rations de pain qu'il n'a pas mangées, couvertes de moisissure, desséchées, perdues. Lorsque la marmite arrive jusqu'à lui, ses mâchoires commencent à trembler et on a l'impression que ses yeux sauteront de leurs orbites et rouleront dans la soupe pour y tourner avec la louche et les pommes de terre. Aucune pomme de terre n'est tombée dans son assiette. Il est tellement désemparé qu'il n'arrive pas à prononcer un mot. La marmite s'éloigne et il tient toujours son bol dans la main qui tremble : la soupe coule par terre. Il continue de suivre des yeux la marmite, il veut voir ce qu'il adviendra de la pomme de terre; soudain, il pousse un cri hystérique. Il bave. De temps en temps on distingue les mots : « pomme de terre », « canailles », « racail-

le », « contre-révolution ». Le « distributeur » se retourne et veut lui donner un coup de louche sur la tête, mais se ravise, sourit avec mépris, saisit la pomme de terre, prend une louche de « soupe » et verse tout cela sur les genoux d'Istchouk, dont le bol est encore presque plein. Tous les prisonniers ont un soupir de soulagement et rient. La maudite pomme de terre est donc « distribuée » d'une façon géniale. Istchouk se tait et d'une main tremblante ramasse sur ses genoux la pomme de terre et les choux. Il met les choux dans sa bouche. Quant à la pomme de terre, il la regarde avec adoration et la pose là-haut, sur le tas de rations de pain.

Un autre personnage remarquable est le chef-pilote du croiseur « l'Ukraine Rouge ». Il est surnommé « Nourriture Sanglante ». Les prisonniers aimaient à chanter la célèbre chanson — poésie de Pouchkine, très populaire dans les prisons :

« Je suis derrière les barreaux d'une prison humide.
» Un jeune aigle partage ma solitude.
» Mon camarade, battant ses ailes avec tristesse,
» Dévore sous ma fenêtre sa nourriture sanglante ».

Un jour, lorsqu'ils chantaient cette chanson, on a jeté dans la cellule ce pilote, tout couvert de bleus et d'ecchymoses, il ressemblait à un morceau de viande sanglante. On l'a surnommé « Nourriture Sanglante », comme une illustration vivante de la chanson de Pouchkine, bien qu'il ne fût pas dévoré par un aigle, mais par des corbeaux.

Ce pilote est, lui aussi, un symbole criant, bien qu'il soit silencieux et discret. C'est un athlète bien bâti, bronzé par les vents marins. Comme Vassiltchenko, il a un tatouage : un aigle, mais Vassiltchenko le portait sur le bras, et celui-ci sur la poitrine.

Le pilote intéresse beaucoup André, depuis qu'André l'a vu se brûler la main avec sa cigarette sans broncher. André croit d'abord que c'est un maniaque, un fou, mais il voit que c'est un homme absolument normal. Silencieux, concentré en lui-même et sympathique. Il a un front bombé et des yeux intelligents. Mais il n'est pas loquace, pas du tout. Nicolas soulève un petit coin de mystère qui enveloppe le

pilote et André ressent pour lui un respect grandissant. Son affaire est très grave : il est accusé d'appartenance à une organisation de combat antisoviétique dans la marine de guerre. Il en est même considéré comme le chef. Lorsqu'on le regarde, on peut admettre que ce soit vrai. Il est emprisonné déjà depuis deux ans, mais sans résultat. Il a subi des tortures bien lourdes, et c'est tout récemment qu'on l'a amené ici. Il ne s'est pas « scindé » et n'y pense pas. Il s'attend à être de nouveau rappelé à l'enfer du N.K.V.D. Dans ses yeux bleus, brillent une grande volonté et, en même temps, une tristesse philosophique et une pitié pour ses compagnons de cellule. Il ne participe jamais à aucun conflit entre eux ni à aucune querelle. Il regarde tout du haut, et a l'air de contempler quelque chose au-delà de cette cellule : revoit-il le soleil et le bleu de la mer, les orages et les tempêtes, ou, peut-être, les yeux de sa bien-aimée ? Il est magnanime : si quelqu'un lui écrase le pied, il le replie, sans se fâcher; si quelqu'un regarde avec envie sa ration de pain, il l'échange tranquillement avec lui contre une autre moins bonne.

Il ressemble à un lion enfermé dans une cave et qui permet aux petits animaux de le piétiner.

Un troisième personnage remarquable est un Polonais, nommé Glovatski. Il est tout petit et noir comme un nécrophore. Ses vêtements sont très usés. Il n'a absolument rien, aucun bagage, comme André, lui-même. Son trait le plus caractéristique est que cet homme minuscule a un tempérament fou et un orgueil colossal, spécifiquement polonais. On a l'impression que l'orgueil de toutes ses générations précédentes, de tous ses aïeux de toute la Pologne s'est concentré en lui. Mais quelle disproportion ! Un tel tempérament, un tel orgueil et une taille aussi petite, une taille de liliput et la force d'un moustique ? Il fait tout le temps du scandale, se querelle avec ses voisins. A l'extrême degré de bouillonnement, il tremble de colère et brandissant ses poings mal lavés, crie hors de lui :

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! Si avec mon caractère, j'avais une force aussi grande !!!

— Qu'est-ce qui se passerait alors ? — dit-on.

Glovatski cherche une réponse. Il se tait longtemps. les bras levés vers le ciel. Son bouillonnement s'éteint. Enfin, il soupire, laisse tomber ses mains et répond d'une voix brisée et avec mélancolie :

— Alors, je porterais les marmites là-haut... Tout seul !

La malchance de Glovatski est qu'il est Polonais, mais habite dans la République Soviétique d'Ukraine. Comme le N.K.V.D. n'a pas à sa disposition le maréchal Pilsudski, il jette en prison Glovatski, pauvre tailleur et paisible habitant de Kharkov, et on met sur ses épaules tout le poids de la responsabilité pour toute la politique du maréchal et chef de la République Polonaise. Glovatski a parfaitement assimilé cette haute mission et lorsqu'on lui demande pourquoi il est en prison, répond avec une conviction ferme :

— Pour Pilsudski ! C'est pour cette raison qu'on l'a surnommé « Pilsudski ».

Parmi les détenus de la cellule n° 12, il y a tout un groupe d'Allemands. Le cas de l'un d'eux, nommé Hans Schumacher, ressemble quelque peu à celui de Glovatski. Hans est blanchâtre, trapu, jeune et intelligent. C'est un ancien membre du Schutzbund, chassé de sa patrie par Hitler, ce qui ne l'a pas empêché d'être en prison soviétique à cause de Hitler et d'y représenter le « fascisme allemand »... Comme un fasciste authentique et non pas un « Ersatz » quelconque — authentique, car il est Allemand et, en plus, il « s'est faufilé dans le parti communiste-bolchevik de l'U.R.S.S. » ! Hans est coté à la Bourse du N.K.V.D. bien haut, et, par conséquent, a beaucoup souffert : son juge d'instruction lui a enduit la tête avec ses excréments. Le pauvre Hans Schumacher, en sa qualité d'Européen et de révolutionnaire d'origine prolétarienne, n'arrive pas à comprendre comment on a pu le traiter d'une manière pareille dans un Etat prolétarien ! Il estime que cela n'est pas du tout conforme à la thèse de Karl Marx sur la dictature du prolétariat.

Il a l'air bien aimable, sympathique et ses compagnons de cellule l'aiment beaucoup. On le considère comme un grand enfant, injustement puni. Il est « sans langue », il ne connaît bien ni l'ukrainien, ni

le russe et parle, comme un petit enfant, se trompant de mots.

Dans la cellule n° 12, Hans représente le Grand Reich et son Führer et porte la lourde responsabilité de tous ses péchés passés, présents et futurs envers l'Etat prolétarien de Joseph Staline.

Parmi les Arméniens et les Persans qui sont une trentaine, André remarque surtout le vieil Arménien de Perse, Sarkissian. C'est le prototype d'Aslan, l'honnête cireur de chaussures. C'est un habitant de Kharkov, et, en même temps, un citoyen du monde, non seulement par son extérieur cosmopolite, mais aussi par sa biographie : avec sa boîte de cireur de chaussures il a fait un vrai tour du monde. Il a vécu non seulement en Perse et en Ukraine, mais aussi aux Indes, à Boukhara, en Turquie, dans les Balkans, en France, en Russie et même en Chine. Bien qu'obscur et illettré, il ne tient pas à sa place. Ce cireur de bottes est un Juif Errant. Il a une figure grêlée et naïve. Il dit qu'il a ciré les chaussures du monde entier. Il les a bien cirées, honnêtement, consciencieusement. Le plus grand nombre de chaussures et de bottes sales, il les a cirées dans l'Etat soviétique et prolétarien. C'étaient des chaussures prolétariennes, communistes, et celles sans parti. Maintenant, il n'arrive pas à comprendre pourquoi on l'a mis en prison, tandis que, en liberté, il y a tant de chaussures sales et qui ont besoin de ses services. Que font-elles sans lui ? Il est un symbole : en lui se sont concentrées toute la tragédie de tous les Arméniens et leur humour. Dans son interprétation, les aventures arméniennes dans le royaume du N.K.V.D. rappellent les célèbres devinettes arméniennes que personne ne peut résoudre. Mais dans ces devinettes illogiques il y a tout de même plus de logique que dans l'affaire de Sarkissian et de ses compatriotes.

D'après le dossier du N.K.V.D., il n'est ni plus ni moins qu'un grand chef du parti « Dachnak », parti socialiste et national arménien, bien qu'il n'ait jamais su et ne sache ce qu'est ce parti. Il est possible que certains Arméniens soient des « Dachnaks » authentiques, mais le N.K.V.D. ne pourrait jamais les découvrir, car cela dépasse sa compétence. C'est l'avis de Sarkissian et, pour le prouver, il dit que si le N.K.

V.D. l'a reconnu, lui, simple cireur de chaussures, pour le « chef du Dachnak », cela signifie que le N.K.V.D. fait fausse route.

Bien entendu, Sarkissian a « tout avoué sincèrement » (car il n'est pas un ennemi du pouvoir soviétique et ne peut donc s'obstiner à s'opposer à ce que dit le juge d'instruction, — le juge connaît mieux ces choses-là). Et, bien entendu, il y a maintenant dans le monde trois grands hommes : Hitler, Staline et lui, Sarkissian qui, à son grand étonnement, ébranlait les fondements de la première puissance prolétarienne au monde. Et au grand amusement de toute la cellule, il essaie joyeusement de s'adapter au rôle grandiose que l'histoire et le N.K.V.D. lui ont réservé.

Les Juifs sont, eux aussi, environ une trentaine. Ils sont presque tous, classés dans la rubrique de « trotzkystes ». Le plus éminent parmi eux est Lvov, savant professionnel. Il est petit, grassouillet. Il est membre du parti depuis 1917 et « compagnon de lutte » de tous les grands hommes de la révolution.

Parmi les Juifs il fait autorité. Ils s'adressent tout le temps à lui et lui chuchotent à l'oreille. Il intervient dans tous les conflits entre ses frères de sang. Même Hepner, qui est arrivé aussi à la cellule n° 12, montre pour Lvov beaucoup de respect. Tous, ils sont désespérés et apeurés. Mais tandis que les autres se bornent à garder un silence craintif et à souligner par des soupirs leur martyre injustifié, Lvov va plus loin. Il se dresse au-dessus de ses camarades assis, tord les mains, lève les yeux vers le plafond et déclame :

— Ave, César ! Morituri te salutant ! Voilà, César. — continue-t-il, — tu me punis et, malgré tout, je te reste fidèle, fidèle jusqu'à la mort. Quelle tragédie ? Quel malentendu affreux ! Oh, que les souffrances du camarade Lvov sont lourdes et injustes ! — Ave, César !!!...

Lvov déclame de cette façon pour que ses paroles parviennent si non jusqu'aux oreilles des surveillants ou du juge d'instruction, au moins jusqu'à celles des indicateurs et des mouchards présents dans la cellule. Combien de douleur authentique, de souffrance d'un cœur fidèle, combien d'amour pour César. Ce n'est pas un Lvov, c'est un ange injustement rejeté dans la géhenne.

Le pilote regarde Lvov et un sourire de mépris parcourt ses lèvres fermées. Mais ce sourire n'est pas adressé autant à Lvov même, qu'à César qui dispose de « morituri » pareils. Dans ces moments-là, l'imagination d'André voit le pilote à bord de son croiseur. Le vent frappe sa figure et sa veste, un albatros zigzague au-dessus de lui, comme un foudre. Sa figure est bronzée par les vents de toutes les longitudes et aspergée de l'écume des douze mers. Il regarde dans le lointain, voit le soleil frapper de ses glaives de feu la mer déchaînée. Et devant son regard d'aigle s'étend une perspective ensoleillée, — l'avenir de sa Patrie pour laquelle il a entreprit son dernier trajet, avec tous les risques et tous les dangers. Ouvert et franc, comme la mer et le ciel, courageux, ce pilote n'a pas de César parmi ceux qui ont attenté à sa fierté.

Les soupirs de Lvov ont une résonnance parmi des gens qui ont récolté leur carte de membre du parti tout récemment, — certains dans les combats, d'autres dans la servilité et le parasitisme, dans la docilité humiliante des « morituri », prêts à tout. Mais certains, parmi eux, éprouvent un fort choc psychologique : d'un côté, leur fidélité à l'idée de la révolution, arrosée du sang des millions d'hommes et du leur; et d'un autre côté, ce geste de César qui les rejette dans un dépôt d'ordures, avec l'odieuse marque « d'ennemis du peuple ». Le choc naît de leur désir de haïr et de leur incapacité de haïr... Parce que... parce qu'on les rejette dans les ordures, paraît-il, au nom de cette même idée à laquelle ils ont sacrifié leurs forces et leur sang. Il est donc possible, se dit André, que dans ce pauvre cri théâtral : — Ave, César ! Morituri te salutant ! — se cache une véritable tragédie humaine, immense et impénétrable.

Un des voisins immédiats d'André s'appelle Dakhno. Il est maigre comme un squelette. Son cas est fameux : il représente dans cette prison une nouvelle nationalité, découverte par les ethnographes du N.K.V.D. — nationalité... des végétariens ! C'est drôle, mais c'est un fait ! C'est le juge d'instruction qui a découvert cette nationalité. Dakhno est un végétarien. Volontairement ou par nécessité, mais il ne mange pas de viande; il ne boit même pas d'eau près de laquelle se trouvait la viande ou quelque autre nourriture

d'origine animale. Il demande à l'administration de la prison et au juge d'instruction de lui assurer une nourriture végétarienne. Le juge d'instruction le lui promet, mais à la condition qu'il avoue tout ce dont on l'accuse. Dakhno est déjà prêt à le faire. Il consent à « avouer » toute son activité contre-révolutionnaire, conformément aux accusations formulées contre lui. Mais, malheureusement, il n'arrive à rien inventer qui puisse contenter le juge d'instruction et ne peut rien lui offrir en pâture. Le juge d'instruction se met en colère et hurle :

— Ah, c'est comme ça !... Alors, je m'en f... de ta nationalité végétarienne.

Et il se met à le battre. Il le bat jusqu'à ce que Dakhno signe un procès-verbal où il avoue d'être terroriste, espion, diversant et chef de la grande organisation contre-révolutionnaire des végétariens.

Et voilà que Dakhno est enfermé dans la cellule n° 12. Il se meurt peu à peu, il s'est rendu en tant que « contre-révolutionnaire » et « ennemi du peuple », mais, en tant que végétarien, il ne se rend pas. Qu'elle est gigantesque cette volonté qui se cache dans ce corps fragile, pense André.

Le Grec Metalidi est un compositeur de talent, interlocuteur joyeux, rieur. Il a été en Espagne et, là, se serait battu, les armes à la main contre l'armée de Franco, et, maintenant, il est détenu ici, accusé d'espionnage au profit de Franco, d'action insurrectionnelle et terroriste. Mais il tombe en panique à la vue d'une souris. Gricha, le plus jeune des « prolétaires » de la cellule, élève assez léger d'une école secondaire (il est arrêté pour avoir dessiné une « swastika » sur les semelles en caoutchouc de son professeur qui s'est promené en ville en imprimant ce signe sur les trottoirs) — ce Gricha, après avoir pris une souris, la met à l'improviste dans la poche de Metalidi qui pousse des cris invraisemblables et se débat comme si on l'avait arrosé de benzine et brûlé. Après cet incident, Metalidi avoue franchement que si le juge d'instruction le savait, il n'aurait pas besoin de le battre : il n'aurait qu'à attacher une souris par la queue et l'approcher de lui ; avec ça il le « scinderait » jusqu'au nombril. Le plus intéressant c'est que ce Metalidi, ce terrible « insurgé et terroriste », comme le recom-

mande l'acte d'accusation, confirmé par ses propres aveux sincères, n'ose pas, pourtant, tuer une souris.

Bon musicien, Metalidi joue des morceaux sur un peigne. Il a même composé une « marche des ennemis du peuple » et organisé un jazz qui exécute cette marche d'une façon superbe.

Le docteur Petrov est doux et flagorneur. C'est une fine mouche. Il écoute tout, regarde tout, s'intéresse à tout, sympathise avec tous, veut consoler tout le monde en posant des questions sur leurs affaires. Le docteur Petrov — on se demande pourquoi — a quelques privilèges; par exemple, il peut avoir avec lui beaucoup de bagages, reçoit du dehors des colis, des visites, que les autres prisonniers n'ont pas. Le docteur Petrov a trois gros sacs avec ses « affaires » et exige qu'on lui réserve une place spéciale. Il dispose ses trois sacs en divan et dort là-dessus. La stricte réglementation du couchage n'existe pas pour le docteur Petrov. L' « ancien » a plus d'une fois essayé de le soumettre à la discipline commune, mais n'a pas réussi. Petrov s'est adressé à l'arbitrage du surveillant-chef et on n'a pu déplacer ses sacs. Petrov observe soigneusement les règlements : il n'a aucune « chose interdite », ne fabrique pas d'aiguille, ni de couteaux, ni de jeux d'échecs, ni de pipes et n'écrit pas sur les morceaux de papier, — en somme, c'est un détenu idéal. Personne ne sait rien sur son affaire, tandis que lui sait tout sur les affaires des autres.

André porte une attention spéciale à Chkliarouk qui est aviateur militaire, chef d'échelon, homme de grande taille, brun, svelte, très intelligent. C'est un aviateur-poète. Lorsqu'il s'asseoit au milieu de la cellule et commence à raconter ses vols, ses rencontres avec les célèbres aviateurs Tchoukhnovsky, Tchkalov, Lapidevsky, ou à parler de l'aviation, en général, tous les auditeurs tombent sous le charme de son éloquence, du mouvement ailé de sa pensée. — « Un aigle » ! Il ne dit rien d'extraordinaire, ne raconte aucune aventure extraordinaire ou terrible. Il parle tout simplement des vols dans le ciel et de l'âme humaine pourvue d'ailes en aluminium. Quelqu'un a écrit un livre sur les ailes et l'a appelé même « Les Ailes ». Mais que cette prose est pauvre, en comparaison des ailes dont parle cet aviateur de guerre.

Il parle des ailes d'Ikare, des tentatives que la fière âme de l'homme faisait pour pénétrer dans l'azur et des tragédies qui accompagnaient ces tentatives. Il parle des pilotes téméraires des temps passés et des héros du présent : son discours est simple, très simple, et émouvant dans sa simplicité. Il parle de la machine comme d'un être vivant, avec amour et une grande piété, énumérant tous les écrous et vis, expliquant ses maladies; il parle de la vie de la machine, de sa vie émouvante, curieuse, depuis sa naissance dans un laboratoire jusqu'à sa mort dans une catastrophe. André est étonné par cet immense amour des choses matérielles, inanimées. Pourquoi, — se demande André, — a-t-on mis en prison ce romantique et esthète ? Est-ce pour que son âme pleure le soleil, l'espace, le vol, la lumière ? On l'a mis en prison pour qu'il ne vole plus. On l'a amené ici de Vladivostock, où il avait servi dans l'Armée Spéciale d'Extrême-Orient, sous le commandement de Blucher et il est impliqué dans l' « affaire » de ce dernier.

Son âme d'esthète n'a pu subir la grande épreuve. Il s'est « scindé ». Il s'attend à être envoyé devant le tribunal.

Il y a dans la cellule n° 12 beaucoup d'autres habitants intéressants. André y voit un serrurier kolkhozien et agronome du même Kolkhoze, un ingénieur de grande valeur, un professeur de l'Institut Marx-Lenine, et d'autres encore... Leurs histoires sont souvent très étonnantes. L'un est arrêté pour une grande « diversion ». Un autre pour les « chaussures en caoutchouc »; il a osé dire qu'il en manquait dans les magasins soviétiques... Un troisième pour avoir été à l'étranger. Un paysan est dans cette cellule pour une vieille jument qui a crevé dans son Kolkhoze. Un autre, parce que le chef de sa station de tracteurs et de machines agricoles est mort après une saoulerie... Pour une « swastika » trop bien peinte sur les semelles du professeur et pour la moustache de Staline repeinte trop gauchement sur un panneau municipal... Pour avoir dit que la vie en U.R.S.S. est une « vie de chien »... Pour avoir servi dans l'armée rouge pendant la révolution et pour n'y avoir pas servi... Pour avoir appartenu au parti et pour n'y avoir pas appartenu... Question de malchance et de mauvais sort !...

Les autorités supérieures du N.K.V.D. ont établi un « plan de liquidation des ennemis du peuple ». Ce plan est transmis aux sections locales dont les chefs doivent l'exécuter ou être arrêtés, eux-mêmes. Mais si on exécute le « plan », on doit l'exécuter « à la stakhanoviste », pour 200 %. On se saisit donc de tous ceux qui attirent sur eux l'attention des autorités locales et le flot des prisonniers s'écoule vers les geôles... Une « campagne pour la reconstruction sociale et morale de l'homme » est une chose importante, mais lorsqu'il s'agit d'une « épuration des arrières », et d'extermination des « ennemis du peuple », c'est une affaire encore plus importante. Son importance même montre l'étendue de la confiance que les sommités gouvernantes ont dans la loyauté et la fidélité des citoyens... Mais toute action suscite une réaction, et plus la liquidation des « ennemis du peuple » s'étend, plus leur nombre devient grand. La mère ou le frère d'un prisonnier peuvent-il être amis du système ? Et la bêtise qui roule, du sommet de la montagne d'absurdité, grandit de plus en plus et va jusqu'à l'idiotie où l'on ne comprend plus rien. La machine fonctionne. Et au-delà des murs de prisons des millions d'hommes se taisent, prêtent l'oreille et attendent leur tour. Ce sont ceux dont le juge d'instruction a parlé à André : « Des hommes ? Nous en avons !... »

Mais le rythme d'arrestations dépasse celui de l' « instruction des affaires ». Cela finit par un encombrement.

Il y a des heureux qui sont déjà passés par la « chaîne mobile », tandis que d'autres restent deux ans et même plus sans avoir vu leur juge d'instruction. L'un d'eux se montre curieux de savoir pourquoi on ne l'a jamais convoqué à l'interrogatoire, mais l'administration n'arrive pas à établir où est son dossier et à qui il est confié. On s'adresse à la section locale du N.K.V.D. qui l'a arrêté. Mais le chef de cette section a changé et le nouveau n'en sait rien. Malgré cela, l'homme reste toujours en prison, car, une fois entré, personne n'en sort. Le principe est qu'il faut tenir l'homme. Quant à l'affaire, on en créera toujours une. L'homme est en prison depuis deux ans, sans être interrogé. Ça n'a pas d'importance :

il n'évitera pas sa balle de revolver ou son camp de concentration. André reconnaît que cette dialectique est de fer...

Pendant son séjour dans la cellule n° 12, André fait cette découverte sensationnelle : il existe en U.R.S.S. un bon million d'organisations contre-révolutionnaires, sans compter celles qu'il avait connues, lui-même. Mais alors comment donc le pouvoir soviétique pouvait-il se maintenir ? C'est vraiment étonnant. Ces organisations sont tellement colossales qu'une seule suffirait pour renverser ce pouvoir et le réduire en poussière. Organisation des anciens partisans rouges qui, d'après le juge d'instruction, compte des centaines de milliers de terribles « insurgés, terroristes et sionistes, soutenus par les capitalistes et les fascistes du monde entier »... Plus de deux centaines de formidables organisations « insurrectionnelles et terroristes ukrainiennes » ! Et l'organisation des espions ? Et l'organisation terroriste des sportifs qui « dirigeait et exploitait dans un but contre-révolutionnaire toutes les masses des sportifs ukrainiens et russes » ? Mais ça fait, — se dit André — plusieurs millions d'hommes bien forts et bien musclés. Et l'organisation des chasseurs et des pêcheurs qui ont, tous des fusils et de la poudre ?...

Et l'organisation du personnel commandant de l'armée soviétique ?... Et celle des instituteurs ? Et celle des procureurs ? Et l'organisation des cheminots ukrainiens ?... Et celle des écrivains et des artistes ?... Et celle des étudiants !... Et celle des ingénieurs ?... Et les organisations des Arméniens ? Des Perses, des Allemands, des Turcs, des Coréens et de Tziganes ?... Et, enfin, une organisation des nationalistes végétariens et celle des mécontents du manque de chaussures en caoutchouc dans les magasins soviétiques !...

...Et si on y ajoute encore toutes les organisations réelles — tous ces partisans de Petlioura, de Khwilowy, de Choumski, tous ces trotzkystes, « Dachnaks », Boukharinistes, « déviationnistes » de droite et de gauche et du centre, les sionnistes, les partisans de Toukhatchevsky, etc... — on peut s'étonner que le pouvoir soviétique se maintienne. C'est une des plus grandes énigmes du monde. C'est sa huitième mer-

veille, comme l'est aussi ce bâtiment que l'architecte du tsar destinait à quelques centaines d'hommes et où grouillent aujourd'hui dix mille « terribles ennemis du peuple ». N'est-ce pas merveilleux ? Et ce qui l'est encore plus, c'est que 340 hommes soient détenus dans cette seule cellule, dont la porte reste souvent ouverte. C'est incroyable, n'est-ce pas ?... Et ils restent tous tranquilles, n'essaient pas de s'enfuir, regardent les escaliers par la porte ouverte et reprochent au surveillant de ne l'avoir pas fermée. Le surveillant oublie souvent de fermer la porte, mais ne s'en préoccupe pas beaucoup : où peuvent-ils s'enfuir ? De l'U.R.S.S. on ne s'enfuit pas ! Et il a parfaitement raison.

De temps en temps, le directeur de la prison accourt en personne dans la « cage aux fauves » et crie très fort : — Détenus !!! Asseyez-vous !

Les détenus doivent rester assis pour qu'il puisse les dominer de haut. Les « détenus » s'asseoient et le directeur, gonflé d'autorité, passe entre les rangs. Il est petit, a des joues flasques et des yeux d'albinos. Un dégénéré. Un dégénéré authentique, créé tel par Dieu. On raconte qu'il serait arrivé au poste de directeur par la carrière de bourreau, — il aurait fusillé des gens. C'est vrai. André le reconnaît : pendant son premier séjour en prison, il voyait souvent cet albinos conduire les condamnés au lieu d'exécution.

Les « détenus » sont donc assis et l'albinos se promène dans la cellule, il écrase des pieds, jette son regard dans tous les coins. Tout seul ! Un héros ! Il pénètre chez ces 340 terribles « ennemis du peuple », comme dans une « cage aux fauves » et n'en a pas peur. Parfois, il trouve une « chose interdite », par exemple, une pipe et alors il éclate. Mais, en somme, il lui plaît surtout de voir cette foule d'hommes robustes le craindre, lui, le petit albinos. Ils restent assis, comme les Turcs en prière, et, s'il veut, il peut même donner un coup de pied à n'importe qui. Il se grise de sa puissance. Dans cette cellule il y a 340 prisonniers, des milliers d'autres sont enfermés dans sa prison et, jamais encore, aucun de ces misérables « agents du fascisme », des ces « bandits et assassins » ne lui a sauté à la gorge...

*
* *

Les détenus se répartissent et se groupent. Les Arméniens forment un « quartier arménien », les Juifs, un « quartier juif ». Ensuite, vont les Allemands, les Grecs, les trois Turcs, les trois Polonais, les Russes, — tous, ils forment des ilôts particuliers dans la mer ukrainienne. Si on représentait cette répartition par un dessin, on aurait une carte ethnographique de l'U.R.S.S., mais sur cette carte, les Ukrainiens et non pas les Russes feraient la dominante.

Des vieilles connaissances d'André, il ne reste dans la cellule n° 12 que Roudenko, Zaroudny et le professeur Manevitch. Les autres sont dispersés dans diverses autres cellules.

Comme dans toute société humaine, la cellule n° 12 a son « élite », c'est-à-dire un groupe d'hommes qui se prennent pour telle. Cette « élite » occupe la meilleure partie de la première moitié de la cellule. Cette meilleure partie est près du mur, en face de la porte. Elle est surnommée « présidium ». Elle est la meilleure, parce que la plus éloignée de la porte et on peut y faire beaucoup de choses qu'on ne peut faire ailleurs; on peut même y jouer aux échecs. D'un autre côté, le bouclier qui recouvre la fenêtre de cette partie de la cellule est plus petit que les autres, et l'air y circule mieux. L' « élite » y est à son aise et ne laisse personne s'y installer. L' « élite » est composée des gueulards les plus forts dont le plus représentatif est un ancien tchékiste, nommé Khorochoune. Dans les jours de la Révolution il avait créé un « comité », à lui, qui s'appelait : « Ne t'en fais pas ! » — et dont l'activité se manifestait par le pillage de la population. On ne comprend pas pourquoi il est en prison; Nicolas le connaît bien, — ils sont de la même région. Il raconte à André la biographie de cet homme. André estime qu'il faut chasser ce « présidium » ou, au moins, lui enlever son « territoire ». — Pourquoi ce tchékiste est-il là ? Ce n'est pas tout de même pour son comité « Ne t'en fais pas ! » qu'on a pu l'arrêter ! Quelles fonctions remplit-il ici ? En attendant, Roudenko est déjà là : il s'est installé tout près. Il est l'avant-garde de la troupe qui occupera le territoire ennemi.

V

La cellule n° 12 mène une vie de foire villageoise. Le temps passe vite. Les détenus s'occupent d'un tas de choses.

La première de ces occupations multiples, ce sont des études. Toute une série de cours, en commençant par l'aviation et en finissant par l'agriculture. André est un élève assidu aux cours de peinture, qui sont dirigés par un authentique professeur d'Académie des Beaux-Arts. André lance son invention, — peinture sur les semelles de caoutchouc, et cette invention fait toute une révolution dans la pratique d'écriture et de peinture de la cellule n° 12. Il n'est pas une seule semelle en caoutchouc qui ne soit pas utilisée. On va jusqu'à y sacrifier des chaussures en caoutchouc neuves : on les déchire impitoyablement et on fabrique des « planches » pour y écrire et peindre. De petits bouts de bois et des allumettes on fait des « stylos » avec lesquels il est bien commode de graver des lettres, faire des dessins. Certains ne se contentent pas des semelles et utilisent le verre : ils enlèvent avec précaution des vitres aux fenêtres (qu'ils remettent, en cas d'alerte), les enduisent de craie dissoute dans la salive et y écrivent avec le « stylo ». Mais les vitres ne peuvent servir qu'à l'écriture.

Dans la cellule n° 12 il y a aussi des cours de mécaniciens, d'électriciens, de « tractoristes », de tailleurs, de cuisiniers, de menuisiers, de « métallos », de coiffeurs et même d'acteurs. Les hommes veulent apprendre les professions et métiers qui peuvent leur être utiles dans leur détresse et soulager leur sort, là où les expédient tous ces tribunaux, commissions spéciales du N.K.V.D., etc. Il paraît que tous les métiers sont bons et pourront leur servir. Les hommes apprennent donc tout ce qu'on peut apprendre. Et ici on peut apprendre tout, jusqu'à la rédaction des notes savantes sur l'époque de pierre; de la construction d'avions jusqu'à l'ancienne langue hébraïque.

C'est précisément le spécialiste du vieil hébreu, professeur Manevitch, qui ne peut pas trouver un métier qui lui conviendrait. Il est petit, myope, chétif et distrait, comme tous les professeurs et, surtout ceux de sciences humanitaires. Il a une bonne spécialité, mais à quoi peut servir l'ancien hébreu au-delà du cercle polaire ? Il s'arrête tantôt à celle de coiffeur, tantôt à celle d'agronome, avec l'intention de cultiver les tomates de l'autre côté du cercle polaire. Puis, il se ravise et se penche vers le métier de tailleur. Il se demande comment ils vivront là où on les aura déportés. Il est persuadé qu'on les expédiera quelque part dans la proximité du pôle. Le sympathique professeur veut savoir, pourquoi, il doit apprendre le métier de tailleur lorsqu'on ne sait même pas si on y aura besoin de coudre. Roudenko, avec la mine la plus sérieuse, le console : — « Ne vous attristez pas, professeur, toutes ces bagatelles que les hommes apprennent ici, seront inutiles là, car là on vous donnera un autre travail. »

— Mais, quel travail, camarade Roudenko ?

— Très facile.

— Dites donc lequel ! Vous devez le savoir.

— Là, il y a beaucoup d'ours blancs. On devra les capturer.

— Des ours blancs ?

— Mais oui ! Mais ne vous en faites pas : la norme quotidienne est petite.

— Quelle est cette norme ?

— Seulement trois pièces par chaque déporté et par jour.

— Mon Dieu, mon Dieu ! Mais comment pourrais-je les capturer, si je ne le sais pas ?

— Nitchevo... Il ne faut pas être Dieu pour cuire un pot.

La cellule rigole sans méchanceté, mais le professeur ne le remarque même pas. Comment peut-il, lui, vieux professeur de langue hébraïque, qui est, pour la première fois dans sa vie, en prison — et il ne sait même pas pourquoi, — comment peut-il savoir quelles sont les « normes du travail » là où le juge d'instruction a promis de le déporter ? Oui, il l'a promis formellement. Le professeur prend tout pour de l'or pur.

Et cela d'autant plus qu'il est profondément convaincu que dans ce pays tout est possible; il croit à la puissance du N.K.V.D. qui peut tout faire. Si on a pu faire un affreux terroriste de lui, prêtre de la science, vieux et inoffensif, et s'il n'est plus sûr, lui-même, qu'il ne l'ait pas été, tout est possible. Et il ne laisse plus Roudenko tranquille, l'importune tout le temps avec ces ours maudits, — il a peur de cette perspective désolante. Roudenko fini par avoir pitié de lui et abandonne son merveilleux projet, en lui disant avec tristesse : — C'est dommage, mon cher professeur, mais ce n'est pas à nous de capturer des ours blancs, ce sont plutôt les ours qui s'occuperont de nous !

On a organisé des cours de langues étrangères, — anglaise, allemande, grecque.

Les études n'empêchent pas les gens de continuer leur travail productif. Ils cousent ou, pour mieux dire, réparent leurs haillons, fabriquent des aiguilles, des pipes, des jeux de domino, d'échecs, de dés, brodent sur les serviettes et même sur les chiffons, des fleurs, de petits lapins, des pigeons qui s'embrassent, des portraits de leurs camarades, mais surtout des figures de jeunes filles. Pour fabriquer les aiguilles on emploie des clous; pour les pipes, les jeux de domino et d'échecs, — le pain. Les figures blanches pour les échecs sont fabriquées avec du pain et de la poudre dentifrice. Que de matériaux de construction ! Parfois on en crée de véritables merveilles d'art.

Pour donner à une pipe le teint noir, on emploie le caoutchouc brûlé qu'on peut transformer en matière plastique, dure et noire comme de l'ébonite. Les jeux d'échecs et de domino sont particulièrement jolis. Roudenko réussit à fabriquer toute une glace. Ainsi, la cellule n° 12 possède beaucoup de « choses intéressantes ». Lorsque les gardiens viennent faire une fouille, ils ne trouvent rien, car ces choses-là, on les cache sous le plancher. On est toujours averti du danger de fouille par le « télégraphe ». Mais si l'avertissement ne vient pas à temps, on jette tout simplement les « choses interdites » dans le bouclier de la fenêtre; elles tombent dans le bouclier de la

fenêtre de l'étage inférieur d'où on peut les repêcher, ensuite, avec une ficelle.

Outre les fouilles, il y a un autre danger, — l'œil du gardien qui guette à travers le « judas » pour surprendre les hommes jouant aux échecs, etc. Le gardien ouvre brusquement la porte et se précipite sur le lieu du flagrant délit. Mais le gardien ne peut pas courir vite, parce que la foule devant lui devient trop dense, il rencontre sur son chemin trop de pieds, les gens se pressent. Certains annoncent au gardien une nouvelle intéressante et il doit s'arrêter pour les écouter. En attendant, les choses interdites disparaissent sans laisser de traces, elles voyagent à travers la cellule, vers le coin opposé, ou passent dans un trou, ou s'envolent par la fenêtre. Le gardien jure furieusement, mais ne peut rien faire.

*
* *

La liaison avec les autres cellules est parfaite : le télégraphe fonctionne sans interruption. Dans une moitié de la double cellule, c'est André qui le dirige. Dans l'autre, un jeune Grec, ingénieur de l'usine électro-mécanique de Kharkov. La cellule connaît toutes les nouvelles et, ce qui est le plus curieux, c'est qu'elle sait tout ce qui se passe dans toutes les autres prisons de la ville. Le surveillant-chef, désemparé (parce qu'il ne trouve pas un prisonnier dont la direction a besoin) vient souvent et demande tout simplement :

— Dites, dans quelle cellule se trouve un tel ?

Et un connaisseur répond :

— Ce n'est pas dans cette prison qu'il se trouve. Il est dans la prison de la place Konnaïa, dans tel étage, cellule numéro tel. Mais on ne répond ainsi qu'à des surveillants « sympathiques ». Si le surveillant ne l'est pas, on se moque de lui et c'est tout. Lorsqu'on ne peut donner immédiatement le renseignement que le surveillant « sympathique » demande, on le prie de patienter une ou deux heures et, ensuite, il obtient un renseignement précis.

La prison sur laquelle on est le moins bien informé, c'est celle du N.K.V.D. : là, il y a beaucoup de cellules sur lesquelles on n'a aucun renseignement. Les prisonniers détenus dans la prison du N.K.V.D. ne savent pas qui est leur voisin.

Le télégraphe dans la cellule n° 12 est de tout premier ordre : les tuyaux du chauffage central passent à travers tous les murs du bâtiment. On frappe sur les tuyaux avec un manche de la brosse à dents ou avec un morceau d'assiette. André se couche par terre près du croisement des tuyaux et travaille avec sa brosse à dents. Il est en liaison avec toutes les cellules qui se trouvent de ce côté-là. Il s'est entendu avec les télégraphes de toutes les cellules sur un code qui lui permet de parler avec chaque cellule, sans confusion. Lorsqu'André veut appeler une cellule, il emploie l'indicatif spécial, destiné à chaque cellule particulière. Les autres cellules écoutent et, au besoin, interviennent pour faciliter la transmission. André demande à ses correspondants des nouvelles et, à son tour, leur passe des informations qui peuvent les intéresser.

Pour empêcher les gardiens d'écouter la conversation, un « lexique » spécial est employé à la transmission des choses confidentielles et la « clef » de ce lexique est tout le temps changée.

André s'efforce d'entrer en liaison avec la cellule des femmes, dont lui a parlé l'aide de camp du général Doubovoï. Il n'y arrive pas, car il n'y a aucune cellule de femmes; il y a tout un corps de bâtiment réservé aux femmes. C'est la seule chose qu'André a pu établir.

Le télégraphe fonctionne toute la journée. Lorsque la cellule n° 12 ne parle pas, ce sont des autres qui parlent. Quelquefois, il se produit un accident : le surveillant-chef arrive brusquement pour une affaire quelconque et on n'a pas le temps pour frapper le signal d'alarme ou de fin de conversation. Le surveillant s'arrête au milieu de la cellule et écoute les « toc ! toc ! » qui retentissent dans les tuyaux. Et alors, on voit immédiatement si le surveillant est « bon » ou « vilain ».

Peresada est le plus correct de tous les surveillants-chefs. Un jour, venu à l'improviste, il a écouté, pendant quelque temps les « toc ! toc ! » et a dit sur un ton sérieux :

— Télégraphiste ! Au travail !

Bien entendu, personne n'a bougé.

Alors Peresada a indiqué d'un doigt infaillible l'ingénieur grec et a dit :

— Prenez votre brosse aux dents et recevez les nouvelles. Quelque chose est arrivé là-bas...

Tout le monde a ri.

L'incident n'a été suivi d'aucune punition.

*
* *

De temps en temps on fait des fouilles. Elles sont faites d'une façon extrêmement brutale.

Un jour, l'alarme retentit dans les tuyaux du chauffage, mais personne ne réussit à recevoir le télégramme : la cellule est déjà envahie par des hommes en blouses blanches de médecin ou de vétérinaire. Ces blouses cachent les uniformes du N.K.V.D. C'est une fouille extraordinaire et c'est un groupe d'hommes du « service d'opérations » qui en est chargé. Le N.K.V.D. a ses raisons de se méfier de l'administration pénitentiaire et procède de temps en temps au « contrôle » par ses hommes à lui, « fidèles au parti et au gouvernement ».

— Déshabillez-vous ! Sortez nus, un par un ! — retentit le commandement. La même voix ajoute : — On peut prendre les chaussures.

Les détenus se déshabillent et sortent dans le corridor. On les fait descendre par l'escalier, dans une grande cellule humide, au sol cimenté. Beaucoup de prisonniers sont les pieds nus. Dans la cellule il fait très froid. Les hommes nus se réchauffent de l'espoir que ce n'est pas pour longtemps, mais personne ne s'occupe d'eux. Ils attendent longtemps, tremblant de froid, les pieds engourdis sur le sol de ciment. Enfin la porte s'ouvre :

— Sortez un par un ! Allez là-haut !

Deux rangs d'hommes du « service d'opérations » sont dans l'escalier. Ils palpent les hommes nus qui passent devant eux, ils regardent leurs bouches, leurs dents, leurs aînes, ils les forcent à s'accroupir...

La cellule a l'air d'avoir subi un pogrome. Tout y est bouleversé. Toutes les « affaires » des prisonniers, vêtements, sacs, colis et paquets sont défaits, éventrés et mêlés dans une salade invraisemblable. Les

choses qui étaient sur les fenêtres sont jetées par terre. Les petits bouts de bois fixés au murs sont enlevés et les rations de pain qui y étaient suspendues gisent dans la boue et les ordures. Toutes les pipes, les jeux d'échecs et de domino sont confisqués.

Pendant des heures et des heures les prisonniers se débattent dans ce chaos pour retrouver chacun ses affaires, à lui, dans le tas d'objets, enlevés des sacs et des paquets jetés en vrac. Le linge propre gît parmi les sales chiffons, pleins de poux. Certaines choses manquent et on ne peut dire si elles avaient disparu dans les paches des hommes du « service d'opérations » ou non. Mais pouvaient-elles disparaître dans la cellule même ?

Après un long remue-ménage, on remet tout en ordre et la vie de la cellule rentre dans son ornière normale. Chacun a quelque chose qui manque. Seul, André n'a rien perdu dans cette terrible secousse et même y a gagné ! Il a gagné un couteau qu'il avait caché dans une chaussure ! Un beau couteau fabriqué d'un morceau de fer ! Toute la cellule en profite pour couper le pain et le lard et pour tout autre besoin. Le docteur Petrov s'en sert, lui aussi. Lorsqu'on n'a pas besoin de couteau, André le cache et personne ne connaît la cachette. Il le met dans les interstices du plancher, et, chaque fois, dans un endroit nouveau.

Ce fut une « grande fouille ». Des fouilles plus ordinaires sont faites par le personnel de prison.

Outre les fouilles, on a beaucoup de désagréments à cause du « bain ». Chaque expédition au bain est un véritable pogrome. Beaucoup de choses disparaissent, subtilisées par les criminels de droit commun qui servent dans le bain. Un autre grand malheur est que les vêtements sont impitoyablement déchirés et détériorés par l'appareil de désinfection. Beaucoup de prisonniers prennent froid et tombent malades. La « désinfection » de la cellule fait beaucoup moins de mal. Cette opération destinée à détruire les punaises, les cafards et les rats, est effectuée avec des lampes à souder. On brûle les trous dans les murs et on y verse ensuite quelque poison malodorant. Le résultat est que les murs sont enfumés et couverts de suie,

mais les punaises continuent leur existence dans les chaussures et dans le plancher qu'on ne peut pas brûler. Le poison malodorant empoisonne l'air pendant quelques jours. Les habitants de la cellule larmoient. On a l'impression que cette désinfection n'est pas destinée à embêter les punaises et les cafards, mais plutôt les prisonniers.

*
* *

Un jour, on a jeté dans la cellule un criminel de droit commun. On l'a jeté, dans le sens précis du mot, comme on jetait autrefois des chrétiens dans l'arène aux lions. Mais les chrétiens, paraît-il, n'avaient pas aussi peur et n'opposaient pas une résistance aussi furieuse.

C'est un petit garçon d'environ 14 ou 15 ans. Quatre gros gardiens le portent sur les bras et s'efforcent de le pousser dans la porte, mais il se met en boule comme un hérisson, s'accroche à la porte avec les mains et les pieds et injurie grossièrement les gardiens, criant d'une voix enrouée :

— Pourquoi me jetez-vous ici, chez ces trotzkystes ? Pourquoi me jetez-vous chez les trotzkystes ? Sales chiens, laissez-moi ! Laissez-moi !

Une peur folle retentit dans ce mot sacramental : « trotzkystes ».

Mais ni la résistance ni les protestations exprimées en pittoresque argot de prison n'ont aucun effet. La porte se referme, les gardiens disparaissent et le garçon reste tout seul dans une cellule pleine de terribles « trotzkystes » qui vont certainement l'égorger. Il se blottit dans son coin, derrière le « jules », le poil hérissé, comme un chat devant une meute de chiens; il ne veut pas qu'on s'approche de lui et est prêt à mordre.

Tous rient... Cela trouble encore plus le garçon. Il s'attend à quelque chose d'horrible ! Il est blondasse, maigrichon, aux yeux bleus enfiévrés. Il est drôle dans sa peur extraordinaire. André s'approche de lui, le regarde, sourit et dit à tous de laisser ce garçon tranquille, de se disperser. Qu'il s'acclimate !

Il est clair qu'on y a amené ce garçon pour quelque chose de grave ; on l'a enlevé à son élément familier, — à une cellule de criminels de droit commun. Il a dû subir une instruction morale et politique qui a rendu pour lui tout « trotzkyste », c'est-à-dire tout prisonnier politique, une sorte d'épouvantail. Les criminels de droit commun sont maintenus dans l'atmosphère d'une haine aveugle et sauvage de ces « trotzkystes ». La perspective de se trouver tout seul parmi les « trotzkystes » si nombreux n'est donc pas bien agréable pour le pauvre garçon, qui pense qu'il aura à payer lourdement tout ce que font les criminels de droit commun.

Pendant une bonne heure, le garçon reste assis dans son coin et scrute d'un regard haineux de loup la cage remplie de lions « trotzkystes ». Mais peu à peu, la haine et la peur cèdent la place à une curiosité non moins forte.

Il écoute des « romans » merveilleux, des « contes » beaux et émouvants qu'il n'a jamais entendus. Il écoute des conférences curieuses. Il voit divers spécimens de l'art des prisonniers. C'est la peinture qui l'épate le plus et il la voit dans les travaux d'un académicien célèbre, professeur de cet art et... qu'imaginez-vous ?... est un « trotzkyste » authentique ! Et voilà que le gosse se procure une semelle de caoutchouc, la frotte contre le mur, aiguise un petit morceau de bois et, assis derrière le « jules », s'obstine pendant des heures entières à dessiner quelque chose.

Peu à peu, il commence à participer intimement à la vie des terribles « trotzkystes ». C'est une nouvelle ère pour lui. Tout ce qu'il entend, il l'absorbe, comme une éponge absorbe de l'eau. Au troisième jour déjà il se joint au groupe qui entoure André et le pilote qui jouent aux échecs et chantonnent. Il s'asseoit à côté d'eux. L'aigle tatoué, sur la poitrine du pilote, est le détail romantique qui conquiert définitivement le garçon. Le pilote demande comment il s'appelle. Son nom est Sachko.

— Eh bien, Sachko ? Ne reste pas là derrière le « jules ». Tu te mouilleras là, comme un cloporte. Viens avec nous. Assieds-toi ici ! Bon ?

Sachko n'est plus derrière le « jules ». Il prend place auprès d'André et du pilote et devient leur copain.

Sachko est diaboliquement avide de tout. Il veut tout savoir, tout apprendre, comme un affamé qui est tombé sur un énorme tas de nourriture et la dévore au risque de s'empoisonner. Lorsqu'on l'interroge sur son passé, il ne veut rien raconter. Il est fermé comme tous les jeunes qui ont prématurément goûté à la coupe amère du crime.

Sachko a quinze ans. C'est l'âge où les ailes commencent à pousser chez ceux qui ont une âme capable de posséder ces ailes. Souvent, il reste silencieux et immobile, observe la cellule, puis pousse un soupir et, sans rien dire, hoche la tête.

— Qu'as-tu ? — demande quelqu'un.

— Je pensais — Sachko hoche de nouveau la tête. — Je pensais...

On ne le presse pas de dire à quoi il pensait, car tout le monde sait ce qu'il pensait lorsqu'on le jetait dans la cellule n° 12.

Il y a, là, un prisonnier politique de plus. Et non pas un politique quelconque, mais un vrai...

*
* *

Dans le tourbillon de la vie de la cellule n° 12, André commence déjà à oublier toutes ses souffrances et inquiétudes. Il ne s'abrutit nullement, ses nerfs restent toujours tendus, mais il a tant de choses « importantes » à faire, qu'il ne lui reste plus de temps pour s'abandonner aux méditations sur son affaire. Et peu à peu il se crée une fiction.

André a une capacité innée de s'occuper d'un travail productif. Autrefois, il dressait des projets d'avion, maintenant, il fabrique des pipes d'une matière plastique. Après avoir conçu le projet d'une pipe « extraordinaire », il est tout à ce travail. Il s'imagine comment elle sera : il va sculpter une tête de jeune fille, disposera ses tresses de telle façon, le nez et les sourcils seront comme ça... Il la donnera au pilote... Ou faire, peut-être, un jeu d'échec ? Apprendre une nouvelle chanson ?... Tout le reste s'estompe, se couvre d'une toile d'irréalité.

VI

Une nuit, André fait un rêve étonnant : L'aurore se teint en pourpre et cuivre et scintille, comme une aurore boréale : tantôt s'allume, tantôt s'éteint. Est-ce la Kolyma arctique ?... Est-ce sa ville natale ? Est-ce Kharkov, Kiev et l'Odessa ?... Un vent furieux, une trombe de feu siffle au-dessus, s'égrène en feux de fusées, de shrapnel, trompette en grondement des mitrailleuses, résonne en tonnerre du combat lointain et proche. La terre brûle dans un feu de révolte... Ils se sont arrachés à la prison et ils marchent ! Une formidable masse d'hommes. D'Odessa ensoleillée jusqu'au bagne polaire, partout, l'ouragan est déchaîné. Le vent porte les haillons ensanglantés, demi-brûlés dans les appareils de désinfection des prisons et des cachots, déchire les drapeaux faits de chiffons attachés aux bâtons, jette dans la fumée des morceaux de « Marseillaise » et de quelques folles chansons... Ils marchent. Ils arrachent les poteaux télégraphiques, des reverbères, des portes de fer et des barres tordues et en construisent de terribles barricades dans les villes en feu...

Voilà qu'ils marchent sur les pavés d'une grande ville... La cellule n° 12 bat la mesure avec des pas lourds et sinistres... Le directeur de la prison, affolé, pousse des cris inutiles : — « Détenus ! Asseyez-vous !... » On l'écrase, on le piétine. Il disparaît dans le fracas du combat qui grandit toujours. La cellule n° 12 marche toujours... Et, derrière elle, des masses et des masses... Personne ne reste en arrière. Personne n'ose rester en arrière !... Là ! Là ! En avant ! Plus vite ! Plus vite !... Ils courent... Ils s'amassent près de la citadelle, comme des nuages d'orage — ils sont innombrables, — tous pris par la psychose de vengeance et de destruction, faibles, malades, lépreux, extraordinaires. Ils entourent la citadelle et attendent... Des oiseaux noirs volent dans le ciel... C'est là ! C'est là que se sont barricadés tous ceux qui ont transformé ce monde en vallée de larmes et de douleur. C'est leur dernière forteresse... C'est,

paraît-il, le Palais des Soviets, élevé, comme la tour de Babel, jusqu'aux nuages et près de cette bâtisse apocalyptique s'agite la mer de ceux qui se sont levés dans les mines de Sibérie, dans toutes les prisons, dans les toundras polaires, dais les sables de Kazakstan, dans tous les coins de l'immense terre... Ce sera la bataille décisive !... Mais ils ne sont qu'un chaos... Où est donc le Messie ? ! Où est leur Messie ? ! Et voilà que les murs s'ouvrent et des hommes en blouses blanches se précipitent sur eux... Mais où est donc le Messie ? ! Où est leur Messie ? ! Et alors apparaît le pilote. Silencieux et sombre. Il grandit comme un Achille légendaire. Balotté par tous les vents, noirci par la poudre, la tête découverte, le torse nu, avec un aigle noir sur la poitrine. Il lève les bras au ciel et pousse se cri :

« Ave, César ! Morituri te salutant ! »

La terre est secouée par les hurlements et le bruit des pas, embrasée par le feu et la fumée, prise dans la trombe de la grande bataille...

Le ciel, couleur d'opale, se presse contre la terre. Des foudres silencieuses éclatent sans bruit. On n'entend que des pleurs sur les ruines. On ne respire que l'odeur de cadavres et de fumée. Lui, André, gît dans le chaos des corps entassés, presse dans les mains une mitailleuse brûlante et ne peut se relever. Ils sont vaincus. Tout est tombé en poussière. Des tas de cadavres couvrent la terre jusqu'à l'horizon et gisent sous le ciel couleur d'opale... Quelqu'un marche parmi les cadavres et pleure. C'est une mère... C'est sa mère... Non, ce n'est pas la mère !... La femme se penche et dit : — Eh ! Tu vas pleurer ! Et elle éclate en jurons. C'est la Netchaeva...

Non, ce n'est pas la Netchaeva. C'est Catherine ! En uniforme de sergent du N.K.V.D. Catherine se dresse devant lui, enflammée de colère. Le ciel est brodé de fumée sur les ruines de sa ville natale, et Catherine, dans l'uniforme maudit. Avec un air sévère, elle tend la main et dit : « Vas-y ! » André veut la tuer. Il lève la mitrailleuse brûlante, et... voit devant lui un visage éploré. André presse la gâchette, mais la mitrailleuse ne tire pas. Les yeux pleins de larmes

tremblotent devant lui et il sent que sa gorge, à lui, se remplit aussi de larmes. Il presse de nouveau la gâchette, mais la mitrailleuse n'obéit pas. Alors, il saisit l'arme, ferme les yeux et frappe de toute sa force...

L'amas de cadavres obstrue tout autour de lui. André regarde avec angoisse : — Où est-elle ? Où est-elle ? » — « Catherine ! » — dit-il douloureusement, tout couvert d'une sueur froide. Il ne regrette pas de l'avoir tuée... Mais où est-elle ? Il y a ici tant de cadavres qu'il ne peut trouver celui de Catherine. Les hommes gisent comme des troncs d'arbres, les jambes et les bras enchevêtrés. Les figures bleuâtres sont tournées vers le ciel, les bouches largement ouvertes.

Affreux ! André se lève, se dégage des jambes du voisin et s'asseoit. Il cherche du regard la mitrailleuse. Elle n'est plus là. Mais un cadavre qui est en face de lui, se lève, s'appuie contre le mur, ouvre la bouche, tousse et arrachant un œil de l'orbite, le tourne devant lui, l'essuie avec un chiffon et le remet de nouveau dans l'orbite... Les cheveux se dressent sur la tête d'André.

— Qu'est-ce que tu fais ? — dit-il au mort.

Le mort ne répond pas.

Et, soudain, André remarque que tous les morts commencent à respirer, à se remuer et que le ciel couleur d'opale et la fumée bougent au-dessus du tas de corps...

— « Ouf ! Diable ! » — André revient à lui et pousse un soupir profond. C'est la cellule n° 12 qui est devant lui. La position réglementaire n'est pas observée par les dormeurs et les prisonniers gisent, comme des cadavres, sur le champ de bataille — « Alors ? les hommes en blouses blanches, les ont-ils donc ramenés, tous, à la cellule ? » — se demande André. Il voit devant lui un vieux bonhomme, nommé Moroze, qui remet en place son œil artificiel. Oui, il a un œil artificiel, en verre. Ayant arrangé son œil, Moroze cligne de la paupière de son autre œil, naturel et nasille :

— Ancien ! Ancien ! Ils ont rompu les rangs !

André ne croit pas aux rêves, mais il a mal au

cœur. Que ce rêve est laid ! Si héroïque au début, il finit si mal ! André dit aux camarades de reprendre la position réglementaire, se couche et s'efforce de s'endormir. Mais jusqu'au matin il n'arrive pas à fermer les yeux. Il pense toujours, avec angoisse, à Catherine. Il revoit son uniforme, il revoit ses yeux pleins de larmes, il se revoit tirant à la mitrailleuse...

Après le dîner, André modèle une pipe en matière plastique. Il caresse avec amour la tendre tête de la jeune fille qui orne cette pipe. Un surveillant entre dans la cellule et dit : — Celui dont le nom commence par un « Tch »... — André pose la tête de jeune fille et commence à se préparer. Il prend son petit sac et sa ration de pain, sort de la cellule et dit : « Tchoumak ».

— « Vas-y sans affaires ».

André jette le petit sac à Nicolas et s'en va.

On ne le conduit pas à la cour, comme il espérait, mais dans la section de « triples ». Il pense déjà qu'on le transfère dans une autre cellule. Dans un cachot, peut-être ? Ou même dans la cellule des condamnés à mort ? ! Non, c'est encore trop tôt.

Mais on ne le conduit pas dans la cellule isolée, ni dans la cellule des condamnés à mort. On le conduit à l'étage supérieur de la section de « triples » et on le fait entrer dans une cellule. Elle est vide. Il n'y a, là, qu'une table et à cette table est assis son juge d'instruction Donetz, feuilletant un dossier épais.

— Asseyez-vous !

André s'asseoit, « conformément au règlement ».

— Vous pouvez rester assis à votre aise, — dit Donetz d'un ton indifférent et continue de parcourir le dossier. Il n'est pas en civil, mais en uniforme de major du N.K.V.D. qui lui va bien : il est sévère et puissant. Oui, il est puissant et beau, ce fils de diable ! — André le regarde et pense à son rêve, au terrible assaut où on tuait des gens comme lui.

— Eh bien !... Vous n'avez pas oublié notre accord ?

— ?

— Hum... je vois... vous l'avez oublié... Nous nous sommes mis d'accord pour vivre en paix.

— Cela ne dépend que de vous.

— Mais ce n'est pas moi qui suis un ennemi du peuple. C'est vous. Ce n'est pas moi qui dois avouer. C'est vous.

André garde le silence. La pause se prolonge. Donetz scrute toujours sa figure. Il doit se demander si la volonté d'André est déjà ébranlée. Les yeux mi-clos, il observe chacun de ses muscles. Cet examen ne doit pas donner le résultat désiré. Donetz compose une mine moqueuse.

— Y a-t-il longtemps que vous ne vous êtes pas vu dans une glace ?

— Aujourd'hui.

— Comment ? Où donc ?

— Dans une vitre.

— Ah !... Et alors ?

— Nitchevo. C'est assez bon pour une « cure » pareille.

— Je vous plains. Vous êtes fait d'un bon matériel, mais...

De nouveau une longue pause. Donetz allume une cigarette et en propose à André une autre.

— Si vous permettez, je fumerai une des miennes

Le juge d'instruction fait un signe affirmatif, sans même remarquer qu'André a refusé de fumer la cigarette qu'il lui avait offerte.

— Eh bien, il y a bien longtemps que nous ne nous sommes pas revus. Vous avez dû penser qu'on vous avait oublié ?

— Je pensais qu'on m'avait oublié.

— Mais vous voyez que non. Ici, on n'oublie personne.

— Ça arrive. Il y a des gens qui sont ici depuis deux ans sans être appelé à l'interrogatoire.

— Ne vous en inquiétez pas. Revenons plutôt à l'affaire. Vous avez eu assez de temps pour réfléchir. Quel est donc le résultat de vos méditations ?

André ne trouve rien à dire.

— Eh bien ! Eh bien, que pensez-vous ?

— Nitchevo !

— Après tant de méditations ?

— Oui !

— En voilà une histoire ! Alors, si vous réfléchissez encore cent ans, vous n'arriverez à rien.

— Possible.

— Hum... Eh bien ! Comme vous voulez. Mais ici, — il indique le dossier, — il y a assez de matériel pour vous condamner sans vos aveux. Tant pis pour vous.

Le regard d'André tombe sur le dossier ouvert et son cœur se serre. Il voit une écriture familière. Donetz a l'air de ne pas remarquer où André tourne son regard, et André compose, lui aussi, un masque d'indifférence, mais ne détache pas son regard du dossier.

— Tant pis pour vous, — répète le juge d'instruction. — Nous vous jugerons comme un ennemi irréconciliable. Connaissez-vous le mot de Gorki ? Oui ?

— Oui, je le connais. On le répète si souvent qu'on peut croire que Gorki n'a rien écrit d'autre...

Donetz répète encore une fois : — Tant pis pour vous !

Le silence dure quelque temps.

— Peut-être, estimez-vous que votre affaire est terminée ? Peut-être, signerez-vous le procès-verbal de fin d'instruction, suivant l'article 200 ?

— Bon. Donnez-moi ce papier.

Le juge d'instruction a un rire méchant. Il tire du dossier une feuille et la met devant André qui y lit ceci : « Protocole de fin d'instruction ». — Et, ensuite : « Conformément à l'article 200, je soussigné (une ligne en blanc pour y mettre le nom et le prénom) après avoir pris connaissance du dossier, considère l'instruction comme terminée et ne peux rien y ajouter. »

— Bon, — dit André, et il tend la main. — Donnez-moi le dossier ?

— Pourquoi ? — s'étonne le juge.

— Mais, ici, il est inscrit : « après avoir pris connaissance du dossier ».

Le juge pouffe de rire.

— Tu veux t'en défaire trop facilement. Monsieur veut profiter de l'article 200. Non, mon pote, attends encore un petit peu. Avant qu'on arrive à l'article 200, les cheveux tomberont de ta tête. — Il rit de nouveau. — Monsieur veut voir le « dossier » ! Chez nous, mon pote, le « dossier » n'est pas pour toi. Tu n'as rien à lire. Tu dois écrire. Compris ? C'est au tribunal de lire. C'est sa prérogative, à lui.

André s'assombrit, regarde le juge avec dédain et dit lentement : — Mais je ne lirai même pas tout ce ramassis de bêtises.

Le juge cesse de rire.

— Stop ! N'oubliez pas où vous êtes et qui est devant vous ! — il martèle chaque mot : — Je ne vous donne plus beaucoup de temps pour bien réfléchir. Sergueev n'est qu'un petit garçon. Maintenant, vous allez voir ce qui est une véritable instruction. C'est clair, n'est-ce pas ? — Il baisse la voix et dit sur un ton aigre-doux et moqueur : — Si vous saviez ce qu'il y a dans ce dossier, vous ne joueriez plus le héros. Vous comprendrez qu'on a tout ce qu'il faut pour vous écraser, comme... comme... comme...

Un gardien entre et marmonne quelque chose au juge d'instruction qui se lève et sort suivi du gardien.

Dès que la porte s'est fermée, André se précipite sur le « dossier » toujours ouvert. Il a devant lui une feuille de papier, remplie d'une écriture féminine, — écriture familière... Catherine ! En bas de la feuille « une signature très nette : — Catherine Boïko ». La signature est précédée — lui semble-t-il, de ces mots : « Secrétaire de la section locale X... du N.K.V.D. » André feuillette en hâte le dossier : il y a plusieurs feuilles pareilles et sur la première il est inscrit : « Affaire du citoyen Tchoumak André » et encore quelque chose. La vue d'André se trouble. Le cœur bat furieusement. Il veut lire encore, mais ne peut pas. Il fixe d'un regard fiévreux la signature : — « Catherine Boïko » — Plus bas, il est écrit d'une autre main : — « Major O. Safiguine, chef de la section locale X... du N.K.V.D. »

Cela ne dure qu'un instant, un tout petit instant. Des pas retentissent derrière la porte et André s'écarte de la table. Dans ses yeux miroite toujours la même signature : « Catherine Boïko », signature si familière ! Ecriture si familière ! Et avant la signature ces mots : « Secrétaire de la section locale du N.K.V.D. ». Mais André ne se souvient plus si les mots : « affaire du citoyen Tchoumak » sont écrits de la même main. Il lui semble que c'est la même. Peut-être, ce n'est pas la même.

Donetz s'asseoit à table et fixe André d'un regard

rusé. « Il a lu » — se dit-il et un fin sourire effleure ses lèvres.

— Eh bien ? — demande-t-il. — Qu'est-ce que vous répondrez à ce que je viens de vous dire ?

— Je signerai « conformément à l'article 200 », mais laissez-moi d'abord prendre connaissance du « dossier ».

Donetz ne répond rien. Il bâille et met le « dossier » dans la serviette. Il prend sa capote étendue sur la chaise, la met, la boutonne et mettant déjà les gants, jette négligemment :

— Ecoutez ! Pour prendre connaissance du dossier, il vous faut être en termes amicaux avec moi. Compris ? Réfléchissez-y bien ! Eh bien, — il est déjà devant la porte, — vous reviendrez maintenant à la cellule. Mais, pas pour longtemps. Méditez, méditez bien. Et rappelez-vous, — plus vous vous obstinerez, plus votre position sera mauvaise. Adieu !... Il paraît que vous êtes bien, là, dans la cellule et que vous n'avez pas même le temps de réfléchir, — ajoute-t-il ironiquement. — Vous fabriquerez des couteaux et des pipes !... Hi ! Hi ! Hi !... Eh bien, continuez, continuez... Pour votre malheur !

Deux gardiens prennent André qui n'a pas bien entendu les derniers mots du juge. Ah ! il donnerait tout pour voir d'un petit coup d'œil ce « dossier ». Au moins ces feuillets ! Voir encore une fois la signature : « Catherine Boïko »...

« Catherine Boïko ! »

Ramené dans la cellule n° 12, André reste couché pendant des heures entières. Son cerveau est obsédé par la même pensée : « Voilà pourquoi il a eu ce rêve ! » — « Catherine Boïko ! » — Il n'arrive pas à revenir à lui. Il retourne toujours au même nom et une vague folie s'empare de lui. Un plan insensé se forme dans son cerveau. Insensé, mais définitif, et auquel il ne peut plus renoncer parce qu'il s'agit de son honneur, de ses frères, de sa mère, de sa sœur, de tous ceux qui sont dans cette cellule, dans cette prison, dans toutes les prisons. Il se demande toujours s'il a le droit de le faire et se répond : — « Oui ! » Il a décidé de la « recruter », elle, Catherine. Oui, « recruter » ! C'est le meilleur moyen de paralyser...

un provocateur. Mon Dieu, qu'il est terrible ce mot ! C'est Catherine ? ! C'est Catherine ? ! Mon Dieu ! La « recruter », la jeter dans cet enfer. Qu'elle « écrive » alors tout ce qu'elle veut ! Qu'elle pousse des cris de désespoir et de repentir ! Oui ! Les ondes du fleuve, les rayons de la lune, les beaux rêves, les accords de Beethoven renaissent dans son âme, mais il pense à ses frères et son plan se précise dans son cerveau, détail par détail. Un plan diabolique, mais sûr. Le seul qui puisse être sûr. Avec un provocateur il faut agir en provocateur.

Ainsi passe un jour, puis un autre. Son cœur est plus agité. Son plan se précise. Il va le réaliser à la première rencontre avec ses bourreaux.

L'état moral d'André est particulièrement contagieux pour Sachko. Il a, lui aussi, un air sombre.

La veille, ils étaient couchés, près de leur mur. Nicolas étouffait, — il manquait d'air. A l'extérieur il faisait déjà froid et les fenêtres restaient tout le temps fermées, parce que ceux qui couchaient sous les fenêtres les considéraient comme leur propriété privée et refusaient de les ouvrir pour faire entrer de l'air frais. Eux-mêmes, ils en recevaient par des fissures, mais certains demandaient même de « boucher tous les trous » parce qu' « il faisait froid ». Etouffant, Nicolas prie d'ouvrir la fenêtre. La bande qui occupe les places près du mur d'en face, ne veut rien entendre. Alors Nicolas leur propose de changer de place. Ils refusent, parce que la place à la fenêtre est plus avantageuse : on peut mettre entre les barres des « affaires », y accrocher les sacs.

— Ecoutez, Nicolas Vladmirovitch, — retentit la voix sombre de Sachko — qui priez-vous ? C'est moi que vous devriez prier. — Le disant, Sachko prend une chaussure et, calmement, la jette de toute sa force dans la fenêtre. Une vitre éclate en morceaux et une vague d'air frais envahit la cellule. Une clameur retentit : Quelqu'un parle du cachot. Istchouk et Petrov se préparent à courir chercher le surveillant, profèrent des menaces, mais Sachko, sans se lever, dit d'une voix calme :

— C'est moi qui serai mis au cachot. Mais vous, — n'oubliez pas que le « Jules » est toujours là...

André et le pilote éclatent de rire.

Glovatski et les autres sont très contents et bénissent Sachko, — non pas pour l'air frais, mais pour avoir fabriqué tant de beaux éclats de verre qu'on pourra employer comme des rasoirs merveilleux.

Mais le trou dans la fenêtre est vite bouché par des chiffons et des sacs et de nouveau l'air frais n'y passe pas. Alors André se souvient du « présidium ».. Il se lève, prend son petit sac et les affaires de Nicolas : « Allons-y ! » Le pilote devine son intention et se lève. Sachko se lève, lui aussi, comme un satellite fidèle. Ils enjambent les corps et passent à l'autre partie de la cellule. Ils parviennent au « présidium » et choisissent la meilleure place, près de la fenêtre, là, où il y a le plus d'air frais.

Les membres du « présidium » poussent des cris. Le chef du « présidium » explose, comme un volcan et ses « potes » le suivent. Nicolas essaie de dire un mot, Sachko bouillonne.

— Sachko, Nicolas, attendez ! dit le pilote. Il choisit une place. — « C'est là ! A qui sont les affaires ? Déplacez-les à droite ! » — Personne ne bouge, mais on pousse des cris de protestations. Le pilote avance et dit, sans élever la voix : — Eh bien, déplacez-vous à droite ! — La « Nourriture Sanglante » a une renommée trop grande pour que ses paroles restent sans effet : ceux qui sont le plus près obéissent et se déplacent, André et les autres posent leurs affaires par terre, près de la fenêtre, en souriant.

Les sympathies de toute la cellule sont de leur côté, car beaucoup de prisonniers ont assez de la « dictature » de Khorochoune.

Installés dans leur nouvelle place, Nicolas et ses camarades se sentent bien. Près d'eux il y a une fenêtre et par la fenêtre ils voient, au-dessus du bouclier, un morceau de ciel. Ils disposent entièrement de la fenêtre. Ils la laissent tout le temps ouverte. Dans le même coin est assis Roudenko, vieille connaissance d'André. Tout près, est couché Youly Romanovitch Hepner avec qui on peut avoir des discussion bien intéressantes. On peut faire courir le professeur de marxisme-léninisme à la longe du matérialisme dialectique, s'amusant finement de sa tragédie.

Le pilote plaisante que cette cellule, cette prison et toutes les autres prisons soviétiques, toute cette épopée extraordinaire ne sont qu'une preuve que le processus historique est arrivé à une contradiction dialectique. C'est le processus de la réalisation de la doctrine de Marx. Et le pauvre Hepner ne peut rien répondre, car il ne peut sentir sa propre tragédie.

Ils chantent, couchés sur le dos et, oubliant tout, ils chantent pendant des heures entières. Ils apprennent beaucoup de chansons nouvelles, sous la direction de Nicolas qui en connaît une quantité inépuisable. La chanson la plus curieuse est : — « Sous le bois — une route, un chemin ». C'est une chanson sur les trois frères, une large chanson de steppe. Ils la chantent, comme de véritables hommes de steppe. La cellule les écoute. Une autre belle chanson est : « Une forêt verte, un pré parfumé ». Un soir, après l'appel, tout le monde est déjà couché, ils chantent cette chanson. Les prisonniers paraissent déjà dormir. Mais André et ses amis ont une insomnie. Vers minuit ils entonnent doucement, doucement cette chanson, qui parle de la prison, de l'amour, de la liberté, de la mère qui attend le retour de son fils et se meurt de chagrin, de la sœur torturée à mort. Le surveillant doit l'entendre, mais ne peut pas voir qui chante, parce que tous restent immobiles. Ou, peut-être même, il n'intervient pas parce que la chanson lui plaît et il veut l'écouter...

La petite figure a pâli, les yeux se sont éteints
L'espoir est mort, le dos s'est courbé
J'ai pleuré dans la nuit
Et mes sanglots m'ont réveillé...

La chanson s'est arrêtée. Un silence de mort. Et, soudain toute la cellule commence à sangloter. La cellule en sommeil est envahie par les pleurs.

J'ai pleuré dans la nuit...

Ils chantent une autre chanson. Dans la journée, toute la cellule les accompagne. Tous les trois cent quarante hommes. Ils cousent, font des pipes, peignent, jouent aux échecs et chantent ces paroles douces :

L'oiseau a volé
Du champ dans le pré,
Du champ dans le pré
L'oiseau s'est posé sur l'herbe... Ehé !
Du champ dans le pré...

La chanson roule comme une vague d'un bout de la cellule à l'autre, s'éteignant dans un coin pour reprendre dans un autre. Tous chantent : Ukrainiens, Arméniens, Grecs, Russes, Allemands, Persans, Polonais !

Le coucou est assis sur une branche
Et s'est mis à chanter « cou-cou ».
Et moi, jeune fille,
Je suis sortie de ma maison
Je suis sortie de ma maison
Pour écouter le coucou.

La chanson s'interrompt sur le dernier mot de la strophe et tous s'arrêtent... Mais voilà que quelqu'un entonne la suite :

Mon petit coucou,
Pourquoi chantes-tu à cette heure matinale ?
Mon petit coucou,
Ressens-tu donc ma douleur ?
Mon petit coucou,
Ressens-tu ma douleur ?

Lorsque les Ukrainiens chantent une strophe, les Arméniens les soutiennent. Lorsqu'ils finissent, les Grecs reprennent. Parfois, la même chanson est chantée pendant toute une heure et aucun n'en a assez.

La populaire chanson caucasienne « Souliko » est toujours entonnée par les Arméniens et soutenue par André et ses amis. De leur coin elle s'étend autour, comme des cercles sur l'eau, et finit par entraîner toute la cellule. Elle ressemble à une berceuse. Les hommes, qui venaient de se quereller comme des chiffonniers, sont calmés par son charme; il leur est doux de travailler, de songer, de sommeiller...

Metalidi, le compositeur s'en enivre. Lorsqu'il entend la cellule chanter, toute entière, il a des larmes aux yeux. Il veut organiser un chœur. Un vrai chœur. Pris par cette idée, il passe toute la journée dans la

deuxième partie de la cellule, moins accessible aux yeux des surveillants. Les chanteurs ne manquent pas et l'affaire avance. Un jour, après avoir préparé le répertoire, Metalidi donne un concert. Le concert a lieu dans la seconde moitié de la cellule. La première est réservée aux auditeurs. Le concert donne beaucoup de tracas à l'administration de la prison. A l'heure où tous les prisonniers se couchent pour la nuit et où l'administration ne peut s'attendre à rien de pareil, Metalidi réunit son chœur, en prévenant les auditeurs qu'ils doivent écouter le concert, couchés, et qu'en cas d'alerte, les exécutants doivent, eux aussi, se coucher immédiatement et faire semblant de « dormir ».

Le chœur commence le concert. Les surveillants crient. Quelqu'un court le long du mur, sous les fenêtres, pour découvrir l'endroit où l'on chante. Mais ce n'est pas facile, lorsqu'on chante dans un bâtiment hermétiquement fermé, derrière des boucliers de fer qui couvrent les fenêtres. André a « télégraphié » à la cellule de l'étage inférieur pour qu'on le prévienne en cas de « contrôle ». Des guetteurs-écouteurs spéciaux sont placés près de la porte; tout est prévu. Dans les cellules de l'étage inférieur on écoute aussi le concert et on s'en amuse follement.

Le deuxième numéro du programme est l' « Internationale ». Ici, dans cette exécution, elle ne ressemble pas beaucoup à l' « Internationale » vieillie, usée et salie dans les manifestations officielles. Metalidi ne l'a pas prévu. C'est un tout autre chant, formidable, plein d'un sens prophétique, symbolique et... contre-révolutionnaire. Oui, oui, contre-révolutionnaire, bien qu'on n'y ait pas changé un seul mot. Metalidi l'a inscrit dans le programme, en toute simplicité, croyant sincèrement que si les autorités l' « attrapent » pour son concert, il pourra se disculper en expliquant qu'il exécutait des choses bien recommandables du point de vue « idéologique ». Et quelle chose est plus « idéologique » que l' « Internationale ».

Mais l' « Internationale » n'est pas exécutée jusqu'au bout. L'alerte est donnée de tous côtés, par toutes les cellules voisines. Le chant s'éteint. Tous les chanteurs se couchent, se glacent dans l'attente

et ronflent, pour montrer qu'ils dorment. Pendant longtemps, on n'entend rien, sauf le bruit des portes dans l'étage inférieur. Enfin, on vient à la cellule n° 12. La porte s'ouvre et les chefs y apparaissent, inquiets et ensommeillés.

— Détenus, asseyez-vous !

Les hommes se lèvent en bâillant et s'asseoient. Les autorités se mettent au milieu de la cellule et demandent qui a chanté. Il va de soi que les prisonniers n'ont entendu personne chanter et se montrent extrêmement étonnés d'être interrogés à ce sujet... Les autorités voient, certainement, que cet amas de « petits hommes » se moque d'elles, mais que peuvent-elles faire ?

Le surveillant « le plus sympathique » assiste à l' « enquête » avec un sourire drôlement « bête ». En le regardant, André comprend que le truc de l' « Internationale » était vraiment génial : le surveillant a été touché. Il doit avoir entendu le chant, mais feint de n'en rien savoir. Le contrôle a commencé par l'étage inférieur. Les autorités sont en désarroi.

Lorsque les autorités sont parties, après avoir menacé de punir la prison toute entière (cette menace prouve que leurs recherches n'ont abouti à rien), un rire étouffé secoue la cellule. Le surveillant l'entend. Il ouvre la porte et après quelques minutes de silence, prononce en s'adressant aux prisonniers :

— « Fils de chienne ! » — Et il referme le verrou.

— Malgré tout, ce surveillant est bien sympathique — dit quelqu'un d'une voix sincère. — C'est dommage qu'il ne soit pas avec nous !

C'est ainsi qu'a fini le premier concert de Metalidi Hepner et tous les trotzkystes (bien entendu, ceux qui se sont « scindés »), les Arméniens, le docteur Petrov, et d'autres remplissent leurs sacs à la cantine. Y vont aussi ceux dont les « affaires » sont terminées et qui sont envoyés devant la Commission spéciale ou une autre instance « judiciaire ».

On doit rendre justice à l'admirable coutume observée par les prisonniers, ou, plutôt, à leur solidarité humaine. Pour ceux qui n'ont rien à leur compte à la trésorerie de la prison ou n'ont pas le droit de profiter de la « cantine » (l'interdiction d'y aller est une forme de représailles contre les prisonniers par-

ticulièrement têtus) on a créé un « fond » spécial où celui qui est allé aux achats à la cantine doit verser quelque chose. Certains prennent à leur charge un ou deux collègues en partageant avec eux ce qu'ils achètent à la « cantine ». Les marchandises les plus importantes sont les cigarettes et le tabac. La visite à la cantine est un grand événement. Lorsqu'une cellule obtient la permission d'y aller, tandis qu'une autre en est privée, cette dernière obtient un « crédit » de la première. Si la cellule n° 12 ne va pas à la cantine et n'a rien à fumer, la cellule de l'étage inférieur conclut avec elle un accord en vertu duquel elle lui avance 340 cigarettes. La cellule n° 12 fait descendre dans le bouclier de l'autre un petit sac, attaché à une ficelle, le « prêt » y est placé pour être ramené dans le bouclier de la cellule n° 12.

Lorsque, d'en bas, vient le signal : « Montez ! » les pêcheurs tirent leur « poisson » avec beaucoup de précaution. Ceux qui ont inventé les boucliers sont férus de la dialectique marxiste, mais après avoir résolu le problème de l'obscurcissement, ils n'ont pas prévu la « contradiction » que leur invention comportait. Les boucliers sont maudits parce qu'ils barrent la lumière, mais ils sont bénis, parce qu'ils facilitent le transfert du tabac prêté, par une cellule à une autre.

Après chaque visite à la cantine, la cellule a de quoi fumer, parce qu'on y achète surtout des cigarettes et de la « makhorka ». Le papier à cigarettes pourrait servir pour écrire. Mais le gérant de la cantine coupe avec les ciseaux les bouts de carton de toutes les cigarettes et la « makhorka » est versée dans les sacs des acheteurs, l'emballage enlevé.

L'achat d'allumettes permet aux prisonniers de s'amuser au jeu de dés dont l'enjeu est constitué par des allumettes. Le joueur le plus heureux devient le « roi des allumettes », car il a gagné toutes les allumettes dont dispose la cellule. Mais il ne garde son titre que quelques heures. Le jeu recommence, et le « roi » fait banqueroute au profit d'un autre plus heureux.

A l'étage supérieur de la prison se trouve l'infirmerie. Beaucoup de leurs camarades sont déjà là, frappés de folie à la suite des tortures et du désespoir.

Par le « télégraphe » ils ont appris divers cas tragiques qui ont eu lieu dans d'autres cellules : un jour, l'homme se met subitement à se cogner la tête contre le mur, ne pouvant plus supporter la dépression nerveuse trop longue et trop forte... Un autre jour, de la section des « triples » on transmet la tragique nouvelle que l'aide de camp du maréchal Doubovoï s'est suicidé. Allant au bain, il trouva un clou rouillé et le cacha dans sa poche. Rentré dans sa cellule, il ôta sa chemise et d'un fort coup de poing enfonça le clou dans son cœur... Dans une cellule de l'étage inférieur quelqu'un se coupa les artères avec un éclat de verre... Lorsque, le matin, tous les détenus devaient se lever pour l'appel, l'un d'entre eux resta couché dans une mare de sang... Dans une autre cellule, quelqu'un se pendit à une barre de fenêtre, avec une corde faite d'une serviette... Dans la cellule n° 12 on a déjà détaché un pendu. Ce fut l'ingénieur Maly, de la direction du nœud ferroviaire de Kharkov. Accusés de sabotages et de terrorisme, Maly et ses camarades furent soumis à des tortures extraordinaires dans les chambres de « la question » de la Section ferroviaire du N.K.V.D. par le célèbre chef de cette Section, Kourpass. Ils attendaient, tous, la mort et dans cette attente sinistre, Maly se décida à fuir la mort, préparée par Kourpass, et à se réfugier dans sa mort, à lui. Il se coucha sous la table, prit une ficelle et voulut s'étrangler, mais pour son malheur, il gigota trop fort. Les représentants du « prolétariat » de la cellule qui logeaient sous la table, et, plus particulièrement l'étudiant Gricha, — celui qui savait si bien imprimer la « swastika » sous les semelles de son professeur, — le remarquèrent et ils tirèrent l'ingénieur Maly du nœud coulant comme un grand malfaiteur public. Après cela, l'ingénieur fut déjà deux fois « roi d'allumettes ». Gricha est devenu son ami et il lui donne la moitié de ce qu'il achète à la « cantine ».

En général, la loi non-écrite, mais acceptée par tous les habitants de la cellule, dit que l'éthique des prisonniers permet tout : jouer, chanter, se quereller et même se battre. La seule chose qui est interdite est de devenir fou ou de se suicider avec un clou rouillé.

VII

André se pose la question : existe-t-il un contrôle sur les juges d'instruction du N.K.V.D. ? Doivent-ils observer une loi, une règle de justice et de quelle espèce ? Y a-t-il quelqu'un en U.R.S.S. qui s'intéresse au sort des « petits hommes » qui sont à la merci des gars en uniforme du N.K.V.D. ? et qui exerce le contrôle de « la justice prolétarienne ? » Mais quel est le principe régulateur de cette « justice » ? La plupart des prisonniers pensent que les juges d'instruction et les geôliers violent tout simplement cette « justice » et trompent cet « œil de la loi ».

Et voilà que cette justice vient dans la cellule n° 12. Elle y vient en visite. Cela se produit inopinément, sans aucun avertissement et sans les préparatifs qu'on fait d'habitude à l'occasion d'une tournée d'inspection et de contrôle, lorsque tout est mis en ordre, arrangé, nettoyé et préparé pour une revue de « gala ». La porte s'ouvre le plus simplement et des autorités s'y bousculent avec des sourires. Le directeur de la prison — albinos — pousse son cri perçant : — « Détenus, asseyez-vous ! » — et quelqu'un annonce :

— Procureur chargé du contrôle ! Attention ! Qui veut présenter une plainte ou une réclamation ?

Le « procureur chargé du contrôle » fait son apparition. C'est une petite femme, maigre et pâle, avec un regard apeuré et désemparé. Elle s'efforce de dominer ses nerfs qui certainement ne peuvent plus supporter la vision qu'elle a déjà dû contempler dans les autres cellules et qui n'est pas faite pour les nerfs d'une femme. Elle tourne un œil craintif vers cette foule d'hommes et se sent perdue sous leurs regards. Elle froisse le petit mouchoir qu'elle tient dans sa main.

— Qui a une réclamation quelconque ? — murmure timidement la « justice prolétarienne » d'une voix tremblante.

Une forêt de mains se lève. La « justice » en a peur. Avec une mine qui exprime toute son impuissance, elle se tourne vers un gros chef en uniforme de troupe du « commissaire de fer ». Le chef hausse les épaules avec mépris comme s'il voulait dire : — Ces ennemis du peuple ont beaucoup de réclamations, mais vaut-il la peine d'y attribuer une importance quelconque ? Et maintenant interroge-les ! — La « justice » promène son regard sur la forêt de mains, ne sachant que faire. La foule de prisonniers encouragés soudain par l'espoir, explose en questions chaotiques qui retentissent de tous côtés. Perdant toute prudence (« c'est tout de même un procureur ! »), les hommes posent des questions les plus osées :

— On ne m'a pas appelé à l'interrogatoire depuis deux ans. Pourquoi ?

— Est-il permis de battre les prisonniers ?

— Je suis un prolétaire héréditaire, comme mes aïeux, et on m'a torturé !!!

— Pourquoi ne nous permet-on pas d'écrire des réclamations ?

— Vous êtes procureur ! Dites-nous : — La Constitution de la République des Soviets a-t-elle prévu l'inquisition ?

— Pourquoi ne me laisse-t-on pas voir mes enfants ?

— Je ne suis coupable de rien, mais personne ne veut m'écouter.

C'est un accès de folie. Les hommes ont l'air de ne plus rien craindre et s'efforcent de révéler d'un seul coup toute leur tragédie. Ils n'attendent même pas les réponses du procureur. Ils veulent tout simplement que le procureur les écoute, qu'il sache ce qui se passe ici, ils veulent tout dire, ils veulent informer la « justice prolétarienne ». Mais, — chose étonnante ! — tous ces cris désespérés ne produisent aucune impression sur le groupe d'officiels qui est près de la porte. Seul, le procureur pâlit, comme de la craie, ses yeux pleins d'angoisse, fixent le chef en uniforme, comme si elle voulait l'implorer : — « Mais faites-les cesser, enfin ! » — Le chef garde le silence. Il remue la mâchoire. sous le flot de cris. Le flot s'arrête, s'épuise, la forêt de mains retombe, les hommes se taisent et ont l'air d'être arrosés par un torrent d'eau glaciale. Ils sont

anéantis. Leur élan a disparu aussi brusquement qu'il a surgi.

Le chef remue de nouveau la mâchoire et demande avec une mine sombre à un des prisonniers, le plus proche de lui :

— Vous avez levé la main, je crois ?

— Non... non... moi... moi...!

— Avez-vous une réclamation à faire ?

— Non... non... je n'ai rien... J'ai voulu tout simplement demander l'autorisation de faire des achats à la cantine, — balbutie le malheureux.

— Vous avez crié qu'on vous a battu... — Le chef fixe le pauvre de ses yeux écarquillés.

— Mais qu'est-ce que vous dites ?... Non... non...

— Vous a-t-on battu ?

— Non... Non... On ne m'a pas battu !

— Et vous ? — dit le chef à un autre, avec un mépris non caché.

— Non... non !

— Et vous ?

— Non...

— Et vous ?

— Non...

— Et vous ?

— Non...

— Vous voyez ! — dit le chef au procureur. Le procureur baisse les yeux et attend douloureusement la fin de cette maudite visite. Cette femme paraît tellement malheureuse et troublée (par ses affaires personnelles, peut-être ? !) qu'André ne peut la regarder sans pitié. Pourquoi l'amènent-ils ici, cette pauvresse ?

Ayant établi que parmi les détenus de la cellule n° 12 pas un seul n'a été battu et que les cris poussés par les prisonniers à ce sujet n'étaient qu'une « obstruction » et une « provocation organisée par les ennemis du peuple », le chef lance à la cellule :

— Le procureur a ordonné de vous donner du papier pour écrire vos réclamations. Vous les remettrez aux gardiens ou au surveillant-chef qui les transmettra à qui de droit. Dans les réclamations vous pouvez écrire tout ce que vous voulez ! Compris ? Tout ce que vous voulez !

Après cela, tout le groupe s'en va.

Les habitants de la cellule n° 12 discutent de tout cela avec tout le scepticisme nécessaire et énumèrent tous les procureurs qui ont été et sont, eux-mêmes, détenus en prison. On se rappelle tout particulièrement le procureur Bron.

*
* *

Une nuit, on a jeté dans la cellule n° 12 Karl Marx...

Les hommes étaient, en chaos, dans les bras étouffants du sommeil, leurs âmes s'étaient enfuies dans les rêves ensoleillés ou dans les visions d'horreur; les hommes se sont dédoublés, — ils se sont divisés en corps bleuâtres et demi-morts qui traînaient par terre, dans la cellule, et en âmes vivantes qui s'étaient envolées quelque part dans un autre monde.

Une bonne moitié de la nuit est déjà passée. Soudain, quelqu'un, près de la porte, pousse un cri et, ensuite, éclate d'un rire fou. Les hommes se réveillent, écarquillent les yeux ensommeillés et la vague de rire s'étend d'un rang à l'autre. Elle se propage comme une contagion de psychose causée par une vision invraisemblable. Malgré ses nerfs solides, André se sent soumis à cette psychose, il ne peut lui résister, ne peut s'affranchir de l'hallucination qui atteint toute la cellule et se dresse devant les regards stupéfiés qui passent brusquement des songes de nuit, propres à chacun, à une vision commune...

C'est Karl Marx qui se trouve dans l'embrasure de la porte. Son apparition est tellement réelle qu'on est abasourdi. Et, en même temps, c'est un fantôme, un spectre fait de volutes de fumée bleuâtre et de vapeur; c'est une nébulosité que les yeux mal réveillés perçoivent difficilement. Les hommes se frottent hâtivement les yeux, mais la vision ne disparaît pas. Le dos serré contre la porte fermée, les bras étendus, comme des ailes, tout blanc — tout blanc, comme un messager du ciel, se dresse le Dieu, le patron de cette terre — Karl Marx. Les épais cheveux blancs et la barbe blanche sont mis en désordre par les vents de la route d'au-delà. Le vêtement est blanc... Il n'a sur lui qu'un caleçon et une chemise.

— « K a r l M a r x... »

Karl Marx se décolle de la porte, fait lentement deux pas, comme un somnambule et s'arrête, les bras toujours tendus.

— Mon Dieu ! — murmure Karl Marx. — Où suis-je ? !

Silence de mort. Un malheureux, se sentant au-delà de la réalité, dans le royaume de la folie, pousse un cri sauvage et angoissant,, comme crient les hommes qui perdent la raison. Mais quelqu'un crie après lui et l'hallucination se dissipe. L'hallucination se dissipe, mais Karl Marx est toujours là. Il est en caleçon et en chemise et c'est précisément cela qui fait revenir les hommes à eux. Si c'est Karl Marx, ce n'est pas tout de même un fantôme, mais un homme vivant, non moins ahuri que les autres, qui se trouvent dans cette cellule. Les détenus se frottent les yeux, mais se calment déjà, ils respirent et s'asseyant à la turque, comme s'ils voulaient faire la prière, contemplent l'hôte d'un regard déjà normal et un peu moqueur.

— Où suis-je ? — répète l'hôte en caleçon.

— Dans une station climatique, — dit quelqu'un d'une voix sombre.

— Dans une maison de fous, — ajoute un autre sur un ton encore plus sombre.

— Venez ici, professeur, — dit Hepner, qui a enfin reconnu l'hôte. — C'est le professeur de l'Institut marxiste de N..., un collègue, — explique doucement Hepner aux assistants.

Un rire de soulagement et en même temps d'ironie acerbe roule d'un bout de la cellule à l'autre. Quelqu'un regrette même que ce ne soit pas un véritable Karl Marx et formule son regret en une réplique adéquate. Un autre exprime le doute au sujet de l'affirmation de Hepner. Un troisième crie avec ironie (mais peut-être, sincèrement) et avec une expression douloureuse :

— Karl Marx ! Oh ! Karl Marx ! Sauve-nous !

— Sauve-nous ! — répond un écho dans l'autre moitié de la cellule. Est-ce une manifestation de l'humour de pendu ou un appel au vrai Karl Marx, — patron de ce pays et, par conséquent patron de cette prison, apothéose de la grande révolution éclose du génie de Marx ? Il est difficile de le dire.

Quoiqu'il en soit, cet épisode et l'apparition de ce « Karl Marx » sont devenus ensuite la cause de grandes discussions et de tournois oratoires entre lui, en tant qu'incarnation de Karl Marx et son adepte fanatique qui remplit fidèlement sa fonction de sosie de Marx et le pilote, soutenu par certains autres. En sa personne, c'est la doctrine de Marx qui est venue à une vérification dans la prison où elle est enfermée pour confirmer, d'après le pilote, que « le processus est arrivé à sa contradiction dialectique ».

Au lieu de répondre à l'invitation de Hepner, « Karl Marx » hésite un instant, se saisissant la tête avec les mains, dans un désespoir infini :

— Mon Dieu, mon Dieu !

— Mais ce n'est pas Karl Marx, c'est un pope ! — dit quelqu'un. Et un autre ajoute :

— Oh ! Karl Marx n'est plus athée, il est devenu croyant ! Hi, hi...

— Qui es-tu ? — demande Karl Marx à celui qui rit.

— Métallo !

— Et toi ?

— Communiste.

— Et toi ?

— Compositeur, musicien prolétarien.

— Et toi ?

C'est toute une parade. « Karl Marx » interroge fièvreusement. Il s'efforce de s'expliquer quelque chose et les autres lui répondent sur un ton mi-plaisantin, mi-sérieux, comme des soldats au général qui les passe en revue. Le vent de questions et de réponses parcourt la cellule. Le résultat est extraordinaire. L'appel révèle que tous ceux qui sont détenus dans la cellule n° 12 appartiennent au pro'étariat, à son élite, à son intelliguentsia. Karl Marx cesse de poser des questions, baisse la tête et pousse un lourd soupir. Son attitude est typique pour un savant, c'est l'attitude d'un homme distrait et naïf, qui ne sait rien de ce qui se passe dans le monde, au-delà de son cabinet et qui rencontre le monde réel, découvre les petits détails comme s'il était un Colomb découvrant une Amérique. Ayant ainsi découvert la cellule n° 12 comme un lieu d'habitation du prolétariat et des vété-

rans de la révolution, Karl Marx garde la même pose et ne sachant que dire, fait un geste bizarre d'étonnement :

— Moi, on m'a tiré de mon lit...

Il a l'air de vouloir s'excuser de s'être présenté sans pantalon à cette société d'élite.

— Nitchevo ! Ce n'est pas encore le mal le plus grand. Le plus grand mal va venir plus tard, — dit quelqu'un pour le consoler.

— Couchez-vous ! — siffle le gardien qui a ouvert doucement la porte.

L'incident est terminé. Karl Marx s'asseoit près de Hepner. La cellule va dormir.

Après quelques jours de discussions animées avec le pilote et d'autres, Karl Marx est amené à l'interrogatoire et en est ramené, battu. Ensuite, devant tous les détenus, on coupe sa chevelure luxueuse et sa barbe et le professeur de l'Institut Marx Lénine est devenu un petit vieux, ridé, tout à fait comme Manevitch. On a fait de lui un terrible « ennemi du peuple ». Au premier interrogatoire même il a tout confirmé et « avoué ».

Il s'est « scindé » et maintenant, enfermé dans la cellule n° 12, soupire toute la journée et toute la nuit. Non, ce produit de la doctrine de Marx est trop dur pour ses dents et ses nerfs.

*
* *

On vient chercher Sachko. Le surveillant-chef entre et appelle Griaznov. Les détenus savent maintenant que c'est le nom de famille de Sachko.

— Griaznov, avec tes affaires !

Mais Sachko refuse de sortir et annonce au surveillant ce refus par les expressions les plus dynamiques.

Alors quatre gardiens viennent prendre Sachko. Tout rouge de colère, il se blottit dans un coin, et la bataille commence. Chaussures, bottes, assiettes, sacs — tout est mis en jeu. Sachko se défend d'une façon extraordinaire. Il crie :

— Salauds ! Vous avez rempli la cellule de gens innocents et vous les torturez. Ne t'approche pas, sinon je te tue ! Canaille ! Sale bête ! Vous dites que ce

sont des trotzkystes ! Menteurs ! — Et il lance sur les gardiens toutes les assiettes qui lui tombent sous la main. Il les jette comme disques. Les assiettes volent avec un sifflement et se brisant contre le mur, pleuvent en morceaux sur les hommes couchés.

Mais les assiettes sont épuisées. Les bottes et les chaussures aussi. Sachko est étroitement serré par les assiégeants qui brisent sa résistance, le garottent et l'entraînent. Sachko les mord, se débat, tache de s'arracher, frappe les gardiens avec les pieds et continue de pousser des cris où il s'agit toujours des innocents. Il dit des choses dont un centième suffirait pour que l'homme normal qui les dit fût assommé sur place et ensuite fusillé. Personne d'autre n'aurait osé crier des choses pareilles. Mais Sachko les crie à tue-tête, — on doit l'entendre même à la troisième cour...

— Il s'est rééduqué, ce salaud ! — dit avec haine un gardien.

La cellule assiste à cette scène. On garde un silence sinistre. Que peut-on faire ? Et cependant, on a l'impression que, soudain, quelque chose peut se produire, car les hommes sont au pouvoir d'une psychose qui peut éclater en des gestes insensés. Les geôliers le sentent et s'efforcent de s'en aller et de tirer Sachko le plus vite possible.

Ils portent Sachko sur les bras, mais à la sortie, il s'accroche tout à fait, comme il y a un mois, à la porte, avec les pieds et les mains, fou de colère et de désespoir, — ses doigts saignent, il se casse les ongles en les enfonçant dans le mur.

Enfin, il s'affaiblit, il voit qu'il n'y a plus rien à faire. Il crie à travers les larmes à ses camarades :

— Adieu, frérots !... Pilote !... Je leur ferai encore voir quelque chose, à ces salauds !

Et voilà... Il y a maintenant un « criminel politique » de plus. Un vrai « politique » qui n'a que quinze ans et dont l'âme d'adolescent ne connaît point de compromis.

VIII

Cette nuit-là, André n'a pas eu de rêves, car il n'a pas dormi. Il a perdu la capacité de dormir depuis l'heure où il avait eu ce rêve chimérique, à la suite de sa dernière conversation avec le juge d'instruction et où il avait vu l'horrible document avec le nom de Catherine.

Il cherche une justification de son droit moral d'agir, comme il se propose de le faire. C'est cruel, mais c'est juste ! Et surtout, il arrive de plus en plus à la conclusion que c'était nécessaire. Il faut le faire. Il sent que le rêveur romantique meurt en lui et cède la place à un tout autre homme, dur et cruel... Bon... Il le faut.

Pendant la promenade, ils voient beaucoup de neige (c'est l'hiver, c'est déjà le mois de février). Ils voient aussi une silhouette de femme qui leur fait des signes de main, à travers les barres de la fenêtre de l'infirmerie qui est là, dans un lointain corps de bâtiment.

André revient dans la cellule, encore plus triste. Pour chasser la tristesse il se met à broder le portrait du pilote sur une serviette donnée par Hepner. Il a voulu joindre à ce cadeau le sien propre, et broder pour le pilote un souvenir qu'il pourrait garder. Le professeur de l'Académie des Beaux-Arts, a dessiné le profil et sur ce contour André brode avec des fils d'une chaussette défaite. Il brode avec une aiguille, mais garde en réserve une allumette charbonnée et enfilée. Le portrait sera beau et bien ressemblant. Il le brode avant et après le dîner, rêveur, comme une jeune fille. Et lorsque le portrait est presque fini, le directeur de la prison, le commandant de la garde et deux hommes du « service d'opérations » font irruption dans la cellule. Après le cri enragé de l'albinos : — « Détenus, asseyez-vous ! » — ils se précipitent vers André. André a le temps de cacher dans le plan-

cher la serviette et l'aiguille, mais l'albinos voit un bout de la serviette, le retire du trou et l'étend devant ses yeux, et le chef s'adresse à André :

— C'est vous qui avez peint ?

— Hum... Oui...

— Où est le crayon ?

— S'il vous plaît ; — André présente quelques allumettes charbonnées, préparées d'avance pour cette occasion et montre qu'avec ces allumettes on peut bien peindre.

— Hum... Hum... Et c'est vous aussi qui avez brodé.

— Oui.

— Où est l'aiguille ?

André présente une allumette enfilée :

— J'ai dit : aiguille !

— Mais, c'est ça.

— C'est avec ça que vous avez brodé ?

— Oui !

— Qui voulez-vous tromper ? Est-ce qu'on peut broder avec ça ?

André montre qu'on peut broder avec une allumette.

— Bon. Prenez vos affaires... Je vois que vous êtes trop bien dans cette cellule.

André prend ses « affaires » — c'est-à-dire son petit sac fait d'un maillot sportif, serre les mains des camarades et s'en va. Il fait gaiement un geste d'adieu : — « Pour quelque temps ! Pour quelque temps ! » — La cellule l'accompagne de sourires encourageants, de regards sympathiques, de gestes discrets de main et de soupirs. — « Voilà ! Vingt jours de cachot ! »

Mais on ne jette pas André dans le cachot. On l'amène à l'étage inférieur et on le jette dans une autre cellule. C'est la cellule n° 3, dite de « punitions ».

Sol de ciment, humide, pénombre, une terne lampe électrique au plafond, pas de fenêtres. La cellule est toute pleine d'hommes demi-nus, en haillons. Après être resté quelques instant près de la porte, André, sans attendre une invitation, s'installe près du « Jules ».

*
* *

Il a l'impression d'être descendu du haut de la société humaine dans le plus extrême bas-fond. Quel contraste ! Dans la cellule n° 12, c'était un public hautement instruit, intellectuel et ceux mêmes qui n'avaient pas de grande instruction — Arméniens, Persans et Grecs — étaient tout de même des gens honorables. Ici, la masse est composée d'éléments criminels, de malfaiteurs — récidivistes, de professionnels de droit commun. On le voit par leurs conversations, leur attitude, leurs jurons, extraordinairement grossiers. Ils sont couchés, ou assis près des murs, sur les tas de hardes, jouent aux cartes; l'enjeu, c'est la ration de pain, ou la « soupe » (ration de demain, d'après-demain ou de toute une semaine). Ils se querellent, poussent des cris. Au milieu, sont assis, en deux rangs, des prisonniers politiques. Les yeux baissés, ils gardent le silence, n'élèvent pas la voix. Ils se serrent l'un contre l'autre et forment une île immobile dans une mer agitée.

Regardant cette mer sordide, André comprend pourquoi on l'y a jeté. Il connaît depuis longtemps, la méthode que les juges d'instruction du G.P.O.U., et, aujourd'hui, du N.K.V.D., emploient contre les insoumis. Ils jettent les prisonniers politiques dans une cellule de criminels de droit commun (« socialement proches » du régime) qui détestent de toute leur âme les intellectuels, car ils voient en eux non seulement les ennemis du pouvoir soviétique, mais leurs propres ennemis, à eux, et croient que c'est à cause d'eux qu'on vit si mal dans ce monde humain. On le leur a appris. Ce sont les criminels de droit commun, les malfaiteurs, les assassins, les déchets sociaux qui sont traités par le gouvernement comme « socialement proches » et « seulement un peu dépravés ».

Quelqu'un de la bande — l' « ancien » de la cellule — s'approche d'André et lui demande du feu, en le scrutant attentivement. Cet examen a dû produire sur lui une forte impression. Après avoir promené son regard sur les biceps d'André, sur sa poitrine nue et sur toute sa corpulence, il n'obtient pas de « feu », car André n'a pas de quoi fumer. Il tend à André sa blague avec du tabac. André roule tranquillement une cigarette et rend la blague avec remerciements. Alors

l'ataman de la bande demande d'une voix maussade :

— D'où es-tu ?

— De Kolyma, mon frère.

— Bon ! Trotzkiste ?

— Plus haut — répond André.

— Mais alors ?

André garde un instant le silence, lance une bouffée de fumée et ensuite, prononce sur un ton amical et confidentiel :

— Terroriste.

Cela aboutit à un résultat imprévu.

L'ataman, agréablement impressionné, examine encore une fois André et s'étant persuadé qu'André lui a dit la vérité, ne dit plus rien. Il retourne auprès des siens et grommelle :

— Ne le touchez pas. C'est un gars fameux. Ce n'est pas un petit intellectuel quelconque.

André sourit.

Mais sa position est bien mauvaise, parce qu'il n'a absolument rien avec lui, aucune chose qu'il pourrait étendre sur le ciment humide pour s'asseoir plus ou moins commodément. C'est « l'ancien » qui lui vient en aide. Venu au « seau », il remarque qu'André reste toujours accroupi, qu'il n'a rien. Il va au fond de la cellule, y cherche quelque chose en silence et apporte à André trois gros « lapti » (chaussures en écorce tressée).

— Voilà, frère. Mets-les par terre et assieds-toi dessus.

Et l' « ancien » ordonne au rang entier de se déplacer un peu à droite pour laisser à André un peu de place un peu plus loin du « Jules ».

Les trois gros « lapti » sont pour André un véritable bonheur, car ils résolvent le problème de ses relations avec le sol humide. Etre assis sur ces « lapti » est bien commode. Lorsqu'il a envie de se coucher, il pose un des « lapti » sous l'épaule, un autre sous la hanche, le troisième sous les genoux et sur ces trois points d'appui se repose assez confortablement. Sous la tête il met son petit sac et son poing. Il s'endort dans cette position et ne perd jamais ses points d'appui.

Le juge d'instruction s'est trompé dans ses calculs.

*
* *

Couché sur ses trois « lapti », et plongé dans ses douloureuses pensées, André entend soudain, une chanson. Un baryton, beau et pur, chante d'une voix forte avec une expression profonde :

« Ohé, ne murmure pas, forêt...
» Ne pleure pas, ne languis pas, jeune cosaque...

Il chante à pleine voix, comme un artiste dans une salle de concert. Etonné, André lève la tête : — Qui chante ? — Il voit à l'autre bout de la cellule un groupe de détenus de droit commun qui sont assis en cercle et jouent aux cartes. Un des joueurs a une grande moustache, une poitrine large, des sourcils noirs et ressemble à un tailleur. Il est assis sur une position élevée comme sur un trône. Il tient devant ses yeux les cartes en éventail, les regarde et chante.

Le verrou se lève avec bruit, mais personne n'y fait attention.

Le gardien ouvre la porte et crie : — « Cessez de chanter ! » — Mais l' « ancien » lui envoie une bordée d'injures tellement expressives, qu'il ne trouve rien de meilleur que de refermer la porte.

— Tchernoukha, vas-y ! — ordonne l' « ancien », et Tchernoukha « y va ».

« Ohé, ce n'est pas moi qui pleure, ce sont mes yeux [marrons.
» Ils ne me laissent dormir ni le jour, ni la nuit... »

Ses compagnons jouent mélancoliquement aux cartes et vivent la chanson. Chacun est plongé dans ses pensées, à lui. Personne ne dit rien, personne ne trouble le chanteur, ni les auditeurs. Tchernoukha finit la strophe en faisant traîner le son, comme le bourdonnement du vent dans la steppe. Il s'arrête, donne la carte et reprend :

« Ohé, je mourrai, chérie, et, toi tu vivras,
» Tu ne sauras pas, chérie, où est ma tombe... »

Le silence règne toujours. Seul, le vent bourdonne dans la steppe... Vent dans une steppe, dans un désert, sans chemins.

« Mon tombeau est au bord de la mer bleue,
» Au bord de la mer bleue, dans une vaste prairie.. »

Tchernoukha veut dire « noiraud ». Son âme paraît être noire, noire est sa figure sale, et couverts de poils noirs sont ses sourcils larges et sévèrement froncés. Mais que son chant est merveilleux ! En l'écoutant, André comprend que ces barbares qui passent leur temps à jouer aux cartes, s'injurient et se querellent si brutalement, cachent sous tous ces jurons et toute cette boue, une âme qui leur est propre et qu'il ne connaît pas du tout.

Une fois, venu du « Jules », et ayant rencontré le regard d'André, Tchernoukha lui fait un clin d'œil et de moustache, voit les « lapti » qui font fonction de lit et prononce avec un optimisme incomparable :

— Fameux ! Ne t'en fais pas, frère ! Connais-tu une anecdote ? Un bonhomme qui « n'aimait pas boire » vint à la confession. Le pope lui dit que dans l'autre monde il allait boire du goudron bouillant. Une semaine après, se rendant à l'église, le bonhomme passait devant un cabaret et le diable le tentait et le poussait à y entrer et à boire un quart de vodka. Mais le bonhomme se souvenait des paroles du pope. Or, tout près de là se trouvait une boutique où on vendait du goudron. Le bonhomme y entra, regarda le tonneau de goudron, le toucha avec le bout de la botte et dit au marchand : — « Eh bien, verse-moi un quart ! » — L'autre le fit. Le bonhomme siffla le quart, se lécha les lèvres, essuya la moustache et dit : — « Nitchevo. Si on s'habitue, on pourra le boire ! »

Ayant raconté cette anecdote, Tchernoukha éclata d'un rire joyeux, et termina sur un ton philosophique :

— Si on s'habitue, frère, on peut vivre même ici !

C'est vrai — se dit André — on « peut » vivre même ici. Il y a des hommes qui non seulement « peuvent vivre ici », mais préfèrent même cette prison, cette cellule à la liberté !

Parmi les « politiques » silencieux est assis un homme, — paysan ou artisan villageois. Il est grisâtre, il est insignifiant, mais il a produit sur André une impression extraordinaire. Il s'appelle Pavluk.

Tenant dans la main sa ration de pain, après

l' « appel » du matin avec une mine toute radieuse, l'homme embrasse d'un regard heureux la cellule et crie :

— Voilà ! Oh, si on mettait ici ma vieille aussi, je voudrais rester ici jusqu'à ma mort même ! On me soigne ! On me donne du sucre ! Des repas et tout ce qu'il me faut ! Et, il fait chaud dans la cellule ! Petits frères ! Qu'est-ce qu'il faut encore à l'homme ?..

En effet...

Ce n'est pas une ironie. Ce n'est pas de l'humour de pendu. Ce n'est pas une moquerie.

— On t'a admis à la sécurité sociale !... En voilà un oiseau ! — murmure quelqu'un dans le groupe de détenus de droit commun.

Mais cet homme n'est pas un « oiseau ». Il est arrivé à cet état moral à la suite de la « reconstruction ». Il fouille dans sa besace, en tire quelque chose, y met quelque chose, regardant ses affaires avec amour, les rangent. Voilà qu'il compte les rations qu'il a économisées, contemple les morceaux de pain sec, vérifie le sucre qu'il a mis dans un petit sac spécial. Il fait tout cela craintivement, avec un sourire bête sur les lèvres et lance de biais des regards furtifs. Il doit avoir l'intention de s'enrichir. Et tout sérieusement, il demande aux voisins si on peut envoyer d'ici des colis aux gens qui sont dehors. — « Oui, oui, on peut le faire », — lui répond-on.

Tchernoukha est le bonheur de toute la cellule. C'est son âme. Tchernoukha est un rieur et un blagueur. Lorsqu'il chante, André ne peut se défaire de la pensée qu'en la personne de cet homme au ventre nu, on a mis en prison la chanson ukrainienne, cette chanson qui n'a plus de foyer, mais reste liée à la terre natale. La chanson en prison ! Dans une cellule de punition ! Mais la chanson « ne s'en fait pas ». Ecrasée, piétinée, terrorisée, elle n'a aucune intention de se rendre, s'élève pure et sonore, déploie avec insolence ses ailes, retentit tout haut. Et la libre communauté de vagabonds la défend contre les geôliers.

La cellule n° °3 n'a pas de tuyau de chauffage central. Le télégraphe ne fonctionne donc pas, et André se sent coupé du monde entier. La tentative

de communiquer par les murs finit par un échec, les murs doivent être trop épais ou peut-être de l'autre côté, il n'y a personne. L'isolement est complet.

Un jour, on jette dans la cellule n° 3 un détenu nouveau. Il est de taille moyenne, jeune, a une mine sombre, clochard de type mi-villageois, mi-citadin.

Poussé par les gardiens à l'intérieur de la cellule, il s'appuie à la porte et reste immobile, comme un loup traqué. Ses petits yeux parcourent rapidement toute la cellule. Il garde le silence. Ayant occupé une place près du « Jules », il s'y asseoit et continue de jeter autour de lui des regards inquiets. Personne ne lui porte aucune attention. Lorsque l'hôte remarque cela, il se détourne et s'efforce de ne pas être vu d'en face.

André l'observe tout le temps avec attention, comme s'il sentait que cet homme allait jouer un rôle important dans son épopée de prisonnier. C'est un villageois, un villageois traqué. A l'appel du soir, on apprend que le nouveau s'appelle Sannko Petchenizki.

Le lendemain, un grand tumulte surgit, le matin, dans la cellule. On est réveillé par un cri et un branle-bas formidable. On bat quelqu'un. On tue quelqu'un. La fourmillière des « droit commun » est là, se pressant, avec des cris, autour de quelqu'un qu'on veut mettre en pièces et qui se débat sous les coups. André voit la figure de Sannko ensanglantée et se précipite là. Il apprend qu'on veut tuer Sannko parce qu'il a volé une ration de pain. Tous les « civils » apeurés, s'écartent craintivement. Personne ne défend Sannko. Il est absurde de défendre celui qui a violé la règle de fer de la communauté des « droit commun ». André le sait. Mais il a son point de vue à lui et estime qu'une ration de pain est moins précieuse que la vie d'un homme, même s'il s'agit d'un Sannko quelconque. Il saute dans le feu et interrompt le lynchage. Ce n'est pas facile. Il reçoit, lui-même, quelques coups et on lui poche les yeux, mais il arrive tout de même à sauver le malheureux qui ne pouvait déjà plus se défendre, et couvrant de ses mains sa figure pleine de sang, roulant d'un côté à l'autre sous les coups. La tempête s'apaise. André donne au volé sa ration de pain et prend Sannko sous sa protection.

Il s'est soumis à André et s'est attaché à lui.

Il est fidèle à André comme un chien. Il parle peu. Il regarde André et se demande si André veut que Sannko fasse quelque chose pour lui. André n'accepte pas. Mais la ration de pain qu'il connait auparavant à Pavluk, il la partage maintenant en deux et en donne une moitié à Sannko qui est toujours affamé. Pour exprimer sa reconnaissance, Sannko assiste André lorsqu'il est de service : il l'aide à balayer la cellule, à porter le « Jules », à recevoir sa ration de pain et de soupe — tendre la main, transmettre les rations, c'est déjà un petit service. En général, il tache d'exprimer sa reconnaissance par les gestes les plus menus. Il est sombre, sauvage comme un loup, maladroit et il est drôle à voir lorsqu'il fait ces petites choses avec une mine méchante et des gestes maladroits. Il évite toute conversation et la seule chose qu'André peut apprendre par quelques phrases fragmentaires, c'est que Sannko est un « politique ». Auparavant, il a été de « droit commun » et a été dans le camp de concentration de Kolyma, mais maintenant il est détenu politique. Pour l'action terroriste. En voilà, un « terroriste » !

André apprend qu'il est fils d'un paysan « dékoulakisé » et déporté avec ses enfants dans le lointain pays de Petchora. Sannko doit avoir une biographie peu ordinaire si, après la « dékoulakisation » et la déportation, il a pu se retrouver de nouveau en Ukraine et, pour le comble, dans un rôle de terroriste. Mais peut-on tirer quelque chose de plus précis de ce garçon, sauvage comme un loup et silencieux comme une pierre ?

*
* *

Qui sait combien de jours on a déjà passé dans cette cellule ? D'après les douleurs rhumatismales dans les os et la couleur grisâtre et sale de la peau, ces jours doivent être déjà bien nombreux. Mais dans ce monde, les changements viennent inopinément, brusquement, comme les révolutions, les événements tombent comme des météorites du ciel, au moment le plus inattendu. Et, au début, chacun espère chaque jour que cet événement le retirera de cette fosse. Mais le temps passe, les espoirs sont déçus.

Un jour, Tchernoukha s'asseoit près d'André et de Sannko. Il reste longtemps à leurs côtés, fume, pense à quelque chose avec un air assombri. André lui demande de chanter quelque chose, mais Tchernoukha « n'est pas d'humeur ». Et plus André insiste, plus Tchernoukha s'obstine. Mais lorsqu'André a déjà cessé de le prier, Tchernoukha entonne soudain une chanson. Il chante pour lui.

« Oublie-moi ! oublie-moi !...
Lorsque la poitrine respirait encore,
Lorsque le cœur s'envolait quelque part,
Nous nous sommes séparés. »

Il chante tout doucement, la tête penchée, les mains posées sur les genoux :

« A toi, le coucou, au printemps,
Annonçait le bonheur. A moi,
Les corbeaux criaient tristement :
Oublie-moi !...
Oublie-moi !... »

Il n'a jamais chanté mieux que cette fois. Après avoir écouté cette chanson, André se couche, la figure contre le sol en ciment et reste ainsi jusqu'au dîner.

A l'heure du dîner on commence à les transférer ailleurs. Toute la cellule. On les prend par groupes, « avec les affaires » et on les fait tous sortir, un groupe après l'autre. Seul André reste encore dans la cellule, grande, obscure, vide. Angoissé, il y demeure ainsi jusqu'au soir. Il refuse le repas que le gardien lui apporte. Il est assis, comme Tchernoukha, la tête sur les genoux, tout seul, dans la grande fosse vide.

« A toi, le coucou, au printemps,
Annonçait le bonheur. A moi,
Les corbeaux criaient tristement :
Oublie-moi !...
Oublie-moi !... »

Les larmes qui envahissent son cœur cèdent la place à la colère, une colère affreuse, infernale.

Dans la soirée, deux hommes du « service d'opérations » viennent le chercher.

IX

On a mis André dans une niche de chien, — dans la « cabine », — une boîte froide et étroite, dans la partie souterraine de la prison, près de la sortie. Cela signifie qu'on l'amènera bientôt à l'interrogatoire. Son plan de risposte conçu au cours des longs jours et nuits, se dresse devant lui, dans toute son ampleur, sous le projecteur de la pensée fiévreuse qui le travaille.

Un plan féroce...

— « Oublie-moi !

« Oublie-moi !

On vient le prendre et on le conduit dans la cour. Le « Corbeau Noir » est là. Beaucoup de neige. Il fait froid.

— Ohé ! — dit le sergent qui est dans le « Corbeau Noir », lorsqu'on a amené André. — Ohé !

Il voit qu'André est demi-nu, en caleçon et sans chapeau.

— Ohé ! Mais il est nu ! Qui m'amènes-tu ? Est-ce pour qu'il meure de froid en route. Je ne l'accepte pas ! — et il profère des jurons.

— Où est donc ton vêtement ?

André fait un geste d'indifférence : seul le diable peut le savoir.

— Je ne l'accepte pas ! Trouvez-lui quelque chose, ou allez au diable ! — répète le sergent.

On court, on cherche, mais on ne trouve rien, sauf le directeur de la prison — albinos — qui apparaît pour dire :

— Prends-le comme ça ! Le diable même ne pourra rien faire à celui-là. Je prends la responsabilité.

Le sergent murmure, mécontent, mais ouvre la portière du « Corbeau Noir ». Il met André dans la première cabine et s'en va. Le temps passe. On n'entend rien. L'automobile stationne toujours. On doit attendre encore quelqu'un. Au début, André

ne remarque pas le froid. Il est plongé dans ses pensées. Mais peu à peu il se sent gelé. Mais ce n'est pas le froid qui l'impatiente. C'est le désir de partir, de partir le plus vite possible, pour que tout finisse. Le plan infernal lui casse le crâne. Mais pourquoi donc ne part-il pas, ce maudit « Corbeau Noir » ?

Il entend quelqu'un marcher près de la machine. La neige crisse. André tape sur la paroi. Les pas s'arrêtent et une voix maussade dit :

— Pourquoi tapes-tu ?

Ce n'est pas la voix du sergent. Ça doit être son adjoint.

— Je suis gelé, — crie André. — Mais pars donc enfin. Je vais mourir de froid ! Entends-tu ?

Une pause.

— Eh bien, meurs ! — répond enfin une voix indifférente. Un instant après, elle ajoute : — Si tu crèves de froid, tant mieux pour toi, imbécile.

Il se passe encore beaucoup de temps. Enfin, on entend des voix : voix de femmes ! On amène des femmes. Elles sont tout près. Elles parlent aux hommes du « service d'opérations ». Il y en a une qui plaisante. On lui répond.

— Où ? — demande la première qui entre dans le petit couloir de la machine. — « Ici, ici ! », répond une voix d'homme. La portière s'ouvre dans l'obscurité et on pousse une femme dans la cabine d'André. André veut tousser ou dire que c'est une erreur, mais se retient. Tant pis ! On fait entrer la femme et on referme la portière. Ensuite on conduit une autre femme dans la cabine voisine, une autre encore dans la troisième... Les cabines sont pleines. Le moteur commence à ronfler et la machine s'ébranle. — « Vas-y, vas-y ! — On est bien pressé ! »

Au début, la femme n'a pas compris que par erreur on l'avait poussé dans une cabine où se trouvait un homme. Mais une seconde après, André sent sur lui son corps, — elle est maigrelette, petite. Il touche son bras et chuchote : « Restez tranquille ! » — La femme s'écarte craintivement :

— Chut ! — chuchote André. — Ne craignez rien... Il sourit : — Si même je n'avais que dix-sept ans et vous aussi...

Mais il n'achève pas la phrase. — Ce qu'il a pris pour une femme piaille d'une voix enfantine étouffée et se presse contre lui :

— Oh, mon Dieu ! Mon Dieu ! André ? ! Mon petit André ! Toi ? Mon Dieu !

C'est Galia, sa sœur Galia !

Le moteur hurle et le gardien n'entend pas les mots, ni les pleurs de fillette. André embrasse la tête de la petite et la serre contre son cœur. — Chut ! Chut, Galia ! Chut, sœurette !... Chut ! Mon Dieu ! Galia ! Galia ! Chut, sœurette !... Chut ! Mon Dieu ! Galia ! Galia ! Mais comment ? ! Chut ! Mon Dieu ! Mais Galia ne peut se calmer. Elle tremble et s'efforce en vain de prononcer quelques mots.

— Katria !... Katria !... — Elle n'arrive pas à faire passer les mots à travers les larmes.

— Quoi ? Katria ? Quoi ? — André la saisit par les épaules.

— Elle est devenue folle !... Folle, mon petit André ! On l'a envoyée à l'hôpital... Elle était dans une cellule de l'étage supérieur... Nous sommes nombreuses... Oh, que nous sommes nombreuses !

André a l'impression que la machine s'est brusquement enfoncée dans un mur et s'est brisée avec fracas.

— Katria devenue folle !... Elle est là ? ! là, elle aussi.

— Là, là ! Dans un hôpital pour les fous... Galia chuchote fièvreusement, s'embrouille, se presse pour dire tout avant que la machine n'arrive à la destination.

— Il y a déjà longtemps, mon petit André. Elle est là, depuis longtemps... Oh, combien de temps déjà ! On l'a battue ! Oh, comme on l'a battue !!! Pour toi, mon petit André !... Pour toi... Pour nous... Elle a fait tant pour nous... Avant de tomber malade, elle t'a écrit... Un petit billet... Le voilà ! Voilà ! Elle me l'a passé... Elle l'a jeté de sa cellule dans le bouclier de notre fenêtre pour que je te le transmette par quelqu'un... J'ai attendu une occasion... Pour te le transmettre par quelqu'un...

Galia chuchote et cherche d'une main fébrile le petit billet, mais ne peut le trouver, — il est bien caché. Elle palpe les coutures de son mince manteau.

Enfin, elle le trouve et met dans la main d'André une petite boulette, petite comme un pois, — un billet roulé en boulette. André le serre dans sa main qui tremble. Il lui semblle que le minuscule billet brûle ses doigts.

Le féroce plan d'André est tombé en poussière. Une lourde pierre tombe de ses épaules, mais seulement pour céder sa place à une autre. Katria est devenue folle !!! Sa Katria ! Sa fidèle Katria ! Sa fidèle Katria ! Fidèle... Devenue folle !... Il la voit dans cet enfer... sur la « grande chaîne mobile »... Il n'entend rien de ce que lui dit sa sœur... Il se ressaisit. Ils ont si peu de temps et il faut dire tant de choses. Il écoute Galia. Elle parle de sa propre affaire. On l'accuse d'avoir appartenu à une organisation insurrectionnelle de terroristes, d'espions !!! Mon Dieu !

— Et... tu t'es « scindée » ? — demande-t-il doucement, caressant la tête de sa sœur.

— Mais je ne sais rien... Tout cela m'a fait tellement peur, frérot ! Oh, que c'est affreux ! Mais moi, je ne sais rien, rien du tout ! Et toi ?

— Non ! Non, Galia... Au lieu d'achever la phrase. il étreint sa sœur, serre contre son cœur cette malheureuse fillette, si jeune, si jeune encore, sa sœur qui a perdu sa jeunesse. Pour lui. Oui, pour lui.

La machine roule avec bruit, par les rues nocturnes, approche de sa destination et, ils ne se sont encore rien dit. Entrecoupant le chuchotement fébrile de sa sœur, André lui pose des questions sur leurs frères. Il demande des nouvelles des frères. Galia ne sait rien sur eux. Ils s'en allèrent le même jour. Ils s'en allèrent...

— Et Nicolas ?... Que penses-tu ?... Dis !

Galia garde le silence, presse la main d'André et pleure. André pose de nouveau les mêmes questions, mais Galia se tait et pleure doucement. Elle n'ose pas exprimer ce qui brûle son cerveau. Une ombre noire plane sur leurs cœurs... Galia se tait. Elle ne dira rien sur Nicolas. Elle ne prononce que ces mots : — « Maman est morte ! » — Leur mère est morte de tristesse et des pérégrinations sans fin et sans espoir, dans la recherche de son fils et de sa fille.

Galia a appris la nouvelle de sa mort déjà en prison. Des gens ont apporté cette nouvelle... Des gens de leur ville, des connaissances... Quant à elle et à Catherine, elles ont été arrêtées très peu de temps après l'arrestation d'André. D'abord on a pris Catherine. Ensuite on est venu la prendre, elle aussi. Oh, qu'elle était douloureuse pour maman, cette séparation ! Elle s'est évanouie et est restée ainsi à la maison. Toute seule !...

La machine s'arrête. Ils s'embrassent. Ils se disent chaleureusement encore quelques mots. Ils s'encouragent, l'un l'autre. André prie Galia de transmettre à Catherine que... Mais les derniers mots ne sont pas prononcés. La portière s'ouvre : — « Sortez ! ».

Quel est l'étonnement des argousins lorsqu'ils voient un homme et une jeune fille sortir ensemble de la cabine. Toute une alarme éclate. On a fait une faute effrayante. Et quel est l'étonnement d'André, lorsqu'il voit sa sœur à la lumière de la lanterne, devant l'entrée de la prison ! C'est la même Galia, mais elle n'est plus la même. C'est déjà une fille toute grande et grave. Elle a une mine douloureuse et est merveilleusement belle, comme si elle s'était épanouie dans l'enfer. Galia fait à André un signe d'adieu et s'en va.

Les geôliers, désemparés, interrogent André : connaît-il cette jeune fille ? Idiots ! Comment un frère peut-il ne pas connaître sa sœur ? Mais ils lui posent cette question, et il donne une réponse négative, parce qu'il s'est habitué à opposer un « non » à toutes les questions de ces gens-là. Non, il ne connaît pas cette jeune fille. Mais, ensuite, ils établissent, d'après les papiers, l'identité des deux noms de famille et tombent dans un désarroi total. Ils craignent d'être accusés de manque de « vigilance révolutionnaire », et André sait qu'ils ne rapporteront jamais cet incident à leurs chefs parce que cela peut coûter cher à quelqu'un d'entre eux.

André est retenu quelque temps dans la salle d'attente sous une sévère pression morale : on le soumet à une fouille minutieuse et lui fait comprendre qu'il ne doit pas trop parler de ce qui vient d'arriver. Après cela on le conduit à la « potinière ».

*
* *

Dans la « potinière », André lit le billet. Pour des raisons de conspiration il n'est adressé à personne et son nom n'y figure pas. Il n'y a que ces mots écrits en très petites lettres sur un bout de papier à cigarettes :

— « Sois courageux ! Tiens bon ! Mon aimé ! »

Et c'est tout. Lorsqu'il tient ce petit morceau de papier, ses mains tremblent.

— « Sois courageux ! Tiens bon ! Mon aimé ! »

L'écriture est la même que celle qu'il a vue dans les papiers du « dossier ». Alors ? Alors ces papiers qui ont suscité une tempête aussi formidable dans son âme ne sont pas ce qu'il avait supposé. En tout cas, ils sont sûrement écrits dans l'hôpital pour les fous. Sûrement. Quant à ce qui y est écrit, cela ne présente même plus aucun intérêt ni aucune importance.

André est assis par terre, au plus épais de la foule. Il ne voit rien et ne s'intéresse plus à rien. Il est plein de douleur profonde, mais, en même temps, de sérénité. De nouveau et de nouveau il regarde en cachette le petit billet et sourit avec tristesse.

« Sois courageux ! Tiens bon ! Mon aimé ! »

Oui, c'est elle. C'est sa Catherine. Son amie, sa compagne fidèle.

Son cœur se remplit d'une force nouvelle. Mais il tâche de ne pas penser aux frères. Il chasse toute pensée qui les concerne. Mais cette pensée sinistre se réveille quelque part, dans les profondeurs de l'esprit. Non, il ne faut pas. Il pense à Catherine. Il incline la tête, devant elle, devant ses souffrances.

« Ma pauvre bien-aimée ! »

Dans la cellule, il y a beaucoup de monde. On garde le silence. On attend l'appel qui peut retentir à tout instant. Il est minuit, l'heure du travail le plus intense à la « fabrique-cuisine ». On appelle, « sans affaires » des gens intacts et on les ramène après l'interrogatoire, battus et démolis. De temps en temps on amène des nouveaux, comme André, de diverses prisons de la ville et de la région. Les conversations ne collent pas, et chacun reste en face de lui-même, chacun est solitaire, tout en étant entouré d'une foule.

Les hommes essaient de s'assoupir ou plutôt feignent de dormir. Lorsque toute la cellule paraît vraiment plongée dans l'oubli, des pas retentissent dans le corridor, accompagnés de sonores pleurs d'enfant — pleurs d'un bébé.

Tout près de la porte passent des pas — les uns légers, ceux d'une femme, les autres lourds, pas d'un soldat.

Tous les détenus se lèvent. Les oreilles se dressent. Plus d'un a cette terrible pensée :

— Est-ce ma femme ? Est-ce ma femme ?

Les pleurs du bébé s'éloignent le long du corridor.

Silence. Et, soudain, dans ce silence une voix maussade et sarcastique parvient d'un coin, d'un tas d'hommes :

— Ah ! Tu es pris !... Vieil ennemi du peuple. Vieux malfaiteur !... Ah !

Ces mots tombent, comme un coup de massue sur les têtes déjà abasourdies. Mais personne ne rit.

— Est-ce la mienne ?... Est-ce la mienne ?

Voilà qu'on jette quelqu'un dans la cellule. On l'y jette dans le sens littéral de ce mot, en le tenant par les bras et les pieds, comme on tient une bûche par les branches, car il ne peut plus remuer ses membres, — tellement il a été battu. On le jette dans la cellule, on referme la porte et s'en va. Silence, l'homme gît près de la porte, sur le sol de ciment, immobile, les yeux clos, et respire difficilement. Un filet de sang coule de sa bouche. Silence. Mais voilà que de l'autre bout de la cellule parvient une voix qui tremble. C'est un de ses amis :

— Eh bien, Philippe, comment ça va ? Comment ça va là-bas ?

L'homme qui gît près de la porte ouvre douloureusement la bouche, remue les lèvres et dit :

— Là, on me disait... bien que tu ne sois pas une vache portante, vêle tout de même.

— Et toi ?

— Et moi... je leur répondais : « On ne m'a pas présenté au taureau ».

On rit. Si les juges d'instruction et tous ceux qui sont à l' « Olympe » tchékiste savaient comment on réagit à leur « travail héroïque »...

QUATRIEME PARTIE

I

— Oh, oh ! Mais vous vous portez très bien, frère. — Donetz reçoit André joyeusement et a l'air d'être agréablement surpris. — Épatant !... Pouvez-vous donc dire qu'on est mal chez nous ? Eh bien, maintenant vous avez quelques forces à perdre, n'est-ce pas ?... Souvenez-vous de notre conversation ? Il n'était pas bien intéressant pour moi d'avoir affaire avec un demi-cadavre. Voilà, maintenant, tout est bien.

Donetz paraît vraiment intéressé par l'agréable perspective de s'amuser comme un chat avec une souris, avec un homme qui a de quoi perdre. Il est, comme la dernière fois, dans un uniforme bien ajusté, entouré de courroies brillantes, puissant et beau à voir. Et comme l'autre fois, il sent une force primitive, celle de steppe, de cosaques-zaporogues. — « Il doit être vraiment de souche cosaque, fils de diable, pense André, — seulement, il a pris un mauvais chemin » — Donetz prie André de prendre « sa place », — toujours la même place « légitime », sur la chaise de chêne, près de la porte, et lui rappelle leur conversation d'autrefois.

— Vous vous souvenez, je crois, de la punaise et de mon alternative ! N'est-ce pas ? Peut-être, vous rappelez-vous ce que vous m'avez répondu. Vous l'avez oublié ?

— Non, — dit André doucement et le plus calmement possible, — Je n'ai pas oublié.

— Eh ! je sens, par votre ton, que vous le dites sérieusement et que vous faites tout votre possible pour garder le calme. Oui, oui ! Mais, l'autre fois, vous avez parlé sur un ton de prostration complète,

comme un demi-cadavre. Et maintenant, votre voix est forte. Et maintenant, on n'a pas besoin de vous le répéter. Réfléchissez. La situation a changé, en ce sens que vous n'êtes pas mort, mais revenu à la vie. Avez-vous envie de revenir de nouveau à la mort ?

André serre les dents pour ne pas lâcher une bêtise quelconque (il pense à Catherine). Il se tait et promène son regard autour de lui. C'est la même chambre où il a fait la connaissance de Donetz. La même fenêtre tamisée, les mêmes « meubles », le même parquet bien ciré et luisant et la fenêtre donne sur le même côté.

— Et vous ? — reprend avec mépris Donetz. — Vous faites le héros révolutionnaire. Pitoyable romantique, naïf et drôle ! Eh bien, faites le héros, faites ! Amusez-vous... Cependant, votre voix tremble ! — Donetz le dit avec une joie méchante. Il fait un geste de dédain et s'asseoit devant sa table. Il ouvre un épais dossier de couleur verte et s'y plonge avec une mine significative. Il relit quelque chose avant de « commencer ». André regarde la figure de Donetz et fait une grimace de mépris mélangé à un sentiment de joie.

— « Regarde, regarde ! pense-t-il — Et tu n'as même aucune idée qu'une bonne moitié de tes mystères avec lesquels tu veux me provoquer et scinder mon âme, ne valent plus rien. Et ta mystérieuse toile d'araignée est déjà déchirée. Un seul détail déchiffré suffit à réduire à rien toutes les ordures que vous avez accumulées dans votre dossier et tout se brise contre ce détail... Contre la démence de Catherine !

Donetz lève la tête et surprend le sourire d'André et les dents serrées :

— Pourquoi avez-vous ce sourire de Méphisto ?

— Comme ça... Le dossier est bien épais.

— Oh, oui ! bien épais, bien épais.

— Peut-être, me laisseriez-vous en prendre connaissance conformément à la loi ?

— Pourquoi ? Vous avez dit que c'est un tas d'ordures... Vous vous rappelez ?

— Sûrement ! Mais même dans les ordures on peut trouver une « perle ».

— ...Tout de même... Ça dépend. Pour nous, mon frère, c'est tout un diadème de perles... Seulement, lorsque nous aurons mis ce diadème sur votre tête, cette tête n'en supportera pas le poids et votre cou se cassera. Voilà pourquoi vous n'avez pas besoin de regarder ce diadème... L'heure n'est pas encore venue de vous casser le cou. Mais lorqu'elle sera venue, alors nous mettrons notre diadème sur votre tête. Vous pouvez en être sûr. (Donetz surprend sur les lèvres d'André le même sourire ironique). Pourquoi souriez-vous ?

— Cette conversation de joaillier me plaît beaucoup. Seulement, il me semble que vous employez trop d'hyperboles.

Donetz éclate de rire, sans aucune raison visible. Puis, il dit, les dents serrées : — « Eh, toi ! Dans son ton André distingue un mélange de pitié (celui-là, il a perdu la boule, — doit-il penser), d'ironie et de satisfaction. Il se replonge dans les papiers. Il « prépare » moralement sa victime : il sait que les yeux et les nerfs d'André ne se détachent plus de ce dossier. Il lui faut pousser André à une extrême tension nerveuse, pour que son cœur se serre follement et que l'ignorance de ce qu'il y a dans ces papiers aboutisse chez lui au désespoir. Donetz connaît bien son métier. Il a déjà joué de la même corde lorsqu'André était enfermé dans les « triples ». Seulement, il ne sait pas ce qui est arrivé depuis. C'est pourquoi la « préparation » n'a plus sur André l'effet que Donetz cherche. Si Donetz n'avait pas mis en avant les feuillets signés de Catherine, comme son atoût le plus important, la situation serait toute autre. La trahison de la bien-aimée, c'est la chose la plus pénible et, dans les mains d'un juge, l'argument le plus puissant. C'est un bélier pour briser le mur le plus solide de la résistance morale. Et voilà, que ce bélier est cassé et Donetz ne le devine pas. Et non seulement cassé, mais tourné dans le sens contraire, il est devenu un bélier avec lequel, lui, André, peut briser le mur de la provocation grandiose. André y pense et sourit.

Se sentant troublé, André tourne les yeux vers les murs. Ensuite, son regard est attiré par un tas de livres, derrière la table, dans le coin, près de Donetz.

— « Diable ! » — Mais ce sont ses livres, à lui ! Tous ces livres sont à lui. Par les couvertures, André reconnaît ces livres et devine que c'étaient eux qui faisaient le contenu du sac que Rybalko portait avec une telle difficulté. Ils étaient donc revenus, le même soir, chez sa mère et avaient saisi sa bibliothèque et ses archives qui étaient cachées là. Elles leur avaient échappé, pendant sa première arrestation (cette fois-là, ils n'avaient pris que ce qui était dans son logement dans la Maison des Aviateurs). Mais si le petit frisson parcourt son cœur, ce n'est pas parce qu'il regrette la perte de ses livres. Ils n'avaient pas pris toute la bibliothèque. Ils ont pris les livres au choix, — ceux dont la saisie pouvait être utile, du point de vue N.K.V.D. Ces livres « utiles » sont certainement ceux qui lui ont été donnés par des amis et des camarades « en souvenir » avec dédicace. La Maison des Aviateurs était voisine de la Maison des Ecrivains « Slovo » (« La parole »), où il avait beaucoup de connaissances, de copains, de bons camarades. Ses amis et ses camarades lui donnaient souvent des livres et faisaient des inscriptions sur les cadeaux. La Maison « Slovo » s'est déjà depuis longtemps transformée en « Crématoire », — surnom qu'on lui a donné à cause des arrestations systématiques d'écrivains. Ses habitants sont, pour la plupart, partis dans l'autre monde, ou dans les pays du Nord, mais il y en a encore qui vivent en liberté. Et dans ce tas de livres il y a beaucoup d'inscriptions autographes (dédicaces) de ces vivants, sans compter les autographes de ceux qui n'existent plus, qui sont en prison ou scient du bois (« jouent de la guitare ») quelque part près du cercle polaire, ou gisent dans la terre.

Ayant intercepté le regard d'André, Donetz regarde les livres, puis André, et sourit largement :

— Tu les reconnais ?

— Oui...

— Eh bien que diras-tu ?

— Tous mes livres ne sont pas là.

— C'est sûr qu'ils ne sont pas, tous, ici... Mais ceux qui y sont suffisent déjà, — et Donetz prend un livre, puis un autre... D'abord, il prend le recueil de « Contes », de G. Kossinka et lit la dédicace faite

au-dessus du titre : — « Allo ! Il y a encore de la poudre dans les poudrières. Plus haut, toujours plus haut ! » — Il rit et rejette le livre. Puis, il prend les « Etudes bleues », de Khwilywy, les rejette. Ensuite, il prend un recueil des Poésies de O. Vlizek, avec une dédicace extravagante dans laquelle s'est exprimée toute l'âme turbulente du jeune poète communiste..., il le rejette. Il prend encore quelques livres et les rejette — tous ceux qui, par hasard, lui tombent sous la main, appartiennent aux auteurs qui n'existent plus ou sont au bagne, — la seule chose à laquelle peuvent servir ces livres des hommes déjà perdus, c'est d'être des pièces à conviction pour prouver qu'André a été en rapports étroits avec des « ennemis du peuple » bien connus. C'est tout de même utile. Mais parmi ces livres, il y en a beaucoup qui sont des cadeaux de ceux qui vivent encore.

Ayant rejetté le dernier livre, Donetz regarde André et dit avec ironie :

— « Plus haut, toujours plus haut ! » — Oui... Vous volez haut, mais descendez trop bas.

André sourit :

— Vous devez être aussi aviateur. C'est très bien. Vous devez donc savoir que l'aviateur le plus célèbre n'a jamais pu atterrir au ciel.

Donetz sursaute :

— Ah, c'est comme ça... Sacré fantôche !!! — il repousse le dossier vert, puis le reprend de nouveau, le pose sur la table et commence à crier. Mais ses cris ne font pas peur à André. Ces phrases usées et banales, menaces d' « écraser » ne produisent plus sur lui le même effet qu'autrefois.

Tout cela est primitif et bien banal et André commence à se sentir déçu par Donetz, en tant que « juge d'instruction génial ». La grandeur et le mystère dont cet inquisiteur éminent voulait s'entourer se dissipent et ne laissent qu'une vision bien ordinaire.

— Tu fais le héros !... Révolutionnaire !... Romantique, naïf et pitoyable ! Tu es un romantique ridicule. Un fantaisiste ridicule !... Et moi, je suis un réaliste ! Comprends-tu ? Tu ne comprends rien de rien ! Tu es un esprit fantaisiste, tu voles dans les rêves... « Plus haut, toujours plus haut ! » Dans les

empires poétiques !... Dans l'éther... Et moi, mon pote, je suis réaliste ! Je t'ai déjà dit que tu es un maniaque ! Oui, tu es un maniaque. Mais ce n'est pas ça qui est le plus important. C'est que tu es un maniaque naïf et pitoyable.

— Mais, comme vous vous en souvenez, vous l'avez déjà dit — interrompt mollement André.

— Oui, je l'ai déjà dit, que le diable t'emporte ! Et je le répète : tu es un romantique ridicule et pitoyable. Je t'ai démasqué du premier coup. Mais l'heure du romantisme est passée. L'heure des « héros » et des « saints martyrs » est passée. Ce n'est pas avec de l' « héroïsme » bon marché que l'on accomplit des œuvres grandioses. Comprends-tu ? Tu ne comprends rien de rien, en général. Je te le garantis. Ce n'est pas en agitant une poussière « héroïque » qu'on atteint un grand résultat. Et quel but peux-tu avoir en général ? Et surtout quel grand but ?... Billevisée que tout cela, — ton but à toi ! Les rampants ne créent pas l'Histoire...

— Très juste... — remarque mélancoliquement André.

— Précisément... Tu es d'accord. Et moi, je suis un réaliste. J'ai une idée plus grande que toi (Donetz avance sa poitrine), j'ai une idée plus grande... Comprends-tu ? C'est pourquoi mon idée, et, en général, la nôtre...

En parlant, Donetz scrute attentivement, trop attentivement la figure d'André et a l'air de vouloir ne pas manquer le plus petit mouvement de son âme et de pénétrer jusque dans les profondeurs de sa pensée. André se met sur le qui-vive. Ce démon en uniforme luisant n'est pas si simple. L'impression qu'il a eue à sa première rencontre avec Donetz revient : — Oh, non, il n'est pas si simple ! Mais où veut-il en venir ? — Donetz scrute toujours son visage, sans cligner les yeux, et continue en appuyant sur les mots :

— Tu m'as dit que la vie est dégoûtante... Tu ne l'as pas dit ? Cela n'a pas d'importance, en tout cas, quelqu'un me l'a dit. Oui, elle est dégoûtante, dégoûtante à pleurer ! Mais si elle est tellement dégoûtante, c'est précisément parce qu'il y a trop de salauds à la place des hommes.

André est étonné et se met encore plus sur ses gardes. Eh, voilà où il veut en venir ? Il veut le prendre de l'autre côté. Voilà comme tu es ! — Le ton de Donetz touche au fond de l'âme même. S'il est un acteur, il est un acteur génial... Donetz continue, tordant ses lèvres en un pli de dégoût :

— Vous êtes ici, dans les cellules, des centaines et des centaines d'hommes et (Donetz avance sa poitrine, bombant les yeux qui brillent !) et y en a-t-il un seul qui essayerait ou, au moins, voudrait essayer de scier les barres de la fenêtre, casser la porte, tuer le gardien ? ! Y en a-t-il un seul ? Mais dis, y en a-t-il un seul ?

« Il cherche un effet trop facile », pense André.

— Pas un seul, — les yeux de Donetz lancent des étincelles. — Aucun de vous ne peut même admettre cette idée. Voilà... Et vous vous intitulez « révoltés »... (Il ajoute un mot obscène). « Romantiques », Sales crapauds ! Voilà pourquoi la vie est dégoûtante ! Et voilà pourquoi il faut vous dresser ou exterminer, étouffer, torturer ! Tant que vous tous les sales crapauds ne commencerez pas à scier les barres ou à tuer les gardiens. Oui !

André, ahuri par cette tirade, devient extrêmement inquiet, mais garde le silence. Il voit Donetz rouler terriblement les yeux et s'efforce de saisir ce que tout cela signifie ? — Et, soudain, une question naît dans son esprit : — « Et si tout ce qu'il dit, doit être entendu directement, dans le sens littéral des mots ? Alors ? ! » — Et à cette seule supposition un accès de fièvre s'empare de lui. Mais c'est impossible ! Non, non, ne sois pas idiot. Il te provoque, ce diable aux gros yeux. Une autre pensée surgit dans le cerveau d'André : — « Il dit des choses extraordinaires ! Il faut que je discerne la limite qui sépare la provocation et la vérité ! »

Donetz doit être content d'avoir plongé André dans le désarroi.

— Insurgés !!! (De nouveau un mot ordurier) Vous êtes des centaines dans chaque cellule et, souvent même, la porte n'est pas fermée, je le sais, mais personne n'ose franchir le seuil... Crapauds !

André dit exprès le contraire de ce qu'il pense :

— Pourquoi ? Il faut être imbécile pour scier les barres. Pourquoi ? Pour se jeter, la tête en bas, du cinquième étage ? Cela, on peut le faire, lorsqu'on passe par les escaliers... Ou pour recevoir une balle dans la tête, lorsque cette tête aura passé la fenêtre ?

— Voilà, voilà ! ha ! ha ! ha ! Et nous, les bolcheviks, nous n'avons pas craint de scier les barres et de périr sur les baïonnettes... Et tuer les gardiens... As-tu lu dans les livres les récits sur Khaltourine (1), sur Vera Zasoulitch ? (2) Voilà !

—« Nous, les bolcheviks ?... » Il a inscrit Khaltourine dans le parti bolchevik ! Et Zasoulitch !... En voilà un ! » — André regarde la figure toute jeune du juge d'instruction qui devait ne pas encore avoir dix ans, lorsque les « prisons tsaristes » existaient encore, et, pense avec ironie : — « Bolcheviks ! »... Artiste !... Maintenant tout est clair... Il joue ce jeu pour me « scinder », provoquer et « acheter ». Un bon artiste ! Sale provocateur ! Ce n'est pas pour rien qu'on t'a affublé de ce bel uniforme ,— tu as dû donner, certainement, de bons gages ».

Donetz, se renversant sur le dos du fauteuil, dit avec mépris à travers les dents :

— Vous ne savez ni ne saurez jamais ce qu'est une idée ni ce qu'est l'héroïsme. Petites corneilles... Savez-vous vraiment voler ?... Héros ! Vous êtes une vermine qui porte le nom d'hommes. C'est par votre faute que le monde est devenu si sale ! Il faut vous transformer ! Et, torturer ! Ha ! ha ! ha ! Tant que vous n'aurez pas appris quelque chose... Et je te torturerai... (Donetz avance tout son corps et scande les mots) : — Je te torturerai tant que, poussé par le désespoir, — entends-tu ? — par le désespoir et non par l'héroïsme — tu n'auras pas enfin commencé à scier les barres !!! Comprends-tu ? Ha, ha, ha !... J'ai le droit de le faire, car..„ car, j'ai une idée plus grande que toi ! Ha, ha, ha ! — Si je t'anéantis, toi et un millier de tes pareils, qu'importe ?

« Il dit qu'il a une idée. Quelle idée peut-il avoir ?

---

(1) Terroristes d'époque d'Alexandre II.

(2) Terroriste, devenue ensuite social-démocrate antibolchevique.

C'est un bluff. Quand on a une grande idée, on n'opère pas par des bastonnades !... »

Cependant, André éprouve une sensation étrange, comme si quelqu'un avait réussi à enfoncer un « coin » dans son âme.

Donetz opère par tous les moyens « mesquins » de Velikine et de Sergueev. Mais il l'a fait, comme il l'avait promis, à sa façon. Tous les moyens employés par les autres prennent dans les mains de Donetz une autre signification et ont un autre effet. Il torture et, tout en torturant, cherche l' « amitié ». Il reproche à André son indécision, sa lâche duplicité, sa rêverie, sa lâche incapacité d'être au-dessus de la peur, — tout cela en mots équivoques et provocateurs... Dans les tortures qu'il emploie, il est impitoyable, comme si, vraiment, il frappait un... bon à rien qui lui inspirait une haine sans limite. Parfois, il semble à André, qu'il le torture parce qu'il le considère vraiment comme un lâche, comme une nullité, un homme incapable d'aucune action. Mais non ! Donetz est tout simplement un sadique et un provocateur. Son « mystère » indéchiffrable n'est qu'une méthode tchékiste. Avec cette méthode, Donetz veut faire de lui un zéro, le soumettant de plus en plus à sa volonté. Et André sent avec effroi que, encore un peu, et Donetz arriverait à ce que Sergueev et Velikine n'ont pu faire.

André se débat. Il faut se sauver. Il faut se débarrasser de ce juge d'instruction, autrement, il est perdu. Et beaucoup d'autres vont périr. Ils vont périr, comme Catherine... Peut-être c'est Donetz même qui l'a poussée à la démence ! Et il se vante de ses « origines cosaques !... »

*
* *

A la « Potinière » où on a jeté André après l'interrogatoire, il rencontre un instituteur qui a été dans la petite ville dont Donetz est précisément originaire. Ils se lient d'amitié, parce qu'ils ont pas mal de connaissances communes de l'époque estudiantine. L'instituteur raconte à André qui est Donetz, d'où il est, quel est son passé. Il en ressort que Donetz est, avant tout, « un personnage assez obscur », et « un

arriviste parfait ». André interroge l'instituteur sur divers détails de la vie de Donetz. L'instituteur connaît très bien ces détails, parce que, autrefois, il fut l'ami de Donetz. Il raconte l'histoire de la carrière de Donetz dans le Komsomol et le parti, parle de ses connaissances et même de ses amantes et de ses diverses petites aventures romanesques... André pose des questions et retient tout cela dans sa mémoire, sans se rendre bien compte pourquoi il le fait. Par curiosité tout simplement ?... Puis, un plan se forme dans sa tête. Il se souvient du « recrutement » et de l'effet magique qu'il produit sur les gardiens qui se transforment de goujats en anges... Et si je le recrute ?...

*
* *

Cela est arrivé brusquement et peut-être hors de la volonté d'André. Cela s'est produit dans un moment de désespoir profond, lorsque l'homme n'est plus maître de lui-même et ne répond plus de ses actes, lorsque l'assaut du juge et les tortures avaient atteint le point culminant, après lequel il ne restait plus à André qu'à se « scinder » et faire la chute dans l'abîme. Il ne prévoyait même pas que « la répétition de la même leçon » pouvait dépasser les forces de l'homme le plus résistant et le plus ferme, et que cela dépassait ses forces à lui. Le poing « cosaque » de Donetz et son esprit diabolique et son énergie écrasent André physiquement et moralement... Juste à ce moment-là, Frey et un autre chef supérieur entrent dans le bureau de Donetz. Minuit est déjà passé. André est sur sa chaise, et tout en sueur, est secoué par des sanglots hystériques. Frey et son compagnon entrent au moment même où André, désespéré, exprime la pensée absurde que si Donetz l'écrase, il prouvera par cela même qu'il n'est pas d'une souche cosaque, mais qu'au contraire, si quelqu'un des deux est un rénégat et salaud jouant un jeu double, c'est précisément lui, Donetz... Cette phrase équivoque n'est pas encore achevée, lorsque les autorités entrent dans la pièce. Frey prête l'oreille. L'autre chef aussi. Quelque chose de bien curieux se passe là !

Frey regarde attentivement Donetz et, ensuite, fixant André, dit avec un sourire fin :

— Ah !... vous vous connaissez !... Vous vous connaissez ?...

Silence.

La vie se compose de petits incidents qui parfois causent des catastrophes colossales.. Telle est cette entrée inattendue de Frey dans la pièce où Donetz « interroge » André.

Lorsque Frey répète sa question, André, dans un mouvement de désespoir, confirme qu'ils s'étaient vraiment connus. Et pourquoi donc Donetz ne pourrait-il pas connaître un terrible « ennemi du peuple », comme André ? !

Et cela décide de toute l'affaire, car le seul fait d'avoir connu André et de l'avoir caché suffit pour briser la carrière de n'importe qui.

***

André ne se souvient pas bien de ce qu'il disait dans son inconscience et dans l'état de désespoir extrême, ni de ce qu'il a répondu aux questions de Frey. Il se rappelle seulement qu'il descendait le courant et ne voulait plus le remonter. C'est Frey qui dirige tout avec sa « vigilance » et sa « perspicacité » habituelle de tchékiste émérite et sa méfiance envers tous ceux qui ne sont pas encore dans cette prison. En tout cas, le fait qu'André et Donetz se connaissent, produit le plus gros effet. La conclusion de l'affaire est qu'André a « recruté » Donetz. Il l'a « recruté » comme chef de l' « organisation contre-révolutionnaire » — « authentique » et non pas celle dans laquelle on l'implique. Il a « recruté » Donetz comme « son chef et maître » qui le torture maintenant pour qu'il se taise.

André est loin de savoir que, juste en ce moment-là, une épidémie de méfiance mutuelle agite le N.K.V.D. tout entier et c'est cela qui détermine la marche de l'affaire vers sa phase finale.

Devant une catastrophe imprévue, mais évidente, Donetz, debout près de sa table et désemparé, écrase sa cigarette d'un geste nerveux. Il se voit soudain tomber dans un gouffre. Il sait combien il est facile de s'y perdre et combien est difficile d'en sortir. Le

« recrutement » est tout de même une chose affreuse. Donetz essaie de crier que c'est une machination diabolique de l'ennemi. Mais le chef le calme toujours en souriant :

— Doucement, doucement, camarade Donetz. Ne vous énervez pas. Venez plutôt par ici un petit instant. Nous allons l'interroger comme il faut.

Donetz s'éloigne de la table et d'un pas décidé va vers le milieu de la pièce. Frey s'approche de la table et prend dans le tiroir le revolver de Donetz.

André est expédié à la cellule. Sa tête éclate du tourbillon de pensées et de sentiments dont le principal est qu'il s'est produit quelque chose d'écœurant.

« C'est ce qu'on appelle une saleté ! »

Mais une idée méchante tournoie autour de lui, comme un épervier :

— Nitchevo, nitchevo !... Celui qui a levé le bâton doit l'essayer sur son dos !...

Mais qui donc est maintenant « de souche cosaque ? »

*
* *

Le lendemain, Frey convoque André pour l'affaire de Donetz, ce qui lui fait comprendre que Donetz est en prison et a une occasion de scier les barres. André comprend aussi qu'il s'est débarrassé du juge d'instruction le plus terrible. Mais il refuse catégoriquement de répondre aux questions de Frey : c'est l'affaire de Donetz... C'est le tour de Donetz de répondre. C'est son tour de prouver que les « bolcheviks » osent scier les barres et défendre leur honneur. Qu'il montre ce qu'il vaut avec son orgueil diabolique. Qu'il prouve qu'il est « fils de cosaque ».

On lui accorde du temps pour réfléchir.

Après cela, on renvoie André, non pas à la « potinière », mais dans la prison de Kholodnaiya Gora (« Montagne Froide »). Cela montre clairement que dans son affaire personnelle la « chaîne mobile » est en panne. Ils vont maintenant chercher un autre juge d'instruction, d'un acabit approprié... Quant à la situation ?... Elle est bien vilaine. N'est-il pas allé un peu trop fort dans cette histoire de Donetz ? Non, pas trop. D'ailleurs celui qui a monté le truc, peut le démonter...

II

André occupe de nouveau sa place au « présidium » de la cellule n° 12, près de Nicolas et de Roudenko. Le pilote n'y est plus. On l'a pris et ne l'a plus ramené. Mais le fidèle Sannko Petchenizki est là. André est content de le revoir et Sannko s'en réjouit encore plus. Sannko y est amené de la cellule de punition.

Ce fils de paysan « dékoulakisé » est illettré. Il se précipite sur la « science » avec une avidité extraordinaire, avec passion, mais comme il convient à un garçon de son espèce, il cache sa passion pour les études sous un masque d'ironie et de dédain : il étudie « parce qu'il n'y a rien d'autre à faire ». Il apprend à lire et à écrire et étudie l'arithmétique. Tant que le pilote était là, c'était son professeur. Nicolas aussi. Après l'arrivée d'André, le nombre des professeurs de Sannko a augmenté.

La vie de la cellule continue son train-train habituel. André se plaît à y participer de nouveau. Non pas à cette vie même, mais au grand effort de ces hommes qui s'efforcent de se maintenir au niveau que Dieu leur a réservé et qui arrivent à vivre en hommes dans un espace aussi petit et étroit, dans une boue pareille, sous cette terrible pression du « processus » de dépersonnalisation et de nivellement. C'est comme s'ils faisaient en commun une expérience pour savoir quelle est la limite de capacité de vivre et quelle est la tension que l'âme humaine peut supporter avant de tomber dans l'abîme de la folie. C'est une expérience importante.

Parmi les changements qui se sont produits pendant l'absence d'André, un seul lui saute aux yeux : tous les détenus sont bien rasés. C'est qu'un « salon de coiffure » est « créé » dans la cellule même. C'est l'entreprise du « prolétariat » de la cellule. Il l'a organisée « pour le plaisir des possédants » et pour

leur soutirer un petit morceau de pain. C'est un vrai « salon de coiffure », une coopérative de production de Glovatski et de Sannko. On y rase non moins bien que chez les meilleurs coiffeurs de Kharkov, et en plus, sans outillage technique dont disposent les coiffeurs du monde entier. Ici, il n'y a pas de ciseaux, ni de rasoirs. Mais on y rase les clients aussi proprement et joliment que dans le monde entier. C'est le verre qui remplace le rasoir. Brisé savamment en morceaux — en petites lames longues (ce qui s'obtient à l'aide d'un simple talon) le verre possède toutes les qualités du rasoir. Il faut seulement savoir bien choisir les morceaux qui ont, sur la cassure, une ligne particulièrement fine et aiguë. C'est avec ces morceaux qu'on rase les hommes. Le savon manquant, on mouille la broussaille des barbes, des moustaches, si le client le désire, de la tête, avec de l'eau, le client serre les dents et le coiffeur le travaille avec un morceau de verre. De grosses larmes coulent des yeux du client, mais cela n'a pas d'importance. Seulement, les coiffeurs et les clients doivent faire attention pour ne pas être surpris pendant l'opération par les gardiens et les autorités. On a fait, paraît-il, quelques fouilles — on cherchait les rasoirs, — mais l'affaire n'est pas allée plus loin. Le salon de coiffure continue de fonctionner. Les vieux sont transformés en jeunes et les jeunes en adolescents. Par exemple, le vieux Manevith qui ressemblait tout le temps à un hérisson, s'est transformé en étudiant, sec et petit, et a l'air d'avoir trente ans. Hepner a rajeuni, lui aussi.

André se fait raser, le premier jour, à la grande satisfaction de Sannko qui, opérant avec du verre, a l'occasion de montrer pratiquement ses qualités d'aide de camp, — qui pourrait raser André mieux que lui ?

*
* *

Son autorité de professeur a ouvert enfin l'âme du garçon. Il lui raconte tout, oui, tout, y compris ses aventures d'amour. (Sannko n'en a eu qu'une !). Ses parents moururent dans la lointaine Petchora et Sannko s'enfuit. Il parcourut toute cette sixième partie du globe terrestre, cherchant une possibilité d'en sor-

tir. Mais comment peut-on le faire ? Surtout, lorsqu'on est un gars paysan, obscur, illettré et abruti par les malheurs ? Il fut plusieurs fois jeté en prison. Puis, il eut dix ans de détention, comme criminel de droit commun, — parce que, revenu dans son village natal, il avait volé quelque chose à ceux qui étaient responsables de ce qui était arrivé à ses parents et à lui. Il ne resta pas en prison jusqu'à l'expiration du délai légal et s'enfuit. Il fut sur le cheval et, sous le cheval (plus souvent, sous le cheval !), il fut dans les wagons et sous les wagons (plus souvent, sous les wagons !) — il courait comme un chien errant. Il apprit à voler et à casser la gueule à n'importe qui, sans y réfléchir longtemps, dans la lutte pour l'existence. Enfin, il vint de nouveau dans son village natal, à la demeure de ses aïeux avec un espoir naïf que les hommes auraient, malgré tout, un bon cœur, qu'ils auraient pitié de lui, lui donneraient un refuge et la possibilité de redevenir un honnête homme et de « trouver son chemin ». Il avait une terrible envie de faire des études. Il voulait devenir « un homme honnête » et cesser d'être « déchet social », avec un corps et une âme noirs comme de la suie. Mais là, ceux qui étaient responsables du sort de ses parents et du sien, eurent peur de son apparition et, ne croyant pas que les autorités soviétiques pussent mater Sannko, ils décidèrent de le liquider par leurs propres moyens. Alors Sannko vola un fusil et n'apparut plus dans les parages de son village qu'armé. « Si on veut le liquider, il le fera payer d'un prix convenable ».

Enfin, la milice l'attrapa, avec la collaboration de la section locale du N.K.V.D. Et cette fois-là on colla à Sannko une toute autre « affaire ». Auparavant, il avait été criminel de droit commun, maintenant il devient « politique ». On lui « colle » le terrorisme. La pièce à conviction était là : son fusil ! Et voilà que Sannko est maintenant en prison, comme terroriste. Et il est, en effet, un véritable terroriste ! « Si j'avais pu les rencontrer, — dit-il, en parlant de ceux qui voulaient l'anéantir, — je les aurais massacrés tous jusqu'au dernier. » Sannko déclara au juge d'instruction, dans sa foi naïve, que la vérité et la justice existent quelque part au monde et que tous les juges

d'instruction doivent savoir que cette vérité et cette justice sont de son côté. Quant au roman d'amour de Sannko, il est bien bref. Il fut aimé d'une jeune fille, aussi malheureuse que lui et, il l'aima. Aujourd'hui, elle est restée là-bas, quelque part (on ne sait pas où) avec un enfant. Sannko la considère comme sa femme et l'enfant comme son fils et, lorsqu'il tombe sur ce souvenir, il s'efforce de passer immédiatement à un autre sujet.

Tel est Sannko. Mais ce n'est pas encore le Sannko tout entier. Il se découvre peu à peu, détail par détail, chaque jour un peu plus et, parfois, se révèlent en lui des traits absolument imprévus.

Voilà qu'il tient dans la main une semelle de caoutchouc toute pleine d'hiéroglyphes et, le regard dans le lointain, rêve à quelque chose... Puis il dit :

— Nicolas Vladimirovitch ! — (Il s'adresse à Nicolas) — Pourvu qu'on arrive vite aux fractions ! Allons apprendre maintenant les fractions !

— Doucement, doucement, Sannko ! Tu y viendras.

Mais Sannko s'impatiente. Il lui semble que les études avancent trop lentement, bien qu'il y emploie toute sa journée et en peu d'heures apprend ce que d'autres apprennent pendant des années d'études. Cela ne le satisfait pas. Plus les secrets de la connaissance s'ouvrent devant lui, et plus sa soif devient grande. Il voit qu'il a perdu beaucoup de temps et, maintenant, veut rattraper tout d'un seul bond. Il veut être un homme.

Sannko rêve :

— Ah, lorsque je saurai, enfin, écrire !... Lorsque j'aurai appris toute l'arithmétique et, surtout quand j'aurai appris les fractions ? !

— Qu'est-ce que tu feras alors ?

Sannko hésite un peu. Il veut cacher son âme qui a envie de s'extérioriser et révéler que ce grand gaillard n'est qu'enfant rêveur. Il réfléchit un instant, fronce les sourcils et dit sur un ton mi-sérieux, mi-badin :

— Je me ferai embaucher dans une banque.

— Et après ?

— Et je deviendrai caissier.

— Et après ?

— Et alors (Sannko roule férocement les yeux), — quarante mille d'un seul coup ! — Ce « seul coup » Sannko l'émet à travers les dents serrées, du fond de la gorge et l'appuie d'un geste, pour montrer comment il s'emparera de ces quarante mille... C'est bien pittoresque, mais Sannko raconte des blagues. Il ne pense nullement à ces quarante mille, il fait l'imbécile exprès pour masquer ainsi sa rêverie d'enfant. Tous le voient, rient et lui donnent des conseils, faisant semblant de prendre le « rêve » de Sannko pour de l'argent comptant. C'est précisément l'effet que Sannko a recherché. Sannko voudrait crier qu'il désire être un homme honnête, intelligent, lettré. Mais cela, c'est son affaire, à lui. Sannko. Cela ne regarde personne.

Un jour, une tristesse générale s'empare de la cellule. Chacun parle de son affaire et on n'entend que des plaintes : — « Je suis innocent, mais on m'a mis en prison. Je souffre injustement. » Lvov subit un accès particulièrement fort de sa psychose de martyre. Il se balance, debout, et déclame : « Ave César. morituri te salutant ! » — Sannko écoute toute cela, avec un air pensif et sombre :

— Eh, André Ivanovitch ! dit-il, Savez-vous, — si on les écoute, ils sont tous mis en prison injustement... Seuls, vous et moi, sommes emprisonnés avec raison. Mais nous ne sommes que deux et un des deux est un ignorant, bête comme une botte. Et notre pilote aussi... Quant aux autres, ils sont, tous, innocents... (Sannko grince les dents). Salauds !...

Qui sont ces « salauds » ? on ne le sait pas. Mais Sannko satisfait la curiosité tacite d'André. Il développe la marche chimérique de sa pensée — chimérique et inattendue :

— Vous voyez ce fils de chien (il indique un détenu). Il jure qu'il n'a rien fait. Il a seulement dit que « la vie est devenue dure ». Il ne l'a même pas dit, mais l'a chuchoté et s'est repenti immédiatement. Et cependant, on l'a mis en prison. Et on a bien fait (Sannko se met en rage subitement, on ne sait pas contre qui), on a bien fait. Si dans toute sa vie, il n'a osé se moucher qu'une seule fois, il faut le mettre en prison et lui donner des « Koundi-boundi ». Il faut donner une leçon à ces lâches. Pour qu'il n'émette

pas de pets, mais des balles et sans se tromper. Imbécile !

Une pause. Sannko reprend :

— On met en prison des femmes... Pour l'affaire du mari. Ha ! Mais, que le bon Dieu me pardonne, torturer les pauvres femmes pour des « maris » pareils, ça, c'est vraiment un peu trop fort. Pour des chiffes pareils ? Ils ne le valent pas. Est-ce que les dirigeants ne voient même pas, de haut, qu'ils ne valent rien, que ce sont des chiffes ? !

Après avoir gardé de nouveau quelques instants de silence, Sannko termine sa tirade par une pensée absolument inattendue :

— Eh, eh, eh ! — La voix de Sannko est pleine de sarcasme. — Non, quant à moi, je vois que tous ceux qui sont ici sont emprisonnés justement... Et moi, — le diable seul sait pourquoi je suis ici... Eh, si j'avais fait quelques études ! Le malheur est que je suis bête comme une botte... Je saurais dresser ce bétail, j'en aurais fait des hommes ! Oui, je le ferais...

André éprouve une brusque peur. Il se souvient de Donetz et un frisson parcourt sa peau. Les paroles de Sannko sont absolument les mêmes que celles que lui a dites Donetz !... Mon Dieu ! — se dit André, — que je suis donc vil et lâche si une petite miette quelconque de Sannko se trouve dans l'âme de Donetz. Quelle lâcheté ai-je commise !

André est dégoûté de lui-même. Si Donetz n'est qu'un salaud ordinaire et rien de plus, ça va encore. Mais si non ? Ah ?... Alors, quoi ? Il aurait dû se défaire de lui de quelque autre façon, mais non pas comme il l'a fait. Mais, — de nouveau, — comment ?

Peut-être, Donetz ne vaut-il même pas tant de pensées; il n'est peut-être qu'un fonctionnaire, ordinaire, mais l'âme d'André se révolte contre le procédé qu'il a employé envers un homme dans lequel « il y a peut-être, une petite étincelle de feu qui brûle dans ce Sannko ». Et la même question se pose toujours à lui : — « Et si ?... »

Après la fameuse tirade de Sannko « sur un thème politique » et après la confrontation de cette tirade avec ce qu'il a ressenti dans le cabinet du juge d'instruction, André commence à penser que toute cette

« fabrique-cuisine » satanique n'est pas aussi monolithique ni aussi simple qu'elle paraît à première vue, que ses ressorts secrets n'agissent pas dans le même sens et sont terriblement embrouillés. Il faut le voir de près. En tout cas, ce qu'il a fait avec Donetz, commence de plus en plus à lui paraître l'acte le plus odieux de toute sa vie.

Cette impression est devenue particulièrement forte lorsqu'il a rencontré Donetz, déjà détenu. Cela s'est produit environ une semaine après. On a pris André à l'interrogatoire et, le soir-même, on l'a ramené dans un état de nervosité extrême.

Avant de reconduire le prisonnier dans la cellule, on le garde pendant quelque temps aux bureaux où on enregistre et inscrit les « ordres » concernant « les petits hommes ». André, avec un groupe d'autres, amenés dans le même « Corbeau Noir », attendait derrière une grille. C'est dans cet endroit que toute la conspiration du mécanisme d'instruction se casse. Les fonctionnaires pénitentiaires sont indifférents à tout. Ils font leur travail et comme il y a trop de monde, qui donc peut penser encore aux finesses de la conspiration ? — « Cela n'a pas d'importance, car tout cela sera transformé en savon ! » Dans le même local où se trouvait André, on amena un autre groupe. Donetz était là. Ils se rencontrèrent. Mis en colère par l'interrogatoire, André oublie ses doutes récents et, avec une joie méchante, regarde Donetz :

— Ah !... Eh bien ? — dit André sarcastique. —Tu as maintenant une occasion de scier les barreaux, tant que tu le désires.

Donetz le regarde quelques instants très attentivement et dit tout bas :

— Et toi ! — Il le dit sans haine, avec une expression bizarre.

Ils ne se disent plus rien. Les gardes les séparent. Ce « Et toi ! » éteint définitivement la colère d'André, mais rend plus forte sa souffrance morale, sa douloureuse blessure.

Cette blessure ne se ferme pas dans le cœur d'André qui ne peut plus se détacher en pensée de Donetz ni de ce qu'il a fait, lui-même. Tout le reste n'existe plus pour lui.

André cherche longtemps Donetz par télégraphe,

dans tout le bâtiment et, enfin, le trouve. Il est dans la cellule n° 6, à un étage au-dessous, tout près. André demande avec délicatesse au « télégraphiste » comment se conduit « le tchékiste », en prévenant qu'il s'agit d'une conversation discrète et que c'est son ancien juge d'instruction. Le collègue de la cellule n° 6 donne à André toutes les informations nécessaires. Le « tchékiste » se conduit normalement... Seulement il est très sombre et se tient un peu à l'écart, parce qu'on sait comment les détenus traitent les anciens juges d'instruction et, en général, les collaborateurs du N.K.V.D. ou de l'administration pénitentiaire. C'est pourquoi Donetz a la frousse.

« Ne scie-t-il pas les barreaux ? » — demande André sans expliquer pourquoi il pose cette question qui étonne le collègue de la cellule n° 6 : Qu'est-ce que cette question stupide ? A qui viendrait-il dans la tête de scier les barreaux, lorsqu'on peut s'enfuir par la porte Il est beaucoup plus raisonnable et plus profitable de scier un clou pour en faire au moins une « maîtresse ». Cependant, quelque temps après, il informe André que bien que Donetz ne scie pas les barreaux, son regard dit qu'il y pense sûrement... Mais, peut-être, est-ce parce qu'il craint le « châtiment suprême »...

Dans la cellule n° 12 on a jeté un tchékiste. C'est le deuxième travailleur de l'appareil d'instruction du N.K.V.D. qui tombe dans la cellule n° 12. C'est le juge d'instruction Barbarov. Lorsqu'il arrive dans la cellule, un murmure sinistre et en même temps triomphal roule à travers l'amas de corps humains :

— « Barbarov ! »

Il y a beaucoup de ses « filleuls » qui ne rêvent qu'à régler leurs comptes avec Barbarov, au-delà des murs de ce « laboratoire ». Et voilà qu'ils le rencontrent.

Barbarov a brisé son affreuse carrière dans les conditions suivantes : il promit à la femme d'un personnage important de libérer un détenu. Il demanda à être payé en nature et en argent. Cette femme avait de bons amis dans les hauts cercles. N'ayant pas obtenu la libération du détenu, elle se plaignit de la conduite de Barbarov aux quelques potentats sovié-

tiques. Et comme dans le N.K.V.D. on « se préoccupe surtout de la pureté des cadres tchékistes » (lorsque leurs saletés s'ébruitent), l'étoile de Barbarov alla à son déclin. Il est vrai que l'étoile de la malheureuse femme déclina, elle aussi (pour qu'elle ne pût compromettre, comme témoin, les « organes » sacrés). Toutes ces nouvelles on les apprit dans la cellule n° 12 à la suite de l'arrivée de Barbarov. Seulement, Barbarov y vint par la porte et les nouvelles le concernant — par télégraphe. Quant au reste, c'est-à-dire à la conduite de Barbarov au zénith de sa gloire, on n'avait aucun besoin d'information à ce sujet : « Dans la cellule se trouvaient ses « filleuls » en quantité suffisante ».

Barbarov devine instinctivement qu'un mal l'attend et demande tout le temps qu'on le transfère quelque part ailleurs, par exemple, dans une cellule isolée. Mais personne ne fait attention à ses demandes. Il est possible qu'on l'ait jeté ici (chez ses anciens « clients ») exprès pour savoir jusqu'où vont les sympathies des prisonniers envers leurs « rééducateurs » et combien les tchékistes du type de Barbarov sont résistants dans leurs rapports avec les « masses ». Mais, peut-être, y a-t-on mis Barbarov dans un autre but spécial : pour liquider son ennuyeuse affaire — par l'énergie des « ennemis du peuple ».

Mais les détenus traitent Barbarov d'une manière très civilisée, comme il convient aux hommes qui ont une instruction supérieure ou secondaire. Oui, d'une manière civilisée. Personne ne le touche du doigt, ni même ne lui adresse la parole. Seulement, les hommes le regardent et sous ces regards, Barbarov fait rentrer sa tête dans ses épaules. Contrairement à Krivoroutchko, il ne s'acclimate pas à la cellule, ne s'y implante pas, — il n'y trouve pas de terrain propice. Les détenus juifs, ses compatriotes, malgré la solidarité raciale, s'éloignent de Barbarov. L'atmosphère annonce que quelque chose de désagréable attend Barbarov, bien que personne, paraît-il, ne prépare ni fait rien contre lui. Un jour, lorsque la cellule (toute entière) chante doucement : « Un coucou volait », un groupe de prisonniers se presse devant la porte, s'apprêtant à

aller à la « cantine », et quelqu'un frappe à la porte de toute sa force :

— Surveillant-chef ! Surveillant-chef ! Gardien !

Lorsque les verrous grincent, la foule près de la porte, se disperse, comme si elle n'existait même pas. La porte s'ouvre et celui qui appelait le surveillant, lui rapporte calmement :

— Un homme s'est noyé... là, dans le « Jules ».

— ...Mais comment s'est-il noyé ? — demande le surveillant d'un ton assez apathique, en regardant les pieds qui sortent du « Jules ». Toute la cellule voit ces pieds, mais, — pourquoi ? — par un consentement instinctif et tacite, personne ne se précipite vers le « Jules » et la chanson ne s'interrompt même pas... Cela ne regarde ni n'intéresse personne. Personne ne veut tomber sous la main des autorités et figurer, comme témoin. L'affaire est claire. On a noyé Barbarov...

— ...Mais, comment donc s'est-il noyé ?

— Il a dû probablement avoir un vertige. Il a dû se pencher et perdre l'équilibre. Et il s'est noyé ! — achève celui qui a rapporté la nouvelle et il disparaît dans l'amas de corps humains.

— Cessez de chanter ! Portez le « Jules », — par ici !... Chef !

Les hommes de service se lèvent et portent le « Jules », avec Barbarov, hors de la cellule.

Les hommes de service ont porté le « Jules » en dehors de la cellule, mais personne n'a cessé de chanter et on ne peut emporter la chanson, comme on l'a fait avec Barbarov. Le gardien ne s'occupe plus de la chanson. La chanson retentit toujours. Vraiment triste et ample comme une mer, elle passe en vagues d'un côté à l'autre, tantôt disparaissant dans un coin, tantôt réapparaissant :

« Ohé, petit coucou,
Pourquoi chantes-tu de si bonne heure ?
Sens-tu, petit coucou
Mon grand malheur ?

« Ohé, mon Dieu, mon Dieu,
Qu'est-ce que j'ai fait ?
Le cosaque est marié
Et, moi, je suis amoureuse de lui... »

Personne dans les milieux officiels ne se préoccupe même de savoir ce qui est arrivé à Barbarov ? On ne pourra jamais trouver un témoin qui puisse dire la vérité; tous les 340 témoins diront qu'ils « n'ont rien vu » ou confirmeront qu'il « a eu un vertige ».

Après l'accident de Barbarov, André téléphone immédiatement à la cellule n° 6 :

— Comment va Donetz ?

André craint qu'il n'arrive quelque chose de pareil à Donetz. Non, pour le moment, rien ne lui est arrivé. Mais tout est possible...

André décide de sauver son âme qui ne connaît plus de repos et d'en finir, n'importe comment, avec Donetz. Agir d'une façon chevaleresque. Le diable seul sait, enfin, qui est ce Donetz, mais André sait ce qu'il est lui-même. Seulement comment le faire ? La situation est tellement dangereuse que, quoiqu'il fasse, tout est mauvais pour lui.

Le juge d'instruction arrive et on convoque André dans la section de « triples ». Dans la même pièce où Donetz recevait André, est assis un autre individu, dressé sur ses ergots. Il demande à André des données complètes sur Donetz, et sur leur activité commune. André refuse catégoriquement de « donner » quelque chose et demande à être interrogé en présence de Frey et de l'autre chef qui était présent dans la nuit mémorable. Il prie, en outre, de lui accorder une entrevue avec Donetz. Et, alors, il racontera tout Si le procureur assiste à l'interrogatoire, tant mieux.

L'homme repart et André attend avec impatience d'être appelé. Il ne craint qu'une chose : que Donetz ne se « scinde » pas prématurément, comme cet Aslan de Karapetian, l'honnête cireur de bottes. Dans ce cas, tout ira sens dessus-dessous.

Pour le moment, on rapporte de la cellule n° 6 que Donetz a subi des tortures, mais tient encore, paraît-il, héroïquement, comme on peut le croire, d'après le régime particulièrement sévère auquel il est soumis. Le lendemain, le « Corbeau Noir » vient chercher André.

Frey, un autre chef supérieur et le procureur, chargé du contrôle — la petite maigrichonne qui autrefois a rendu visite à la cellule n° 12, — sont assis devant une même table.

André demande d'être confronté avec Donetz.

— Tout de suite, tout de suite, — dit avec calme Frey d'une voix spécialement accueillante et douce.

En effet, un instant après, on amène Donetz.

— Eh bien, — dit Frey, — vous avez promis de raconter tout.

— Oui, s'il vous plaît... — et regardant tout droit dans les yeux des chefs et du procureur, André fait une déclaration catégorique que tout ce qu'il a dit dans la mémorable nuit, n'est qu'invention. Bluff !

Il fallait voir la mine de tous ces gens-là, stupéfaits par la déclaration et par le ton d'André.

— Comment un « bluff » ?

— Mais oui, un bluff !... Il m'a beaucoup battu et j'ai décidé de le « recruter ». Voilà, c'est tout...

— Pardon, — Frey est tout rouge. — Mais vous avez dit... Vous confirmerez ce que vous avez dit ? Je connais votre droiture...

— Oui, vous connaissez ma droiture. Eh bien, tout ce qui a été dit par moi sur Donetz est un mensonge abominable.

— Comment ?

— Mais oui, une abomination absolue ! J'ai prouvé que votre fameux « recrutement » est une saleté odieuse et que c'est une arme à deux tranchants. Il m'a torturé et je me suis dit : — Qu'il en goûte donc, un peu, lui-même. Et je l'ai « recruté ». Il est devenu victime de ce qu'il exigeait de moi... de moi vis-à-vis d'autres et de ce que vous tous exigez de nous tous... Voilà...

Le chef et le procureur s'étonnent et s'indignent de plus en plus.

— Pardon, pardon, — s'empresse Frey, devenant encore plus rouge. Mais vous le connaissez et l'avez connu auparavant... autant qu'on puisse le voir par le fait que vous êtes informé sur lui d'une façon phénoménale.

— Non ! Je ne l'ai jamais connu.

— Quoi ? Quoi ? Mais le fait que vous êtes aussi bien informé prouve le contraire. Tant de détails... Seuls, les amis peuvent les savoir...

— Oui. Et il ne manque pas d'amis en prison

(André parle avec ironie). Donnez-moi un délai de quelques jours et je vous raconterai une biographie détaillée de chacun de vous, sans sortir de prison.

Les chefs et le procureur manifestent quelques signes d'inquiétude. André a l'air de ne pas le remarquer :

— Je n'ai jamais connu Donetz. Jamais ! Et je ne veux pas le connaître. Malgré cela, je connais sa biographie dans tous ses détails. D'ailleurs, vous savez, vous-mêmes, mieux que moi, comment on le fait... C'est votre enseignement. Est-ce que vous n'apprenez pas à vos mouchards, à vos « témoins oculaires » et à vos dénonciateurs. comment il faut recruter les hommes qu'on voit pour la première fois dans sa vie...

— Stop, stop ! — interrompt Frey. — Retenez votre langue.

— Bon, — continue André. — Pour terminer ma déclaration, je veux vous dire seulement qu'ayant démontré que votre « recrutement » est odieux et que votre arme est à double tranchant, je ne veux pas en profiter. Tout ce qui est vôtre est à vous, tout !

— Mais c'est... Mais c'est.. bégaye le chef supérieur, s'efforçant de se retenir :

— Mais c'est une provocation ! s'écrie-t-il avec une formidable indignation.

— Où est la provocation ?

— C'est une provocation. Une provocation contre nous, contre les organes du N.K.V.D. — répète le chef. Puis il se domine et dit sur un ton sinistre :

— Mais savez-vous ce que vous aurez pour cela ?

— A peu près..., réplique sincèrement André qui sait qu'il a lourdement aggravé son « affaire » et, peut-être celle de beaucoup d'autres qu'on « colle » à son affaire.

— A votre affaire on va ajouter encore un point : calomnie des organes de la justice révolutionnaire.

— Bon, — consent André avec une mine sombre.

Le chef de groupe, le chef supérieur et le procureur parlent entre eux tout bas, haussent les épaules. — « Bon, — murmure le chef, — Nous allons le vérifier...

— Que direz-vous ? — s'adresse Frey à Donetz qui est aussi tout ahuri.

Donetz sursaute et, sans détacher ses yeux d'André, crie :

— Fils de chienne !... Sale bête !

Par le ton de la question de Frey et par le regard que le chef jette sur Donetz, André comprend que la perspective de scier les barreaux n'existe plus pour Donetz. L'incident est clos. Donetz sortira de l'eau, tout sec; quant à lui, André, il a gagné un article de plus pour son acte d'accusation. Tant pis ! D'ailleurs quelle importance ? Un article de plus ou de moins !

L'article supplémentaire est inscrit dans le procès-verbal. Ensuite on injurie André. On lui promet que maintenant son affaire sera réglée bien vite. Ils lui disent qu'il leur rappelle une vipère, qu'ils en ont assez de s'occuper de lui ! Après cela on le renvoie en prison.

André retourne à la cellule, le cœur léger, — il a retiré de son cœur la maudite écharde. Il a gagné un point de plus pour son acte d'accusation, mais il n'a rien perdu. Il a même gagné, s'étant réhabilité à ses propres yeux et ayant donné une bonne leçon à ces salauds.

Un autre gain important est qu'il s'est tout de même débarrassé d'un juge d'instruction dangereux et qui, le seul, peut-être, de toute la direction, aurait pu le mater ! On va réhabiliter Donetz, mais il ne sera plus jamais le juge d'instruction d'André. Cela n'est pas une mauvaise compensation, pour un article supplémentaire dans l'acte d'accusation.

Il y est des Kibaltchitch, des Sophie Perovsky, il y eut des Jeliabov (1), des « Narodovoltsy » (2), il y eut des révolutionnaires ukrainiens. Il y eut, enfin, des carbonaires italiens. Il y eut des héros.. Où êtes-vous ?... Eh, Eh ! — ...Tout est gris et ennuyeux. Il a raison, ce Sannko Petchenizki. Mais seulement,

---

(1) Terroristes russes de l'époque d'Alexandre II.

(2) Membres de la « Marodnaia Volia » (« Volonté du peuple »), organisation secrète de la même époque.

ce système même exclut ces héros démonstratifs qui meurent si héroïquement, avec tant de bruit et en conquérant la gloire dans le monde entier... Seigneur ! Combien de ces Perovsky potentielles meurent ici, tous les jours, étranglées en cachette dans des caves obscures ! Et personnes ne les connaît, ni ne les connaîtra jamais.

Lorsque André parle à Sannko des célèbres révolutionnaires et des forçats politiques qui savaient « scier les barreaux » et briser les murs des prisons des Tsars, les yeux de Sannko brillent. Il regarde autour de lui, a une mine de mépris et crache. Les hommes sont aujourd'hui faibles, ne valent pas grand'chose, — doit se dire Sannko. Mais cette pensée de Sannko diffère de celle de Donetz, car elle est pure : on n'y trouve pas une ombre de provocation.

Cependant, un jour, dans la section des « triples » se produit quelque chose qui ébranle le mépris de Sannko pour ses compagnons de prison et prouve que les « fous » n'ont pas encore disparus.

Six détenus, enfermés dans le même « triple », font, ensemble, irruption à l'intérieur de la prison, désarment la garde et dispersent la « komandatoura ». Ensuite, ils se fraient un passage vers la cour et, là, livrent un véritable combat pour franchir la muraille et atteindre la liberté en pleine ville... Dans le combat inégal, ils sont tous massacrés. C'est vrai... Cinq sont tués dans la cour de la prison et le sixième, déjà au-delà des murs, dans la rue... Mais leur gloire retentit et secoue tous les bâtiments de la prison, jusqu'aux fondements. Le N.K.V.D. est obligé de renforcer et de multiplier la garde et donne l'ordre de tirer sans pitié dans les fenêtres à la moindre tentative des prisonniers de regarder ou de jeter par la fenêtre quelque chose ou un billet quelconque. Le fait est que les hommes téméraires et insoumis jusqu'à la folie n'ont pas disparu... Et le plus étonnant de l'affaire est que tous ces détenus sont politiques.

Cet événement qui, à la première vue, paraît être une absurdité totale, montre que dans chaque homme qui erre sur la terre il y a une petite étincelle de cette fierté qui, un jour, tôt ou tard, peut produire une flamme, et, alors non seulement la garde sera désarmée, mais les murs mêmes seront démolis.

Sannko Petchenizki, des jours entiers, garde une expression étrange : est-il amoureux, a-t-il reçu un coup de bambou sur la tête ? L'affaire lui a plu ! Il doit se demander s'il peut, lui-même, faire quelque chose dans ce genre...

L'effet immédiat de l'événement est que les geôliers ont privé le 2e bâtiment tout entier de promenade pour quelques jours, mais cela n'a aucune importance.

On parle tout le temps de l'affaire, — tout bas. Sannko finit par exprimer à André avec joie cette sentence : — « Ça signifie que nous ne sommes pas les seuls à être emprisonnés avec raison ! »

Sannko ne scie pas les barreaux et ne désarme pas le gardien qui est dans le corridor : c'est bien romantique, mais c'est absurde. Mais il ne peut plus rester tranquille. N'ayant aucune occasion d'employer son énergie d'une façon révolutionnaire, Sannko fait des trucs qui amusent la cellule et qui tournent en dérision l'administration pénitentiaire et, en général, tous ceux « qui ne sont pas avec nous ».

Roudenko est assis dans un coin, dans la pose de Bouddha et fait devant la glace une opération sacrée : écrase les boutons sur la peau et se prépare à se raser. Sannko est couché, à côté d'André et rêve. Sa fantaisie frénétique peint des images : — « Oh, si tous ensemble, ils s'arrachaient à la prison. Tous ! Les cellules n° 12 et n° 10 et le « corps du bâtiment spécial » tout entier ! Et la prison toute entière !... Ils occupent la Montagne Froide et, ensuite, Kharkov tout entier ! Et alors ! Tant d'hommes !... Bon Dieu ! Et l'armée et l'aviation se rangeraient de leur côté !!! Et les tanks ! Ah !

Juste, à ce moment-là, le gardien fait irruption dans la cellule et se précipite, comme un épervier, vers leur coin. Il tombe sur Roudenko, lui arrache la glace et d'un pas triomphal, un sourire méchant sur les lèvres, s'en va, la glace à la main. Il a trouvé et pris un objet strictement défendu.

Sannko est extrêmement troublé et affligé par cette contradiction incommensurable entre son rêve héroïque et cette réalité misérable. Il s'attriste, surtout à la pensée que tout leur « coin » sera lourde-

ment puni. Il s'agit de ses amis, — André, Nicolas et Roudenko : c'est à eux qu'on « donnera » quelques jours de cachot ! Cela, le cœur de Sannko ne peut l'admettre. Il s'approche de la porte et jette à travers l'interstice des regards dans le corridor. Le surveillant doit avoir rapporté l'incident aux chefs, ils viendront tout de suite, verront la pièce à conviction et ce sera le malheur. Sannko voit le gardien mettre la pièce à conviction dans un tiroir de sa petite table. Une idée lui vient aussitôt dans la tête. Il mobilise immédiatement tout le « prolétariat » de la cellule et lui ordonne de verser dans le « Jules » tout ce qui reste dans les bols pour relever le niveau du contenu. Puis, ils tapent furieusement dans la porte.

— Gardien ! Laissez-nous évacuer le « Jules » !... Gardien !!! Le « Jules » coule. Il déborde !!!

Le gardien finit par ouvrir la porte. Ayant saisi le « Jules », Sannko et sa bande le traînent dehors. Quelque temps après, la porte s'ouvre de nouveau et ils rapportent le « Jules » vidé. Quand le gardien a refermé la porte, Sannko tourne le dos à la porte et marche d'un pas de soldat Schweik, à travers la cellule étonnée. Sa figure est remplie d'un large sourire moqueur et dans ses mains il tient, comme une icone, la glace de Roudenko !

Sannko cherche une ficelle et avant que la cellule comprenne de quoi il s'agit, il expédie la glace par la fenêtre à la cellule de l'étage inférieur, en priant André de téléphoner qu'on garde quelque temps l'objet précieux. Sannko sait très bien qu'une fouille peut être faite dans la cellule d'un moment à l'autre. En effet, aussitôt que Sannko a laissé la ficelle courir le long du mur pour disparaître quelque part avec la glace, les autorités firent leur lourde irruption dans la cellule : Albinos... Le surveillant-chef et plusieurs gars en blouses blanches. Le gardien, avec une mine maussade, reste à l'entrée.

On fouille toute la cellule. Mais la perquisition ne donne rien : la glace n'est pas là. Le chef et l'albinos crient, promettent une punition terrible, mais la fouille ne donne rien et le prétexte formel pour la punition n'existe pas. Les interrogatoires ne donnent rien non plus.

En sortant, le chef, en colère, ne se retient pas et en fixant du regard le gardien, siffle :

— Mais où est-elle donc, ta glace ?

Le pauvre gardien qui comptait faire du bruit avec cette glace, cligne les yeux et balbutie avec crainte :

— On l'a volée !... Ce sont eux-mêmes qui l'ont volée... Peut-être...

— « Peut-être ! » — imite le chef, et il crache avec colère : — Idiot !

En effet, comment peut-on voler quelque chose à un gardien ?

Quand les autorités sont parties, Sannko, quelque temps après, frappe à la porte. Le gardien ouvre la porte. Il est tout rouge. Il doit avoir reçu une bonne raclée.

— Ecoute, petit camarade ! — lui dit Sannko d'une voix très, très gentille. — Va au salon de coiffure de la rue Soumskaïa, — Tu le connais, n'est-ce pas ? Là, il y a une glace. Mets-toi devant cette glace et regarde-toi ! Tu verras un imbécile remarquable.

Le gardien veut frapper Sannko avec le cadenas, mais Sannko a pris la précaution de reculer de trois pas en arrière.

Sannko a « soutiré » la glace d'une façon bien simple. Lorsqu'ils revenaient avec la « relique » ils se sont attroupés près de la porte derrière le gardien et pendant que celui-ci ouvrait la porte, Sannko a procédé à la confiscation... Dix secondes lui ont suffi pour le faire.

« Mon Dieu ! Que de choses peut faire l'homme en dix secondes ! »

*
* *

Un autre truc de Sannko est absolument ahurissant. Sannko le fait lorsque la cellule est conduite à la promenade.

On les conduit à la promenade par groupes de 40 à 50 hommes. C'est le tour de Nicolas, d'André, de Sannko et d'autres qui sont dans le même coin d'aller dans le dernier groupe. Lorsqu'ils sont dans l'escalier du milieu, ils voient un journal posé sur la table du gardien.

— « Oh, qu'il serait bon de lire le journal ! » — dit André à Nicolas, avec soupir.

— Oh, oui ! répond Nicolas et il soupire, lui aussi.

Leur conversation s'est réduite à cela. Le journal, — un numéro tout frais des « Izvestia » — reste comme auparavant sur la table du gardien.

Après la promenade, on retourne, par le même chemin, à la cellule. André et Nicolas marchent au dernier rang. Sannko, quelque part au milieu. Lorsque la porte s'est refermée et qu'ils sont tous déjà assis chacun à leur place, Sannko demande d'un ton naïf, à Nicolas, s'il sait lire. Puis il l'invite d'un geste discret à passer dans l'autre moitié de la cellule. Là, Sannko tire de sa poche un journal, celui-là même qui se trouvait sur la table du gardien et, de la même voix naïve, prie Nicolas de lire « ce qu'il y a de nouveau dans le monde ». Aussitôt, une foule énorme s'entasse dans cette partie de la cellule. Les hommes se mettent les uns sur les autres, à trois étages, — tous sont curieux d'apprendre ce qu'il y a de nouveau dans le monde. Un journal ! Un journal ! Un journal tout frais ! Mais c'est un événement colossal. De la première partie de la cellule ils se sont presque tous transférés dans la seconde en en laissant seulement quelques-uns pour « faire du bruit »... Nicolas sursaute et dit à Sannko qu'on viendra certainement, chercher le journal, mais Sannko le tranquillise :

— Ne vous inquiétez pas, Nicolas Vladimirovitch ! Le gardien ne le rapportera jamais aux chefs, parce que, dans ce cas, cet imbécile sera, lui-même, lourdement puni, pour avoir laissé les journaux traîner sur les tables. Il a fait une faute. Il se tait donc, comme un poisson. Lisez...

Sa logique est de fer.

Nicolas lit. Que de choses curieuses dans ce journal, et avec quel intérêt on en écoute la lecture ! On a faim de la parole imprimée qui vient du dehors. Le journal parle de divers événements qui ont eu lieu récemment et, surtout, du Congrès du parti communiste qui vient de se réunir et d'un discours de Staline. Ce discours y est imprimé, tout entier, et on y trouve des paroles mystérieuses sur

« les ennemis du peuple » qui se sont faufilés dans l'appareil du N.K.V.D. et ont assassiné des bolcheviks, membres du « parti et sans parti ». Les auditeurs s'agitent. Puis, ils commencent à rire et à dire des méchancetés. Tous sont frappés par l'hypocrisie de ces paroles, car tous savent parfaitement que les instructions relatives à l'extermination de ces « bolcheviks honnêtes, membres du parti et sans parti » étaient données par les secrétaires des comités centraux des diverses Républiques et, par conséquent, à sa contradiction dialectique et que Staline, lui-même, Cependant, on sent que le processus est déjà arrivé à sa contradiction dialectique et que Staline lui-même, donne l'ordre de faire marche arrière... Seulement, cette marche arrière ne les concerne pas ! C'est pour calmer l'opinion publique après tout ce qui a été fait...

Au moment le plus intéressant de la lecture, le docteur Ivanov a mal au ventre. Il gémit, se tord et rampe vers la porte. Il y frappe et crie d'une voix craintive :

— Surveillant !... Laissez-moi aller aux besoins...

Les verrous grincent et le docteur Ivanov disparaît. Sannko se lève brusquement et arrache le journal à Nicolas :

— Eh bien, on a lu et ça suffit... On va lire encore une autre fois. Dispersez-vous !...

Les hommes prient Sannko, l'injurient, l'implorent, mais Sannko reste implacable.

— Dispersez-vous !... Poussière de diable !... Quoi encore ? Allez tous à vos places.

Les hommes sont obligés de se disperser. C'est une vraie tour de Babel, car, tous, ils s'étaient rassemblés en tas, jusqu'à se coller l'un à l'autre.

Lorsqu'ils se sont enfin dispersés, le docteur Ivanov retourne, se tenant le ventre avec les mains. Et peu de temps après, une foule de chefs fait son apparition, avec l'albinos en tête. Immédiatement, — après la formule immuable : — « Détenus, asseyez-vous ! », les hôtes vont à la seconde cellule et se précipitent sur Sannko qui n'a pas eu le temps de sortir. Ils demandent le journal : il a le journal et doit le rendre immédiatement.

Sannko fait une mine terriblement offensée et étonnée : « Le journal ? Quel journal ?

— Vous avez lu un journal !

— Mon Dieu ! Mais je suis absolument illettré. Tout le monde le sait.

On presse Sannko et il se met à pleurer, et pour de bon. Il faudrait voir comment il pleure. Une sainte innocence ! L'innocence la plus sainte !

On fouille Sannko. On fouille son emplacement et tout ce qui est autour, — pas de journal.

Alors le chef le menace du poing :

— Il y a un journal dans la cellule !... On a lu ici, un journal... Qui a le journal ? Ah ?

— Eh !... dit lentement Sannko, — ça c'est une autre chose. — Et il ajoute avec hésitation : — Je ne sais pas...

— Comment tu ne sais pas ? — le chef s'accroche à l'hésitation de Sannko. — Parle ! Parle ! Sinon, je ne sais plus ce que je ferai avec toi !

Sannko pousse un soupir plaintif et tourne vers la cellule un regard douloureux, comme s'il demandait pardon pour un acte aussi immoral. Ensuite, il penche la tête et murmure :

— Oui... Il y a un journal dans la cellule...

— Chez qui ?

— Chez lui... chez celui-là... — murmure Sannko indiquant Ivanov.

Ivanov éclate d'un rire dédaigneux : — Hi ! Hi ! — Quelle bêtise !

Cependant, le chef scrute la figure d'Ivanov. — Oh ! il sait quels trucs font ces « petits hommes » et ce que veut dire « contre-assurance ». C'est cette canaille qui a le journal et qui par peur a dénoncé les autres, — il s'est contre-assuré !

— Où sont vos affaires ? — demande le chef à Ivanov.

— Voici... S'il vous plaît, s'il vous plaît, — Ivanov met ses affaires à la disposition des chefs avec un grand empressement, il a trois grands sacs qui sont la malédiction pour la cellule, et l'objet de sa haine. Les aides s'arrêtent, indécis, éventrent le premier sac, dont Ivanov a besoin tous les jours, parce que là, il met son lit. On n'y trouve aucun journal.

Les deux autres colis sont cousus. Les aides du chef hésitent, mais il leur ordonne d'ouvrir le second sac. On n'y trouve aucun journal, non plus. Il y a dedans du linge très bon, — mouchoirs de batiste, chaussettes de soie, mais aucun journal. Sannko regarde l'opération avec un air « simplet ». Les aides n'ont plus aucun désir d'ouvrir le troisième colis. Sannko reste toujours là et sourit ironiquement. Il est possible que ce soit son sourire qui pousse le chef à donner l'ordre de découdre le troisième colis, qui est si bien cousu que l'opération n'est pas bien facile. Mais on y arrive tout de même... Et voilà que dans ce troisième sac, si bien fermé, on trouve un journal, soigneusement plié : « Izvestia », avec ses six pages...

Ivanov a l'air d'être jeté du sixième étage, la tête en bas : il est stupéfié, désemparé; il s'agite, ne sachant que faire ni que dire... Il a un sourire idiot.

— Ah ! — dit l'albinos, étonné et indigné par la duplicité d'Ivanov. Aucun doute n'est possible, il a voulu se « contre-assurer ». Il dénonce les autres et lui-même... — Eh bien, professeur ! Suivez-nous avec vos affaires ! »...

Ivanov prend ses affaires, le petit sac avec du pain, la cuillère, le bol. Il veut prendre aussi le lit, mais on lui ordonne de ne pas l'emporter. Et on l'emmène. Vingt jours de cachot, — cette « ration légale » est assurée au docteur.

Naturellement, Sannko n'a pas fait, lui-même, cette opération avec le colis, — ce sont ses « copains » qui l'ont aidé, profitant du chaos, mais ils se taisent.

Douze jours après, Ivanov revient. Il n'a pas fait tout le délai de détention au cachot, mais il n'est plus déjà que l'ombre de lui-même. Parvenu jusqu'à ses sacs, le docteur s'y asseoit, les bras tombés sans force. Sannko s'approche de lui, avec l'intention sincère de le saluer.

— N'avez-vous pas honte, — s'adresse le docteur Ivanov à Sannko. — C'est... c'est... c'est une ignominie !... C'est... ses lèvres tremblent et il ne peut trouver une épithète convenable pour stigmatiser Sannko.

— Tais-toi ! salaud ! — s'écrie Sannko. — Tais-toi !!! pas un mot !... Le « Jules » est toujours là.

près de la porte, — le vois-tu ? Je t'apprendrai donc ce qu'est la culture, âme de chien !... Et il s'intitule « docteur », celui-là !

L'affaire Barbarov est encore trop fraîche pour ne pas servir d'argument supplémentaire aux paroles de Sannko.

Les trucs de Sannko ont parfois un caractère moins généreux, mais égaient la cellule.

Un jour, Lvov reçoit du dehors un superbe colis. Un colis de vivres. Colis monstre ! Avec des oranges, des pommes, du beau saucisson, des biscuits et diverses autres friandises, des confitures et du miel. Mais Lvov ne peut goûter, comme il faut, à toutes ces bonnes choses, car il a une diarrhée chronique que quelqu'un a appelée « diarrhée révolutionnaire » pour souligner ainsi le haut grade du camarade Lvov dans le parti et son passé « révolutionnaire ». Mais ne pouvant pas goûter à ses biens lui-même, Lvov ne donne rien, non plus, à personne. Il suspend son colis monstre aux barreaux de la fenêtre et le regarde, comme le renard le raisin de la fable. « L'œil voit, mais la dent ne saisit pas ».

Sannko lavait pour Lvov, tous les jours, son linge, afin de gagner par un travail pénible une demi-ration de pain, trempait ce linge dans les bols, le portait en cachette... aux lavabos pour le rincer, en risquant la punition ; mais même à lui, pour tout ce travail héroïque, Lvov n'offre pas une miette de son colis. Que Dieu le juge ! Ce colis est l'objet des soupirs envieux de toute la cellule.

Un matin, André est réveillé par un bruit extraordinaire. Les détenus qui doivent s'être levés plus tôt que d'habitude se querellent, — c'est tout un scandale! ! On entend les cris de Lvov, de Hepner et de tout le « Birobijan », comme on a surnommé cette partie de la cellule où se trouvent les Juifs. L' « Azerbeidjan » leur répond par des cris haineux — c'est une autre partie de la cellule — celle où se trouvent les Arméniens et les Persans. Ces surnoms répondent à la géographie politique de la République des Soviets. La guerre bat son plein... On apprend que le colis de Lvov est volé. Le sac est toujours suspendu aux barreaux, mais il est vide. Et

comme parmi les détenus de la cellule n° 12, ce sont les Arméniens et les Persans qui, avec leurs figures noires et leurs yeux terribles, ressemblent le plus à des bandits, les soupçons se tournent vers eux. La querelle risque de finir par une guerre entre les nations, mais juste à ce moment-là les verrous se lèvent et retentit le joyeux commandement :

— Rangez-vous pour l'appel !

On se range pour l' « appel », en six rangs, comme d'habitude.

Entre Peresada, le plus tranquille et le plus sympathique des surveillants-chefs. Sans dire un mot, il compte les hommes, passant dans les rangs d'un bout à l'autre, fait ses annotations dans le registre et pose la question rituelle :

— Y a-t-il des plaintes et des réclamations ?

— Il y en a..., répond tout bas timidement Lvov.

— S'il vous plaît.

— On m'a volé... mon colis.

— Oui ? Bon. Et qui soupçonnez-vous ? — demande Peresada d'une voix flegmatique.

— Je... ne sais pas...

Pereseda ne dit rien. Il repasse dans les rangs, cherche quelqu'un. Ainsi, il arrive vers Sannko Petchenizski qui est au premier rang. S'étant approché de lui, Peressada s'arrête, les mains au dos et le fixe. Il reste immobile et regarde, ne disant rien. Et Sannko regarde, lui aussi, calmement et naïvement dans les yeux de Peresada et ne dit rien, non plus. Après une longue pause Peresada finit par demander :

— Pourquoi l'as-tu fait ? Hein ?

Sannko hausse les épaules, sourit à Peresada avec une douceur angélique et répond d'une voix incomparablement franche :

— J'ai cru que c'était mon colis, à moi !

Tous les six rangs rient. Peresada reprend :

— ...Mais qu'est-ce que tu en as fait ?

— Je l'ai bouffé... — Sannko le dit d'un air étonné : il doit se demander, comment le surveillant peut ignorer ce qu'on fait avec un colis de vivres.

— Avec qui ?

— Tout seul.

Peresada comprend parfaitement que Sannko ment. Il n'a pu manger le colis, tout seul. Peresada connaît bien Sannko et son âme de « clochard » ; il sait que s'il a pris le colis, ce n'est pas pour la spéculation ni pour le « bouffer » tout seul.

Peresada hoche la tête, fait un geste de désespoir et s'en va.

Les prisonniers vont à leur place.

Sannko a vraiment « bouffé » le colis, mais non pas tout seul. Vers minuit, il a appelé sous la table tout le « prolétariat » de la cellule (une trentaine d'hommes). Ils se sont assemblés comme des ombres et ont entouré la table de tous côtés. Ensuite, Sannko a enlevé le colis des barreaux, — il craignait que les vivres ne se gâtassent. Il l'a porté sous la table et, là, ils l'ont « bouffé », tous ensemble. Sannko a régalé, aux frais de Lvov, tous « ceux qui souffrent et ont faim ».

Après le banquet, Sannko a soigneusement suspendu le sac vide à son ancienne place. Plus tard, il jurait à Nicolas qu'il « n'avait pas mis dans sa bouche une seule miette ».

Cependant, après toute cette histoire, Lvov ne manifeste aucun ressentiment envers Sannko. Comme auparavant, Sannko continue de jouer le rôle de blanchisseuse et Lvov lui donne pour cela une demi-ration de pain. Sannko se tient comme si rien ne s'était jamais produit. Mais, une fois, Sannko demande à Lvov avec un air pensif et la mine naïve qu'il a toujours dans des cas pareils :

— Professeur, dites, vous êtes communiste, n'est-ce pas ?

— Communiste, communiste...

— Eh bien, voilà, — soupire Sannko, après une minute de silence il ajoute : — Mais la « chose » se serait gâté tout de même.

Il parle du malheureux colis. Il y pense alors qu'ils l'ont déjà oublié.

Mais tout cela est un passe-temps. Et les trucs extraordinaires de Sannko et diverses préoccupations et occupations des prisonniers, et « les problèmes extrêmement graves », et le chant, et les jeux passion-

nants, et les tournois d'échecs, les conférences, la lecture des « romans », etc., etc. — tout cela n'est qu'un passe-temps, un semblant de vie qui couvre le grand désarroi moral, l'inquiétude, l'extrême tension nerveuse de ces hommes qui sont déjà à la limite où commence la folie. Cet amalgame est très mince. Il se désagrège tout le temps.

Il est des jours où l'angoisse insupportable, la tristesse, la dépression générale et le désespoir règnent dans la cellule. Ces jours-là, tous les hommes sont très doux, parce que trop déprimés. La tristesse plane dans l'atmosphère et deux strophes d'une chanson mélancolique suffisent pour que dans un coin éclatent des sanglots...

Pour les cacher, l'homme met sa figure contre le sol et verse des pleurs de désespoir dans la boue, dans le tas de chiffons sales. C'est dans un de ces jours qu'est mort Dakhno, chef de la nouvelle nation végétarienne. Il est mort sans s'être rendu à son juge d'instruction et sans avoir sali son drapeau végétarien. C'est aussi dans un jour pareil que Hepner est devenu fou. Youly Romanovitch Hepner — professeur à l'Institut Marx-Lénine de Kharkov, « Compagnon de lutte » de Lénine lui-même, copain de Staline et ami de Trotzky ! Allo, tous les étudiants de l'Institut Marx-Lénine de Kharkov, vous qui avez connu et peut-être aimé ce professeur ! Votre maître est devenu fou dans la cellule n° 12 du corps de bâtiment spécial n° 2, à la Montagne Froide, un jour non-férié de l'année 1939 du Seigneur, un jour de désespoir et de désarroi, sans issue. Il a trop pensé et trop subi. Il a dépassé les efforts de tous les autres professeurs et chefs révolutionnaires non moins éminents, il a réussi à franchir le rideau de l'horreur.

Plus d'une fois Hepner, avec un air de dégoût et d'étonnement, demandait à André, comment il pouvait avoir quelque chose de commun avec un Sannko et ses pareils, comment il pouvait s'abaisser à « jouer aux dés avec les clochards », lui, un intellectuel... André lui répondait :

— Professeur ! Vous avez perdu la révolution. Jouez donc maintenant aux dés pour des allumettes, querellez-vous, chantez, riez, descendez de votre

sommet prolétarien, battez-vous avec les « clochards », faites tout ce que vous voudrez, et ainsi vous tiendrez le coup.

Hepner n'a pu descendre des « sommets léninistes » à la condition de clochard et, un beau jour, le professeur de l'Institut Marx-Lénine s'est transformé en doux maniaque qui, tout le temps, devant tous les détenus, s'efforçait d'atteindre avec la bouche ses parties génitales... Puis, il se levait, tout nu, et dansait en chantant... Puis, il parlait à Staline de sujets érotiques, en termes obscènes et éclatait d'un rire fou, idiot... Il était un « idiot heureux », et c'est en cet état, qu'on l'a enlevé à la cellule. On l'a enlevé pour ne plus le rendre à l'Institut, ni à la cellule, ni à la vie.

André est un peu attristé et étonné que le professeur qui aimait tant les thèmes sublimes, soit devenu fou et eût comme manie un thème aussi prosaïque-érotique... Mais l'âme humaine est, en général, une grande énigme... On regarde et on croit voir quelque chose, mais on regarde de nouveau et on voit une chose tout à fait nouvelle... Tantôt la grandeur, tantôt... une misère !

Un jour, pareil à celui où Hepner devint fou, la cellule faillit l'imiter, tout entière. Une angoisse vague, mais insurmontable, planait sur les hommes. Cette angoisse, cette douleur s'accumulaient comme la vapeur dans une marmite hermétiquement close, menaçant de la faire éclater. Et cette angoisse, cette douleur faillirent faire éclater la marmite. Quelqu'un grimpe à la fenêtre et par-dessus le bouclier un peu abimé, regarde longtemps le petit bout de rue qui est là, de l'autre côté du mur. Il regarde et sourit doucement. Et, soudain, il s'écrie :

— Les mères !!!

Là, dans la rue, une foule de femmes s'est attroupée, avec des colis. Toutes, elles tournent leurs regards du même côté.

— Les mères ! — répète l'observateur d'une voix étouffée, à travers les larmes.

Tous se précipitent vers la fenêtre, portés par le même élan intuitif, inconscient. Les hommes grimpent sur les rebords des fenêtres, s'y accrochent,

comme des singes, s'écrasent les uns sur les autres... Tous veulent les voir, — les mères ! Avec des colis... Là ! dans la rue... En face de la porte de la prison.

— Les mères !... Et les sœurs... et les petits enfants !... Avec des colis !...

Les hommes sont enragés. Ils percent (s'efforcent de percer) les boucliers en bois, tâchent d'agrandir les plus petits trous et fissures. Ils enfoncent leurs figure entre les barreaux, s'efforcent de passer la tête et de regarder par-dessus le bouclier. Bien qu'on ne puisse absolument pas y passer la tête, ils y enfoncent leurs fronts et leurs pâles figures... Ils grimpent, s'écrasent et s'enragent de plus en plus... La cellule rappelle un jardin zoologique.

— Démolissez les boucliers ! Démolissez les boucliers !!! — crie quelqu'un. Les hommes, presque fous, répondent au commandement : ils frappent les boucliers avec les poings et avec tout ce qui leur tombe sous la main...

Aussitôt, des coups de fusils retentissent de l'autre côté du mur. Quelques balles entrent, en sifflant, dans la cellule et frappent le plafond. Les hommes dégringolent des fenêtres, comme des mouches. Seul, reste suspendu aux barreaux celui qui a « découvert » les « mères », comme le matelot de Colomb... Tout pâle, avec une expression étrange, il regarde toujours attentivement et dit en gémissant :

— On les disperse... Ils les dispersent avec les baïonnettes !... Avec les baïonnettes !

A ces mots, il tombe par terre, — il n'est pas touché par une balle, mais il ne peut plus supporter le spectacle et tombe à demi-évanoui. La vision des mères qui sont venues avec des colis et ont apporté à la prison leurs cœurs brisés par la douleur... On les disperse avec les baïonnettes. On disperse les mères prolétariennes au nom du prolétariat... avec les baïonnettes !

Personne n'est tué... Mais plus d'un est blessé : les hommes se sont écorchés les doigts et la figure sur les barreaux... Mais personne n'a vu les mères, sauf un seul, — celui qui s'y était accroché le premier... Longtemps on le questionne fièvreusement :

— Comment sont-elles ?

Il ne sait pas, il ne peut rien dire. Que peut-il dire ? Mais ils le pressent de parler.

— N'as-tu pas vu un fichu comme ça ? As-tu remarqué une blouse comme ça ?... Peut-être, as tu vu une petite vieille, comme ça... Toute vieille...

*
* *

André a appris à Sannko les vers qu'il aime le plus, lui-même, et qu'il n'a pas oubliés depuis l'école. André ne se rappelle pas bien le nom de l'auteur — mais les vers, il les garde toujours en mémoire. Ce sont les vers sur la mère qui prépare son fils à la vie des hommes et lui donne des conseils. Ensuite, c'est le père qui fait la même chose :

« Ma petite fête est enfin arrivée.
Ma petite maman me prépare à la vie dans le monde,
Ma maman me prépare à la vie dans le monde
Et me dit, la pauvre :
Vois-tu, mon fils, combien nous sommes malheureux ? »

La mère implore son fils de fuir les malheurs, d'aller dans le monde et d'être, là, docile et obéissant, de s'incliner, comme une petite herbe, devant les puissants et d'être à plat ventre devant eux. Et, alors, il vivra très bien :

« Ton dos ne se casseras pas si tu te courbes,
Et le Seigneur te remarquera... »

Le seigneur le remarquera, se montrera bienveillant, aura pitié de lui, et il vivra bien sous sa protection, le servira fidèlement et, en récompense de son service fidèle...

Ainsi parle la mère.

Ensuite, c'est le tour du père, éreinté par la peine et les malheurs, mais indocile et fier. Il donne au fils un ordre ferme. Il lui ordonne d'être fier et brave, de ne pas courber le dos devant les riches, « ces fainéants », d'être son propre maître même dans les malheurs et observer ces prescriptions pour honorer sa pauvre mère, épuisée par le malheur. En donnant au fils cet ordre, le père l'accompagne de cet avertissement sévère :

« Tu seras maudit, mon cher fils,
Si tu te courbes, comme une petite herbe !
Et que ton dos se casse !
Et que ton front se couvre de rides ! »

Sannko ne récite pas ces vers, mais les chante.

— Qui a écrit cette belle chanson ? — demande Sannko, très ému, à André. — Ça, c'est une chanson, frère, c'est une chanson !

*
* *

Des bruits mystérieux et invraisemblables commencent à circuler dans la prison. D'après ces bruits, Yejov, commissaire au N.K.V.D., serait révoqué ! Tous ceux qui vont à la prison du N.K.V.D. et en reviennent sont questionnés. On leur demande avec angoisse : Avez-vous vu le portrait du « commissaire de fer » sur le mur ? Y est-il toujours ?

Les uns disent : — Oui ! Il est encore là !

D'autres disent qu'il n'y est plus. Mais, peut-être, n'y a-t-il jamais été, sur ce mur.

On ne sait pas d'où est venu le bruit qu'Yejov serait démis de ses fonctions. On dit que quelqu'un a remarqué dans le bureau du juge d'instruction qu'il n'y avait plus le portrait du commissaire, qui se trouvait là auparavant. C'est une véritable épidémie : tous veulent voir de leurs propres yeux si le portrait est toujours là ou non. Ceux qui sont appelés à l'interrogatoire sont considérés comme heureux : ils ont une occasion de vérifier la nouvelle vertigineuse. A celui qu'on prend « avec affaires », et qui, peut-être, aura la chance d'être appelé à l'interrogatoire on donne la mission de regarder si le portrait d'Yejov est au mur. Seulement... le malheur est que tous les prisonniers, sans exception, ne se rappellent pas du tout si un portrait quelconque se trouvait dans le cabinet de leur juge d'instruction : pouvaient-ils y porter une attention quelconque lorsqu'ils passaient par les « petites » et les « grandes chaînes mobiles », et que l'univers entier leur paraissait bouleversé ?...

Quant à la vie des détenus, s'il y a quelques changements, c'est dans un sens mauvais. On sent une tension de plus en plus forte. La « fabrique-cuisine »,

d'après tous ceux qui y passent, développe un travail encore plus intensif. La pression est plus forte. On bat les prisonniers plus fort. Le régime est plus dur. On établit une nouvelle forme d'isolement des détenus interrogés et battus : il n'y a plus de « potinières » ; il y a des « niches à chiens » pour une personne. Une hâte fiévreuse se fait sentir. Parfois on prend des groupes entiers et on ne ramène personne. Toute la nuit, des machines vrombissent quelque part, dans la cour de la prison et de l'autre côté de la porte. En même temps augmentent le désordre et l'absurdité. Au lieu de se vider, les cellules deviennent de plus en plus peuplées : on prend deux prisonniers et on en amène cinq nouveaux. Le mécanisme d'instruction n'arrive pas à s'occuper de toute la masse de prisonniers, ne peut pas venir à bout de cette crue colossale. Il s'est produit un « embouteillage », comme on en voit au flottage du bois lorsque les troncs d'arbres s'accumulent dans un endroit étroit et plein d'écueils, en énormes tas, arrêtant tout le mouvement. La « chaîne mobile » bat son plein. Mais, maintenant, ce sont les organes judiciaires qui sont embouteillés, bien qu'ils soient innombrables : diverses « triades », « commissions spéciales », « sections spéciales » de tribunaux, etc., etc. Jouant à la « légalité », tous ces organes (Qui veulent-ils tromper ? Devant qui veulent-ils se justifier ?) demandent, paraît-il, que le côté formel des affaires soit « parfait », que tout y soit bien ajusté aux règles de la juridiction soviétique, que tout soit « conforme à la loi ». Mais ce n'est pas seulement du cynisme. C'est quelque chose d'autre. C'est certainement, le besoin de se justifier à leurs propres yeux, un besoin morbide et suspect. Le voleur qui a cambriolé une église et veut y revenir pour un nouveau vol, éprouve le besoin de mettre de gros cierges devant les icones. Cet « ajustage » des dossiers aux « règles » se prolonge et certains détenus restent en prison de longs mois, après la fin de l'instruction et la signature du « protocole, selon l'art. 200 », en attendant le jugement. Tous rêvent à la déportation. Déportation dans l'inconnu, dans les souffrances, mais non dans une mort immédiate.

*
* *

André sent que son affaire suit son cours, en dehors de lui et de sa volonté. Mais il sait aussi que la mise en forme définitive de son affaire et la finale dépendra tout de même de lui, — de son attitude : se brisera-t-il ou non ? Si on considère la situation, « selon la loi », son affaire n'a même pas encore bougé. Il n'a pas encore écrit un seul mot. Il n'a pas encore signé une seule ligne. Il n'a pas lu un seul document de son dossier pour avoir le prétexte d'y réagir. Et, en même temps, son affaire a déjà avancé assez loin. Si Catherine est devenue folle dans cette même prison, si sa pauvre sœur est là, ça signifie que son affaire a bien avancé. Quelque part au-delà de lui.

Il garde le petit billet de Katria, — cette minuscule boule de papier, petite comme un pois, qui est devenue pour lui un talisman où se cache une puissance gigantesque. Si la phase finale de l'affaire dépend de lui, s'il se montre plus fort que ces barbares, c'est grâce à cette petite boule de papier.

Elle y a écrit... Elle a donné à André un ordre intangible et absolu.

Un jour, André a, par télégraphe, des nouvelles de David. David a été détenu dans les « triples » et remis en liberté. Il a tout supporté, mais ne s'est pas « scindé ». Et a été remis en liberté. Petrovsky, — le prêtre Petrovsky, cet « apôtre Pierre » — a reçu de David un colis anonyme, — quelques mouchoirs et quelques chaussettes. Un mouchoir était bleu et légèrement incisé au bord. C'était un signe convenu qui signifiait que le colis venait de David et que David était en liberté. Un petit mouchoir bleu avec un bord incisé. Petrovsky est maintenant dans une cellule de l'étage inférieur. Il a ce petit mouchoir.

André veut regarder ce petit mouchoir. Il le voit dans son imagination, comme il voit aussi David, honnête sans limites et ferme sans limites... André se réjouit sincèrement de le savoir en liberté.

André, — il ne sait pourquoi, — espère que David lui enverra aussi un colis, bien qu'il sache qu'on ne le lui transmettra pas, car il est au régime spécial.

III

Le nouveau juge d'instruction s'appelle Gordy (Fier). Certainement, c'est un pseudonyme. Peut-être, après l'incident avec Donetz, ce nouveau maître de l'âme d'André a-t-il préféré se cacher derrière un pseudonyme. A tout hasard. Lorsqu'il prononçait son nom, il sonnait trop faux pour l'oreille d'André. D'ailleurs, quelle importance peut avoir tout cela ? Les noms ne font pas l'essentiel.

La première chose qu'André fait maintenant lorsqu'on l'appelle chez le juge, c'est de promener son regard sur les murs pour voir si le portrait du « commissaire de fer » y est suspendu. Il est là ! Le voilà, sur le mur d'en face, au-dessus de la table du juge d'instruction. Il est là ! Dans toute sa beauté et sa grandeur ! Un petit bonhomme à la figure maigre. Ancien cireur de bottes de Staline ou un « garçon à tout faire ». Alors ? Les bruits sur sa révocation sont-ils donc faux ? Ou s'agit-il encore d'une force d'inertion ? Le discours de Staline, était-ce du cynisme ? Oui, c'est certainement du cynisme...

Gordy commence fièrement et dans le même style que Velikine et tous les autres. Pour se faire une idée des capacités intellectuelles de son nouveau tuteur, André lance un ballon d'essai et prononce mollement une phrase sur les droits de l'homme, la légalité prolétarienne, la Constitution et tout ce qui y est inscrit.

— Je m'en f... de ta lég... Constitution ! Hé ! « Constitution » ! — Et il adresse à « tous les imbéciles » un juron ordurier.

C'est clair. Sept discours de sept Staline ne peuvent dire plus et mieux qu'une seule phrase de ce simplet naïf qui exécute les instructions sans sophistiquer.

Gordy est un simplet, phénoménalement borné. Il n'a même pas besoin de raison : il pense et raisonne

avec ses poings. Cette originale façon de penser est chez lui extrêmement développée : chaque poing est une massue. C'est certainement grâce à cela qu'on l'a engagé à ce « service d'Etat » et, plus particulièrement, dans cette institution-là.

Gordy proclame que maintenant André est entre ses mains et qu'il fera avec lui tout ce qu'il voudra. Il dit que tous les juges d'instruction qui l'ont précédé sont des imbéciles parce qu'ils ont été trop gentils avec André. Il déclare que son pouvoir sur André est sans limites. On reprendra tout dès le début d'une autre manière, selon sa méthode, à lui. Et, pour finir, il assure qu'André signera le procès-verbal.

Mais tout cela ne sont que des phrases creuses qu'André a assez entendues. Le fait nouveau est qu'on lui a donné pour juge d'instruction un imbécile hors série qui, armé de son poing et de son enthousiasme, peut le mutiler totalement. Si la « méthode » de Gordy diffère de celles de ses prédécesseurs, c'est seulement par sa simplicité radicale.

Mais Gordy doit avoir des instructions particulières au sujet d'André. Après avoir crié et donné à André quelques coups de poing, il essaie de le mettre à la raison.

Les jambes croisées l'une sur l'autre, Gordy, avec une « pénétration » et une assurance sans bornes, tend à André des « pièges ». Il cite des noms qu'il a dû trouver dans le dossier et pose des questions provocatrices... Il cite, par exemple, le nom de Streletz et écarquille les yeux : — Oh ! Streletz ! — il rit bruyamment avec satisfaction et frappe la table du poing.

— Mais il a avoué, hier ! Il a tout avoué. Voilà, ses aveux sont là !... Et tu les confirmeras... Là, il s'agit des armes enfouies dans la terre! Alors ? Tu ne veux pas le confirmer... Eh bien !

Admirable Gordy ! Il ne sait pas que Streletz est Grigori Kossinka et que ce Kossinka a été fusillé, il y a déjà cinq ans. Mais pour lui ça n'a aucune importance. Il ne connaît pas Kossinka ni ne veut le connaître...

Gordy lui demande s'il connaît un certain Jgout. Le ton même de la question et le regard par lequel

Gordy a scruté le visage d'André l'obligent à se mettre sur le qui-vive. La manière de poser les questions à l'improviste et négligemment lui est bien connue. Si dans le chaos d'interrogatoire on pose certaines questions par hasard, ce sont souvent les questions les plus importantes. Mais André ne connaît personne du nom de Jgout. Gordy le lui demande à plusieurs reprises, en le fixant toujours attentivement.

— Connaissez-vous un certain Jgout ?

André ne connaît pas de Jgout. Et il ne peut pas cacher son étonnement, — il ne connaît vraiment aucun Jgout. Cet étonnement ne peut échapper à l'attention même de Gordy et il se montre visiblement content et vraiment fier. Il faisait la chasse à quelque gibier et l'a pris. Il a réussi. André éprouve un dépit et une inquiétude : « — Qu'est-ce que ce Jgout ? » Si cet imbécile pose des questions au sujet de ce Jgout, c'est qu'il a besoin d'établir si André connaît Jgout et, sans doute, serait-il étonné si André ne le connaissait pas. C'est clair. Et c'est pour cela qu'André éprouve un sentiment de dépit. Conformément à la règle élaborée par lui, il ne faut pas laisser les juges établir quelque chose de précis. Dans la défense il faut employer la même méthode que dans l'offensive.

Il est établi qu'André ne connaît pas Jgout. Et André, de son côté, a appris qu'il existe un certain Jgout qui joue, peut-être, dans son affaire un grand rôle et que les juges d'instruction ne doivent pas le démasquer.

Mais l'impression momentanée que l'intelligence de Gordy a produit sur André est dépourvue d'une base réelle. Il est rusé « à l'ukrainienne », c'est vrai, il a gagné quelque chose avec ce Jgout, mais cela ne réhabilite pas ses capacités intellectuelles.

Ensuite recommence la comédie dans le même style qu'auparavant. Gordy improvise. N'ayant dans le dossier aucun aveu d'André et sachant que personne n'en a obtenu, Gordy se décide à surpasser ses prédécesseurs et à obtenir un aveu quelconque. Et il improvise. Il veut découvrir une organisation contre-révolutionnaire qui — il en est profondément persuadé — existe réellement. Elle existe sûrement et son activité

est conforme aux idées d'André que Gordy connaît bien. Gordy développe tous ses efforts, il essaie de « prendre » André sur divers noms, divers faits, inventés par lui, tâche d'apeurer André et espère que sous l'avalanche de ces « faits » inventés par lui, André racontera tout ce qu'il cache.

La « chasse aux aveux » de Gordy finit par un formidable accès de colère. Il ne veut plus s'amuser à jouer à l'intelligence... Il met en œuvre ses poings... Et il faut reconnaître que cette « raison », il sait l'employer d'une façon géniale... Tout seul, il mâte André mieux que Velikine avec ses aides. Il est vrai qu'actuellement André n'a même pas un tiers de sa force ancienne... Battant André jusqu'à lui faire perdre conscience et l'arrosant ensuite avec de l'eau, Gordy le met dans un tel état qu'il en a eu peur, lui-même. et s'arrête. Certainement il n'a pas la permission de le battre à la mort et a l'ordre de le laisser un peu vivant. Il laisse donc André un peu vivant.

Après cela, l'instruction passe au stade déjà connu :

— « Eh bien... Eh bien ? »...

— Eh bien ? !

Le talonnant ainsi et le persuadant de dire au moins quelque chose, Gordy, pour réconforter sa victime, donne à André de l'eau à boire. Et André boit. Au fond, il n'a aucune haine contre cet imbécile, parce que... parce que c'est un imbécile et ce serait un peu trop bête de dépenser sa flamme à haïr des imbéciles pareils. C'est un simple taureau : il lui est absolument égal de casser avec ses cornes un mur, un poteau ou un homme. S'il rivait avec ses formidables poings les chaudières des locomotives, que de travail utile pourrait-il faire !

Gordy répète toujours ses « eh bien ! » et fouille dans le tas de livres. Il les feuillette avec une mine de penseur profond et les rejette. Voilà qu'il trouve un livre, l'ouvre et un long moment lit quelque chose... Et, soudain, il éclate d'une voix sarcastique et triomphale :

— Ah ! mais tu es un salaud ! Ah ! Tu fais l'agneau !... Et ça... Ah !!!

Gordy brandit un livre... Sur une couverture brunâtre... Sur cette couverture il est imprimé en grosses lettres noires :

« Poète-anarchiste, Walt Whitmann ! »

Gordy épèle d'une voix moqueuse l'inscription sur la page de garde :

— « A mon ami cher et bien-aimé André Tchoumak... Nur vorwärts ! »... En voilà un salaud !

Oui, André se souvient que sur ce livre était vraiment écrit la devise : « Nur vorwärts ! »... Ce livre lui a été donné avec la dédicace « à l'ami cher et bien-aimé » par sa camarade d'Université, Ludmila Ou..., follement amoureuse de l'anarchisme de Malatesta et du légendaire Nestor Makhno ; elle classait dans l'anarchisme tout ce qui était révolutionnaire, c'est-à-dire plein de haine contre le parti communiste de l'U.R.S.S. et contre tout despotisme. Et comme la devise « Nur vorwärts » est tout de même assez transparente et dangereuse, elle a mis à la place de la signature un petit crochet qui pouvait passer pour les initiales « OU ». Une conspiration de fillette.

— Qu'est-ce que c'est ce « Nur vorwäts » ?

— En avant !

— Ah !... Eh bien, on va voir ! Je le savais bien !... Ah ! Qui est ça ? — Gordy brandit le livre avec l'inscription scandaleuse : « Poète-anarchiste ».

Il a pris la dédicace pour l'inscription autographe de cet anarchiste. — Qu'est-ce que c'est ?

Ne se rendant même pas compte de ce qui peut en sortir, André penche la tête l'air coupable et dit :

— Anarchiste ! Un grand anarchiste !

— Je sais !... Où est-il ?

— Qui le sait...

— Le connais-tu ?

— C'est une de mes connaissances.

— Ah ! Depuis longtemps ?

— Depuis 1926.

— Oui est-il ? Où habite-t-il ?

— C'est un Américain... Il demeurait à Kiev.

— Ah ! Américain ! Bourgeois ? Dans quelle rue ?

— Dans... Oui..., dans la Demievka.

— Maison ? Numéro ?

Et voilà que le carrousel se met à tourner. Le juge d'instruction prend une feuille de papier et y écrit sa découverte grandiose. André « a sincèrement avoué » qu'il y avait à Kiev une organisation anarchiste clan-

destine et extrêmement secrète et à laquelle il appartenait lui-même. Ayant la chance de tomber sur le bout du fil, Gordy dévide énergiquement la pelote et exige des noms. André doit lui donner des noms. Et il inscrit dans cette organisation tous les hommes célèbres de l'Histoire qui ressemblaient quelque peu aux anarchistes, choisissant seulement les noms qui sont le moins connus de Gordy et de ses pareils.

Ainsi, il proclame Benvenuto Cellini, leader réel de l'organisation clandestine des anarchistes à Kiev.

— Qui est ça ? — Gordy écarquille les yeux. Le nom de Cellini ne lui dit rien. Il connaît celui de Benito Mussolini, mais Benvenuto Cellini... D'ailleurs, c'est la même chose.

— Fasciste ?

— Non, anarchiste.

— Pas d'importance. Ils sont, tous, les mêmes, — canailles, fascistes.

Ensuite, André inscrit dans l'organisation des anarchistes Baruch Spinoza.

— Ah ! C'est un Juif... S'il est Baruch, il est donc Juif... — Gordy s'oriente déjà par ses propres moyens.

— Puis, André « recrute » Ulrich Hutten, en omettant la particule « von ».

— Et qui est-ce ?

— Allemand... un baron.

Ensuite : Ugo Foscolo.

— Et ca ?

— Italien.

Puis, Ivan Vichensky.

— Et ça ?

— Ukrainien.

— Voi'à... tous les « makhnovistes » sont là !...

Ainsi, ils composent une liste solide.

Ensuite, ils inscrivent dans le procès-verbal tous les lieux des réunions clandestines et les dates, en précisant qui y a participé. Ils élaborent un programme détaillé d'action. Une plateforme politique. Tout ce qui convient à une organisation clandestine. Ils établissent la liaison avec les partisans de Makhno en émigration, à Paris. On a ainsi une organisation vraiment formidable.

Ils s'en occupent toute la nuit, jusqu'à l'aube. Le matin, Gordy, vraiment fier et content de lui-même, renvoie André dans la cellule.

Tout éreinté, André ne pense même plus au truc insensé qu'il vient de faire avec son juge d'instruction (dans le style de Sannko Petchenizsky !)

Lorsqu'on le transporte dans le « Corbeau Noir », il pense à quelque chose d'autre. Il pense au nom mystérieux :

« Jgout ». Qui est ce Jgout ? Qui se cache sous ce nom ?

*
* *

Pendant cinq jours on laisse André tranquille. Au sixième on l'appelle.

Gordy est assis dans le fauteuil et regarde André. Sa figure est de couleur écarlate et tordue par un rire stupide, qu'il s'efforce de retenir. Il ne dit rien. Enfin, il prononce avec un mépris incomparable :

— Toi ! Tu as pensé que nous étions des imbéciles ? !

André n'y a pas pensé du tout. Il n'a pas pensé que pendant cinq jours, Gordy chercherait à Kiev, dans la Demievka « les fascistes-anarchistes » Benvenuto Cellini et Walt Whitmann. Il a seulement pensé que, peut-être, il a attrapé un article de plus pour son acte d'accusation.

Frey entre dans la pièce. Il s'arrête devant André et le regarde :

— Alors ?... Vous vous « amusez » toujours ? — Eh bien, amusez-vous, amusez-vous. Allez-y, continuez dans le même genre. Tant pis pour vous.

Frey se retourne et s'en va. André le voit de profil et remarque qu'il rit.

Gordy, les deux mains sur les hanches et toujours écarlate, comme une tomate, regarde André et dit d'une voix rauque :

— Satan sans cornes !!! Voilà ce que tu es !

Gordy n'a plus envie de regarder les livres. Et sa tutelle sur André est terminée. On lui enlève André et le transmet à un autre juge d'instruction.

Et c'est là qu'André reçoit un coup en plein cœur. Le coup le plus fort et le plus décisif !

Le nouveau juge d'instruction a une figure attristée, pâle, nerveuse, douce et intelligente. Il annonce à André d'une voix polie que lui, André, est à la disposition de Sergueev et de Velikine. Mais ils sont, tous les deux, en congé. Ils vont revenir bientôt et, alors, l'affaire d'André, prendra une allure rapide. Alors, ce sera le dernier stade. Et en attendant... Et en attendant, André doit réfléchir sérieusement sur tout cela, pour que tout finisse d'une façon raisonnable. Il doit réviser toute sa conduite présente... Son rôle, à lui, juge d'instruction, est modeste. On lui a confié l'affaire d'André provisoirement et il sera heureux d'examiner avec lui la situation poliment et comme il convient à des hommes cultivés. Et s'il peut être utile à André par un conseil qui l'aidera à se conserver pour un travail profitable et important au bien du gouvernement et du parti, il sera content.

Le juge d'instruction dit tout cela d'une voix douce, sans expression, comme s'il pensait à quelque chose d'autre. Il ne se vante pas, ne crie pas, n'emploie pas de formules banales et idiotes. Il n'est pas dans le style. Il doit rester indifférent à tout ce dans quoi il se débat ici ; tout doit le dégoûter.

Après ce prélude, le doux juge d'instruction demande à André s'il a pris connaissance des matériaux de l' « affaire ». Il s'obstine, il veut échapper, mais connaît-il les matériaux de l' « affaire » ? Peut-être s'obstine-t-il inutilement ? Peut-être est-ce une faute qu'il sera ensuite difficile, même impossible, de réparer ? Il sera impossible de la réparer, — jamais !

André ne connaît aucun « matériel » du « dossier » Il le dit d'une voix indifférente, regardant le gros dossier vert qui est sur la table, devant le juge d'instruction. Ce dossier a encore grossi et cela sans aucune participation d'André. Il n'y a pas un seul mot de lui.

Le juge d'instruction ouvre le dossier et, l'air pensif, le feuillette. Il le feuil'ette longtemps et garde le silence. De temps en temps, il hausse les sourcils avec une mine de désespoir. André le regarde et garde, lui aussi, le silence. Il attend. Il se repose. Celui qui a passé par cet enfer maudit, sait combien

est grand ce bonheur pour un prisonnier : après l'absurdité étourdissante et la sarabande diabolique, se trouver soudain devant un juge d'instruction doux, poli et cultivé qui ne brandit pas les bâtons et les poings, n'accumule pas les montagnes de jurons orduriers, ne crie pas et ne force pas à crier et à geindre sa victime. En un seul mot, un juge d'instruction avec un visage et une conduite d'homme normal. Alors, le prisonnier se repose moralement et physiquement...

Le juge d'instruction dit :

— Approchez-vous !

André prend sa chaise et s'étant approché de la table, s'asseoit en face du juge.

— Oui... Eh bien ! ça, par exemple, l'avez-vous vu ?... demande le juge d'instruction, tenant devant lui le dossier ouvert et marquant du doigt quelques alinéas. Il plie la partie inférieure du feuillet (environ cinq centimètres où on ne voit que quelques traits), tourne le feuillet vers André et le pose devant lui, sans en ôter sa main...

André enfonce son regard dans le feuillet rempli de lignes régulières. Elles sont écrites avec de l'encre violette, en langue russe... C'est rédigé en style de rapport officiel...

> « A la section locale de N... du commissariat de Sécurité d'Etat — NKVD. — Dans les mains propres du Chef de la Section locale N...

et ensuite :

> « Par le présent j'estime de mon devoir de rapporter aux organes de la Sécurité d'Etat que, aujourd'hui, le 16 août 1937, André Tchoumak, contre-révolutionnaire connu, ancien ami intime de M. Khwilowy, de G. Kossinka, de Kalinine et d'autres contre-révolutionnaires, jugé autrefois et déporté, mais n'ayant pas purgé sa peine jusqu'au délai fixé, est revenu dans la ville de N.... auprès de sa mère. D'après tous les indices, il s'est enfui déjà depuis longtemps du camp de concentration où il était détenu et est venu à N. . incognito. »

Malgré tous ses efforts, André ne peut pas dominer ses nerfs, tout tourne dans sa tête. Son cœur bat à un rythme furieux. Les lignes sautent devant ses yeux, les lettres s'évanouissent. C'est en vain qu'il s'efforce de lire la suite, — il n'y arrive pas. Un poids terrible pèse sur ses yeux, les entraînant vers le bas de la feuille, son cerveau bout, ne pouvant pas se concentrer sur les lignes violettes... André regarde le bas de la feuille : La signature : « Jgout ».

« Jgout » ! Qui est ce Jgout » ?

Ses yeux se jettent de nouveau vers le haut de la feuille. Ils parcourent les lignes d'un regard désordonné, mais l'esprit, rivé à la signature « Jgout », ne s'en détache plus... Des mots où il s'agit de l'activité contre-révolutionnaire incessante..., de l'organisation militaire clandestine en Ukraine qu'André Tchoumak dirigeait de Sibérie... Des noms... Des « faits »... Quelque chose sur les « milieux d'aviation »... Le rapport est bien court, une page, mais il est affreux !... Plus loin... André a l'impression qu'on l'écorche vif, lui passe une lame sous le crâne, il lui semble voir une écriture familière.

Les yeux d'André courent de nouveau vers la signature. Il la regarde. Il la touche du doigt. Le doigt tremble, comme s'il essayait d'effacer le mot, d'effa cer l'hallucination... Brusquement, André déplie la partie pliée de la feuille et regarde :

Là, tout en bas, cette signature, écrite avec une autre encre... : « Nicolas Tchoumak ». Signature authentique, si familière !

Le juge d'instruction se fâche et retire le dossier :

— Eh ! Vous savez !... Si vous vous conduisez de cette manière, alors...

André ne comprend rien. Le monde entier se couvre devant lui d'un voile noir. Un coup terrible. En plein cœur ! Ses yeux se ferment et sa tête se renverse de l'autre côté du dossier de la chaise, — quelque chose l'étrangle avec une force terrible... Il est sur le point d'éclater en sanglots ou de se tordre comme un fou... Il pousse un beuglement de bête...

Le juge d'instruction lui donne de l'eau. Il lui asperge le front.

— Du calme, du calme !... André Tchoumak, — dit le juge. Cela ne vous va pas, à vous !...

André reprend ses sens.

— Laissez-moi... Laissez-moi voir encore une fois... demande-t-il tout bas.

— Non ! Vous ne savez pas vous tenir. Et vous avez déjà tout vu et lu... Même ce que vous ne deviez pas voir, — Le juge d'instruction s'asseoit dans le fauteuil. Il fouille dans les papiers, en tire un petit feuillet et le tend à André. André le prend.

— C'est votre lettre, n'est-ce pas ? — demande le juge d'une voix indifférente. — C'est vous qui l'avez écrite ?

André regarde la lettre. Non. C'est une lettre de son frère Nicolas... Il regarde le feuillet. Oui ! C'est une lettre de Nicolas... A la mère ! Envoyée, il y a déjà longtemps, du Corps expéditionnaire d'Extrême-Orient... Mais pourquoi le juge d'instruction la lui a-t-il montrée ? André n'arrive pas à comprendre pourquoi le juge d'instruction lui a montré la lettre de Nicolas ? Ah !... C'est pour souligner l'identité de leurs écritures... C'est clair... André rend la lettre au juge.

Après quelques minutes de silence, le juge d'instruction présente de nouveau le dossier à André et lui montre d'autres informations du même « Jgout », mais tapées à la machine, en plusieurs pages. Mais André refuse de les lire. Il s'écarte de ces ignobles papiers comme d'un morceau d'ordure... Le juge est étonné. Non, il ne lira pas, il ne veut pas lire cela ! C'est trop !

Enfin, le juge d'instruction montre au pauvre André encore quelques pages écrites... André voit que le dossier est ouvert au milieu... Il colle ses yeux à ces pages... Ce sont précisément les pages qu'il a déjà vues autrefois, lorsqu'il était dans la section des « triples ». En haut, à la première page, il est inscrit d'une écriture inconnue :

« Pour l'affaire du citoyen André Tchoumak ».

Puis, d'une autre écriture, absolument inconnue, le titre : « Mes aveux spontanés ». Ensuite, quelques pages écrites de la même signature inconnue. Et à la fin — une signature, — d'une écriture bien familière :

« Catherine Boïko ».

C'est une signature autographe de Katria. Faite de sa main propre. Oui ! C'est son écriture à elle,

Après la signature, il est écrit d'une autre main et d'une autre encre : « A été secrétaire de la section locale de N..., du N.K.V.D. »

Et tout à fait en bas :

« L'authenticité de la signature de la citoyenne Catherine Boïko écrite de sa main propre est certifiée par nous :

« Chef de la Section locale de N... du N.K.V.D. : Safiguine.

« Chef de la Division S.P.D. de la Section Spéciale de Kharkov du N.K.V.D. : Major N. Velikine.

« Juge d'instruction : Major L. Sergueev. »

André parcourt tout cela très rapidement, comme si son œil embrassait d'un seul coup le texte tout entier, de façon que le juge d'instruction n'arrive pas encore à s'apercevoir qu'André passe de nouveau au début de la page. Il n'y a pas de doute que la signature de Katria ait été obtenue par la pression et dans des conditions affreuses. Peut-être l'ont-ils forcée avant même sa démence, à signer une feuille de papier quelconque, et ensuite, y ont-ils mis tout le reste, — ou l'ont contrainte, déjà folle, à signer les écrits faits par eux-mêmes. Ce sont des phrases et les formules déjà bien connues : « contre-révolution », « agitation », « organisation », « espionnage ». Tout ce que Sergueev avait autrefois écrit dans son fameux « protocole » qu'André refusa de signer. André regarde les pages, mais ne lit plus ces saletés. Dans le brouillard dont ses yeux se couvrent, il ne reste que la figure douloureuse de Catherine... Est-elle tombée malade avant de signer cette « déposition spontanée » et, alors, elle n'a donc rien signé. Mais si elle est devenue folle pendant la « signature » de cette « déposition », combien est amer le calice qu'elle a bu !... Catherine... Pauvre Catherine ! Ils ont pris sa main inconsciente, sa main pure, dans leurs pattes pleines de sang et... ont tracé son nom sur ce sale papier...

Sa pensée retourne à la signature « N. Jgout » et une douleur infinie s'empare de lui.

Le juge d'instruction, triste et doux, ferme le dossier et dit que ce n'est qu'une partie des documents réunis là, mais que cela suffit pour convaincre

André que tous ses efforts sont vains et inutiles. Les documents établis contre lui sont meurtriers, on ne peut les démentir.

Il a raison, mais il ne sait pas que pour lui, André, certains de ces « matériaux » jouent un tout autre rôle que celui auquel l'instruction les destine, car André connaît le sort de Catherine. Le juge d'instruction ne sait rien. Il recommande à André de se « désarmer ». S'il y a encore pour lui un moyen de se sauver, c'est dans un repentir sincère, il doit passer de la position d'ennemi à celle d'ami et espérer la clémence qui récompense ceux qui se sont repentis... Le doux juge d'instruction va jusqu'à citer la Bible et invoquer l'exemple du Christ qui a pardonné au larron repentant... Mais sous le lourd regard d'André, il n'achève pas cette phrase.

Le juge d'instruction ne sait pas qu'André ne cherche aucun moyen de se sauver et ne demande aucune clémence. En renvoyant André « dans sa cellule », le juge d'instruction lui conseille de réfléchir. De bien réfléchir avant que son affaire ne retourne chez Sergueev et Velikine et n'entre dans sa dernière phase. Réfléchir pour être prêt à cette dernière phase où sera prise la décision irrévocable. Pour que tout finisse de la meilleure façon, — cela ne dépend que d'André lui-même.

« Réfléchissez ! »

André réfléchit. Mais il ne pense pas à ce que lui a conseillé le juge d'instruction. Il pense à la mort.

C'est la première fois qu'André pense sérieusement à la mort. Son âme est dévastée comme si un ouragan l'avait traversée, ou un tourbillon de feu. Tout est réduit en cendres. Une ruine noire et sur elle plane une douleur insupportable.

André pense au suicide. Cette idée fixe le poursuit le jour et la nuit. Mais comment le faire ? Les possibilités d'un prisonnier sont trop limitées. Et là, en haut, on a dû prévoir son intention. On l'a mis dans des conditions spéciales. On l'a jeté dans une cellule où se trouvent six personnes et qui peut être observée tout le temps du couloir le jour et la nuit. André le remarque. Il remarque aussi que ces six hommes l'observent un peu trop attentivement...

Couché par terre, la figure tournée vers la porte, conformément à l'ordre donné à tous, André, toute la nuit, énumère et soupèse toutes les manières d' « évasion » de ce monde, utilisables malgré la surveillance la plus sévère... Il sait que dans les cachots on se coupe les veines du poignet et on met la main dans le petit « seau » posé près du lit, après y avoir versé un peu d'eau pure puisée aux lavabos, lorsqu'on s'y rend le soir « pour les besoins » et à laquelle on ajoute la portion vespérale de thé chaud. Après avoir coupé la veine et mis ainsi la main dans l'eau chaude, derrière le lit, l'homme s'endort pour l'éternité et, le matin, toute l'administration pénitentiaire, avec tous les juges d'instruction, ne peuvent plus le réveiller... Mais pour cela il faut avoir, au moins, un tout petit morceau de fer ou de verre... On ne les conduit pas à la promenade et, par conséquent, il n'y a pas de moyens de se procurer quelque chose... Et même si on les conduisait à la promenade, dans la courette qui est réservée, on ne peut rien trouver. C'est exclus... André pense au clou, — un clou rouillé avec lequel s'est occis l'aide-de-camp du maréchal Doubovoï. Mais trouver ici un clou rouillé est un rêve irréalisable... Une corde ? !... On pourrait, par exemple, déchirer le pantalon et en combiner quelque chose. Mais cela aussi est absolument impossible dans une cellule pareille et dans une compagnie pareille... André se casse la tête en cherchant un moyen qui puisse le libérer pour toujours de sa douleur insupportable. Au cours des nuits, lorsqu'il s'endort, la figure tournée de côté ou se replie sur lui-même, s'écartant de la lumière, on le réveille : le surveillant ouvre le « guichet » et ordonne à André de rester couché « selon le règlement », c'est-à-dire la figure tournée en haut et vers la porte. Et le matin, lorsqu'ils vont tous « aux nécessités », on fait dans la cellule une fouille systématique et minutieuse. Ainsi, on ne peut y cacher non seulement un clou, mais même un fil de dix centimètres ou un petit bouton que l'on pourrait aiguiser. Non, c'est impossible. Ici, André ne peut réaliser son dessein. Oh, si c'était la cellule n° 12 ! Rêvant à elle ou à une autre pareille, André

décide de duper tous ceux qui l'observent aussi attentivement dans la cellule et du dehors. Il « se calme », devient « gai », change complètement, se « sent » mieux et se conduit conformément à cet état moral. Il montre ostensiblement jusqu'à quel point il est bien dans cette cellule, combien il est calme et combien il est heureux de se trouver dans une ambiance aussi épatante. Il dort chaque nuit à poings fermés et on n'arrive pas facilement à le réveiller pour l'« appel » du matin : couché les yeux fermés, André se laisse pousser et secouer plusieurs fois par ses « tuteurs » de cellule ou même par le surveillant-chef, avant de se « réveiller ». Il se lève tout « gai ». Dans la journée, il distrait ses collègues avec des anecdotes... Ça lui coûte une tension colossale de sa volonté, mais pour atteindre le but qu'il poursuit de tout son être, il est capable de faire n'importe quel effort.

Son désir de mourir est renforcé par ce qu'il apprend par quelques bribes de conversations dans la cellule. Il apprend que Velikine et Sergueev n'ont nullement été en congé : Ils continuent leur travail et tous ceux qui sont dans cette cellule sont leurs « clients », — ils « dépendent » du service de Velikine et sont confiés au juge d'instruction Sergueev. Par conséquent, la « dernière phase » promise peut venir vite et à l'improviste parce qu'il ne faut plus attendre leur retour de congé.

Ainsi, passe plus d'une dizaine de jours. Ensuite, le même juge d'instruction très doux convoque André et demande :

— Alors ? A quoi ont abouti vos méditations ?

— Elles aboutiront à quelque chose... répond André, sur le ton qui peut donner un espoir.

Le juge d'instruction regarde la figure d'André marquée de lassitude, mais calme. Il est visiblement content. C'est à cela que se limite l'interrogatoire. Le juge d'instruction renvoie André à la cellule, en lui disant :

— Vous n'avez que très peu de temps. Tirez-en la conclusion nécessaire !...

André a de la chance ! On ne le ramène pas à la cellule avec six observateurs, mais on l'expédie à la

Montagne Froide. André est heureux comme si on lui donnait la liberté. Oui, c'est la liberté. Liberté de faire enfin ce qu'il veut faire.

Il est de nouveau dans la cellule n° 12. Dans celle-ci, le mouvement est intense. On y prend beaucoup d'hommes et on y en amène encore plus. On prend les hommes pour la plupart dans la nuit et pour la plupart avec leurs « affaires ». Cela met tout le temps la cellule en état de forte dépression. D'après les observations des détenus, si on prend des hommes par groupes entiers, dans la nuit, et avec leurs « affaires », c'est un très mauvais signe... C'est très mauvais !... Lorsqu'on prend les hommes dans la journée, c'est une autre chose : c'est peut-être pour les faire partir en déportation ou même, en liberté. « En liberté ! » Et tous ceux à qui l'homme du « service d'opérations » ou le surveillant-chef ordonne, dans la journée, de se préparer « avec les affaires », leurs camarades, qui restent en prison, les farcissent de petits billets et les aident à cacher ces billets dans les coutures. On leur donne des commissions pour la mère, la sœur, la femme ; leur transmettre ceci, leur dire cela, passer chez celui-ci, passez chez celui-là... Et surtout, ne pas oublier !... Pris « avec les affaires », ils acceptent toutes les demandes (toutes, car, à qui peut-on refuser ?). Ils s'efforcent de se rappeler tous les noms et adresses et les signes conventionnels... Les prisonniers demandent, en outre, de leur envoyer des colis du dehors, n'importe quoi, pour avoir ainsi des nouvelles. Bien entendu, les « libérés » ne peuvent pas, sans risque, envoyer des colis de leur propre part : les colis seront donc envoyés par les parents des détenus, mais « le libéré » leur expliquera quel signe conventionnel ils doivent faire. De la même façon peuvent être transmises par les parents des nouvelles sur eux-mêmes et sur des amis. Oh ! combien y a-t-il de moyens merveilleux de faire parvenir aux prisonniers des nouvelles du dehors ! Que de signification peut-on attribuer à un simple bouton arraché de la chemise ! Ou au contraire, bien cousu, mais ne ressemblant pas aux autres : par exemple, un bouton bleu parmi quatre

blancs ! Ou un bouton de nacre tandis que les autres sont ordinaires !

Combien de signes peut-on inscrire sur un seul mouchoir ? On peut y mettre tout un poème que personne parmi les geôliers ne pourra jamais lire. Et les prisonniers le liront. Tout entier. Ils liront sur le petit mouchoir même ce qui n'y est pas dit par les petites taches, les couleurs assorties ou les petits trous.

Mais, bien qu'on prenne beaucoup d'hommes « avec affaires » on n'a encore eu aucun colis avec les signes convenus. Et cela depuis le commencement de la détention des vétérans de la cellule n° 12. Pour le « corps spécial de bâtiment », il n'y a qu'une seule exception : à la cellule n° 6 est arrivé un colis « convenu » envoyé par David à Petrovsky, par l'intermédiaire d'une parente de ce dernier ! Après ce colis, aucun autre. Mais l'espérance humaine est immortelle. Les colis avec des signes conventionnels n'arrivent pas des « libérés », mais les plus optimistes l'expliquent en disant que l'administration pénitentiaire « a deviné les trucs des prisonniers » et retient les colis. Ainsi, la foi en la libération du camarade parti avec ses « affaires » en plein jour, est maintenue.

Quant à ceux qui ont été pris dans la nuit et, surtout, par groupes entiers, ça, c'est une autre chose...! Dans ces moments-là, un silence oppressant règne dans la cellule, — l'inexplicable instinct des hommes condamnés inspire des suppositions affreuses. Peut-être, est-ce parce que dans la nature humaine, en général, est présente une crainte mystique devant la nuit même, devant l'obscurité. A ceux qu'on emmène la nuit, on ne donne aucune commission, on ne les farcit pas de petits billets ; on les approvisionne seulement en encouragements optimistes qui produisent un effet absolument opposé, car personne n'y accorde aucune foi.

On a déjà pris dans la cellule n° 12 beaucoup de gens, mais le coin où sont Nicolas, Roudenko, où Sannko fait ses études, n'est pas encore entamé.

Ici, dans cette cellule, André peut réaliser son dernier acte à accomplir dans ce monde. C'est pour cela qu'il est venu ici. Et sa fin ne restera pas inconnue

à l'extérieur, car ceux qui sont dans cette cellule ne périront pas tous et quelqu'un en sortira vivant.

André fait en cachette ses ultimes préparatifs. A la première promenade il trouve déjà un petit morceau de fer, — morceau de fer de la botte d'un geôlier, — peut-être de l'albinos même, — fer d'une botte de soldat. Il le cache dans la poche. Dans la cellule, il l'aiguise comme une lame de rasoir, il l'essaie sur un cheveu, — ça tient !... Lorsqu'il l'aiguise, ses mains tremblent, non pas de peur, mais de l'idée que quelqu'un puisse deviner pourquoi il aiguise le petit morceau de fer : qu'est-ce qu'il veut en faire ?... Ensuite, il commence à préparer le reste : où peut-il puiser de l'eau, où et comment la mettre. C'est un problème compliqué. Sauf les bols, il n'y a rien dans la cellule. Eh bien ! que ce soit un bol. D'ailleurs, dans une assiette, on peut mettre une main... Il y a eu déjà des cas où les candidats au suicide profitaient du bol. D'autant plus qu'il est facile de verser du thé dans une assiette et de la mettre à son chevet, sans provoquer de soupçons.

Enfin, vient la nuit qui doit être la dernière. Nuit désirée, bénite. Le soir, invoquant la diarrhée, André demande à ses camarades Nicolas, Roudenko et Sannko de lui céder leur portion de thé. Ensuite, il demande à Sarkissian son grand verre métallique, le remplit jusqu'aux bords et le met à son chevet sur les tuyaux de chauffage central, pour que le thé reste chaud (car les tuyaux sont chauffés le soir et le restent toute la nuit). En outre, il verse du thé dans le bol et le met par terre, à son chevet.

Le soir, couchés, face au plafond, ils chantent tous les trois. Sannko est assis aux pieds d'André et écoute, la tête sur les genoux.

« Ohé, ne me fais pas peur...

Plus précisément c'est Nicolas qui chante. Quant à André et à Roudenko, ils chantent dans leur cœur, chacun à sa façon. Mais c'est la même chose : ils chantent à trois.

La chanson parle d'une veuve, d'un petit garçon et de l'aigle qui sait parler. Tous, dans cette chanson, savent parler. Et la voix de Nicolas le personnifie :

« Ohé, ne me fais pas peur...
Dans le bois vert !
Mais comment donc puis-je ne pas faire peur,
Si partout il n'y a que des ennemis ?
Je n'ai pas où faire mon nid
Et élever mes enfants.

Nicolas chante avec une foi extrêmement profonde, comme si son cœur sentait que quelque chose doit arriver, quelque chose d'immensément tragique et d'irréparable. Sa voix, triste et belle, trouble le cœur de Sannko et de tous les autres, — surtout lorsqu'il arrive à la strophe :

La veuve allait par la vallée
Avec son enfant tout petit...

Pour l'un, c'est la veuve, pour d'autres, c'est la mère, la sœur, la femme et chacun se représente avec une netteté douloureuse comme elle allait... Et comment elle se chagrinait...

Ohé, mon fils, mon tout petit
Où est donc notre papa bien-aimé ?
Un aigle plane sur les eaux
Il parle avec la veuve.

Nicolas chante tout bas, mais tous, dans les coins les plus éloignés, entendent, silencieux :

Ne pleure pas, ne pleure pas, jeune veuve !
Car je connais ton mari !
Oui, je connais ton mari !
Trois fois par jour je lui rends visite...
J'y déjeune et j'y dîne.
Et la troisième fois, c'est mon souper :
J'enfonce mes griffes dans ses cheveux,
J'arrache ses yeux du front, à coups de bec... »

La chanson gémit et les cœurs des hommes gémissent avec elle. Le cœur d'André aussi. Mais le cœur d'André ne lui répond pas le même écho que les autres. Il se fige, se renferme et, avec une force encore plus grande, se précipite vers l'abîme.

Ensuite, ils se taisent. Ils pensent, chacun, à ce qui le préoccupe. Lorsque la cellule se plonge dans le sommeil, et que le coin d'André se prépare à dormir, André soupire et, doucement, pensif, dit aux cama-

rades qu'ils doivent, tous, garder en mémoire cette soirée. Tous. Et si quelqu'un d'entre eux périt, ceux qui vivront doivent se souvenir de cette soirée. De cette belle soirée... Nicolas regarde André avec étonnement, mais ne dit rien.

Enfin, tous se couchent. Enfin ! André vérifie si son morceau de fer, caché dans une fente du plancher, est toujours là, et se couche, tout envahi de tristesse. La petite plaque de fer, sa plaque de fer d'une botte de soldat, est là, comme une amie fidèle. Il ferme les yeux, dit « bonne nuit » à tous, se tait et écoute la pulsation du sang dans ses artères. Il s'assoupit, rêve à tout ce qu'on peut rêver dans ce tourbillon angoissant de pensées. Sannko reste à ses pieds encore quelques instants et va dormir sous sa table... André reste seul. Tout seul avec lui-même... Il écoute la pulsation de son sang dans les artères...

Sa dernière nuit est venue. Sa toute dernière. Sa pensée retourne douloureusement vers le point où a commencé la catastrophe et le ressort de son âme s'est défait avec cette force terrible : « Jgout ! »

Et voilà, — le ressort s'est défait et rien ne peut plus le remonter de nouveau.

Tout s'est éteint. La pensée court vite, fièvreusement, chaotiquement, à travers la vie entière et s'arrête au-dessus de l'abîme dans lequel s'est éteinte la lumière de sa vie... Eh bien, pourquoi hésiter ?...

André tend la main... La cellule dort. L'amas de restes humains dort en désordre, — chaos de nerfs et de cœurs désemparés... André tend la main et palpe doucement la fente entre les planches, sa main tremble... Non, il faut d'abord verser du thé dans le bol. Doucement, il verse du thé tiède dans le bol et jette un regard sur la cellule, — Dorment-ils tous ?... Tous dorment. A poings fermés... Hâtivement, André étend la main gauche et de la droite cherche le couteau. Il n'arrive pas à le trouver... Tous dorment et lui ne peut pas trouver le couteau... Quelqu'un va se réveiller et alors, — alors tout sera perdu, — il ne pourra plus échapper à cette cellule, à ce monde, à sa souffrance insupportable... Où est-il donc ? L'a-t-il mis sous l'oreiller ? En dormant,

l'a-t-il retiré de la fente et mis sous l'oreiller ? André palpe le sol sous les chiffons, rien... Il fouille nerveusement dans les poches, il palpe les coutures de ses haillons, et de nouveau cherche dans la fente, dans les poches, mais mon Dieu, qu'est-ce que c'est ? Un gémissement est sur le point de sortir de sa gorge. Peut-être est-il déjà devenu fou ? Fou ? !...

Et, soudain, ses doigts tombent sur une petite boule de papier. Dans la poche, derrière une couture. Cette petite boule est le billet de Katria !...

André développe le petit billet et lit la fine écriture :

« Sois courageux ! Tiens bon ! Mon bien-aimé ! »

Il embrasse ce petit billet, l'enroule de nouveau en boule, minuscule comme un grain de pois, et le presse dans la main. Il essuie son front en sueur... « Fi !... Lâche !... Non, non, ce n'est pas encore le moment ! Non... ». Et, appuyant le dos contre le mur, il reste assis, avec un pâle sourire... Quelqu'un remonte de nouveau le ressort dans son cœur.

Le matin, Sannko vient voir André.

— André Yakovlevitch. Peut-être, voulez-vous que je vous rase ?

André consent. Sannko savonne ses joues avec du vrai savon (il en a trouvé quelque part), puis il sort de sa poche le petit morceau de fer perdu par André et le rase joliment avec ce morceau de fer. Ses yeux rient lorsqu'il l'aiguise contre la semelle de sa chaussure...

André rougit, comme un enfant pris en flagrant délit d'une bêtise, mais ne dit rien à Sannko qui a dans ses mains une preuve honteuse de sa lâcheté.

Mais quel bandit, tout de même, ce Sannko. Quand a-t-il réussi à le voler ?

André reste parmi les vivants. Il va porter sa lourde croix jusqu'au bout. Tant qu'il ne tombera pas.

Le mot maudit à une syllabe et l'affreuse réalité qui se cache sous ce mot n'ont pas suffi à le jeter dans l'autre monde.

Mais ça suffit pour que dans ce monde la croix d'André soit immensément lourde, si lourde qu'elle le fait se courber jusqu'au sol.

IV

Dans les sombres « triples » au-dessus des cellules des condamnés à mort, dans un local spécialement installé, ils sont deux à attendre André. Ce sont Velikine et Sergueev. Ce n'est pas par hasard qu'on a réservé à l'instruction ce local au-dessus de la section des condamnés à mort. C'est calculé : c'est pour produire un effet psychologique. Une « triple » cellule, comme tant d'autres, sombre, avec une petite fenêtre aux barreaux bien denses ; un plafond bas en arc ; des lits suspendus aux murs ; une solide porte en fer ; le sol est en asphalte noir. Ce local convient parfaitement au rôle qui lui est réservé. Velikine et Sergueev y conviennent, eux aussi, parfaitement — cette ambiance répond à leur vocation. Ils se sont étendus dans les fauteuils, devant une petite table, en capotes militaires, aux plaques et boucles étincelantes et ont un air particulièrement sévère, mystérieux et sombre. Ce sac en pierre et eux-mêmes sentent le Moyen Age, malgré toutes leurs plaques modernes. On ne peut pas ne pas se souvenir de l' « opritchina » moscovite de l'époque d'Ivan-le-Terrible.

On asseoit André sur un tabouret. En position conforme au règlement ; un long moment on scrute André en silence.

Puis, Velikine tire du dossier le procès-verbal non signé et le pose sur la table devant André. Après l'avoir posé, il regarde André d'un œil expectatif :

— Eh bien ? — demande-t-il ?

Sergueev bâille, promène son regard sur la cellule, comme s'il la voyait pour la première fois, frappe le sol du talon, regarde le sol et demande à Velikine :

— ...C'est là les cellules des condamnés à mort ?

— C'est là — répond André au lieu de donner la réponse que Velikine attendait.

— Ah ! Et toi, comment le sais-tu ? — s'étonne ironiquement Sergueev. — Comment le sais-tu ?

— Tout le monde le sait.

— Penses-tu ? !... Mais personne ne sait que nous sommes ici et on ignore ce que nous allons faire avec toi. N'est-ce pas ? Qu'en penses-tu ?

— On le saura... un jour...

— Hi, hi, hi ! Ça, mon frère, ce n'est pas vrai... Hi, hi, hi ! Si « tout le monde » savait que tu es ici, on viendrait et on te déchirerait en morceaux. Compris ? C'est nous qui te protégeons...

André ne dit rien. Il n'a pas envie de parler, ni de signer le procès-verbal. C'est en vain que le regard expectatif et tordu de Velikine passe de la figure d'André vers le procès-verbal. André ne va pas signer. C'est écrit sur sa figure.

— Oui... — dit lentement Velikine, en fermant à moitié les yeux. — Alors, tu renies donc tout ce qui y est écrit ? Bon, si tu ne veux pas confirmer, écris : — « Je rétracte tout, ce que j'y ai écrit ! » — Ecris. Vas-y donc, vas-y !

— Juste.

— Ah, tu as dit « juste » ! Alors il faut inscrire ce mot.

— Juste ! Mais c'est le citoyen Sergueev qui doit l'écrire, car c'est lui qui a écrit tout le reste.

— Mais quoi ? Es-tu devenu absolument idiot ? As-tu oublié ce que tu as écrit, toi-même ? Tu ne l'as pas oublié ? Ecris donc « Tout ce que j'ai écrit est un mensonge ». Qu'est-ce qu'il te faut encore ? Et on sera quitte. Tu rétracteras et tout sera en ordre. Eh bien ? Et nous finirons tout en bons amis... Vraiment, on a déjà assez de toutes ces bêtises.

André ne bouge pas.

— Mais alors, quoi encore ? Que le diable t'emporte ! Confirmer, tu ne le veux pas, et rétracter, tu ne le veux pas, non plus ? Qu'est-ce que tu veux donc ?

— Je veux... Je veux voir le procureur. — André ne veut nullement voir ce singe, mais il l'a dit exprès.

— Quoi encore ? Qu'est-ce que tu feras avec lui ? Vas-tu l'embrasser ou quoi ?

— Non. Je rédigerai pour lui mon propre « protocole », et je le signerai...

— Hum !... — Velikine ironise. — Et qu'est-ce que tu y écriras ?

— La vérité.

— Imbécile ! Tu veux savoir « la vérité » ! La vérité est que ton procureur est déjà détenu ici-même, dans ce bâtiment. Lorsque tu le rencontreras, tu te plaindras à lui et tu lui écriras... En attendant, c'est moi qui suis ici ton procureur et tout... Ton tsar et ton Dieu !... Voilà... Ecris donc ta rétractation.

André n'a pas parlé du procureur sérieusement, car, en réalité, il n'avait aucune intention d'écrire quelque chose à un procureur quelconque et de voir n'importe quel procureur : la « vérité » sur la puissance et la fonction des procureurs lui est bien connue. Il n'en a parlé que pour se détacher un peu du « protocole » qui gît là au bord de la table.

— Et qu'est-ce que tu veux encore ? — les yeux de Velikine lancent déjà du feu.

— Encore... Conformément à la loi, je veux avoir des confrontations...

— Eh, tu es devenu juriste ! « Conformément à la loi »... « Des confrontations »... Et avec qui ? j'ose te le demander.

— Avec tous ceux qui y ont écrit (il indique le « dossier » de Velikine) quelque chose...

— Mais avec qui, avec qui ?

— Avec tous.

— Oh ! oh !...

Une pause. Puis Velikine fixe d'un regard méchant la figure d'André.

— Peut-être, connais-tu le dossier ? L'as-tu lu ?

— Je l'ai lu.

— Tout entier ? — demande Velikine.

— Ah ! — Il contrôle l'autre juge d'instruction, — pense André et il répond, sans hésiter : — Tout !

Le coup est raté ! André a voulu les provoquer pour qu'ils présentent le « dossier » tout entier, mais n'a pas réussi. Il a une terrible envie de voir encore une fois ce rapport avec cette signature, et tout ce qu'on ne lui a pas montré. Jamais ils ne lui montreront le dossier bien que « d'après la loi », il aît le droit de tout voir.

— Alors, tu vois, — dit Velikine, — tu as déjà vu tout le dossier et, cependant, tu t'entêtes encore. Mais après en avoir pris connaissance tu aurais dû te tordre comme un ver. Et tu t'entêtes ! Est-ce que tu

ne comprends pas que tous les chemins sont déjà coupés pour toi, que tu as mordu la poussière et que tout le reste n'est qu'une simple formalité. Un homme raisonnable, à ta place, signerait, tout, d'un seul coup.

André, en silence, regarde par-dessus la tête de Velikine, le mur dont le crépi mou s'effrite et forme une sorte de carte géographique, avec des mers, des continents, des îles.

— Eh bien, assez ! — Velikine frappe la table du poing. — Tu signes ?

— Accordez-moi les confrontations.

— Tu n'as pas besoin de confrontations. Si tu as vu le dossier, tu dois comprendre que tu n'as pas besoin de confrontations.

— Mais pourquoi fais-tu du marchandage avec lui, — dit Sergueev ne se retenant plus. — Ici, ce n'est pas un bazar !

— C'est vrai... Bon, finissons le marchandage. Tu ne veux pas signer ? Ne signes pas ! Tu ne veux pas — on s'en passera... Tu as pris connaissance du dossier. Tu l'as dit toi-même. Bon. Nous considérerons l'instruction comme terminée... Voilà, signe ceci :

Et Velikine soumet à André un papier.

C'est l' « article 200 » qu'André connaît déjà — protocole de la fin d'instruction. Seulement rédigé un peu différemment bien qu'ayant l'aspect d'imprimé standard.

— Ecris ! — Velikine met le porte-plume dans l'encrier et le tend à André. — Voilà, c'est là, en bas... là !

André ne veut nullement signer, mais prend le porte-plume, et, en même temps, lit :

« Protocole de la fin d'instruction ».

Plus loin, les mots « selon l'article 200 » sont biffés. Il est écrit simplement : — « Je soussigné, après avoir pris connaissance du dossier, reconnais l'instruction comme terminée. Je ne peux y ajouter rien d'autre... » — Signé de ma propre main »...

— Si je signe cela, ce sera un faux, dit André. Et il repousse le papier.

— Mais l'instruction est terminée ! — sursaute Velikine.

— Possible... Mais j'ai beaucoup de choses à ajouter.

— Ah !... dit Velikine, s'efforçant de dominer sa colère. — Bon !... Alors tu feras des addenda.

Sergueev pouffe de rire et s'en va. Il est parti. Un soldat prend André et le ramène à la cellule n° 12.

Il est clair que tout cela était une tentative d'offensive psychologique et que cette offensive a pris fin.

« Faire des addenda » ? Le sens de cette formule est loin d'être clair pour André. Mais, comme au-dessous se trouvent les cellules des condamnés à mort, ce stade peut être vraiment final et bien court. D'autant plus que les « collèges spéciaux », et on ne sait plus quels autres tribunaux, jugent en l'absence de l'accusé.

Une épidémie éclate dans la prison : « dactyloscopie » et photographie. Tout le deuxième corps spécial de bâtiment « fait de la dactyloscopie ». Dans ce pays du bureaucratisme hyperthrophié, lorsqu'on fait quelque chose, on le fait sur l'échelle la plus grande à défaut de l'échelle mondiale.

Et lorsque une campagne commence, rien ne peut plus l'arrêter. Elle a un caractère totalitaire. C'est ce qui se passe avec cette « dactyloscopie » : elle est totalitaire.

On prend dans les cellules des groupes de 30-40 hommes et on les conduit dans la chancellerie. Là, une dizaine d'employés versent de la couleur sur les tablettes, y trempent les doigts des prisonniers et les appliquent sur quelques papiers, — « enquêtes » ou « pièces d'identité » ? On n'y inscrit rien, sauf le nom et le prénom du détenu. C'est la rationalisation ! Le reste, on l'y ajoutera plus tard. Ensuite, on conduit le groupe dans un local sombre et là on les photographie chacun séparément. On met un numéro sur la poitrine, on tourne le client à gauche, à droite, en face et même de dos. C'est fait.

— Tchoumak, avec les affaires !

Les détenus sont étonnés. C'est la première fois qu'on appelle si simplement, sans tous ces : « dont le nom commence par un « T » ou par un « E ».

André prend ses « affaires » — son petit sac fidèle. Sannko y jette sa ration de pain. C'est tout. Tchoumak est prêt au départ « avec les affaires ».

Une heure passe, — on ne l'appelle pas. On ne le prend pas.

Deux heures passent, — on ne le prend pas.

Toute la cellule est intriguée... Des suppositions commencent à circuler... Extraordinaires, mais logiques. On le prendra dans la journée, — ça signifie qu'on le mettra en liberté ! En liberté ! On ne l'a pas emmené immédiatement, — cela signifie qu'on « prépare ses documents ». On remplit les formalités. On liquide le compte personnel de Tchoumak au service de comptabilité, car on a dû confisquer son argent à l'arrestation. On cherche quelques vêtements, n'importe lesquels, parce qu'ils ne peuvent pas tout de même relâcher Tchoumak dans le seul caleçon déchiré, le ventre nu..., le laisser partir comme ça en liberté ? !

La foi dans la possibilité de la mise en liberté devient particulièrement forte, lorsque quelqu'un a apporté la confirmation qu'Yejov est « enlevé ». Il a vu de ses propres yeux que dans le cabinet de son juge d'instruction il y avait au mur un portrait d'Yejov et il a vu ensuite de ses propres yeux que ce portrait n'est plus là. On l'a enlevé ! Mais si on a enlevé le portrait, ça veut dire qu'on a chassé Yejov de son poste.

Les détenus ignorent que la disparition de Yejov a eu lieu il y a déjà quelque temps. On l'a destitué pour l'extérieur, mais non pas pour la prison. Ceux qui y sont enfermés par « la politique criminelle du commissaire de fer » sont exclus du nombre de ceux à qui il importe de savoir comment « ont été démasqués les ennemis du peuple qui se sont faufilés dans l'appareil du N.K.V.D. » Ils sont démasqués, mais ce qu'ils faisaient doit être achevé. La « destitution » de Yejov ne regarde pas la prison.

Mais la prison écoute avidement les bruits incertains et croit fermement en un sort meilleur. La nouvelle que le portrait de Yejov a été enlevé quelque part, dans un certain bureau, a suscité l'enthousiasme. Et la possibilité de la mise en liberté s'étend.

André est assiégé. On lui donne, en cachette, des commissions innombrables. Chacun lui confie ses douleurs et ses secrets. le met au courant des affaires

de famille, le prie de transmettre ceci et cela, de dire ceci et cela, de passer là et là ; on le prie d'envoyer (par l'intermédiaire des parents) tel colis avec le signe convenu. André s'efforce de garder en mémoire toutes les adresses et toutes les commissions.

Des heures passent, et personne ne vient prendre André. Les suppositions concernant sa mise en liberté se confirment donc.

André n'est, lui-même, sûr de rien. Et si... ? Logiquement, ça devrait finir ainsi, — il n'a rien avoué, rien signé, tout supporté.

La nuit passe et on ne l'a pas pris. L'hypothèse concernant la mise en liberté triomphe définitivement. Si on ne l'a pas pris dans la nuit, ça veut dire qu'il sera libéré. Ça signifie qu'on n'a pas fini, hier, toutes les formalités et qu'on le fera aujourd'hui.

André devient un messager pour toutes les mères et sœurs, envoyé dans le monde libre.

Aujourd'hui, c'est le jour de fête du « doyen » de la cellule et la cellule doit la célébrer.

Il a pitié de ces hommes et de leurs espoirs. Mais qu'importe ! Il accepte docilement les petits billets et les commissions. Qu'importe ! Il y a 99 chances contre une qu'il ne soit pas libéré et que tous ces petits billets et ces nouvelles ne parviennent pas à leur destination. Et cependant... Ne vaut-il pas mieux que tous croient que leurs nouvelles sont parvenues à leurs proches, qu'ils y croient, qu'ils en vivent !

La fête est célébrée, selon toutes les règles. On a même fait... un gâteau ! C'est Roudenko qui l'a préparé. Le gâteau est tout petit, fait de biscottes, de sucre et diverses autres choses qu'on a trouvées dans la cellule. Et on a même mis sur le gâteau les initiales d'André faites avec de la margarine.

On a déniché pour le « doyen » une chemise propre et on l'a rasé pour que son aspect soit digne de sa fête. Ensuite, au nom de toute la cellule, on lui offre le gâteau improvisé. Roudenko se lève très ému et bégayant, s'arrêtant à chaque phrase prononce quelques mots, tout bas, de sa voix rude... Il dit que leur doyen les a si bien soignés, qu'il serait bien, s'il pouvait vivre parmi eux encore cinquante ans, bien qu'il en soit déjà à la cinquantaine... Un de leurs camarades est sur le point d'être mis « en liber-

té » et de s'en aller « avec affaires ». Et tous, ils se disperseront un peu partout et ne se reverront plus .. Que leur vie devienne pareille, au moins, à ce misérable gâteau...

Après ce discours décousu et bref, Roudenko donne la parole au doyen.

Le doyen de la cellule n° 12 se lève, ému, mais ne sait que dire. Il regarde la cellule et ses yeux se mouillent de plus en plus d'une façon indécente... On l'encourage. Il est sur le point de fondre en larmes — quel scandale ! Mais il a la parole et doit prononcer un discours. Seulement, dans ce discours il ne faut pas parler de politique et, en général, dans ce discours, il faut y passer sous silence certains faits.

Et l'ingénieur se tait. Regardant, les yeux pleins de larmes, les hommes assis devant lui, il raconte une anecdote gaie... Une anecdote quelconque. Et l'ayant racontée il dit :

— Et le reste, vous le savez vous-mêmes...

Juste à la fin du « discours » de l'ingénieur, la porte s'ouvre et une voix appelle :

— Tchoumak... Vas-y, avec affaires !...

Cette fois-ci, la porte ne se referme pas. Elle reste largement ouverte et de l'autre côté apparaît un homme du service d'opérations, un papier dans la main. L'illusion de l'appel pour la « libération » prend une force nouvelle... Les hommes chuchotent quelque chose à André, lui serrant la main, lui donnent des tapes amicales, lorsqu'il passe devant eux, accompagné de Sannko. Tous lui font des signes d'adieu.

Près de la porte, il fait ses adieux à Sannko. Le pauvre aide de camp est bien affligé. Il a une mine pitoyable. Il ne croit nullement qu'André sera libéré, il sait, par son instinct de bête sauvage, qu'ils ne se reverront plus. Ne sachant pas que dire, Sannko regarde André. Son visage se tord pour masquer les larmes; il récite soudain d'une voix sombre :

« Tu seras maudit, mon fils chéri,
Si tu te plies comme une petite herbe !... »

Déjà, dans l'embrasure de la porte, André fait signe de la main à toute la cellule n° 12. La porte se referme. Derrière, deux hommes du « service d'opérations » le prennent. Le « Corbeau Noir » l'attend à la porte cochère de la prison.

V

Le « stade final », — c'est une dernière tentative de « scinder ». André, pour qu'il « rampe comme un sale chien, geigne et lèche les bottes ». Le N.K.V.D. ne peut supporter une telle offense à son omnipotence : un type qui ne se laisse pas démonter en pièces détachées et se transformer en « zéro » ! Comment ? Le « petit homme » ne veut pas être « petit homme ». Est-ce que cela n'est pas la plus grande contre-révolution ? Ce « petit homme », il faut le « scinder ».

Et la « grande chaîne mobile » fonctionne de nouveau. Elle est conduite par Velikine, Sergueev et le chef de la Section locale de N..., Safiguine.

Lorsqu'on ramène André à la prison du N.K.V.D., on ne le jette plus dans une cellule quelconque ni dans la potinière, mais on le met dans une étroite cabine avec des parois en contre-plaqué. Ces cabines sont disposées, en rangs, sous les murs d'un grand local, comme un vestiaire. Grand changement ! Un ordre nouveau ! Est-ce en rapport avec la « destitution » d'Yejov ?

Ce n'est pas ce seul changement qu'André constate. Lorsqu'on le conduit par le corridor et, ensuite, vers sa « cabine », il voit que les murs sont tous blanchis, les lampes électriques sont plus nombreuses, l'asphalte qui couvre le sol est refait. Et, surtout, c'est un silence de mort. Le surveillant-chef et les gardiens ne parlent que tout bas. Lorsqu'on enferme André dans la cabine, on lui ordonne, sous la menace d'une grande punition, de ne pas parler haut et de rester, en général, silencieux.

La cabine est tellement étroite qu'on n'y peut pas se retourner. Dans une cabine pareille on pourrait étouffer, mais le génie créateur du N.K.V.D. est prévoyant : en haut est fixé un morceau de fer blanc

perforé et un autre morceau pareil sur la porte, au-dessous d'un petit trou. C'est pour la ventilation. Outre le morceau de fer blanc, il y a sur la porte un « judas », protégé par le verre, pour que l'habitant de la cabine ne puisse pas, par hasard, fourrer son doigt dans l'œil de celui qui l'observe. Dans la cabine il y a une chaise : c'est déjà une grande faveur, — on peut s'y asseoir. Rester assis et se taire, ne pas respirer bruyamment, ni tousser, attendre ainsi peut-être, une heure, peut-être plus, peut-être toute une journée, ou deux, sans être torturé. Non, certainement, on a destitué Yejov.

Entre les deux rangs des cabines fermées, marche sur la pointe des pieds un gardien avec un énorme trousseau de clefs et un bâton en caoutchouc sur le flanc. (C'est aussi une nouveauté, — André l'a remarqué à l'entrée). Il marche à pas étouffés, sur un chemin tressé. Seul, le cliquetis des clefs indique que le gardien marche. Il a, lui aussi, une mine mystérieuse et inquiète. Il a l'air d'être sur ses gardes ou d'avoir peur. L'œil attentif d'André l'a constaté lorsqu'il l'enfermait dans la cabine. Parfois, il murmure tout bas quelque chose devant une cabine.

Oui, c'est vrai : on a destitué Yejov ! C'est pour cela qu'il y a des changements colossaux. Des changements pareils ne peuvent avoir lieu qu'après des réformes radicales.

Il reste dans la cabine plusieurs heures. Ses bras et ses jambes sont engourdis. Et, ses pieds sont aussi engourdis, parce que le sol est en ciment et froid. Enfin on vient le chercher.

On l'amène à l'interrogatoire. Il remarque que le local n'a pas de portes. Passant par le labyrinthe des corridors souterrains et des recoins obscurs, il voit qu'il y a encore beaucoup de cellules pareilles avec des rangs de cabines et des gardiens qui marchent sur la pointe des pieds... Et ces cellules-là sont sans portes. C'est un nouveau système... Oh, quelle simplification ! On n'a même plus besoin de portes !

C'est sûr, on a destitué Yejov. Il faudrait le rapporter à la cellule n° 12.

*
* *

Cette fois-ci, Velikine ne dit pas « Eh bien ». D'un fort coup il fait tout simplement tomber André par terre et le stade final commence comme le premier. Mais alors, ils étaient cinq. Aujourd'hui, ils ne sont que trois — Velikine, Sergueev et Safiguine. Alors, c'était le commencement. Aujourd'hui c'est le stade final. Alors ils criaient et parlaient. Aujourd'hui, ils font tout en silence, les dents serrées... Et pourquoi crier, pourquoi parler ? Tous les mots sont déjà dits, toutes les épithètes employées, tous les « arguments oraux » utilisés. Maintenant, il ne s'agit que de faire parler André. Ils ont déjà tout dit depuis longtemps. Maintenant c'est André qui doit parler. Oui, il le doit, enfin... Tous leurs efforts tendent à le faire parler. Ou, au moins, à lui faire signer le « protocole ». Ce même protocole qui depuis, si longtemps, attend sa signature. Ils l'ont mis, au bord de la table, ont posé à côté un encrier et un porte-plume. Ils « expliquent » à André combien il est important pour lui de prendre ce porte-plume, de signer ce « protocole »... Safiguine se distingue tout particulièrement. Safiguine, fin connaisseur de la flore et de la faune du pays d'André, amateur de la chasse dans les baies et les lacs d'André. Evidemment, « scinder » André est pour lui une question d'honneur personnel. C'est à son « plan de production » qu'appartient ce maniaque ! C'est de lui qu'il répond devant la « justice prolétarienne »... Et Safiguine montre tout son zèle. Ses bottes ferrées de soldat ne rappellent pas, même de loin, cette conversation qu'ils ont eu au cours de cette nuit mémorable, — première nuit après l'arrestation d'André.

Ayant battu André, ils l'aspergent d'eau, l'asseoient sur la chaise et lui présentent le « protocole » en le tenant devant ses yeux, mettent dans la main inconsciente le porte-plume trempé dans l'encre... André laisse tomber le porte-plume par terre, et la « persuasion » recommence.

La porte est garnie d'un lourd rideau et, sûrement, aucun son ne passe d'ici dans le corridor. La fenêtre est, elle aussi, garnie d'un rideau.

Du corridor n'arrive aucun son. On n'entend ni cris, ni gémissements. Un silence. Un silence, comme si, là, derrière cette porte, il n'existait rien. Seule

existe cette pièce avec ces trois hommes silencieux et féroces.

Ils ne crient pas. Ils glapissent... Ça c'est un style nouveau !

C'est un style plus affreux que celui d'autrefois.

Mais, peut-être, n'ont-ils pas tout de même le droit de battre les prisonniers ? Pourquoi font-ils leur travail, comme des malfaiteurs qui se cachent ? Peut-être, ils le font à titre privé, en cachette, pour ne pas passer aux yeux des chefs pour des incapables, des bons à rien. Depuis presque deux ans, ils s'occupent d'un seul homme !!!...

André commence à crier. Auparavant, en gardant conscience, il ne criait jamais, tâchant de ne pas crier, et serrait les dents. Mais, maintenant il commence à crier... On lui dit « chut », on le frappe encore p'us fort pour étouffer ses cris. On met les pieds sur sa figure... André dégage la bouche et crie encore plus fort. C'est une explosion de désespoir lie à l'espoir que quelqu'un pourrait le sauver.

Le rideau bouge, les trois bourreaux harassés s'arrêtent et — André se réjouit — Frey entre dans la pièce. Mais l'espoir d'André est vain, — son espoir que ces trois font leur travail en cachette, en violant la loi — Frey regarde André, fait une grimace de mépris qu'André n'a encore jamais vu sur sa figure, et dit :

— Tu t'obstines toujours ! Quel salaud !...

André qui gît par terre, ferme les yeux. Frey ordonne de l'asseoir sur la chaise. Il se promène, en silence, à travers la pièce d'un pas nerveux et félin, comme s'il voulait se précipiter, lui-même, sur la victime et la déchirer avec ses griffes. Il s'arrête devant André :

— Cela fera bientôt deux ans que nous nous occupons de toi. Mais c'est fini. Un point, c'est tout. Voilà, je te pose un ultimatum : ou tu parleras et signeras, ou tu iras dans une maison de fous. Choisis ! D'ici tu ne sortiras nulle part sauf dans la maison de fous ! Choisis !!! Vous tous espérez quelque chose. Mais ce « quelque chose » ne vous regarde nul'ement... Compris ? Et maintenant, choisis ce que tu préfères : le protocole ou une maison d'aliénés ?

Après cela, n'attendant même pas la réponse, Frey s'en va.

La dernière lueur d'un espoir s'est éteinte — André ne crie plus.

Le choix proposé par Frey est irrévocable.

La « chaîne mobile » tourne à toute vitesse. André, déjà demi-mort, est jeté de nouveau dans la cabine. Il reste assis sur la chaise, appuyant ses pieds contre la porte et son dos contre les parois. Il y reste longtemps. On lui apporte de la nourriture et de l'eau, mais il ne mange rien. Dans les moments de lucidité, en s'accrochant à la vie, il s'efforce de manger, mais la volonté s'éteint... C'est égal. Mais la mort ne vient pas, son organisme de bête résiste, ne veut pas se rendre. Tout en fièvre, André reste assis et pense à Katria. Il ne remarque même pas que les larmes coulent sur ses joues... Qu'importe ? — Personne ne le voit dans la cabine.

On vient le chercher et on le traîne de nouveau là-haut. De nouveau, on le rejette dans la cabine demi-conscient ou même inconscient. Les trois sadiques réalisent la promesse de Frey, sans répit... André roule déjà vers la fin, annoncée par Frey, avec une vitesse grandissante, comme une pierre qui tombe de la montagne. — personne ne peut plus l'arrêter dans sa chute.

Après quelques nuits semblables, André crache du sang et n'est plus maître de son cerveau. Pour penser à la chose la plus simple, il doit faire un effort douloureux et pénible. Il pense à un mot bien simple, mais le sens de ce mot lui échappe, le mot commence à se dédoubler et chaque syllabe prend un sens à part, un sens chimérique.

Ainsi, il va vers sa fin. Il accepte cette fin. Son dernier et unique désir : voir de ses propres yeux celui qui a sur la conscience ce qui lui est arrivé... Il veut avoir une confrontation.

Il exprime ce désir plus d'une fois, mais les juges d'instruction se bornent à rire. Il râle, en le répétant, et juste à ce moment-là, Netchaeva entre, par hasard, dans la pièce. Elle porte un uniforme neuf. Elle doit être promue à un rang supérieur. Elle a les insignes d'un grade plus important. André répète sa demande

de confrontation, il ne sait plus à qui, — A Sergueev ? A Netchaeva ? A ses insignes ? Et il promet qu'alors... alors, il va signer le protocole. Sergueev rit :

— Bon, bon. Le protocole, tu le signeras même sans cela. Mais la confrontation, tu l'auras. Mais tu auras une telle confrontation, que tu en mourras sur place. Une confrontation générale ! Meurtrière !... Tu l'auras, tu l'auras. Et alors, tu diras qu'il aurait mieux valu ne pas t'accorder cette confrontation... Compris ? Quant au protocole, tu le signeras avant.

Mais, malgré tout, André ne signe pas le protocole. C'est en vain que la « chaîne mobile » tourne à cette vitesse — elle est déjà impuissante à faire quelque chose. C'était la dernière tentative pour obtenir quelque chose d'André et le contraindre à mettre sa signature sous une condamnation à mort de son âme, de sa conscience, de son honneur. Cette tentative a subi un échec. André, les yeux déjà tournés vers la mort, ne s'accroche plus à la vie et se laisse tuer. Il va jusqu'à aider les juges d'instruction : lorsqu'ils se mettent à le battre, il frappe lui-même le sol avec sa tête, et les bourreaux, au lieu de le battre, doivent le retenir. Ils ont compris qu'André va, lui-même, à la rencontre de la mort ou de la démence. L'écume à la bouche, André se débat comme un épileptique...

C'est la fin. Tous les procédés avec lesquels on décompose les âmes humaines sont épuisés.

Les juges d'instruction se sentent impuissants devant un homme qui cherche, lui-même, la mort, un homme qui ne s'accroche plus à la vie et pour lequel rien n'existe plus.

Ayant épuisé toutes ses possibilités, Sergueev lui donne enfin la confrontation « meurtrière » qu'il lui a promise.

VI

Où l'a-t-il vu ? ! Où l'a-t-il vu ? !

Son cerveau malade s'efforce de s'en souvenir, mais tombe toujours dans l'obscurité, dans un trou, dans le vide. Il a presque saisi un bout du fil des souvenirs, mais n'arrive pas à le retenir. Le fil se rompt, disparaît... Où l'a-t-il vu ?

Il a devant lui un homme au visage de renard. Un homme libre venu du dehors. Convenable, bien doux, bien poli, bien frais. Cet homme tourne respectueusement vers Sergueev les verres brillants de ses lunettes, tient sur ses genoux un chapeau décoloré et lisse avec la main droite les quelques cheveux qui poussent sur son crâne pour qu'ils ne se dressent pas d'une manière irrespectueuse devant cette table et dans cette institution officielle.

C'est la confrontation ! Le juge d'instruction abat sa carte la plus importante. Enfin ! C'est la confrontation promise et attendue depuis si longtemps. Mais qui est-il ?

Cette fois-ci on n'installe pas André près de l'entrée, mais près de la table. En face, à l'autre bout de la table, il y a une autre chaise inoccupée. Ils (André et Sergueev) gardent le silence — on attend quelqu'un qui doit venir s'asseoir sur cette chaise. Sergueev sourit, en regardant André, et dit :

— Voilà ! Enfin, nous allons mettre un point final à tout cela. Tu n'as pas voulu te désarmer toi-même, alors nous te désarmerons autrement. Tu restes irréconciliable jusqu'au bout, mais cela ne t'a rien donné. Tout cela est inutile. Tant pis pour toi. Tout de suite tu vas voir, — il s'arrête un instant et reprend : — Sais-tu ce qu'est une confrontation ? Tu en auras une tout de suite. Une confrontation après laquelle on n'aura plus besoin de tes aveux...

On frappe à la porte et un homme entre. Il entre. tout seul, mais quelqu'un d'autre a ouvert la porte et l'a refermée du corridor.

Sergueev fait à cet homme le signe de s'asseoir. Il s'asseoit en face d'André... André distingue en lui quelque chose de familier. André regarde maintenant cette figure de renard et s'efforce de se rappeler : où l'a-t-il vu ? Il n'y arrive pas. Sa pensée se casse comme un fil usé, elle se noie dans le chaos qui règne dans son cerveau. « Où l'a-t-il vu ? »

L'homme tourne vers Sergueev un regard silencieux et attentif, comme s'il attendait un ordre. Il est clair qu'ils se connaissent très bien et ont plus d'une fois répété la scène qu'ils vont jouer... Les petits yeux de l'homme évitent soigneusement le regard d'André.

Sergueev prend quelques feuilles de papier, les dispose devant lui, allume une cigarette, écrit quelque chose sur la première feuille, écarte d'André la fine volûte de fumée bleue (tout à fait comme à son premier interrogatoire --- se rappelle André) et compose une mine dédaigneuse.

— Vos nom et prénom ? — dit poliment Sergueev à l'homme au visage de renard.

— Jgout, Nicolas Jgout.

— « Quoi ?... Jgout... Ah, c'est ce même « Jgout ». Mais dans l'autre papier il y avait la signature de Nicolas. Et l'écriture était de Nicolas. Ah ! l'écriture pouvait tout simplement lui ressembler, mais la signature était celle de Nicolas, — authentique ! Mais qui est ce « Jgout » ? Non, ce type ne s'appelle pas Jgout ! — il n'existe pas de noms pareils ! Un pseudonyme. C'est un pseudonyme. C'est un faux témoin...

— Année de naissance ?

— 1889.

Encore quelques questions formelles qu'André n'écoute pas parce qu'il sait que tout cela n'est que falsification. Ensuite, Sergueev aborde l'affaire :

— Citoyen Jgout ! Qu'est-ce que vous pouvez dire au sujet de l'affaire. Dites, citoyen Jgout, connaissez-vous cet homme ?

— Oui. Je le connais.

André lève les sourcils avec étonnement : Il me connaît ?... Oui. Certainement... Et moi aussi, je le connais... Mais où... où donc l'ai-je vu ?...

— Je répète : connaissez-vous réellement cet homme ?

— Oui... Réellement... C'est Tchoumak, André Tchoumak...

— Je vous remercie. — Le juge inscrit les réponses. — Bon. Et maintenant, pouvez-vous raconter, brièvement où et quand vous avez fait sa connaissance ?

Le « témoin » raconte qu'il connaît André depuis longtemps, depuis qu'il était à l'Institut d'Aviation. André n'est pas en état de contrôler le récit de ce « témoin oculaire », ni de le prendre en faute. Il est seulement frappé par le grand assortiment des faits et des noms qu'il cite et qui montrent qu'il est bien informé sur le passé d'André... Il n'a même aucune intention de le prendre en flagrant délit de mensonge, — il voit que c'est un agent provocateur qui ne l'a jamais connu, mais qui est bien renseigné sur sa vie d'après son enquête spéciale ou, peut-être, d'après les documents qui ne manquent pas dans son « dossier ». André voit sa petite pomme d'Adam qui se tend servilement dans la direction du juge...

— Je vous remercie, — le juge atteste la bonne connaissance du sujet par le « témoin » ? — Et maintenant, citoyen Jgout, que pouvez-vous raconter sur l'activité contre-révolutionnaire d'André Tchoumak ?

— Oh ! — la petite pomme d'Adam vibre avec empressement. — Beaucoup de choses ! Beaucoup !

— S'il vous plait, exposez les faits, selon leur ordre.

Et le « citoyen Jgout » commence à relater l'activité « contre-révolutionnaire » d'André. Il parle de l'organisation militaire qui aurait existé encore à l'époque des études d'André à l'Institut ; projets extraordinaires, plans terroristes, préparation de l'insurrection, réunions secrètes, relations avec les hautes sphères militaires, le marchal Doubovoï et le maréchal Blucher y compris... L'exposé est intelligent et bien ordonné... André écoute... Le juge d'instruction inscrit... Au début, André écoute sans une grande attention, mais ensuite il prête l'oreille plus soigneusement. Il est frappé par le fait que dans ce tas d'inventions absurdes, il distingue une certaine dose de vérité inquiétante qui ne peut venir que de quelqu'un de ses proches ! La tension nerveuse d'André augmente et son esprit devient plus clair. Son cœur commence à se serrer.

« C'est quelqu'un... qui le connaît bien ?... »

Ayant terminé l'exposé général, la petite pomme d'Adam s'arrête et avale sa salive afin de se dégager la gorge, en vue d'un questionnaire plus détaillé. Sergueev lui vient en aide avec ses questions :

— Bon. Et maintenant ayez l'amabilité de raconter ce que vous savez sur les membres de l'organisation contre-révolutionnaire militaire et insurrectionnelle dont vous avez parlé.

La petite face de renard renifle et commence à parler des « membres » de l'organisation. Le « témoin » cite un tas de noms. André est de plus en plus étonné et inquiet, car il nomme ses amis d'autrefois, — étudiants, écrivains, etc... Il connaît tant de détails intimes. Mais l'inquiétude d'André devient encore plus forte, lorsque le témoin passe à ses proches.

« Où l'ai-je vu ?... Ah, où l'ai-je vu ? Mais, où donc, mon Dieu ? »

Sergueev regarde André et un sourire moqueur effleure ses lèvres.

La petite pomme d'Adam commence à parler des frères d'André, membres de la même organisation. . André ne comprend plus rien. — « Dans le papier — l'écriture et la signature de Nicolas, et, maintenant, cet homme dit... Qu'est-ce que ça signifie ? » André a le vertige : le témoin cite des faits où il ne s'agit pas de l'organisation, mais qui sont authentiques et peuvent être bien dangereux pour ses frères... Faits que personne ne pouvait connaître, sauf eux-mêmes, — les quatre frères, et leur mère...

André frissonne. Il a des sueurs froides... La petite pomme d'Adam parle de Catherine... Ensuite de la sœur d'André — de la petite Galia.

André se lève et s'exclame : — « C'est un mensonge. C'est une provocation. C'est un mensonge ! »

— Du calme ! Du calme ! — dit Sergueev. — Asseyez-vous. Ne vous énervez pas. Laissez-le parler. Après vous parlerez, vous aussi.

André s'efforce de se maîtriser. Il s'asseoit. Il enfonce ses doigts dans les genoux. La petite pomme d'Adam finit son témoignage, le scelle avec la formule du serment et d'une main tremblante signe le procès-verbal.

— Bien, dit Sergueev avec satisfaction. Et maintenant, c'est votre tour.

— Ce sont des mensonges ! — dit André.

— Du calme ! Du calme ! — dit Sergueev. Procédons conformément aux bonnes règles. Citoyen Tchoumak, connaissez-vous cet homme ?

— Non... Jamais...

— Jamais !

— Etonnant, — vrombit Sergueev. — Et lui, il vous connaît. Et connaît très bien ! Jgout, dites encore une fois à Tchoumak que vous le connaissez.

— Je le connais.

— Mais comment pouvez-vous me connaître ? — s'écrie furieusement André qui n'arrive pas à résoudre la terrible énigme. — « Où l'a-t-il vu ? » — Il crie et fixe d'un regard fou la face de renard du témoin. Celui-ci se tourne vers lui, lève les yeux et leurs regards se croisent !

Oh !... Un éclair allume le cerveau d'André : la scène dans sa maison, la Bible de son père, le brusque départ du prêtre et le regard qu'il lui a jeté :

Judas !! Voici Judas !! C'est lui !!

André s'étrangle, se lève et crie à tue-tête :

— C'est un provocateur !... Ce sont des mensonges. Tout ça ce n'est qu'un mensonge ! Provocateur ! Il lance son cri dans la figure même de Judas.

La figure du « témoin » est devenue blême.

— Non, c'est la vérité, — Judas remue sa petite pomme d'Adam et reculant instinctivement devant le regard furieux d'André, lève la main pour tracer, entre André et lui un signe de croix. Mais la main reste suspendue dans l'air. En un clin d'œil passent devant André la vision de Catherine, de la petite Galia et de la mère... Il bondit vers le témoin et le saisit par la gorge... Sergueev se précipite vers eux, mais avant qu'il puisse intervenir, la main d'André, dans une convulsion suprême, s'empare du lourd presse-papier en marbre et, avec tout ce qui lui reste de force, le fait tomber sur la tête de Judas...

Ensuite André perd connaissance, comme si ce lourd presse-papier était tombé sur sa tête, à lui...

Quand on entraîne André, à demi-conscient, il revoit, comme à travers un brouillard, la scène finale de son unique confrontation.

...Une masse imobile gît par terre, près de la table. Sergueev est debout, derrière la table avec le dossier de chaise dans sa main. Il est secoué d'un rire fou :

— Hi ! Hi ! Hi ! En voilà une petite confrontation ! Ça, c'est vraiment une confrontation... Plus besoin de rien, mon frère ! — Hi ! Hi ! Hi ! — Ça c'est une signature !

En effet, on ne peut mieux signer un procès-verbal où il s'agit du terrorisme, de l'insurrection et de la déposition d'un témoin oculaire...

Judas n'a pas eu besoin de recourir au service d'un tremble... Mais l'énigme du « rapport » de Nicolas et de sa signature reste toujours non résolue.

On n'interroge plus André. Il est incapable de penser logiquement et de converser. Il est atteint d'une maladie psychique. Son organisme de fer a fini par céder. Un vide. Aucune pensée, aucune vie de l'esprit. Immense fatigue... Prostration complète. Sa mémoire s'est effondrée et, à sa place, s'est ouvert un trou plein de chaos sans une petite étincelle de raison.

Même l'énigme non résolue du « rapport » ne l'intéresse plus. Il reste dans cette torpeur longtemps ou, peut-être, peu de temps, il ne sait plus. Il ne mange rien et on oublie même de lui donner à manger. Si c'est un cercueil, tant mieux ! Puis on le met de nouveau dans l'automobile et l'amène quelque part. Là, on lui enduit de nouveau les doigts de couleur et il laisse ses empreintes sur une feuille de papier, — cette fois-ci, la feuille n'est pas blanche, mais couverte de lignes imprimées et écrites. On le photographie encore une fois, après quoi on le ramène à la prison.

C'est Melnik qui accueille André, à minuit, lorsqu'il descend du « Corbeau Noir ». Il le met dans une cabine et l'oublie. Quelques heures après il revient, ouvre la porte et s'étonne qu'André soit encore là. Melnik doit avoir, à son sujet, quelques instructions spéciales. Il a des jambes qui ressemblent aux pattes d'un crabe, ses genoux sont enfoncés vers l'arrière. Il gratte sa tête, plisse sa figure grêlée. Son front se plie en accordéon.

— Mais où sont donc tes affaires ? demande Melnik. Il doit répéter cette question deux fois avant qu'André

ait compris ce que Melnik veut de lui. Il fait un geste de la main et dit : — Je n'ai rien.

Alors Melnik se gratte encore une fois la nuque et ordonne à André de le suivre. Trébuchant et chancelant, André marche derrière lui. Ils marchent longtemps, toute une éternité, par des escaliers et les corridors vides, de haut en bas, et, enfin, s'arrêtent devant une porte. Melnik ouvre la porte et la referme derrière André... C'est une cellule étroite, mais longue. Non, ce n'est pas une cellule, c'est une « pièce à usage spécial », avec le sol couvert de rhombes gris, en pierre, et deux robinets dans le mur... Le brouillard qui s'étend devant les yeux d'André se dissipe et il devine quelle est cette pièce. Il y a des cellules pareilles dans chaque corridor. Autrefois, elles servaient à des manipulations spéciales sur les prisonniers. On les enveloppait de draps, on les mouillait, battait avec des planches, arrosait avec de l'eau et battait de nouveau. Dans les mêmes pièces on alimentait artificiellement ceux qui risquaient la grève de la faim. Le sol de ces cellules était toujours sali d'huile de foie de morue ou d'autre chose de ce genre... André n'a pas peur, mais il se sent mal. Dans la porte il y a un guichet comme dans toutes les cellules. Le guichet s'ouvre. Melnik y apparaît. Il appelle André et demande doucement :

— As-tu soupé ?

André hoche la tête.

Un peu après, le guichet s'ouvre de nouveau. Melnik y fait passer avec difficulté un oreiller et plusieurs couvertures.

— Prends-les... Tu pourras dormir.

André pose les couvertures et l'oreiller par terre et s'y asseoit. « Cet oreiller et ces couvertures proviennent, probablement, des fusillés » — pense-t-il. Il s'en écarte et va s'asseoir sur le sol nu, près du mur. Il se demande : « Qu'est-ce que tout ça signifie ? Pourquoi l'installe-t-on d'une manière aussi confortable ? Doit-il se coucher ou non ? Oui, il faut se coucher et qu'importe le reste ! »

Mais le guichet s'ouvre. Melnik a apporté une demi-miche de pain, une grande théière noire et un bol en aluminium. Il a dû aller chercher la ration d'André, mais, à minuit, n'a pas pu trouver le « dis-

tributeur » et a pris ce qui lui était tombé sous la main.

— Prends ! Mange !

C'est seulement maintenant qu'André remarque que Melnik évite de le regarder dans les yeux.

Avec un sentiment d'angoisse, André prend le pain et le bol. Melnik y verse du thé noir et froid, fouille ses poches et en tire une poignée de sucre.

— Mange ! — Il referme doucement le guichet.

« Il est bizarre, ce Melnik », pense André.

Il se force à avaler un peu de pain et boit du thé... Qu'importe !

André doit dormir encore d'un sommeil trouble et chaotique sur le sol nu, lorsque Melnik revient. Il prend André et le conduit au bout du même corridor... André se voit dans une cellule isolée, fraîchement blanchie, bien éclairée, tranquille. La cellule est vide. Il y a, là, deux lits, faits « à la militaire », deux tables de nuit. Le parquet est ciré et brille. C'est quelque chose de nouveau, d'étonnant, d'inouï. Qu'est-ce qui se passe ?... André devine qu'on a évacué ceux qui étaient dans cette cellule, cette nuit, spécialement pour la lui réserver. C'est pour cette raison qu'il a dû en attendant, passer la nuit dans la dégoûtante chambre à deux robinets. On sent que quelqu'un a été, tout récemment dans cette cellule. Melnik, accompagné du gardien de service, ferme les bruyants verrous et ouvre le guichet :

— C'est ici que tu resteras... Couche-toi ! Dors ! — grommelle-t-il.

André pose son petit sac où il n'y a qu'une cuillère. sur la table de nuit et soulève la couverture du lit : le drap est propre; l'oreiller est dans une taie blanche et fourré de paille. Tout cela sent la créosote et le « helios » de désinfection, mais non pas celui qui brûle et détruit si bien les haillons des prisonniers. André regarde et pense avec apathie : logiquement on devrait avoir ici une chemise et une serviette. Mais il n'en voit pas. Il est évident que « le nouvel ordre » n'est qu'à ses débuts et reste inachevé comme tout ce qu'on voit dans ce pays absurde. Mais même ce qu'il est... André se rappelle la cellule n° 49, la cellule n° 12, la cellule « de punition » n° 3, et n'en croit plus ses yeux.

VII

En sa qualité de malade, André a le droit de rester couché dans la journée. Il en profite. Il est à demi-couché dans le lit et pense — à quoi ? — à tout et à rien...

On l'a laissé dans les mêmes haillons que ceux qu'il portait jusqu'ici et qui ne rappelaient plus — même de loin — un vêtement quelconque. Ça signifie, certainement, qu'il ne restera pas ici longtemps et qu'il devra achever son chemin dans ces haillons.

Le lendemain de son arrivée dans cette cellule, on y a amené que'qu'un. Le nouveau est de petite taille, blond, en uniforme militaire, sans ceinturon ni casquette, en blouse sans insignes de grade, un homme d'environ trente ans. Il a l'air désemparé.

— Ça doit être un collaborateur aux « organes de la justice prolétarienne » — se dit André. Ils placent auprès de moi un mouchard ! Pourquoi ! Qu'est-ce qu'il leur faut encore.

L'hôte reste près de la porte et ne bouge pas. Il est sérieusement apeuré.

— Eh bien !... — dit André avec apathie, — Selon les vieilles coutumes de prison, chaque nouveau venu est un citoyen de la cellule et a les mêmes droits que les autres... Asseyez-vous, je vous en prie. L'hôte, d'un pas craintif, s'approche du lit et s'asseoit sur le bord, sans détacher d'André son regard où on lit la peur.

— Et voilà ! — continue André sur le même ton, mais avec un petit sourire. — Selon les mêmes coutumes, chaque nouveau venu se présente au rapport devant l' « ancien » de la cellule. C'est moi qui suis « ancien ». Je vous salue.

L'hôte se lève, tend craintivement la main qui tremble et se présente :

« Alexei Pavlovitch Kopaev, chef de la Section locale du N.K.V.D. à Grouni. »

André est impressionné : Le district de Grouni est tout près de sa ville natale. Mais il ne se trahit pas, tend la main à Kopaev et se nomme. Ayant appris le nom de famille d'André, Kopaev manifeste une grande émotion :

— Ah, mon Dieu ! Mais je vous connais !... Je vous connais ! Ah, mon Dieu ! Et moi... j'ai pensé...

« Il a dû penser qu'ici sont enfermés des diables à cornes, dénommés « ennemis du peuple ». Qu'est-ce qu'il a pu penser ? Il les mettait, lui-même en prison. A-t-il cru qu'ils ont perdu jusqu'à l'aspect extérieur des hommes et qu'ils se précipiteront sur lui, grinçant des dents pour le manger vivant ?

— Et moi, j'ai pensé, — Kopaev n'arrive pas à expliquer ce qu'il a pensé. Sa figure émue se couvre de taches rouges et le brusque passage de la peur à la joie montre que la supposition d'André est juste.

— Je vous connais. Je connais votre affaire. Safiguine est mon copain. Je sais tout... Je vous raconterai tout... je l'ai vu... pour votre affaire et il est même venu enquêter dans notre région, au village S..., — vous connaissez ce village, n'est-ce pas ? — il a cherché vos dépôts d'armes... Je sais tout...

Son récit est assez chaotique. Il saute, d'une chose à l'autre pour expliquer à André comment Safiguine montait son affaire. Tout cela, André le sait déjà.

Mais André voit que Kopaev omet quelque chose dans son récit. Il sait vraiment quelque chose, quelque chose d'important. Mais il ne le dit pas.

André ne dit rien. De sa propre affaire, Kopaev ne parle pas. Mais ensuite, ils se lient un peu plus. La vie en prison rapproche les hommes. Ils « mangent le même sel », comme dit la sagesse populaire. Kopaev parle de lui-même :

Il est marié et a deux enfants. Il faisait une carrière brillante, mais... Il exerçait sa profession déjà avant l'époque de Yejov. Et voilà que Yejov fait son apparition. Lui, — Kopaev, — n'a jamais tué, même pas un poulet. (Il le dit avec une telle sincérité

qu'on ne peut mettre ses paroles en doute). Il n'a jamais tué un poulet et voilà... Kopaev parle tout bas, rougit, pâlit et ferme les yeux... Oui, oui... il a dû salir ses mains avec du sang... Du sang humain... Il a battu les gens... Il a dû les battre ! Oui, il a dû... On ne peut pas ne pas battre. Tout y est lié par une responsabilité commune... André, sait-il ce que cela signifie : être lié par la responsabilité commune et le sang ? Cela signifie que tous ceux qui travaillent dans le N.K.V.D., en commençant par le chef et en finissant par ces misérables filles-servantes appartenant aux Jeunesses Communistes, doivent assister, au moins une fois, aux fusillades ! Oui, aux fusillades ! Et aux bastonnades, bien entendu. Et voilà ! Le sang lie les hommes et ils doivent se taire et faire docilement tout ce qu'on leur ordonne. Si non, c'est la mort ! Et on ne peut pas ne pas battre les prisonniers. Le camarade Popov, secrétaire du Comité National du Parti communiste d'Ukraine est venu, en personne, aux réunions du personnel du N.K.V.D. pour donner la directive : « battre sans pitié ». Il vaut mieux casser les côtes à cent innocents que de laisser échapper un seul coupable ! L'organisateur responsable du Parti à la Direction régionale du N.K.V.D. expliquait comment il fallait battre les prisonniers et, à l'occasion, disait qu'on devait être impitoyable envers ceux dont « les mains tremblent ». On ne peut pas ne pas battre. L'homme est pris dans une glu diabolique et ne peut plus en sortir. Refuser, c'est être anéanti sans pitié... Mais les nerfs humains ne sont pas de fer. Combien de ceux dont « la main ne tremblait pas » sont dans les maisons de fous ! Et lui — Kopaev — a été plus d'une fois tout près d'y être envoyé.

Il battait. Oui... Mais plus d'une fois il prenait le revolver pour se loger une balle dans le front, mais... sa femme et ses deux enfants !

Et, voilà, qu'on a révoqué Yejov. On l'a révoqué et on a commencé à « punir » les principaux parmi ceux qui étaient coupables de « fausser la politique du parti ». Un jour, Kopaev a été appelé ici et chargé de s'occuper de l'instruction de l'affaire... De qui ? De l'organisateur responsable du Parti, de celui qui

expliquait comment il fallait battre les prisonniers. Et, alors, Kopaev a battu cet organisateur avec un plaisir sadique. Il l'a « scindé », selon toutes les règles que cet organisateur enseignait, lui a retourné les machoires, lui a arraché la moitié d'une oreille).

Mais, voilà... (Kopaev soupire et penche la tête), l'affaire a fini par la libération de l'organisateur du Parti, — il avait un « piston ». Et c'est Kopaev qui a été arrêté... Il aura quinze ans de travaux forcés — c'est garanti. Et, peut-être, même, va-t-on le fusiller. Pour « avoir faussé la ligne du parti ».

Quelle ironie !

Kopaev raconte tout cela tout bas, comme s'il se confessait.

On l'appelle souvent aux interrogatoires, chaque fois il en revient de plus en plus malheureux, de plus en plus déprimé, de plus en plus triste.

Un soir, on le ramène à la cellule, battu, couvert de sang. Il était déjà revenu avec des bleus sous les yeux, mais ce n'était qu'une bagatelle. Cette fois-ci il est vraiment assommé.

Il s'asseoit sur le lit et se couvre les yeux avec ses mains... « Tout est perdu !... Tout, tout est perdu ! » — chuchote-t-il, s'adressant à lui-même. Il reste longtemps ainsi... Puis il laisse tomber ses mains, et André voit sa figure revêtue du voile des larmes. Kopaev passe la main sur sa figure en étendant le sang et soupire :

— Vous avez, je crois, des frères ?

— Oui.

Une pause.

— Vous savez où ils sont ?

André a tressailli et interroge Kopaev du regard.

Une pause.

— Ils... sont détenus ici !... Ici... Depuis longtemps... Je sais que vous n'en saviez rien... Ils sont ici... Depuis le même jour que vous... On les a arrêtés à la gare... Mais que Dieu nous garde d'en parler ! — et il s'arrête.

Le cœur d'André palpite...

— « Mon Dieu ! Mon Dieu ! »

*
* *

Le choc est si brusque que pendant quelque temps André est incapable de ramasser ses idées... Il regarde Kopaev. Il veut que Kopaev parle, qu'il confirme encore ce qu'il vient de dire. Non, c'est tellement invraisemblable qu'il a besoin de preuves !

Mais Kopaev ne dit rien au sujet de ses frères. Il n'en sait rien. Il a seulement « entendu » qu'on aurait monté une imposante organisation contre-révolutionnaire militaire et que sur cette affaire certains veulent faire leur carrière... Une organisation avec lui, André, à sa tête. Cette organisation doit être d'autant plus imposante qu'elle est rattachée à l'affaire du maréchal Doubovoï et à celle du maréchal Blucher... Il en a « entendu parler ».

A plusieurs reprises, André essaie d'interroger Kopaev et de tirer de lui quelques précisions. Kopaev s'obstine à éviter ce sujet. Il dit qu'il n'en sait rien. André sent qu'il regrette déjà d'en avoir parlé.

*
* *

Une fois, Kopaev qui a l'air d'être dans un état de forte dépression morale, demande à André s'il sait comment on fusille les condamnés dans cette prison. Veut-il savoir comment on fusille ?

André se met sur ses gardes... Non, il ne veut pas le savoir. Il dit à Kopaev que cela ne l'intéresse nullement. Il ne veut pas le savoir pour deux raisons : d'abord parce qu'il a peur de devancer les événements. Ensuite... — ça, il se le dit à lui-même :

« Tu me prends pour un imbécile... Tu veux me confier un secret pour la divulgation duquel on risque sa tête. Tu veux qu'ensuite on m'en rende responsable... » — C'est une pensée absurde, car, après tout ce qui s'est passé, on n'a aucune raison d' « aggraver » son affaire. La connaissance d'un secret pareil n'est pour lui d'aucune utilité. Non, il ne veut pas savoir comment on fusille les condamnés à mort.

Kopaev soupire. Ensuite, il demande si André connaît un certain Melnik. André connaît Melnik. Qui ne le connaît pas, ce sympathique surveillant-chef ?

— Demain, paraît-il, c'est son jour de service, dit

Kopaev avec un air sombre. A propos, faites attention à son comportement à mon égard.

En effet, le lendemain, c'est Melnik qui est de service. C'est la première fois depuis qu'André est dans cette cellule. Melnik lève ses yeux et son regard rencontre celui de Kopaev... Ses mains commencent à trembler si fort que le registre faillit tomber par terre. Sa figure et son cou prennent un teint écarlate. Melnik s'efforce de se concentrer pour inscrire ce qu'il faut dans le registre... De grosses gouttes de sueur apparaissent sur son front... Il se détourne et s'en va rapidement de la cellule, sans dire « au revoir », contrairement à son habitude. Il a l'air de s'enfuir.

— Vous avez vu ? — demande Kopaev.

— Oui. Mais qu'est-ce que cela signifie ?

Kopaev a un sourire morbide et ne répond pas.

Dans la soirée, Kopaev revient d' « en haut », tout à fait abattu. L'instruction de son affaire est terminée. Il a signé le « protocole », selon l'article 200, et on lui garantit 20 ans de travaux forcés et non pas 15. Le procès, ce n'est qu'une formalité, une comédie. Un point et c'est tout. Il ne survivra pas à sa déportation. Tout est fini. Il plaint sa femme et ses enfants. Il pleure, la figure tournée vers le mur... Tous ses collègues ont eu des promotions. Lui, seul, est sacrifié.

A minuit, Kopaev ne dort pas. En plein désarroi, il reste assis sur le lit et regarde André avec angoisse.

— Ecoutez, dit-il, d'une voix suppliante.

Je vous raconterai, comment on fusille ici... Voulez-vous ? Je vous raconterai...

Il supplie. André voit qu'il lui est difficile de porter ce poids dans son cœur et qu'il veut s'en débarrasser par une confession.

— Bon, soupire André.

Et Kopaev raconte comment on fusille.

— Vous avez certainement entendu les moteurs bourdonner ici, la nuit... Eh bien ! c'est un rideau de son et c'est derrière ce rideau qu'on fusille... Je vous ai dit que chacun doit avoir assisté, au moins une fois, aux fusillades... Certains y ont assisté plusieurs fois... Certains bravent, prennent eux-mêmes

le revolver et pour montrer que leur main ne tremble pas, ils tirent un coup de feu. J'y ai été une fois. Voici comment tout cela se passe :

En bas, il y a de grandes cellules ; — tout à fait comme des « potinières ». On prend les condamnés dans diverses prisons et on les amène dans ces cellules « avec leurs affaires ». Les hommes ne soupçonnent rien. Ils croient qu'on les amène à l'interrogatoire ou qu'on va les expédier dans un camp. Ils fument, bavardent, attendent l'appel. Parfois, on en réunit jusqu'à 250 et même plus, dans une même cellule. Cela se fait presque chaque nuit. Dans la cellule il y a une porte qui donne sur une autre cellule. La porte est bien calfeutrée et on n'entend rien de ce qui se passe de l'autre côté. La pièce qui est là est vide. Il n'y a qu'une table à laquelle est assis le procureur. Il a devant lui une liste des condamnés à mort. Un homme du « service d'opérations » procède à l'appel :

— Ivanenko ! Vas-y sans affaires !

Ivanenko laisse ses « affaires », avale encore une fois la fumée. donne le mégot à un voisin et, sans se douter de rien, va « sans affaires » — il croit qu'il s'agit d'une formalité quelconque. La porte se referme derrière lui. Il s'approche de la table.

— Votre nom ? — demande négligeamment le procureur.

— Ivanenko !

Le procureur fait un signe de main dans la direction d'une autre porte. Il ne redemande même pas le prénom de l'homme, ni le nom de son père. C'est pourquoi, souvent, on fusille un Ivanenko Ivan Trofimovitch à la place d'un Ivanenko Ivan Ivanovitch. Qu'importe ? Une autre fois on fusillera Ivan Ivanovitch. Il n'y échappera pas.

L'homme — Ivanenko, Petrenko ou Gritzenko — ouvre la porte et pénètre dans un petit corridor non éclairé. Là, il y a une petite table et sur cette table, dans les heures de « repos » se trouve toujours le revolver avec lequel on fusille — c'est un revolver « décoré » .. Une voix dit à l'homme : — « Va tout droit ! » L'homme continue sa marche et une porte s'ouvre devant lui. Une lumière aveuglante lui frappe

le yeux. Une trappe est devant lui. Quelqu'un d'invisible le saisi... lui tire dans la nuque, et le pousse dans la trappe...

— Mais, qui fusille ?

— Vous avez remarqué comment Melnik se tenait hier lorsqu'il m'a rencontré... C'est ce Melnik qui fusille !

André est bouleversé. Il ne veut pas croire. C'est vraiment invraisemblable. Mais Kopaev répète :

— Oui, c'est ce Melnik qui fusille.

« Mon Dieu !... Alors... Voilà pourquoi Melnik a le droit de distribuer aux détenus de la « makhorka » sans risque d'être puni... Voilà pourquoi il est si indépendant dans cet enfer ?

Kopaev continue d'un chuchotement entrecoupé :

— Oui... C'est Melnik qui fusille et encore un autre. Un jeune garçon noiraud, joyeux, celui qui porte aux détenus les colis que leurs proches leur envoient. Ils travaillent toujours à deux, ensemble, l'un tire, l'autre achève ceux que la balle n'a pas tués d'un seul coup. Dans la nuit où j'assistais à l'exécution, on a fusillé deux cents quatre-vingt-seize personnes !... C'est le noiraud qui tirait et Melnik achevait. Il opérait avec un petit levier. Pour achever la victime, il lui donnait un coup sur la tête... Il le faisait calmement, posément, comme il fait sa ronde d'appel dans les cellules... Je me rappelle et n'oublierai jamais un jeune ingénieur qu'on fusillait, cette nuit-là. C'est le noiraud qui a tiré et a poussé l'ingénieur dans la trappe. Mais l'ingénieur vivait encore. En s'appuyant sur les mains il a rampé vers la paroi de la trappe, s'y est adossé et a vu ce qui se passait autour de lui.

Melnik s'est approché de lui avec son levier :

— Alors, tu regardes ?... dit-il aimablement. Eh bien ! regarde, regarde bien ! — Et il a continué son travail.

Le sol de la trappe est cimenté, comme celui d'un abattoir, avec une pente et un caniveau pour que le sang et l'eau puissent s'écouler. Les hommes tombaient l'un après l'autre. Les aides les déshabillaient complètement. Ce sont les gardiens, ils remplissent cette fonction lorsqu'ils ne sont pas de service

dans les corridors. Vous avez dû remarquer que souvent, ils ont le matin une figure rouge, ensommeillée, et un regard bizarre. C'est après ces nuits-là... Lorsque les fusillés sont déshabillés on les met en pile... Cette nuit-là, on en a fait deux piles près des murs. Et, au milieu, une montagne de vêtements.

Lorsque tout était fini et la dernière victime placée sur les cadavres des autres, Melnik a essuyé son front et s'est approché du malheureux ingénieur qui restait toujours assis, les yeux écarquillés.

— Alors ? Tu as bien regardé, n'est-ce pas ? — a demandé aimablement Melnik d'une voix fatiguée. — Et maintenant, va-t-en ! — Et il lui a donné un coup de levier sur la tête.

Ensuite, la brigade d'aides a mis les cadavres froids dans les camions qui sont partis, on ne sait où... Puis on a mis dans les camions les vêtements... On a lavé le sol... En travaillant, ils mangeaient des sandwichs et plaisantaient avec la « camarade Klava » qui venait voir ces joyeux garçons... Le matin, Melnik est allé prendre son service de surveillant-chef.

Kopaev soupire et ferme les yeux.

— C'est comme ça qu'on fusille ici les hommes. Cette nuit-là on en a fusillé 296... Parfois on en fusille encore plus dans une même nuit. — Il chuchote, la tête entre les mains... — J'ai été là, comme témoin, j'ai voulu me montrer « fidèle au parti »... Je m'en souviendrai tant que je vivrai...

André n'arrive pas à assimiler deux choses : un levier dans les mains de Melnik et un paquet de « makhorka » dans les mêmes mains, — ce fameux paquet de « makhorka » qui assure à Melnik tant de sympathies et crée autour de lui une merveilleuse atmosphère de légende...

André apprend de Kopaev que le célèbre tchékiste Kourpas, sadique et despote, ne s'est nullement suicidé, comme on le racontait, et n'a été révoqué de son poste que pour avoir un avancement : il est nommé chef d'un groupe de camps de concentration en Sibérie. Tous les juges d'instruction ont eu, eux aussi, des avancements. Lui, seul, Kopaev, est puni pour calmer la mer de colère populaire. « La justice prolétarienne » sait ce qu'elle fait.

*
* *

Peu de temps après, on emmène Kopaev, et André reste seul. En faisant ses adieux, Kopaev est tellement désemparé qu'il n'arrive pas à dire quelque chose, sauf qu'il implore André de lui rendre un service... Transmettre ses adieux à sa femme et à ses enfants... A sa femme et à ses enfants... En réalité, il ne croit pas qu'on remettra André en liberté, mais il s'obstine à le prier de transmettre ses adieux à sa femme et à ses enfants. Transmettre ses adieux... et dire qu'il va, peut-être, revenir un jour... Il pleure. Ses lèvres sont pâles.

On ne ramène plus Kopaev à la cellule. Resté seul, André a peur, — il ne sait pas pourquoi. Il a peur. Il est angoissé. C'est la première fois qu'il craint la solitude. La solitude est une chose terrible lorsqu'on ne sait pas où mène la porte qui est là... Affreuse solitude de l'homme qui de toute son âme ne désire qu'une chose : avoir un témoin...

André arpente la cellule, — aller et retour. Ensuite, il s'arrête et, longtemps, reste ainsi, le regard fixé sur un point invisible. Il ne peut se défaire d'une vision : un petit levier en fer dans une main aussi bonne, aussi large.

On conduit André de nouveau quelque part. On s'occupe de lui... On lui enduit les doigts d'une couleur noire et il doit poser ses doigts sur le papier. On le photographie de nouveau... Ensuite, on lui demande s'il voudrait écrire une lettre à quelqu'un, ou demander quelque chose.

Non, André ne veut écrire à personne, ni adresser une requête. Il se souvient de sa malheureuse lettre à la mère, de Sergueev et de Netchaeva... Non, il ne veut plus écrire à personne... A qui ?... et qui transmettra sa lettre. Il n'a personne à qui il pourrait demander quelque chose, comme Kopaev l'a fait avec lui, — demander quelque chose sans espoir que cela sera fait et même, avec la certitude que cela ne sera jamais fait... Demander quelque chose tout simplement pour soulager son cœur et, puis, y penser, espérer que quelqu'un exécutera cette

demande... S'imaginer, malgré tout, en dépit de tout, qu'un soir quelqu'un marchera, dans le crépuscule, quelque part, par de petites ruelles, s'approchera d'une maisonnette sombre, se lèvera prudemment sur le bout des doigts et frappera doucement à la fenêtre. Il transmettra, en chuchotant, la commission dont on l'a chargée et disparaîtra comme une ombre... Il transmettra ses adieux à sa mère. Qu'importe qu'elle n'existe plus... Elle pourrait exister... Elle a existé...

Mais il n'y a à côté de lui personne à qui il pourrait se fier.

Il n'a aucune confirmation de ce que Kopaev lui a dit au sujet de ses frères. Et il n'en aura pas... Il n'en aura pas. Alors ? Alors, cela signifie que Kopaev a menti...

Dans la nuit, il a des rêves étonnants, mais le matin, il n'arrive pas à se les rappeler. Il a un mal terrible à la tête et des douleurs dans tout le corps. Il voit qu'il s'éteint définitivement... Dans la cellule du coiffeur où on le conduit un jour, il y a une bonne glace. Il regarde dedans, mais ne se reconnaît pas. Il voit un étranger, maigre, comme un squelette, courbé, aux yeux éteints, couvert de poils. Et lorsque le coiffeur a rasé le poil noir-gris, c'est encore pis : cet étranger a une peau foncée tendue sur les os et des mâchoires avec des taches rouges sur les joues, — taches de tuberculose et de mort.

Ah ! si quelqu'un était là, à côté de lui... Peut-être, trouverait-il un jour, après de longues années, ses frères (ou leurs enfants) et leur dirait-il combien a été amère la coupe qu'il a bue jusqu'au bout. Jusqu'à la dernière goutte...

*
* *

Dans la soirée, lorsque les noctuelles commencent à accourir dans la cellule et à se cogner contre l'ampoule laiteuse de la lampe, deux sergents armés viennent, l'air maussade et sévère. Ils prennent André et l'emmènent...

VIII

André monte les escaliers abruptes, d'un pas lourd et lent comme s'il allait au Golgotha. Souvent, il s'arrête, sans force, secoué par une brusque quinte et a l'impression que quelque chose se casse dans sa poitrine. Il doit marcher jusqu'au bout, jusqu'au point final, y arriver avec ses propres pieds. Et il marche sous les hamacs, comme il y marchait autrefois, le jour où il se sentait hégémon. A cette époque-là son cœur était plein de foi en les hommes et de la fière certitude que personne n'oserait jamais le toucher, même avec le doigt... Maintenant, il va au Golgotha.

Oh ! si quelqu'un savait...

Une porte s'ouvre...

Ses trois frères sont là !

Ses trois frères !

Ses jambes fléchissent et son corps pend, comme un épi coupé... Nicolas le saisit dans ses bras robustes, le serre contre sa poitrine, — et André éclate en sanglots sur son épaule...

— Eh bien ! voilà, — sourit Nicolas et le tapant doucement sur le dos. — Eh bien ! voilà !

Michel rit et Serge dit :

— Voilà, maintenant, nous sommes tous ensemble.

Il jette un regard de défi là, où, derrière les tables, couvertes de drap rouge, brillent les ceinturons et scintillent les décorations...

Serge ! Pilote décoré de l'ordre de l' « Etoile Rouge » ! Serge ! Fier, silencieux et sans peur...

On les condamne, tous, à être fusillés...

Le tribunal révolutionnaire les a jugés à huis clos. Mais ce ne sont pas leurs aveux qui servent à la condamnation : il n'y a pas d'aveux et ce sont les « témoignages » des indicateurs et des provocateurs et le pathos du procureur qui les remplacent. Les « juges » les condamnent non pas parce qu'ils ont, contre les condamnés, une preuve quelconque, mais parce qu'ils devinent de quoi ces hommes-là sont capables.

Personne ne défend les accusés, de même que personne ne les laisse se défendre, eux-mêmes. On ne les a pas pris pour les acquitter, mais pour les condamner. A ce tribunal, il n'y a pas d'avocats. Cette institution est inutile là où les « juges » savent d'avance ce qu'ils doivent faire. Et ce qu'ils doivent faire leur est dicté d'avance : condamner !

Les accusés Tchoumak ne savent pas se défendre et même n'ont aucune intention de le faire. La seule chose qu'ils peuvent opposer à cette « justice prolétarienne », c'est leur mépris.

André ne s'intéresse pas à la comédie judiciaire qui se joue devant lui. Il est tourmenté par une autre chose ; à un moment propice, il chuchote avec difficulté à Nicolas :

— Nicolas... Et... La signature ?... Ta signature ?... Ah !

— Que Dieu te garde ! — sourit Nicolas qui devine qu'on a exploité sa signature. — Ma signature ? Mais ces salauds avaient beaucoup de papiers avec ma signature dans ma valise. Il y avait même des feuilles en blanc, signées de moi.

Le terrible poids qui pesait tant sur le cœur d'André disparaît.

On les condamne, tous, à être fusillés.

Parmi les condamnés figure la jeune Galia, — Galia Tchoumak.

Aucun des condamnés ne demande sa grâce.

Mais, la « grâce » vient... Quelqu'un du dehors, on ne sait pas qui, fait appel et le « Tribunal Suprême » ne confirme pas le verdict, attendu que « l'affaire souffre de quelques vices de forme ». La fusillade est remplacée par... vingt-cinq ans de travaux forcés.

Mais la démence de Catherine, on ne peut la remplacer par rien...

C'est ainsi que finit la rencontre des quatre frères et de leur sœur, — enfants du vieux Tchoumak, bons et fidèles rejetons de la célèbre famille du forgeron.

C'est ainsi que finit la rencontre de ceux qui étaient attachés à leur famille de tout leur cœur.

IX

Ils ont fait bien du chemin. Ils ont bu l'eau de beaucoup de fleuves. Ils ont laissé derrière eux beaucoup de tombes. Ils ont perdu beaucoup d'amis. Et ils ont encore à faire beaucoup de chemin. Le destin leur a encore réservé beaucoup d'épreuves.

Mais on peut passer par tous les chemins. On peut compter toutes les tombes. Et toutes les nuits, même les nuits polaires finissent par une aube... Ils continuent donc leur route. Les dents serrées, ils marchent à travers la nuit de la méchanceté et de la haine et ne s'arrêteront pas avant qu'ils ne la traversent...

Et il y a parmi eux quelqu'un, dont l'âme garde toujours en elle la musique d'une sonate de Beethoven. Cette musique n'a plus rien de commun avec le douloureux emblème gravé sur le bouclier de fer de la lune lointaine : un frère qui a tué son frère. La sonate reste telle qu'elle résonnait dans le cœur fidèle de celle qui a connu toute la valeur de l'amour : la sonate chante l'amitié, la fidélité et le grand amour invincible.

Celui qui a créé la sonate, le savait-il ?

1946-1950.
Neu-Ulm.

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 31 MARS 1961 SUR LES PRESSES DE GUILLEMOT ET DE LAMOTHE, IMPRIMEURS A PARIS ET LIMOGES.

Imprimeur n° 163
Dépôt légal 1er trimestre 1961

NOUVELLES ÉDITIONS LATINES

" LES MAITRES ÉTRANGERS "

G. Ardilly-Puller : *Chanteplainte*
— *Moisson de Cendres*
— *Contes d'Orient et d'Occident*

R. Bacchelli : *Moulins du Pô*

P. Baroja : *La lutte pour la vie*
— *L'Apprenti conspirateur*
— *Mauvaise herbe*
— *L'Arriviste sentimental*
— *Aurore rouge*

Vicki Baum : *Arrêt de mort*
— *Futures vedettes*
— *Ina*

K.-J. Bénès : *La vie d'une autre*
— *Le Cachet rouge*
— *La Maison enchantée*

Charlotte Brontë : *Shirley*
— *Le Professeur*

Brunngraber : *Opium*

R. Diaz Sanchez : *Cumboto*

Dostoïevski : *Dans mon souterrain*

Th. Dreiser : *Jenny Gerhardt*

Fielding : *Les Aventures de Joseph Andrews*

E. Gaskell : *Cranford*

R. Gomez de la Serna : *Le torero Caracho*

Th. Hardy : *Retour au pays natal*

Bret Harte : *Maruja*

F. Hurst : *Back Street*

A. Huxley : *Cercle vicieux*

H. Jackson : *Ramona*

Gina Kaus : *Paquebot de luxe*
— *Femme ou démon*

M. Kennedy : *Femmes*

D.-H. Lawrence : *La Fille perdue*
— *La Femme et la Bête*

Meyer-Levin : *La Maison de mon père*

Sinclair Lewis : *Une vie comme une autre*

Emil Ludwig : *Schliemann de Troie*

Mendoza : *Lazarille de Tormes*

W. Moberg : *Mauvaise note*
— *Insomnie*
— *La Femme d'un seul homme*

Montgomery : *Un cœur méconnu*

Palacio-Valdès : *Les Jardins de Grenade*
— *La Sœur Saint-Sulpice*
— *Sous le ciel de Cadix*

R.J. Payro : *Le petit-fils du gaucho*

A. Peixoto : *Bugrinha*

Picon-Salas : *Voyage au point du jour*

B. Schlevin : *Les juifs de Belleville*

N. Teffi : *La lumière des humbles*

Tewfik El Hakim : *Souvenirs d'un magistrat-poète*
— *L'oiseau d'Orient*
— *Théâtre multicolore*
— *Théâtre de notre temps*
— *Shéhérazade*

M. Teymour : *L'amour par delà l'inconnu*
— *Le courtier de la mort*
— *La fleur du cabaret*

C. de Tormay : *La Vieille Maison*

Tourgoneff : *Roudine*

A. Trollope : *La Sinécure*

Juan Valera : *La Grande Jeannette*

A. Varing : *Jolie Katinka*

Mary Webb : *Sept pour un secret*
— *La Renarde*
— *Le Poids des ombres*
— *Vigilante armure*

Maë West : *Lady Lou*

G. Weisenborn : *Furies tropicales*

Lajos Zilahy : *L'Ame qui s'éteint*

L. Zuccoli : *Les Choses plus grandes* [illegible]

P[illegible] - PARIS

9 782723 398930